

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

ŒUVRES COMPLÈTES

D'HOMÈRE

COULOMMIERS. — TYPOGRAPHIE PAUL BRODARD.

2
ŒUVRES COMPLÈTES
1
D'HOMÈRE

TRADUCTION NOUVELLE

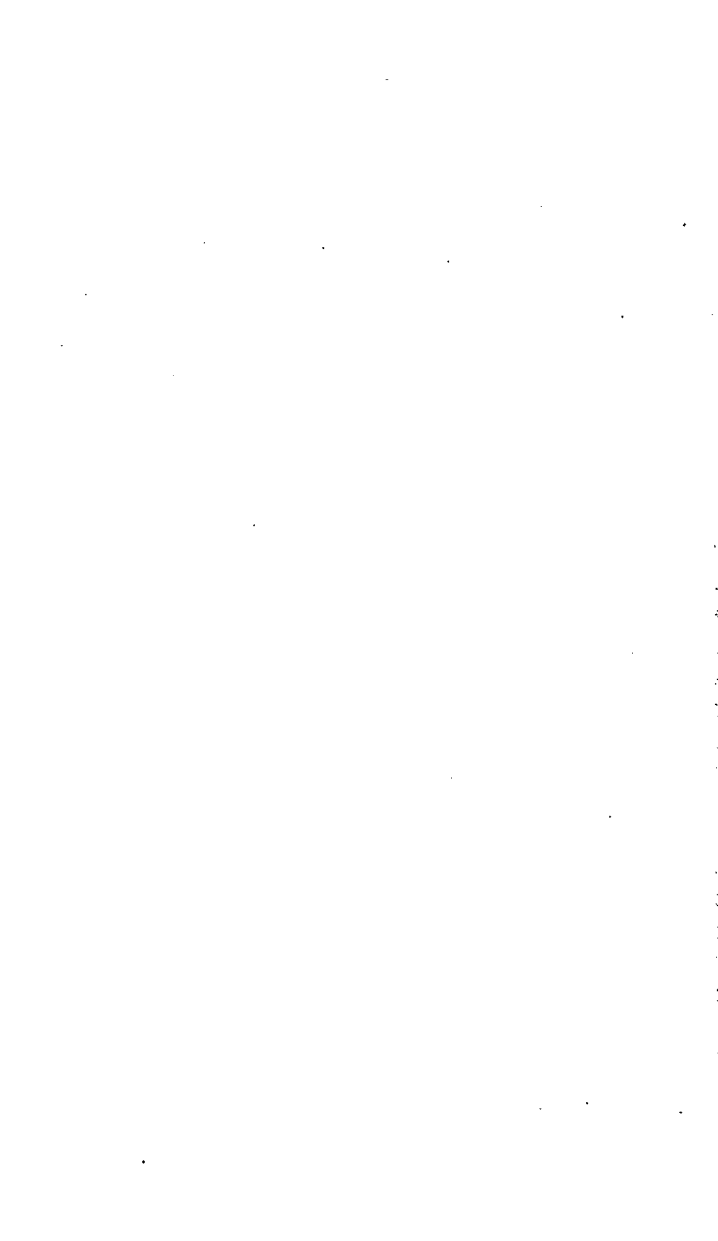
AVEC UNE INTRODUCTION ET DES NOTES

PAR P. GIGUET

QUATORZIÈME ÉDITION

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

—
1883



PA
4027
A1
1883

PRÉFACE

Poète, en grec, veut dire : *créateur* ; poète épique peut signifier : *créateur par la parole*, car les aèdes dont les chants célèbrent, aux festins des rois, ou devant le peuple assemblé, les hauts faits de l'âge héroïque, sont instruits par les Muses. Ils comprennent leur divin langage et s'en font les interprètes.

Ces filles de Jupiter hantent les monts ombragés de forêts, les bords des fontaines limpides, les molles prairies où serpentent les fleuves aux tourbillons argentés, et les rivages de l'Océan. Le frémissement du feuillage, les longs mugissements de la tempête s'engouffrant dans les vieux chênes, le murmure des ruisseaux, le fracas des grandes vagues, sont les voix qu'elles font entendre aux mortels ; ils en sont vivement impressionnés, et transportés au delà de leur horizon, attentifs aux rumeurs de la renommée, ils aspirent à pénétrer jusqu'au fond des choses. Il leur resterait caché si les Muses ne le révélaient à l'aède qu'elles aiment. Elles l'inspirent ; elles lui dévoilent les passions humaines, l'intervention des dieux qui les contiennent ou les excitent, la mobilité des héros,

aussi prompts à s'attendrir, à fondre en larmes, qu'à tirer du fourreau leur redoutable glaive. Elles lui montrent, par d'illustres exemples, ce qu'il faut de patience et de vertu pour lutter contre la violence des temps. Il apprend aussi que la force domine, mais que la faiblesse a ses droits; que les suppliants, les mendiants et les hôtes sont protégés par Jupiter, que les Prières, divinités humbles et boîteuses, pansent les blessures que fait l'Iniquité.

L'aède fait entrer dans les âmes ces aperçus sur l'ordre moral, par les images empruntées aux objets extérieurs dont les imaginations sont frappées.

Les siècles s'écoulent, les familles royales issues des dieux disparaissent, et avec elles la tribu des chanteurs divins. Mais ceux-ci ont ouvert les sources d'un fleuve intarissable; ils ont élevé un monument plus durable que l'airain; ils ont planté un arbre dont les rameaux s'étendront sur des pays pour longtemps inconnus.

Les cités anciennes, celles que l'émigration projette tout à l'entour, continuent de former un faisceau cimenté par la poésie, l'unité de mœurs, de langage, de croyances, et que ne peuvent dissoudre ni de sanglantes rivalités, ni des dissensions intérieures.

Le génie expansif ne perd rien de son empire, il s'exerce sous une autre forme. Aux aèdes succèdent les rhapsodes, qui s'en vont de ville en ville, chantant grandes épopées et légendes, divisées en fragments que la mémoire peut retenir. Ils n'improvisent pas, ils conservent, aidés par l'écriture, et ils répandent uniformément sur douze ou quinze générations successives le plus sublime enseignement qu'ait jamais reçu le monde profane. Les fruits en sont encore des plus remarquables parmi ceux que les progrès de la civi-

lisation ont accumulés jusqu'à nos jours. Ils sont abondants et variés ; la poésie embrasse le domaine entier des affections et des vicissitudes qui remplissent la vie. Son rythme n'est pas invariable, mais l'hexamètre et l'épopée prévalent. La guerre de Troie, ses épisodes, les traditions qui s'y rattachent alimentent principalement les pâles imitateurs d'Homère. Finalement, pour prévenir les altérations, Pisistrate rassemble en un seul corps l'*Iliade* et l'*Odyssée*, sans mettre en question la réalité des événements, non plus que l'existence du poète et l'unité de l'œuvre. Ce n'est pas assez, ordre est donné aux rhapsodes de chanter les vers du grand aède, dans les cérémonies religieuses. Athènes devient la résidence de l'esprit créateur qui depuis longtemps vivifie tous les Grecs. Par le charme de ses fêtes, elle en accroît l'énergie, et de nouveaux chefs-d'œuvre ajoutent à leur éclat. Comme l'ont fait les auteurs des mystères au moyen âge, les tragiques mettent en action, aux yeux d'un public qui en est nourri, les légendes primitives dont le souvenir s'est perpétué. Quel enthousiasme quand apparaissent devant trente mille spectateurs les familles de Pelops et de Laïus luttant contre le destin, entraînant les hommes et partageant les dieux. Les victoires sur les Perses ont place aussi dans ces représentations enivrantes. La carrière s'est dilatée ; les Muses que l'on invoquait collectivement ont chacune un nom et des attributions spéciales, quoiqu'elles demeurent solidaires et que dans leur ensemble elles relèvent des chants qu'elles ont jadis dictés. La comédie, l'éloquence, l'histoire, les beaux-arts, les entretiens académiques sur les sciences et la philosophie rendent plus ardent encore l'élan universel vers les grandes pensées.

Sur cette terre fortunée où la nature a prodigué

ses dons les plus précieux, où la beauté des formes est glorifiée à l'égal des grâces de l'esprit, l'air que l'on respire est imprégné du sentiment de l'harmonie ; les monuments de l'art en témoignent non moins que les productions littéraires. Les chefs-d'œuvre de tout genre que le temps a épargnés excitent une égale admiration. Mais, à l'exemple de Phidias, qui s'honorait d'avoir conçu son Jupiter Olympien en lisant l'*Iliade*, on est porté à faire remonter à Homère l'origine de la civilisation antique dont nous avons recueilli la meilleure part.

D'autres nations européennes ont passé par l'âge des dieux, suivi de l'âge des héros.

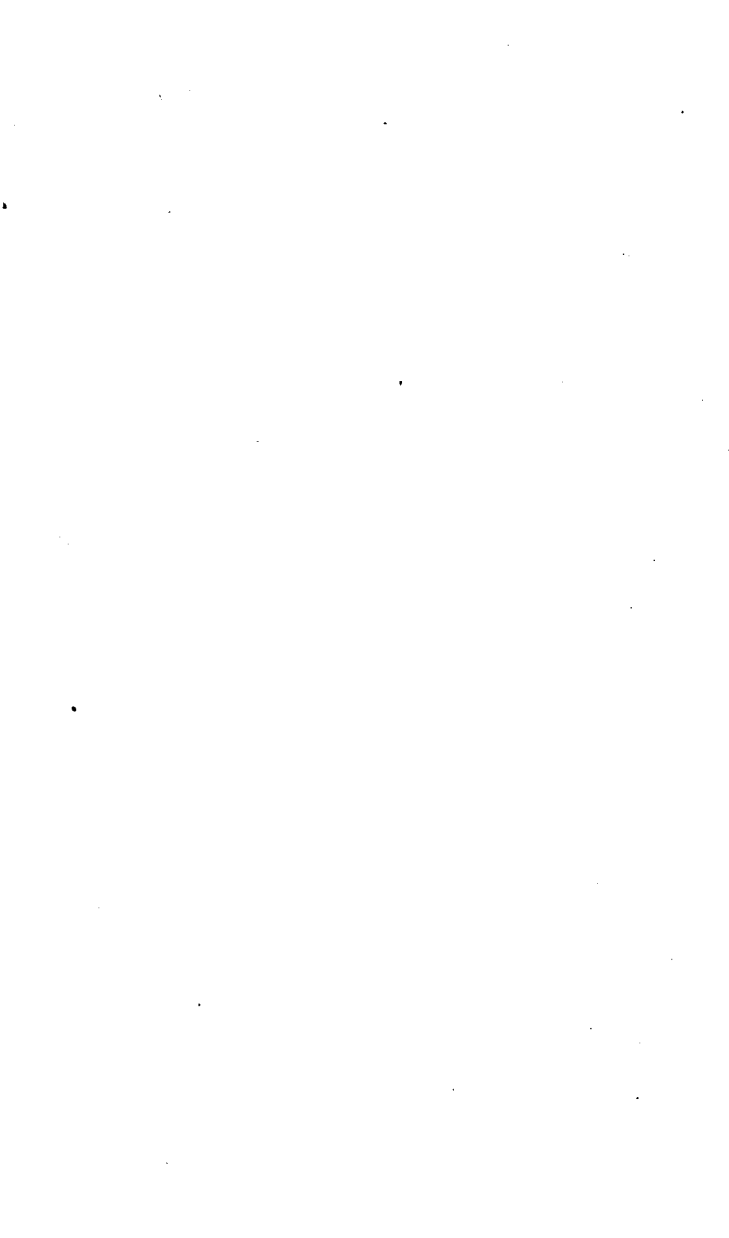
« Avant Agamemnon, des vaillants ont vécu, mais tous inconnus, sans être pleurés ; ils se sont enserrés dans une longue nuit, parce qu'ils manquent d'un poète sacré. »

Tout a été dit sur le poète sacré des Achéens. Plus favorisé des dieux que Pygmalion, son œuvre a reçu non-seulement la vie, mais l'immortalité. Bien plus l'Etat social, son modèle, a par le fait même acquis une longévité surnaturelle. Les races helléniques entrent dans l'âge des hommes, et la transition est à peine sensible, car le poète sacré reste leur instituteur et, chez elles, rois, archontes, polémarches, orateurs, tyrans même, ont surtout l'ambition d'égaler les vainqueurs de Troie.

Les desseins de la Providence s'accomplissent, le paganisme s'écroule, Homère subsiste et, pour les initiés, sa langue n'est pas amoindrie. Mais nos temps modernes ne le connaissent que décoloré par des idiomes impuissants à reproduire son attrait. Les croyances, les mœurs ont changé. Des sources de larmes autres que la chute d'Ilion se sont multipliées :

on déplore d'autres infortunes que celles de Priam et des Atrides, aujourd'hui généralement ignorées. Beaucoup de gens du monde n'en savent rien que par ouï-dire, car la lecture du chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre n'est obligatoire que pour l'élite des lettrés. Néanmoins, jamais peut-être il ne fut aussi complètement apprécié à sa juste valeur. Ses détracteurs de l'antiquité n'ont pas d'héritiers. Platon l'exclut de sa *République* ; Hérodote ne lui accorde aucune créance ; Bossuet le signale en tête de sa cinquième époque historique ; Vico le prend pour base de la *science nouvelle*, et, où il est évidemment contestable, rien au fond ne tire à conséquence. Le culte est moins répandu, la ferveur est plus intense. L'Allemagne ne tarit pas, et en France, dans la ville même où se prépare la présente édition, l'*Iliade* et l'*Odyssée* ont été récemment traduites en vers latins que n'eût point désavoués Virgile ¹. Le traducteur en prose s'est placé au point de vue de Vico ; il a étudié le poète dans ses rapports avec la civilisation générale ; il s'est appliqué à remonter à l'époque où il a vécu, à rendre ses idées comme il les a conçues, et à ne point s'écarter de la fidélité du costume. Ce labeur, à la fin du volume, est constaté par l'encyclopédie homérique, d'où le lecteur conclura sans doute que, parmi les beautés qui éternisent Homère, il faut compter la vérité quant aux faits et la naïve sincérité quant aux croyances.

1. Paris, librairie Lecoffre.



ILIADÉ.

CHANT PREMIER.

Chante, déesse, la colère d'Achille, fils de Pélée, colère fatale qui répandit mille maux sur les Grecs, précipita chez Pluton les âmes pleines de force d'une foule de héros, et les livra eux-mêmes en proie aux oiseaux et aux chiens. Ainsi s'accomplit la volonté de Jupiter, du jour que, pour la première fois, une querelle désunit Agamemnon, roi des guerriers, et le divin Achille.

Quelle divinité fit naitre entre eux cette discorde? le fils de Latone et de Jupiter. Irrité contre le roi, il frappe le camp d'une contagion cruelle, et les guerriers périssent. Car le fils d'Atrée a méprisé son prêtre Chrysès, lorsque, pour racheter sa fille, celui-ci est venu vers les légers vaisseaux des Achéens.

Le vieillard porte des présents infinis; il tient en ses mains, autour d'un sceptre d'or, les bandelettes du dieu qui lance au loin les traits; il implore tous les Grecs, et surtout les deux Atrides, chefs des guerriers.

« Fils d'Atrée, et vous, Achéens aux belles cnémides, puissent les dieux qui habitent les palais de l'Olympe vous accorder la ruine de la ville de Priam, et un heureux retour au sein de vos demeures! Mais rendez-moi ma fille chérie; et, pleins de respect pour le fils de Jupiter, pour Apollon qui lance au loin les traits, acceptez la rançon de Chryséis. »

Alors, tous les autres Grecs parlent en sa faveur; ils veulent honorer le prêtre et accepter les riches présents. Mais cela ne plait pas au fils d'Atrée, Agamemnon; il chasse rudement Chrysès, et lui adresse ces paroles menaçantes :

« Prends garde, ô vieillard, que je ne te rencontre près de nos vaisseaux, soit que tu y restes maintenant, soit que tu y reviennes encore; ni le sceptre ni les bandelettes du dieu ne te sauveraient de ma colère. Je ne te rendrai point ta fille, qu'elle n'ait vieilli loin de sa patrie, dans mon palais en Argos, où elle tissera ma toile et partagera ma couche. Fuis donc, et cesse de m'irriter, si tu veux partir sans péril. »

Il dit : le vieillard tremblant obéit et s'en va en silence le long de la mer aux bruits tumultueux. Lorsqu'il s'est éloigné de la flotte, il adresse sa prière au dieu Phébus, qu'enfanta la blonde Latone :

« Exauce mes vœux, ô toi qui protèges Chryse et la divine Cilla, toi qui règues puissamment sur Ténédos, dieu de Sminthe. Si jamais j'ai couvert le temple que tu aimes, si jamais j'ai brûlé pour toi les cuisses succulentes des chèvres et des taureaux, accomplis mes désirs : que tes traits fassent expier mes larmes aux fils de Danais. »

Ainsi parle le vieillard; Apollon entend sa prière, et il s'élance des cimes de l'Olympe; courroucé en son cœur, ayant aux épaules son arc et son carquois fermé; à chaque pas du dieu en colère, sur lui ses traits retentissent; et il s'avance redoutable comme la nuit. Bientôt, il s'arrête loin des navires, et lance une première flèche; l'arc d'argent rend un son terrible. Les mulets d'abord, et les chiens agiles sont frappés; mais le dieu dirige ensuite contre les guerriers un trait amer qui les atteint, et dès lors de nombreux bûchers ne cessent plus de consumer les morts. Pendant neuf jours, les traits d'Apollon volent sur le camp. Dans la dixième journée, Achille convoque tout le peuple à l'agora; car Junon, déesse aux bras blancs, inquiète pour les Argiens qu'elle voit succomber, lui a mis en l'esprit ce dessein. Lorsqu'ils sont tous réunis à l'assemblée, Achille aux pieds légers se lève, et leur adresse ce discours :

« Atride, je le vois, bientôt nous serons contraints d'errer encore sur les flots et de regagner nos demeures; si toutefois nous échappons à la mort, car la guerre à la fois et la peste moissonnent les Argiens. Mais, crois-moi, consultons un devin, un prêtre, un interprète des songes (les songes aussi viennent de Jupiter); qu'il nous dise pourquoi Phébus est si fort irrité. Sachons s'il se plaint pour des vœux ou pour des hécatombes; et s'il a dessein de détourner de nous la contagion, lorsque nous lui aurons donné sa part du fumet de nos agneaux et de nos chèvres les plus belles. »

A ces mots, Achille reprend sa place. Alors, Calchas, fils de Thestor, le plus infallible des augures, se lève devant l'assemblée; il sait le présent, le passé, l'avenir; c'est lui qui a conduit la flotte jusqu'aux rivages d'Illion, par la science divinatoire dont l'a doué Phébus. L'esprit plein de bienveillance, il harangue les Grecs, et dit :

« Achille, tu m'ordonnes d'interpréter le courroux d'Apollon, qui lance au loin les traits. Je le ferai; mais fais attention, jure-moi de me défendre, résolument, par ton bras et tes discours. Car, je le prévois, je vais courroucer un homme qui commande ici puissamment, et à qui tous les Achéens obéissent. Or, un roi l'emporte quand il s'irrite contre le faible; si d'abord il dissimule sa colère, il la nourrit en son sein jusqu'à ce qu'il l'assouvisse. Vois donc si tu me sauveras. »

Achille, reprenant, s'écrie : « Rassure-toi et explique-nous le signe divin comme tu l'as compris. Non, par Apollon cher à Jupiter, par le dieu que tu implores, ô Calchas, et grâce à qui tu nous dévoiles les augures, tant que je respirerai, tant que je verrai la lumière, nul des Grecs, près de nos vaisseaux, n'appesantira sur toi les mains; pas même si tes paroles désignent Agamemnon, qui maintenant se glorifie d'être le plus puissant de tous. »

Ainsi, le devin irréprochable est rassuré, et il dit : « Le dieu qui lance au loin les traits ne se plaint ni pour des vœux ni pour des hécatombes, mais à cause de son prêtre Chrysès qu'Atride a méprisé en refusant de lui rendre sa fille et d'accepter une juste rançon, et il vous envoie ces maux, et il vous en réserve encore. Il ne détournera pas les atteintes funestes de la contagion, que nous n'ayons renvoyé à un père chéri la jeune fille aux yeux vifs, sans présents, sans rançon, et conduit à Chryse une hécatombe sacrée; alors, après nous l'être rendu propice, nous fléchirons le dieu. »

A ces mots, Calchas reprend sa place. Aussitôt le héros, fils d'Atrée, Agamemnon, au loin puissant se lève devant l'assemblée. Il gémit; une violente colère remplit son sein; ses yeux semblent des flammes étincelantes; il lance à Calchas un regard menaçant, et s'écrie :

« Devin des méchants, jamais tu ne m'as dit une bonne parole; sans cesse ton esprit se plaît à augurer des malheurs; tu ne dis rien, tu ne fais rien d'utile : maintenant encore, expliquant aux Grecs les augures, tu leur annonces que le dieu qui lance au loin les traits les frappe parce que j'ai refusé d'ac-

cepter la juste rançon de la jeune Chryséis. J'aime bien mieux en effet la garder chez moi; je la préfère à Clytemnestre, ma légitime épouse : elle ne lui est inférieure ni en beauté, ni en grâces, ni en esprit, ni en adresse dans ses travaux. Mais enfin, je consens à la rendre, si ce parti est le meilleur. Je désire, moi, que l'armée soit sauvée et non qu'elle périsse. Apprêtez-moi donc à l'instant une récompense, afin que, de tous les Grecs, je n'en sois point seul privé. Ce ne serait pas convenable, et vous êtes tous témoins que la mienne m'est ravie. »

L'impétueux et divin Achille lui répond en ces termes : « Glorieux Atride, le plus avide des hommes, comment les magnanimes Argiens te donneraient-ils une récompense? Ils n'ont point, que nous sachions, en commun, un amas de richesses; celles des villes que nous avons détruites, nous les avons partagées, et il ne convient pas de les redemander à l'armée pour les réunir de nouveau. Envoie donc au dieu cette jeune fille; nous te donnerons des présents triples et quadruples, si jamais Jupiter nous accorde de renverser les remparts superbes d'Ilion.

— Achille, s'écrie le puissant Agamemnon, héros semblable aux dieux, renonce à de tels artifices, vaillant comme tu l'es; n'espère ni me surprendre, ni me persuader. Veux-tu par hasard posséder une récompense, quand je me tiendrai tranquille, privé de la mienne? Est-ce pour cela que tu m'ordonnes de rendre ma captive? Eh bien, j'y consens, si les Grecs magnanimes m'accordent des présents qui charment également mon âme. S'ils me les refusent, moi-même je ravirai ta récompense, ou celle d'Ajax, ou celle d'Ulysse. Je l'entraînerai sous ma tente, et celui chez qui j'irai s'en irritera. Mais, nous délibérerons sur ce sujet une autre fois. Maintenant, lançons à la mer divine un noir vaisseau; confions-le à de hardis rameurs, qui conduiront une hécatombe et la belle Chryséis, sous les ordres de l'un des chefs, d'Ajax, d'Idoménée, du divin Ulysse ou de toi-même, fils de Pélée, le plus redoutable des héros, de toi qui nous rendras le dieu propice, après lui avoir sacrifié des victimes.

— Ah! s'écrie Achille en lui jetant un regard courroucé, cœur artificieux, front impudent, comment se trouve-t-il un seul Grec qui consente à t'obéir pour entreprendre des marches ou pour livrer des batailles! Je ne suis pas venu combattre ici par haine pour les vaillants Troyens; ils ne m'ont jamais offensé. Ils n'ont ravi ni mes coursiers ni mes taureaux; jamais, dans la Phthie, féconde nourricière des guerriers, ils n'ont ravagé mes moissons : car il y a entre nous trop de montagnes ombragées de

forêts, trop de flots retentissants. C'est donc toi que nous avons suivi devant Ilion pour te combler de joie, pour venger l'honneur de Ménélas et le tien, roi sans pudeur. Mais, tu nous dédaignes, tu nous méprises; tu me menaces d'enlever toi-même ma captive, conquise par de si rudes travaux, et que m'ont décernée les fils de l'Achafe. Cependant, jamais ma récompense n'est égale à la tienne, lorsque les Grecs ont détruit quelque superbe ville des Troyens. Oui, mes bras soutiennent le fardeau de la cruelle guerre, et lorsque vient le partage des dépouilles, ton lot est toujours le plus précieux, et le mien le moindre; mais il m'est agréable, et je l'emporte vers mes navires, accablé de la fatigue des batailles. Eh bien, je pars, je retourne dans la Phthie; il vaut mieux pour moi rentrer aux demeures paternelles, avec mes navires. Je le sens, tu ne trouveras sur ces rives ni trésors ni richesses, après m'avoir outragé.

— Fuis! s'écrie Agamemnon, fuis, puisque ton cœur brûle de ce désir. Je ne te prierai point de rester ici à cause de moi; assez d'autres m'honoreront, et surtout le prévoyant fils de Saturne. Tu m'es le plus odieux des rois élèves de Jupiter; sans cesse tu te plais aux discordes, aux combats, aux querelles; tu t'enorgueillis de ta valeur, mais c'est un dieu qui te l'a donnée. Retourne aux demeures paternelles avec tes compagnons et tes vaisseaux; va régner sur les Myrmidons, je n'ai de toi aucun souci, et je dédaigne ton courroux. Voici ma menace; puisque Apollon m'enlève Chrysis, je vais la faire conduire à son père, sur un de mes navires, par mes compagnons; puis aussitôt je vole à ta tente, et moi-même je ravis la belle Briséis, ta récompense; tu sauras enfin que ma puissance l'emporte sur la tienne, et les autres Grecs craindront de s'égaliser ou de se comparer à moi. »

Il dit, et une vive douleur vient au fils de Pélée; dans sa mâle poitrine son cœur agite, si, tirant le glaive acéré qui s'appuie sur sa forte cuisse, il écartera les Grecs et tuera le fils d'Atrée, ou s'il réprimera sa colère et calmera son âme. Pendant qu'en son esprit, il roule ce double dessein, il tire du fourreau sa grande épée; alors, Minerve descend du ciel. C'est Junon qui l'envoie; car elle a pour les deux héros le même amour, la même sollicitude. La déesse s'arrête derrière Achille, et, visible pour lui seul, elle saisit sa blonde chevelure; personne dans l'assemblée ne l'aperçoit. Achille, frappé de stupeur, se retourne, ses yeux brillent d'un éclat terrible, et il reconnaît Minerve; aussitôt, il lui adresse ces paroles rapides :

« Pourquoi venir auprès de moi, fille de Jupiter ? Est-ce pour être témoin des outrages d'Agamemnon, fils d'Atrée ? mais, je te le prédis, et je pense que cela s'accomplira : bientôt, son orgueil lui fera perdre la vie. »

La déesse aux yeux d'azur répond en ces termes : « Je descends des cieux pour apaiser ta colère : puissé-je te fléchir ! C'est Junon qui m'envoie, car elle a pour vous deux le même amour, la même sollicitude. Mais, allons, mets fin à cette querelle ; que ta forte main laisse reposer ton glaive. Outrage Atride en paroles comme elles te viendront à l'esprit ; car, je te le prédis, et ma promesse s'accomplira : un jour viendra où, en expiation de cette offense, tu recevras trois fois autant de présents précieux. Modère-toi donc et obéis-nous. »

Le fougueux Achille répond à Minerve en ces termes : « O déesse, il faut que je cède à de telles paroles, quoiqu'en mon âme je sois violemment courroucé : c'est le parti le plus sage ; et les dieux exaucent qui leur obéit. »

A ces mots, docile à la voix de Minerve, il appuie sa main pesante sur la poignée d'argent, et repousse dans le fourreau son redoutable glaive. La déesse remonte à l'Olympe, et se mêle, dans le palais du dieu qui porte l'égide, aux autres divinités. Achille cependant recommence à injurier Atride ; car il n'a pas encore maîtrisé sa colère, et il dit :

« Roi pesant d'ivresse, œil de chien, cœur de cerf ; jamais en ton âme tu n'oses t'armer pour les batailles parmi les Grecs, ni te placer en embuscade avec les plus vaillants héros. Tout cela te semble la mort. Certes, il est plus facile, au milieu du vaste camp, de reprendre les dons qu'on a faits à ceux qui te contredisent. O roi, tu dévores le peuple parce que tu règnes sur des lâches ; sans cela, ô Atride, ce serait maintenant ton dernier outrage. Mais je te le prédis ; j'en fais le serment solennel : oui, par ce sceptre, qui ne doit produire ni feuilles ni rameaux, depuis que, dans les montagnes, il a été séparé du tronc, et qui ne refleurira plus, puisque l'airain l'a dépouillé de son feuillage et de son écorce, par ce sceptre que maintenant tiennent entre leurs mains, lorsqu'ils rendent la justice, les fils de la Grèce, gardiens des coutumes dictées par Jupiter, je jure et c'est un grand serment, je jure qu'un jour tous les Grecs regretteront amèrement Achille ; malgré ta douleur, tu ne pourras les secourir, lorsqu'en foule ils tomberont expirants, sous les coups de l'homicide Hector ! Alors, tu consumeras ton âme, courroucé contre toi-même d'avoir méprisé le plus vaillant des Grecs. »

A ces mots, le fils de Pélée jette à terre le sceptre brillant de clous d'or, et reprend son siège; Atride, sur le sien, bouillonne de colère. Entre eux soudain se lève le conciliant Nestor, harmonieux orateur de Pylos; l'élocution décollait de ses lèvres plus douce que le miel. Déjà s'étaient éteintes deux générations d'hommes jadis nés et nourris comme lui dans la riante Pylos; il régnait sur la troisième. L'esprit plein de bienveillance, il harangue les Grecs, et leur dit :

« Hélas! quelle grande affliction vient à la terre achéenne! Certes Priam et les fils de Priam, et tous les autres Troyens se réjouiraient en leurs âmes, s'ils apprenaient ce que vous faites en vous querellant, vous qui, parmi les Grecs, excellez au conseil et dans les batailles! Mais, obéissez! tous les deux vous êtes nés longtemps après moi. Je me suis mêlé jadis à des héros plus illustres que vous, et jamais ils ne m'ont dédaigné. Non, je n'ai jamais vu, je ne verrai jamais des guerriers tels que Pirithoüs; Dryas, pasteur des peuples; Cœnée, Exadios, le divin Polyphème et Thésée, fils d'Égée, semblable aux immortels. Sans doute, ils étaient vaillants, ces hommes, les plus braves qu'ait nourris la terre, et ils combattaient de vaillants ennemis; les centaures des montagnes, qu'ils détruisirent d'une façon terrible. Et moi, je vécus parmi ces rois; eux-mêmes m'appelèrent auprès d'eux, et, parti de Pylos, j'allai les rejoindre loin des champs paternels; à leurs côtés je combattis selon mes forces. Or, nul des mortels qui respirent maintenant sur la terre ne pourrait lutter contre eux. Eh bien, au conseil, ils étaient d'accord avec moi et se laissaient persuader par mes discours. Obéissez-moi pareillement, c'est le parti le plus sage.

Atride, garde-toi, quelle que soit ta puissance, d'enlever la jeune captive; laisse-la au fils de Pélée, c'est la récompense que lui ont donnée les fils de la Grèce. Et toi, Achille, renonce à la pensée de soutenir une querelle contre un roi, plus que tous les rois décorés du sceptre, glorifié par Jupiter et comblé d'honneurs. Si tu le surpasses par la vaillance, si tu as pour mère une déesse, il est plus puissant que toi, et règne sur des peuples plus nombreux. Atride, réprime donc ta colère; oui, je t'en conjure, oublie ton ressentiment contre Achille, le plus ferme rempart des Achéens, dans cette guerre cruelle.

— Vieillard, répond le puissant Agamemnon, tout ce que tu viens de dire est selon la sagesse; mais ce guerrier veut se mettre au-dessus de tous, il veut commander, régner, donner des ordres à tous, et je sais quelqu'un qui n'entend pas lui obéir.

Si les dieux éternels l'ont fait vaillant, lui permettent-ils de prodiguer les outrages?

— Ah! s'écrie en l'interrompant le divin Achille, je mériterais les noms de lâche et de misérable, si je te cédaï en toute chose quoi que tu dises; donne tes ordres à d'autres, et ne me commande plus, car je n'entends plus t'obéir. Mais, j'ai à te dire encore une parole; fais-la tomber en ton esprit: je n'en viendrai point aux mains pour ma captive, ni contre toi, ni contre personne, puisque, après me l'avoir donnée, vous allez me la reprendre. Toutefois, n'espère point enlever, contre ma volonté, rien de ce que renferme en outre mon vaisseau. Si tel est ton désir, allons, tente-le, afin que ceux-ci apprennent; soudain ton sang noir ruissellera sur mon javelot. »

Lorsque ainsi les rois se sont combattus face à face en paroles, ils se lèvent et rompent l'assemblée. Le fils de Pélée, suivi de Patrocle et de ses compagnons, se rend à ses tentes et à ses navires. Atride aussitôt lance à la mer un vaisseau léger; il y place vingt rameurs qu'il choisit; il y embarque pour le dieu l'hécatombe, et il y conduit lui-même la belle Chryséis. Le prudent Ulysse part à leur tête; ils voguent sur les sentiers humides. Cependant, Atride ordonne aux guerriers de purifier le camp; ils font leurs aspersions et jettent les souillures dans les flots. Ensuite, sur les bords de la mer inépuisable, ils sacrifient à Phébus des hécatombes entières de chèvres et de taureaux; le fumet des chairs rôties monte jusqu'au ciel, tourbillonnant avec la fumée. Tels sont, dans le camp, les travaux des Argiens; mais Agamemnon n'oublie point sa querelle, ni les menaces qu'il a faites au fils de Pélée. Il appelle Eurybate et Talthybios, qui tous les deux sont des hérauts et des serviteurs fidèles :

« Allez à la tente d'Achille; prenez par la main la belle Briséis, et amenez-la-moi. S'il refuse de vous la livrer, j'irai l'enlever moi-même à la tête d'une troupe nombreuse, et sa douleur en sera plus amère. »

C'est ainsi qu'il les congédie, et qu'il leur donne un ordre cruel. Les deux hérauts, à regret, s'en vont le long de la mer inépuisable, et bientôt arrivent au camp des Myrmidons. Ils trouvent Achille assis auprès de sa tente et de son noir vaisseau; leur aspect est loin de le réjouir; eux-mêmes, émus de crainte, et respectant le roi, s'arrêtent sans parler, sans dire leur message. Mais il le sait en son cœur, et il s'écrie :

« Salut, hérauts, envoyés de Jupiter et des guerriers; approchez, vous n'êtes point coupables envers moi, mais Agamemnon,

qui vous envoie à cause de la jeune Briséis. O Patrocle, élève de Jupiter, fais la venir; donne-la-leur; qu'ils l'emmènent; mais je les prends à témoin devant les bienheureux immortels, devant les humains, devant ce roi intraitable.... si jamais on a besoin de mon bras pour préserver les autres Grecs de la honte d'une défaite.... Oui sans doute il est saisi d'une rage funeste. Il ne sait ni se souvenir ni prévoir, afin que les Argiens combattent avec sécurité devant leurs vaisseaux. »

Il dit, et Patrocle obéit à son compagnon bien-aimé; il fait sortir de la tente la belle Briséis, et la livre pour qu'on l'emmène; les hérauts retournent près des vaisseaux du roi de Mycènes, et la captive les suit à regret. Alors Achille, pleurant, loin de ses compagnons, s'assied à l'écart près des flots blanchissants du rivage, regardant au large les vagues sombres. Il implore à haute voix, les bras étendus, sa mère chérie :

« O Thétis, puisque tu m'as enfanté et que j'ai peu à vivre, Jupiter devrait au moins m'honorer; et maintenant il ne m'accorde pas la moindre gloire. Le puissant fils d'Atrée, Agamemnon, m'a méprisé, et m'a lui-même enlevé ma récompense que maintenant il possède. »

Ainsi parle Achille en pleurant; son auguste mère l'entend, assise au fond de l'abîme, auprès de Nérée. Soudain, comme une vapeur, elle sort des flots blanchissants du rivage, et s'assied auprès du héros, qui verse des larmes; de sa main elle le caresse et lui adresse ces paroles :

« Mon enfant, d'où viennent tes pleurs? pourquoi cette affliction qui te vient à l'âme? parle, dévoile-moi ta pensée, afin que nous la connaissions tous les deux.

— Tu le sais, répond en poussant de profonds soupirs l'impétueux Achille. A quoi bon te redire ce que tu n'ignores pas? Nous fondons sur Thèbes, ville sacrée d'Éétion, nous la dévastons, nous enlevons toutes ses richesses. Les fils de la Grèce entre eux se les partagent avec équité, et choisissent pour Atride la belle Chryséis. Bientôt Chrysès, prêtre du dieu qui lance au loin les traits, vient près de nos vaisseaux pour racheter sa fille. Le vieillard porte des présents infinis; il tient en ses mains, autour d'un sceptre d'or, les bandelettes d'Apollon; il implore les Grecs et surtout les deux Atrides, chefs des guerriers. Alors tous les autres Grecs parlent en sa faveur; ils veulent honorer le prêtre, ils veulent accepter les riches présents. Mais cela ne plait pas au fils d'Atrée; il chasse rudement le vieillard, et lui adresse des paroles violentes. Le vieillard, cour-

roucé, se retire, et Apollon exauce ses vœux, car son prêtre lui est cher. Il fait voler sur les Grecs un trait fatal; et dès lors les guerriers périssent en foule; les traits du dieu frappent de toutes parts le vaste camp des Argiens. Alors, un devin qui a tout compris nous explique l'augure d'Apollon, et aussitôt, le premier, je demande qu'on apaise le dieu. Mais la colère transporte Atride; il se lève, il fait des menaces qui déjà sont accomplies. Les Grecs aux yeux vifs renvoient à son père, sur un vaisseau léger, la belle Chrysis, et vont offrir au dieu des présents. Et maintenant, voici que de ma tente sortent les hérauts qui conduisent au fils d'Atrée la jeune Briséis que m'ont donnée les fils de la Grèce. O ma mère, si tu le peux, viens au secours de ton fils; monte au sommet de l'Olympe, implore Jupiter, s'il est vrai qu'un jour tu aies réjoui son cœur par tes discours et tes actions. Souvent je t'ai entendue, dans le palais de mon père, te glorifier et dire que, seule parmi les immortels, tu avais sauvé d'une honteuse défaite le dieu qui noircit les nuées, lorsque les autres divinités de l'Olympe, Junon, Neptune et Pallas, tentèrent de l'enchaîner. Mais, ô déesse! tu accours, tu détaches ses liens; tu appelles soudain, dans le vaste Olympe, le Titan aux cent bras que les dieux nomment Briarée, et les hommes Égéon. Plus puissant que son père, il se place, fier de sa gloire, devant le fils de Saturne; alors les bienheureux immortels tremblent devant lui, et renoncent à leur dessein. Aborde Jupiter, rappelle-lui ces souvenirs; embrasse ses genoux, obtiens qu'il consente à seconder les Troyens, à resserrer les Grecs près des poutres de leurs vaisseaux, sur les grèves de la mer, afin qu'ils jouissent de leur roi, et que le fils d'Atrée, le puissant Agamemnon, reconnaisse sa faute, quand il n'a point honoré le plus vaillant des Achéens.

— Hélas! reprend Thétis fondant en larmes, mon enfant, pourquoi t'ai-je élevé après t'avoir donné le jour pour ton malheur et le mien? Du moins, en repos près de la flotte, tu devais être exempt de chagrin et de pleurs puisque ta part de la vie est courte et touche presque à sa fin: tu es maintenant, plus que tous les hommes, infortuné et près du trépas. Ah! oui, dans mon palais je t'ai enfanté pour une destinée funeste. Mais je monterai sur les sommets neigeux de l'Olympe; je dirai ce que tu désires au dieu qui se plaît à lancer la foudre, si toutefois il m'écoute. Toi, cependant, reste oisif près de tes rapides navires, nourris ta colère contre les Grecs, éloigne-toi désormais des batailles. Hier, Jupiter, suivi de tous les autres dieux, est allé

jusqu'à l'Océan chez les irréprochables Ethiopiens, à un festin splendide. Le douzième jour il retournera dans l'Olympe, et soudain je franchirai le seuil de son palais d'airain, j'embrasserai ses genoux et j'espère le persuader. »

A ces mots, la déesse disparaît, laissant son fils courroucé et son cœur, à cause de la belle captive qu'on lui a enlevée violemment, malgré lui.

Cependant Ulysse, conduisant l'hécatombe sacrée, arrive devant Chryse. Lorsque le navire a pénétré dans la rade profonde, les rameurs plient les voiles, les posent au fond du noir vaisseau, relâchent vivement les cordages, et abaissent le mât dans le coursier; puis, à force de rames, ils poussent la nef dans le port, et, jetant les ancres, ils attachent les amarres. Alors ils descendent sur la grève et font débarquer l'hécatombe d'Apollon, que suit la belle Chryséis. Le prudent Ulysse conduit la jeune captive à l'autel, la présente à son père, et s'écrie :

« O Chrysès ! Agamemnon, roi des guerriers, m'envoie t'amener ta fille, et sacrifier à Phébus en faveur des Grecs une hécatombe sacrée, afin que nous nous rendions propice ce dieu qui, maintenant, nous accable de maux. »

Il dit, et remet Chryséis dans les bras du vieillard, qui reçoit avec joie son enfant chérie. Bientôt les Grecs rangent autour du superbe autel l'hécatombe du dieu. Ensuite ils se lavent les mains et répandent l'orge sacrée; cependant Chrysès, levant les mains au ciel, fait entendre pour eux sa prière :

« Exauce-moi, dieu à l'arc d'argent, ô toi qui protèges Chryse et la divine Cilla, toi qui règues puissamment sur Ténédos; déjà tu as écouté ma prière, et, pour m'honorer, tu as cruellement frappé l'armée des Argiens. Accomplis encore aujourd'hui mes vœux, détourne des fils de Danaüs le fléau qui les dévore. »

Telle fut sa prière, et Apollon l'entendit. Lorsqu'ils ont prié, lorsqu'ils ont répandu l'orge sacrée, ils élèvent les têtes des victimes, les égorgent, les dépouillent; séparent les cuisses¹, les enveloppent de graisse des deux côtés, et posent sur elles les entrailles saignantes. Le vieillard les brûle sur des rameaux secs, tandis qu'au-dessus de la flamme il répand des libations de vin plein de feu. Auprès de lui, les jeunes Grecs tiennent des broches à cinq dards. Lorsque les cuisses sont consumées, lorsqu'ils ont goûté les entrailles, ils divisent les chairs des victimes, les traversent de broches, les rôtissent avec soin, et

1. Part des dieux.

les retirent de l'ardent foyer. Ces apprêts terminés, ils disposent le festin, ils mangent, et nul en son âme ne peut se plaindre de n'avoir point une juste part des mets. Dès qu'ils ont chassé la faim et la soif, les jeunes gens couronnent de vin les urnes et le versent à la ronde, à pleines coupes. Durant tout le jour, les jeunes Grecs se rendent le dieu propice par leurs chants ; ils font entendre son hymne, ils le célèbrent, et, en les écoutant, il charme ses esprits.

Cependant le soleil disparaît et fait place aux ténèbres ; alors les Grecs dorment près des amarres de leur navire. Aux premières lueurs de la fille du matin, de l'Aurore aux doigts de rose, ils s'embarquent et retournent au camp des Argiens. Apollon fait souffler pour eux un vent favorable. Ils dressent le mât, et déploient les voiles blanchissantes ; le vent les gonfle. Le navire vole ; les sombres flots battent ses flancs et mugissent : il fend la vague et poursuit sa route. Arrivés auprès de la grande armée des Achéens, les rameurs tirent leur noir vaisseau jusqu'au haut de la grève, le posent sur de grands étais, et se dispersent parmi les tentes et les navires.

Achille cependant nourrit sa colère : assis près de ses légers vaisseaux, il ne paraît plus à l'agora, honneur des guerriers ; il ne paraît plus dans les batailles ; mais il consume son cœur dans le repos, et regrette le cri de guerre et les combats.

Mais lorsque brille la douzième aurore, les dieux éternels reviennent tous ensemble dans l'Olympe, Jupiter à leur tête. Thétis alors n'oublie point les prières de son fils ; elle sort des flots, monte à travers les airs au vaste ciel et à l'Olympe, et trouve Jupiter aux vastes regards assis loin des autres immortels, sur le sommet de la plus élevée des nombreuses cimes de l'Olympe. Thétis s'arrête devant lui, de la main gauche embrasse ses genoux et de la droite lui touche le menton ; puis elle implore le roi, fils de Saturne, et lui dit :

« Puissant Jupiter, si jamais, parmi les immortels, je t'ai servi par mes discours et mes actions, accomplis mes vœux, considère mon fils, de tous les héros le plus près du trépas ; car Agamemnon, roi des guerriers, l'a méprisé en lui ravissant sa récompense. Mais ne laisse pas de le chérir, roi de l'Olympe, sage Jupiter ; accorde aux Troyens la victoire jusqu'à ce que les Grecs glorifient Achille et l'élèvent en honneurs. »

Elle dit ; et le dieu, assembleur de nuages, reste longtemps sans répondre. Thétis presse ses genoux qu'elle tient toujours embrassés, et le supplie encore :

« Quelle crainte peut t'arrêter ? Parle sans détour, ou, par un signe de consentement, fais-moi une promesse, ou refuse-moi : que je sache jusqu'à quel point, parmi les immortels, je suis méprisée. »

Alors Jupiter pousse un long gémissment, et dit :

« Certes, c'est une fâcheuse affaire, tu vas me mettre en guerre avec Junon ; elle m'irritera par des paroles injurieuses, puisque sans cesse, par habitude, elle me querelle à l'assemblée des dieux, et me reproche de seconder les Troyens dans les batailles. Mais hâte-toi de t'éloigner, prends garde que Junon ne t'aperçoive ; je m'occuperai de faire ce que tu désires, et si tu veux, allons, pour te persuader, je vais faire un signe de ma tête. C'est parmi les immortels le gage le plus certain de ma parole ; car la promesse, confirmée par ce signe, je ne puis ni la révoquer, ni lui être infidèle, ni refuser de la remplir. »

A ces mots, le fils de Saturne, en agitant ses noirs sourcils, fait un signe de promesse ; sa chevelure divine frémit sur la tête immortelle du roi, et le vaste Olympe est ébranlé.

Après avoir ainsi délibéré, les deux divinités se séparent. La déesse, du haut de l'Olympe resplendissant, s'élance dans la profonde mer ; Jupiter rentre dans son palais. Tous les dieux se lèvent ensemble devant leur père. Personne n'ose, à sa venue, rester immobile ; mais tous se lèvent devant lui, et il s'assied sur son trône.

Cependant Junon n'a pas été sans l'apercevoir ; elle l'a vu se concerter avec Thétis aux pieds d'argent, fille du vieux Nérée. Soudain elle adresse au fils de Saturne ces paroles mordantes :

« Qui donc encore, parmi les immortels, ô dieu trompeur ! a tenu conseil avec toi ? Tu te plais sans cesse, loin de ma présence, à former de secrets desseins ; il te semble insupportable de me confier les pensées que tu conçois.

— Junon, répond le père des dieux et des hommes, n'espère point connaître toutes mes résolutions : elles te seraient pénibles, quoique tu sois mon épouse. Ce qu'il est juste que tu entendes, personne avant toi ne le saura jamais parmi les dieux ni parmi les hommes. Mais ce qu'il me plaît de projeter à l'écart, ne l'examine pas, et garde-toi de m'interroger.

— Redoutable fils de Saturne, répond la vénérable Junon aux grands yeux, quelle parole as-tu dite ! T'ai-je jamais interrogé ? ai-je jamais examiné tes desseins ? ne les as-tu pas conçus en liberté, selon tes désirs ? Mais aujourd'hui je crains vivement que Thétis aux pieds d'argent, fille du vieillard de la mer, ne

te séduise. A travers les airs, elle est venue s'asseoir auprès de toi, elle t'a embrassé les genoux; et, si je ne me trompe, tu as confirmé d'un signe de tête la promesse sincère d'honorer Achille et de perdre, près de la flotte des Grecs, de nombreux héros.

— Malheureuse! s'écrie le fils de Saturne, toujours tu me soupçonnes, je ne puis échapper à tes regards; mais tu ne réussiras à rien qu'à t'éloigner de mon cœur, et ta douleur en sera plus amère. Si vraiment tout s'est passé comme tu le dis, c'est sans doute que je l'ai pour agréable. Reprends ta place en silence, et ne résiste pas à mes ordres. Vainement tous les dieux de l'Olympe s'avanceraient à ton secours; ils ne te sauveraient pas si j'appesantissais sur toi mon bras invincible. »

A ces mots, l'auguste Junon frémit; elle s'assied muette de crainte, et son cœur fléchit. Les dieux célestes gémissent dans le palais de Jupiter. Enfin Vulcain, l'artisan illustre, le premier, rompt le silence, et cherche par ses discours à consoler sa mère chérie :

« Certes, ce sera une fâcheuse affaire, une chose intolérable, si tous les deux vous allez vous quereller pour des humains; et si vous jetez le trouble parmi les dieux, nos bons repas seront sans charmes, puisque, parmi nous, le mal triomphera. Mais je conseille à ma mère, quoique prudente par elle-même, de se montrer gracieuse envers mon père chéri, de peur qu'il ne la gronde encore, et qu'il n'attriste nos festins. Car, si tel est le désir du dieu qui lance la foudre, il nous précipitera de nos trônes, puisqu'il nous surpasse de bien loin en puissance. O ma mère! apaise-le par de douces paroles, et soudain il nous redeviendra propice. »

A ces mots, Vulcain se lève, place entre les mains de sa mère une coupe profonde, et lui dit :

« O ma mère! quelle que soit ta douleur, supporte-la patiemment; je crains, moi qui te chéris, de te voir frappée sous mes yeux, et de ne pouvoir, malgré mon affliction, te porter secours, car il est difficile de s'opposer au roi de l'Olympe. Jadis déjà, lorsque je m'élançai, brûlant de te défendre, il me saisit par les pieds et me précipita du seuil divin : je roulai pendant tout le jour, et comme le soleil se couchait, je tombai, ayant à peine un souffle de vie, dans Lemnos, où les Sintiens me recueillirent et prirent soin de moi. »

Il dit; et Junon aux bras blancs se prend à sourire; elle sourit et accepte la coupe que lui présente son fils. Lui, cependant,

prise dans une urne le doux nectar, et, commençant par la droite, le verse à la ronde aux autres dieux. Un rire inextinguible s'élève parmi les bienheureux immortels, lorsqu'ils voient Vulcain s'empresser dans le palais de Jupiter.

Ainsi, durant tout le jour, jusqu'au coucher du soleil, ils festinent, et nul en son âme ne peut se plaindre de n'avoir point une juste part des mets. Ils ne manquent pas non plus des sons de la lyre gracieuse que tient Apollon, ni des chants des Muses, qui tour à tour font entendre leur belle voix.

Mais lorsque la brillante lumière du soleil a disparu, les dieux, songeant au repos, retournent aux palais qu'avec un art merveilleux leur a construits l'illustre Vulcain. Jupiter gagne la couche accoutumée, où il s'étend lorsque le doux sommeil vient à lui; il y monte pour dormir, ayant à ses côtés Junon au ône d'or.

CHANT II.

Les autres immortels et les guerriers dorment, enveloppés par la nuit. Jupiter seul ne cède point au profond sommeil; mais il agite, en son esprit, comment il honorera le fils de Pélée, et fera périr, près de la flotte, une foule de héros achéens. Enfin, il lui semble que ce qu'il a de mieux à faire est d'envoyer un songe trompeur au puissant Atride. Il l'appelle, et lui adresse ces rapides paroles :

« Vole, ô Songe trompeur, jusqu'aux vaisseaux légers des Grecs; pénètre sous la tente d'Agamemnon; répète-lui fidèlement ce que je vais te dire; exhorte-le à mettre sous les armes toutes les troupes argiennes. Le jour est arrivé où il va s'emparer de la vaste ville des Troyens. Les immortels habitants de l'Olympe ont mis fin à leurs dissentiments; Junon, par ses prières, les a tous fléchis, et de grandes calamités sont suspendues sur Iliou. »

Il dit : le Songe l'a entendu et s'envole. Bientôt il atteint les rapides vaisseaux des Grecs et s'introduit auprès d'Agamemnon; il le trouve endormi sous sa tente et à l'entour un sommeil divin est répandu; alors, il s'arrête au-dessus de sa tête, sous la figure de Nestor, fils de Nélée, celui de tous les vieillards qu'Agamemnon honore le plus. Semblable à lui, le Songe divin parle en ces termes :

« Tu dors, fils de l'illustre Atrée ! Il ne convient pas qu'un homme qui gouverne, qu'un roi à qui les peuples et de si grands intérêts sont confiés, dorme toute la nuit. Saisis donc vite mes paroles : Jupiter m'envoie près de toi, du haut de ses lointaines demeures. Rempli de compassion et de sollicitude pour les Grecs, il t'exhorte à mettre sous les armes toutes leurs troupes. Le jour est arrivé où tu vas t'emparer de la vaste ville des Troyens. Les immortels habitants de l'Olympe ont mis fin à leurs dissentiments; Junon, par ses prières, les a tous fléchis, et de

grandes calamités sont suspendues sur Ilion par la main de Jupiter. Retiens ses ordres en ton esprit, prends garde que l'oubli ne les emporte lorsque le doux sommeil t'abandonnera. »

A ces mots il disparaît, et laisse Agamemnon espérer en son âme ce qui ne doit point s'accomplir. Le roi pense ce jour-là même enlever la ville de Priam : l'insensé ! Mais il ignore les travaux que lui réserve Jupiter, qui est sur le point d'infliger aux Grecs et aux Troyens bien des douleurs, de leur arracher bien des gémissements, au fort de mêlées terribles. Cependant il se tire du sommeil et entend encore autour de lui murmurer la voix divine ; il se lève, revêt une tunique moelleuse, neuve et magnifique, s'enveloppe d'un vaste manteau, attache sous ses pieds brillants de belles sandales, sur ses épaules jette son glaive orné de clous d'argent, saisit le sceptre incorruptible de son père, et, le tenant à la main, s'élance parmi les vaisseaux.

La déesse Aurore monte au vaste Olympe pour annoncer la lumière au fils de Saturne et aux autres immortels, lorsque le roi donne ordre aux hérauts à la voix sonore, de convoquer les Grecs à l'agora. Les hérauts obéissent et les guerriers accourent en foule.

Cependant, les chefs magnanimes d'abord tiennent conseil près du navire du roi de Pylos. Lorsque Atride les a réunis pour concerter avec eux de salutaires desseins :

« Amis, dit-il, prêtez-moi tous une oreille attentive. Pendant la profonde nuit, un Songe divin m'est apparu ; semblable au noble Nestor, par la figure, la taille et le maintien ; il s'arrête sur ma tête et m'adresse ces paroles :

« Tu dors, fils de l'illustre Atrée ! Il ne convient pas qu'un homme qui gouverne, qu'un roi à qui les peuples et de si grands intérêts sont confiés, dorme toute la nuit. Saisis donc vite mes paroles : Jupiter m'envoie près de toi, du haut de ses demeures lointaines. Rempli de compassion et de sollicitude pour les Grecs, il t'exhorte à mettre sous les armes toutes leurs troupes. Le jour est arrivé où tu vas t'emparer de la vaste ville des Troyens. Les immortels habitants de l'Olympe ont mis fin à leurs dissentiments ; Junon, par ses prières, les a tous fléchis, et de grandes calamités sont suspendues sur Ilion par la main de Jupiter. Retiens ses ordres en ton esprit. » A ces mots il disparaît, et le doux sommeil m'abandonne. Voyons donc comment nous pourrons décider les fils de la Grèce à prendre les armes ! Je veux les éprouver par mes discours, autant qu'il est permis ; je leur ordonnerai de fuir sur leurs vaisseaux ; vous, cependant, retenez-les par vos exhortations. »

Ainsi parle Agamemnon, qui reprend sa place. Alors se lève Nestor, roi de la sablonneuse Pylos; l'esprit plein de bienveillance, il leur dit :

« Amis, rois et chefs des Argiens, si tout autre qu'Atride nous racontait ce songe, nous penserions qu'il nous trompe, et nous aurions pour lui d'autant plus d'éloignement. Mais celui qui se glorifie d'être le plus grand de l'armée a vu lui-même; allons donc, et cherchons comment nous pourrions décider les fils de la Grèce à prendre les armes! »

A ces mots, il sort le premier du conseil; les autres chefs le suivent, et tous les rois ornés du sceptre obéissent au pasteur des peuples. Cependant la multitude s'empresse. Telles, d'une roche creuse, en troupes serrées, les abeilles sortent, se succèdent sans relâche, voltigent ensemble çà et là, et, comme les grains d'une grappe, s'arrêtent sur les fleurs du printemps : tels s'élancent des tentes et des navires de nombreux groupes de guerriers qui se rendent tour à tour à l'agora, devant le profond rivage de la mer. Au milieu d'eux la Renommée messagère de Jupiter s'enflamme et les excite à marcher. La foule s'accroît, l'agora s'agite, la terre gémit sous le poids des guerriers, un immense tumulte éclate. Neuf hérauts à grands cris les contiennent pour que la clameur s'apaise et qu'ils écoutent les rois élèves de Jupiter. Enfin la multitude, non sans peine, a pris place, tous sont assis; le bruit cesse, et le puissant Agamemnon se lève, tenant à la main le sceptre que jadis a fabriqué Vulcain. Ce dieu l'offrit au fils de Saturne; Jupiter en fit don au subtil meurtrier d'Argus; Mercure en gratifia Pélops, qui le donna au pasteur des peuples Atrée; celui-ci enfin, à sa mort, le laissa à Thyeste, riche en troupeaux, et Thyeste lui-même le transmet à Agamemnon, afin qu'il gouvernât de nombreuses îles et l'Argolide entière. Le roi, appuyé sur ce sceptre, prononce ces paroles rapides :

« Amis, héros issus de Danaüs, serviteurs de Mars, Jupiter, fils de Saturne, m'a jeté violemment dans les liens de la funeste Até¹. Le cruel ! il m'a jadis promis, par un signe de sa tête, que nous ne retournerions pas dans notre patrie avant d'avoir saccagé la forte Ilion, et maintenant il imagine une triste déception; il m'ordonne de regagner ignominieusement Argos, après avoir perdu tant de nos guerriers ! Tel doit être sans doute le plaisir du tout-puissant Jupiter, par qui s'écroulent et s'écrouleront encore les faites des cités, puisqu'il est le plus fort; car

1. Déesse qui plonge dans l'égarement et le malheur. V. pages 428 et 278.

ce sera une honte même pour notre postérité quand on apprendra qu'une armée d'Achéens si nombreuse et si vaillante a fait la guerre sans succès contre des peuples inférieurs en nombre, et que l'on n'a pas entrevu le terme de tant de batailles. En effet, si nous voulions, Grecs et Troyens, conclure une sincère alliance, dénombrer les deux peuples, placer d'un côté tous les citoyens d'Ilion, ranger de l'autre les Grecs par dizaines, et prendre, pour verser le vin dans nos coupes, chaque guerrier troyen, plusieurs dizaines manqueraient encore d'échançon, tant, si je ne me trompe, le nombre des Argiens surpasse celui des habitants de Troie; mais ceux-ci sont secondés par des auxiliaires habiles à manier la lance, venus d'une multitude de villes. Ce sont ces vaillants guerriers qui me repoussent, et, malgré mes désirs, ne me permettent pas de renverser la superbe Troie. Déjà sont passées neuf années du grand Jupiter; déjà les poutres de nos navires se consomment, et les cordages se dissolvent. Cependant, peut-être nos épouses, assises avec nos jeunes enfants dans nos palais, désirent-elles nous revoir, et l'entreprise qui nous a tous attirés ici demeure inachevée. Croyez-moi donc, et faisons tous ce que je vais dire : fuyons sur nos vaisseaux, aux champs paternels, car nous ne prendrons jamais la grande Ilion. »

Ce discours fait battre dans leur sein le cœur de ceux de la multitude qui n'ont point pris part au conseil. L'agora s'agite comme les grandes vagues de la mer d'Icare, lorsque Euros et Notos les soulèvent, se précipitant des nuées du père Jupiter. Telles, sous le souffle du rapide Zéphire, ondulent les riches moissons qu'il effleure en courbant les épis : ainsi frémit l'assemblée tout entière. Puis les uns s'élancent à grands cris vers la flotte, enveloppés d'un nuage de poussière que soulèvent leurs pas; d'autres s'exhortent mutuellement à saisir les vaisseaux, à les lancer à la mer divine, et ils commencent à déblayer les canaux¹; la clameur de ceux qui brûlent de partir monte jusqu'au ciel, et ils retirent les étais sur lesquels posent les quilles des navires.

Alors peut-être, malgré la destinée, les Achéens seraient-ils partis, si Junon n'eût dit à Minerve :

« Hélas ! infatigable fille du dieu qui porte l'égide, les Grecs vont-ils ainsi fuir sur le vaste dos des mers jusqu'en leurs demeures et en leur douce patrie ? vont-ils ainsi laisser à

1. Fosées creusées du vaisseau au rivage.

Priam et aux Troyens la gloire et l'Argienne Hélène, pour qui nombre d'Achéens ont péri devant Ilion, loin des champs paternels? Mais hâte-toi de descendre dans les rangs des Grecs cuirassés d'airain; retiens chaque guerrier par des douces paroles, ne les laisse point lancer leurs vaisseaux à la mer divine. »

Elle dit : et, docile à ses ordres, Minerve prend son essor des cimes de l'Olympe, et arrive rapidement près des légers vaisseaux des Grecs; là elle trouve immobile Ulysse, égal en prudence à Jupiter; il n'a point saisi son noir navire, parce qu'une vive douleur lui est venue à l'âme. Minerve l'aborde et lui dit .

« Fils de Laërte, allez-vous ainsi fuir sur vos vaisseaux jusqu'en vos demeures et en votre douce patrie? allez-vous laisser à Priam et aux Troyens la gloire et l'Argienne Hélène, pour qui nombre d'Achéens ont péri devant Ilion, loin des champs paternels? Mais élance-toi parmi l'armée des Grecs; point de retard; retiens chaque guerrier par de douces paroles, ne les laisse point lancer leurs vaisseaux à la mer divine. »

Elle dit : et il entend la voix de la déesse; il s'élance, il jette son manteau que relève le héraut Eurybate d'Ithaque, son serviteur; il court au-devant d'Agamemnon, s'empare de l'incorruptible sceptre de ses aïeux, et, ce sceptre à la main, parcourt le camp et la flotte.

Chaque roi, chaque chef qu'il rencontre, il l'aborde et le retient par ces douces paroles :

« Ami, il ne te convient pas de trembler comme un lâche! Crois-moi, reprends ton siège, et fais asseoir tes guerriers. Car tu ne sais pas avec certitude quelle est la pensée d'Atride. Maintenant, il nous éprouve, et bientôt il châtiara les fils de la Grèce. Nous n'avons point tous entendu ce qu'il a dit au conseil. Craignez que dans son courroux, il ne réserve de grands maux aux fils de Danaüs. Le cœur d'un roi élève de Jupiter n'a rien que de magnanime; lui-même tient de Jupiter ses honneurs, et Jupiter le chérit. »

Mais s'il aperçoit un homme du vulgaire, s'il le surprend à crier inconsidérément, il le frappe du sceptre et le réprimande par ces dures paroles :

« Misérable! assieds-toi sans bouger, écoute les paroles de ceux qui valent mieux que toi, homme sans courage, sans vigueur. As-tu jamais compté au conseil, ou dans les batailles? et tous les Grecs ici sont-ils rois? C'est un pouvoir funeste que celui de plusieurs; il faut un seul roi, un seul chef, à qui le fils de Saturne, pour gouverner, accorde le sceptre et les droits. »

Ainsi, parlant en maître, il commande à l'armée. Bientôt tout entière, à grand bruit, elle revient à l'agora, des tentes et des navires. Tels les flots de la mer aux bruits tumultueux mugissent sur le vaste rivage, tandis qu'au large elle retentit.

Tous se tiennent tranquilles sur leurs sièges ; les autres sont assis et seul Thersite crie encore ; expert en paroles inconvenantes, sans mesure, partout il cherche témérairement querelle aux rois, sans souci de la bienséance, et pour exciter la risée des Grecs. C'est le plus vil des guerriers qui sont venus devant Ilion. Il est cagneux, il boite ; ses épaules voûtées se rejoignent sur sa poitrine, et sa tête pointue est couverte à peine de quelques rares cheveux. Sa haine poursuit surtout le fils de Pélée et le noble Ulysse ; sans cesse il les outrage. Maintenant c'est au divin Agamemnon que s'adressent ses injures amères et ses cris aigus. Les Grecs irrités en leur âme s'indignent. Mais il vocifère hautement et insulte par ce discours le fils d'Atrée :

« Agamemnon, de quoi te plains-tu encore ? que te manque-t-il ? Tes tentes sont remplies d'airain ; elles renferment nombre de femmes d'élite que nous te donnons, tout d'abord, nous autres Achéens, quand nous avons pris quelque ville. Te faut-il de plus l'or que bientôt apportera d'Ilion l'un des anciens de Troie, pour racheter son fils chargé de liens et amené par moi-même, ou par tout autre guerrier ? Te faut-il une nouvelle captive que tu retiennes à l'écart pour lui faire l'amour ? Certes il ne convient pas que celui-là même qui commande mène à mal toute l'armée. O misérables ! ô race ignominieuse ! femmes Achéennes et non Achéens, retournons dans nos demeures avec nos vaisseaux. Laissons ce roi, devant Ilion, couvrir ses trésors ; qu'il sache si nous lui sommes ou non de ressource, lui qui maintenant a offensé un héros plus vaillant que lui, en ravissant sa récompense. Mais Achille n'a ressenti qu'une faible colère ; c'est un nonchalant, et sans cela, Atride, c'eût été ton dernier outrage. »

Ainsi Thersite invective Agamemnon, pasteur des peuples ; mais bientôt le noble Ulysse s'arrête à ses côtés, lui lance un regard terrible, et le reprend par ces dures paroles :

« Thersite, discoureur inconsidéré, tais-toi, bien que ta voix soit harmonieuse ; cesse de vouloir seul discuter avec les rois ; je déclare que nul mortel n'est plus vil que toi de ceux qui sont venus avec les Atrides sous les murs d'Ilion. Ce n'est donc pas à toi de mêler toujours les rois à tes harangues, de leur prodiguer les injures et de songer au retour. Qui de nous connaît

notre fortune? Est-ce un bien, est-ce un mal, pour les fils de la Grèce, de rentrer en leur patrie? Maintenant tu insultes Agamemnon, pasteur des peuples. Parce que les héros issus de Danaüs lui ont beaucoup donné, tu le poursuis de tes paroles irritantes. Mais je te le prédis, et ma menace s'accomplira : si je te prends encore à extravaguer, comme en ce moment, je veux que la tête d'Ulysse roule de ses épaules, je veux n'être plus nommé le père de Télémaque, si je ne te saisis, si je ne te dépouille de tes vêtements, de ton manteau, de ta tunique, des derniers voiles de ta nudité, et si je ne te chasse de l'agora jusqu'à ton vaisseau, blessé de coups ignominieux, et poussant des cris de douleur. »

A ces mots, Ulysse le frappe du sceptre aux épaules. Thersite se courbe, et ses pleurs coulent abondamment; une tumeur sanglante s'élève sur ses chairs gonflées par les coups du sceptre d'or. Il s'assied tout tremblant. Dans sa douleur il regarde stupidement et essuie ses larmes. Les Grecs, malgré leurs soucis, éclatent de rire à son aspect, et se disent les uns aux autres :

« Grands dieux! le fils de Laërte a déjà fait mille choses excellentes, soit en ouvrant de sages avis, soit en dirigeant les batailles. Mais aujourd'hui il se surpasse encore, parmi les Argiens, en réprimant les discours de cet insolent parleur, que désormais son âme audacieuse ne poussera plus à poursuivre les rois de discours outrageants. »

Ainsi parle la multitude. Cependant Ulysse, destructeur des cités, reste debout, le sceptre à la main. A ses côtés, Minerve aux yeux d'azur, sous les traits d'un héraut, commande aux peuples le silence, afin que tous à la fois, les premiers et les derniers rangs des Grecs, entendent l'orateur et se pénètrent de ses avis. Ulysse, l'esprit plein de bienveillance, les harangue et dit :

« Atride, maintenant, les Grecs veulent te rendre, parmi les mortels, l'homme le plus digne de blâme. Ils ne rempliront pas la promesse, qu'en venant ici de la fertile Argos, ils t'ont faite de ne point partir avant d'avoir renversé la superbe Ilion. Comme de jeunes enfants, comme des veuves, ils se lamentent entre eux, et songent à s'en retourner dans leur patrie. Ah! sans doute c'est un mal inévitable que ce désir de retour causé par le chagrin; car on s'attriste lorsque, durant un mois avec son navire, on est retenu, loin d'une épouse chérie, par les tempêtes de l'hiver et les flots courroucés; et pour nous, qui demeurons ici, l'année neuf fois a recommencé son cours. Je ne m'indigne donc pas contre les Grecs s'ils s'affligent auprès de leur

flotte. Mais il n'y a pas moins de honte à partir sans butin qu'à languir ici plus longtemps. O mes amis, encore quelques jours de constance ; sachons si Calchas est ou non un devin digne de foi. Vous avez encore présent à l'esprit ce que je vais vous rappeler ; vous en avez tous été témoins, vous que les Parques de la mort ne sont pas venues ravir, soit précédemment, soit en votre récente calamité. Lorsque la flotte des Grecs assemblée en Aulide, s'apprêtait à porter le ravage chez le peuple Priam, nous offrîmes aux dieux immortels, sur des autels sacrés, des hécatombes complètes, au pied d'un beau platane et autour d'une fontaine d'où s'échappait un ruisseau limpide. Alors nous voyons un grand prodige ; un affreux dragon, le dos couvert de taches sanglantes, mis au jour par Jupiter lui-même, s'élance de l'autel sur le platane. Au plus haut de la cime sont cachés, sous le feuillage, les petits à peine éclos d'un passereau (ils sont huit, et la mère qui les a couvés est la neuvième). Le serpent les atteint et les dévore à faire pitié pendant qu'ils gazouillaient. La mère plaintive voltige autour de sa couvée chérie. Comme elle pousse des cris perçants, il se retourne et la saisit par l'aile. Mais dès qu'il a mangé ses petits et elle-même, le dieu qui l'a fait apparaître le rend bien remarquable, car il en fait une pierre. A cette vue, nous sommes immobiles de stupeur. Ainsi les terribles prodiges des dieux se manifestent pendant notre hécatombe. Calchas aussitôt interprète le signe divin : « Pourquoi, ô Grecs, êtes-vous muets de surprise ? Le pré-
 « voyant Jupiter nous dévoile par ce grand prodige une longue
 « entreprise lentement accomplie dont la gloire sera impéris-
 « sable ; comme le dragon a dévoré les petits du passereau (ils
 « étaient huit, et la mère qui les a couvés était la neuvième),
 « nous, de même, durant autant d'années, nous combattons aux
 « champs troyens, et dans la dixième année nous prendrons
 « la grande Ilion. « Voilà comme il parla, et ces choses sont
 près de s'accomplir. Croyez-moi donc, ô belliqueux Argiens,
 restons tous ici jusqu'à ce que nous ayons renversé la vaste
 ville de Priam. »

Il dit : les Grecs lui répondent par leurs acclamations ; de toutes parts les navires répètent, avec un murmure terrible, le long applaudissement qu'excite le discours d'Ulysse. Alors le vénérable Nestor adresse ces paroles à l'assemblée :

« Grands dieux ! vous raisonnez comme de jeunes enfants étrangers aux travaux de la guerre. Que deviendront nos traités et nos serments ? La flamme va-t-elle anéantir les con-
 seus, les

projets des guerriers, nos mutuelles promesses, auxquelles nous avons foi, et nos libations sans mélange ? Nous nous combattons en paroles, sans pouvoir rien imaginer d'utile, après être demeurés ici trop longtemps. Atride, sois comme jadis ferme en tes desseins ; conduis l'armée à la terrible bataille ; laisse se consumer le seul, les deux seuls qui, se séparant des Achéens, feront le projet (et ils ne l'exécuteront pas) de retourner dans Argos avant que nous sachions si la promesse du dieu qui porte l'égide est ou n'est pas trompeuse ; car j'affirme que Jupiter s'est déclaré pour nous, en inclinant la tête, le jour où les fils de Danaüs montèrent sur leurs vaisseaux, pour porter parmi les Troyens le carnage et la mort. Il a fait retentir la foudre à notre droite, et manifesté des signes favorables. Ne songez donc point au retour avant que chacun de vous ait couché avec la femme d'un Troyen, pour venger l'enlèvement et les soupirs d'Hélène. Mais s'il est quelque guerrier transporté du désir de revoir sa demeure, qu'il ose toucher à son noir navire, le premier il sera la proie de la mort et de la destinée violente. Cependant, Atride, médite sagement en toi-même, et laisse-toi persuader par autrui. Les conseils que je vais te faire entendre ne sont pas à négliger. Partage les guerriers par tribus, par familles. O roi, que les familles, que les tribus se prêtent un mutuel appui ; si tu ranges ainsi l'armée, si les Grecs t'obéissent, tu ne tarderas pas à connaître quels chefs, quels soldats manquent de courage ; tu distingueras aussi les plus vaillants, car tous combattront selon leur valeur ; tu sauras enfin si c'est par la volonté des dieux que tu ne t'empares pas d'Ilion, ou par la mollesse des guerriers et leur inhabileté dans les batailles. »

Le puissant Agamemnon, à son tour, parle en ces termes : « O vieillard, tu l'emportes à l'agora sur les fils de la Grèce. Plût à Jupiter, père des dieux, à Minerve, à Phébus, que parmi les Argiens il y eût, pour me seconder, dix conseillers tels que toi ! Bientôt la ville du roi Priam succomberait, prise et saccagée par nos mains ! Mais le fils de Saturne, le dieu qui porte l'égide, m'afflige, puisqu'il me jette dans une querelle et de vaines discordes. Achille et moi, pour la jeune captive, nous nous sommes combattus face à face en paroles, et le premier j'ai cédé à mon emportement. Si jamais nos volontés se réunissent, la ruine des Troyens ne sera plus différée même d'un instant. Amis, prenez maintenant le repas du matin, et tous ensemble marchons au combat. Aiguisez vos javelots ; ajustez vos bou-

cliers ; donnez à vos rapides coursiers une abondante pâture ; visitez avec soin vos chars ; que toutes vos pensées se tournent vers la guerre. Songez comment nous consacrerons tout ce jour à l'horrible Mars ; car, le combat engagé, il n'y aura plus de trêve, même de courte durée, jusqu'à ce que la nuit arrive et sépare les guerriers, malgré leur fureur. La sueur inondera sur votre sein le baudrier auquel est suspendu l'écu qui vous protège ; vos mains se laisseront à tenir le javelot ; les flancs de vos chevaux seront baignés d'écume, lorsqu'ils entraîneront vos chars éclatants. Mais celui chez qui je soupçonnerai le désir de s'éloigner du combat, de rester près des navires, il ne sera pas certain d'échapper aux chiens et aux vautours. »

Il dit : les Grecs répondent par leurs acclamations. Telle est la rumeur des vagues que Notos pousse sur une roche escarpée, toujours et de tous côtés battue par les vents et les flots. Les Grecs se lèvent, courent et se dispersent parmi les navires ; ils allument des feux dans leurs tentes et prennent leur repas ; chacun fait ses offrandes à l'un de ses dieux paternels ; tous leur demandent de détourner loin d'eux la mort et les périls du combat. Cependant le roi des guerriers, Agamemnon, sacrifie au tout-puissant Jupiter un bœuf de cinq ans, florissant de graisse, et invite au festin les plus illustres chefs de l'armée : Nestor le premier, puis le roi Idoménée, les deux Ajax et le fils de Tydée ; Ulysse, égal par sa prudence au souverain des dieux, est le sixième ; le vaillant Ménélas, de lui-même, vient ensuite, car il sait quels soins occupent l'âme de son noble frère. Les héros entourent la victime, élèvent l'orge sacrée, et, au milieu d'eux, le puissant Agamemnon prononce cette prière :

« Jupiter très-glorieux, très-grand, assembleur de sombres nuages, habitant l'éther, que le soleil ne disparaisse pas pour faire place aux ténèbres, avant que nous ayons renversé le splendide palais de Priam, livré ses portes aux flammes dévorantes, déchiré la cuirasse d'Hector sur son sein, et autour de lui fait mordre la poussière à ses nombreux compagnons. »

Il dit ; mais le fils de Saturne ne promet point d'accomplir ces vœux ; il accepte le sacrifice, mais il accroit le labeur des Achéens. Lorsque les héros ont prié et répandu l'orge sacrée, ils élèvent la tête de la victime, l'égorgent, la dépouillent, séparent les cuisses, les enveloppent de graisse des deux côtés, posent sur elles les entrailles saignantes, et les brûlent sur des rameaux sans feuilles en maintenant au-dessus de la

flamme les entrailles embrochées. Lorsque les cuisses sont consumées, lorsqu'ils ont goûté les entrailles, ils divisent les chairs de la victime, les traversent de broches, les rôtissent avec soin, et les retirent de l'ardent foyer. Ces apprêts terminés, ils disposent le festin ; ils mangent, et personne, en son âme, ne peut se plaindre de n'avoir point une juste part des mets. Bientôt ils ont chassé la faim et la soif ; alors le vénérable écuyer Nestor, le premier, prend la parole :

« Atride, glorieux roi des guerriers, ne demeurons plus ici, ne retardons pas plus longtemps l'œuvre qu'un dieu remet entre nos mains. Marchons ; que les hérauts convoquent les Grecs cuirassés d'airain, et les rassemblent près des navires, tandis que nous nous répandrons parmi la grande armée des Argiens, et que soudain nous réveillerons la fureur de Mars. »

Il dit : le roi des guerriers, Agamemnon, docile à ses conseils, commande aussitôt aux hérauts à la voix sonore de convoquer au combat les Grecs à la belle chevelure ; à leur appel, l'armée est rapidement réunie. Alors les rois chéris de Jupiter, autour d'Atride, se hâtent de former les lignes. Devant eux Minerve aux yeux d'azur porte la précieuse égide immortelle, incorruptible, que bordent cent franges d'or bien tressées, toutes du prix d'une hécatombe. Elle la tient, elle s'élance, elle presse les pas des guerriers, et souffle en leur âme l'ardeur des combats. Maintenant la guerre leur semble plus douce que le retour sur leurs vaisseaux dans leur chère patrie.

Comme le feu dévorant consume une immense forêt sur le sommet des monts, et projette au loin son éclat ; de même, dès que l'armée est en marche, la splendeur de l'airain traverse l'éther et s'élève jusqu'au ciel. Telles, dans la prairie d'Asias ou sur les rives du Caïstre, de nombreuses troupes d'oiseaux sauvages, d'oies, de grues ou de cygnes au long cou, voltigent de toutes parts, se devancent tour à tour et s'arrêtent en poussant des cris aigus dont tout le pré retentit : de même, les nombreux bataillons sortent des vaisseaux et des tentes, et se répandent dans la plaine. Sous leurs pas, sous les pas des coursiers, la terre rend un mugissement terrible. Ils s'arrêtent dans les prés fleuris du Scamandre, innombrables comme les feuilles et les fleurs que le printemps fait éclore. Tels de nombreux essaims de mouches, au retour des chaleurs, volent en foule dans l'étable du pâtre lorsque le lait déborde des vases : aussi nombreux les Grecs font halte près du fleuve, et brûlent d'exterminer les Troyens.

De même que les chevriers séparent facilement leurs immenses troupeaux qui se sont mêlés dans le pâturage : ainsi les chefs séparent les Grecs pour les conduire au combat. Parmi eux le puissant Agamemnon a les yeux et la tête du dieu qui lance laoudre, la poitrine de Neptune, et la taille de Mars.

Tel au milieu du troupeau se distingue le taureau superbe dont le front s'élève au-dessus de la foule des génisses : tel ce jour-là Jupiter veut que le fils d'Atrée surpasse les nombreux et vaillants héros.

Dites-moi maintenant, Muses, qui habitez les palais de l'Olympe (car vous êtes déesses, vous êtes présentes à tout, vous savez tout, tandis que nous n'entendons, nous, que la renommée, et nous ignorons les choses mêmes) ; dites-moi quels furent les princes et les chefs des fils de Danaüs. Je ne pourrais rappeler ni nommer la foule, lors même que je serais doué de dix langues, de dix bouches, d'une voix infatigable et d'un cœur d'airain ; lors même que les Muses, divinités de l'Olympe, filles du dieu qui porte l'égide, me rappelleraient tous ceux qui vinrent aux champs d'Ilion. Je ne dirai donc que les chefs et le nombre des navires.

Les Béotiens sont commandés par Pénélope, Leitos, Arcésilas, Prothoénor, Clonios. Les uns habitaient Hyria, les rochers de l'Aulide, Schénos, Scole, la montagneuse Étéone, Thespie, Grafa, la vaste Mycalèse ; d'autres cultivaient les plaines d'Harma, d'Ilèse, d'Érythrée ; d'autres encore sont venus d'Éléon, d'Hyla, de Pétéon, d'Ocalée, de la superbe ville de Médéon, de Copas, d'Eutrésis et de Thisbé, où abondent les colombes ; d'autres de Coronée, de la verdoyante Haliarte ; d'autres de Platée ; d'autres de Glisas ; d'autres de la superbe ville d'Hypothèbes et d'Oncheste la Sainte, où est le bois sacré de Neptune ; d'autres d'Arné, aux vignobles fertiles ; d'autres de Midée, de la divine Nisa et enfin d'Anthédon, dernière ville de la Béotie. Ils amenèrent cinquante navires, et sur chacun montèrent cent vingt jeunes Béotiens.

Ceux d'Asplédon de d'Orchomène des Minyens sont conduits par Ascalaphe et par Ialmène, fils de Mars ; Astyoché leur donna le jour dans le palais d'Actor, fils d'Azée. Le dieu de la guerre s'unit en secret à cette chaste vierge, dans ses appartements retirés, et ses fils ont rangé sous leurs ordres trente arges navires.

Schédios, Épistrophos, commandent les Phocéens, tous les deux fils du magnanime Iphite, fils de Naubole. Leurs guerriers

ont quitté : les uns Cyparisse, les rochers de Pytho, la divine Crisa, Daulis, Panopée; ceux-ci, Anémorée et Hyampolis; ceux-là les rives du divin Céphise; d'autres enfin, Lilafa, sur les sources de ce beau fleuve. Quarante navires peints en noir les ont suivis, et ils rangent les Phocéens à la gauche des Béotiens.

L'agile fils d'Oïlée est à la tête des Locriens; sa petite taille est bien loin d'atteindre celle d'Ajâx, fils de Télamon; il porte une cuirasse de lin. Mais par son adresse à lancer le javelot, il surpasse tous les Hellènes et les guerriers de l'Achaïe. Ses guerriers habitaient Cynos, Oponte, Calliaros, Bésa, Scarphe, la riante Augies, Tarphé et Thronios, sur les rives du Boagrius. Quarante navires l'ont suivi, montés par des Locriens qui habitent au delà de l'île sacrée d'Eubée.

Ceux d'Eubée sont les Abantes respirant la force, qui habitaient Chalcis, Érétrie, Histrée, fertile en raisins, Cérinthe que baigne la mer, et la ville escarpée de Dium; d'autres sont partis de Caryste et d'autres de Styra. Leur chef est Éléphénor, rejeton de Mars, fils du magnanime Chalcodon, prince des Abantes. Ces peuples l'ont suivi, légers à la course, le front couvert d'une chevelure flottante, habiles à manier le javelot et à briser, sur les poitrines ennemies, les cuirasses d'airain. Ils ont quarante vaisseaux peints en noir.

Ceux d'Athènes (ville magnifique, cité du magnanime Érechthée, que jadis éleva Minerve, et qu'enfanta la terre féconde; la déesse le reçut dans le riche temple où les jeunes Athéniens, lorsque chaque année est révolue, se la rendent propice par des offrandes de bœufs et d'agneaux) sont commandés par Ménésthée, fils de Pétéos. Nul aussi bien que lui, parmi les humains, ne sait ranger en bataille les chars et les guerriers couverts de boucliers. Le seul Nestor peut lui être comparé, et il est plus avancé en âge. Cinquante vaisseaux peints en noir l'ont suivi.

Ajâx a conduit de Salamine douze navires, qu'il a placés près des phalanges d'Athènes.

Ceux d'Argos, de Tirynthe, fortifiée par des murs⁴, d'Hermione, d'Asiné aux golfes profonds, de Trézènes, d'Eione, d'Épidaure aux riants vignobles; ceux d'Égine et de Masès, jeunes fils des Achéens, ont pour chefs: le vaillant Diomède, Sthénélos, fils chéri de l'illustre Capanée, et avec eux Euryale, héros semblable aux immortels, fils de Mécistée, né du roi Talaon;

4. Murs cyclopéens.

mais Diomède a le commandement suprême. Quatre-vingts vaisseaux peints en noir les ont suivis.

Ceux de Mycènes, ville magnifique; de la riche Corinthe, de la superbe Cléones; ceux d'Ornées, ceux de la riante Aréthyrée et de Sicyone, où Adraste régna le premier; ceux d'Hypérésie, de la ville escarpée de Gonôesse; ceux de Pellène, ceux d'Égion, de toute la côte et des plaines qui entourent la vaste Hélice, ont traversé les ondes sur cent navires. Le puissant Agamemnon, fils d'Atrée, les commande. Les guerriers rangés sous ses ordres sont les plus nombreux et les plus braves; lui-même a revêtu l'airain étincelant, fier de ce que, parmi tant de héros, il est le plus remarquable par son pouvoir, par le nombre et la valeur de ses guerriers.

Ceux qui habitent, au fond d'une vallée profonde, la grande Lacédémone; ceux de Pharis, de Sparte, de Messa où abondent les colombes; ceux de Brysées, de la riante Augées; ceux d'Amyclée, d'Hélos que baigne la mer; ceux de Laas et ceux d'OËtyle, ont amené soixante navires. Ils obéissent au frère d'Agamemnon, au vaillant Ménélas. Pendant qu'ils s'arment à l'écart, le héros, au milieu d'eux, fier de son courage, les exhorte à combattre vaillamment; lui surtout brûle de venger l'enlèvement et les soupirs d'Hélène.

Ceux de Pylos, de la riante Aréné, de Thryon où l'on traverse l'Alphée, de la superbe Épy, de Cyparisse; ceux d'Amphigénie, de Ptélée, d'Hélos, et de Dorion, où les Muses, rencontrant, comme il revenait de chez Euryte, en OEcalie, le Thrace Thamyris, firent cesser ses chants divins, parce qu'il osa se glorifier de triompher même des Muses, filles du dieu qui porte l'égide. Mais les déesses, irritées, le privèrent de la vue, lui ravirent la divine poésie, et lui firent oublier les sons de la lyre. Quatre-vingt-dix profonds navires ont conduit ces guerriers, et le cavalier Nestor, héros de Gérénia, les commande.

Les peuples d'Arcadie, nourris au pied du mont escarpé de Cyllène, près de la tombe d'Épyte, hommes vaillants aux combats corps à corps, habitants de Phénée, d'Orchomène aux florissants troupeaux, de Rhipée, de Stratie, d'Énisép battue des vents, de Tégée, de la riante Mantinée, de Stymphale et de Parrhasie, ont vogué sur soixante-dix navires; ils sont commandés par le roi Agapénor, fils d'Ancée. De nombreux Arcadiens, guerriers expérimentés, ont monté sur des navires que leur a fournis Agamemnon pour traverser les sombres flots, car eux-mêmes sont étrangers aux travaux de la mer.

Ceux qui habitent Buprase, la vaste Éride, les champs que bornent Hyrminé, la lointaine Myrsine, Alise et la roche Olénique, obéissent à quatre chefs qui ont amené chacun dix vaisseaux légers que montent de nombreux Épéens. Ils sont commandés par Thalpios, fils de Ctéate ; par Amphimaque, fils d'Euryte, né d'Actorion ; par le vaillant Diorès, fils d'Amaryncée ; et enfin par Polyxène, héros semblable aux immortels, fils d'Agasthène, né d'Augias.

Ceux de Dulichios et des Échinades, îles sacrées que baignent les flots de la mer en face de l'Élide, ont pour chef Mégès, l'égal de Mars, qui reçut le jour de Phylée, favori de Jupiter. Phylée, jadis, fuyant le courroux de son père, vint habiter Dulichios. Quarante navires peints en noir ont suivi son fils.

Ulysse commande aux magnanimes Cephalléniens, aux guerriers d'Ithaque ; à ceux de l'ombreux Nérîte, de Crocylées, de l'Âpre Égilipe ; à ceux de Samos, de Zacynthe et du continent opposé. Ulysse, égal en prudence à Jupiter, commande à ces guerriers. Douze navires, dont les flancs sont peints en rouge, l'ont suivi.

Les Étoliens ont pour chef Thoas, fils d'Andrémon ; ils habitaient Pleuron, Olénos, Pylène, Chalcis que baigne la mer, et les rochers de Calydon. Les magnanimes fils d'Oénée ne sont plus, lui-même a terminé sa carrière, et le blond Méléagre est mort. C'est maintenant à Thoas qu'est confié le pouvoir sur les Étoliens. Quarante vaisseaux peints en noir l'ont suivi.

Idoménée, illustre par son javelot, commande les Crétois ; les uns habitaient Gnose, Gortyne, fortifiée par des murs, Lyctos, Milet, la blanche Lycaste, Phestos et Rytion, cités célèbres ; les autres ont quitté d'autres lieux de la Crète aux cent villes. Idoménée est leur chef, secondé par Mérion, l'égal du farouche Mars. Quatre-vingts noirs vaisseaux les ont suivis.

Tlépolème, grand et noble fils d'Hercule, a conduit de Rhodes neuf navires montés par des guerriers fougueux, rangés en trois cohortes sorties de Linde, d'Ialyse et de la blanche Camire. Ces guerriers ont pour chef Tlépolème, illustre par son javelot, né d'Hercule et de la belle Astyochee, que le héros enleva d'Éphyre sur les rives du Selleis, lorsqu'il eut dévasté de nombreuses villes peuplées d'élèves de Jupiter. Tlépolème, nourri dans les superbes palais paternels, à peine sorti de l'enfance, tua l'oncle d'Alcide, Licymnios, rejeton de Mars, déjà touchant au seuil de la vieillesse. Soudain il construit des navires, rassemble de nombreux compagnons, et s'enfuit sur les flots pour échapper à la

vengeance des fils et des petits-fils d'Hercule. La mer le porte, après de cruelles traverses, sur les côtes de Rhodes, qu'il divise en trois parts, selon les tribus qui le suivent. Ses peuples sont chers à Jupiter, souverain des dieux et des humains, qui répand sur eux d'immenses richesses.

Nirée a conduit de Syma trois navires égaux. Fils d'Aglaé et du roi Charope, Nirée est, après l'irréprochable fils de Pélée, le plus beau des Grecs qui sont venus sous les remparts d'Ilion; mais il n'est point redoutable, et peu de troupes l'accompagnent.

Ceux de Nisyre, de Crapathe, de Casos, de Cos, ville d'Eurypyle, et des îles Calydnes, obéissent à Phidippe et à Antiphos, tous les deux fils du roi Thessale, l'un des Héraclides. Trente vastes navires sont rangés sous leurs ordres.

Après eux, ceux qui habitent l'Argos des Pélasges, ceux d'Alos, d'Alope et de Trachis : ceux de la Phthie et de l'Hellade renommée par ses belles femmes, peuples qu'on nomme Myrmidons Hellènes et Achéens, ont traversé les mers avec cinquante vaisseaux que commande Achille. Maintenant ils ne songent plus aux tumultueuses batailles; leur chef n'est plus là pour former leurs lignes; le fougueux fils de Pélée reste étendu près de ses navires, courroucé de l'enlèvement de la blonde Briséis, que lui-même, après de rudes labeurs, ravit dans Lyrnesse, lorsqu'il dévasta cette ville et les remparts de Thèbes, lorsqu'il terrassa Mynès et Épistrophe, belliqueux fils d'Évène, issus du roi Sélapios. Dans sa douleur, le héros reste oisif, mais bientôt il se relèvera terrible.

Ceux de Phylacé, des champs fleuris de Pyrase, consacrés à Cérès, d'Itone, mère des troupeaux, d'Antron que baigne la mer, de la verdoyante Ptéléé, eurent pour chef le belliqueux Protésilas, aussi longtemps que ce héros respira; mais depuis longtemps la terre le recouvre; sa tendre épouse qu'il a laissée dans Phylacé, en ses demeures inachevées, a meurtri son beau visage : car un guerrier dardanien l'a terrassé lorsque, le premier des Grecs, il sauta de son navire. Mais ses troupes, qui le regrettent amèrement, ne sont point restées sans chefs. Elles se rangent maintenant sous les ordres du rejeton de Mars, Podarcès, fils d'Iphiclos, fils de l'opulent Phylaque. Podarcès, jeune frère du magnanime Protésilas, est moins beau et de moindre taille que le héros qui n'est plus. Ses troupes, malgré leurs regrets, ne manquent donc point de chef. Elles ont monté quarante noirs vaisseaux.

Ceux de Phères que baigne le lac Bœbis; ceux de Bœba, de

Glaphyre, de la superbe Iolcos, sont venus sur onze navires, que conduit Eumèle, fils d'Admète et d'Alceste, la plus noble des femmes, la plus belle des filles de Pélias.

Les sept navires de ceux de Méthone, de Thaumacie, de Mélibée, de l'âpre Olizon, étaient commandés par Philoctète, habile archer. Cinquante rameurs par vaisseau l'ont suivi, tous archers redoutables dans les batailles. Mais leur prince, accablé d'atroces douleurs, gît dans l'île divine de Lemnos, où les Grecs l'ont abandonné, dévoré par la blessure incurable que lui a faite un serpent venimeux. C'est là que gît Philoctète, le cœur consumé de tristesse; mais bientôt, près de leurs navires, les Grecs se souviendront du héros. Cependant ses troupes qui le regrettent amèrement ne sont point restées sans chef; elles se rangent sous les ordres de Médon, bâtard d'Oïlée, qu'enfanta la belle Rhéna.

Ceux de Tricca, de l'âpre Ithome, ceux d'OEchalie, où régna jadis Euryte, obéissent aux deux fils d'Esculape, médecins renommés, Podalire et Machaon. Trente vastes navires les ont suivis.

Ceux d'Ormène, ceux qu'arrose la fontaine d'Hypérie, ceux d'Astérie et des cimes blanchissantes du Titane, sont commandés par Eurypyle, illustre fils d'Évaïmon. Quarante noirs navires l'ont suivi.

Ceux d'Argisse, ceux de Gyrtone, d'Orthe, d'Élone, de la blanche Oloosson, ont pour chef l'inébranlable Polypètès, fils de Pirithoüs, qui reçut le jour de l'immortel Jupiter (la belle Hippodamie conçut le fils de Pirithoüs le jour où le héros se vengea des centaures velus, les chassa du Pélion et les repoussa jusqu'aux montagnes des Éthices). Polypètès n'est pas le seul chef; Léontée le seconde, rejeton de Mars, fils du magnanime Coron, issu de Cœnée. Quarante noirs navires l'ont transporté sur les mers.

Gunée a conduit de Cyphos vingt-deux vaisseaux que montèrent les Énïanes, les innombrables Pérébes dont les demeures s'élèvent autour de la froide Dodone, des riantes plaines arrosées par le Titarèse qui verse dans le Pénée son onde brillante, sans se confondre avec ses tourbillons argentés, mais en surnageant comme l'huile, car ses eaux légères sortent du formidable Styx, qui rend irrévocables les serments.

Enfin, l'agile Prothoos, fils de Tenthrédon, commande à ceux de Magnésie qui peuplent les rives du Pénée et les forêts agitées du Pélion. Quarante noirs vaisseaux l'ont suivi.

Tels sont les rois et les chefs des Argiens.

Muse, dis-moi quel est le plus vaillant héros, quels sont les meilleurs coursiers de ceux qui maintenant marchent avec Agamemnon. Les meilleurs coursiers sont les cavales du petit-fils de Phérès, Eumèle; leurs pieds sont aussi rapides que les ailes des oiseaux; de même couleur, de même âge, de même taille, nourries par Apollon au sein de la Piérie, elles répandent la terreur dans les batailles.

Le plus vaillant des guerriers est Ajax, fils de Télamon, tandis qu'Achille nourrit sa colère; car l'irréprochable fils de Pélée l'emporte de beaucoup sur lui, de même que ses chevaux sont les plus agiles. Mais ce héros, dans son courroux contre Atride, reste étendu près de ses navires; ses troupes s'exercent, sur le rivage de la mer, à lancer le disque, le javelot ou les flèches légères. Leurs coursiers, tranquilles près des chars, paissent le lotos et l'ache des marais, et les chars soigneusement recouverts reposent sous les tentes des guerriers. Ceux-ci regrettent l'inaction de leur chef belliqueux, et, sans combattre, promènent parmi le camp leur oisiveté.

Le reste des Grecs s'avance, et il semble que les flammes dévorent la plaine entière. Sous leurs pas la terre mugit, comme lorsque, plein de colère, le père des dieux lance la foudre sur Typhée, et frappe les montagnes d'Arime autour de la tombe où, dit-on, Typhée est étendu. Ainsi résonnent les champs troyens, sous les pas de la grande armée qui marche en avant et traverse rapidement la plaine.

Cependant Iris, aux pieds rapides comme les vents, envoyé par Jupiter, porte aux Troyens un triste message. Jeunes gens et vieillards, tous étaient rassemblés à l'agora, devant les portiques de Priam. L'agile déesse aborde le roi sous la figure de Polite, son fils, que le peuple avait placé en sentinelle et qui, confiant dans la rapidité de sa course, se tenait au sommet de la tombe du roi Ésyète, attentif aux mouvements que les Argiens feraient hors de l'enceinte de leurs navires. Iris emprunte la voix et les traits du jeune héros, et s'écrie :

« O vieillard, tu te plais aux longs discours comme aux jours de la paix, maintenant que la guerre cruelle a éclaté. Je me suis souvent élancé dans les mêlées terribles, mais je n'ai jamais vu l'armée ennemie si forte ni si belle. Elle traverse la plaine et vient assiéger Ilion, aussi nombreuse que les feuilles, que les sables du rivage; Hector, c'est à toi surtout que je m'adresse, suis mes conseils. La ville de Priam renferme une foule d'alliés aux langages divers; que chaque chef de ces nations

leur donne ses ordres ; tu commanderas à tous, ô Hector ! et tu rangeras les lignes des citoyens de Troie. »

Elle dit : Hector a reconnu la voix de la déesse ; soudain il congédie l'assemblée, et le peuple entier court aux armes. Bientôt les portes s'ouvrent, et l'armée se précipite, à pied, sur des chars ; le fracas de la guerre au loin retentit.

En avant de la ville s'élève une colline escarpée, isolée à l'extrémité de la plaine ; les hommes l'appellent Batiée, les immortels la nomment tombeau de l'agile Myriné. C'est là que les Troyens et les alliés forment leurs rangs.

Le grand Hector, dont le casque lance des éclairs, commande les Troyens ; sous ses ordres, les plus nombreux et les plus vaillants guerriers revêtent leurs armes, impatients de lancer leurs javelines.

Le noble fils d'Anchise, Énée est à la tête des Dardaniens. Ce héros a reçu le jour de l'auguste Vénus. Sur le sommet de l'Ida, la gracieuse déesse s'est unie à un mortel. Deux fils d'Anténor avec son fils partagent le commandement : Archiloque et Acamas, exercés à tous les combats.

Ceux qui, à l'extrémité de la Troade, au pied du mont Ida, habitent Zélie, riche peuple qu'abreuvent les eaux profondes de l'Ésèpe, obéissent à Pandaros, illustre fils de Lycaon, habile archer instruit par Apollon lui-même.

Ceux d'Adrastée de la ville d'Apèse, de Pityée, ceux qui habitent les hautes cimes du mont Térée, ont pour chefsAdraste et Amphios armé d'une cuirasse de lin ; tous les deux fils de Mèrops de Percose, devin infailible, qui conjura ses fils de ne point partir pour la guerre dévorante ; mais, poussés par les Parques fatales, ils furent sourds à ses prières.

Ceux de Percote, des rives du Practios, de Sestos, d'Abydos, de la divine Arisba, obéissent au noble Asios, fils d'Hyrtace, que de grands et superbes coursiers ont amené d'Arisba, arrosée par le fleuve Selléis.

Hippochoos commande les tribus de Pélasges, habiles à lancer le javelot, qui habitent la féconde Larisse ; Pyléos le seconde, tous les deux rejetons de Mars, fils du Pélasge Léthos, né de Teutamis.

Acamas et le héros Piroos conduisent les Thraces que ceint le rapide Hellespont.

Euphème, fils de Trézène, élève de Jupiter, né de Céas, est le chef des Ciconiens belliqueux.

Pyrechme commande aux Péoniens à l'arc recourbé, peuple

ointain venu d'Amydone, arrosée par le large Axios, dont les eaux limpides débordent sur les campagnes.

Pylémène au cœur intrépide est à la tête des Paphlagoniens-Énètes, riches en mules sauvages, de Cytor, de Sésame, de ceux qui habitent les riantes demeures baignées par le fleuve Parthénios, de Cromna, d'Égiale et des hauteurs d'Érythine.

Épistrophos et Odios commandent aux Halisones, peuple lointain venu d'Alybe, d'où l'argent tire son origine.

Les Mysiens sont conduits par Chromis et par l'augure Eumome. Mais les augures ne lui feront point éviter la mort. Il succombera, sous les mains du fougueux Éacide, dans le sein du fleuve, où tant d'autres Troyens doivent périr.

Phorcys est à la tête des Phrygiens avec Ascanios, semblable à un dieu, venu de la lointaine Ascanie ; tous les deux sont impatients de combattre dans la mêlée.

Les Méoniens ont pour chefs Mesthlès et Antiphos, fils de Talaïmène ; tous les deux issus du lac de Gygée, ils conduisent les Méoniens, nés sous le mont Tmolos.

Nastès est à la tête des Cariens, au langage barbare, de Milet, du mont Phthiros ombragé de forêts, des bords du Méandre et des hautes cimes du Mycale. Nastès et Amphimaque commandent ces peuples, tous les deux fils illustres de Nomion. Amphimaque, dans les batailles, est couvert d'or comme une élégante vierge. L'insensé ! sa parure ne le sauvera point de la cruelle mort ; il succombera, sous les mains du fougueux Achille, dans le sein du fleuve, et son or sera la proie du belliqueux Éacide.

Enfin, Sarpédon et l'irréprochable Glaucos commandent les Lyciens, peuple lointain que baigne le Xanthe rapide.

CHANT III.

Lorsque, chacun avec ses chefs, ils se sont rangés en bataille, les Troyens s'avancent à grands cris, à grand fracas, comme des oiseaux. Tel monte jusqu'au ciel le cri rauque des grues, qui, fuyant les frimas et les grandes pluies de l'hiver, volent, avec bruit, jusqu'au cours de l'Océan, pour porter aux Pygmées le carnage et la mort; à travers les airs, elles transportent les combats cruels. Cependant les Grecs, respirant la fureur, marchent en silence, et brûlent en leur âme de se prêter un mutuel appui.

Tel Notos répand sur le sommet des monts un brouillard redouté des pâtres, et plus favorable aux larcins que la nuit obscure; car on ne voit pas plus loin qu'un jet de pierre: tels les pas des guerriers soulèvent un tourbillon de poussière; bientôt ils ont franchi la plaine. Lorsque, fondant les uns sur les autres, ils se sont rapprochés, Alexandre, beau comme un dieu s'élance hors des rangs troyens. Il a sur les épaules une peau de panthère, un arc recourbé et un glaive; ses mains brandissent deux javelots d'airain, et il provoque les plus vaillants des Grecs à un combat terrible.

Ménélas aussitôt le voit marcher d'un pas superbe, en avant de la foule. Tel se réjouit un lion affamé qui rencontre une grosse proie, une biche ou une chèvre sauvage; il la dévore, quoique de jeunes chasseurs et des chiens agiles soient prêts à s'élancer sur lui; tel Ménélas se réjouit à l'aspect du divin Alexandre; il espère punir un coupable, et soudain, il saute en armes de son char.

Mais à peine Alexandre le voit-il apparaître aux premiers rangs, que son cœur est abattu; il se retire parmi ses compagnons pour éviter la mort. Tel, à la vue d'un serpent, dans les halliers d'une montagne, le voyageur pâlit, bondit en arrière, et rebrousse chemin tout tremblant; tel le bel Alexandre,

redoutant Ménélas , fils d'Atrée, rentre dans la foule des Troyens.

Hector court à lui et le réprimande par ces paroles amères : « Funeste Pâris, excellent en apparence, perdu par les femmes, suborneur ; plutôt aux dieux que tu ne fusses pas né , ou que tu fusses mort avant ton mariage ; voilà ce que je voudrais, j'ar mieux eût valu périr que de vivre en butte aux soupçons et aux outrages. Certes, les Achéens vont rire aux éclats de t'avoir pris, à cause de ta beauté, pour un des plus braves parmi les premiers combattants, quand ton âme est sans force, et que tu n'as point de valeur. Tel que tu es, après avoir réuni des compagnons dévoués, passé la mer sur tes vaisseaux, fréquenté des peuples étrangers, n'as-tu ravi de sa terre paternelle une noble femme, alliée à des guerriers intrépides, que pour être le fléau de ton père, de ta patrie, de tout le peuple, ta propre humiliation, la joie de nos ennemis ? et n'aurais-tu pas pu attendre le martial Ménélas ? tu saurais maintenant de quel guerrier tu possèdes la florissante épouse ; à quoi t'eussent servi, traîné dans la poussière, ton luth, les dons de Vénus, ta chevelure et tes charmes ? Mais les Troyens sont trop craintifs ; ils auraient déjà dû t'envelopper d'un vêtement de pierre, pour te punir des maux que tu leur causes. »

Le divin Alexandre répond, en ces termes, à son frère : « Hector, tu ne me blâmes point sans raison et tu ne dépasses point les bornes. Ton cœur est toujours inflexible. Telle, sous la main de l'artisan occupé à construire un vaisseau, la hache pénètre dans le bois et ajoute à la force de l'homme : tel en ton sein repose un esprit imperturbable. Ne me reproche point les dons de la blonde Vénus. On n'est maître ni de refuser les nobles présents des dieux, lorsqu'ils les répandent sur nous, ni de les saisir. Si, maintenant, tu veux que je combatte, fais asseoir les autres Troyens et tous les Grecs. Mettez-moi aux prises avec le martial Ménélas pour Hélène et ses trésors. Quel que soit le plus vaillant et le victorieux, il enlèvera en son palais toutes ces richesses et la plus belle des femmes. Cependant les deux peuples jureront entre eux amitié et alliance ; les Troyens habiteront leur contrée fertile ; les Grecs retourneront dans Argos, féconde en coursiers, et dans l'Achaïe aux belles femmes. »

Ce discours remplit de joie le cœur d'Hector ; il s'avance au milieu de l'arène, et de sa javeline contient les phalanges troyennes, qui toutes s'asseyent à l'instant. Cependant les Grecs font pleuvoir sur lui une grêle de flèches et de pierres ;

mais Agamemnon, roi des guerriers, s'écrie d'une voix tonnante :

« Arrêtez, Argiens, ne lancez pas vos traits, fils de la Grèce, l'impétueux Hector semble prêt à nous parler. »

Ces mots suspendent le combat et font soudain naître un profond silence. Hector s'adresse aux deux armées : « Troyens, et vous Grecs aux belles cnémides, écoutez ce que propose Alexandre, auteur de cette guerre. Que les autres Troyens, que tous les Grecs déposent leurs armes sur les sillons fertiles, tandis qu'au milieu de l'arène il combattra, seul à seul, avec le martial Ménélas pour Hélène et pour ses trésors. Le vainqueur, quel qu'il soit, enlèvera en son palais toutes les richesses et la plus belle des femmes, et nous-mêmes, nous jurons entre nous amitié et alliance. »

Il dit : et tous gardent un profond silence ; enfin Ménélas, à la voix sonore, s'écrie : « Écoutez-moi maintenant. C'est surtout à mon âme qu'une vive douleur est venue. Je songe aussi à séparer les Grecs et les Troyens, car vous avez souffert bien des maux à cause de la querelle entre moi et Pâris qui l'a commencée. Quel que soit celui de nous qu'attendent la mort et le destin, qu'il meure, et que les autres aussitôt cessent de combattre. Amenez deux agneaux : l'un blanc, l'autre noir, pour les sacrifier à la terre et au soleil. Nous en offrirons un autre à Jupiter. Il faut aussi faire venir Priam : que ce roi puissant conclue lui-même l'alliance ; car ses fils sont superbes et sans foi ; l'un d'eux par orgueil pourrait violer l'alliance de Jupiter. L'esprit des jeunes guerriers est toujours inconstant ; mais quand avec eux se trouve un vieillard, il considère à la fois le passé et l'avenir, afin que tout aille au mieux pour les deux partis. »

Ce discours réjouit les Grecs et les Troyens ; ils espèrent voir la fin de cette guerre douloureuse. Les guerriers ramènent les chars dans les rangs, en descendent, détachent leurs armes, et les déposent à terre, les uns près des autres, ne laissant entre eux qu'un étroit espace. Hector envoie à la ville deux hérauts, pour apporter les victimes et faire venir Priam. Agamemnon, de son côté, ordonne à Talthýbios de se rendre près des navires et de rapporter un agneau ; il ne désobéit pas au divin fils d'Atrée.

Iris, cependant, descend auprès d'Hélène, sous la figure de l'une de ses belles-sœurs, de la plus belle des filles de Priam, de Laodicé, épouse du puissant Hélicaon, fils d'Anténor. La

déesse trouve Hélène dans son palais ; elle tisse un grand manteau double de pourpre , et y trace à l'aiguille les nombreux combats que les Troyens habiles à dompter les coursiers , et les Grecs cuirassés d'airain , ont soutenus à cause d'elle , poussés par les mains de Mars. Iris aux pieds légers l'aborde , et lui dit :

« Suis-moi, nymphe chérie, viens contempler les actions surprenantes des Troyens et des Grecs qui tout à l'heure, avides de combats meurtriers, portaient, les uns contre les autres, la guerre déplorable ; maintenant ils s'asseyent en silence, et suspendent la bataille. Ils s'appuient sur leurs boucliers, et, près d'eux, ils ont planté en terre leurs longues javelines. Cependant Alexandre et le martial Ménélas vont combattre pour toi, et tu seras appelée l'épouse chérie de celui qui remportera la victoire. »

En disant ces mots, la déesse lui inspire le désir de son premier époux, de sa patrie, de ses parents ; soudain enveloppée d'un voile blanc, elle s'élance hors de sa chambre nuptiale, en versant des larmes de tendresse. Elle n'est point seule, deux suivantes l'accompagnent : Héthra, fille de Pitthée, et Clymène aux grands yeux. Bientôt elles arrivent aux portes de Scées, où, avec Priam, Panthos, Thymète, Lampos, Clytos et Hicétaon, rameau de Mars, sont assis Ucalégon et Anténor, tous les deux, hommes d'une prudence consommée. Ces chefs du peuple, au haut des portes de Scées, restent en repos. La vieillesse les éloigne des batailles ; mais ils brillent par la sagesse de leurs discours. Telles les cigales au fond de la forêt, cachées dans le feuillage d'un grand arbre, font entendre leur voix délicate : tels les anciens de Troie se tiennent au haut de la tour. A l'approche d'Hélène, ils échangent entre eux, à voix basse, ces paroles rapides :

« Il n'y a point à s'indigner si, pour une telle femme, les Troyens et les Grecs endurent avec constance des maux affreux. Par ses traits et sa démarche, elle ressemble aux déesses immortelles. Cependant, quelle que soit sa beauté, qu'elle s'en retourne sur les vaisseaux des Grecs, pour ne point causer notre perte et celle de nos enfants ! »

C'est ainsi qu'ils parlent ; cependant Priam appelle, à haute voix, la belle Argienne et lui dit : « Puisque tu viens devant nous, chère fille, assieds-toi près de moi ; tu apercevras ton premier époux, tes parents, tes amis. A mes yeux tu n'es point coupable, mais les dieux, qui ont fait fondre sur moi les Grecs

et les fléaux de la guerre. Nomme-moi ce superbe guerrier, noble et de taille élevée; quel est-il parmi les Argiens? D'autres, sans doute, peuvent l'emporter par la taille; mais je n'ai jamais vu tant de beauté, ni de maintien si majestueux; il a bien l'air d'un roi. »

Hélène, la plus noble des femmes, lui répond en ces termes :

« O père chéri, combien je te révère et suis tremblante devant toi ! Pourquoi n'ai-je pas plutôt choisi la cruelle mort, lorsque, abandonnant ma chambre nuptiale, mes frères, ma fille bien-aimée et mes riantes compagnes, je suis venue ici avec ton fils ? Mais cela n'est point arrivé, et je vis pour me consumer dans les larmes. Je te dirai tout ce que tu me demandes, tout ce qui t'intéresse. Ce héros est le puissant Agamemnon, fils d'Atrée ; à la fois roi excellent et combattant redoutable ; misérable que je suis, il était mon beau-frère, si le passé n'est pas un songe. »

Elle dit ; et le vieillard, admirant le roi, s'écrie : « Heureux Atride, favori de la Fortune et de la Destinée, combien de fils de la Grèce t'obéissent ! J'allai jadis dans la Phrygie aux vignobles fertiles. Là, je vis une multitude de combattants phrygiens, sous les ordres d'Otrée et de Mygdon, semblable aux dieux. Ils campaient aux bords du Sangaris ; et moi, comme auxiliaire, je me mêlai parmi ces héros, lorsque les farouches Amazones vinrent les combattre. Mais ils n'étaient point si nombreux que les Achéens aux vifs regards. »

Le vieillard aperçoit ensuite Ulysse et continue ses questions :

« Dis-moi, chère fille, quel est ce héros ; il est sans doute de taille moindre qu'Agamemnon, fils d'Atrée, mais il semble plus large des épaules et de la poitrine ; ses armes reposent sur les sillons fertiles ; et lui, comme un chef, parcourt les rangs des guerriers ; je le compare à un bœuf à toison touffue qui marche au milieu d'un grand troupeau de brebis blanches. »

Hélène, petite-fille de Jupiter, lui répond en ces termes : « Celui-ci est le fils de Laërte, l'astucieux Ulysse, nourri parmi le peuple de l'âpre Ithaque ; il n'ignore aucune sorte de stratagèmes, et il brille par la sagesse de ses conseils. »

A ces mots, le prudent Anténor prend part à l'entretien : « O femme, s'écrie-t-il, oui, tu parles selon la vérité. Déjà le noble Ulysse est venu dans Iliou, à cause de toi, député par les Grecs avec Ménélas. Je les reçus comme hôtes ; je les fêtai dans mes demeures ; et je reconnus l'esprit, la sagesse profonde des deux héros. Lorsqu'ils se mêlaient aux Troyens assemblés, debout, Ménélas surpassait le roi d'Ithaque par la largeur des épaules ;

assis, Ulysse avait plus de majesté. S'ils prenaient la parole et soutenaient leur avis, Ménélas s'exprimait brièvement et d'une voix sonore ; jamais il n'était prodigue de mots ; et quoique le plus jeune, il ne s'écartait point du sujet. Mais lorsque le prudent Ulysse s'était levé, il se tenait les yeux baissés, fixés à terre, n'inclinant son sceptre ni en avant ni en arrière, demeurant immobile comme un adolescent inexpérimenté ; on eût dit un homme troublé par la colère, et même hors de sens ; puis bientôt sa grande voix s'échappait de son sein, et ses paroles sortaient pressées comme un ouragan de neige. Alors aucun mortel n'eût osé disputer avec lui, et nous n'étions plus surpris de lui voir tant de beauté.

Le roi aperçoit ensuite Ajax, et continue ses questions : « Quel est cet autre Achéen, grand et beau ? il est le plus grand de tous, et a les plus larges épaules. » Hélène répond : « C'est le grand Ajax, rempart des Grecs. De cet autre côté, debout parmi les Crétois, est Idoménée, semblable à un dieu ; autour de lui se pressent les chefs de ses guerriers. Souvent, dans nos demeures, il a reçu de Ménélas l'hospitalité, lorsqu'il venait de la Crète. J'aperçois maintenant tous les autres Grecs aux yeux vifs, que je reconnattrais aisément, et dont il me serait facile de te dire les noms. Mais je ne puis voir deux héros : Castor, habile à dompter les coursiers, et Pollux, invincible au pugilat ; mes frères, nés de la même mère que moi. Est-ce qu'ils n'ont point quitté la riante Lacédémone ? ou bien, est-ce que maintenant ils restent sur les vaisseaux et ne veulent point se mêler aux combats, retenus par la crainte des outrages et par mon déshonneur ? »

Elle dit : mais déjà la terre, productrice des vivants, renfermait les deux héros dans Lacédémone même, au sein de leur patrie.

Les hérauts, cependant, descendent de la ville, et portent les offrandes témoignages du serment ; deux agneaux, et un vin délectable, doux fruit de la terre, que contient une outre de chèvre. Idéos, une urne resplendissante et une coupe d'or entre les mains, se place auprès du vieillard, et lui dit :

« Hâte-toi, fils de Laomédon, les princes des Troyens, habiles à dompter les coursiers, et des Grecs cuirassés d'airain, t'appellent dans la plaine afin de conclure une alliance sincère. Alexandre et le martial Ménélas veulent combattre, avec de longues javelines, pour la femme. Hélène et ses trésors suivront le vainqueur ; les deux peuples jureront entre eux amitié et

alliance; nous habiterons la fertile Ilion; les Grecs retourneront dans Argos, féconde en coursiers, et dans l'Achale aux belles femmes. »

Il dit: le vieillard frémit, et ordonne à ses compagnons d'atteler les chevaux; ils obéissent avec ardeur. Priam monte sur le char, et attire jusqu'à lui les rênes, tandis qu'Anténor prend place à ses côtés. Ils franchissent les portes de Scées, poussent les coursiers fougueux dans la plaine, et bientôt arrivent parmi les combattants; là ils descendent sur les sillons fertiles, et s'avancent entre les deux armées. A leur approche, le roi des guerriers, Agamemnon, et le prudent Ulysse se lèvent. Cependant les illustres hérauts conduisent l'offrande destinée aux dieux, témoignage du serment, mêlent dans l'urne le vin, et versent de l'eau sur les mains des rois. Alors Agamemnon, tirant le poignard toujours suspendu au fourreau de sa grande épée, tranche la laine soyeuse de la tête des agneaux, et les hérauts la partagent entre les chefs des Grecs et des Troyens. Au milieu d'eux, Atride, levant les mains au ciel, prononce à haute voix cette prière :

« Puissant Jupiter, qui règnes du haut de l'Ida, très-glorieux et très-grand; Soleil qui vois et entends toutes choses; Fleuves, Terre, et vous qui, au fond des enfers, punissez après leur mort les hommes coupables de faux serments, soyez nos témoins et maintenez notre alliance. Si Alexandre fait périr Ménélas, qu'il garde Hélène et tous ses trésors; et nous partons à l'instant avec nos vaisseaux. Si le blond Ménélas tue Pâris, Troyens, conduisez près de nous Hélène avec tous ses trésors, et payez aux Argiens un juste tribut qui se perpétuera chez les hommes à venir. Si, Alexandre mort, Priam et les fils de Priam nous refusent ce tribut, je combattrai pour l'obtenir, et je resterai ici jusqu'à ce que j'aie atteint le but de cette guerre. »

Il dit, et plonge son glaive dans le sein des agneaux qu'il dépose sur le sol, palpitants et déjà privés de la vie, car l'airain a détruit leur force. Les rois ensuite, avec leurs coupes, puisent dans l'urne le vin, dont ils font des libations en implorant les dieux éternels; alors chacun des Grecs et des Troyens s'écrie :

« Jupiter très-glorieux, très-grand, et vous dieux immortels ! ceux qui les premiers violeront nos serments, que leur cervelle, que celle de leurs enfants soient répandues à terre comme ce vin; que leurs femmes passent dans les bras d'autres hommes. »

Ils disent : mais Jupiter ne les exauce point. Priam, fils de Dardanos, à son tour élève la voix :

« Écoutez-moi, dit-il, Troyens, et vous, Achéens aux belles cnémides, je retourne dans les murs escarpés d'Ilion ; je ne puis me résoudre à rester témoin du combat entre mon cher fils et le martial Ménélas. Jupiter et les autres immortels savent qui des deux est voué par le destin au trépas. »

A ces mots, semblable à un dieu, il place sur le char les victimes, monte et attire jusqu'à lui les rênes, tandis qu'Anténor prend place à ses côtés. Bientôt tous les deux s'en retournent et se dirigent vers Ilion.

Cependant Hector, fils de Priam, et le divin Ulysse, d'abord mesurent l'espace. Ensuite ils jettent les sorts dans un casque d'airain et l'agitent, pour désigner qui, le premier, lancera sa longue javeline. Les guerriers, alors, prient, et chacun des Grecs et des Troyens, les mains étendues vers les dieux, s'écrie :

« Puissant Jupiter, qui règnes du haut de l'Ida, très-glorieux et très-grand, quel que soit, des deux adversaires, celui qui a causé nos discordes, fais qu'il meure, qu'il descende au séjour de Pluton, et qu'entre nous se maintiennent l'amitié et l'alliance jurées. »

Tels sont leurs vœux : cependant le magnanime Hector agite les sorts, en détournant les regards, et fait jaillir celui de Paris. Tous les guerriers s'asseyent dans les rangs, où chacun a déposé ses armes, et où sont arrêtés les coursiers agiles.

Alexandre revêt son armure. D'abord, il entoure ses jambes de belles cnémides, que maintiennent des agrafes d'argent ; ensuite il se couvre de la cuirasse de son frère Lycaon, laquelle s'adapte à sa poitrine. Autour de ses épaules il jette son glaive d'airain, brillant de clous d'argent, et son bouclier vaste et solide. Sur sa belle tête il pose un casque superbe dont la crinière flotte, et dont la crête ondule de manière à inspirer de l'effroi. Enfin, il saisit une javeline aussi forte qu'il peut la manier. De son côté, Ménélas se couvre aussi d'airain. Lorsqu'ils se sont armés, chacun près des siens, ils s'avancent au milieu de l'arène, et se lancent des regards terribles. La frayeur saisit les spectateurs, Troyens et Grecs. Les deux héros s'arrêtent, l'un près de l'autre, dans l'espace qu'on a mesuré, brandissant avec fureur leurs longues javelines.

Alexandre, le premier, fait voler son trait et frappe l'écu d'Atride ; mais il ne peut rompre l'airain, et la pointe s'émousse sur le fort bouclier. Ménélas ensuite lance le javelot acéré en invoquant Jupiter :

« Roi, fils de Saturne, accorde-moi de me venger du divin

Alexandre qui, le premier, m'a fait une mortelle injure ; dompte-le sous mon bras, afin que chez les hommes à venir on frémissse d'offenser un hôte qui vous accueille avec amitié. »

A ces mots, il fait voler sa longue javeline : elle part et atteint l'écu du fils de Priam ; le trait impétueux traverse le bouclier resplendissant, enfonce la cuirasse, et, près des flancs, déchire la tunique du Troyen ; mais il s'est détourné et il évite la sombre mort. Atride tire son glaive orné de clous d'argent l'élève et le laisse retomber sur le cône du casque ; mais entre ses mains la lame se brise et vole en éclats. Atride, en gémissant, regarde le vaste ciel et s'écrie :

« Puissant Jupiter, il n'est point, parmi les immortels, de divinité plus cruelle que toi ; quand je croyais faire expier à Paris son injure, voilà qu'entre mes mains mon glaive s'est brisé, et mon trait tout à l'heure a volé sans l'atteindre. »

A ces mots, il s'élance sur Alexandre, saisit le sommet de son casque, et, revenant sur ses pas, l'attire du côté des Argiens ; la courroie richement brodée qui, tendue sous le menton, retient le casque, serre son cou délicat et le suffoque. Alors Ménélas l'eût sans doute entraîné, et eût conquis une grande gloire, si Vénus ne l'eût aperçu, et n'eût rompu l'attache prise dans le cuir d'un taureau immolé. Le casque vide reste dans la forte main d'Atride, qui le fait tourbillonner jusqu'aux pieds des Grecs, où ses chers compagnons s'en emparent. Lui, cependant, se précipite, désirant avec fureur porter un coup mortel avec son javelot d'airain. Mais Vénus enlève facilement le fils de Priam, comme peut le faire une divinité ; elle l'enveloppe d'un brouillard impénétrable, et le transporte dans sa chambre nuptiale, embaumée de parfums. Elle-même court appeler Hélène, la trouve sur la haute tour environnée d'une foule de Troyennes, l'aborde sous la figure d'une suivante, accablée d'années, habile à tisser la laine et chérie de sa maîtresse, que jadis elle a suivie de Lacédémone. Elle tire doucement son voile et appelle la belle Argienne.

« Suis-moi, dit-elle, Alexandre t'appelle pour que tu retournes en son palais. Lui-même, dans la chambre nuptiale, sur sa couche, rayonne de parure et de beauté ; tu ne pourrais croire qu'il vient de combattre ; tu dirais plutôt qu'il part pour la danse ou qu'il en arrive et se repose. »

Ces paroles émeuvent l'âme d'Hélène ; elle reconnaît la déesse à son cou délicat, à son sein qui excite les désirs, à ses yeux étincelants. Saisie de frayeur, elle s'écrie :

« Cruelle, pourquoi veux-tu me séduire encore? Me conduiras-tu plus loin, dans l'une des villes populeuses des Phrygiens ou de la riante Méonie? Est-il en ces contrées quelqu'un qui te soit cher parmi les mortels? Est-ce parce que Ménélas, après avoir vaincu le divin Alexandre, désire m'emmener, odieuse que je suis, au sein des demeures paternelles, que déjà tu viens près de moi, méditant de nouveaux artifices? Que ne vas-tu toi-même t'asseoir auprès de lui? Renonce aux voies célestes; ne porte plus tes pas dans l'Olympe; mais veille toujours sur sa personne et supporte tout de lui, jusqu'à ce qu'il te prenne pour épouse ou pour esclave; pour moi, je refuse de te suivre, ce serait trop blâmable; non, je ne veux plus partager sa couche; toutes les Troyennes à l'avenir me couvriraient de honte; j'ai déjà en mon âme assez d'intolérables douleurs. »

Alors la divine Vénus se courrouce contre elle et lui dit ; « Crains de m'irriter, malheureuse! prends garde que je ne t'abandonne, que je ne te haisse autant que je t'ai aimée. Je saurai bien exciter la discorde entre les Grecs et les Troyens, et tu périras victime d'une destinée terrible. »

Elle dit : la petite-fille de Jupiter tremble, et, s'enveloppant de son voile éclatant de blancheur, elle suit la déesse en silence. Vénus la conduit et la rend invisible aux Troyennes.

Elles arrivent au palais magnifique d'Alexandre. Les suivantes retournent à leurs travaux, et la plus belle des femmes monte à sa chambre nuptiale. Là, Vénus, mère des sourires, lui présente un siège en face de son époux. Hélène, rejeton du dieu qui porte l'égide, s'assied ; et, détournant les yeux, elle adresse ces paroles à Pâris :

« Tu reviens du combat, hélas ! que n'as-tu succombé sous les coups d'un héros vaillant qui fut mon premier époux ! tu te glorifiais de surpasser le belliqueux fils d'Atrée par la force de ton bras, par ton adresse à lancer le javelot ; eh bien, que ne retournes-tu le provoquer encore ? mais crois-moi, ne te hasarde plus à lutter contre le blond Ménélas, à le combattre follement, de peur que bientôt sa javeline ne t'ait dompté.

— Chère épouse, répond Pâris, ne tourmente point mon âme par des paroles amères. Ménélas maintenant vient de me vaincre par le secours de Minerve. A mon tour, je le vaincrai ; car des divinités aussi me protègent. Mais allons, livrons-nous aux délices de l'amour. Jamais de tels transports n'ont troublé mes sens, lors même que, pour la première fois, au sortir de la riante Lacédémone, après avoir sillonné les flots, je te possédai

dans l'île de Cranaé. Aujourd'hui je me sens enivré de désirs plus vifs encore. »

Il dit, et prend place sur sa couche; son épouse le suit, et bientôt tous les deux s'abandonnent au sommeil.

Atride cependant court de tous côtés, comme une bête fauve, cherchant Pâris dans la foule; mais ni Troyens ni auxiliaires ne peuvent le lui montrer; personne, l'eût-il vu, n'est disposé à le cacher par amitié pour lui; car tous le haïssent à l'égal de la sombre mort. Alors le roi des guerriers, Agamemnon, leur adresse ce discours :

« Écoutez-moi, Troyens, Dardaniens et auxiliaires, la victoire est visiblement au belliqueux Ménélas; rendez-nous donc l'Argienne Hélène et tous ses trésors, et payez-nous un juste tribut qui se perpétuera chez les hommes à venir. » Il dit : et les Grecs applaudissent par leurs acclamations.

CHANT IV.

Les dieux, assis autour de Jupiter, dans sa cour pavée d'or, tiennent conseil, tandis que la noble Hébé leur verse le nectar que, tour à tour, ils reçoivent dans leurs coupes d'or en contemplant la ville des Troyens. Soudain le fils de Saturne tente d'irriter Junon par des paroles mordantes, et fait ce rapprochement :

« Deux déesses secondent Ménélas : l'Argienne Junon et Minerve, puissante protectrice ; mais, assises au loin, elles se délectent à le suivre du regard, et Pâris a toujours à ses côtés Vénus, aux doux sourires, qui détourne de lui la mort. Elle vient encore de le sauver lorsqu'il croyait périr. Cependant la victoire est au fils d'Atrée ; c'est à nous de décider ce qui doit s'ensuivre ; si nous exciterons de nouveau la guerre terrible et le carnage ; ou si, entre les peuples ennemis, nous rétablirons la paix. Si ce dernier parti est agréable à tous les dieux, les peuples du roi Priam continueront d'habiter sa ville, et Ménélas emmènera l'Argienne Hélène. »

Il dit : Junon et Minerve, assises l'une auprès de l'autre, murmurent sourdement, car toutes deux méditent la ruine des Troyens. Minerve garde le silence ; elle s'irrite contre son père, et ressent une colère sauvage. Mais Junon ne peut maîtriser le courroux qui bouillonne en son sein ; elle s'écrie :

« Terrible fils de Saturne, quelle parole as-tu dite ! veux-tu rendre vains mon labeur, mes sueurs, mes fatigues ? J'ai harnassé mes coursiers à rassembler une armée pour le malheur de Priam et de ses fils ; sauve-les, mais ne crois pas que tous les autres dieux t'approuvent.

— Cruelle ! répond Jupiter, en poussant un profond gémissement, quelle injure as-tu donc reçue de Priam et des fils de Priam, pour que tu désires avec une si implacable fureur la ruine d'Ilion ? Si tu avais franchi ses portes, ses hauts remparts

si tu avais dévoré les chairs crues de Priam, des fils de Priam et de tous les Troyens, peut-être, enfin, ta haine serait-elle assouvie? Fais donc ce que tu veux, de peur que ce dissentiment ne devienne plus tard entre nous une querelle terrible. Mais je te le déclare, fais tomber mes paroles en ton esprit : si jamais il me plait de dévaster une ville habitée par des hommes que tu chérisses, n'arrête pas ma colère et laisse-moi libre ; car aujourd'hui je te cède à contre-cœur, quoique volontairement. Parmi les villes que, sous le soleil et sous le ciel étoilé, habitent les humains, je n'en honore pas une au fond de mon âme, autant que la sainte Ilion, et Priam et le peuple du belliqueux Priam. Jamais, chez eux, mon autel n'a manqué de mets également partagés, de libations et du fumet des sacrifices ; car telle est la récompense qui nous échoit. »

La vénérable Junon répond en ces termes : « Trois villes entre toutes me sont chères : Argos, Sparte et Mycènes aux larges rues. Détruïs-les si elles te deviennent odieuses en ton cœur ; je ne veux ni les défendre, ni te les disputer. Mais si je te les enviais, si je ne te permettais pas de les dévaster, je ne réussirais à rien, puisque tu es de beaucoup le plus puissant des immortels ; il est digne de toi de ne point anéantir le fruit de mon labeur. Je suis une déesse issue du même sang que toi ; je suis la plus honorée des enfants de Saturne, à cause de ma naissance, et parce que l'on m'appelle ton épouse, et que tu règnes sur tous les dieux. Concédon-nous donc, toi telle chose, moi telle autre, et toutes les divinités suivront notre exemple. Ordonne maintenant à Minerve de se rendre parmi les deux armées et de s'efforcer de faire rompre, par les Troyens plutôt que par les Grecs, l'alliance qu'ils ont jurée. »

Elle dit, et le père des dieux et des humains ne lui est point indocile. Soudain il adresse à Minerve ces paroles rapides : « Hâte-toi de te rendre entre les deux armées ; efforce-toi de faire rompre, par les Troyens plutôt que par les Grecs, l'alliance qu'ils ont jurée. »

En parlant ainsi, il excite Minerve, déjà par elle-même brûlant d'ardeur. La déesse prend son essor et descend des cimes de l'Olympe. Telle une étoile qu'envoie le fils de l'artificieux Saturne, en présage aux matelots ou à une grande armée, resplendit et fait jaillir de nombreuses étincelles : telle Minerve s'élançe à terre et se précipite au milieu de l'arène. L'effroi saisit les Troyens et les Grecs qui l'aperçoivent ; les guerriers se disent entre eux :

« Sans doute le carnage et les combats terribles vont recommencer, ou Jupiter veut rétablir la paix entre les deux partis, car il est le dispensateur des guerres que se font les humains. »

Ainsi parlent les Grecs et les fils de Dardanos. La déesse se plonge dans la foule des Troyens, sous la figure d'un homme, de Laodocos, fils d'Anténor, intrépide combattant; elle cherche où peut être le divin Pandaros. Elle trouve enfin l'irréprochable et robuste fils de Lycaon, debout, immobile, au milieu des fortes lignes de troupes armées de boucliers qui l'ont suivi des bords de l'Ésèpe. Elle l'aborde et lui adresse ces paroles rapides :

« Veux-tu m'écouter, ô fils illustre de Lycaon? ose lancer à Ménélas une flèche rapide. Quelle gloire pour toi! quelle reconnaissance de la part des Troyens, et surtout du roi Alexandre! quels riches présents il t'offrirait, s'il voyait monter sur le triste bûcher le martial Atride dompté par tes traits! Crois-moi donc, perce d'une flèche le célèbre Ménélas; implore Apollon Lycien; voue à ce dieu, illustre par son arc, le sacrifice d'une noble hécatombe d'agneaux premiers-nés, à ton retour au sein de ton palais, dans la ville sainte de Zélie. »

Ainsi parle Minerve. L'insensé se laisse séduire, et soudain il retire de l'étui son arc brillant. Pandaros jadis surprit au saut d'un rocher une chèvre sauvage qu'il épiait; il lui perce la poitrine, la renverse, et, maître de ses cornes longues de seize palmes, il les livre à un artisan habile qui les polit, les rassemble et les orne d'une pointe d'or. C'est ce même arc que maintenant le héros ajuste avec soin; il le tend et l'appuie à terre, tandis que, devant lui, ses braves compagnons dressent leurs boucliers, de peur que les fils des Grecs ne l'attaquent avant que Ménélas soit blessé. Cependant il découvre le carquois, en retire une flèche intacte, empennée, mère des sombres douleurs; puis il ajuste sur le nerf le trait amer, et voue à Phébus Lycien, illustre par son arc, le sacrifice d'une noble hécatombe d'agneaux premiers-nés, à son retour au sein de son palais, dans la ville sainte de Zélie. Il saisit et tire à la fois l'extrémité échancrée de la flèche et le nerf, jusqu'à ce qu'il ait ramené sa main sur sa poitrine, et le fer sur l'arc; lorsqu'il a donné à son arme la forme d'un cercle, soudain l'arc frémit; le nerf résonne; le trait vole, impétueux, poussant la pointe aiguë, avide de se plonger dans la foule.

O Ménélas, les bienheureux immortels veillent sur toi, et surtout la fille de Jupiter qui se jette au-devant du trait dou-

loureux pour le détourner ; aussi prompt à en amortir le coup que la mère à éloigner une mouche de son enfant doucement endormi, Minerve elle-même le dirige où les attaches d'or du baudrier se croisent et forment une seconde armure. La flèche amère tombe sur le baudrier, le traverse, s'enfonce dans la cuirasse, et perce enfin la légère ceinture que porte Atride, dernier rempart contre les traits déjà maintes fois éprouvé. La pointe de fer effleure l'épiderme du héros. Soudain de sa blessure un sang noir jaillit.

Tel est l'ivoire qu'une femme de Méonie ou de Carie a coloré de pourpre, et qui doit orner le frontail des coursiers ; elle l'étale dans sa demeure, joyau convoité par la multitude, mais réservé aux rois ; parure de l'attelage, honneur du cavalier : ainsi, Ménélas ! tes cuisses robustes, tes jambes et tes beaux pieds sont teints de ton sang !

Agamemnon, roi des hommes, frémit à la vue du sang noir qui coule de la blessure. Ménélas lui-même d'abord frissonne ; toutefois il aperçoit hors de ses chairs les pointes recourbées de la flèche et le nerf qui l'attache au bois ; alors dans son sein ses esprits se raniment. Cependant ses compagnons gémissent, et le puissant Agamemnon, serrant la main de son frère, lui dit en poussant de profonds soupirs :

« Frère chéri, t'ai-je donc voué à la mort en faisant cette alliance, en t'envoyant seul combattre pour les Grecs contre les Troyens ? Ainsi nos ennemis t'ont frappé ; ils foulent aux pieds la foi jurée ; mais notre traité, le sang des agneaux, nos libations sans mélange, nos mutuelles promesses auxquelles nous nous étions fiés, ne seront pas vains. Si soudain Jupiter ne les rend pas efficaces, il le fera plus tard, et ils ont donné pour gages d'une grande expiation leurs propres têtes, celles de leurs épouses et celles de leurs enfants. Oui, ma raison, mon cœur me le disent, le jour viendra où succomberont la sainte Ilion et Priam, et le peuple du belliqueux Priam. Sur eux tous Jupiter agitera sa sinistre égide, irrité de leur parjure, et leur punition ne sera pas incomplète. Mais, ô Ménélas ! à cause de toi, je ressentirai une affreuse douleur, si tu expires, si tu as rempli ta part de la vie, et si je retourne honteusement dans l'aride Argos ! car toi mort, les Grecs, aussitôt, se souviendront de la terre paternelle ; ils laisseront à Priam, aux Troyens, la gloire et l'Argienne Hélène. Cependant tes os se consumeront, ensevelis dans les champs d'Ilion, pour une entreprise inachevée ; et alors on dira, parmi les orgueilleux Troyens en insultant :

tant à la tombe de l'illustre Ménélas : « Puisse toujours s'assouvir ainsi la haine d'Agamemnon ! il a vainement conduit ici la grande armée des Achéens ; maintenant il est retourné dans sa douce patrie avec ses vaisseaux vides, abandonnant le vaillant Ménélas ! » Voilà peut-être ce que l'un d'eux dira ; alors, que la vaste terre m'engloutisse ! »

Le blond Ménélas répond par ces paroles rassurantes : « Calme-toi, prends garde d'épouvanter l'armée. Le trait n'a point pénétré jusqu'en un lieu mortel ; mon baudrier m'a préservé, et, au-dessous, la cuirasse et la ceinture, que des forgerons ont fabriquée avec soin. »

Le puissant Agamemnon s'écrie : « Plaise aux dieux qu'il en soit ainsi, ô cher Ménélas ! mais qu'un médecin sonde ta blessure, et t'applique les baumes salutaires qui apaisent les sombres douleurs ! »

Puis, s'adressant au divin héraut : « Talthybios, dit-il, appelle promptement ici le guerrier Machaon, fils d'Esculape, irréprochable médecin, afin qu'il visite la blessure qu'un habile archer des rangs troyens ou lyciens vient de faire au vaillant Ménélas. A celui-là la gloire, à nous l'affliction. »

Il dit : le héraut, docile à ses ordres, court parmi l'armée des Grecs cuirassés d'airain, et cherche partout du regard le guerrier Machaon ; il l'aperçoit enfin immobile, au milieu des fortes lignes de troupes armées de boucliers qui l'ont suivi de Trica, féconde en coursiers. Talthybios se place auprès de lui et lui adresse ces paroles rapides :

« Hâte-toi, fils d'Esculape, le puissant Agamemnon t'appelle afin que tu visites la blessure qu'un habile archer des rangs troyens ou lyciens vient de faire au vaillant Ménélas ; à celui-là la gloire, à nous l'affliction ! »

Il dit et il a ému le cœur de Machaon ; tous les deux s'élançant en fendant la presse parmi la grande armée des Argiens. Lorsqu'ils arrivent au lieu où Ménélas blessé, semblable à un immortel, est entouré des chefs de l'armée, le fils d'Esculape arrache le trait du baudrier ; les pointes recourbées, en rebroussant, se brisent ; il détache ensuite le baudrier et au-dessous la cuirasse, puis la ceinture, que des forgerons ont fabriquée avec soin. Dès qu'il a examiné la plaie, il en suce le sang, puis il y répand avec adresse les baumes adoucissants dont jadis Chiron, plein de bienveillance, enseigna le secret à son père.

Tandis que les Grecs donnent des soins au vaillant Ménélas, les lignes des Troyens armés de boucliers s'avancent sur eux.

Alors ils se souviennent du combat, et de nouveau revêtent leurs armes.

En ce moment tu n'aurais point vu le divin Agamemnon dormir, ni trembler, ni refuser de combattre ; mais il a hâte d'engager la bataille ; il descend de son char orné d'airain ; son serviteur Eurymédon, fils de Ptolémée né de Piras, retient les chevaux haletants, car il lui a recommandé d'être tout prêt, si lui-même vient à sentir la fatigue, pendant qu'il porte ses ordres à nombre de héros ; il s'élance donc à pied et parcourt les lignes des combattants. Ceux des Grecs dont il remarque l'ardeur, il les aborde et, par ses discours, il les encourage :

« Argiens, ne laissez point ralentir votre impétueuse vaillance : Jupiter ne sera point l'auxiliaire des trompeurs. Nos ennemis, les premiers, ont rompu notre alliance ; les vautours se repaîtront de leurs chairs délicates. Bientôt nous aurons détruit leur ville et nous emmènerons sur nos navires leurs épouses chéries et leurs tendres enfants. »

Ceux qui semblent hésiter à se jeter dans cette mêlée horrible, il les réprimande par des paroles amères :

« Grecs, hardis de loin, voués aux affronts, n'avez-vous pas de honte ? D'où vient que vous demeurez là saisis de stupeur, comme de jeunes biches qui, après s'être épuisées à courir au travers de la plaine immense, s'arrêtent et ne sentent plus dans leurs entrailles de force qui les soutienne ? Voilà comme vous êtes, interdits, immobiles, oubliant de combattre. Attendez-vous que les Troyens vous abordent près de vos navires, sur le rivage de la mer blanchissante, afin de savoir si le fils de Saturne étend les mains sur vous ? »

En donnant ainsi ses ordres, le roi parcourt les lignes et il arrive, à travers la foule des combattants, auprès des Crétois. Les compagnons du belliqueux Idoménée sont déjà revêtus de leurs armures ; lui-même, robuste comme un sanglier, s'élance aux premiers rangs, et Mériion excite les dernières phalanges. En les voyant, Atride se réjouit, et aussitôt il adresse à Idoménée ces douces paroles :

« Idoménée, je t'honore entre tous les Grecs, soit dans les batailles, soit en toute autre entreprise, et encore dans les festins où les chefs de l'armée mêlent dans les urnes profondes le vin d'honneur. Les autres Argiens boivent avec mesure, mais ta coupe, ainsi que la mienne, est toujours remplie, et tu peux la vider autant de fois que ton âme t'y invite. Maintenant vole au combat et sois tel que toujours tu te glorifies d'être. »

Idoménée, roi de Crète, lui répond en ces termes : « Atride, je serai toujours pour toi un compagnon chéri, comme je te l'ai promis en faisant un signe de ma tête ; mais excite les autres Argiens à la belle chevelure ; fais que nous ne tardions pas à combattre ; les Troyens ont violé notre alliance ; eh bien, la mort et les afflictions les attendent, car les premiers ils ont manqué à la foi jurée. »

Il dit : Atride, le cœur joyeux, poursuit sa course, arrive, à travers la foule des guerriers, auprès des Ajax, et les trouve déjà revêtus de leurs armures, suivis d'une épaisse nuée de fantassins. Telle une nuée noire, semblable à de la poix, traversant la mer et amenant une violente tempête, glisse sur les flots, chassée par le souffle de Zéphire ; le pâtre qui de loin l'aperçoit du haut d'un rocher, frémit et se hâte de pousser ses brebis au fond d'une grotte. Telles avec les Ajax marchent au combat de profondes phalanges de jeunes et impétueux guerriers, noires de boucliers et hérissées de piques. En les voyant, Atride se réjouit, et il leur adresse ces paroles rapides :

« Ajax, chefs des Grecs cuirassés d'airain, il ne convient pas de vous encourager, vous excitez assez de vous-mêmes vos compagnons à combattre vaillamment. Plût à Jupiter, père des dieux, à Minerve, à Phébus, que tous les Argiens renfermassent en leur sein des cœurs tels que le vôtre : bientôt la ville du roi Priam s'écroulerait prise et dévastée par nos mains. »

Après avoir ainsi parlé, il les quitte et marche vers d'autres guerriers. Bientôt il aborde Nestor, harmonieux orateur des Pyliens, qui range ses compagnons et les exhorte à combattre. Autour de lui sont le grand Pélagon, Alastor, Chromios, le roi Hémon et Bias, pasteur des peuples. Il place au premier rang les chars et les cavaliers ; puis derrière, les nombreux et robustes piétons, rempart de la guerre ; entre ces deux lignes, il pousse les hommes sans valeur, afin que bon gré mal gré, par contrainte, ils prennent part à la bataille. D'abord le héros adresse ces recommandations aux cavaliers :

« Contenez vos coursiers, leur dit-il ; ne rompez point vos rangs pour vous jeter dans la mêlée ; n'allez point, trop confiants dans votre force et votre adresse à manier vos attelages, vous élancer seuls en avant pour attaquer les Troyens. Que personne ne recule, car vous seriez faciles à vaincre. Si, du haut de son siège, un guerrier aborde un autre char, qu'il étende sa javeline, c'est de beaucoup ce qu'il y a de mieux à

faire. Ainsi nos ancêtres, l'esprit plein de prudence, renversaient es murailles et les cités. »

Telles sont les exhortations du vieillard depuis longtemps sachant bien la guerre. En le voyant, Atride se réjouit et il lui adresse ces paroles rapides :

« O vieillard, quel cœur ta poitrine renferme ! Pourquoi de même tes genoux n'ont-ils pas conservé leur souplesse, ton corps sa vigueur ? mais la vieillesse impitoyable t'accable. Plût aux dieux que tout autre guerrier eût ton âge, et que tu fusses au nombre des jeunes combattants !

— Atride, répond le héros de Gérénia, je voudrais encore être ce que j'étais jadis, lorsque je fis succomber le divin Éreuthalion ; mais les dieux n'accordent point à la fois tous leurs dons aux mortels. Si alors j'étais dans ma florissante jeunesse, maintenant la vieillesse à son tour m'atteint ; je me mêlerai cependant aux cavaliers, je les encouragerai par mes conseils, par mes discours, c'est la récompense des vieillards. Ceux qui sont nés après moi, et qui peuvent se fier en leur force, lanceront des javelines. »

Il dit : Atride, le cœur joyeux, poursuit sa course et trouve le fils de Pétéos, Ménésthée, cavalier habile, debout au milieu des Athéniens, troupe d'élite. Près de là se tient le prudent Ulysse, avec les lignes inébranlables des Céphalléniens. Le cri de guerre de l'armée ne leur est point parvenu ; des deux parts tout s'ébranle, et ils sont encore immobiles quand l'une des phalanges grecques vient déjà de fondre sur les Troyens qui s'avancent, et d'engager le combat. En les voyant, Agamemnon, roi des guerriers, les réprimande et leur adresse ces paroles rapides :

« O fils de Pétéos, d'un roi élève de Jupiter ; et toi, cœur artificieux, fécond en redoutables stratagèmes, pourquoi, tout tremblants, restez-vous à l'écart et attendez-vous toute l'armée, vous à qui il appartient de courir, de vous montrer au premier rang, de vous jeter au fort de l'ardente mêlée ? N'est-ce point vous que j'invite les premiers lorsque nous apprêtons un repas pour les anciens du peuple ? Il vous est agréable alors de manger au gré de vos désirs les chairs rôties et de boire à pleines coupes le vin délectable ; il vous est agréable maintenant de rester spectateurs, quand même dix bataillons grecs feraient voler avant vous l'inflexible airain !

— Atride, répond Ulysse en lançant sur lui un regard courroucé, quelle parole s'échappe de tes lèvres ? comment dis-tu

que nous nous tenons loin du combat? Aussitôt que nous, Achéens, nous aurons réveillé contre les Troyens le farouche Mars, si tu le désires et si tu t'en inquiètes, tu verras combattre aux premiers rangs le père chéri de Télémaque; tu tiens donc de vains discours. »

Le puissant Agamemnon, le voyant courroucé, lui sourit et se rétracte en disant :

« Fils de Laërte, je ne te réprimanderai pas outre mesure, et je ne t'ordonne rien. Je sais trop quel cœur sage et prudent renferme ta poitrine. Oui, tes sentiments sont les miens. Marche donc, et si j'ai dit un mot qui t'afflige, nous réparerons cela plus tard; fassent les dieux immortels qu'autant en emporte le vent¹. »

A ces mots il les quitte, et marche vers d'autres guerriers. Bientôt il trouve le magnanime Diomède, debout, immobile sur son char; auprès de lui se tient Sthénélos, fils de Capanée. En voyant le fils de Tydée, Agamemnon le réprimande, et lui adresse ces paroles rapides :

« Hélas! fils de l'illustre Tydée, pourquoi trembles-tu? pourquoi regardes-tu comment tu pourrais sortir de la mêlée? il plaisait à ton père, non de craindre comme toi, mais de combattre l'ennemi longtemps avant ses compagnons. Ainsi parlent de lui ceux qui l'ont vu à l'œuvre, car je n'ai point pris part à ses guerres, et n'en ai rien vu; mais, dit-on, il surpassait les autres Argiens. Toutefois il vint en paix dans Mycènes, où il reçut l'hospitalité lorsque, avec le roi Polynice, semblable aux dieux, il réunissait les troupes qui assiégèrent les remparts sacrés de Thèbes. Les deux rois demandèrent un vaillant corps de secours; le peuple applaudit et voulut le donner, mais Jupiter l'en détourna en manifestant des signes défavorables. Ils s'éloignèrent donc, et déjà ils avaient franchi une part du chemin, quand arrivés aux bords verdoyants de l'Asope couvert de joncs, les Grecs chargèrent Tydée d'un message. Ton père partit et trouva de nombreux fils de Cadmus à table, dans le palais du vaillant Étéocle. Là, quoique étranger, quoique seul au milieu d'un peuple ennemi, l'intrépide Tydée ne ressent aucun trouble; il provoque les Thébains à des épreuves et, en toutes, il est facilement vainqueur, car Minerve est pour lui une sùre protectrice. Les cavaliers thébains, pleins de dépit, placent sur la route qu'il suit à son retour une embuscade de cinquante

1. Ce proverbe est reproduit p. 459.

jeunes guerriers, conduits par deux chefs : Méon, fils d'Émon, semblable aux immortels, et l'inébranlable Lycophonte, fils d'Autophone. Cependant Tydée leur fait subir un sort ignominieux ; il les tue tous, et n'en laisse échapper qu'un seul qui revient en sa demeure. Obéissant aux signes des dieux, il renvoyait seulement Méon. Tel était l'Étolien Tydée ; mais il a laissé un fils qui est loin de l'égaliser dans les combats, s'il le surpasse par l'éloquence. »

Il dit : le robuste Diomède garde le silence et reçoit avec respect la réprimande du vénérable roi. C'est le fils de l'illustre Capanée qui répond :

« Ne mens pas, Atride, quand tu sais bien la vérité. Nous nous glorifions d'avoir été plus vaillants que nos pères. Nous avons pris Thèbes aux sept portes, avec une armée plus faible que la leur ; nous avons forcé de formidables remparts, confiants dans les signes des dieux et dans l'appui de Jupiter. Mais nos pères, à cause de leur perversité, y périrent. Cesse donc de les honorer autant que nous. »

Le vaillant Diomède lance à son compagnon un regard courroucé et s'écrie : « Ami, assieds-toi, et garde le silence, obéis à mes ordres ! Ce n'est pas moi qui blâmerai Agamemnon, pasteur des peuples, d'exciter les Argiens à combattre. Quelle gloire, en effet, pour lui, si les Grecs, ayant exterminé les Troyens, prenaient la sainte Ilion ! Mais aussi quel deuil, quelle affliction l'accablent, si les Argiens venaient à succomber ! Marchons donc, et souvenons-nous de notre impétueuse valeur. »

Il dit, et saute en armes de son char. Autour de la poitrine du héros impatient, l'airain rend un son terrible qui eût glacé d'épouvante le plus hardi guerrier.

Telles, sur le rivage retentissant, les grandes vagues se soulèvent amoncelées par le souffle impétueux de Zéphire ; d'abord elles se poussent les unes les autres, en pleine mer ; puis, en frémissant, elles se brisent contre terre ou autour des promontoires, et leur dos gonflé lance des flots d'écume : telles s'ébranlent et se succèdent sans relâche les phalanges des Grecs qui se portent au combat. Chaque héros fait entendre ses ordres ; les soldats obéissent en silence. Cette grande armée semble sans voix, tous se taisent attentifs aux commandements des chefs. Ils marchent en ordre, et, sur leur poitrine, les armes d'airain rayonnent et projettent au loin leur éclat. Les Troyens, de leur côté, sont comme les nombreuses brebis qui, dans l'étable d'un homme opulent, pendant que l'on traite leur lait

éblouissant de blancheur, répondent aux cris des tendres agneaux par un bêlement continu : ainsi parmi l'armée des Troyens s'élève une immense clameur, car ces guerriers sont venus de plusieurs contrées lointaines, et n'ont ni le même cri de guerre, ni le même langage, ni les mêmes accents. Mars excite les uns, et Minerve, aux yeux d'azur, les autres. Là sont aussi l'Effroi, la Terreur, et la Discorde, insatiable de fureurs, sœur et compagne de l'homicide Mars, qui, faible en naissant, bientôt s'élève, et, en imprimant ses pas sur la terre, cache enfin son front dans les cieux. C'est elle qui, courant parmi la foule, répand des deux parts une rage également funeste, et accroit les gémissements des guerriers.

Lorsque, fondant l'une sur l'autre, les deux armées arrivent en un même lieu, la fureur des guerriers cuirassés d'airain éciate ; les javelines volent, les armures sont frappées, les boucliers arrondis s'entre-choquent, le fracas de la guerre retentit. On entend alors les plaintes des mourants, et les paroles superbes des vainqueurs ; la terre ruisselle de sang. Tels deux torrents gonflés par les pluies de l'hiver débordent de leurs lits profonds, se précipitent des flancs des montagnes, et réunissent au fond de la vallée leurs eaux impétueuses ; tandis que le pâtre, du sommet lointain d'une colline, écoute leurs mugissements : tels se ruent au sein de la mêlée le Tumulte et la Terreur.

Antiloque, le premier, immole un guerrier troyen, revêtu d'une armure, brave parmi les premiers combattants : c'est échépolos, fils de Thalysias ; il le frappe sur le cône de son casque à flottante crinière ; la pointe d'airain brise le front, et pénètre dans la cervelle ; les ténèbres enveloppent les yeux du héros ; il tombe comme une tour dans la terrible mêlée ; aussitôt le puissant Éléphénor, fils de Chalcodon, chef magnanime des Abantes, saisit ses pieds et l'entraîne hors de la portée des traits, car il brûle de le dépouiller de ses armes. Mais son effort est de courte durée ; le magnanime Agénor s'aperçoit qu'en tirant le corps il découvre ses flancs, car il se penche et s'écarte de son bouclier ; soudain, il le frappe de sa lance d'airain et ôte à ses membres leur force. La vie l'abandonne, et, sur lui, le combat s'allume plus ardent encore. Les Grecs et les Troyens, semblables à des loups furieux, se précipitent et s'attaquent homme à homme.

Alors Ajax frappe un fils d'Anthémion, Simoisios, jeune garçon florissant, que sa mère, en descendant de l'Ida après avoir,

avec ses parents, visité leurs troupeaux, enfanta sur les bords du Simois; à cause de cela, on le nomma Simoisios; or il ne rendit point à son père, à sa mère chéris, le prix de leurs soins, et son âge fut de courte durée, tranché par le javelot du magnanime fils de Télamon. Comme ils marchaient l'un sur l'autre, Ajax le prévint, lui perça la poitrine, et fit ressortir, au-dessus de l'épaule, sa pointe d'airain. Il tomba dans la poussière. Tel un peuplier droit, nourri dans le terrain humide d'un pré, étalant une cime touffue, lorsqu'un charron l'a coupé avec le fer brillant, pour en faire les jantes courbes d'un superbe char, reste étendu et se dessèche sur les rives du fleuve : tel Simoisios gît terrassé par Ajax, rejeton de Jupiter. Cependant un fils de Priam, Antiphos, dont la cuirasse étincelle, lance sur le vainqueur, au travers de la foule, son javelot aigu. Mais le trait s'égare et va se plonger dans l'aine de Leucos, valeureux compagnon d'Ulysse qui cherche à entraîner le corps; il le laisse échapper et tombe à ses côtés. Ulysse voit sa mort, et en son âme il ressent un vif courroux. Il s'élance aux premiers rangs, resplendissant d'airain, s'approche de l'ennemi et brandit sa javeline brillante, en promenant de tous côtés ses regards. Les Troyens se sont écartés quand son trait part et ne vole pas en vain; il atteint Démocoön, bâtard de Priam, venu d'Abydos entraîné par des chevaux rapides. Ulysse, furieux de la mort de son compagnon, lui porte un coup de pique à la tempe, et pousse jusqu'à l'autre côté sa pointe d'airain. Les ténèbres enveloppent les yeux du Troyen; il tombe avec fracas, et sur lui ses armes retentissent. Les premiers combattants aussitôt reculent, et avec eux l'illustre Hector. Les Acheens vont entendre un cri de joie, entraînent les cadavres et se portent en avant.

Mais Apollon qui, du haut de Pergame, les contemple, s'indigne, et, pour encourager les Troyens, s'écrie : « En avant, cavaliers d'Ilion ! ne cédez point le champ de bataille aux Grecs. Ils n'ont point des corps de marbre ou de fer, pour repousser l'airain tranchant qui les frappe; et Achille, fils de Thétis à la belle chevelure, n'est point dans leurs rangs; près des vaisseaux il se ronge l'âme et nourrit sa colère. »

Ainsi, du haut de la ville, parle ce dieu redoutable. Cependant la fille de Jupiter, l'illustre Minerve, encourage les Argiens, parcourt les rangs, exhorte ceux qu'elle voit hésiter ou fléchir.

Alors Diorée, fils d'Amaryncée, tombe enchaîné par la Parque; une pierre l'atteint au pied droit, lancée par un chef des guer-

riers thraces, Piroos, fils d'Imbras, qui est venu d'Énos. Le caillou cruel brise les deux muscles et les os. Le Grec tombe à la renverse, hors d'haleine, et tendant ses deux bras vers ses compagnons. Piroos accourt avant eux, lui plonge sa pique dans le flanc, et répand ses entrailles sur le sable; les ténèbres couvrent ses yeux.

Thoas l'Étolien fond sur le vainqueur, lance son javelot, et le blesse à la poitrine au-dessus de la mamelle; la pointe d'airain s'arrête dans le poumon. Alors Thoas s'approche, ramène sa javeline; puis, tirant son épée, la plonge dans le ventre de Piroos et lui arrache la vie. Mais il ne peut enlever ses armes. Les Thraces ses compagnons, aux cheveux noués sur la tête, tendent leurs longues javelines, et, tout robuste qu'est le grand et illustre Thoas, le forcent de reculer en chancelant. Ainsi les deux guerriers restent étendus l'un près de l'autre sur la poussière : l'un chef des Thraces, l'autre des Épéens; autour d'eux de nombreux héros succombent.

Alors on n'aurait rien trouvé à reprendre à ce combat furieux, si au milieu de l'arène, conduit par Minerve, on eût pu le contempler, sans craindre les traits. Car ce jour-là, beaucoup de Grecs et de Troyens, frappant du front la poussière, jonchèrent pêle-nêle les sillons.

CHANT V.

Alors Minerve donne au fils de Tydée la force et l'audace, pour qu'il se signale parmi les Argiens, et qu'il remporte une grande gloire; elle fait jaillir de son casque et de son bouclier une flamme infatigable, semblable à l'astre d'automne qui brille de son plus vif éclat, au sortir des bains de l'Océan; tel est le feu qui sort de la tête et des épaules du héros, lorsque la déesse le pousse, entre les deux armées, au fort du tumulte.

Parmi les Troyens vivait l'irréprochable Darès, homme opulent, prêtre de Vulcain, et père de deux fils : Phégée et Idéos, exercés à tous les combats. Ces jeunes guerriers, emportés par un même char, sortent de la foule, et courent au-devant de Diomède qui combat à pied. Des deux parts les héros s'avancent et se rapprochent. Phégée, le premier, lance sa longue javeline; mais la pointe d'airain effleure, sans l'atteindre, l'épaule droite de Diomède : celui-ci, à son tour, fait voler l'airain et ne laisse point échapper un trait inutile; il perce la poitrine du Troyen, qui roule à terre. Idéos aussitôt se précipite, abandonne le char, et n'ose point se placer devant son frère mort. Lui-même n'eût pas évité la sombre Parque; mais Vulcain, qui le protège, le sauve en l'enveloppant d'une nuée, afin que le vieillard ne soit pas tout à fait accablé de douleur. Le fils du magnanime Tydée entraîne les coursiers, et ordonne à ses compagnons de les conduire près des vaisseaux. Les Troyens magnanimes, à la vue des fils de Darès, l'un en fuite, l'autre étendu près de son char, sont troublés en leur âme. Cependant Minerve serre la main de l'impétueux Mars et s'écrie :

« Mars, Mars, fléau des humains, dieu sanglant, destructeur des remparts, ne laisserons-nous point les Troyens et les Grecs vider leurs querelles? Quel que soit le parti à qui le puissant Jupiter accorde la gloire, tenons-nous à l'écart, évitons le courroux du père des dieux. »

A ces mots, la déesse conduit hors de la mêlée l'impétueux Mars, et le fait asseoir sur les collines qui bordent le Scamandre. Alors les Grecs font fléchir les Troyens ; chaque héros tue, parmi les chefs, un guerrier. D'abord, le roi des hommes précipite de son char le grand Odios, chef des Halisones. Comme il se retourne, Atride le frappe, entre les deux épaules, de sa pique, qui traverse la poitrine. Il tombe avec fracas, et, sur lui, ses armes retentissent.

Idoménée ensuite immole Phaistos, fils du Méonien Boros, qui vint de la fertile Tarné, en lui perçant l'épaule droite avec sa longue javeline, à l'instant où il monte sur le char ; il tombe, et les horribles ténèbres de la mort l'enveloppent. Aussitôt les serviteurs d'Idoménée le dépouillent de ses armes.

Ménélas, de sa javeline aiguë, fait mordre la poussière à Scamandrios, fils de Strophie, terreur des bêtes fauves que nourrissent les forêts des montagnes. Diane elle-même lui a enseigné l'art de les percer de ses traits ; mais ni la déesse chasseresse, ni son adresse à atteindre de loin, ne peuvent le sauver : comme il se retourne pour fuir, Atride le frappe de sa pique entre les deux épaules, et la plonge à travers sa poitrine ; le guerrier tombe le front en avant, et sur lui ses armes retentissent.

Mérion immole Phéréclos, fils du constructeur Harmon, entre tous chéri de Minerve, lui-même habile à faire sortir de ses mains toutes sortes de beaux ouvrages. C'est lui qui construisit les navires égaux de Pâris, origine de tout le mal ; car ils ont causé le malheur d'Ilion et le sien ; mais il ne connaissait point les arrêts des dieux. Mérion, en poursuivant Phéréclos, le saisit et le frappe à la cuisse droite ; la pointe d'airain passe sous l'os et déchire la vessie ; le guerrier, en gémissant, tombe à genoux, et la mort l'enveloppe de ses ombres.

Mégès arrache la vie à Pédée, fils d'Anténor. Quoique bâtard, la noble Théano, pleine de grâce pour son époux, l'éleva avec autant de soins que ses propres fils. L'illustre fils de Phylée, la pique à la main, saute sur lui, et le frappe derrière la tête. La pointe acérée passe entre ses dents et tranche sa langue ; il tombe dans la poussière en mordant le froid airain.

Eurypyle attaque le divin Hypsénor, fils du magnanime Doiopion, prêtre de Scamandre et révérend du peuple à l'égal d'un dieu. L'illustre fils d'Évaimon le voit fuir, fond sur lui le glaive à la main, le frappe à l'épaule, et tranche le bras pesant qui tombe tout sanglant sur les sillons. La sombre mort couvre les yeux du héros, et la Parque inexorable le saisit.

Pendant que ceux-ci sont à l'œuvre, dans la mêlée terrible, tu ne pourrais reconnaître de quelle armée est Diomède, s'il combat parmi les Troyens ou parmi les Grecs. Car il se précipite dans la plaine, comme un fleuve dont le cours, gonflé par les eaux de l'hiver, emporte les ponts, et déborde au-dessus des digues solidement construites. Les clôtures des vergers florissants n'arrêtent pas son irruption soudaine, quand les grandes pluies de Jupiter tombent avec force, et il dévaste les nombreux et rians travaux des jeunes laboureurs. Ainsi le fils de Tydée disperse les épaisses lignes des Troyens qui, malgré leur nombre, n'osent point lui tenir tête.

Cependant l'illustre fils de Lycaon le voit courir dans la plaine, et rompre les phalanges. Soudain il tend contre lui son arc recourbé; la flèche amère vole; et comme Diomède s'élance, elle l'atteint à l'épaule droite, au défaut de la cuirasse, et pénètre par devant; le sang ruisselle sur l'armure du héros, et le fils de Lycaon se glorifie d'une voix tonnante :

« En avant, Troyens magnanimes, intrépides cavaliers ! Je viens de blesser le plus vaillant des Grecs, et je pense qu'il ne résistera pas longtemps à ce trait, s'il est vrai que, de la Lycie, Apollon m'ait encouragé à quitter ma demeure. »

Telles furent ses paroles superbes; mais la flèche aiguë n'avait pas dompté le héros argien; il recule, et, s'arrêtant devant son char, il dit au fils de Capanée :

« Hâte-toi, cher Sthénélos, descends, viens retirer de mon épaule un trait amer ! »

A ces mots, Sthénélos saute à terre, court auprès de lui, et arrache de l'épaule la flèche aiguë. Aussitôt le sang jaillit sur les contours de la cuirasse; alors Diomède prononce ce vœu :

« Exauce ma prière, infatigable fille du dieu qui porte l'égide; si jamais, dans l'ardeur des combats, tu as veillé sur mon père et sur moi, sois maintenant bienveillante, ô Minerve ! fais que je tue cet homme; qu'il vienne affronter mon javelot, lui qui me prévenant m'a frappé et s'en glorifie. Il ne pense pas que je puisse voir encore longtemps l'éclatante lumière du soleil ! »

Telle est sa prière. Minerve l'entend; elle rend à ses membres toute leur agilité, et, s'arrêtant à ses côtés, elle lui adresse ces paroles rapides :

« N'hésite pas maintenant, Diomède, à combattre les Troyens. J'ai fait pénétrer dans ton sein la force inébranlable qui animait Tydée; je viens de dissiper le nuage qui était devant tes yeux, afin que tu reconnaisSES aisément, soit un dieu, soit un homme.

Si l'un des immortels vient ici pour t'éprouver, ne lutte pas contre lui. Mais si la fille de Jupiter, si Vénus paraît dans la bataille, frappe-la de ta javeline d'airain. »

A ces mots, la déesse s'éloigne, et le fils de Tydée s'élance au premier rang; il était déjà plein d'ardeur, maintenant sa fureur est triplée. Tel un lion dans un pâturage où paissent de grasses brebis, lorsqu'il saute dans les parcs, s'il est effleuré d'un trait, reçoit de nouvelles forces de la main qui sans le vaincre l'a frappé; le berger, n'osant plus lui faire obstacle, se retire dans sa cabane. Cependant le troupeau abandonné s'enfuit, se blottit, se serre, et le lion, bien repu, bondit enfin hors de la bergerie : tel le robuste Diomède se jette au milieu des Troyens.

D'abord il tue Astynoo et Hypéron, pasteur des peuples : l'un reçoit au-dessus de la mamelle la pointe du javelot; l'autre à la clavicule brisée par le tranchant du glaive, son cou est séparé de l'épaule et du dos. Il les abandonne étendus dans la poussière pour fondre sur Abas et Polyide, nés du vénérable Eurydamas, interprète des songes que le vieillard, en permettant à ses fils de partir, n'a point consultés. Le robuste Diomède les immole, et court attaquer Xanthe et Thoon, enfants chéris de Phénops que consume la triste vieillesse, et qui n'a plus engendré d'autres fils pour gouverner après lui ses riches domaines. Diomède leur arrache l'âme, et ne laisse à leur père que le deuil et les amers soucis, car il ne les recevra point vivants au retour de la guerre, et des parents se partageront son héritage.

Enfin, le héros saisit deux fils de Priam, emportés par un même char, Échémon et Chromios. Comme un lion, se ruant sur un grand troupeau, brise le cou d'une génisse ou d'un taureau paissant dans la forêt, ainsi le fils de Tydée les culbute du haut du siège, les dépouille de leurs armes, et ordonne à ses compagnons de conduire vers la flotte les deux coursiers.

A ce moment, Énée, qui le voit détruire les lignes des Troyens, s'élance au travers de la mêlée et du sifflement des traits; il cherche où peut être le divin Pandaros. Il trouve enfin l'irréprochable et vaillant fils de Lycaon, et l'aborde en s'écriant :

« Pandaros, où sont ton arc et tes flèches rapides? oublies-tu ta gloire? est-il parmi nous un guerrier qui te la dispute? et, dans la Lycie, le plus habile des archers peut-il se comparer à toi? Crois-moi donc, lève les mains vers Jupiter; puis, fais

voler un trait sur ce héros que je ne puis reconnaître. Vois comme il triomphe; il a déjà fait bien du mal aux Troyens, et détendu les genoux d'un grand nombre de braves combattants. Peut-être est-ce un dieu à qui nous négligeons de faire des sacrifices, et dont le courroux éclate. Certes, la colère des divinités est terrible.

— Énée, répond l'illustre fils de Lycaon, sage conseiller des Troyens, il me semble reconnaître le fils de Tydée; c'est bien là son écu, son casque allongé, ce sont ses coursiers rapides. Mais puis-je assurer que ce n'est point un dieu? si c'est le héros que je pense, le fils de Tydée, il ne promène pas ainsi sa furie, sans avoir à ses côtés l'un des immortels. Oui, sans doute, une divinité enveloppée d'un nuage l'accompagne, et détourne les traits près de l'atteindre. Déjà mon arc lui a lancé une flèche amère, et l'a blessé à l'épaule droite, au défaut de la cuirasse; je croyais l'avoir précipité chez Pluton, et cependant le voilà plein de vie; un dieu nous poursuit donc de sa colère. Je n'ai point ici de chevaux ni de char. Il y a, dans les palais de Lycaon, onze beaux chars tous neufs, récemment faits; de vastes voiles les entourent, et deux chevaux, accouplés près de chacun de ces chars, paissent l'épeautre et l'orge mondée. A mon départ, le vénérable Lycaon me fit entendre de sages conseils; il m'ordonna de paraître au premier rang, dans les combats terribles, trainé par un char et des coursiers. Cet avis était peut-être de beaucoup le meilleur; mais le désir d'épargner mes chevaux, la crainte de les voir manquer de nourriture dans une ville assiégée, accoutumés comme ils le sont à se repaître abondamment, m'empêchèrent de le suivre. Je les laissai donc, et je vins à pied aux champs troyens, confiant dans mon arc qui, cependant, ne devait pas m'honorer. Déjà je l'ai dirigé sur deux des plus vaillants Grecs : sur Atride et Diomède; le sang a coulé de leurs blessures, mais je n'ai fait qu'exciter leur ardeur. Oui, c'est par un mauvais destin que j'ai retiré l'arc de la cheville où il était suspendu, le jour où, dans la riante Ilion, je vins commander les Troyens pour être agréable au divin Hector. Si jamais je retourne à Zélie, si de mes yeux je revois ma patrie, ma femme et les toits superbes de ma demeure : que soudain un ennemi fasse rouler ma tête, si je ne brise, si je ne jette dans la flamme du foyer cet arc étincelant, inutile compagnon dans les batailles. »

Énée, chef des Troyens, répond à son tour : « Ne tiens pas de tels discours; il n'en ira pas autrement, à moins que, marchant

avec mes chevaux et mon char, nous ne courions à la rencontre de ce guerrier pour tenter le sort des armes. Viens donc, monte à mes côtés; tu sauras quelle est la race des coursiers de Tros, aussi prompts, dans la plaine, à poursuivre l'ennemi qu'à lui échapper. Ces coursiers nous feront rentrer sains et saufs dans nos remparts, si Jupiter accorde la gloire au fils de Tydée. Viens, saisis les rênes et le fouet, et je me préparerai à combattre, ou charge-toi de recevoir le choc et je prendrai soin du char.

— Énée, répond l'illustre fils de Lycaon, tiens les rênes et guide tes coursiers; ils entraîneront plus facilement le char, conduits par une main accoutumée. Si nous sommes contraints de fuir, peut-être n'entendant plus ta voix se jetteraient-ils au hasard dans la foule, et frappés d'épouvante refuseraient-ils de nous éloigner du combat. Alors le fils de Tydée fondrait sur nous, nous immolerait et s'emparerait de l'attelage. Place-toi donc sur le char, et prends les rênes pendant que je soutiendrai son attaque, armé de l'airain aigu. »

A ces mots, ils montent tous deux sur le char, et, pleins d'ardeur, ils poussent les chevaux sur le fils de Tydée. Sthénélos les aperçoit et adresse à Diomède ces paroles rapides :

« Fils de Tydée, ami le plus cher à mon âme, je vois deux redoutables guerriers brûlant de lutter contre toi. Tous les deux sont doués d'une force redoutable : l'un est l'habile archer Pandaros qui se glorifie d'être fils de Lycaon; l'autre est Énée, fils d'Anchise et de Vénus. Viens donc, faisons reculer le char; ne te précipite pas ainsi parmi les premiers combattants, si tu ne veux perdre la vie. »

Diomède lance à son compagnon un regard indigné et s'écrie : « Ne me parle point de fuir, je ne pense pas que tu puisses me persuader; mes ancêtres ne m'ont appris ni à reculer, ni à craindre, et ma valeur est toujours inébranlable; je ne veux pas même monter sur le char, et je cours à pied au-devant d'eux. Minerve me défend de trembler, et leurs chevaux ne les sauveront pas l'un et l'autre, si toutefois l'un des deux nous échappe. Mais, je te le prescris, fais tomber mes paroles en ton âme : si la sage déesse m'accorde la gloire de les immoler, tends tes rênes, fixe-les au haut du char, arrête mes chevaux fougueux, ionis sur ceux d'Énée, et, des rangs troyens, pousse-les jusqu'à la foule des Grecs. Ils sont de cette race que jadis Jupiter donna au roi Tros en échange de son fils Ganymède; les plus légers de tous ceux qui respirent sous le soleil et l'aurore. Anchise,

roi des hommes, pour en dérober des rejetons, leur fit conduire ses cavales à l'insu de Laomédon, fils de Tros, et il eut six poulains, nés dans ses palais ; il en retient quatre qu'il nourrit à la crèche ; et ces deux que tu vois, arbitres de la fuite, il en fit présent à Énée. Ah ! s'il nous est donné de les ravir, nous aurons une grande gloire. »

Durant cet entretien, les deux Troyens poussent leurs chevaux fougueux, et déjà ils sont près de Diomède ; alors l'illustre fils de Lycaon, le premier, s'écrie :

« Vaillant fils du noble Tydée, héros au cœur intrépide, puisque ma flèche amère ne t'a point dompté, je vais maintenant essayer ma javeline ; puissé-je frapper juste. »

A ces mots, il brandit sa longue javeline, elle vole et atteint le bouclier de Diomède. La pointe d'airain le traverse, et pénètre jusqu'à la cuirasse ; alors l'illustre fils de Lycaon s'écrie d'une voix tonnante :

« Tu as dans le flanc une blessure, et je ne pense pas que tu respires longtemps encore ; tu m'as donc donné une grande gloire. »

Le robuste Diomède lui répond sans s'émouvoir : « Loin de m'atteindre, ton trait s'est égaré ; n'espérez pas de repos avant que l'un de vous tombe, et rassasie de son sang Mars, combattant infatigable. »

En disant ces mots, il lance son dard ; Minerve elle-même pousse le trait au-dessus des narines de Pandaros, près des yeux. La pointe d'airain traverse les dents, tranche l'extrémité de la langue et ressort au-dessous du menton. Le héros tombe du char, et sur lui retentissent ses armes variées et brillantes ; ses forces, sa vie s'évanouissent, et les chevaux frissonnent d'effroi.

Alors Énée, couvert de son écu, s'élance, la javeline à la main, de peur que les Argiens n'entraînent le cadavre. Autour du héros il marche semblable à un lion, confiant dans ses forces ; il étend sur lui sa javeline, son bouclier ; et, brûlant d'immoler le guerrier qui viendrait le combattre, il jette des cris horribles. Mais le fils de Tydée prend dans sa forte main une pierre d'un poids énorme, telle que deux hommes de ceux qui maintenant respirent ne pourraient la porter ; seul il la soulève et l'agite sans effort. De cette lourde pierre il frappe Énée à la cuisse, au lieu qu'on appelle le cotyle, où elle tourne sur la hanche. Le cotyle est froissé, les deux muscles qui le recouvrent sont rompus la peau est déchirée. Le héros tombe

à genoux, en pressant de sa forte main la terre ; une nuit sombre enveloppe ses yeux.

Alors sans doute le roi des hommes, Énée, aurait péri, s'il n'eût été promptement aperçu de Vénus sa mère, qui jadis l'eut d'Anchise, comme celui-ci paissait des taureaux. La déesse jette ses bras blancs autour de son fils bien-aimé, et le cache dans les plis de son riche manteau, rempart contre les traits, de peur que l'un des Grecs audacieux ne lui plonge dans la poitrine une lance d'airain, et ne lui arrache la vie ; elle se hâte de l'entraîner loin du champ de bataille.

Cependant le fils de Capanée n'oublie point les oracles de Diomède ; il retient ses coursiers hors du tumulte en fixant au haut du char ses rênes tendues ; puis il fond sur ceux d'Énée, et, des rangs troyens, il les pousse jusqu'à la foule des Grecs ; enfin il les donne à conduire vers la flotte, à Déipyle son compagnon chéri, celui de ses égaux en âge qu'il honore le plus, car tous deux ont les mêmes pensées ; Sthénélos remonte sur le char, prend les rênes brillantes, et, plein d'ardeur, pousse ses vigoureux coursiers à la suite de Diomède. Ce héros, armé de l'airain cruel, s'élance sur Cypris ; il a reconnu que ce n'est point une déesse valeureuse, une de ces divinités qui, comme Minerve ou Bellone destructrice des cités, sont les arbitres des batailles ; il la poursuit donc, et, comme elle rentre dans l'épaisse foule, il l'atteint. Alors le fils du magnanime Tydée étend sa javeline, fait un bond et blesse, avec l'airain aigu, la main délicate de la déesse ; l'épiderme est déchiré au travers du manteau divin dont les Grâces elles-mêmes ont formé le tissu ; sur la paume de la main coule le sang incorruptible de la déesse, liqueur subtile que laissent échapper les dieux bienheureux : car le froment ne fait point leur nourriture ; ils ne boivent point le vin généreux ; aussi n'ont-ils pas notre sang épais, et les appelle-t-on immortels. Vénus, en jetant de grands cris, laisse retomber son fils. Apollon le prend dans ses bras, le couvre d'une nuée sombre, et l'entraîne, de peur que l'un des Grecs audacieux ne plonge dans sa poitrine une lance d'airain, et ne lui arrache la vie. Diomède, d'une voix terrible, crie à la déesse :

« Fille de Jupiter, abandonne la guerre et le carnage. N'est-ce point assez de fasciner de faibles femmes ? si jamais tu reviens parmi les guerriers, je pense que les combats, que leur nom seul, te feront désormais frémir. »

Il dit : Vénus éperdue s'éloigne accablée de souffrances. Iris,

aux pieds rapides comme le vent, la prend et la conduit hors de la mêlée. Sa peau tendre est couverte de taches bleuâtres; enfin elle trouve le fougueux Mars qui se repose à la gauche des Troyens, tandis qu'un brouillard épais renferme sa lance et ses rapides coursiers. Vénus tombe à genoux, et conjure ardemment le dieu de lui donner ses chevaux aux brides d'or.

« O frère chéri! prends pitié de ta sœur; donne-moi tes coursiers pour que je gagne l'Olympe, séjour des immortels. Je souffre cruellement de la blessure que m'a faite un guerrier mortel, le fils de Tydée qui maintenant combattrait même notre père Jupiter. »

Elle dit : Mars lui donne son char; elle s'y place, le cœur contristé; auprès d'elle Iris monte, prend dans ses mains les rênes, et excite les coursiers qui volent avec ardeur. Bientôt elles atteignent l'Olympe escarpé, séjour des immortels. Iris, aux pieds rapides comme le vent, arrête les chevaux, les détache du char, leur présente l'ambrosie. Cependant la divine Vénus tombe aux genoux de Dionée sa mère, qui serre dans ses bras son enfant chérie, la caresse de la main et lui dit :

« Quel dieu téméraire, ô chère enfant, a osé te maltraiter comme si tu avais fait ouvertement une mauvaise action? »

Vénus, aux doux sourires, lui répond en ces termes : « Le fils de Tydée, le superbe Diomède, m'a blessée parce que j'emportais hors du tumulte mon fils Énée, qui, de tous les humains, m'est le plus cher. La terrible bataille ne se livre pas seulement entre les Grecs et les Troyens; mais les fils de Danaüs maintenant combattent même les immortels.

— Ma fille, répond Dionée, noble entre toutes les déesses, patiente, supporte tout quoique contristée, car plusieurs habitants de l'Olympe ont souffert de la part des humains, en se nuisant les uns aux autres. Mars souffrit quand Otos et le robuste Éphialte, fils d'Aloé, l'enlacèrent dans des liens que rien ne pouvait rompre. Pendant treize mois il resta enchaîné au fond d'un cachot d'airain. Peut-être alors aurait péri l'insatiable dieu de la guerre, si la marâtre des deux héros, la belle Éribée, n'eût envoyé Mercure, qui le délivra clandestinement, ayant à peine un souffle de vie, tant les durs liens l'avaient dompté. Junon souffrit quand le fils d'Amphitryon lui plongea dans le sein une flèche à triple pointe; aussitôt elle fut en proie à d'intolérables douleurs. Pluton, grand parmi les divinités, souffrit quand le même homme lui lança à la porte des

morts, une flèche rapide, et lui causa d'amères tortures. Alors, le cœur gémissant, il vint au palais de Jupiter, la flèche encore plongée dans sa forte épaule, et affligé en son âme. Pæon le guérit en lui appliquant ses baumes salutaires, car la mort n'avait point de prise sur un dieu. Telle fut l'audace de l'impétueux Hercule qui ne respectait rien, et dont les traits blessaient les immortels habitants de l'Olympe. Minerve maintenant a suscité contre toi cet autre héros. L'insensé ! il n'a point présent à l'esprit que celui qui combat les dieux ne vit pas longtemps ; ses enfants, après son retour, ne lui donnent pas, en se jouant sur ses genoux, le nom de père. Que le fils de Tydée réfléchisse ; si robuste qu'il soit, qu'il craigne de tomber sous un bras plus redoutable que le tien ; qu'il tremble que bientôt la chaste fille d'Adraste, Égialée, son excellente épouse, ne sorte de son sommeil, et n'éveille ses femmes pour exhaler ses regrets sur son légitime époux, le plus vaillant des Achéens. »

Elle dit, et de ses deux mains elle étanche le sang. Déjà la plaie se ferme ; les douleurs aiguës sont calmées. Cependant Junon et Minerve, qui contemplent les deux déesses, tentent d'irriter le fils de Saturne par leurs paroles mordantes. Minerve, la première, s'écrie :

« Jupiter, ô mon père ! ce que je vais dire va-t-il exciter ton courroux ? Sans doute Vénus, en poussant quelque Argienne à suivre les Troyens qu'elle chérit tendrement, en caressant quelque Grecque aux longs voiles, a déchiré sa main délicate avec une agrafe d'or. »

Elle dit : le père des dieux et des hommes se prend à sourire ; et, appelant la blonde Vénus, il lui dit : « Chère enfant, les travaux de la guerre ne te sont pas confiés ; laisse-les au fougueux Mars, à Minerve ; occupe-toi seulement des désirs et des œuvres de l'hyménée. »

Tel est leur entretien. Cependant l'intrépide Diomède poursuit toujours Énée. Il n'ignore point que Phébus étend les mains sur lui ; mais il ne respecte plus même un grand dieu ; il brûle de tuer Énée et de ravir ses nobles armes ; trois fois il se précipite prêt à l'immoler ; trois fois Apollon repousse son bouclier étincelant. Mais lorsque, semblable à une divinité, il veut s'élancer une quatrième fois, le dieu qui lance au loin les traits, d'une voix terrible lui adresse ces menaces :

« Prends garde, fils de Tydée, éloigne-toi, crains de t'égalier aux dieux. La race des humains qui parcourt la terre ne ressemble en rien à la race des dieux immortels. »

Il dit : et le fils de Tydée recule, mais très-peu, pour éviter le courroux du dieu aux traits infailibles. Apollon alors dépose Énée loin de la foule, dans la sainte Pergame, où son temple s'élève. Là, dans le vaste sanctuaire, Latone et Diane, fière de ses traits, prennent soin du héros et lui rendent tout son éclat. Cependant Apollon forme un fantôme semblable au fils d'Anchise par la figure et les armes. Autour de cette image, les Troyens et les nobles Grecs déchirent avec fureur les boucliers couverts de peaux de bœufs et les écus légers qui protègent leur poitrine. Enfin, Apollon s'adresse au dieu de la guerre : « Mars Mars, fléau des humains, dieu sanglant, destructeur des remparts, ne voudrais-tu pas te jeter dans la mêlée pour éloigner ce guerrier terrible, qui maintenant combattrait Jupiter ? Déjà il a porté de près un coup à la main de Cypris, et tout à l'heure, ardent comme une divinité, il s'est élancé sur moi. »

Il dit et s'assied sur les sommets de Pergame, tandis que Mars se jette dans les lignes troyennes, afin de les exciter. Il emprunte la figure du fougueux Acamas, chef des Thraces, et s'adressant aux fils de Priam :

« Jusqu'à quand, leur dit-il, laisserez-vous les Grecs moissonner l'armée ; attendez-vous qu'ils combattent autour des portes ? Un guerrier que nous honorions autant que le divin Hector est étendu dans la plaine. C'est Énée, fils du magnanime Anchise ; allons, sauvons du tumulte notre vaillant compagnon. »

Ces mots raniment toutes les forces, enflamment tous les courages ; alors Sarpédon adresse au noble Hector ces vifs reproches :

« Hector, qu'as-tu fait de ton ancienne vaillance ? tu promettais de défendre la ville, sans troupes, sans alliés, seul avec tes frères et les gendres de Priam ; et moi je ne puis remarquer ni même apercevoir aucun d'eux ; ils tremblent comme, devant un lion, les chiens du berger ; et c'est nous qui soutenons le combat, nous qui ne sommes ici qu'auxiliaires et qui venons de loin. Car la Lycie, arrosée par le tourbillonnant Xanthe, est une contrée lointaine ; j'y ai laissé mon épouse chérie, mon enfant au berceau, et mes nombreux trésors, que convoite le pauvre. Je ne laisse pas toutefois d'exciter les Lyciens, et suis toujours prêt à combattre les guerriers, quoique je n'aie rien ici que les Grecs puissent me ravir et emporter. Hector ! tu t'arrêtes ; tu n'exhortes pas même les autres Troyens à résister aux ennemis, à défendre leurs épouses. Prends garde qu'enveloppés comme dans un vaste filet de lin, vous ne deveniez la proie des

fil de Danaüs. Car ils ne tarderont pas à détruire votre belle cité. Il faut donc que tu songes nuit et jour à supplier les chefs des auxiliaires de tenir bon sans relâche, et d'oublier leurs graves sujets de plainte. »

Ainsi parle Sarpédon et son discours a mordu l'âme d'Hector. Le héros soudain saute en armes de son char, agite ses javelots, parcourt toute l'armée, excite les combattants et ranime la terrible bataille. Les Troyens se retournent et font face aux Grecs. Ceux-ci se serrent pour braver le choc. Personne ne songe à fuir. Tel, lorsque dans une aire sacrée, sous l'effort des vanneurs, la blonde Cérès, aidée par le souffle de la brise, sépare la paille du grain pesant, le monceau de paille est revêtu d'une poudre légère : ainsi les Grecs sont couverts d'une poussière blanchâtre que, dans leurs rangs, soulève jusqu'au ciel d'airain le trépignement des coursiers, maintenant que les deux armées de nouveau s'entremêlent et que les écuyers ont fait retourner leurs chars. Les combattants dirigent droit devant eux la force de leurs mains ; l'impétueux Mars couvre d'un nuage le champ de bataille qu'il parcourt pour seconder les Troyens ; il porte ses pas de toutes parts, docile aux prières que lui a faites Phébus, aussitôt qu'il a vu s'éloigner Minerve, protectrice des Argiens.

Apollon, alors, fait sortir Énée du sanctuaire et lui inspire une force nouvelle ; il paraît parmi ses compagnons, qui se réjouissent en le voyant sans blessure, plein de vie et brûlant d'ardeur. Toutefois ils ne l'interrogent pas ; les travaux que leur ont imposés Phébus, Mars, fléau des humains, et la Discorde insatiable de fureurs, ne leur en laissent pas le temps.

Cependant les deux Ajax, Ulysse, Diomède exhortent au combat les Grecs qui déjà, en leur âme, méprisent l'effort et les cris des Troyens. L'armée entière s'arrête avec fermeté ; telle, sous un ciel serein, la nue que le fils de Saturne a fixée sur le sommet d'une haute montagne, y reste immobile, tandis que sommeille la force de Borée et des autres vents impétueux dont le souffle dissipe les sombres nuages : ainsi les fils de Danaüs attendent intrépidement leurs ennemis, sans songer à fuir. Atride parcourt les rangs et prodigue ses ordres :

« Amis, soyez hommes, gardez un cœur imperturbable, que l'honneur vous soutienne dans cette violente mêlée ! La mort épargne plus qu'elle ne moissonne les guerriers qui craignent la honte ; et, pour les fuyards, il n'y a ni force ni gloire. »

En disant ces mots, le roi lance sa javeline et atteint un

chef valeureux, compagnon du grand Énée, Déicoon, fils de Pergase, que les Troyens honoraient autant que les fils de Priam, à cause de son ardeur à combattre au premier rang. Le puissant Agamemnon frappe son bouclier qui ne détourne point le trait; la pointé d'airain le traverse, déchire le baudrier et pénètre dans les flancs du héros. Il tombe avec fracas, et, sur lui, ses armes retentissent.

Alors Énée terrasse deux guerriers des plus vaillants parmi les Grecs, Créthon et Orsiloque, fils de Dioclès. Leur père habitait la superbe Phères; homme opulent, issu du fleuve Alphée qui coule largement sur la terre des Pyliens. Le fleuve donna le jour à Orsiloque, roi de peuples nombreux. Ce héros fut le père du magnanime Dioclès, et de Dioclès naquirent deux fils jumeaux, Créthon et Orsiloque, exercés à tous les combats. Tous deux, à peine sortis de l'enfance, montèrent sur de noirs vaisseaux et suivirent aux champs d'Ilion les autres Argiens, afin de venger l'honneur des fils d'Atrée. Mais la mort les y enveloppa de ses voiles! Comme deux lionceaux nourris par leur mère, au sommet des montagnes, dans les profondes retraites d'une forêt, dévastent les étables, ravissent les bœufs et les grasses brebis, jusqu'à ce qu'enfin ils succombent sous les mains des pâtres qui les percent de l'airain aigu: ainsi, domptés par le bras du fils d'Anchise, les jeunes Grecs tombent, semblables à deux pins élancés.

Leur chute émeut de pitié le vaillant Ménélas qui s'élance au premier rang, resplendissant d'airain, en brandissant sa javaline. Mars excite son courage, pensant l'attirer et le faire périr sous les coups d'Énée. Antiloque, fils du magnanime Nestor, l'aperçoit et s'élance au premier rang; car il tremble que le pasteur des peuples ne succombe et n'entraîne avec lui le fruit de leurs travaux. Les deux rivaux déjà étendent les bras et croisent leurs javelines aiguës, brûlant de s'atteindre, lorsque Antiloque se place auprès d'Atride. Alors Énée, si vaillant qu'il soit, s'éloigne dès qu'il voit deux hommes réunis pour l'attendre. Ceux-ci entraînent les cadavres dans les rangs argiens, jettent les deux infortunés entre les mains de leurs compagnons, et retournent parmi les premiers combattants. Là ils immolent Pylémène, l'égal de Mars, chef des superbes Paphlagoniens, armés de boucliers. Atride, comme il s'arrête, lui brise la clavicule d'un coup de javeline, pendant qu'Antiloque, d'une énorme pierre, frappe au cou son écuyer Mydon, vaillant fils d'Atymnias, qui cherche à détourner ses chevaux. Les rênes, brillantes

d'ivoire, échappent de ses mains, et traînent dans la poussière ; aussitôt Antiloque s'élance le glaive à la main et lui perce la tempe. Il tombe expirant ; sa tête et son corps s'enfoncent dans le sable, qui, à cet endroit, est profond. Enfin ses coursiers, en trépignant, le font rouler sous leurs pieds ; Antiloque les excite et pousse le char dans les rangs argiens.

Hector, à travers les lignes, aperçoit les vainqueurs ; il s'élance sur eux à grands cris ; une épaisse phalange de Troyens se précipite sur ses pas. Mars et l'auguste Bellone marchent à leur tête ; la déesse entraîne dans la mêlée le terrible Tumulte ; Mars agite entre ses mains une immense javeline, et se montre tantôt devant Hector, tantôt sur les traces du héros. Le vaillant Diomède reconnaît le dieu et frémit. Tel un voyageur égaré, qu'arrête au terme d'une immense plaine le cours impétueux d'un torrent qui coule vers la mer, épouvanté du fracas des flots écumeux, rebrousse chemin à pas précipités : ainsi le fils de Tydée recule et s'écrie :

« Amis, nous admirons le noble Hector, comme combattant habile à lancer le javelot ; mais il a toujours auprès de lui l'un des dieux qui le préserve du mal. Maintenant Mars l'accompagne, semblable à un guerrier mortel. Ne laissez pas de faire face aux Troyens ; toutefois cédon, et ne résistons pas aux dieux. »

Il dit : et cependant les Troyens approchent. Alors Hector immole deux combattants expérimentés qu'emporte un même char : Anchiale et Ménesthe.

Leur chute émeut de pitié le grand fils de Télamon. Il se porte en avant, s'arrête, fait voler sa javeline étincelante, et frappe Amphios, fils de Sélage, qui dans Apèse possédait de nombreux trésors et un immense bétail. Mais la destinée l'amena au secours d'Ilion ; l'airain déchire son baudrier, et le long javelot pénètre dans ses flancs ; il tombe avec fracas. L'illustre Ajax soudain s'élance pour enlever ses armes ; aussitôt une grêle de dards aigus et brillants vole sur lui, et la plupart atteignent son bouclier. Cependant il appuie le pied sur le cadavre et ramène sa javeline, mais il ne peut ravir la belle armure, car les traits l'accablent. Il craint aussi d'être enveloppé par les phalanges serrées des braves Troyens ; ceux-ci nombreux et forts tendent leurs javelines, et, tout robuste qu'est le grand et illustre fils de Télamon, ils le forcent de reculer. Tandis qu'ils sont à l'œuvre dans la mêlée terrible, la Parque inexorable amène devant le divin Sarpédon Tlépolème, grand

et vaillant Héraclide. Le fils et le petit-fils de Jupiter marchent l'un sur l'autre; bientôt ils se sont rapprochés; Tlépolème, le premier, s'écrie :

« Sarpédon, chef de Lyciens, quelle nécessité, guerrier inhabile, t'amène dans les batailles pour trembler? Ceux qui te disent né du dieu qui porte l'égide sont des imposteurs; car tu es bien inférieur aux hommes d'autrefois qui naquirent de Jupiter, et qui furent comme fut, dit-on, l'un d'eux : Hercule, mon inébranlable père, au cœur de lion; il vint ici jadis, à cause des coursiers de Laomédon, fils de Tros; avec six navires et une poignée de combattants, il renversa la grande Ilion, et fit de ses rues un désert. Mais toi, ton cœur est lâche, tes soldats périssent, et, fusses-tu plus vaillant, je pense que tu n'aurais encore amené de la Lycie aux Troyens qu'un secours inutile; car, dompté par mes mains, tu vas franchir les portes de Pluton. »

Sarpédon, chef des Lyciens, lui répond : « Tlépolème, ce héros détruisit en effet la sainte Troie à cause de la perversité de l'illustre Laomédon, qui reconnut ses bienfaits par des paroles outrageantes, et lui refusa les coursiers qui l'avaient attiré de si loin. Mais toi, je te le prédis, je vais te livrer à la mort et à la Parque noire. Dompté par ma javeline, tu donneras à moi la gloire, à l'agile Pluton ton âme. »

Pendant que Sarpédon parle, Tlépolème lève sa javeline de frêne, et les deux grands traits volent en même temps. Le fils d'Hercule tombe, la gorge traversée par l'airain fatal; la nuit sombre enveloppe ses yeux. Cependant sa longue javeline blesse à la cuisse le roi des Lyciens; la pointe impétueuse traverse les chairs et pénètre jusqu'à l'os; mais son père encore une fois le préserve de la mort.

Les nobles compagnons du divin Sarpédon l'emportent du champ de bataille, et tandis qu'ils l'entraînent, le trait lui cause de cruelles douleurs; nul parmi eux, en le faisant monter à la hâte sur son char, n'a songé à l'extraire de la blessure, tant était grande leur anxiété en lui donnant leurs soins.

Les Grecs de l'autre côté tirent Tlépolème hors de la mêlée. A cette vue, l'âme forte d'Ulysse est émue de colère; il agite en son esprit et en son cœur si d'abord il poursuivra le fils du retentissant Jupiter, ou s'il ravira la vie à de nombreux Lyciens. Mais la destinée ne veut pas que le généreux fils de Jupiter périsse sous l'airain aigu du magnanime Ulysse. Minerve tourne

donc son courroux contre la foule. Alors il moissonne Coranos, Alastor, Chromios, Alcandre, Halios, Noémon, Prytanis; et sans doute le divin Ulysse aurait fait encore des victimes, si Hector n'eût bientôt aperçu le carnage. Aussitôt, étincelant d'airain, le fils de Priam s'élance au premier rang, portant aux Grecs l'épouvante. Son approche réjouit le divin Sarpédon, qui lui adresse ces paroles lamentables :

« Fils de Priam, ne permets pas que je devienne la proie des Achéens; viens à mon secours; qu'au moins la vie m'abandonne dans vos murs. Car, je n'espère plus, par mon retour au sein de mon palais, dans ma douce patrie, combler de joie mon tendre enfant, mon épouse bien-aimée. »

Il dit : Hector, sans lui répondre, se précipite, brûlant de repousser les Grecs et d'immoler de nombreux héros. Cependant les nobles compagnons du roi lycien le déposent à l'ombre du superbe hêtre de Jupiter. Là le généreux Pélagon, qui était pour lui un compagnon bien-aimé, arrache de la plaie la lance de frêne. Alors son âme l'abandonne; un nuage se répand sur ses yeux. Mais bientôt il reprend ses esprits, et le souffle de Borée ranime son cœur défaillant.

Les Grecs, pressés par Hector et par le dieu de la guerre, ne se retournent point du côté de la flotte; ils ne se portent pas non plus en avant, mais ils reculent pas à pas, car ils n'ignorent point que Mars est dans les rangs ennemis. Quel guerrier tombe le premier sous les coups du fils de Priam et de l'inflexible dieu? Quel guerrier immolent-ils le dernier? Teuthras, semblable aux immortels; puis Oreste, habile à exciter les coursiers; Tréchos, l'un des Étoliens; OEnome; Héliénos, fils d'OEnops, et Oresbe au casque étincelant. Ce héros habitait Hyla, appliqué à faire valoir ses vastes domaines, qu'entourait le lac Céphise, près du riche peuple des Béotiens.

La ruine des Grecs, dans cette mêlée terrible, n'échappe pas aux regards de Junon; soudain elle adresse à Minerve ces paroles rapides :

« Hélas! infatigable fille de Jupiter, nous aurons sans doute vainement promis à Ménélas qu'il ne retournerait pas dans sa patrie avant d'avoir renversé la superbe Iliou, si nous ne réprimons la fureur du farouche Mars. Mais suis-moi, et songeons à notre impétueuse valeur. »

Elle dit, et persuade la déesse aux yeux d'azur. Junon elle-même, auguste fille de Saturne, harnache les coursiers aux brides d'or, pendant que Hébé se hâte d'adapter aux deux ex-

trémities de l'essieu de fer les roues à huit rayons d'airain ; les jantes sont d'or incorruptible, mais les bandes sont d'airain merveilleusement ajusté : travail admirable à voir. Les moyeux sont d'argent et le siège pose sur des courroies d'or et d'argent. Le devant du char forme un double pourtour d'où sort le timon d'argent. A son extrémité, la jeune déesse assujettit le magnifique joug d'or et les belles attaches d'or. Junon, avide de discorde et de guerre, amène sous le joug ses coursiers fougueux.

Cependant Minerve laisse tomber, sur le sol du palais paternel, le voile magnifiquement orné qu'elle-même a tissu de ses mains ; puis elle revêt la cuirasse du dieu qui excite les nuées, et s'arme pour la guerre déplorable. Autour de ses épaules elle jette l'égide à franges, arme terrible que la crainte couronne de toutes parts. On y voit la Discorde, la Force et le Tumulte sanglant ; on y voit encore la tête de la Gorgone, horrible monstre, prodige effrayant et divin. La déesse met sur son front un casque, bombé tout à l'entour, à quatre cônes d'or, qui pourrait couvrir les piétons de cent villes. Elle pose les pieds sur le char flamboyant et prend une lance pesante, immense, assez forte pour renverser les lignes des guerriers contre lesquels elle s'irrite, fille d'un père impétueux. Junon excite du fouet les chevaux rapides. Devant les déesses s'ouvrent d'elles-mêmes, avec fracas, les portes du ciel qui gardent les Saisons ; ces divinités veillent sur le vaste ciel et sur l'Olympe ; elles écartent ou rapprochent le nuage épais qui en ferme l'entrée. Junon et Minerve poussent, à travers les portes, les coursiers dociles à l'aiguillon, et elles trouvent Jupiter, assis loin des autres dieux, sur la plus élevée des nombreuses cimes de l'Olympe. Junon, arrêtant le char, veut sonder les pensées de son époux.

« Puissant Jupiter, dit-elle, ne blâmes-tu point Mars de ses cruautés ? Combien de Grecs, et quels vaillants hommes il vient de tuer témérairement, et non comme il convient : j'en suis navrée de douleur ; cependant Cypris et Phébus se réjouissent paisiblement de leur ouvrage ; ils excitent ce dieu insensé, qui ne connaît aucun droit. Puissant Jupiter, ne t'irriteras-tu point, si j'éloigne du combat Mars grièvement blessé ? »

Le dieu, assembleur de nuages, lui répond et dit : « Va, excite contre lui Minerve ; c'est elle surtout qui est accoutumée à lui faire connaître les cruelles souffrances. »

Il dit : et Junon n'a garde de lui désobéir ; elle fouette les

coursiers qui, déjà d'eux-mêmes, volent avec ardeur, à égale distance de la terre et du ciel étoilé. Autant d'espace embrasse dans les airs le regard d'un homme assis au sommet d'une roche escarpée, à contempler les sombres flots de la haute mer : autant les coursiers hennissants des immortels en franchissent d'un saut. Bientôt les déesses touchent aux remparts de Troie, aux rives où Scamandre et Simois réunissent leurs ondes. Là Junon arrête le char, dételle les coursiers, et les enveloppe d'un brouillard impénétrable, pendant que le dieu Simois fait naître pour eux une pâture divine.

Les déesses, en voltigeant comme de tendres colombes, s'éloignent, animées du désir de défendre les Achéens. Lorsqu'elles arrivent au lieu où combattent, de pied ferme, les plus nombreux et les plus vaillants, serrés autour du robuste Diomède, semblables à des lions furieux ou à des sangliers lents à se laisser vaincre, Junon s'arrête et pousse un grand cri ; elle prend la figure du magnanime Stentor, héros à la voix d'airain, qui se fait entendre autant que cinquante guerriers.

« Quelle honte, ô Grecs nobles en apparence, et misérablement lâches ! aussi longtemps qu'Achille se mêlait au combat, jamais les Troyens ne dépassaient les portes de Dardanos, tant ils redoutaient la lance impétueuse de ce héros ; et maintenant ils combattent loin d'Ilion, près des navires ! »

Ces paroles raniment toutes les forces et enflamment tous les courages. Cependant Minerve s'est élancée vers Diomède ; elle le trouve près de son char ; il expose au souffle du vent la blessure que lui a faite Pandaros. La sueur inonde sa poitrine sous le large baudrier qui soutient son écu ; il souffre, et ses bras se fatiguent. Enfin, soulevant son baudrier, il étanche son sang noir, quand la déesse se place à côté du joug, et lui dit :

« Combien le fils de Tydée est loin de ressembler à son père ! celui-ci était de petite taille, mais un guerrier. Même après que je lui eus défendu de combattre et de s'emporter, lorsque, seul des Argiens, il fut envoyé dans Thèbes, près des nombreux fils de Cadmus, après que je lui eus ordonné de prendre paisiblement part aux festins, dans leurs palais, excité par son cœur, comme toujours plein d'audace, il provoqua les jeunes Thébains et fut facilement vainqueur en toutes les épreuves, car j'étais pour lui une sûre protectrice. Maintenant, c'est auprès de toi que je me tiens ; c'est toi que je protège ; c'est toi que j'exhorte

à combattre les Troyens. Mais une fatigue invincible énerve tes forces, ou la crainte te serre le cœur et t'arrête. Oh ! non, tu n'es point issu de l'illustre fils d'Oénée.

— O déesse, reprend Diomède, je te reconnais, fille du dieu qui porte l'égide, je veux te dire ma pensée sans détour et ne te rien céler. Je n'éprouve ni mollesse ni crainte ; mais je n'ai point oublié tes ordres : tu m'as recommandé, si Vénus paraissait dans la mêlée, de la blesser avec l'airain aigu, mais de ne point combattre les autres immortels. J'ai donc reculé et ordonné aux Argiens de se réunir ici, car je vois Mars lui-même présider au combat.

— Fils de Tydée, répond la déesse, héros le plus cher à mon âme, ne redoute maintenant ni Mars ni aucun autre des immortels, car je veux être pour toi une sûre protectrice. Suis-moi donc ; dirige sur Mars tes coursiers fougueux ; frappe-le de près ; ne respecte point un dieu cruel, furieux, inconstant. Il promit jadis à Junon et à moi de seconder les Grecs, d'attaquer leurs ennemis, et tu le vois, oubliant sa parole, se mêler aux Troyens. »

A ces mots, elle entraîne par la main et pousse Sthénélos, qui soudain saute à terre. La déesse impatiente prend place sur le char à côté du divin Diomède. L'essieu de hêtre gémit sous le poids, car il porte une déesse terrible et un guerrier vaillant. Pallas saisit le fouet et les rênes, et dirige soudain contre Mars les coursiers fougueux. Le dieu cependant vient d'immoler le grand Périphas, le plus brave des Étoliens, fils de l'illustre Ochésios. Tout souillé de sang, il le dépouille de son armure. Alors Minerve, pour se rendre invisible à l'impétueuse divinité, couvre sa tête du casque de Pluton, et Mars, fléau des humains, n'aperçoit que le noble Diomède.

Il laisse Périphas étendu au lieu même où il lui a ravi l'âme, et se précipite sur le fils de Tydée. Les combattants marchent l'un sur l'autre ; bientôt ils se sont rapprochés. Mars, le premier, avide de carnage, se penche en avant et fait passer, au-dessus du joug et des rênes, sa javeline d'airain ; mais Minerve, de sa forte main, la saisit, et, l'écartant du char, fait qu'elle frappe à vide. Alors le robuste Diomède lance son trait, que Minerve pousse dans le flanc du dieu de la guerre, à travers sa ceinture. Le coup porte, la peau délicate est cruellement déchirée, et lorsque le héros ramène sa javeline, l'inflexible Mars jette un cri retentissant comme le cri de neuf ou dix mille guerriers livrés à la fureur des batailles. L'effroi s'empare des Grecs et

des Troyens, tant retentit la voix de l'insatiable dieu de la guerre.

Telles apparaissent, au-dessous des nuées, de sombres vapeurs rapidement poussées par la violence d'une tempête brûlante : tel l'inflexible dieu se montre aux yeux de Diomède, lorsqu'il se mêle aux nuages pour traverser le vaste ciel. Bientôt il atteint l'Olympe escarpé. Le cœur contristé, il s'assied auprès de Jupiter, et, montrant le sang immortel qui jaillit de sa blessure, il prononce en gémissant ces paroles rapides :

« Puissant Jupiter, n'es-tu pas saisi d'indignation, quand tu vois des actions aussi violentes ? Chaque jour les dieux se tourmentent cruellement entre eux, par leurs desseins contraires, et pour l'amour des humains. Mais nous te désapprouvons tous, car tu as donné le jour à une déesse insensée, pernicieuse, qui ne se plaît que dans l'iniquité. Les autres dieux qui habitent l'Olympe t'obéissent, et tous nous nous soumettons à ta puissance. Elle seule, tu ne la contiens ni par tes châtimens, ni par tes ordres, et tu lui pardones tout, parce que seul tu as engendré cette divinité funeste. C'est elle qui maintenant excite à s'emporter contre les dieux le superbe Diomède ; d'abord il a frappé la main de Cypris ; puis il s'est rué sur moi, semblable à une divinité ; et si mes pieds rapides ne m'avaient sauvé du péril, sans doute j'eusse longtemps souffert parmi les horreurs du carnage, ou, vivant, il m'eût étendu sans force sous les coups de l'airain. »

Jupiter lance à son fils un regard courroucé, et s'écrie : « Divinité inconstante, ne viens pas auprès de moi pour te plaindre ; tu es le plus haïssable des habitants de l'Olympe ; sans cesse tu te plais aux discordes, aux combats, aux querelles ; tu as l'esprit inflexible et intraitable de ta mère Junon, que je puis à peine dompter par mes réprimandes ; je soupçonne que maintenant tu souffres pour avoir suivi ses leçons. Mais je ne veux pas te laisser plus longtemps en proie à la douleur, car tu es mon fils, et c'est mon épouse qui t'a donné le jour. Cruel comme tu te montres, si tu étais issu d'une autre divinité, déjà depuis longtemps tu serais tombé au dernier rang des habitants du ciel. »

Il dit, et commande à Pæon de le guérir. Pæon, en versant sur la blessure des baumes salutaires, calme sa souffrance, car la mort n'a point de prise sur un dieu. Aussi promptement que, tourné par une main rapide, le lait liquide se caille, lorsqu'on

y verse le suc du figuier : aussi promptement est guéri l'impétueux Mars. Hébé le conduit au bain ; puis, paré de riches vêtements, il s'assied auprès du fils de Saturne, et se complait dans sa gloire.

Les deux déesses, l'Argienne Junon, et Minerve, puissante protectrice, rentrent au palais de Jupiter, lorsqu'elles ont éloigné du carnage Mars, fléau des humains.



CHANT VI.

Alors il n'y eut plus à cette terrible bataille que les Troyens et les Grecs, et longtemps elle flotta dans la plaine, entre le Simois et le cours du Xanthe, où ils se lancèrent tour à tour leurs javelines d'airain.

Ajax enfin, rempart de la Grèce, le premier rompit une phalange troyenne, et sauva ses compagnons en attaquant le plus vaillant des Thraces, Acamas, fils d'Eussor, guerrier grand et robuste. Il le frappe à la tête; sa pointe d'airain traverse le cône du casque à flottante crinière, brise le front et pénètre dans la cervelle; les ténèbres enveloppent les yeux du héros.

Ensuite le vaillant Diomède immole Axyle, fils de Teuthranis, qui habitait la riante Arisba, riche et chéri des humains, car son palais était bâti sur la route, et il les accueillait tous cordialement. Mais aucun de ses hôtes ne se jette au-devant du coup pour éloigner l'affreuse mort, et le fils de Tydée tue à la fois ce héros et son écuyer Calésios, qui tient les rênes des coursiers. Tous deux ensemble descendent aux demeures de Pluton.

Euryale fait périr Dréros et Opheltios; puis il s'élance sur Èsèpe et Pédase, que la naïade Abarbarée conçut de l'irréprochable Bucolion, premier-né de l'illustre Laomédon, fruit d'un amour clandestin. Bucolion, en paissant ses brebis, s'unit à la nymphe, qui donna le jour à deux jumeaux. Le fils de Mécistée fait évanouir la force de leurs beaux membres, et les dépouille de leurs armes. L'inébranlable Polypètes terrasse Astyale. Ulysse, de sa javeline d'airain, tue Pidyte de Percoze; et Teucer, le noble Arétaon. Antiloque, fils de Nestor, de sa pique étincelante, immole Ablère; et Agamemnon, roi des guerriers, Élatos qui habitait la ville escarpée de Pédase, sur les belles rives du Satniois. Phylaque vent fuir,

le héros Léitos lui fait mordre la poussière; et Mélanthios tombe sous les coups d'Eurypyle.

Ménélas prend vivant Adraste. Les chevaux du Troyen se sont jetés, pleins de trouble, dans les branches d'un tamaris; ils ont brisé l'extrémité du timon, et, dégagés du char, ils fuient vers la ville, où déjà la foule se précipite saisie d'épouvante; mais lui-même est tombé auprès de la roue; il frappe de son front la poussière, lorsque Atride s'arrête vers lui, et le menace de sa longue javeline. Adraste, alors, embrasse ses genoux et implore sa pitié :

« Épargne-moi, fils d'Atrée; accepte une juste rançon; de nombreux trésors sont renfermés dans le palais opulent de mon père : de l'airain, de l'or et du fer difficile à travailler. Il te donnerait des présents infinis, s'il me savait vivant sur les vaisseaux des Grecs. »

Il dit et touche le cœur du héros, qui déjà s'apprête à le donner à ses serviteurs pour qu'ils le conduisent vers la flotte, lorsque Agamemnon accourt et éclate en reproches :

« Faible Ménélas! pourquoi prendre un tel soin de ces hommes? Certes les Troyens ont bien agi en ta demeure. Que nul d'eux n'évite nos mains ni l'instant suprême, pas même l'enfant dans le sein de sa mère; qu'ils périssent tous ensemble sous les ruines d'Ilion, sans honneurs, sans sépulture. »

A ces justes réprimandes d'un frère, Ménélas change de sentiment; de sa forte main il repousse Adraste, que le puissant Agamemnon frappe dans le flanc. Le Troyen tombe à la renverse; Atride lui presse du pied la poitrine et retire sa javeline de frêne. Cependant Nestor encourage à grands cris les Argiens.

« Héros, fils de Danaüs, amis, serviteurs de Mars, que personne, se jetant sur le butin, ne reste en arrière pour retourner, les mains plus pleines, sur les vaisseaux. Mais tuons les hommes; ensuite, sur le champ de bataille, vous dépouillerez paisiblement les morts. »

Ces paroles raniment toutes les forces et enflamment tous les courages. Alors les Troyens, vaincus par leur mollesse, auraient été refoulés dans Ilion par les Grecs intrépides, si le fils de Priam, Hélénos, le plus habile des interprètes du vol des oiseaux, s'approchant d'Énée et d'Hector, ne leur eût dit :

« Hector, Énée, c'est sur vous que pèse le labour des Lyciens et des Troyens, car vous excellez en toute entreprise, au

conseil comme à la bataille; faites donc halte ici; retenez l'armée devant les portes, parcourez tous les rangs, empêchez nos guerriers de se jeter dans les bras de leurs femmes, et de se rendre la risée des ennemis. Lorsque vous aurez raffermi toutes les phalanges, nous resterons ici de pied ferme, et nous contiendrons les Grecs, quoique accablés de fatigue, car la nécessité nous fait loi. Hector, alors, retourne dans nos murs, dis à notre mère de rassembler les vénérables Troyennes, de les conduire sur le sommet de la citadelle, au temple de Minerve, d'ouvrir les portes de la sainte demeure, de déposer sur les genoux de la déesse le voile qui lui semble le plus précieux, le plus grand de ceux que renferme son palais, celui qu'elle préfère de beaucoup, enfin de promettre de lui sacrifier dans son temple douze génisses indomptées, si elle prend pitié d'Ilion, des femmes troyennes et de leurs tendres enfants; si elle consent à éloigner de nos remparts sacrés le fils de Tydée, guerrier farouche, terrible arbitre de la fuite, car je le crois le plus vaillant des Achéens. Achille lui-même, que l'on dit né d'une déesse, ne nous a jamais paru si redoutable. Sans doute, Diomède est transporté de rage, et il n'est point de bras qui puisse rivaliser avec le sien. »

Il dit : Hector n'est point indocile aux conseils de son frère; soudain il saute en armes de son char, agite les javelots, parcourt toute l'armée, excite l'ardeur des combattants et ranime la terrible bataille. Les Troyens se retournent et font face aux Achéens. Ceux-ci reculent et suspendent le carnage; ils pensent que l'un des immortels vient de descendre du ciel étoilé pour porter secours aux Troyens, tant ils se sont promptement ralliés. Cependant Hector, d'une voix tonnante, encourage l'armée :

« Magnanimes Troyens, lointains auxiliaires, soyez hommes amis, souvenez-vous de votre impétueuse valeur, pendant que je rentre dans Ilion, pour recommander aux sages vieillards et à nos épouses d'implorer les dieux et de leur vouer des hécatombes. »

Il dit, et s'éloigne; la bordure du bouclier noir qui le couvre frappe à la fois ses talons et sa tête.

Cependant Glaucos, fils d'Hippoloque, et Diomède, brûlant de combattre, marchent l'un sur l'autre entre les deux armées. Déjà ils sont prêts de s'atteindre, lorsque le fils de Tydée, le premier, prononce ces paroles :

« Qui donc es-tu parmi les humains, ô le plus vaillant de

guerriers ? je ne t'ai point encore aperçu dans les glorieuses batailles, et maintenant tu surpasses tes compagnons en audace, puisque tu attends ma javeline. Malheur à ceux dont les fils viennent au-devant de ma colère ; mais si, l'un des immortels, tu descends du ciel, je ne veux point combattre les divinités célestes. Car le fils de Dryas, le vaillant Lycurgue, n'a pas vécu longtemps après avoir fait la guerre aux dieux. Ce héros, jadis, poursuivit les nourrices du délirant Bacchus, sur le mont sacré de Nysa ; frappées par l'homicide Lycurgue, les Bacchantes laissent tomber leurs thyrses ; le dieu effrayé se plonge dans les flots de la mer, et Thétis le reçoit tout tremblant dans son sein, tant les menaces d'un homme l'ont saisi d'épouvante. Mais les dieux s'indignèrent ; le fils de Saturne priva Lycurgue de la vue, et sa vie ensuite fut de courte durée, car il était haï de tous les immortels. Je ne voudrais donc point lutter contre les divinités bienheureuses. Mais si tu es l'un des humains qui se nourrissent des fruits de la terre, approche encore, afin que tu atteignes plus vite les limites du trépas. »

L'illustre fils d'Hippoloque répond en ces termes : « Magnanime fils de Tydée, pourquoi me demander mon origine ? Les générations des hommes sont comme celles des feuilles. Le vent jette les feuilles à terre, mais la féconde forêt en produit d'autres, et la saison du printemps revient ; de même la race des humains naît et passe. Cependant, si tu désires aussi savoir ces choses, afin d'être bien informé sur notre famille, nombre de mortels la connaissent. Au fond de l'Argolide, fertile en coursiers, est la ville d'Éphyre, où régna le fils d'Éole, Sisyphe, le plus rusé des mortels. Ce héros donna le jour à Glaucos, et Glaucos engendra l'irréprochable Bellérophon, que les dieux dotèrent de la beauté et du mâle courage que l'on aime. Cependant Proëtos, en son âme, conçut contre lui des desseins funestes ; d'abord il l'exila de la ville où il était de beaucoup le plus puissant des Achéens, car Jupiter les avait soumis à son sceptre. L'épouse de Proëtos, la divine Antée, désira éperdument s'unir en secret au héros Bellérophon. Mais elle ne put séduire son âme prudente, et trompant le roi Proëtos, elle lui dit :

« Meurs ! ô Proëtos, ou fais périr Bellérophon, qui a voulu s'unir avec moi d'amour quoique je ne le voulusse pas. »

« Elle dit, et la colère s'empare du roi. Toutefois, une crainte religieuse lui défend d'immoler le héros ; mais il trace, dans une tablette pliée, des caractères de mort, lui remet ce signe

funeste, l'envoie en Lycie, et lui ordonne, afin qu'il périsse, de le montrer au roi son beau-père. Bellérophon part, mais les dieux veillent sur lui. Il arrive sur les rives du Xanthe, et le roi de cette vaste contrée l'honore avec joie. Pendant neuf jours il le fête comme un hôte, et chaque jour il sacrifie un taureau. Lorsque pour la dixième fois brille l'Aurore aux doigts de rose, il l'interroge, et demande à voir le signe et ce qu'il apporte de son gendre Proctos. A peine a-t-il reçu ce fatal message, qu'il ordonne à Bellérophon de tuer l'invincible Chimère, qui était de la race des dieux et non des hommes. Lionne par la tête, elle avait un corps de chèvre et une queue de serpent : sa bouche vomissait des flammes impétueuses et terribles. Docile aux signes divins, Bellérophon l'extermina ; ensuite il combattit les illustres Solymes, et, si l'on en croit la renommée, jamais plus terrible combat ne fut soutenu contre des hommes ; enfin, il détruisit les farouches Amazones. A son retour, le roi lui dresse une dernière et formidable embûche : il choisit, dans la vaste Lycie, les plus vaillants guerriers et les plaça sur son passage ; mais pas un d'eux ne revit ses demeures : l'irréprochable Bellérophon les immola tous. Le roi alors reconnut en lui un digne rejeton des dieux. Il le retint en Lycie, lui fit épouser sa fille, et voulut qu'il partageât avec lui les honneurs de la royauté. Les Lyciens lui donnèrent à cultiver, parmi leurs champs, un vaste enclos, riche par ses vignes fécondes et ses moissons abondantes. L'illustre Bellérophon eut, de son épouse, trois enfants : Isandre, Hippoloque et Laodamie. Le prudent Jupiter s'unit à Laodamie, qui donna le jour au divin Sarpédon. Mais Bellérophon devint odieux à tous les immortels ; seul il errait dans la plaine d'Alion, dévorant son âme, fuyant les sentiers fréquentés par les humains. Diane, irritée, perça de ses traits sa fille ; et Mars, insatiable de guerre, tua son fils Isandre dans un combat contre les illustres Solymes. Hippoloque fut mon père, et je déclare être né de lui ; il m'envoya dans Ilion en me recommandant surtout de combattre avec vaillance, et de me montrer partout aux premiers rangs, pour ne point ternir le nom de mes ancêtres, qui, dans Éphyre comme aux champs lyciens, se signalèrent parmi les plus braves. Telle est mon origine, tel est le sang dont je me glorifie de descendre. »

Il dit : Diomède, pénétré de joie, enfonce sa javeline dans les sillons fertiles, et adresse au pasteur des peuples ces douces paroles :

« Certes tu es pour moi un ancien hôte paternel, car le divin OEnée, mon aïeul, jadis reçut en ses palais l'irréprochable Bellérophon, et le retint durant vingt jours. Les deux héros se firent de nobles présents : OEnée offrit un baudrier brillant de pourpre, et Bellérophon, une coupe d'or qu'à mon départ j'ai laissée dans ma demeure. Je ne me souviens point de Tydée. J'étais encore enfant lorsqu'il se rendit à Thèbes, où périt l'armée des Achéens. Je suis donc, dans Argos et parmi les Grecs, ton hôte chéri ; tu seras le mien en Lycie, lorsque j'irai parmi ces peuples. Évitions, dans la mêlée, de croiser nos javelines. Assez d'autres Troyens ou auxiliaires, que j'aurai poursuivis ou que m'amèneront les dieux, tomberont sous mes coups ; et toi, tu rencontreras assez d'Achéens que tu pourras immoler. Mais échangeons nos armes, que personne n'ignore que nous nous glorifions d'être hôtes l'un de l'autre, à cause de nos aïeux. »

A ces mots, les deux héros sautent de leurs chars, et, se serrant la main, cimentent une alliance inviolable. Alors Jupiter, fils de Saturne, ravit à Glaucos la raison, car il échange avec le fils de Tydée son armure : de l'or pour de l'airain ; le prix d'une hécatombe pour celui de neuf bœufs !

Hector cependant arrive près du hêtre et des portes de Scées. Autour de lui accourent les femmes et les filles troyennes ; elles s'informent du sort de leurs fils, de leurs frères, de leurs amis, de leurs époux. Mais il leur prescrit d'aller toutes en ordre implorer les dieux, et sur beaucoup d'elles des calamités sont suspendues.

Bientôt il atteint le magnifique palais de Priam qu'entoure un portique éclatant ; dans l'intérieur, il y a cinquante chambres nuptiales, construites, l'une près de l'autre, en pierres polies. Là reposent, auprès de leurs épouses, les fils de Priam. De l'autre côté, et en face, dans la cour des femmes, s'élèvent l'une près de l'autre, construites en pierres polies, douze chambres nuptiales aux toits superbes, où reposent, auprès de leurs chastes épouses, les gendres du roi. C'est là qu'Hector rencontre sa généreuse mère, comme elle va chez Laodicé, la plus belle de ses filles ; Hécube lui prend la main, et s'écrie :

« Mon enfant, pourquoi, quittant la guerre où éclate l'audace, reviens-tu près de moi ? Ah ! sans doute, les cruels fils de la Grèce nous accablent en combattant sous nos remparts ! Cependant ton cœur s'excite à monter au sommet de la citadelle pour lever les mains vers Jupiter. Mais arrête un moment ;

je vais t'apporter un vin délectable; tu feras d'abord des libations à Jupiter et aux autres immortels; il te sera ensuite utile de boire à longs traits. Le vin ranime la force d'un guerrier épuisé de fatigue, et tu t'es fatigué en défendant tes compagnons.

— Ma vénérable mère, répond le magnanime Hector, ne m'apporte pas ce vin réjouissant, de peur que tu ne m'énerves, et que je n'oublie ma valeur; je crains d'ailleurs de faire des libations au père des dieux, avec des mains impures; il n'est point permis d'implorer, souillé de sang et de poussière, le puissant fils de Saturne. Mais toi, ma mère, rassemble les vénérables Troyennes; allez, avec des parfums, au temple de Minerve la meneuse de butin; dépose sur les genoux de la déesse le voile le plus précieux, le plus grand de ceux que renferme ton palais, celui que tu préfères de beaucoup, et promets de lui sacrifier dans son temple douze génisses indomptées, si elle prend pitié d'Ilion, des femmes troyennes et de leurs tendres enfants; si elle consent à éloigner de nos remparts sacrés le fils de Tydée, guerrier farouche, terrible arbitre de la fuite. Va donc au temple de Minerve, pendant que j'irai trouver Pâris, pour l'emmener avec moi, si toutefois il veut écouter mes conseils. Ah! puisse la terre l'engloutir, car le roi de l'Olympe l'a fait naître pour devenir le fléau des Troyens, du magnanime Priam et de ses fils! Si je le voyais descendre aux demeures de Pluton, mon âme à l'instant oublierait ses amers soucis. »

Il dit : Hécube le quitte et appelle dans le palais ses suivantes, qui vont par la ville convoquer les vénérables Troyennes. La reine cependant descend dans sa chambre parfumée, où sont ses voiles artistement variés, œuvre des femmes de Sidon, que Pâris lui-même amena de la Phénicie, lorsqu'il eut navigué sur la vaste mer, dans ce voyage où il ravit Hélène, issue d'un père puissant. Hécube choisit un voile et l'emporte pour l'offrir à Minerve. C'est le plus beau par ses couleurs variées, c'est aussi le plus grand; il brille comme un astre, et il est placé au-dessous de tous les autres. La reine sort du palais, accompagnée de nombreuses et vénérables Troyennes.

Elles arrivent au temple de Minerve, sur le sommet de la citadelle. La belle Théano, fille de Cissé, épouse d'Anténor, leur ouvre les portes; car les Troyennes l'ont nommée prêtresse de la déesse. Toutes les femmes, jetant des cris de détresse, lèvent leurs mains vers Minerve. Théano prend le voile, le place

sur les genoux de la fille du grand Jupiter, et en l'implorant lui adresse ces vœux :

« Auguste Minerve, sauvegarde de notre ville, ô la plus noble des déesses, brise la lance de Diomède. Fais que ce héros lui-même tombe, le front dans la poussière, devant les portes de Scées. Nous te sacrifierons dans ce temple douze génisses indomptées, si tu prends pitié d'Ilion, des femmes troyennes et de leurs tendres enfants. »

Telle est sa prière ; mais Minerve ne l'exauce point. Pendant que les femmes imploront la déesse, fille du grand Jupiter, Hector va au superbe palais qu'Alexandre lui-même a bâti, aidé des plus habiles ouvriers qui habitent la riche Ilion. Ceux-ci, près des demeures de Priam et d'Hector, sur le sommet de la citadelle, ont élevé sa maison, sa chambre de l'hyménée et ses portiques. Le héros y entre, tenant à la main une javeline de onze coudées, où brille une pointe d'airain qu'assujettit un anneau d'or. Il trouve Paris dans sa chambre nuptiale, occupé à polir sa superbe armure : l'écu, la cuirasse et l'arc recourbé. L'Argienne Hélène, assise au milieu de ses femmes, dirige leurs merveilleux travaux.

Hector, en voyant son frère, lui adresse ces vifs reproches : « Méchant, il te sied mal de donner place en ton âme à la colère. L'armée succombe en soutenant la bataille devant nos superbes remparts. A cause de toi, la guerre s'est allumée autour de la ville ; toi-même, tu combattrais celui que tu verrais s'éloigner de cette mêlée terrible. Suis-moi donc, de peur que bientôt l'incendie ne dévore Ilion. »

Alexandre, beau comme un dieu, répond à son frère : « Hector, tu ne me blâmes point sans raison, et tu ne dépasses point les bornes. Écoute ma réponse et crois-moi. Je n'ai contre les Troyens ni haine ni colère. Si je reste dans ma chambre nuptiale, c'est pour donner cours à ma douleur. Maintenant Hélène, par de douces paroles, me persuade de retourner au combat. Je pense comme elle que c'est ce que j'ai de mieux à faire, car la victoire est inconstante. Attends-moi donc, je revêts mes armes d'airain ; ou précède-moi, je te suis et promets de te rejoindre. »

Il dit : Hector ne réplique pas, et la belle Hélène adresse au héros de douces paroles : « Frère d'une femme haïssable, déplorable cause de bien des maux, plutôt aux dieux que, le jour même où ma mère m'a enfantée, un terrible tourbillon de vent m'eût enlevée soit dans les montagnes, soit dans les flots de la

mer aux bruits tumultueux ! Les vagues m'auraient engloutie avant mes tristes aventures. Mais puisque les dieux avaient formé ces funestes desseins, pourquoi ne m'ont-ils pas donné pour époux un guerrier plus vaillant, qui sût sentir l'indignation et les outrages des hommes ? Hélas ! ton frère n'a pas une âme constante ; il ne l'aura jamais, et je crois qu'un jour il portera la peine de sa frivolité. Mais Hector, rentre, repose-toi sur ce siège ; c'est toi surtout que les périls environnent à cause de moi, misérable, et de l'injustice d'Alexandre. Oui, Jupiter nous a livrés à une destinée funeste ; il veut que nous soyons un sujet de chants pour la postérité.

— Ne me fais point asseoir, Hélène, répond le magnanime Hector ; si affectueuse que tu sois, tu ne me persuaderais pas ; déjà mon cœur m'excite à secourir les Troyens qui regrettent mon absence. Mais exhorte ton époux ; qu'il se hâte, qu'il me rejoigne dans la ville. Cependant j'irai jusqu'à mon palais ; je verrai ceux qui l'habitent, mon épouse chérie et mon fils au berceau. Sais-je si je reviendrai encore auprès d'eux, ou si dès maintenant les dieux ne veulent pas que je sois dompté par les mains des Grecs ? »

A ces mots, le brillant Hector s'éloigne, et d'un pas rapide se rend à sa superbe demeure. Mais il n'y trouve point Andromaque aux bras blancs : avec son enfant et l'une de ses femmes, elle se tient sur une haute tour, où elle gémit et répand des pleurs. Hector ne voit point dans son palais son irréprochable épouse ; alors il s'arrête sur le seuil et dit aux captives :

« Femmes, dites-moi la vérité, où est allée Andromaque hors de mon palais ? Est-ce auprès de l'une de mes sœurs ou de l'épouse de l'un de mes frères ? Ou bien est-elle au temple de Minerve, avec les autres Troyennes qui se rendent propice la redoutable déesse ?

— Hector, lui répond la diligente économe, puisque tu nous ordonnes de parler avec sincérité, Andromaque n'est point auprès de l'une de tes sœurs, ni de l'épouse de l'un de tes frères ; elle n'est point au temple de Minerve avec les autres Troyennes, qui se rendent propice la redoutable déesse ; mais elle est allée sur la grande tour d'Ilion, dès qu'elle a su que les Troyens étaient accablés et que les Grecs l'emportaient sur eux. Nous l'avons vue s'élancer vers le rempart, semblable à une femme hors de sens ; avec elle, la nourrice porte ton fils. »

Ainsi parle l'économe : Hector aussitôt sort de son palais, et, parcourant de nouveau les rues bien bâties, arrive à travers la

grande ville aux portes de Scées, par où il doit sortir dans plaine. Alors, accourt à sa rencontre son épouse richement dotée, Andromaque, fille du magnanime Éétion, qui habitait dans l'Hypoplacie la ville de Thèbes, et régnait sur les Ciliciens. La fille de ce roi était unie au vaillant Hector. C'est elle qui maintenant rencontre le héros; sa suivante l'accompagne, portant sur son sein le tendre enfant qui ne parle point encore, leur rejeton bien-aimé, beau comme la plus brillante étoile. Son père lui a donné le nom de Scamandrios; mais le peuple l'appelle Astyanax¹, car c'est Hector seul qui protège Ilion. En voyant son fils, le héros sourit en silence, tandis qu'Andromaque, fondant en larmes, s'approche, lui prend la main et s'écrie :

« Cruel, ta valeur te perdra; tu es sans pitié pour ton enfant au berceau, et pour moi infortunée qui bientôt serai veuve; car les Grecs ne tarderont pas à te tuer en t'attaquant tous ensemble. Il vaudrait mieux pour moi, t'ayant perdu, descendre sous la terre! Il ne me restera aucune joie quand tu auras subi le destin, mais des afflictions; je n'ai plus ni mon père, ni mon auguste mère. Le divin Achille, après avoir dévasté la célèbre ville des Ciliciens, Thèbes aux superbes portes, tua mon père Éétion. Mais une crainte religieuse lui défendit d'enlever ses dépouilles. Il brûla, dans ses armes merveilleuses, le corps du roi; et, sur lui, il éleva une tombe que les nymphes Orestiades, filles de Jupiter, entourèrent d'ormeaux. Dans nos demeures j'avais sept frères; tous, en un seul jour, furent précipités chez Pluton. L'impétueux Achille les immola comme ils gardaient nos taureaux et nos blanches brebis. Et ma mère qui régnait sur l'Hypoplacie ombragée de forêts! il la conduisit ici, avec tout le butin. Depuis il la délivra au prix de présents infinis; mais Diane, dans le palais paternel, la frappa de ses flèches. Hector, tu es pour moi mon père, ma vénérable mère, mon frère et mon jeune époux. Prends pitié d'Andromaque, défends-toi du haut de nos tours, ne rends pas orphelin ton enfant et veuve ton épouse. Range l'armée près du figuier sauvage. De ce côté surtout on peut monter à la ville; le mur s'affaisse, et trois fois les plus vaillants des Grecs, les deux Ajax, le célèbre Idoménée, les Atrides et l'intrépide Diomède, en ont tenté l'assaut; soit qu'un devin habile les ait instruits, soit que leur propre ardeur les ait entraînés. »

Le magnanime Hector lui répond en ces termes : « Femme,

1. Roi de la ville.

tes soucis sont les miens ; mais je rougirais devant les Troyens et les Troyennes au long voile, si, comme un lâche, j'évitais les batailles. Mon âme d'ailleurs s'y refuse. N'ai-je point appris à me conduire en brave, à combattre au premier rang, pour conserver la gloire de mon père et la mienne ? Cependant mon cœur, ma raison, me le disent, le jour viendra où succomberont la sainte Ilion, et Priam, et le peuple du belliqueux Priam. Mais la douleur qu'auront alors les Troyens, celle d'Hécube elle-même et du roi mon père, celle de mes frères, qui, si braves et si nombreux, tomberont dans la poussière sous des mains ennemies, ne me sont pas à cœur autant que la tienne, lorsque l'un des Grecs t'emmènera baignée de larmes, après t'avoir ravi la liberté. Alors, dans Argos, tu tisseras de la toile pour autrui ; le cœur plein d'amertume, tu puiseras de l'eau à la fontaine Messéis ou d'Hypérie, et une dure nécessité pèsera sur toi. Alors le passant, voyant tes pleurs, s'écriera : « Voici l'épouse d'Hector, qui parmi les Troyens excellait à combattre, « lorsque autour d'Ilion on livrait ces grandes batailles. » Telles seront ses paroles, et elles renouvelleront ta douleur, car tu n'auras plus d'époux pour te préserver de la servitude. Ah ! puissé-je être mort et enseveli sous la tombe, plutôt que d'entendre tes cris lorsque tu seras entraînée. »

A ces mots, l'illustre Hector étend les bras pour prendre son fils ; mais l'enfant se détourne et se cache, en criant, dans le sein de sa nourrice à la belle ceinture : troublé par l'aspect de son père, il a crainte de l'airain et de la crinière qu'il a vue flotter terriblement au sommet du casque ; son père et son auguste mère sourient et soudain le héros enlève de sa tête le casque, qu'il pose resplendissant à terre ; il donne un baiser à son enfant chéri, le berce dans ses bras, et adresse cette prière à Jupiter et aux autres immortels :

« Jupiter, et vous divinités, accordez-moi que cet enfant, que mon fils, se signale comme moi parmi les Troyens, qu'il soit comme moi fort, et qu'il règne puissamment sur Ilion ; que l'on dise un jour, à son retour des combats : « Il est bien plus brave « que son père ; qu'il rapporte les dépouilles sanglantes de l'ennemi par lui terrassé, et qu'en son âme, sa mère se réjouisse. »

Après cette prière, il remet l'enfant entre les mains de son épouse chérie, qui l'attire sur son sein parfumé et sourit en pleurant. Le héros, ému de pitié, la caresse de la main, et lui dit :

« Amie, ne t'afflige pas tant à cause de moi ; nul, avant le

terme fatal, ne me précipitera chez Pluton. Je pense que personne, parmi les humains, lâche ou vaillant, dès qu'il a vu le jour, ne peut échapper au destin. Retourne donc dans mon palais; prends soin de tes travaux, du fuseau, de la toile; distribue à tes femmes leur tâche. Aux hommes nés dans Ilion, et surtout à moi, sont réservés les périls de la guerre. »

Il dit, et reprend son casque à flottante crinière. Son épouse chérie, regardant en arrière, et fondant en larmes, retourne au palais de l'homicide Hector. Bientôt elle en franchit les portes superbes, rejoint, dans les appartements intérieurs, ses nombreuses suivantes, et leur arrache des sanglots. Ainsi, dans la demeure d'Hector, encore plein de vie, elles le pleurent amèrement; car elles n'espèrent pas qu'il revienne de cette terrible guerre, échappant à la fureur et aux bras des Argiens.

Pâris, de son côté, ne tarde pas à sortir de sa haute demeure; dès qu'il a revêtu ses nobles armes étincelantes d'airain, il traverse d'un pas rapide les larges rues d'Ilion. Tel un coursier, retenu à l'étable et nourri de l'orge abondante, s'il vient à rompre ses liens, s'élance dans la campagne en piétinant; habitué à se baigner dans les ondes pures d'un fleuve, il court brillant d'orgueil; il lève sa tête superbe; sa crinière flotte sur ses épaules, et, fier de sa beauté, ses genoux l'emportent d'eux-mêmes aux pâturages accoutumés. Ainsi Pâris descend du sommet de Pergame, resplendissant sous son armure, autant que le soleil; il s'avance plein de joie; ses pieds légers l'entraînent. Bientôt il rejoint son divin frère Hector, comme il quitte le lieu où il vient de s'entretenir avec Andromaque. Alexandre, beau comme un dieu, parle le premier :

« Frère, sans doute je retiens ton ardeur par mes retards, et je n'arrive point aussi promptement que tu l'avais ordonné.

— Ami, répond le brillant Hector, nul, s'il est juste, ne dépréciera tes travaux guerriers; tu es brave, mon frère, mais tu te négliges, tu manques de volonté, et mon cœur est contristé quand j'entends les Troyens t'outrager, eux qui pour toi supportent le fardeau de la guerre. Mais marchons; nous reprendrons cet entretien, s'il plaît à Jupiter de nous permettre, dans nos palais, de dresser nos grandes urnes en hommes libres, et d'offrir des libations aux dieux immortels, lorsque nous aurons repoussé loin de Troie les Grecs aux belles cnémides. »

CHANT VII.

A ces mots, l'illustre Hector s'élance hors de la ville, son frère Alexandre marche avec lui; tous deux brûlent de combattre. Comme une brise favorable qu'un dieu envoie à des navigateurs suppliants, lorsqu'ils se sont épuisés à fendre les flots avec leurs rames bien polies, et que la fatigue les a énervés : tels les deux héros apparaissent aux Troyens qui les souhaitent. Aussitôt Pâris immole Ménéstbios qui, dans Arna, reçut le jour du roi Aréithoos Corynète, et de Philoméduse aux grands yeux ; Hector, au même instant, de son javelot aigu, frappe Élionée à la gorge sous le casque d'airain, et ôte à ses membres leur force. Cependant Glaucos, fils d'Hippoloque, chef des Lyciens, au fort de la mêlée, atteint le fils de Dexias, Iphinoos, au moment où il saute sur son char rapide. Le javelot lui traverse l'épaule, il roule à terre, et ses forces s'évanouissent.

Lorsque Minerve s'aperçoit que, dans cette terrible bataille, les Grecs périssent, elle prend son essor des cimes de l'Olympe, et descend vers la sainte Ilion. Apollon, qui du haut de Pergame l'observe et souhaite aux Troyens la victoire, court au-devant d'elle. Les deux divinités se rencontrent près du hêtre, et Phébus le premier parle en ces termes :

« O fille du grand Jupiter ! pourquoi descends-tu de l'Olympe avec une nouvelle ardeur, et poussée par la colère ? Est-ce pour assurer aux Grecs la victoire encore indécise ? car sans doute, tu n'as aucune pitié de la détresse des Troyens. Mais puissé-je te persuader ! écoute ce qui est de beaucoup préférable. Suspendons aujourd'hui la guerre et le carnage. Plus tard, les guerriers combattront jusqu'à ce que luise le dernier jour de Troie, puisqu'en votre cœur, ô déesses, il vous plaît de la détruire.

— Soit, répond Minerve, et c'est ce même dessein qui de l'Olympe m'amène parmi les Troyens et les Grecs. Dis-moi donc comment tu penses faire cesser le combat. »

Le roi, fils de Jupiter, répond : « **Exaltons la valeur redoutable du belliqueux Hector; s'il provoquait l'un des Grecs aux cnémides d'airain à se mesurer seul à seul avec lui dans un combat terrible, les Grecs irrités exhorteraient un de leurs chefs à lutter contre le noble Hector.** »

Il dit, et la déesse ne refuse pas son consentement. Hélénos, fils chéri de Priam, comme les deux divinités délibèrent, comprend en son âme le dessein qui leur platt; soudain il s'approche d'Hector et lui dit :

« **Hector fils de Priam, égal en sagesse à Jupiter, puissé-je te persuader moi qui suis ton frère ! ordonne aux autres Troyens et à tous les Argiens de s'asseoir. Toi-même, provoque l'un des plus vaillants Grecs à se mesurer avec toi dans un combat terrible. Ton destin n'est point de succomber, ni de trouver la mort. J'ai entendu la voix des dieux éternels.** »

Ces paroles comblent de joie le noble Hector. Il s'avance entre les deux armées, et contient les phalanges troyennes en étendant devant elles sa longue javeline. Toutes s'arrêtent; Agamemnon, de son côté, fait asseoir les Grecs. Les deux divinités, charmées de ce spectacle, prennent la forme de deux vautours, et se placent dans le feuillage du hêtre consacré à Jupiter.

Les lignes épaisses de guerriers s'asseyent, hérissées de casques, de boucliers et de javelines. Tels les flots frémissent, lorsque Zéphire fond soudain sur la mer, qui prend aussitôt une teinte sombre : tels s'agitent dans la plaine les rangs des Grecs et des Troyens. Hector, entre les deux armées, parle en ces termes :

« **Écoutez-moi, Troyens, et vous, Achéens aux belles cnémides, je veux vous faire entendre ce qu'en mon sein mon cœur m'inspire. Le fils de Saturne n'a pas maintenu notre alliance. Mais, dans sa pensée, il nous prépare des maux, aux uns comme aux autres, jusqu'à ce que vous preniez Troie aux superbes remparts, ou que vous succombiez près de votre flotte. Parmi vous se trouvent les plus braves de tous les Grecs. Si l'un d'eux est excité par son cœur à combattre contre moi, qu'il sorte des rangs pour se mesurer avec le divin Hector.**

« **Voici ce que je propose : Que Jupiter soit notre témoin ; si ce héros me perce de sa longue javeline, il enlèvera mes armes et les emportera sur son vaisseau ; mais il permettra que mon corps rentre dans mon palais, afin qu'après ma mort les Troyens et les femmes troyennes me livrent aux flammes du bûcher. Si**

c'est moi qui l'immole, si Apollon m'accorde la gloire, j'enlèverai ses armes, je les emporterai dans la sainte Ilion, je les suspendrai dans le temple du dieu qui lance au loin les traits; mais je renverrai son cadavre sur la flotte, afin que les Grecs, à la belle chevelure, lui rendent les honneurs funèbres, et lui élèvent un tombeau sur les rives du vaste Hellespont. Qu'un jour, dans la postérité, sur les vaisseaux voguant vers cette plage, quelque navigateur s'écrie : « Voici la tombe d'un ancien héros qui jadis, combattant avec valeur, périt sous les coups de l'illustre Hector. » Ainsi l'on parlera un jour, et ma gloire sera impérissable. »

Il dit : et tous les Grecs gardent le silence; ils rougissent de refuser; ils craignent d'accepter. Enfin, Ménélas se lève, et en gémissant leur adresse ces reproches :

« Hélas, vaniteuses Achéennes! car vous n'êtes point des hommes; ce sera pour nous un terrible sujet d'outrages, si personne, parmi les fils de Danaüs, n'ose affronter Hector. Puissiez-vous périr, vous tous qui restez immobiles, sans cœur et sans gloire! Eh bien, c'est moi qui prendrai les armes; après tout, les immortels seuls disposent de la victoire. »

A ces mots, il revêt ses belles armes; alors, ô Ménélas! auraient brillé les dernières lueurs de ta vie, sous le bras d'Hector plus redoutable que le tien, si les rois des Grecs ne t'eussent arrêté. Le puissant Agamemnon lui-même prend la main de son frère, et s'écrie :

« Ménélas, élève de Jupiter, tu es hors de sens, un tel délire ne te sied pas; contiens-toi, quelle que soit ta douleur, ne t'obstine point à combattre ce héros plus fort que toi : Hector, fils de Priam, que tous les autres redoutent. Achille lui-même, à qui de bien loin tu ne peux te comparer, frémit de se mesurer avec lui, dans les glorieuses batailles. Va donc t'asseoir parmi tes compagnons; les Grecs exciteront contre Hector un autre guerrier. Tout intrépide, tout insatiable de périls qu'est le fils de Priam, je pense qu'il se reposera volontiers, si toutefois il échappe à ce combat terrible. »

Ces paroles, ce sage conseil, calment les sens de Ménélas; il obéit. Ses serviteurs détachent avec joie ses armes. Cependant Nestor se lève, et parle en ces termes aux Argiens :

« Hélas! quelle grande affliction vient à la terre Achéenne! comme gémirait le vieux Pélée, vaillant chef et orateur des Myrmidons, qui se réjouit tant jadis, quand il me questionna dans son palais, et que je lui appris l'origine et la parenté des héros grecs, s'il venait à savoir qu'ils tremblent devant Hector! il

étendrait les mains vers les immortels, pour que son âme abandonnât ses membres, et qu'ils la fissent descendre aux demeures de Pluton. Puissent Jupiter, Minerve et Phébus me rendre la fleur de ma jeunesse, comme lorsque, près des bords rapides du Céladon, les Pyliens combattaient les Arcades, armés de javelots, sous les murs de Phée, au confluent du Jardanos. A la tête des ennemis, marchait Éreuthalion, guerrier semblable à un dieu, revêtu des armes du roi Aréithoos, du divin Aréithoos, que les héros et les femmes aux belles ceintures surnommaient Corynète, à cause de la massue de fer dont il rompait les phalanges, dédaignant les arcs et les longues javelines. Lycurgue le tua par ruse, et non par force, dans un sentier étroit où sa massue de fer fut une arme inutile. Lycurgue l'attaqua le premier, et de son javelot lui traversa le sein. Il frappa la terre de ses épaules, et le vainqueur le dépouilla des armes que lui avait données l'inflexible Mars. Toujours, depuis, Lycurgue les porta dans les batailles; et lorsque la vieillesse le retint dans son palais, il les transmit à Éreuthalion, son compagnon fidèle qui, revêtu de cette armure, provoquait les guerriers les plus vaillants. Mais ils tremblaient, ils craignaient, et nul n'osait; lorsque mon âme, inébranlable, m'inspira de combattre avec audace, quoique le plus jeune de l'armée. Je combattis, et Minerve me donna la gloire. Je tuai cet homme grand et robuste, et, gisant à mes pieds, il couvrit de toutes parts un vaste espace. Ah! si j'étais encore à cet âge florissant, si ma force était encore entière, le brillant Hector n'attendrait pas longtemps un adversaire. Mais parmi vous, qui êtes les plus braves des Grecs, personne n'est aussi prompt à lutter contre lui. »

A ces reproches du vieillard, neuf guerriers se lèvent : Agamemnon, roi des hommes, donne l'exemple; après lui, Diomède, robuste fils de Tydée; puis les Ajax, revêtus d'une force impétueuse; Idoménée et l'écuyer d'Idoménée, Mériôn, l'égal de l'homicide Mars; Eurypyle, illustre fils d'Évaimon; Thoas, fils d'Andrémon; et le divin Ulysse. Tous veulent combattre Hector; Nestor parle derechef, et leur dit :

« Maintenant agitez les sorts. Celui qui sera désigné se dévouera pour les Grecs, et lui-même en son âme en recueillera le fruit, s'il échappe à cette lutte terrible. »

Il dit : chacun des héros trace un sort et le jette dans le casque d'Agamemnon. L'armée, les bras étendus vers les immortels, les implore, et tous les Grecs, levant les yeux au ciel, disent :

« Puissant Jupiter, que ce soit Ajax, ou le fils de Tydée, ou le roi de la riche Mycènes. »

Cependant Nestor agite le casque, et en fait jaillir le sort que les Grecs eux-mêmes ont désiré : celui d'Ajax. Un héraut le prend, et, parcourant la foule en commençant par la droite, le présente aux chefs des Achéens. Ceux qui ne le reconnaissent point le refusent ; mais lorsque le héraut, après l'avoir porté de toutes parts à travers la foule, arrive près d'Ajax, qui l'a tracé et jeté dans le casque, celui-ci tend la main, et l'autre le lui remet ; le guerrier, en voyant son signe, l'a reconnu ; il s'en réjouit en son âme, et, le laissant tomber à terre, il s'écrie :

« Amis, ce signe est le mien, et je m'en réjouis en mon âme, car j'espère l'emporter sur Hector. Je vais revêtir mon armure ; cependant implorez le fils de Saturne, priez en silence pour que les Troyens n'entendent pas vos vœux, ou priez hautement, car en tout cas nous ne craignons personne. Nul ne pourrait me repousser, par force ou par adresse ; je ne pense pas être né et avoir été élevé à Salamine pour rester malhabile à ce point. »

Il dit : et les Grecs, levant les regards vers le ciel, implorent en ces termes Jupiter : « Dieu puissant qui règnes du haut de l'Ida, très-grand et très-glorieux, fais qu'Ajax triomphe et donne-lui une belle renommée ; mais si tu chéris Hector, si tu veilles sur ses jours, accorde aux deux héros une égale force et une égale gloire. »

Pendant leur prière, Ajax revêt l'airain étincelant. Bientôt son corps est couvert de sa belle armure ; il s'élance. Tel marche le gigantesque dieu de la guerre, lorsqu'il se mêle aux humains que Jupiter livre à la Discorde dévorante et aux fureurs des batailles : tel marche le grand Ajax, rempart de la Grèce. Les traits empreints d'un terrible sourire, il s'avance d'un pas superbe, et brandit sa longue javeline. A son aspect les Argiens éprouvent une vive joie, et la terreur fait fléchir les genoux des Troyens. Hector lui-même sent son cœur battre dans sa forte poitrine ; mais il ne peut fuir pour rentrer dans les rangs de ses compagnons, puisque c'est lui qui a provoqué les Grecs au combat.

Ajax approche et porte un bouclier semblable à une tour, où l'airain recouvre sept peaux de bœufs. Tychios, le plus habile des artisans, dans sa demeure à Hylée, a fait pour lui ce bouclier mobile, de sept peaux de taureaux robustes qu'il a revêtues d'airain. Ajax étend devant sa poitrine ce large bouclier, et, s'arrêtant près d'Hector, il lui fait ces menaces :

« Hector, maintenant tu vas éprouver, seul à seul, ce que sont les chefs des Achéens, même en l'absence de l'irrésistible Achille au cœur de lion. Ce héros reste oisif vers ses navires, à cause de sa colère contre Agamemnon, roi des peuples. Mais nous sommes vaillants et nombreux, nous qui te tiendrons tête avec joie. Commence donc à l'instant le combat. »

Le grand Hector, au casque étincelant, lui répond : « Ajax, rejeton de Jupiter, fils de Télamon, prince des peuples, ne m'éprouve pas comme un faible enfant, comme une femme inhabile aux travaux de la guerre. Je suis consommé dans l'art de combattre et d'immoler les héros. Je sais, d'une main ou de l'autre, mouvoir mon bouclier; il m'appartient de lutter avec audace; je sais, du haut d'un char, pousser dans la mêlée mes fougueuses cavales; dans un combat de pied ferme, je sais aussi me mouvoir moi-même, pour éviter les coups de Mars. Mais je ne veux point épier un héros tel que toi, ni te porter un coup perfide; attends mon javelot; puisse-t-il t'atteindre! »

A ces mots il brandit sa longue javeline; elle part, atteint le formidable bouclier d'Ajax, et perce sa huitième lame, celle d'airain; sa pointe infatigable pénètre à travers six peaux de bœufs; la septième l'arrête. A son tour, Ajax lance sa longue javeline, qui atteint le bouclier arrondi du fils de Priam, le traverse, entame la cuirasse, et près du flanc déchire la tunique du héros; mais celui-ci s'est détourné et il évite la sombre mort.

Tous deux ramènent leurs longues javelines, et fondent l'un sur l'autre, semblables à des lions affamés, ou à de robustes sangliers lents à se laisser vaincre. Le fils de Priam porte un coup au milieu du bouclier, mais sans le rompre; sa pointe s'émousse sur la lame d'airain. Alors, Ajax bondit, traverse de sa javeline l'écu du Troyen, repousse son élan et le blesse à la gorge, d'où soudain un sang noir jaillit; cependant Hector ne renonce point au combat. Il recule, et de sa forte main il ramasse à terre une pierre noire, grosse, raboteuse; il en frappe le centre du bouclier, et fait rendre à l'airain un long mugissement. Ajax, à son tour, soulève une pierre plus grosse encore; la lance, en tourbillonnant, lui donne une force immense, et la fait voler, lourde comme une meule, jusqu'à l'armure d'Hector, qui plie les genoux et tombe à la renverse, froissé par son bouclier. Mais aussitôt Apollon le relève.

Déjà, l'épée à la main, les deux guerriers vont se porter des coups furieux, lorsque les hérauts envoyés des dieux et des

hommes s'avancent : Idéos, des rangs troyens, et Talthybios du côté des Grecs, tous les deux d'une sagesse consommée.

Ils étendent leurs sceptres entre les combattants, et Idéos, fécond en prudents conseils, s'écrie :

« Cessez, ô mes chers fils, de lutter et de combattre. Jupiter, assembleur de nuages, vous chérit l'un et l'autre, et tous les deux vous êtes de vaillants guerriers. Les deux armées connaissent votre courage; mais déjà la nuit est venue, et il est sage de céder à la nuit.

— Idéos, répond le fils de Télamon, ordonne à Hector d'en décider. C'est lui qui a provoqué les plus vaillants des Argiens; qu'il prononce le premier, je suis prêt à vous obéir, s'il vous obéit.

— Ajax, dit à son tour le fils de Priam, un dieu t'a doué de la grandeur, de la force et de la prudence. Par ton adresse à lancer le javelot, tu l'emportes sur tous les Grecs. Suspendons maintenant notre combat. Plus tard, nous nous mesurerons encore, jusqu'à ce que le destin prononce son arrêt, et donne à l'un de nous la victoire. Déjà la nuit est venue, et il est sage de céder à la nuit. Va donc combler de joie, près des vaisseaux, tous les Grecs, et surtout tes compagnons, tes amis. J'irai, moi, réjouir, dans la grande ville du roi Priam, les Troyens et les Troyennes aux longs voiles, qui, priant pour moi, sont entrés dans les temples des dieux. Mais échangeons de nobles présents, et que l'on dise parmi les deux armées : « S'ils se sont combattus « au sujet d'une douloureuse querelle, en se quittant, ils étaient « redevenus amis. »

A ces mots, il donne un glaive orné de clous d'argent, avec son fourreau, et un riche baudrier.

Ajax donne une brillante ceinture de pourpre.

Ils se séparent; l'un rejoint l'armée des Grecs, l'autre la foule des Troyens. Ceux-ci, qui tout à l'heure désespéraient du salut d'Hector, poussent des cris de joie lorsqu'ils le revoient vivant, sans grave blessure, ayant échappé aux mains invincibles du vaillant Ajax; ils l'emmènent dans Iliou.

Les Grecs, de leur côté, conduisent près d'Agamemnon Ajax, fier de sa victoire. Lorsqu'ils sont entrés sous la tente d'Atride, le roi des guerriers sacrifie avec eux au tout-puissant Jupiter un taureau de cinq ans. Les héros écorchent la victime, s'empressent alentour, la dépècent, divisent adroitement les chairs, les traversent de broches, les rôtissent avec soin et les retirent de l'ardent foyer. Ces apprêts sont terminés, le festin est prêt :

ils mangent et personne en son âme ne peut se plaindre de n'avoir point une juste part des mets. Le héros Agamemnon honore Ajax du dos entier de la victime. Lorsqu'ils ont chassé la faim et la soif, Nestor, qui déjà a donné l'avis le plus sage le premier, ouvre le conseil. L'esprit plein de bienveillance il dit :

« Atride, et vous, chefs des Grecs, de nombreux Argiens la belle chevelure ont succombé. L'airain cruel a répandu leur sang sur les belles rives du Scamandre, et leurs âmes sont descendues chez Pluton. Il te convient donc, à l'aurore, de suspendre les combats. Rassemblons l'armée; à l'aide de nos bœufs et de nos mules, amoncelons en cercle les morts; brûlons-les, à peu de distance des navires, et recueillons leurs ossements, afin de les remettre à leurs fils quand nous serons de retour dans notre chère patrie. Cependant élevons, pour eux tous, dans la plaine, un tombeau sur leur bûcher commun. Près de là, construisons aussitôt, afin de protéger la flotte et l'armée, de hautes tours et un rempart, percé de portes, pour le passage des chars; creusons au pied de ces murailles un profond fossé qui entourera le camp et arrêtera les hommes et les coursiers, si jamais les Troyens audacieux portent jusque-là leurs armes. » Il dit : et les rois applaudissent.

Cependant les Troyens, au sommet de la ville escarpée d'Ilion, devant les portiques de Priam, tiennent l'agora remplie de tumulte et de terreur. Le sage Anténor, le premier, parle en ces termes :

« Ecoutez-moi, Troyens, fils de Dardanos, et vous, auxiliaires : je veux vous faire entendre ce que, dans mon sein, m'inspire mon cœur. Croyez-moi : donnons aux Atrides, pour qu'ils l'emmenent, l'Argienne Hélène, et avec elle tous ses trésors. Nous combattons maintenant contre la foi d'une alliance jurée, et je n'attends rien de bon pour nous, si vous ne faites ce que je dis. »

A ces mots, il reprend sa place. Alors le divin Alexandre, époux de la blonde Hélène, se lève et répond par ces paroles rapides :

« Anténor, sans doute ce discours ne peut m'être agréable; tu sais au besoin mieux penser et mieux dire; et s'il est vrai que tu parles sérieusement, c'est que les dieux eux-mêmes t'ont ravi la raison. Eh bien, je le déclare à la face des valeureux Troyens, je ne rendrai pas Hélène. Les trésors qu'avec elle j'ai apportés d'Argos en mon palais, je consens à les livrer tous, et j'y ajouterai de mes propres richesses. »

Il dit, et reprend sa place. Alors se lève Priam, issu de Dardanos, aussi sage que les dieux; l'esprit plein de bienveillance, il dit :

« Écoutez-moi, Troyens, fils de Dardanos, et vous, auxiliaires : je veux vous faire entendre ce que dans mon sein mon cœur m'inspire. Prenez maintenant par la ville le repas accoutumé. Placez les gardes, et que chacun veille à son tour. Dès l'aurore Idéos gagnera la flotte pour faire connaître aux Atrides la promesse d'Alexandre, auteur de nos discordes. Il leur dira en outre de prudentes paroles, pour qu'ils consentent à suspendre les combats terribles, et nous laissent le temps de brûler nos morts. Nous combattrons ensuite jusqu'à ce que le destin prononce son arrêt, et donne la victoire à l'une des deux armées. »

Il dit. Dociles à ce discours, les guerriers prennent ensemble le repas accoutumé. Aux premières lueurs de l'aurore, Idéos se rend vers la flotte et trouve les Grecs, favoris de Mars, à l'agora, près du vaisseau d'Agamemnon. Le héraut, debout au milieu de l'assemblée, dit :

« Fils d'Atrée et vous Achéens aux belles cnémides, Priam et les Troyens illustres m'ordonnent de vous faire connaître les promesses d'Alexandre, auteur de nos discordes; puissent-elles vous être agréables! Tous les trésors que Pâris a conduits dans Troie, sur ses creux navires (que n'a-t-il d'abord péri!), il consent à vous les livrer; il y ajoutera une part des richesses qu'il a en son palais. Malgré les instances des Troyens, il refuse de rendre l'épouse légitime du glorieux Ménélas. Le roi veut encore que je vous propose de suspendre les combats terribles, et de nous donner le temps de brûler nos morts. Nous combattrons ensuite jusqu'à ce que le destin prononce son arrêt, et donne la victoire à l'une des deux armées. »

Ainsi parle le héraut, et tous les Grecs gardent le silence; enfin le vaillant Diomède s'écrie :

« Gardons-nous d'accepter les richesses d'Alexandre; ne recevons pas Hélène elle-même. Il est visible, même pour un enfant, que la ruine des Troyens est suspendue sur leurs têtes. »

Il dit; et les fils de la Grèce poussent de vives acclamations, admirant le discours du fils de Tydée. Alors le puissant Agamemnon s'adresse au héraut :

« Idéos, tu entends la parole des Grecs; tu vois comme ils te répondent; pour moi, il me plaît qu'il en soit ainsi. Toutefois, je ne vous refuse pas le temps d'enterrer les morts. N'épargnons rien pour honorer ceux qui ont péri; apaisons-les promptement

par la flamme du bûcher. Que le tout-puissant Jupiter, époux de Junon, soit témoin de notre alliance. »

En disant ces mots, il étend son sceptre vers tous les immortels.

Alors Idéos retourne dans la sainte Ilion, où les Troyens et les Dardaniens réunis attendent avec impatience à l'agora le retour de leur envoyé. Il arrive, se place au milieu de l'enceinte, et rapporte fidèlement son message. Aussitôt ils s'apprentent, les uns à ramener les cadavres, les autres à apporter du bois. Les Grecs, de leur côté, près des navires, exhortent les uns à ramener les morts, les autres à apporter du bois.

Le soleil, au sortir des flots paisibles du profond Océan, recommence à frapper de ses rayons les campagnes, et s'élève dans les cieux lorsque les deux armées accourent l'une au-devant de l'autre. Les guerriers d'abord ont peine à reconnaître leurs morts. Mais quand enfin, en les lavant avec de l'eau, ils ont effacé leurs taches sanglantes, ils les placent sur des chars et fondent en larmes. Cependant le grand Priam leur ordonne de comprimer ces pleurs, et c'est en silence, le cœur navré, que les Troyens amoncellent les corps sur l'immense bûcher. Lorsqu'ils les ont consumés dans la flamme, ils rentrent dans la sainte Ilion.

De même, de leur côté, les Grecs aux belles cnémides, le cœur navré, amoncellent les corps sur l'immense bûcher. Lorsqu'ils les ont consumés dans la flamme, ils retournent vers leurs vaisseaux.

L'aurore ne paraissait pas encore; mais la nuit allait faire place au jour, quand une troupe d'élite sortit du camp des Argiens, et éleva dans la plaine une seule tombe sur le bûcher commun. Près de là, les guerriers construisirent, afin de protéger la flotte et l'armée, de hautes tours et un rempart, qu'ils percèrent de portes pour le passage des chars. Au pied de ces murailles, ils creusèrent un large et profond fossé, qu'ils bordèrent intérieurement de palissades.

Tels furent les travaux des Grecs à la belle chevelure. Cependant les dieux assis autour de Jupiter, dieu de la foudre, contemplaient avec surprise ce grand ouvrage. Neptune, qui ébranle la terre, le premier, tint ce discours: « Puissant Jupiter, qui donc parmi les humains, sur la terre immense, fera part désormais aux dieux de ses desseins, de ses pensées? Ne vois-tu pas que déjà les Grecs à la belle chevelure ont construit un rempart devant leurs navires, et tout autour ont creusé un fossé, sans offrir aux immortels de nobles hécatombes? La re-

nommée de ces travaux se répandra partout où brille l'aurore, et l'on ne parlera plus des murailles qu'avec Phébus j'ai péniblement élevées autour de la ville du héros Laomédon. »

Le dieu assembleur de nuages lui répond en poussant un profond gémissement : « O Neptune, puissant au loin, quelle parole as-tu dite ! une divinité plus faible que toi, par le bras, par la sagesse, craindrait de concevoir une telle pensée ! Ta renommée subsistera partout où brille l'aurore ; cependant je te le permets, aussitôt que les Grecs à la belle chevelure retourneront sur leurs vaisseaux dans leur chère patrie, bouleverse de toutes parts cette haute muraille, engloutis-la dans la mer, recouvre de sable le vaste rivage, fais disparaître jusqu'aux traces du grand rempart des Grecs. »

Tel est leur entretien. Cependant le soleil se couche et le travail des Achéens est terminé. Alors ils sacrifient des bœufs sous leurs tentes, et prennent le repas du soir. De nombreux vaisseaux ont amené de Lemnos le vin qu'a envoyé le pasteur des peuples Eunée. Ce roi, qui reçut le jour de Jason et d'Hypsipyle, a fait présent aux seuls Atrides de mille mesures de vin. Les Achéens en achètent d'Agamemnon et de Ménélas ; ils donnent l'un de l'airain, l'autre du fer poli, celui-ci des peaux de taureaux, un autre des taureaux même ; d'autres encore donnent leurs captives, et tous préparent d'abondants festins. Enveloppés par la nuit, les Grecs dans leur camp, les Troyens et les auxiliaires dans Ilión prennent leur repas. En même temps le prévoyant Jupiter, méditant contre eux de funestes desseins, tonne avec fureur. La pâle terreur les saisit ; ils répandent le vin de leurs coupes, personne n'ose boire avant d'avoir offert des libations au tout-puissant fils de Saturne. Enfin ils gagnent leurs couches, et goûtent les douces faveurs du sommeil.

CHANT VIII.

L'Aurore au voile de safran se dispersait sur toute la terre, lorsque Jupiter, qui se réjouit de la foudre, tint l'assemblée des dieux, sur la plus élevée des nombreuses cimes de l'Olympe. Il prit la parole, et les immortels lui prêtèrent une oreille attentive.

« Écoutez-moi, dit-il, vous tous, dieux et déesses ; je veux vous dire ce qu'en mon sein m'inspire mon cœur : que nulle déesse, que nul dieu ne tente d'enfreindre mes ordres ; mais, tous ensemble, approuvez-les, afin que j'accomplisse promptement mon œuvre. Celui que je verrai s'éloigner pour porter secours aux Grecs ou aux Troyens reviendra dans l'Olympe honteusement blessé ; ou je le saisirai et le plongerai dans le Tartare ténébreux, au plus profond du gouffre qui s'étend sous la terre ; au lieu où s'élèvent les portes de fer et le seuil d'airain, éloigné du palais de Pluton, autant que la terre l'est du ciel. Il saura désormais combien je l'emporte sur vous tous en puissance. Mais, ô immortels, faites-en l'épreuve, pour que nul ne l'ignore : laissez tomber du ciel une chaîne d'or ; suspendez-vous tous à son extrémité ; vous aurez beau vous fatiguer, vous n'attirerez pas du ciel vers la terre Jupiter, suprême arbitre. Mais si, à mon tour, il me plaisait de vous entraîner, j'attirerais la terre elle-même et la mer ; j'attacherais ensuite la chaîne autour du sommet de l'Olympe, et les choses resteraient à cette hauteur : tant je suis supérieur aux dieux et aux hommes. »

Il dit ; et les immortels gardent un morne silence, surpris de ce discours, car il a parlé avec véhémence. Enfin Minerve s'écrie :

« O notre père, ô le plus grand des rois, fils de Saturne, nous savons que ta force est invincible. Cependant nous pleurons sur les Grecs belliqueux, qui succomberont après avoir subi un malheureux sort ; nous nous abstiendrons de la guerre, puisque

tu l'ordonnes : mais nous inspirerons aux Argiens des résolutions salutaires, de peur qu'ils ne périssent tous à cause de ton courroux.

— Rassure-toi, fille chérie, répond en souriant l'assembleur de nuages, si je tiens maintenant un langage sévère ; je veux toujours être doux pour toi. »

A ces mots, il place sous le joug ses coursiers aux pieds d'airain, au vol rapide, à la crinière d'or. Lui-même revet une armure d'or, saisit un fouet merveilleux, monte sur son char, et excite les coursiers, qui volent avec ardeur, à égale distance de la terre et du ciel étoilé. Il arrive à l'Ida, fécond en sources, terre nourricière des bêtes fauves, et descend sur le Gargare, où il a un bois sacré et un autel odorant. Là le père des dieux et des hommes arrête ses coursiers, les dételle et les enveloppe d'un brouillard épais. Lui-même s'assied sur la cime extrême ; il se complait dans sa gloire ; il contemple la ville des Troyens et la flotte des Grecs.

Les Achéens à la belle chevelure prennent rapidement sous leurs tentes le repas du matin, et aussitôt revêtent leurs armures. Les assiégés aussi s'arment dans la ville, en plus petit nombre ; mais la nécessité fait loi, et ils ne sont pas moins ardents à s'élancer dans la plaine pour défendre leurs enfants et leurs femmes. Toutes les portes s'ouvrent ; l'armée se précipite, à pied et sur des chars ; un immense fracas retentit. Lorsque, fondant l'une sur l'autre, les deux armées arrivent en un même lieu, la fureur des guerriers cuirassés d'airain éclate, les javelines volent, les armures sont frappées, les boucliers arrondis s'entrechoquent ; le fracas de la guerre retentit. On entend alors les gémissements des mourants, les paroles superbes des vainqueurs ; la terre ruisselle de sang.

Aussi longtemps que dure le matin et que le jour sacré grandit, les traits nombreux volent de part et d'autre, et les guerriers succombent. Mais lorsque le soleil parvient au milieu du ciel, le père des dieux et des hommes déploie les balances d'or, y pose deux sorts mortels : celui des Troyens, habiles écuyers, celui des Grecs cuirassés d'airain, et les soulève en tenant le milieu. Aussitôt le jour fatal des Argiens l'emporte : leur sort s'arrête à la terre féconde ; celui des Troyens s'élève jusqu'au vaste ciel. Jupiter, alors, du haut de l'Ida, tonne avec fureur, et fait tomber dans les rangs argiens des éclairs flamboyants. A cette vue les héros se troublent, la pâle terreur les saisit. Idoménée, le premier, prend la fuite. Agamemnon, les deux Ajax,

favoris de Mars, le suivent. Nestor seul, sauvegarde de la Grèce, reste immobile, mais involontairement : son cheval de volée est blessé d'un trait lancé par le divin Alexandre, époux de la blonde Hélène ; la flèche l'a frappé au sommet de la tête, à la naissance de la crinière, région très-mortelle. Dans sa douleur, le cheval a bondi, car l'airain a pénétré jusqu'à la cervelle ; en se roulant autour du trait amer, il effarouche les autres chevaux. Enfiu le vieillard se précipite avec son glaive et coupe les longes de la volée ; mais à ce moment les cavales fongueuses d'Hector accourent à grand bruit, conduites par un guide audacieux, par Hector lui-même. Alors le vieux Nestor aurait perdu la vie, si le vaillant fils de Tydée ne l'eût aperçu. D'abord par ses cris terribles Diomède encourage le roi d'Ithaque :

« Divin fils de Laërte, artificieux Ulysse, pourquoi, après avoir tourné le dos, vas-tu comme un lâche te cacher dans la foule ? prends garde qu'un trait ne te frappe par derrière. Arrête, et éloignons ensemble du vieillard ce héros farouche. »

Il dit ; mais le divin et patient Ulysse, sans l'écouter, précipite sa course vers les vaisseaux des Grecs. Le fils de Tydée, alors, quoique seul, se mêle parmi les premiers combattants, s'arrête devant le char du vieux fils de Nélée et lui adresse ces paroles rapides : « O vieillard, de jeunes guerriers te pressent et tes forces sont éternuées, la triste vieillesse t'accompagne, ton écuyer est faible et tes coursiers sont pesants. Monte sur mon char, tu sauras ce qu'est la race des coursiers de Tros, aussi prompts dans la plaine à poursuivre l'ennemi qu'à lui échapper. J'ai un jour enlevé à Enée ces arbitres de la fuite. Confie ton char à nos compagnons, et dirigeons le mien contre les cavaliers ennemis, afin qu'Hector apprenne si ma javeline aussi dans mes mains, s'enflamme de fureur. » Il dit, et persuade le vieillard. Le généreux Eurymédon et le vaillant Sthénélos prennent soin de ses coursiers. Les deux héros montent sur le char de Diomède. Nestor saisit dans sa main les rênes merveilleuses et fouette les chevaux. Bientôt ils sont près d'Hector, et le fils de Tydée fait voler un trait sur lui ; mais il ne l'atteint pas et frappe, près de la mamelle, le fils du superbe Thébas, Éniopée, qui tenait les rênes et qui soudain tombe du char ; les chevaux fongueux reculent, et le Troyen perd la force et la vie. Une terrible douleur enveloppe les sens d'Hector, à cause de son compagnon ; mais quels que soient ses regrets, il le laisse étendu sur le sable et cherche un hardi cocher. Ses coursiers ne manquent pas longtemps de guide ; il voit l'audacieux fils

d'Iphitos, Archéptolème, le fait monter sur le siège et lui remet les rênes.

Il y aurait eu alors un désastre et des actions terribles ; peut-être les Troyens eussent-ils été renfermés dans Iliou comme des brebis dans leur parc, si soudain le père des dieux et des hommes n'avait pas tout vu. Il fait gronder le tonnerre et lance la foudre à terre, devant les chevaux de Diomède ; la flamme du soufre brûlant s'élève ; les coursiers éperdus frémissent sous le joug ; les rênes tombent des mains de Nestor, et le vieillard, tremblant, s'écrie : « Allons, fils de Tydée, laisse fuir tes coursiers fougueux ; ne vois-tu pas que nous n'avons aucun secours à attendre de Jupiter ? c'est à Hector qu'il accorde aujourd'hui la gloire. Plus tard, si tel est son désir, il nous la donnera ; nul mortel, même le plus vaillant, ne détournerait la pensée de Jupiter ; car ce dieu l'emporte sur tous par sa puissance.

— O vieillard, répond le belliqueux Diomède, certes, tu parles selon la sagesse, mais une terrible douleur me vient à l'âme ; car Hector un jour dira dans ses harangues aux Troyens : « Le fils de Tydée a fui devant moi jusqu'aux vaisseaux. » Voilà ce qu'il dira ; alors, que la vaste terre m'engloutisse !

— Fils de Tydée, répond le vieillard, hélas ! que dis-tu ? Si Hector t'appelait faible et lâche, nul Troyen, nul Dardanien ne le croirait, ni surtout aucune des femmes troyennes dont tu as fait rouler dans la poussière les époux jeunes et vaillants. »

Il dit, en tournant ses coursiers, et les deux héros fuient poursuivis par les Troyens qui font pleuvoir sur eux une grêle de flèches amères en poussant de grands cris. Hector les outrage d'une voix tonnante :

« O fils de Tydée, les Grecs t'honoraient entre tous par le siège, les mets et les coupes toujours remplies. Maintenant ils te mépriseront, car tu es devenu comme une femme ; va-t'en à la malheure, vierge timide ! Non, tu ne franchiras pas, de mon plein gré, nos saints remparts, tu n'enlèveras pas sur tes vaisseaux nos épouses chéries : longtemps avant je t'aurai donné la mort. »

A ces paroles, Diomède agite s'il ne retournera point son char pour le combattre face à face. Trois fois il roule ce dessein en son esprit, en son âme ; trois fois, des monts de l'Ida, le prévoyant Jupiter fait retentir la foudre, et montre aux Troyens le signe de la victoire. Hector, d'une voix tonnante, les encourage :

« Troyens, Lyciens, fils de Dardanos, soyez hommes ; amis,

souvenez-vous de votre impétueuse valeur. Je le reconnais : Jupiter, bienveillant pour nous, nous promet la victoire, une gloire immense et la ruine des Achéens. Les insensés ! ils ont élevé ce faible et méprisable rempart ; ont-ils cru contenir notre ardeur ? nos chevaux franchiront aisément leur fossé. Mais lorsque je serai parvenu près des vaisseaux, n'oubliez pas de faire étinceler la flamme. Je veux brûler la flotte et immoler, près de leurs vaisseaux, les Grecs terrifiés par l'incendie. »

Il dit ; puis il excite ses chevaux en ces termes : « Xanthe, Podarge, Oëton, divin Lampos, voici le moment de reconnaître mes soins et ceux d'Andromaque, fille du magnanime Éétion. Souvent elle vous présente, avant de songer à moi qui me glorifie d'être son jeune époux, le doux froment et le vin mélangé que vous buvez au gré de vos désirs. Courage ! précipitez-vous, poursuivez ces héros. Puissions-nous prendre le bouclier de Nestor, dont la renommée est montée jusqu'au ciel ! on le dit d'or massif, ainsi que ses anneaux. Ou bien arrachons des épaules de Diomède sa cuirasse merveilleuse, œuvre de Vulcain. Ah ! si nous désarmons ces deux héros, nous pouvons espérer que cette nuit même les Grecs remonteront sur leurs vaisseaux rapides. »

Telles furent ses paroles superbes ; elles indignèrent l'auguste Junon, qui s'agita sur son trône et fit trembler le vaste Olympe. Puis, s'adressant au grand dieu Neptune, elle lui dit : « Hélas ! dieu au loin puissant, toi qui ébranles la terre, ton cœur n'est-il pas affligé du désastre des Grecs qui, dans Aigas et dans Hélyce, te font de nombreuses et gracieuses offrandes ? Résous-toi à leur donner la victoire ! Oui ; si nous voulions, nous divinités favorables aux Grecs, repousser les Troyens et contraindre Jupiter sur les sommets de l'Ida, où il s'assied à l'écart, il s'affligerait à son tour.

— Audacieuse Junon, répond en gémissant le dieu puissant qui ébranle la terre, quelle parole as-tu dite ? Je ne voudrais pas, même aidé de tous les dieux, combattre Jupiter, car sa puissance l'emporte de beaucoup sur la nôtre. »

Pendant que ces divinités s'entretiennent ainsi, la foule des fuyards, piétons et cavaliers, est entassée dans l'étroit espace que renferme le fossé, entre les vaisseaux et le rempart. Semblable au fougueux Mars, Hector les enveloppe, car Jupiter lui accorde la gloire. Peut-être dès lors aurait-il livré la flotte au feu dévorant, si Junon n'eût point pressé Agamemnon, qui déjà s'y efforçait, de ranimer les Grecs ; le roi s'élance à travers les

tentes et les navires, tenant dans sa forte main un vaste manteau de pourpre; il s'arrête sur le large vaisseau d'Ulysse, au centre de la flotte, pour se faire entendre jusqu'aux deux extrémités du camp, où, confiants en leur vaillance et en la force de leurs bras, Achille et le fils de Télamon avaient tiré leurs navires et dressé leurs tentes. Du haut du navire, Agamemnon, d'une voix tonnante, s'écrie :

« Quelle honte, ô Grecs nobles en apparence, et misérablement lâches ! Que sont devenus vos superbes discours, quand nous nous disions les plus vaillants, et que vous parliez comme des fanfarons dans Lemnos, après avoir mangé les chairs abondantes des bœufs superbes et bu le vin délicieux dont vos urnes étaient couronnées ? Vous promettiez de tenir tête dans les combats, chacun à cent, à deux cents Troyens ; et maintenant nous ne valons pas Hector seul, qui bientôt livrera la flotte aux flammes dévorantes. Grand Jupiter, est-ce toi qui d'avance as frappé de cette infortune l'un des rois puissants, et qui lui ravis l'honneur ? Cependant je ne pense point, en venant ici par malheur, avoir passé devant tes beaux autels sans y brûler pour toi des cuisses et de la graisse de taureau, désirant ruiner la grande Ilion. O Jupiter, accorde-moi ce don, permets-nous au moins de fuir et d'éviter la mort ; ne souffre pas que les Grecs soient domptés par les Troyens. »

Il dit : le père des dieux eut pitié de ses larmes, et, d'un signe de tête, il promit que l'armée ne périrait pas. En même temps il fit apparaître un aigle, le plus infailible des augures, tenant dans ses serres le faon d'un cerf agile, qu'il laissa tomber au pied du magnifique autel où les Grecs offraient des sacrifices au père des dieux, auteur de tous les présages. L'armée, à la vue de l'augure envoyé par Jupiter, se précipite avec plus d'ardeur sur les Troyens, et ne songe plus qu'à combattre.

Mais personne, parmi tant de vaillants héros, ne peut se glorifier d'avoir excité ses coursiers avant Diomède, de les avoir poussés avec ardeur au delà du retranchement, d'avoir combattu face à face. Longtemps avant tout autre, il tue, dans les rangs troyens, un guerrier pesamment armé, Agélas, fils de Pradmon. Comme il retourne ses coursiers pour fuir, Diomède saisit le moment, et lui plonge entre les épaules son javelot, qui ressort par la poitrine. Le Troyen tombe de son char, et sur lui ses armes retentissent. Après le fils de Tydée s'élancent les Atrides, Agamemnon et Ménélas ; les Ajax, revêtus d'une force impétueuse, Idoménée et son écuyer Mérion, l'égal de

l'homicide Mars; Eurypyle, illustre fils d'Évaimon. Teucer, qui marche le neuvième, tend son arc et se tient sous le bouclier du fils de Télamon, que celui-ci soulève, pendant que son jeune frère promène ses regards sur la mêlée. Aussitôt que sa flèche atteint un guerrier et le fait rouler sans vie sur le sable, Teucer, comme un enfant auprès de sa mère, se retire près d'Ajax, qui le cache sous son bouclier brillant. Quel Troyen tombe le premier sous les coups de l'irréprochable héros? Orsiloque d'abord, puis Orménos, Ophéleste, Dæstor, Chromios; Lycophonte, beau comme un dieu; Amopaon, fils de Polyémon et Ménalippe. Teucer jonche la terre des corps de ces guerriers. Le roi des hommes, Agamemnon, se réjouit de le voir, avec cet arc puissant, détruire les phalanges troyennes. Il l'aborde, s'arrête et lui dit :

« Teucer, tête chérie, fils de Télamon, chef des guerriers, continue à lancer tes traits : plaise aux dieux que tu sois le soutien des Grecs et de ton père. Il a pris soin de ta première enfance, et, quoique bâtard, il t'a élevé dans son palais ; tout loin qu'il est, fais-le grandir en gloire. Je te le prédis, ma parole s'accomplira. Si le dieu qui porte l'égide, si Minerve m'accordent la ruine de la grande Ilion, le premier, après moi, je veux que tu reçoives un présent d'honneur : ou un trépied, ou deux coursiers et leur char, ou une jeune captive qui partagera ta couche.

— Glorieux Atride, répond l'irréprochable Teucer, à quoi bon m'encourager, lorsque je suis plein d'ardeur ? Je ne m'arrêterai point tant que je conserverai ma force ; déjà depuis que nous repoussons les ennemis vers la ville, j'ai fait tomber des hommes après les avoir frappés de mes flèches ; j'ai lancé huit traits amers, tous ont pénétré dans le corps de jeunes et vaillants guerriers ; mais je ne puis atteindre ce chien transporté de rage. »

Il dit, et la corde de son arc fait voler un autre trait, qu'il dirige contre Hector ; en son âme il brûle de le frapper ; mais la flèche s'écarte et perce la poitrine de l'irréprochable Gorgythion, fils de Priam, né de la belle Castyanire, que ce roi jadis amena d'Ésymèthe, après l'avoir épousée. Entraînée par le poids de son casque, la tête du jeune Troyen s'incline, comme dans un jardin la tige du pavot sous le poids de ses fleurs et de la rosée du printemps. Cependant la corde de l'arc fait voler encore un trait que Teucer dirige contre Hector, car en son âme il brûle de le percer ; il manque encore son but. Apollon

lui-même détourne la flèche, qui frappe à la poitrine, près de la mamelle, l'audacieux écuyer d'Hector, Archéptolème, avide de combats. Le Troyen tombe du char; les chevaux fougueux reculent, pendant que ses forces et la vie l'abandonnent. Une terrible douleur enveloppe les sens d'Hector, à cause de son compagnon; mais quels que soient ses regrets, il le laisse étendu sur le sable, et ordonne à son frère Cébriion, qui se trouve près de lui, de prendre les rênes. Cébriion obéit; alors Hector, resplendissant sous ses armes, saute à terre en jetant des cris terribles; de sa forte main il saisit une pierre et marche droit sur Teucer, car son âme lui ordonne de le frapper. Celui-ci vient de prendre dans son carquois une flèche amère et de la placer sur le nerf. Déjà il ramène la corde vers son épaule, où la clavicule sépare le cou de la poitrine, région très-mortelle, quand Hector l'atteint comme il cherche à le percer; la corde est rompue, le poignet est engourdi; Teucer tombe à genoux et laisse échapper l'arc. Ajax veille sur son frère; il se jette devant lui et le couvre de son bouclier. Deux de ses compagnons chéris, Mécistée, fils d'Echios, et le noble Alastor, le prennent ensuite dans leurs bras et l'emportent vers son vaisseau, poussant de profonds soupirs.

Soudain, le roi de l'Olympe excite de nouveau la fureur des Troyens; ils repoussent les Grecs jusqu'au fossé profond. Hector, fier de sa force, marche au premier rang. Tel un chien, lancé de toute la vitesse de ses pieds rapides à la poursuite d'un lion ou d'un sanglier, le mord aux cuisses et aux flancs, et regarde s'il se retourne: tel Hector presse les Grecs à la belle chevelure, et immole toujours le dernier. Ceux-ci cependant s'enfuient; mais, lorsqu'ils ont franchi la palissade et le fossé, nombre des leurs sont tombés sous les coups des Troyens; les autres s'arrêtent, se raffermissent près des vaisseaux, s'exhortent mutuellement, lèvent les mains vers tous les dieux, et prient à haute voix. Hector, de son côté, lance autour du camp ses coursiers à flottantes crinières; ses yeux étincellent comme ceux de la Gorgone ou du dévorant Mars.

Junon, déesse aux bras blancs, les voit; son cœur est ému de pitié. Soudain elle adresse à Minerve ces paroles rapides:

« Hélas! fille de Jupiter, ne porterons-nous aucun secours, même tardif, aux Grecs qui succombent? Bientôt ils auront subi leur malheureux sort; ils vont périr victimes de l'impétuosité d'un seul homme. Ah! la fureur du fils de Priam n'est plus tolérable; il a causé bien des maux.

— Déjà, répond Minerve, il aurait perdu ses forces et la vie, vaincu sur sa terre paternelle par des bras argiens; mais mon père abandonne à la colère son méchant esprit. Le cruel ! toujours trompeur, prêt à arrêter mon élan, il a oublié combien de fois j'ai sauvé son fils accablé par les travaux d'Eurysthée. Hercule pleurait en regardant le ciel ; et souvent Jupiter me fit descendre à son secours. Si mon esprit prudent avait prévu ce qu'il fait maintenant, lorsque Eurysthée envoya le fils d'Alcmène au delà des fortes portes du palais de Pluton, pour amener de l'Érèbe le chien du terrible dieu des morts, il n'eût point échappé aux profonds abîmes du Styx. Maintenant Jupiter me hait ; il n'accomplit que les volontés de Thétis, qui a embrassé ses genoux et de sa main droite lui a pressé le menton en le suppliant d'honorer Achille. Et il répétera encore que Minerve est sa fille chérie ! Mais apprête tes coursiers, pendant que j'entrerai dans sa demeure et que je m'armerai pour les combats, je verrai si notre présence réjouira le bouillant Hector, lorsque nous apparaîtrons sur le champ de bataille. Sans doute plus d'un Troyen rassasiera de ses chairs et de sa graisse les chiens et les vautours, en tombant devant la flotte des Grecs. »

Elle dit ; et Junon ne lui est point indocile. Elle court, elle harnache ses coursiers aux brides d'or. Cependant Minerve laisse tomber, sur le sol du palais paternel, le voile magnifiquement orné qu'elle-même a tissu de ses mains ; puis elle revêt la cuirasse du dieu qui excite les nuées, et s'arme pour la guerre déplorable ; elle pose les pieds sur le char flamboyant, et prend une lance pesante, immense, assez forte pour renverser les lignes des guerriers contre lesquels elle s'irrite, fille d'un père impétueux. Junon excite du fouet les chevaux rapides. Devant les déesses s'ouvrent elles-mêmes avec fracas les portes du ciel que gardent les Saisons : ces divinités veillent sur le vaste ciel et sur l'Olympe ; elles écartent ou rapprochent le nuage épais qui en ferme l'entrée. Junon et Minerve poussent, à travers les portes, les coursiers dociles à l'aiguillon.

Jupiter cependant, du haut de l'Ida, les aperçoit, et ressent un terrible courroux ; il ordonne à Iris aux ailes d'or de porter ce message.

« Vole, légère Iris, qu'elles s'en retournent. Ne leur permets pas de venir m'attaquer ; ce serait un combat terrible. Oui, je le déclare, et ma parole s'accomplira, je meurtrirai sous le joug leurs coursiers fougueux ; elles-mêmes, je les précipiterai

du siège, je ferai voler leur char en éclats, et ce n'est point en dix années que se guériront les blessures que leur fera ma foudre. Minerve saura ce que c'est que combattre son père. Je suis moins indigné et irrité contre Junon, car elle est accoutumée à contrarier mes desseins. »

Il dit. Iris se précipite, messagère rapide comme la tempête; elle vole des cimes de l'Ida au vaste Olympe; elle rencontre les déesses près de la dernière issue de ces monts aux vallées nombreuses, les arrête et leur répète les paroles de Jupiter :

« Où courez-vous? à quoi bon le courroux de votre cœur? Le fils de Saturne n'a pas permis que l'on secourût les Argiens. Écoutez les menaces de Jupiter, si réellement il les accomplit : il meurtrira sous le joug vos coursiers fougueux; vous-mêmes, il vous précipitera du siège; il fera voler le char en éclats, et ce ne sera pas en dix années que se guériront les blessures que vous fera sa foudre. Il veut, ô Minerve, que tu saches ce que c'est que combattre un père; il est moins indigné et irrité contre Junon, car elle est accoutumée à contrarier ses desseins. Mais toi, redoutable déesse, chienne impudente, s'il est vrai que tu oses lever contre Jupiter ta formidable lance!... » A ces mots, Iris, légère comme les vents, disparaît, et Junon s'adresse à Minerve : « Hélas! fille du dieu qui porte l'égide, je ne permettrai pas que pour des mortels nous combattions contre Jupiter. Que les guerriers succombent ou survivent selon leur fortune, et que le maître des dieux, exécutant ses projets, prononce entre les Grecs et les Troyens. »

Elle dit, et retourne le char; les Saisons détellent les coursiers à la belle crinière, les attachent devant les crèches divines, et appuient le char contre le mur éclatant. Les déesses cependant se placent sur des sièges d'or et se mêlent aux autres dieux, le cœur contristé. Jupiter alors dirige son char du haut de l'Ida vers l'Olympe, et revient à l'assemblée des dieux. L'illustre Neptune dételle les coursiers, pose le char sur une estrade, et le couvre d'un voile de lin. Jupiter lui-même s'assied sur un trône d'or, et sous ses pieds le vaste Olympe est ébranlé. Seules, loin de lui, Junon et Minerve restent assises sans rien dire, sans l'interroger; mais en son esprit, il les comprend, et il leur tient ce langage :

« Junon, Minerve, d'où vient votre tristesse? vous ne vous êtes point fatiguées, à perdre, dans ce combat glorieux, les Troyens que vous avez pris si terriblement en haine. Jamais tous les dieux de l'Olympe ne me feraient reculer, tant sont

redoutables ma force et mon bras. Vous avez tremblé de tous vos membres, avant d'avoir vu la guerre et les faits éclatants. Je le déclare, ma menace eût été accomplie; frappées de la foudre, vous ne seriez point rentrées sur votre char dans l'Olympe, où s'élèvent les demeures des immortels. »

Il dit : les déesses, assises l'une auprès de l'autre, murmurent sourdement, car tous deux méditent la ruine des Troyens. Minerve garde le silence, elle s'irrite contre son père et ressent une colère sauvage ; mais Junon ne peut maîtriser le courroux qui bouillonne en son sein, elle s'écrie : « Terrible fils de Saturne, quelle parole as-tu dite ? nous savons que ta force est invincible. Cependant nous pleurons sur les Grecs belliqueux, qui succomberont après avoir subi leur malheureux sort. Nous nous abstiendrons de la guerre, puisque tu l'ordonnes ; mais nous inspirerons aux Argiens des résolutions salutaires, de peur qu'ils ne périssent tous, à cause de ton courroux.

— Auguste Junon, reprend le dieu, assembleur de nuages, à la prochaine aurore tu verras mieux, si tel est ton désir ; tu verras le tout-puissant fils de Saturne détruire la grande armée des Achéens ; car l'impétueux Hector ne cessera pas de combattre jusqu'à ce que l'agile fils de Pélée se lève, le jour où sur le corps de Patrocle on luttera avec fureur, sur un étroit espace auprès des vaisseaux. Ainsi l'a réglé le destin. Pour toi, je méprise ton courroux, lors même que tu irais aux derniers confins de la terre et de la mer où siègent Japet et Saturne ; séjour que jamais ne charment l'éclat du soleil fils d'Hypérion, ni le souffle des vents, et qu'environnent les profonds abîmes du Tartare ; lors même qu'errant çà et là sans but, tu irais jusqu'en ces lieux, je dédaignerais tes murmures ; car nulle divinité moins que toi n'a de pudeur. »

Il dit : la déesse aux bras blancs garde le silence. Cependant la brillante lumière du soleil tombe dans l'Océan, et entraîne la nuit sombre sur les champs fertiles. Les Troyens voient à regret le jour disparaître ; mais la nuit, vivement désirée, réjouit les Achéens. Alors l'illustre Hector tient l'assemblée des Troyens qu'il conduit loin des navires, sur les rives sinueuses du fleuve, hors du champ de carnage. Les héros descendent de leurs chars pour écouter son discours ; il les harangue, et tient à la main une javeline de onze coudées, où brille une pointe d'airain qu'assujettit un anneau d'or ; appuyé sur cette lance, il dit :

« Écoutez-moi, Troyens, fils de Dardanos : et vous auxiliaires.

J'espérais aujourd'hui ne rentrer dans Ilion qu'après avoir exterminé les Achéens et détruit leur flotte; mais auparavant les ténèbres sont descendues sur le rivage de la mer, et elles ont sauvé les hommes et les vaisseaux. Il le faut, amis, cédonz à la nuit sombre et disposons le repas du soir. Détez les coursiers, placez devant eux une nourriture abondante; amenez promptement de la ville des bœufs, des brebis grasses; apportez de vos demeures du pain et du vin fortifiant, enfin amassez beaucoup de bois. Que jusqu'au lever de l'Aurore, fille du matin, nos feux multipliés brillent dans la plaine, et répandent leur éclat jusqu'aux cieux. Si, pendant la nuit, les Grecs essayent de fuir sur le dos de la vaste mer, ne leur permettons point de s'embarquer paisiblement et sans péril. Mais que quelques-uns des leurs aillent guérir dans leur patrie les blessures que feront nos traits et nos javelines, lorsqu'ils s'élanceront sur leurs navires, afin que désormais d'autres redoutent d'apporter aux Troyens la guerre déplorable. Cependant vous, hérauts, chers à Jupiter, portez dans Ilion ce message: que les jeunes adolescents, que les vieillards blanchis par les années, se rassemblent autour de la ville, sur les tours construites par les dieux. Que les femmes, chacune dans sa demeure, entretiennent un grand feu. Que tout le monde fasse constamment bonne garde, de peur qu'en l'absence des troupes une embuscade n'envahisse la ville. Magnanimes Troyens, exécutez mes ordres, je vous ai dit ce qui à présent est salutaire; tenez-le pour dit; à l'aurore je vous prescrirai ce qu'il faudra faire. Je conjure, plein d'espoir, Jupiter et les autres immortels, de chasser de nos rives ces chiens conduits par un destin funeste que des divinités néfastes transportent sur leurs noirs vaisseaux. Veillons toute la nuit; dès le matin nous prendrons les armes et nous réveillerons près de la flotte le farouche Mars. Je saurai si le fils de Tydée doit me repousser dans Ilion, ou si, le terrassant sous ma javeline d'airain, j'enlèverai ses dépouilles sanglantes. Demain il connaîtra sa vertu; il apprendra s'il peut soutenir l'effort de ma lance. Mais je pense que dès le lever du soleil, blessé au premier rang, il tombera dans la poussière, et autour de lui ses nombreux compagnons. Plût aux dieux que je fusse à l'abri des atteintes de la vieillesse et de la mort; que je reçusse les mêmes honneurs que Minerve et Apollon, aussi sûrement que ce jour apportera aux Argiens leur ruine!

Tel est le discours d'Hector, les Troyens l'applaudissent; ils dételent les coursiers qui sous le joug sont baignés d'écume;

chacun d'eux les attache au char avec des courroies. Cependant on se hâte d'amener de la ville des bœufs, des brebis succulentes ; on apporte, chacun de sa demeure, du pain et du vin fortifiant ; enfin on amasse beaucoup de bois. Les vents portent jusqu'au ciel le fumet qui s'élève de la plaine.

Pendant toute la nuit, les guerriers, remplis d'un noble orgueil, restent assis, en ordre de bataille, autour de leurs feux.

Ainsi, lorsque sur la voûte céleste les étoiles, autour de la lune éclatante, apparaissent dans toute leur beauté ; lorsque pas un souffle ne trouble la sérénité de l'éther, les rochers, les hautes cimes des monts, les vastes forêts se dessinent vivement ; l'immense profondeur des cieux semble ouverte, et tous les astres étincellent. A ce spectacle le pâtre est pénétré de joie : ainsi, entre la flotte et les rives du Xanthe, les feux des Troyens brillent devant Iliou. Mille feux sont allumés dans la plaine ; autour de chacun, cinquante guerriers jouissent de l'éclat de la flamme. Les coursiers, en repos près des chars, se repaissent d'orge blanche et d'épeautre, et attendent le retour de l'aurore.

CHANT IX.

Pendant que les Troyens se tiennent sur leurs gardes, l'effroi surnaturel¹, compagnon de la pâle Terreur, s'empare des Achéens. Les plus vaillants sont frappés d'une douleur intolérable. Telle la mer poissonneuse est troublée, lorsque Zéphire et Borée, soufflant de la Thrace, la heurtent soudainement; alors la vague sombre s'élève, et les vents rejettent hors des flots beaucoup d'algues; telle, dans le sein des Grecs, leur âme est agitée. Agamemnon, le cœur blessé d'une grande affliction, parcourt le camp, et ordonne aux hérauts à la voix retentissante de convoquer chaque roi à l'assemblée, par son nom, sans clameur. Lui-même s'empresse d'appeler les plus proches. Tous bientôt s'asseyent à l'agora, navrés de tristesse; Agamemnon se lève et verse des larmes abondantes. Telle une source profonde, du haut d'une roche escarpée, laisse échapper un épais filet d'eau. Le roi, en poussant d'amers soupirs, adresse aux Grecs ce discours :

« Amis, rois et chefs des Argiens, Jupiter, fils de Saturne, m'a jeté violemment dans les liens de la funeste Até². Le cruel ! il m'a jadis promis, par un signe de tête, que nous ne retournerions pas dans notre patrie avant d'avoir saccagé la forte Ilion, et maintenant il imagine une triste déception ; il m'ordonne de regagner ignominieusement Argos, après avoir perdu tant de nos guerriers ! Tel doit être sans doute le plaisir du tout-puissant Jupiter, par qui s'écroulent et s'écrouleront encore les fatras des cités, puisqu'il est le plus fort. Croyez-moi donc, et faisons tous ce que je vais dire : fuyons sur nos vaisseaux aux champs paternels, car nous ne prendrons jamais la grande Ilion »

1. La terreur panique.

2. Voy. p. 18.

Il dit : tous gardent un profond silence. Les fils des Grecs restent longtemps muets ; enfin le vaillant Diomède s'écrie :

« Atride, je combattrai le premier tes paroles imprudentes, c'est le droit de l'agora, n'en sois pas irrité, toi qui as d'abord outragé ma valeur parmi les Achéens, en me disant faible et lâche. Tout cela est su des jeunes gens comme des vieillards. Ah ! pour toi, le fils du pénétrant Saturne a divisé ses dons : il t'a doué du sceptre et des honneurs du premier rang ; mais il t'a refusé la vaillance, qui est au-dessus de toutes les forces. Méchant ! Supposes-tu vraiment que les Achéens sont faibles et lâches comme tu le dis ? Mais si ton âme est si impatiente du retour, pars, voici les chemins, et les nombreux vaisseaux que tu as amenés de Mycènes sont là, près de la mer ! Les autres Argiens resteront, jusqu'à ce que nous ayons saccagé la ville de Priam. Si eux aussi veulent fuir, avec leurs vaisseaux, dans leur douce patrie, Sthénélos et moi nous combattrons tant que nous n'aurons point vu le dernier jour d'Ilion ; car nous sommes venus ici avec l'aide d'un dieu. »

Il dit ; et les Grecs, par leurs acclamations, répondent à ce discours qu'ils admirent. Alors Nestor se lève et parle en ces termes :

« Fils de Tydée, tu l'emportes dans les combats par ta valeur, tu ne l'emportes pas moins dans le conseil parmi les héros de ton âge. Nul des Grecs ne peut blâmer tes paroles, ni les contredire ; mais tu n'es point allé au but où doivent tendre nos discours. Tu es jeune encore, et tu pourrais être le dernier-né de mes fils ; toutefois tu parles aux rois de la Grèce avec une prudence consommée, et selon la justice. Poursuivons, je me glorifie d'être né longtemps avant toi ; je parlerai donc et je dirai tout ce qu'il convient de dire, et nul ne dédaignera mes paroles, pas même le puissant Agamemnon. L'homme sans famille, sans toit, sans foyer, peut seul se plaire aux discordes civiles. Maintenant cédon à la nuit sombre, apprêtons le repas du soir ; que des gardes soient choisis pour veiller hors des murs, près du retranchement. Je recommande ce soin aux jeunes guerriers ; c'est à toi, fils d'Atrée, de leur en donner l'ordre, car tu as ici le pouvoir suprême. Cependant, offre un festin aux rois ; cela te sied, et n'est point hors de propos ; sous tes tentes abonde le vin, que chaque jour les vaisseaux des Grecs transportent des côtes de la Thrace, tu as tout ce qu'il faut pour recevoir, et tu commandes à beaucoup de serviteurs. Les anciens rassemblés, tu obéiras à celui qui te conseillera le mieux ; tous les

Achéens ont grand besoin de bons et sages avis, au moment où les ennemis allument leurs feux près des vaisseaux. Ah ! qui pourrait se réjouir quand cette nuit doit décider de la perte ou du salut de l'armée ? »

Il dit : tous l'entendent avec ravoir et s'empressent de lui obéir. Les gardes sortent en armes, commandés par Thrasy-mède, pasteur des peuples, fils de Nestor ; Ascalaphe et Ial-mène, tous deux fils de Mars ; Mériion, Apharée, Déi-pyre et le divin fils de Créon, Lycomède. Les sept chefs des gardes prennent chacun cent jeunes guerriers, qui marchent en ordre, portant dans leurs mains de longues javelines. Ils se placent entre le mur et le fossé, allument des feux et préparent leur repas.

Atride cependant conduit ensemble sous sa tente les chefs des Grecs et leur offre un abondant festin. Les convives étendent les bras et prennent les mets placés devant eux. Lorsqu'ils ont chassé la faim et la soif, Nestor, dont l'avis d'abord a été jugé le plus sage, ouvre le conseil ; l'esprit plein de bienveillance, il dit :

« Atride, illustre roi des guerriers, tu seras le premier, tu seras le dernier objet de ce discours ; tu règnes sur des peuples nombreux ; pour que tu les gouvernes, Jupiter t'a donné le sceptre et les droits. Il t'appartient surtout d'exposer tes avis, d'écouter et de mettre à exécution celui d'un autre, à qui son cœur inspirerait de parler pour le bien de tous ; c'est à toi de décider lequel devra prévaloir.

« Je dirai ce qu'il y a de mieux à faire ; selon moi, personne n'aura une pensée meilleure que celle qui roule en mon esprit, non pas seulement aujourd'hui, mais, dès longtemps, depuis le jour, ô rejeton de Jupiter, où tu as enlevé de la tente d'Achille furieux la jeune Briséis, malgré notre sentiment. Que ne t'ai-je point dit alors pour t'en empêcher ! cependant, emporté par ton âme superbe, tu as offensé, en ravissant et en retenant sa récompense, le vaillant héros que les immortels eux-mêmes honorent. Mais examinons encore en ce moment comment nous étant réconciliés avec le fils de Pélée, nous l'apaiserons par des présents magnifiques et de douces paroles. »

Agamemnon, roi des hommes, lui répond en ces termes :

« O vieillard, ce n'est point à tort que tu as exposé mes fautes. J'ai failli, et ne le nie pas. Le héros que chérit Jupiter vaut une armée, et maintenant, pour l'honorer, ce dieu accable les Argiens. Mais si j'ai cédé à un égarement funeste, je veux aujour-

d'hui fléchir le fils de Pélée et lui offrir des présents infinis. Écoutez-moi, tels seront ces nobles dons : sept trépieds neufs, dix talents d'or, vingt bassins resplendissants; douze vigoureux coursiers, vainqueurs à la course, où leur légèreté remporte le prix. L'homme à qui surviendrait autant d'or qu'ils m'en ont rapporté des jeux, n'en manquerait pas et ne serait point pauvre. Je lui donnerai encore sept femmes lesbiennes irréprochables, habiles aux ouvrages de la main, que lui-même a ravies dans la populeuse Lesbos, et que j'ai choisies, car elles l'emportaient en beauté sur les autres captives. Je les lui donnerai; avec elles sera celle que je lui ai enlevée, la jeune Briséis, et j'attesterai par un grand serment que jamais je ne lui ai fait partager ma couche, comme il arrive entre hommes et femmes. Voilà les dons que je lui destine aujourd'hui. Mais si les dieux nous accordent la ruine de la grande ville de Priam, qu'il remplisse son navire d'or et d'airain; lorsque les Grecs partageront les dépouilles, qu'il vienne et qu'il choisisse lui-même vingt femmes troyennes, les plus belles après l'Argienne Hélène. Enfin, si nous retournons aux champs fertiles d'Argos en Achale, qu'il soit mon gendre, et je l'honorerai à l'égal d'Oreste, mon fils bien-aimé, nourri dans l'abondance. J'ai trois filles en mes palais superbes : Chrysothémis, Laodicé, Iphianasse; qu'il conduise au palais de Pélée celle qu'il voudra, sans lui offrir de présents. C'est moi qui ferai des dons délectables, et jamais père n'en fit de pareils à sa fille. Je lui donnerai sept villes illustres : Cardamylée, Énope, la verdoyante Hira, la divine Phères, Anthée aux gras pâturages, la riante Épée, et Pédase, où croît la vigne. Toutes sont assises sur les bords de la mer, près de la sablonneuse Pylos. Leurs citoyens nombreux possèdent beaucoup de bœufs et de brebis; par leurs offrandes, ils l'honoreront comme une divinité, et sous son sceptre ils payeront de riches tributs : voilà ce que je lui donnerai, s'il cesse d'être en colère. Ah! qu'il cède! Pluton est inflexible, indomptable, mais c'est de toutes les divinités la plus odieuse aux humains. Qu'Achille se soumette donc à moi, puisque je suis plus roi que lui, et que je me glorifie d'être plus avancé en âge.

— Glorieux fils d'Atrée, roi des hommes, répond Nestor, sans doute on ne peut mépriser les dons que tu offres au roi Achille. Ordonnons à des envoyés de se rendre à l'instant sous la tente du fils de Pélée; allons, je vais voir et les désigner moi-même qu'ils m'obéissent. Phénix d'abord, favori de Jupiter, les conduira; je choisis ensuite le grand Ajax et le divin Ulysse; les

hérauts Odios et Eurybate les accompagneront. Maintenant apportez de l'eau pour nous laver les mains, et ordonnez qu'on fasse silence, pendant que nous invoquerons Jupiter; puisse-t-il avoir pitié de nous! »

Il dit : et ce discours est agréable à tous. Aussitôt les hérauts leur versent de l'eau sur les mains. Les jeunes Grecs couronnent de vin les urnes et le distribuent à la ronde à pleines coupes; les convives font des libations, et boivent autant que leur âme le désire; puis les envoyés sortent de la tente d'Atride. Le vieux Nestor, tournant vers chacun d'eux ses regards, et surtout vers Ulysse, les exhorte à ne rien négliger pour fléchir l'irréprochable fils de Pélée.

Les héros suivent le rivage de la mer aux bruits tumultueux et prient ardemment Neptune; ils demandent au dieu qui ceint la terre de toucher aisément le grand cœur d'Achille.

Lorsqu'ils arrivent sous les tentes des Myrmidons, Achille charme son âme par les sons d'une belle lyre artistement travaillée, surmontée d'un joug d'argent, qu'il a enlevée parmi les trésors de la ville d'Éétion. Il en charme son âme, et il chante la gloire des guerriers. Le seul Patrocle, vis-à-vis, est assis en silence, toujours prêt à servir Éacide, lorsque ses chants ont cessé. Les envoyés entrent, Ulysse à leur tête, et s'arrêtent devant Achille. Le héros étonné se lève sans quitter sa lyre, abandonnant son siège. Patrocle aussi, à l'aspect de ces hôtes, est debout, et le rapide Achille, les prenant par la main, s'écrie :

« Je vous salue, que vous veniez comme amis, ou qu'une impérieuse nécessité vous amène; car quel que soit mon courroux, c'est vous que je chéris le plus parmi les Achéens. »

Il dit, les entraîne, les fait asseoir sur des sièges couverts de tapis de pourpre, et s'adresse au fils de Ménétiôs :

« Patrocle, place devant nous ma plus grande urne, mélange du vin avec peu d'eau et donne-nous à chacun une coupe, car des hommes qui me sont chers sont venus sous mon toit. »

Patrocle se hâte d'obéir à son compagnon chéri. Achille cependant dresse à la lueur du foyer un large billot, où il étend le dos d'une brebis, celui d'une chèvre grasse et celui d'un porc succulent. Automédon tient les chairs tandis que le fils de Pélée les découpe, les divise en morceaux et les perce de broches. Le fils de Ménétiôs, semblable aux immortels, allume un grand feu. Lorsque la flamme s'affaisse et qu'il ne reste plus qu'un ardent brasier, il étale les charbons et pose au-dessus les broches que soulèvent des crémaillères; enfin, il répand sur les chairs le

sel sacré. Bientôt elles sont rôties et placées sur la table. Patrocle alors apporte le pain, et sert dans de belles corbeilles la part de chaque convive. Achille de son côté distribue les chairs, s'assied en face d'Ulysse contre le mur opposé, et ordonne à son compagnon chéri de sacrifier aux dieux. Celui-ci jette dans le foyer les prémices. Les héros ensuite étendent les mains et saisissent les mets placés devant eux. Lorsqu'ils ont chassé la faim et la soif, Ajax fait signe à Phénix. Ulysse s'en aperçoit, et, remplissant de vin sa coupe, il l'incline vers le fils de Pélée, puis il dit :

« Salut, Achille, on ne manque pas de mets également distribués, soit sous la tente d'Agamemnon, soit maintenant sous la tienne, car il est en votre pouvoir d'offrir beaucoup de mets excellents. Mais ce n'est point le moment de songer aux agréables festins. O fils de Jupiter, nous prévoyons et nous craignons de grandes calamités; nous en sommes à douter si nous sauverons ou si nous perdrons nos superbes navires, à moins que tu ne déploies ta valeur; car, près du rempart et de la flotte, les fiers Troyens et les lointains auxiliaires ont assis leur camp. La plaine est couverte de leurs feux; ils disent que nous ne pouvons plus résister, et qu'ils vont assaillir nos noirs vaisseaux. Le fils de Saturne fait gronder la foudre, et à leur droite ses signes éclatent. Hector, fier de sa force et de l'appui de Jupiter, exhale une terrible fureur; il n'honore plus ni les autres dieux, ni les hommes. Une rage indomptable le transporte; il invoque à grands cris l'aurore; il jure de saper les extrémités de nos vaisseaux, de les livrer aux flammes dévorantes, et d'immoler les Grecs terrifiés par l'incendie. Je crains vivement en mon âme que les dieux n'accomplissent ses menaces, et que nous ne soyons déjà destinés à périr devant Ilion, loin des champs fertiles de la Grèce. Lève-toi donc, ô fils de Pélée, si tu veux, même tardivement, sauver de la fureur des Troyens les fils de Danaüs maintenant accablés. Plus tard tu serais toi-même pénétré de douleur, car il n'y a plus de remède quand le mal est fait; tandis qu'il en est temps encore, songe à éloigner les Grecs le jour fatal. Ami, rappelle-toi les exhortations de Pélée lorsqu'il t'envoya de la Phthie à l'armée d'Agamemnon. « Mon fils, dit-il, « Minerve et Junon te donneront, s'il leur plaît, la valeur; toi, « modère les emportements de ton cœur, la bienveillance vaut « mieux; fuis les funestes discordes, et les jeunes guerriers « comme les vieillards t'accorderont plus d'honneurs. » Ainsi parla ton vénérable père : mais tu l'as oublié ! Ah ! maintenant

apaise ton déplorable courroux. Si tu renonces à ta colère, Agamemnon te comblera de nobles présents; écoute-moi : tels sont les dons qu'Atride promet de faire conduire sous tes tentes :

« Sept trépieds neufs, dix talents d'or, vingt bassins resplendissants; douze vigoureux coursiers, vainqueurs à la course, où leur légèreté remporte le prix. L'homme à qui surviendrait autant d'or qu'ils lui en ont rapporté des jeux n'en manquerait pas et ne serait point pauvre. Il te donnera encore sept femmes lesbiennes, irréprochables, habiles aux travaux de leur sexe; toi-même, jadis, tu les as ravies dans la populeuse Lesbos, et il les a choisies, car elles l'emportaient en beauté sur les autres captives. Il te les donnera; avec elles sera celle qu'il t'a enlevée, la jeune Briséis, et il attestera par un grand serment que jamais il ne lui a fait partager sa couche, comme il arrive entre hommes et femmes. Voilà les dons qu'il te destine aujourd'hui. Mais si les dieux nous accordent la ruine de la grande ville de Priam, tu rempliras ton vaisseau d'or et d'airain; lorsque les Grecs se partageront les dépouilles, tu y viendras et tu choisiras vingt femmes troyennes les plus belles après l'Argienne Hélène. Enfin, si nous retournons aux champs fertiles d'Argos, en Achale, tu seras son gendre, et il t'honorera à l'égal d'Oreste, son fils bien-aimé, nourri au sein de l'abondance. Il a dans ses superbes palais trois jeunes filles : Chrysothémis, Laodicé, Iphianasse; tu conduiras au palais de Pélée celle que tu voudras, sans lui offrir de présents. C'est lui qui te fera des dons délectables, et jamais père n'en fit de pareils à sa fille. Il te donnera sept villes illustres : Cardamylée, Énope, la verdoyante Hira, la divine Phères; Anthée, aux gras pâturages; la riante Épée, et Pédase où croît la vigne. Toutes sont assises sur les bords de la mer, près de la sablonneuse Pylos. Leurs citoyens nombreux possèdent beaucoup de bœufs et de brebis; par leurs offrandes, ils t'honoreront comme une divinité, et sous ton sceptre ils payeront de riches tributs : tels seront ses présents si tu cesses d'être en colère. Mais si ta haine contre Atride l'emporte; si tu repousses ses dons, du moins prends en pitié les autres Argiens que dans leur camp la douleur accable, et qui t'honoreront comme un dieu. Certes tu acquerras chez eux une grande gloire; car tu feras tomber sous tes coups Hector; une funeste rage le transporte, et il s'approchera de toi, puisqu'il dit que nul des Grecs que la flotte a conduits sur ce rivage ne peut se comparer à lui. »

Le fougueux Achille répond en ces termes :

« Fils de Laërte, élève de Jupiter, artificieux Ulysse, il me sied de te dire, sans ménagement, ce que je veux et ce qui sera, afin qu'assis à mes côtés, vous ne me fassiez pas entendre vos doléances tour à tour. Je hais autant que les portes de l'enfer celui qui cache une pensée en son âme, et parle d'autre sorte. Écoutez donc ce qui vaut mieux, selon moi : je n'entends point me laisser fléchir par Agamemnon, ni par les autres Grecs, car chez eux, point de reconnaissance quand on combat sans relâche des peuples ennemis ; même part à l'oisif et à celui qui aurait eu toujours les armes à la main ; mêmes honneurs au lâche qu'au vaillant ; et que l'on ne fasse rien ou que l'on soit sans cesse à l'œuvre, on meurt pareillement. Quel fruit ai-je retiré des peines que j'ai souffertes en mon cœur, en exposant chaque jour ma vie dans les batailles ? Comme l'oiseau qui ne prend pour lui que le mal, et porte à ses petits la pâture qu'il a ramassée, j'ai passé de nombreuses nuits sans sommeil et consumé mes journées dans de sanglantes mêlées, pour l'honneur de vos femmes ; j'ai saccagé, à la tête de la flotte, douze villes, demeures des hommes, et, à la tête de l'armée, onze cités dans les champs fertiles de Troie ; j'en ai enlevé de nombreuses et riches dépouilles, que j'ai portées à Atride ; il les a reçues, après être resté en arrière, près des navires, et il a pris l'habitude d'en garder beaucoup, d'en distribuer peu. Mais à chacun des rois et des chefs de l'armée, il a donné une récompense, et à ceux-là du moins il la laisse, tandis que seul il me prive de la mienne ; il possède la femme que j'ai préférée ; eh bien, que, reposant auprès d'elle, il en goûte les charmes !

« Pourquoi faut-il que les Grecs combattent les Troyens ? Pourquoi les fils d'Atrée ont-ils rassemblé l'armée qu'ils ont conduite ici à cause de la blonde Hélène ? Les Atrides sont-ils donc les seuls mortels qui aiment leurs femmes ? Tout homme bon et prudent aime la sienne et en prend soin. Moi aussi je l'aimais de toute mon âme, quoique captive.

« Agamemnon m'a enlevé ma récompense, il m'a montré sa perfidie ; maintenant que je suis averti, qu'il cesse de me tenter encore, il ne me persuadera pas.

« Qu'il examine donc avec toi, Ulysse, et avec les autres rois comment vous éloignerez des vaisseaux les flammes ennemies. Déjà sans moi, le fils d'Atrée n'a-t-il pas fait de grandes choses ? n'a-t-il pas élevé une muraille, creusé autour un large et profond retranchement, planté des palissades ? Mais il ne lui est pas si facile de soutenir le choc de l'homicide Hector. Aussi long

temps que j'ai combattu dans les rangs des Grecs, ce héros n'osait point porter la bataille hors des murs d'Ilion; il n'osait pas dépasser les portes de Scées, ni le hêtre. Un jour seulement il s'arrêta pour m'attendre, et à peine échappa-t-il à ma fureur. Puisque je ne veux plus désormais combattre le divin Hector, demain, après avoir sacrifié à Jupiter et à tous les dieux, je lancerai à la mer mes navires bien chargés : tu en seras témoin, Ulysse, si tel est ton désir, et si tu y prends intérêt; tu verras, dès l'aurore, mes vaisseaux sillonner l'Hellespont poissonneux, et sur leurs bancs d'ardents rameurs. Si le puissant Neptune nous accorde une heureuse traversée, nous atteindrons dans la troisième journée les fertiles rivages de la Phthie. Là, j'ai de nombreux trésors que j'ai laissés en venant ici, par malheur. J'y joindrai l'or, l'airain étincelant, le fer poli et les femmes à la taille gracieuse qui me sont échues par le sort, car la récompense que m'avait donnée Atride m'a été outrageusement reprise par ce roi puissant. Répétez-lui ouvertement mes paroles, afin que les autres Grecs fassent éclater leur indignation, si, toujours impudent, il veut encore tromper l'un d'eux. Mais si insoient qu'il soit, il n'osera pas me braver en face.

« Non, je ne veux avec lui ni conseil ni œuvre. Il m'a déjà trompé et offensé; c'est assez, il ne m'abusera plus par des promesses. Qu'il coure sans entrave à sa perte, car le prévoyant Jupiter lui a ravi l'esprit.

« Ses dons me sont odieux, et lui, je le méprise comme un Carien ¹. Dût-il m'offrir dix fois, vingt fois autant de richesses qu'il en a ou en aura un jour; autant qu'il en arrive dans Orchomène, ou dans Thèbes d'Égypte, dont les palais en sont remplis, dont les cent portes s'ouvrent pour laisser sortir chacune deux cents guerriers avec leurs chevaux et leurs chars; dût-il m'offrir autant de bijoux précieux qu'il y a de grains de sable et de poussière, jamais Agamemnon ne me fléchira, qu'il n'ait, jusqu'au bout, expié son intolérable outrage. Je n'épouserai point sa fille, fût-elle en beauté la rivale de la belle Vénus, fût-elle par son art et son adresse l'égale de Minerve; je ne serai pas son gendre, il peut jeter les yeux sur un autre Grec, plus selon son cœur et plus puissant que moi. Si les dieux me sauvent de la mort, si je rentre dans ma patrie, Pélée lui-même me donnera une épouse. Assez de jeunes vierges habitent l'Hellade et la Phthie, filles des héros qui défendent les cités. Celle que

j'aurai préférée sera mon épouse chérie; mon cœur généreux m'inspire de borner là mes souhaits : de m'unir à une femme gracieuse et de jouir des possessions que Pélée a acquises.

« Toutes les richesses que renfermait, dit-on, la grande ville de Troie, aux jours de la paix avant l'arrivée des Grecs, ou que contient dans l'âpre Delphes, le seuil de pierre du dieu aux infailibles traits, ne valent pas ma vie. On peut ravir à main armée des bœufs, de grasses brebis; on peut gagner de nobles trépièdes, des coursiers à la blonde crinière; mais l'âme de l'homme, on ne peut la rappeler ni la reconquérir, dès qu'en s'exhalant elle a franchi ses lèvres. Thétis, ma mère, aux pieds d'argent, m'a montré deux chemins ouverts par le sort pour me conduire au terme de la vie : si je reste aux champs troyens, si je combats autour d'Ilion, c'en est fait de mon retour, et j'acquiers une gloire éternelle; si je rentre dans ma douce patrie, c'en est fait de ma gloire, mais je dois jouir d'une heureuse vieillesse, longtemps hors de l'atteinte des traits de la mort. J'exhorte les autres Grecs à voguer vers leurs demeures. Jamais vous ne verrez le dernier jour de la ville escarpée de Priam. Jupiter lui-même au-dessus d'elle étend les mains, et c'est lui qui a exalté le courage de ses guerriers. Allez donc rejoindre les chefs des Grecs, rapportez-leur ce message (car telle est la récompense des anciens). Ils chercheront, en leur esprit, un plan plus efficace pour sauver la flotte et l'armée. Je persiste dans ma colère, et le moyen de salut qu'ils ont imaginé leur échappe. Que Phénix reste auprès de moi pour dormir; demain il me suivra dans notre douce patrie, s'il le veut, car je ne l'emmènerai point par contrainte. »

Il dit. Les héros gardent un morne silence, consternés de ce discours et de la dureté de ce refus; enfin, le vénérable Phénix prend la parole, fondant en larmes, car il craint pour les vaisseaux des Grecs :

« Si vraiment, illustre Achille, ton retour est arrêté dans ton esprit, si tu refuses d'éloigner la flamme de nos vaisseaux rapides, parce que la colère est tombée en ton âme, comment, mon cher fils, resterais-je seul ici, loin de toi? C'est avec toi que le vénérable Pélée m'a fait partir, le jour où de la Phthie il t'envoya près d'Agamemnon, jeune encore, ignorant la guerre inexorable et les luttes de l'agora, où se signalent encore les héros. Ton père, à cause de cela m'a fait partir pour que je t'enseignasse ces choses, et que tu devinsses un crateur et un guer-

rier. Rester ici loin de toi, mon cher enfant, je ne le voudrais pas, lors même qu'un dieu me promettrait de me délivrer de la vieillesse, de me ramener à la fleur de mes années, comme j'étais lorsque jadis je quittai l'Hellade aux belles femmes, fuyant l'indignation de mon père Amyntor, fils d'Ormène, qui était irrité contre moi à cause de sa blonde captive ; il l'aimait et méprisait son épouse ma mère. Celle-ci toujours me conjurait de séduire sa rivale, afin qu'elle hait le vieillard ; elle me persuada et je lui obéis. Mon père, aussitôt, l'ayant appris, prononça de nombreuses imprécations, et demanda aux cruelles Furies que jamais, sur ses genoux, il ne fît asseoir un fils né de moi. Ces divinités, le Jupiter infernal, la terrible Proserpine, devaient accomplir sa malédiction. Dès lors, mon âme ne put souffrir que je demeurasse plus longtemps dans les palais d'un père irrité. Cependant ses amis, ses parents, accoururent du voisinage, me supplièrent longtemps et me retinrent malgré moi. Mais ils égorgèrent ses grasses brebis et ses bœufs superbes ; ils passèrent dans la flamme de Vulcain ses porcs succulents ; le vin du vieillard coula, de ses grands vases de terre, à pleines coupes. Durant neuf nuits ils dormirent autour de moi, et chacun à son tour veillait pour me garder. Le feu ne s'éteignait jamais ; tant sous le portique de la cour bien fermée, que dans le vestibule, devant les portes de ma chambre. Mais lorsque la dixième nuit eut étendu sur moi ses ténèbres, je brisai les portes solidement ajustées de ma chambre ; je sortis ; je franchis, sans peine, le mur de la cour ; j'échappai aux regards des esclaves et des gardes. Je m'enfuis au loin, au travers de la vaste Hellade, et j'arrivai dans la Phthie, mère féconde des troupeaux, auprès du roi Pélée. Il m'accueillit avec bienveillance, et me chérit autant qu'un père aime un fils unique, né dans ses vieux jours, au sein de vastes domaines. Il me donna de grandes richesses et un peuple nombreux. Je régnai sur les Dolopes à l'extrémité de la Phthie. Ensuite, ô divin Achille, t'aimant de toute mon âme, je t'ai fait ce que tu es ; tu ne voulais pas aller avec un autre au festin, ni manger dans le palais, si, t'ayant assis sur mes genoux, je ne découpais les viandes dont je te rassasiais, et si je ne te faisais boire du vin. Combien de fois tu as arrosé ma tunique, sur mon sein, des breuvages que tu rejetais dans tes caprices d'enfant ! De toi j'ai tout souffert, et j'ai enduré bien des fatigues ; pensant que les dieux ne m'avaient pas accordé de fils, ô Achille, je faisais de toi mon fils, afin qu'un jour tu détournasses de moi les amers outrages.

« O mon enfant dompte ta grande âme ! Il ne te sied pas de montrer un cœur sans miséricorde. Les dieux mêmes, qui prévalent par la vertu, l'honneur et la force, ne sont pas inflexibles. Le suppliant, eût-il failli, ou enfreint leurs ordres, les apaise par les sacrifices, les vœux, les libations et le fumet des victimes. Les Prières aussi sont filles du grand Jupiter : boiteuses, ridées, l'œil incertain, elles ont à cœur de marcher derrière Até ; mais celle-ci est robuste et a le pied ferme, aussi elle les dépasse en courant ; elle les prévient sur toute la terre et nuit aux humains ; les Prières la suivent et guérissent les maux qu'elle a faits. Celui qui, à leur approche, révère ces filles de Jupiter, elles le servent, elles exaucent ses vœux. Mais malheur à qui les repousse et les chasse avec dureté : elles remontent alors vers le fils de Saturne ; elles le conjurent de faire poursuivre par Até cet homme superbe, pour que la cruelle déesse le frappe et le punisse.

« Achille, et toi aussi accorde aux filles de Jupiter le respect qui fléchit l'esprit des sages héros. Si le fils d'Atrée ne t'apportait point de présents, s'il n'en promettait point pour l'avenir, s'il persévérait dans sa haine, je ne t'engagerais point à oublier ton ressentiment pour secourir les Achéens, quelle que soit leur détresse. Mais il te donne sur-le-champ beaucoup, et te promet plus encore ; il envoie, pour te supplier, les plus illustres des Grecs, choisis parmi toute l'armée, ceux que tu chéris le plus. Ne les déshonore pas en méprisant leur démarche et leurs discours ; auparavant, il n'y avait rien à dire à ta colère ; mais la renommée ne nous a-t-elle pas appris que les anciens héros, lorsqu'un violent courroux les avait enflammés, se laissaient fléchir par les présents et les supplications ?

« Je me souviens d'un fait déjà loin de nous. Non, il n'est pas récent ; mais, tel qu'il s'est passé, je vais vous le dire à vous qui êtes tous nos amis :

« Les Curètes faisaient la guerre aux intrépides Étoiliens, sous les murs de Calydon, et les guerriers s'entre-tuaient. Les Étoiliens défendaient la riante Calydon ; les Curètes, avec la fureur de Mars, brûlaient de la dévaster ; car Diane au trône d'or leur avait apporté le malheur, irritée contre Oénée qui, dans ses champs fertiles, ne lui avait point offert les prémices de sa moisson, pendant que les autres dieux prenaient part au festin de ses hécatombes ; soit oubli, soit imprudence, Diane, fille du grand Jupiter, fut la seule à qui il ne fit pas un sacrifice, et ce fut une grande faute. Dans son courroux, elle suscite un sanglier fa-

rouche, aux terribles défenses, qui fait habituellement beaucoup de dégâts dans les champs d'OEnée, et jette à terre, les uns sur les autres, nombre de grands arbres, avec leurs racines, leurs fleurs et leurs fruits. Le fils d'OEnée, Méléagre, le tua, après avoir convoqué, des villes voisines, une foule de chasseurs avec leurs chiens; c'était une bête redoutable; il n'eût pas suffi, pour la vaincre, d'un petit nombre d'hommes, et elle en fit monter plus d'un sur le triste bûcher. Ensuite, à son sujet, la déesse excita une grande et tumultueuse guerre entre les Étoliens et les Curètes, qui se disputèrent la tête et la dépouille velue du sanglier.

« Aussi longtemps que combattit Méléagre, favori de Mars, les Curètes furent battus; malgré leur nombre, ils ne purent tenir près des murailles. Mais lorsque la colère, qui gonfle en leur sein le cœur même des sages, eut pénétré dans l'âme de Méléagre, et qu'il se fut courroucé contre Althée, sa mère, il resta oisif auprès de son épouse, la belle Cléopatre, fille de la nymphe Marpisse, l'une des légères Éféniens, et d'Idée, le plus robuste des hommes de ces temps-là, et si vaillant qu'il tendit son arc et prépara ses flèches contre le roi Phébus-Apollon, à cause de la nymphe à la démarche légère. Dans leur palais, le père et l'auguste mère de Cléopatre la surnommaient Alcyone, parce que sa mère avait pleuré, ayant le même malheur¹ que la triste Alcyone, lorsque Phébus l'avait elle-même ravie.

« Méléagre, étendu sur un lit auprès d'elle, nourrissait sa déplorable colère, causée par les malédictions d'Aithée; celle-ci, affligée du meurtre de ses frères, invoquait les dieux; elle frappait de ses deux mains la terre féconde; elle conjurait, à genoux, le sein sillonné de larmes, Pluton et Proserpine de donner la mort au fils né de ses entrailles. Or, du fond de l'Érèbe, Érinny's l'écoutait, déesse au cœur impitoyable, toujours errant dans les ténèbres.

« Bientôt, les Curètes sapent leurs remparts; le tumulte et le combat éclatent autour des portes de la ville; les chefs du peuple prient Méléagre; ils lui envoient les illustres prêtres des dieux pour qu'il vienne les défendre; ils lui promettent un don magnifique; ils l'invitent à choisir, au lieu le plus fertile de la riante plaine de Calydon, un superbe enclos de cinquante arpents, moitié en vignobles, moitié en terres de labour. Le vieux OEnée surtout, monté près du seuil élevé de sa chambre nup-

1. Le malheur d'être séparée de son époux.

tiale, ébranle les portes épaisses et l'implore longuement, ses sœurs, son auguste mère aussi viennent le supplier; il les repousse; ses plus chers compagnons les remplacent; mais son cœur reste inflexible, tant que la chambre nuptiale n'est pas elle-même menacée; enfin les Curètes ont forcé les murailles; la ville est en flammes. Alors la gracieuse épouse de Méléagre le prie en pleurant. Elle lui retrace les malheurs d'une ville prise d'assaut : les citoyens massacrés, les palais réduits en cendre, les enfants, les femmes à la belle ceinture trainés en esclavage. Ces terribles misères émeuvent son âme : il marche revêtu de ses armes resplendissantes; et, n'obéissant qu'à son âme, il détourne le jour fatal des Étoliens. Ceux-ci ne lui firent point de dons agréables et nombreux, parce que, de lui-même, il les avait sauvés. Ami, ne songe pas à faire de même; prends garde qu'une divinité ne t'y excite; il serait moins profitable pour toi de ne secourir les vaisseaux que lorsqu'ils seraient en flammes. Mais accepte les présents, suis-nous; et les Grecs t'honoreront comme une divinité. Si plus tard tu viens au combat, sans que les dons t'y entraînent, ils ne t'accorderont pas autant d'honneurs, quand même tu repousserais au loin la guerre. »

Achille lui répond en ces termes : « Vénérable Phénix, ô mon père ! je n'en ai pas besoin, je le sens, j'ai été honoré par la volonté de Jupiter qui me protégera, près de mes vaisseaux, aussi longtemps que je conserverai le souffle dans mon sein, et que mes genoux pourront se mouvoir.

« Mais, je te le déclare, fais tomber ces parois en ton esprit : que tes pleurs, que ton affliction ne troublent point mon âme pour l'amour d'Agamemnon. Tu ne dois pas l'aimer, si tu crains de me devenir odieux, à moi qui te chéris. Il est bon que tu donnes du souci à qui me tourmente. Règne avec moi, et reçois la moitié de mes honneurs; que ceux-ci reportent leur message; pour toi, reste ici étendu sur une molle couche. Au lever de l'aurore, nous délibérerons ensemble si nous retournerons dans notre patrie, ou si nous demeurerons encore. »

Sans rien ajouter, Achille, de ses sourcils, fait signe à Patrocle de dresser pour Phénix un lit épais, afin que les deux héros songent aussitôt à sortir de sa tente. Alors Ajax, fils de Télamon, semblable aux dieux, parle en ces termes :

« Divin fils de Laërte, artificieux Ulysse, partons; je ne vois pas de terme à nos discours, et nous ne réussirons point par cette voie; notre devoir aussi est de rapporter aux Grecs notre message, quoique défavorable, car ils sont sans doute encore assis

à nous attendre. Achille renferme en son sein un cœur superbe et farouche; homme dur, il n'a aucun égard pour l'amitié de ses compagnons, de ceux qui, près des vaisseaux, l'honorent au-dessus de tous les mortels. Héros sans miséricorde! n'accepte-t-on pas la rançon du meurtre d'un frère et même d'un fils? Oui, le meurtrier reste parmi le peuple lorsqu'il a beaucoup payé, l'autre réprime son cœur et son ressentiment en recevant une riche rançon. Mais les dieux ont fait entrer dans son sein une colère cruelle et implacable, à cause d'une seule captive; or, maintenant nous t'en offrons sept des plus belles, et, outre cela, de nombreux trésors; calme-toi donc, et honore ton toit hospitalier! car nous sommes tes hôtes, envoyés par l'armée entière, et nous désirons être aimés et chéris de toi plus que tous les autres Grecs. »

Achille aux pieds légers lui répond en ces termes : « Je crois bien que tu m'as parlé selon ton âme, ô Ajax! mais mon cœur se gonfle de colère au souvenir de cet Atride, qui, au milieu des Grecs, m'a méprisé comme un vil transfuge. Allez donc, et rapportez votre message; je ne veux plus songer à la guerre sanglante, avant que le divin Hector parvienne, en immolant les Grecs, jusqu'au camp des Myrmidons, et lance sur nos vaisseaux la flamme dévorante. C'est près de ma tente et de mon navire que j'entends, quelle que soit son ardeur, éloigner du combat Hector. »

Il dit : les héros saisissent des coupes profondes et font des libations. Enfin ils retournent vers la flotte; Ulysse marche en avant. Patrocle cependant a ordonné à ses compagnons et aux captives de dresser promptement pour Phénix un lit épais. Les captives ont obéi; elles ont étendu des peaux d'agneau, des couvertures, et le tissu délicat du lin. Sur cette couche, le vieillard repose jusqu'au lever de la divine Aurore. Achille s'endort dans un réduit de sa solide tente; auprès de lui est une captive qu'il a amenée de Lesbos, la belle Diomède, fille de Phorbas. Patrocle a sa couche de l'autre côté; auprès de lui dort la gracieuse Iphis, dont Achille lui a fait présent lorsqu'il a pris Scyros, ville escarpée d'Ényée.

Les héros, de leur côté, arrivent sous la tente d'Atride; les fils des Grecs se lèvent avec empressement, les prennent par la main, leur présentent des coupes d'or, et les interrogent. Agamemnon, roi des hommes, le premier, leur adresse ces questions :

« Dis-nous, noble Ulysse, honneur de la Grèce, s'il consent

à préserver de la flamme ennemie les vaisseaux des Grecs, ou s'il refuse, et si la colère maîtrise encore son cœur superbe.

— Fils d'Atrée, lui répond le patient et divin Ulysse, il ne veut point éteindre sa colère, mais il en est de plus en plus rempli. Il repousse toi et tes dons; il t'exhorte à examiner avec les autres Grecs comment tu sauveras la flotte et l'armée. Lui-même menace, aux premières lueurs du jour, de lancer ses navires à la mer; et il conseille aux autres rois de voguer vers leur patrie. Vous ne verrez jamais, dit-il, le dernier jour d'Ilion; le puissant Jupiter au-dessus d'elle étend les mains, et c'est lui qui a exalté le courage de ses guerriers. Telles sont ses paroles; ceux qui m'ont suivi, Ajax et les hérauts, tous les deux hommes prudents, peuvent les redire. Le vieillard Phénix est resté sous sa tente; Achille l'invite demain à le suivre, sur ses vaisseaux, dans leur douce patrie, s'il le veut, car il ne l'emmènera pas par contrainte. »

Il dit : et les rois gardent un profond silence, surpris de ce discours et de la véhémence d'Achille. Longtemps, dans leur douleur, les fils de la Grèce restent muets; enfin le vaillant Diomède s'écrie :

« Fils d'Atrée, glorieux roi des hommes, Agamemnon, plutôt aux dieux que tu n'eusses pas supplié l'irréprochable fils de Pélée en lui offrant des présents infinis! Son cœur, déjà si orgueilleux, tu l'as rendu plus superbe encore. Ne nous occupons plus de lui; qu'il parte, qu'il demeure, nous le verrons revenir au combat, quand son âme et quelque dieu l'y exciteront. Mais écoutez mes paroles, et laissez-vous persuader. Allez dormir, maintenant que vous avez ranimé votre cœur par l'abondance des mets et du vin, car c'est force et vaillance. Aux premières lueurs de la belle Aurore aux doigts de rose, Atride, hâte-toi de ranger, devant les vaisseaux, les guerriers et les chars, exhorte-les, et, toi-même, combats au premier rang. »

Il dit : les rois applaudissent, et admirent le discours du noble fils de Tydée. Ils font des libations, se rendent chacun sous sa tente, s'étendent sur leurs couches et goûtent les douces faveurs du sommeil.

CHANT X.

Les autres chefs des Achéens, domptés par le doux sommeil, dorment, près des vaisseaux enveloppés par la nuit ; mais le sommeil ne s'empare pas d'Agamemnon, pasteur des peuples, qui roule en son esprit une foule de pensées. Tel l'époux de Junon lance éclairs sur éclairs, quand il prépare de grandes pluies, ou de la grêle, ou de la neige, dans la saison où elle couvre les campagnes, ou peut-être l'effroyable gueule d'une amère bataille, tel Atride soupire fréquemment du plus profond de son cœur ; son âme est pleine de trouble. Regarde-t-il le camp des Troyens, les feux innombrables allumés devant Ilion, le son des chalumeaux et des flûtes, le tumulte des guerriers le frappent de surprise ; voit-il la flotte et l'armée des Grecs, il s'arrache les cheveux jusqu'à la racine, accusant Jupiter ; en son cœur glorieux, il pousse de longs gémissements.

Enfin il lui semble que ce qu'il a de mieux à faire est d'aller trouver Nestor ; peut-être prendra-t-il quelque résolution salutaire qui détourne des Grecs le malheur. Il se lève, couvre sa poitrine d'une cuirasse, attache sous ses pieds brillants de belles sandales, s'enveloppe de la peau fauve et lustrée d'un grand lion qui le couvre tout entier, et saisit une javeline.

Les mêmes terreurs agitent Ménélas. Le sommeil aussi a fui ses paupières ; il tremble que les Grecs ne périssent, après être venus à cause de lui sur l'immense étendue des eaux, pour livrer, devant Ilion, de terribles batailles. Soudain il enveloppe ses larges épaules de la peau tachetée d'une panthère, pose sur sa tête un casque d'airain, et de sa forte main saisit un javelot. Il sort pour réveiller son frère, qui règne puissamment sur tous les Achéens et que le peuple honore comme un dieu. Il le trouve près de l'extrémité de son vaisseau, se couvrant de ses belles armes, et sa présence réjouit Agamemnon. Le premier Ménélas lui parle en ces termes :

« Frère, pourquoi t'armer ainsi? As-tu dessein d'envoyer au de nos compagnons épier les Troyens? Je crains fort que nul ne te promette une telle œuvre, et n'ose seul, par la nuit divine, épier les guerriers ennemis. S'il en est un, certes c'est un cœur audacieux. »

Le puissant Agamemnon reprend : « O Ménélas, nous avons l'un et l'autre besoin de salutaires conseils, qui tirent du péril et sauvent la flotte et les Argiens. L'esprit de Jupiter a changé : ce dieu préfère aux nôtres les sacrifices d'Hector; car je n'ai jamais vu, je n'ai jamais ouï qu'en un jour un seul homme ait songé à faire autant d'exploits terribles que ce héros, cher à Jupiter, et qui n'est fils ni d'un dieu ni d'une déesse, en vient d'accomplir contre les Grecs; il a fait de telles choses, il leur a causé de tels maux que, longtemps et au loin, ils les auront sur le cœur. Mais pars, appelle Idoménée et Ajax; pour moi je vais auprès de Nestor, l'exhorter à se lever; s'il consent à venir près de la cohorte sacrée des gardes et à leur donner de nouveaux ordres, c'est à lui surtout qu'ils obéiront; son fils et Méron les commandent, et nous les leur avons principalement confiés.

— Comment dois-je entendre tes paroles? répond Ménélas. Faut-il ici t'attendre avec eux ou te rejoindre après les avoir convoqués?

— Va avec eux au rendez-vous, reprend le grand Atride, de peur qu'en nous cherchant nous ne nous égarions; car les chemins qui sillonnent le camp sont nombreux. Fais entendre ta voix pendant ta marche; commande que l'on veille; adjure chaque homme par son père, par sa famille; honore-les tous; garde-toi de paroles superbes; nous aussi, travaillons de toutes nos forces : Jupiter, dès notre naissance, nous a imposé cette dure loi. »

Après ces avertissements, il congédie son frère, et va chercher Nestor; il le trouve, à côté de sa tente et de son vaisseau, étendu sur une couche moelleuse; près de lui reposent ses armes où l'airain étincelle : son bouclier, deux javelots et un casque; puis le baudrier merveilleux dont le vieillard se ceint la taille lorsqu'à la tête de ses guerriers il s'élançait au fort des mêlées meurtrières; car il ne cède pas à la triste vieillesse. Nestor s'éveille, se lève à demi, appuyé sur le coude, soulève la tête et interroge Atride.

« Qui es-tu, toi qui seul, pendant la nuit obscure, erres parmi la flotte et le camp, tandis que les autres mortels sont

endormis ? Cherches-tu l'un des gardes ou quelque compagnon ? Parle, ne m'aborde pas en silence : que demandes-tu ?

— O fils de Nélée, répond le roi des hommes, Nestor, honneur de la Grèce, reconnais Agamemnon ; plus que tous les mortels, Jupiter m'a plongé en un labeur qui n'aura pas de fin, tant que je conserverai le souffle dans ma poitrine et que mes genoux pourront se mouvoir. Je viens ici parce que le doux sommeil n'est point descendu sur mes paupières ; l'issue des batailles, les malheurs des Grecs me préoccupent ; de terribles craintes viennent m'assaillir sur le sort des fils de Danaüs. Mon âme a perdu sa fermeté ; mon esprit chancelle ; mon cœur s'élance hors de ma poitrine, et tout mon corps frémit. Ami, si tu veux me seconder, puisque le sommeil aussi t'abandonne, suis-moi ; rendons-nous près des gardes ; voyons si, cédant à la fatigue, ils s'assoupissent et oublient tout à fait de veiller. Les ennemis ne sont que trop près, et nous ignorons s'ils n'ont point le dessein de nous attaquer pendant la nuit.

— Roi des hommes, répond le noble Nestor, glorieux Atride, le prévoyant Jupiter ne comblera peut-être pas les espérances d'Hector ; lui aussi, je pense, ressentira des soucis cuisants, si Achille chasse enfin de son cœur sa funeste colère. Je n'hésite pas à te suivre ; éveillons les autres héros : Diomède, Ulysse, l'agile fils d'Oïlée et le robuste Mègès ; faisons appeler aussi le grand Ajax, semblable aux dieux, et le roi Idoménée : car leurs vaisseaux sont loin de nous. Et Ménélas, lui que j'honore et que j'aime ! je l'accablerai de reproches ; dusses-tu m'en reprendre, j'écarterai. Eh quoi, il dort ! à toi seul il laisse les fatigues ! Ne devait-il pas exciter les autres chefs, et partager tes travaux, puisqu'une intolérable nécessité pèse sur nous ? »

Le roi des hommes répond : « O vieillard, je t'ai quelquefois exhorté à le réprimander. Souvent il s'arrête et ne veut pas agir, non de propos délibéré, par mollesse ou faute de prudence, mais parce qu'il me regarde, et attend l'exemple de moi. Il s'est tout à l'heure éveillé le premier ; je l'ai rencontré, et l'ai envoyé près de ceux que tu demandes. Marchons, nous les trouverons devant les portes, parmi les gardes. C'est là que je lui ai dit de les conduire.

— Puisqu'il en est ainsi, reprend Nestor, personne parmi les Grecs ne lui fera de reproches, et ne refusera de lui obéir lorsqu'il lui donnera des ordres et animera sa valeur. »

A ces mots, le vieillard couvre sa poitrine d'une cuirasse ; attache sous ses pieds brillants de belles sandales ; agrafe un

double manteau de pourpre, vaste tissu formé d'une laine épaisse; saisit une forte lance à pointe d'airain, et marche le long des vaisseaux des Grecs. D'abord, par ses cris, il arrache au sommeil Ulysse, dont la prudence égale celle de Jupiter. Sa voix pénètre dans l'âme du héros, qui aussitôt sort de sa tente, et leur adresse ces paroles :

« Pourquoi seuls errez-vous dans le camp durant la nuit divine? Qu'arrive-t-il de si pressant?

— Noble fils de Laërte, dit le vieillard de Gérénia, artificieux Ulysse, ne te mets pas en colère; songe à l'affliction qui accable les Achéens; suis-nous, et réveillons les chefs avec lesquels il convient d'agiter s'il faut fuir ou combattre. »

Il dit : le prudent Ulysse rentre pour jeter sur ses épaules un bouclier, puis il les accompagne. Tous ensemble se rendent près du fils de Tydée, et le trouvent hors de sa tente, avec ses armes. Autour de lui, ses compagnons dorment, le bouclier sous la tête, la javeline droit en terre. Les pointes d'airain brillent comme des éclairs. Le héros lui-même est plongé dans un profond sommeil, étendu sur une peau de bœuf sauvage, la tête soutenue par un tapis brillant. Nestor s'approche, de la pointe du pied lui pousse le talon, et le réprimande en ces termes :

« Debout, fils de Tydée. Pourquoi sommeilles-tu durant la nuit entière? N'entends-tu pas le tumulte des Troyens campés sur la colline, à l'extrémité de la plaine, près de nos vaisseaux, et séparés de nous par un court espace? »

Il dit : aussitôt le fils de Tydée s'arrache au sommeil, et prononce ces paroles rapides :

« O vieillard, que tu es dur pour toi! jamais tu ne cesses d'agir; n'est-il point dans l'armée de jeunes guerriers pour parcourir le camp et réveiller les rois? Mais, Nestor, tu es infatigable.

— Ami, que tu parles sagement! répond le vieillard. J'ai d'irréprochables fils; j'ai des compagnons nombreux qui pourraient sans doute parcourir le camp et convoquer les rois; mais une extrême nécessité fait violence aux Grecs. Notre salut ou notre ruine repose sur le tranchant d'un rasoir. Mais tu es jeune charge-toi d'avertir Mégès et le fils d'Oïlée, puisque tu as compassion de moi. »

Il dit : et Diomède jette autour de ses épaules la peau lustrée d'un grand lion, qui le couvre tout entier; il saisit son javelot, s'élançe, réveille les deux chefs, et les conduit.

Bientôt ils se mêlent aux gardes, et ne trouvent point leurs chefs endormis. Ceux-ci sont assis en armes et ils veillent.

Comme des chiens, dans une étable, gardent les brebis avec inquiétude, après avoir entendu les rugissements d'une bête fauve qui descend des montagnes, à travers la forêt, tandis que contre elle s'élève un bruit confus d'aboiements et de cris; alors c'en est fait de leur sommeil : de même, il n'y a plus de sommeil pour ceux qui gardent le camp pendant cette cruelle nuit. Toujours tournés vers la plaine, ils écoutent si les Troyens approchent; Nestor, en les voyant, se réjouit, et il les encourage en ces termes :

« Chers enfants! c'est ainsi qu'il faut veiller; craignez de céder au sommeil : nous serions bientôt le jouet des ennemis. »

A ces mots, le vieillard franchit le fossé. Les rois convoqués au conseil le suivent, entraînant avec eux, pour y prendre part, Méron et le vaillant fils de Nestor. Les chefs s'asseyent, dans un lieu pur, hors du champ de carnage, là même où Hector, vainqueur des Grecs, a ordonné la retraite, quand la nuit l'a enveloppé de ténèbres. C'est en ce lieu qu'ils délibèrent. Nestor, le premier, prend la parole : « Amis, dit-il, n'est-il point un guerrier qui, confiant en son cœur audacieux, ose se rendre près des Troyens superbes? Peut-être surprendrait-il, hors de leur camp, l'un des ennemis, ou bien il entendrait les discours qu'ils tiennent, se consultant entre eux; il saurait s'ils ont dessein de rester sur la colline sans approcher davantage des vaisseaux ou de rentrer dans Ilion, après avoir vaincu les Grecs; il écouterait toutes ces choses. Puisse-t-il ensuite revenir sain et sauf auprès de nous! il aura sous le ciel, parmi les hommes, une grande renommée, et nous lui ferons un don magnifique. Chacun des chefs qui commandent sur la flotte lui donnera une brebis noire et son agneau à la mamelle, présent incomparable; et toujours il prendra place aux repas des sacrifices et à nos festins. »

Il dit; et, d'abord, tous gardent le silence; enfin Diomède s'écrie : « Nestor, mon âme et mon généreux cœur me décident à pénétrer dans le camp des Troyens qui sont tout près de nous. Mais si l'un de mes compagnons voulait me suivre, j'aurais plus de confiance et d'audace. Lorsque deux hommes marchent ensemble, l'un reconnaît avant l'autre ce qui les fera réussir : un seul peut le concevoir; mais son esprit est plus lent, et ses desseins moins affermis. »

Il dit; et plusieurs demandent à le suivre : les deux Ajax,

serviteurs de Mars, le veulent; Mérion le veut; le fils de Nestor le veut; Ménélas, illustre fils d'Atrée, le veut. Le fort Ulysse aussi brûle de pénétrer parmi la foule des Troyens, car son cœur est toujours plein d'audace. Le roi des guerriers, Agamemnon, leur parle en ces termes :

« Diomède, ami le plus cher à mon âme, emmène celui que tu préfères, le plus vaillant de ceux que voici, puisque plusieurs en ont le désir. Mais garde-toi de considérer la naissance et de laisser là, par respect, le meilleur, pour choisir le moindre, celui-ci étant plus roi. »

Il parle en ces termes, craignant pour le blond Ménélas. Le vaillant fils de Tydée reprend : « Puisque vous m'encouragez à choisir mon compagnon, comment pourrais-je oublier le divin Ulysse? Son âme généreuse, son cœur dévoué excellent en toute entreprise, et Pallas le chérit. Ensemble, nous reviendrions même des flammes, car jamais sa présence d'esprit ne l'abandonne.

— Fils de Tydée, dit à son tour le noble et patient Ulysse, ne me loue pas outre mesure, et ne me rabaisse pas. Tu parles devant les Acnéens, et ils savent à quoi s'en tenir. Mais marchons; la nuit s'écoule, l'aurore n'est pas éloignée, et les astres précipitent leur course. Des trois parts de la nuit, deux déjà sont passées, et il ne nous reste que la dernière. »

Il dit; et tous deux revêtent des armes terribles. Diomède a laissé près des vaisseaux son glaive; l'intrépide Thrasymède lui donne son bouclier et une épée à deux tranchants. Le héros pose sur sa tête le casque de cuir de bœuf, sans cimier, sans aigrette, dont se servent les jeunes guerriers. Ulysse reçoit de Mérion un arc, un carquois et un glaive; il couvre sa tête d'un casque de peau, doublé de courroies solides, entouré des dents blanches d'un sanglier rangées de tous côtés avec art, et au fond garni de laine épaisse. Jadis, lorsque Autolykos força dans Éléon le redoutable palais d'Amyntor, fils d'Ormène, il ravit ce casque, qu'il donna à Amphidamas de Cythère, pour qu'il l'emportât à Scandie. Amphidamas en fit présent à Molos, son hôte, et celui-ci le fit porter à son fils Mérion. Maintenant il protège la tête d'Ulysse.

A peine les deux rois ont-ils revêtu ces armes terribles, qu'ils s'élancent et quittent leurs vaillants compagnons. Aussitôt Minerve envoie à leur droite, sur le bord de la route, un héron, que l'obscurité de la nuit leur cache, mais dont ils entendent le cri.

Ulysse se réjouit de cet augure et implore Minerve. « Exauce-moi, fille du dieu qui porte l'égide, tu m'assistes toujours dans mes travaux; aucune de mes entreprises n'échappe à tes regards. Maintenant surtout protège-moi, Minerve; fais que nous revenions glorieusement près de nos vaisseaux, après avoir accompli des exploits que les Troyens aient longtemps sur le cœur. »

Après lui, Diomède s'adresse à la déesse infatigable : « Fille de Jupiter, entends aussi mes vœux; accompagne-moi, comme jadis tu accompagnas mon père dans Thèbes, où les Grecs l'envoyèrent en message, lorsque l'armée s'arrêta sur les bords de l'Asopé; Tydée portait aux fils de Cadmus des paroles pacifiques, et, à son retour, il accomplit de grandes choses, grâce à toi, auguste déesse, qui veillais sur lui. Sois-moi, comme à lui, favorable, et ne m'abandonne pas. Je te sacrifierai une génisse d'un an au large front, encore indomptée; je te la sacrifierai, et autour de ses cornes je répandrai de l'or. »

Telles furent leurs prières; la déesse les exauça. Après qu'ils ont imploré la fille de Jupiter, ils s'avancent comme deux lions, pendant la nuit obscure, à travers le carnage et les armes ensanglantées.

Hector, de son côté, n'a pas permis aux généreux Troyens de se livrer toute la nuit au sommeil; mais il a convoqué tous les rois et les chefs de l'armée. Lorsqu'il les a réunis, il concerte avec eux une résolution salulaire :

« Qui parmi vous, dit-il, pour un magnifique présent, me promettra l'œuvre que je vais dire? La récompense sera suffisante. Je donnerai un char et deux superbes coursiers, les plus beaux qui soient près des vaisseaux légers des Argiens, à celui qui osera (et il remportera en outre de la gloire) s'approcher de la flotte des Grecs pour apprendre s'ils se gardent comme d'habitude, ou si vaincus par la fatigue, consternés de leur défaite, ils projettent entre eux de fuir, et ne veulent plus même veiller pendant la nuit. »

Il dit, et tous gardent le silence. Parmi les Troyens vivait Dolon, né d'Eumède, divin héraut, riche par ses amas d'airain et d'or. Fils unique et frère de cinq sœurs, Dolon était de chétive apparence, mais très-agile. C'est lui enfin qui se lève et dit :

« Hector, mon âme et mon cœur généreux me décident à aller écouter les Grecs jusque vers leurs vaisseaux. Mais, étends ce sceptre, jure-moi de me donner les coursiers et le char,

orné d'airain, qui emportent l'irréprochable fils de Pélée. Je ne serai point un observateur inhabile, et ne tromperai point ton attente; je veux pénétrer jusque dans le camp ennemi, jusqu'au navire d'Agamemnon, où sans doute les rois tiennent conseil, et agitent s'ils doivent fuir ou combattre. »

Il dit. Hector prend en ses mains le sceptre et prononce ce serment : « J'atteste Jupiter, bruyant époux de Junon, que nul autre, parmi les Troyens, ne sera entraîné par ces coursiers. Je te promets qu'ils te feront briller d'un inaltérable éclat. »

Il dit et il fait un faux serment, mais il excite l'ardeur de Dolon, qui, aussitôt, jette sur ses épaules un arc recourbé, s'enveloppe de la dépouille d'un loup blanc, couvre sa tête d'un casque de peau de belette, et saisit une pique aiguë. Alors il sort du camp et se dirige vers les vaisseaux. Mais il ne doit point rapporter à Hector son message. Lorsqu'il a quitté la foule des chevaux et des guerriers, il s'élance sur la route avec ardeur. Le divin Ulysse l'aperçoit et dit à Diomède :

« Cet homme, ô fils de Tydée ! vient du camp ennemi. Vient-il observer nos vaisseaux ? vient-il dépouiller nos morts ? laissons-le nous dépasser dans la plaine ; puis nous fondrons sur lui, et nous le saisirons promptement. Si toutefois il nous devance à la course, avec ta javeline, pousse-le toujours du côté de la flotte en lui coupant le retour vers Ilion. »

A ces mots, tous deux se cachent près de la route, parmi les morts. Dolon, dans son imprévoyance, ne tarde pas à les dépasser. Dès qu'il s'est éloigné de la longueur du sillon que creusent des mules (lesquelles sont préférables aux bœufs pour traîner, dans une profonde jachère, la solide charrue), les deux héros le poursuivent. Il entend leurs pas et s'arrête, espérant, en son âme, que, par l'ordre d'Hector, ses compagnons accourent du camp pour le rappeler. Mais à une portée de javelot il reconnaît des Achéens. Aussitôt ses genoux l'emportent, et il fuit ; ses adversaires n'ont pas moins de hâte à le poursuivre. Tels deux bons chiens de chasse, aux fortes dents, pressent sans relâche, dans les bois, un faon ou un lièvre qui, après avoir jeté un cri, s'efforce de leur échapper : ainsi le fils de Tydée et Ulysse, ayant séparé Dolon des Troyens, le poursuivent avec ardeur. Déjà il est près de tomber au milieu des gardes en fuyant du côté des vaisseaux. Alors Minerve anime de plus de force le fils de Tydée, de peur que l'un des Grecs ne le prévienne, ne se glorifie d'avoir frappé d'abord, et ne lui laisse porter que le second coup. Diomède, agitant donc son javelot, s'écrie :

« Arrête, ou ce trait va t'atteindre, et je te prédis que tu n'éviteras pas longtemps la mort dont ma main te menace. »

A ces mots, il lance sa javeline et se garde de frapper le Troyen ; mais la pointe d'airain effleure l'épaule droite de Dolon, et se plonge devant lui dans le sable. Il s'arrête frappé d'épouvante, sa voix tremble, ses dents claquent, il pâlit de terreur ; les héros haletants l'atteignent, et lui saisissent les mains, tandis qu'en pleurant il leur dit :

« Épargnez-moi, et je me rachèterai. Ma demeure renferme de l'airain, de l'or et du fer difficile à travailler. Mon père vous donnerait des présents infinis s'il me savait vivant sur les vaisseaux des Grecs. »

L'artificieux Ulysse lui répond : « Rassure-toi, que la mort ne soit point avec ton esprit ; mais parle avec sincérité. Pourquoi viens-tu seul, du camp vers les vaisseaux, pendant la nuit obscure, lorsque les autres humains sont endormis ? est-ce pour dépouiller les morts ? est-ce Hector qui t'envoie pour reconnaître ce qui se passe près de notre flotte ? est-ce ton âme qui t'excite ? »

Dolon lui répond en tremblant de tous ses membres : « C'est Hector qui, malgré ma volonté, m'a plongé dans d'affreux malheurs, en me promettant les coursiers d'Achille et son char orné d'airain. Il m'a ordonné d'aller, pendant la nuit obscure et rapide, près des guerriers ennemis, pour reconnaître s'ils se gardent, comme d'habitude, ou si vaincus par la fatigue, consternés de leur défaite, ils projettent entre eux de fuir, et ne veulent plus même veiller pendant la nuit.

— Certes, dit en souriant l'artificieux Ulysse, ton âme a ambitionné une grande récompense. Les coursiers de l'illustre Éacide ! ces coursiers que des mains mortelles ont peine à dompter, et que, le seul Achille, née d'une mère immortelle, peut soumettre au joug ! Mais parle avec sincérité. Où, en venant ici, as-tu laissé Hector ? où reposent ses armes, ses chevaux ? où sont les gardes ? où campe la foule des Troyens ? quel dessein méditent-ils entre eux ? désirent-ils rester sur la colline sans approcher davantage des vaisseaux ? veulent-ils rentrer dans Ilion, après avoir vaincu les Grecs ?

— Je vais, dit Dolon, répondre à toutes tes questions avec sincérité. Hector, parmi les chefs qui assistent au conseil, délibère hors du tumulte, auprès du tombeau du divin Ilos. On n'a point choisi de troupes pour veiller à la sûreté du camp ; mais, assis autour des grands feux qu'ils ont allumés, les

Troyens, cédant à la nécessité, loin de dormir, s'excitent les uns les autres à faire bonne garde ; cependant les illustres auxiliaires s'abandonnent au sommeil ; ils n'ont point avec eux leurs femmes ni leurs enfants, et ils laissent aux citoyens d'Ilion le soin de se garder.

— Mais, reprend l'artificieux Ulysse, reposent-ils à l'écart ou pêle-mêle avec les illustres Troyens ? ne me laisse rien ignorer.

— Je vais, reprend le fils d'Eumède, répondre sans détour à cette question. Sur les bords de la mer reposent : les Cariens, les Péoniens à l'arc recourbé, les Lélèges, les Caucones, et les divins Pélasges ; vers Thymbra, se sont arrêtés les Lyciens, les Mysiens superbes, les Phrygiens dompteurs de coursiers, les Méoniens qui combattent sur des chars. Mais à quoi bon ces détails ? si votre désir est de pénétrer dans la foule des Troyens, les Thraces arrivés récemment sont campés à l'écart, à l'extrémité de l'armée, commandés par leur roi Rhésos. J'ai vu ses grands et superbes coursiers, plus blancs que la neige, légers comme les vents, et son char où brillent l'argent et l'or. Il a aussi des armes d'or grandes et merveilleuses à voir, dignes plutôt des dieux que d'un mortel. Mais conduisez-moi maintenant vers vos vaisseaux légers, ou laissez-moi ici fortement enchaîné, afin qu'à votre retour vous ayez reconnu si je vous dis vrai ou si je vous abuse. »

Diomède lui lance un regard terrible en s'écriant : « Dolon, quoique tu nous aies dit des choses bonnes à savoir, puisque tu es tombé dans nos mains, ne laisse pas pénétrer en ton âme l'espoir d'échapper. Si nous te délivrons maintenant ou plus tard, tu reviendras près de la flotte pour nous épier ou pour nous combattre. Mais si, terrassé par mes mains, tu perds à l'instant la vie, tu ne nuiras jamais aux Achéens. »

A ces mots, Dolon étend sa forte main pour prendre en suppliant le menton de Diomède ; mais le héros lui porte, de son glaive, un coup furieux au milieu de la gorge, et tranche les deux muscles. Il parlait encore lorsque sa tête tombe dans la poussière. Les deux rois enlèvent ensuite son casque, sa peau de loup, son arc flexible et son grand javelot. Ulysse soulève ces dépouilles, et les consacre à Minerve, qu'il implore en ces termes :

« Déesse, accepte ces armes ; la première des divinités de l'Olympe, nous t'adressons nos vœux. Maintenant, conduis-nous où reposent les Thraces et leurs coursiers. »

Après cette prière, Ulysse suspend l'armure au tronc d'un tamaris, qu'il rend reconnaissable en attachant ensemble ses larges rameaux et les roseaux qui l'entourent, de peur de passer auprès sans le voir, en revenant par l'obscurité de la nuit. Ensuite ils marchent en avant, à travers les armes, à travers les flots de sang noir, et parviennent bientôt au quartier des Thraces. Ceux-ci dorment, vaincus par la fatigue, et leurs belles armures, rangées sur trois files, reposent à terre, à leurs côtés. Près de chaque guerrier sont ses deux chevaux. Rhésos dort au centre du camp. A côté de lui, ses rapides coursiers sont attachés, par des courroies, derrière le char.

Le premier, Ulysse l'aperçoit, et le montrant à Diomède : « Voici, dit-il, l'homme, voici les chevaux dont nous a parlé Dolon, que nous venons d'immoler ; courage ! déploie ta redoutable valeur ; il ne te sied pas de te tenir en repos, puisque tu as tes armes. Délie cet attelage, ou, si tu le préfères, attaque les hommes, et je me charge des coursiers. »

Il dit ; et Minerve inspire au fils de Tydée une force divine. Il promène tout autour de lui la mort. Les guerriers que frappe son glaive poussent des gémissements affreux ; la terre ruisselle de sang.

Comme un lion surprend, sans leurs pâtres, des troupeaux de chèvres ou de brebis, et fond sur elles plein de rage : ainsi le fils de Tydée se précipite sur les Thraces, jusqu'à ce qu'il ait immolé douze guerriers. Cependant, dès que son glaive a porté le coup mortel, Ulysse, qui le suit, saisit les pieds du cadavre et l'entraîne. Il veut, en son âme, que les chevaux traversent facilement le carnage, et ne soient pas effarouchés en passant sur les morts, car ils n'y sont pas accoutumés. Mais, lorsque le fils de Tydée est parvenu près du roi, c'est le treizième à qui il arrache la douce vie, et il le frappe déjà gémissant, parce que pendant cette nuit, un mauvais songe, semblable au fils de Tydée, s'est posé sur sa tête, par la volonté de Minerve. Alors, le fils d'Ulysse détache les coursiers, les accouple avec leurs harnais, et, les frappant de son arc, les pousse hors de la foule, car il a négligé de s'emparer, sur le magnifique char, du fouet étincelant.

Lorsqu'il est hors de péril, il avertit par un sifflement le divin fils de Tydée. Celui-ci ne bouge pas, et se demande s'il ne fera rien de plus hardi, s'il tuera encore plus de Thraces, ou bien s'il ravira le char où sont les armes d'or, soit en le tirant par le timon, soit en l'emportant après l'avoir soulevé. Tandis

qu'il agite ces desseins en son esprit, Minerve s'approche et lui dit :

« Magnanime fils de Tydée, souviens-toi du retour auprès de la flotte. Prends garde qu'une divinité ne réveille les Troyens, et que tu ne t'en ailles en fuyant. »

Elle dit : il ne méconnaît pas la voix de la déesse. Soudain il monte sur les coursiers qu'Ulysse frappe de son arc. Tous deux volent vers la flotte des Grecs. Cependant le dieu à l'arc d'argent, Apollon n'a pas en vain surveillé Minerve; il la voit, comme elle accompagne le fils de Tydée. Son cœur soudain s'irrite contre la déesse; il descend parmi la foule des Troyens, et réveille Hippocoon, chef des Thraces, parent robuste de Rhésos. Ce guerrier se lève, et quand il voit la place vide où étaient les chevaux, et les hommes palpitant au milieu de l'effroyable carnage, il gémit en appelant son infortuné compagnon. Les Troyens accourent et jettent des cris tumultueux; ils s'étonnent de cet audacieux exploit, d'autant plus que ceux qui l'ont accompli s'en sont retournés vers la flotte.

Ceux-ci cependant retrouvent le lieu où périt l'envoyé d'Hector. Ulysse arrête un moment les coursiers rapides; Diomède saute à terre, lui remet les dépouilles sanglantes, reprend sa place, et excite les chevaux, qui volent avec ardeur. Nestor, le premier, entend le bruit des pas et s'écrie :

« Amis, vais-je mentir ou dire vrai? mais mon cœur m'ordonne de parler; le trépignement de chevaux rapides frappe mes oreilles. Puissent déjà Ulysse et le fort Diomède ramener du camp ennemi de nobles coursiers! Mais je tremble que nos chefs les plus vaillants n'aient eu à souffrir de la foule tumultueuse de Troyens. »

A peine a-t-il achevé ces mots, que les deux héros arrivent et mettent pied à terre. Les rois ravis les saluent de la main, et leur adressent des paroles flatteuses. Le vieillard de Gérénia les interroge le premier :

« Noble Ulysse, honneur de la Grèce, comment avez-vous eu ces chevaux? est-ce en pénétrant parmi les Troyens? ou bien un dieu est-il venu à votre rencontre et vous en a-t-il fait présent? Ils ont l'éclat des rayons du soleil. Je combats toujours dans la mêlée; je puis me glorifier, malgré ma vieillesse, de ne point rester auprès des vaisseaux. Cependant je n'ai jamais aperçu de tels coursiers. Je pense donc que c'est un don des immortels. Jupiter vous chérit tous les deux, ainsi que sa fille l'infatigable Minerve.

— O fils de Nélée, répond Ulysse, honneur de la Grèce, un dieu qui le voudrait donnerait facilement des chevaux, même plus beaux que ceux-ci, puisque les dieux sont de beaucoup les plus puissants ; mais ces coursiers, sur lesquels tu me questionnes, ô vieillard, sont thraces et arrivés récemment. L'intrépide Diomède a fait périr leur roi et, autour de lui douze de ses plus vaillants compagnons ; de plus, nous avons déjà tué près des vaisseaux un treizième homme : un envoyé qu'Hector et les illustres Troyens avaient chargé d'observer notre armée. »

Il dit, et, le cœur rempli de joie, il franchit avec les coursiers le retranchement. Les rois, partageant son allégresse, l'accompagnent jusqu'à la superbe tente du fils de Tydée. Là ils attachent les chevaux à la crèche où les agiles coursiers de Diomède paissent le doux froment. Ulysse suspend à l'extrémité de son vaisseau les armes sanglantes de Dolon, jusqu'à ce qu'elles soient consacrées à Minerve par un sacrifice. Les deux héros se plongent dans la mer, enlèvent la sueur qui les inonde, et baignent leurs cous, leurs jambes, leurs fortes cuisses. Aussitôt que la vague a fait disparaître de leurs membres les flots de sueur, et que leur cœur s'est ranimé, ils descendent dans leurs riches baignoires. Enfin, après le bain, ils se parfument d'une huile épaisse, ils prennent le repas du matin et, puisant dans une urne pleine, ils font à Minerve des libations de vin délectable.

CHANT XI.

L'Aurore abandonnait sa couche et le beau Tithon pour ramener la lumière aux dieux et aux mortels, lorsque Jupiter lança, sur les vaisseaux rapides des Achéens, la Discorde cruelle, portant dans ses mains le signe des combats; elle s'arrête sur le navire élevé d'Ulysse, au centre de la flotte, pour se faire entendre jusqu'aux deux extrémités du camp, où, confiants en leur valeur et en la force de leurs bras, Achille et le fils de Télamon avaient tiré leurs navires et dressé leurs tentes. Elle s'arrête et jette un cri perçant qui fait entrer dans l'âme des Grecs le courage de soutenir sans relâche la guerre et la bataille. Les combats maintenant leur semblent plus doux que le retour, sur leurs vaisseaux, dans leur chère patrie.

Atride alors, d'une voix tonnante, ordonne aux Grecs de ceindre leurs armes; lui-même revêt l'airain étincelant. D'abord il attache de riches cnémides que maintiennent autour de ses jambes des agrafes d'argent; ensuite il couvre sa poitrine d'une belle cuirasse, présent du roi Cinyre, témoignage de bonne amitié; car celui-ci, instruit dans Chypre, par la grande voix de la Renommée, du prochain départ de la flotte des Grecs pour les rivages d'Illion, et voulant plaire à leur roi, lui fit don de cette riche cuirasse. Elle a dix cannelures d'émail foncé, douze d'or et vingt d'étain. Trois dragons d'émail rayonnent jusqu'au col, semblables aux iris que Jupiter fixa dans la nuée, présage pour les humains. Autour de ses épaules, Atride jette son glaive brillant de clous d'or, renfermé dans un fourreau d'argent que soutient une ceinture d'or. Il se couvre tout entier d'un beau bouclier, facile à mouvoir, travail merveilleux : dix cercles d'airain en forment la bordure, puis il y a vingt bossettes d'étain blanches, et au centre une bossette d'émail noirâtre, couronnée de la Gorgone aux atroces regards qu'entourent l'Effroi et la Terreur. Un baudrier d'argent le soutient, sillonné par un ser-

pent d'émail dont le col étale en cercle trois têtes. Sur son front Agamemnon pose un casque bombé tout alentour, à quatre cônes et à flottante crinière; l'aigrette qui le surmonte s'agite en ondulations terribles. Enfin il saisit deux forts javelots dont la pointe d'airain resplendit jusqu'au ciel. Et pour honorer le roi de la riche Mycènes, Junon et Minerve au-dessus de sa tête font retentir la foudre.

Les héros commandent à leurs écuyers de retenir les coursiers en ordre au delà du retranchement, tandis qu'eux-mêmes s'élancent à pied, revêtus de leurs armes. Une immense clameur s'élève avant l'aurore. Les combattants, après s'être rangés devant le fossé, précèdent de beaucoup les chars qui les suivent pas à pas, mais le fils de Saturne excite parmi eux un funeste tumulte; et, du haut de l'éther, il fait tomber une rosée sanglante, parce qu'il va bientôt précipiter chez Pluton de nombreuses et vaillantes têtes.

De leur côté, les Troyens, sur le tertre de la plaine, se forment autour du grand Hector, de l'irréprochable Polydamas, d'Énée, que parmi les Troyens le peuple honore comme un dieu; de Polybe, du noble Agénor et du jeune Acamas, semblable aux immortels, tous trois fils d'Anténor. Hector, au premier rang, porte un bouclier arrondi. Telle sort des nuées l'étoile funeste, brillante, et, par intervalles, voilée encore par le sombre nuage : tel Hector tantôt apparaît parmi les premiers combattants, tantôt rentre dans la foule pour donner ses ordres aux dernières files. Tout son corps couvert d'airain brille comme la foudre du dieu qui porte l'égide.

Tels les serviteurs d'un homme opulent partent des deux extrémités de ses guérets, et se rejoignent au travers des riches moissons en faisant tomber les gerbes fréquentes de froment et d'orge : tels les Grecs et les Troyens fondent les uns sur les autres et s'entre-tuent; personne ne songe à la fuite désastreuse. Les deux armées se présentent un front également inébranlable. Les guerriers s'élancent comme des loups furieux. A leur vue la cruelle Discorde se réjouit; seule des immortels, elle assiste à cette bataille. Les autres divinités ne se mêlent point aux combattants; paisibles, elles reposent sur l'Olympe, dans leurs superbes demeures. Elles se plaignent de Jupiter, parce qu'il veut accorder la victoire aux Troyens; mais le dieu tout-puissant n'en tient aucun compte; il s'assied à l'écart; il se complait dans sa gloire; il contemple la grande ville des Troyens, la flotte des Grecs, la splendeur de l'airain, les morts et les victorieux.

Aussi longtemps que dure le matin, et que le jour sacré grandit, les traits des deux parts atteignent, et les guerriers périssent. Mais lorsque, au fond de la vallée, le bûcheron prépare son repas du matin, lorsqu'à couper de grands arbres il a fatigué ses bras, lorsque la satiété lui vient en l'âme, et que le désir d'une douce nourriture s'empare de ses sens : alors les Grecs s'exhortent mutuellement, et par leur valeur rompent les phalanges ennemies. Agamemnon, le premier, bondit hors des rangs et tue Bianor, pasteur des peuples, puis son écuyer, Oïlée. Celui-ci, sautant du siège, vient à sa rencontre. Atride, comme il s'élance, le frappe au milieu du front ; son lourd casque d'airain n'arrête point la javeline ; elle le traverse, brise l'os, écrase la cervelle. Oïlée succombe au fort de son ardeur ; le roi des hommes enlève les cuirasses des deux guerriers, et les laisse dans la poussière, la poitrine dépouillée.

Il marche ensuite pour immoler Isos et Antiphos, fils de Priam : l'un né de son épouse, l'autre illégitime, tous deux emportés par un même char. Le bâtard tient les rênes, Antiphos combat à ses côtés. Jadis, sur les pentes de l'Ida, Achille surprit ces héros comme ils paissaient leurs brebis ; il les lia avec de l'osier tendre, et les délivra au prix d'une riche rançon. Maintenant le puissant Agamemnon terrasse Isos d'un coup de javelot près de la mamelle ; puis il porte à l'oreille d'Antiphos un coup de glaive et le fait tomber de son char. Le roi se hâte de les dépouiller de leurs nobles armes et les reconnaît, car il les vit près des vaisseaux lorsque le fougueux Achille les fit prisonniers. Tel un lion écrase, sans efforts, les tendres faons d'une biche légère, quand, les prenant au gîte, il les saisit dans ses fortes dents, et fait évanouir leur vie délicate ; cependant la mère survient et ne peut les secourir, car un affreux tremblement lui vient ; soudain elle prend son élan, et, à travers les halliers, à travers les chênes touffus, haletante, baignée d'écume, elle fuit la fureur du lion terrible : de même, nul parmi les Troyens ne peut sauver les deux fils de Priam ; tous prennent la fuite devant les Grecs. Pisandre et l'inébranlable Hippoloke, fils du belliqueux Antimaque, qui, gagné par l'or et les riches présents de Paris, ne permit pas de rendre Hélène au blond Ménélas, sont alors pris, par Agamemnon, sur un même char. Lorsque, semblable à un lion, il apparaît devant eux, leurs fougueux coursiers les ont emportés ; car, dans leur trouble, ils ont laissé tomber les rênes éclatantes. Du ~~haut~~ du siège, ils se prosternent, et supplient le roi :

« Épargne-nous, fils d'Atrée, accepte une juste rançon. De nombreux trésors sont renfermés dans le palais d'Antimaque : de l'airain, de l'or et du fer difficile à travailler. Notre père te donnerait des présents infinis, s'il nous savait vivants sur les vaisseaux des Grecs. »

C'est ainsi qu'en pleurant ils adressent au roi ces douces paroles. Ce n'est point une douce réponse qui frappe leurs oreilles.

« Puisque vous êtes les fils du belliqueux Antimaque, qui jadis dans l'assemblée des Troyens, où Ménélas et le divin Ulysse s'étaient rendus, porteurs de nos messages, conseilla de les tuer, et de ne point les laisser retourner parmi les Grecs, maintenant vous allez expier les outrages de votre père. »

Il dit, et, d'un coup de javelot à la poitrine, il fait rouler du char Pisandre, qui tombe à la renverse. Hippologue saute et veut fuir, Agamemnon le tue à terre ; de son glaive il lui tranche la tête et les bras ; puis, comme un tronc d'arbre, il le pousse à travers la foule. Atride les abandonne et se précipite, suivi des autres Achéens, où le désordre est le plus grand parmi les phalanges ennemies. Les piétons immolent les piétons forcés à fuir, les cavaliers immolent les cavaliers. Leurs pas, les pas retentissants de leurs coursiers soulèvent un immense nuage de poussière qui couvre la plaine. Le puissant Agamemnon, tuant toujours, poursuit les fuyards, et ne cesse pas d'encourager les Grecs. Tels les arbres sont consumés jusqu'à la racine, lorsque la flamme, proménée de toutes parts par des tourbillons de vent, dévore une forêt que la hache n'a jamais entamée : ainsi, sous les coups d'Atride, tombent les têtes des Troyens fugitifs. Nombre de chevaux au col superbe entraînent à grand bruit, dans la plaine, les chars vides, et regrettent leurs nobles écuyers. Ceux-ci sont étendus sur la terre, plus agréables désormais aux vautours qu'à leurs épouses.

Jupiter conduit Hector, fils de Priam, hors de la portée des traits, hors de la poussière, hors du sang, hors du tumultueux champ de carnage. Agamemnon ne cesse pas de poursuivre les vaincus ni d'exhorter énergiquement les victorieux. Déjà, dans leur fuite, les Troyens ont laissé derrière eux, au milieu de la plaine, la tombe d'Ilos, héros dardanien du temps passé ; déjà ils approchent du figuier, car la ville est leur désir. Cependant Atride, en poussant de terribles cris, s'élance sur leurs pas et souille de sang ses mains invincibles. Lorsque les premiers ont atteint les portes Scées et le hêtre, ils s'arrêtent et se rallient.

Le reste est encore répandu **confusément** dans la plaine, comme des génisses qu'un lion disperse pendant le calme de la nuit; toutes fuient, mais une seule doit périr; le lion, de ses dents irrésistibles, brise le cou de celle que d'abord il saisit; puis il hume son sang et tous ses viscères : ainsi Agamemnon se précipite sur les Troyens, et toujours immole le dernier. Les vaincus disparaissent devant lui, et de nombreuses victimes, sous les coups de sa javeline furieuse, tombent de leurs chars, en avant ou à la renverse. Bientôt les Troyens touchent à la ville et aux superbes remparts. Alors le père des dieux et des hommes descend du ciel et s'assied sur les cimes de l'Ida, fécond en sources; il tient dans ses mains la foudre, et commande à Iris aux ailes d'or de porter ce message :

« Vole, légère Iris, et répète à Hector mes paroles : Aussi longtemps qu'il verra le pasteur des peuples, Agamemnon, se précipiter avec fureur aux premiers rangs, et détruire les lignes des guerriers, qu'il se tienne à l'écart en ordonnant à d'autres héros de soutenir la terrible bataille. Mais aussitôt qu'Atride, frappé d'un javelot ou atteint d'une flèche, montera sur son char, j'accorderai la victoire au fils de Priam; à son tour, il répandra le carnage entre la ville et les vaisseaux, jusqu'à ce que le soleil descende et se plonge dans les ténèbres sacrées. »

Iris, aux pieds rapides comme le vent, ne lui désobéit pas; elle descend des cimes de l'Ida vers la sainte Ilion; elle trouve le noble fils de l'illustre Priam debout sur son char, et, l'abordant, elle lui dit :

« Hector, égal en prudence à Jupiter, ce dieu tout-puissant m'envoie te répéter ces paroles : Aussi longtemps que tu verras le pasteur des peuples, Agamemnon, se précipiter avec fureur aux premiers rangs, et détruire les lignes des guerriers, abstiens-toi de combattre, et ordonne à d'autres héros de soutenir la terrible bataille. Mais aussitôt qu'Atride, frappé d'une lance ou atteint d'une flèche, montera sur son char, Jupiter t'accordera la victoire; à ton tour, tu répandras le carnage entre la ville et les vaisseaux, jusqu'à ce que le soleil descende et se plonge dans les ténèbres sacrées. »

A ces mots, l'agile déesse disparaît. Hector saute en armes de son char, agite ses javelots, parcourt toute l'armée, excite l'ardeur des combattants et ranime la terrible bataille. Les Troyens se retournent et font face aux Grecs. Ceux-ci, de leur côté, serrent leurs phalanges, tiennent bon, et se préparent pour un

nouveau choc. Le seul Atride se précipite hors des rangs, car il veut combattre bien en avant de la foule.

Muses, habitantes des palais de l'Olympe, dites-moi maintenant quel héros, parmi les Troyens ou les illustres auxiliaires, s'avança le premier contre Agamemnon.

Iphidamas, fils d'Anténor, grand et beau, nourri dans la fertile Thrace, mère des brebis. Son aïeul maternel, Cissée, père de la belle Théano, l'éleva dans ses palais, dès sa tendre enfance ; et lorsqu'il eut atteint la florissante et glorieuse jeunesse, pour le retenir, il lui donna sa fille en mariage. Au bruit de l'expédition des Grecs, il quitta sa jeune épouse, et vint jusqu'à Percote avec douze vaisseaux, qu'il laissa dans ce port pour conduire par terre sa troupe dans Ilion. C'est lui qui s'avance contre Atride. Ils marchent l'un sur l'autre, et bientôt se sont rapprochés ; Agamemnon fait voler un trait inutile : sa javeline s'est détournée ; Iphidamas le frappe à la ceinture, au-dessous de la cuirasse, et, sans quitter son javelot, il le pousse se fiant en sa main robuste ; mais il ne peut percer le baudrier : la pointe d'airain rencontre une lame d'argent et s'émousse comme du plomb. Alors le fils d'Atrée, intrépide autant qu'un lion, saisit le frêne et le tire à lui ; il désarme Iphidamas, puis, d'un coup de glaive il tranche son cou délicat et lui arrache la vie. Ainsi l'infortuné, en secourant sa ville paternelle, tombe et s'endort d'un sommeil d'airain, loin de sa jeune et légitime épouse ; à peine a-t-il eu le temps d'apercevoir ses charmes, et il a fait de nombreux présents ! Déjà il a donné cent bœufs, et, parmi ses innombrables troupeaux de chèvres et de brebis, il a promis d'en choisir mille. Maintenant Agamemnon le dépouille ; et, chargé de ses belles armes, il rentre dans la foule des Grecs.

A la vue de son frère expirant, Coon, le plus illustre parmi les guerriers, et le premier-né d'Anténor, est saisi d'une douleur qui lui obscurcit les yeux ; il se glisse à côté d'Agamemnon, s'arrête inaperçu, et le blesse au-dessous du coude, au milieu de l'avant-bras. La pointe brillante de son javelot traverse les chairs. Le roi des hommes frémit, mais n'abandonne point le combat. Armé d'une javeline impétueuse comme la tempête, il se jette sur Coon ; celui-ci, plein d'ardeur, déjà tire par les pieds son frère, et appelle à grands cris les plus vaillants. Comme il l'entraîne vers la foule, Agamemnon le frappe au-dessous de son bouclier ; il tombe évanoui, et, sur le corps d'Iphidamas, le vainqueur lui tranche la tête. Ainsi, sous les coups d'Atride, les

filz d'Anténor, ayant accompli leur destinée, descendent aux demeures de Pluton.

Le roi cependant continue d'attaquer les lignes des guerriers avec sa javeline, son glaive et d'énormes pierres, aussi longtemps que le sang tiède sort de sa blessure. Mais lorsque la plaie est desséchée, lorsque le sang s'arrête, des douleurs aiguës surmontent les forces d'Atride ; tel est le trait aigu, pénétrant qui frappe la femme en couche, lancé par les cruelles Ilithyies, filles de Junon, arbitres des douleurs amères : telles sont les douleurs qui surmontent les forces d'Atride ; il saute sur son char et ordonne à son écuyer de le conduire vers les vaisseaux ; car son cœur est accablé. Il crie aux Grecs d'une voix tonnante :

« Amis, chefs et rois des Argiens, c'est à vous maintenant d'éloigner de notre flotte la terrible bataille, puisque Jupiter ne m'accorde pas de combattre les Troyens jusqu'à la fin de la journée. »

Il dit ; et son écuyer fouette, vers les vaisseaux, les nobles coursiers, qui volent avec ardeur ; leur poitrine se couvre d'écume, leurs pieds soulèvent la poussière, tandis qu'ils entraînent loin de la bataille leur roi affligé.

Dès qu'Hector voit Agamemnon s'éloigner, d'une voix tonnante il exhorte les Troyens et les Lyciens :

« Troyens, Lyciens, vaillants filz de Dardanos, soyez hommes ; amis, souvenez-vous de votre impétueuse valeur ; un homme, le plus brave de tous, est parti, et Jupiter m'accorde la victoire. Allons, poussez droit sur les braves Argiens vos vigoureux coursiers, et vous aussi vous remporterez une gloire que rien jamais ne surpassera. »

Ce discours ranime toutes les forces et enflamme tous les courages. Tel un chasseur lance ses chiens aux dents blanches sur un lion ou sur un farouche sanglier : ainsi le grand filz de Priam, égal au dévorant Mars, excite les magnanimes Troyens contre les Grecs. Lui-même hors des rangs s'élance plein de courage et tombe dans la mêlée. Telle la tempête, bondissant du haut des nuages, soulève les sombres flots de la haute mer.

Quel fut alors le premier, quel fut le dernier de ceux qui tombèrent sous les coups d'Hector, filz de Priam, lorsque Jupiter lui eut accordé la victoire ?

D'abord Asæos, Autonoos, Opité ; ensuite Dolops, filz de Clytios ; Opheltion, Agélas, Asymne, Oros et l'inébranlable Hipponoos. Tels furent ceux des chefs qu'immola Hector. Et parmi la

multitude ! Autant Zéphyre, lorsqu'il repousse à coups redoublés les nuées rassemblées par le rapide Notos, roule de flots gonflés et fait voler de flocons d'écume sous son souffle impétueux : autant le fils de Priam moissonne de têtes vulgaires.

Il y aurait eu alors un désastre et des actions terribles ; peut-être les Grecs fugitifs auraient-ils succombé près des vaisseaux, si Ulysse n'eût exhorté le fils de Tydée : « Diomède, s'écrie-t-il, pourquoi donc avons-nous oublié maintenant notre impétueuse valeur ? Viens, ami, combats à mes côtés. Quel opprobre, si le brillant Hector s'empare de la flotte ! »

Le robuste Diomède lui répond en ces termes : « Sans doute, je tiendrai bon et je ne manquerai pas d'audace ; mais notre résistance ne nous servira pas longtemps ; Jupiter aime mieux donner aux Troyens qu'à nous la victoire. »

Il dit, et fait tomber de son char Thymbras, en se perçant de sa lance à la mamelle gauche, pendant qu'Ulysse immole le noble Molion, écuyer de ce roi. Ils les abandonnent après les avoir mis hors de combat, et s'élancent dans les rangs ennemis, où ils portent le trouble. Tels deux sangliers rebroussement résolument sur les chiens qui les chassent : ainsi les héros, par ce soudain retour, culbutent les Troyens ; et les Achéens respirent, échappant avec joie à la fureur d'Hector.

Les deux rois prennent ensuite un char et deux guerriers vaillants, fils de Mérops de Percose, habile entre tous dans la science divinatoire. Mérops supplia ses fils de ne point partir pour la guerre dévorante ; mais, sourds à ses prières, ils se laissèrent entraîner par les Parques de la sombre mort. Le fils de Tydée leur enleva l'âme et la vie, et les dépouilla de leurs armes, pendant qu'Ulysse immolait Hippodame et Hypéroque.

Alors le fils de Saturne, qui du haut de l'Ida les contemple, rétablit l'égalité du combat, et de part et d'autre on s'entretue. Diomède, de sa lance, frappe à la cuisse Agastrophe, fils de Pæon. Ce héros n'a point auprès de lui ses chevaux pour fuir, car il a fait une grande faute ; son écuyer les retient en arrière pendant qu'il combat aux premiers rangs où il perd sa douce vie. Hector s'en aperçoit et soudain poussant des cris terribles, il s'élance contre les deux rois, suivi des phalanges troyennes. Diomède frémit et adresse à Ulysse ces paroles :

« C'est sur nous que roule ce fléau : le fougueux Hector ; courage, tenons ferme, repoussons-le sans reculer. »

Il dit, et, brandissant sa longue javeline, il l'alance après avoir visé, et ne manque pas son but ; il frappe sur la tête d'Hector le

haut de son casque ; mais l'airain repousse l'airain, et la pointe du javelot ne pénètre point jusqu'aux chairs ; la triple lame du casque allongé les préserve (don précieux de Phébus). Hector se retire rapidement, se mêle à la foule, et tombe à genoux en se soutenant de sa forte main. Les ombres de la nuit voilent ses yeux. Pendant que Diomède court au loin après sa javeline, parmi les premiers combattants, jusqu'au lieu où elle gît à terre, Hector reprend ses sens, saute sur son char, le ramène dans la foule et évite la sombre Parque. Diomède fond sur lui, le javelot à la main, et s'écrie :

« Chien, tu échappes encore une fois à la mort ; certes le mal a passé près de toi ; mais Apollon t'a sauvé, car toujours tu songes à le prier lorsque tu te hasardes dans la tempête des traits ; sans doute je te tuerai à une autre rencontre, pourvu que l'un des dieux veuille me seconder. Maintenant je vais attaquer d'autres Troyens, n'importe qui je trouve. »

Il dit, puis il dépouille le fils de Pæon. Cependant Alexandre, l'époux de la blonde Hélène, appuyé sur la colonne du tombeau d'Ilos, tend son arc contre le fils de Tydée. Diomède arrachait du corps d'Agastrophe sa cuirasse éclatante, son bouclier, son casque pesant, lorsque Pâris, tenant la poignée de l'arc, laisse échapper une flèche qui ne vole pas en vain ; elle traverse les phalanges du pied droit, et s'enfonce dans la terre, tandis que Pâris, riant de bon cœur, sort de son embuscade, et s'écrie en se glorifiant :

« Tu es blessé ; je ne t'ai point lancé une flèche inutile ; que ne s'est-elle plongée dans tes flancs ! tu périrais, et les Troyens alors respireraient, eux qui devant toi sont saisis de terreur, comme les chèvres bêlantes, devant un lion.

— Archer insolent, répond sans s'émouvoir le fort Diomède, fier de ton adresse ; guetteur de filles ! que ne fais-tu face à face avec moi l'épreuve de nos armes ? Tu verrais à quoi sont bons ton arc et tes traits nombreux ; tu m'as effleuré le pied et tu te glorifies ; je ne m'en inquiète pas plus que si quelque femme ou quelque enfant étourdi m'avait blessé. C'est un trait sans force que celui d'un homme lâche et méprisable ; les miens sont plus mordants. Malheur à celui qui reçoit leurs moindres atteintes ! à l'instant il perd la vie ; sa jeune épouse se déchire le visage, ses enfants sont orphelins ; son sang rougit la terre, et la corruption le consume, plus entouré d'oiseaux de proie que de femmes. »

Comme il dit ces mots, Ulysse accourt et se place devant lui.

Alors il s'assied en arrière, et arrache de son pied le trait aigu ; au même moment, sa blessure lui cause d'insupportables souffrances. Il monte sur son char et ordonne à l'écuyer de le conduire vers les vaisseaux ; car son cœur est accablé. Ulysse est resté seul. Personne parmi les Grecs ne le seconde ; tous ont pris la fuite. Il gémit et entretient ainsi son magnanime cœur :

« Hélas ! que faire ? Trembler devant cette multitude et la fuir ! Certes ce serait un grand mal ; être pris ici seul ! ce serait bien pis encore ; car le fils de Saturne a mis en fuite les autres Grecs. O mon cœur ! pourquoi délibérer ? Ne sais-je pas que le lâche seul s'éloigne du péril ? Le vaillant guerrier n'a qu'un devoir : c'est de combattre avec constance, soit qu'il frappe, soit qu'il reçoive les coups de l'ennemi. »

Tandis qu'il roule ses pensées en son esprit et en son âme, les lignes des Troyens, armés de boucliers, marchent sur lui, l'entourent, et renferment au milieu d'elles leur fléau. Ainsi, lorsque des jeunes hommes et des chiens chassent au sanglier, la bête furieuse sort du fond des halliers en aiguissant ses défenses blanches dans ses mâchoires recourbées, mais les chasseurs s'élançant en cercle, et, malgré son horrible aspect, malgré ses grincements de dents, ils ne lâchent pied sur aucun point : ainsi les Troyens se précipitent autour d'Ulysse, favori de Jupiter. Le héros bondit, la pique au poing, et frappe d'abord l'irréprochable Déiopite ; il tue ensuite Thoon et Ennome. Chersidamas alors saute de son char ; Ulysse, au-dessous du bouclier, le frappe au nombril ; il roule dans la poussière et presse la terre de ses mains. Le roi d'Ithaque laisse là ces guerriers et porte un coup de pique à Charops, fils d'Hippase, frère du noble Socos. Celui-ci, semblable à un dieu, accourt le secourir, et lorsqu'il s'est approché, il s'écrie :

« Illustre Ulysse, insatiable de travaux et de stratagèmes, aujourd'hui tu triompheras de deux fils d'Hippase, tu auras immolé deux tels hommes, et enlevé leurs armures ; ou, frappé par mon javelot, tu perdras la vie. »

A ces mots, il porte un coup au bouclier du héros ; sa pique impétueuse le traverse, pénètre dans les lames de la cuirasse, et déchire les chairs au-dessus des poumons. Minerve ne permet pas qu'elle plonge jusqu'aux entrailles. Ulysse sent que la blessure n'est pas mortelle ; il recule, et adresse à Socos ces paroles :

« Infortuné ! le moment suprême est arrivé pour toi ; tu me forces d'abandonner le combat, mais je pense que tu connaîtras

aujourd'hui la mort et la sombre Parque. Terrassé par ma javeline, tu donneras à moi la gloire, et à Pluton ton âme »

Il dit, Socos se trouble et veut fuir. Ulysse, comme il se retourne, le frappe entre les deux épaules ; la pointe d'airain ressort par la poitrine ; il roule avec fracas, et le vainqueur, en se glorifiant, s'écrie :

« O Socos, fils d'Hippase, la mort est plus agile que toi ; elle t'a saisi, tu n'as pu fuir. Infortuné ! ton père et ta vénérable mère ne te fermeront point les yeux ; mais les oiseaux de proie seront ton cortège, en te battant de leurs ailes épaisses ; pour moi, si je meurs, les nobles Argiens célébreront mes funérailles. »

Il dit, et retire de son bouclier et de sa blessure le javelot de Socos. Aussitôt son sang jaillit, et la douleur l'accable. Les Troyens magnanimes, à la vue du sang du héros, s'encouragent et s'avancent en foule sur lui. Cependant il recule en appelant le secours de ses compagnons. Trois fois il crie aussi fort que peut crier un homme ; trois fois le martial Ménélas l'entend, et s'approchant soudain du fils de Télamon :

« Ajax, dit-il, la voix de l'intrépide Ulysse est venue jusqu'à moi, semblable au cri de détresse d'un guerrier que les Troyens auraient seul enveloppé au fort de cette mêlée terrible. Courons au travers de la foule ; ce qu'il y a de mieux à faire est de le secourir. Je tremble que, seul au milieu des ennemis, il ne succombe malgré sa valeur, et ne prépare aux Grecs de cruels regrets. »

A ces mots, il s'élance. Ajax, semblable à un dieu, le suit. Bientôt ils trouvent Ulysse, favori de Jupiter, entouré de Troyens qui le pressent tous à la fois. Tels, dans les montagnes, de sanguinaires chacals accourent auprès d'un vieux cerf qu'une flèche a blessé, et que ses pieds ont emporté loin du chasseur, aussi longtemps que son sang est resté tiède et que ses genoux ont pu se mouvoir ; mais aussitôt qu'il a succombé à sa blessure, les féroces chacals le mettent en lambeaux dans la montagne, au fond d'une forêt sombre, lorsque le destin amène un lion terrible ; aussitôt les chacals s'évadent, et le lion dévore cette proie. Ainsi de braves et nombreux Troyens environnent Ulysse, et pendant que le héros, en promenant sa javeline, éloigne le moment fatal, Ajax, avec son bouclier haut comme une tour, se place à ses côtés. A l'instant les Troyens s'enfuient pêle-mêle ; et Ménélas, prenant dans ses bras le roi d'Ithaque, l'entraîne hors de la mêlée, tandis qu'un serviteur fait approcher le char d'Atride.

Ajax cependant s'élance et tue Doryclos, bâtard de Priam; puis il frappe Pandocos, Lysandre, Pyrase et Pylarte. Comme un torrent, gonflé par les grandes pluies de Jupiter, déborde dans la plaine du haut des montagnes, entraîne des sapins, de grands chênes, et jette enfin à la mer tous ces débris : ainsi le grand Ajax répand le trouble sur le champ de bataille, en taillant en pièces hommes et coursiers.

Hector ne sait rien de ces désastres, car il soutient le combat à l'extrême gauche de l'armée, sur les rives du Scamandre. Là surtout tombent les têtes des guerriers; là s'élèvent de terribles clameurs, autour du magnanime Nestor et du martial Idoménée. L'audacieux Hector se précipite, lance sur eux ses coursiers, fait voler sa javeline, accomplit de terribles exploits, et promène le ravage dans les phalanges des jeunes guerriers. Toutefois, les intrépides Argiens ne lui auraient point ouvert le passage, si Alexandre, l'époux de la blonde Hélène, n'eût mis hors de combat Machaon, vaillant pasteur des peuples, en le blessant à l'épaule droite, d'une flèche à trois pointes. De ce moment, les plus valeureux Grecs craignent qu'en fléchissant ils n'exposent ce héros à périr, et Idoménée dit au roi de Pylos :

« O Nestor, fils de Nélée ! honneur de la Grèce, monte sur ton char, hâte-toi, emmène Machaon ; conduis-le rapidement vers la flotte. Un médecin vaut à lui seul plusieurs combattants ; il sait retirer les traits des blessures, et calmer par des baumes adoucissants les sombres douleurs. »

Il dit, et Nestor ne lui désobéit pas ; soudain il monte sur son char. Machaon, fils de l'irréprochable médecin Esculape, se place à ses côtés. Le vieux roi fouette ses coursiers, qui volent avec ardeur vers la flotte, car ce retour leur est agréable.

Cependant Cébriion, du haut du char d'Hector, aperçoit le désordre des Troyens.

« Hector, s'écrie-t-il, pendant qu'à l'extrémité du champ de bataille nous nous jetons jusque dans les rangs ennemis, les autres Troyens fuient confusément avec leurs coursiers. C'est Ajax, fils de Télamon, qui les épouvante. Je le reconnais au large bouclier qui couvre ses épaules ; poussons donc notre char de ce côté, où s'élève un inextinguible tumulte, où les cavaliers et les piétons s'entre-tuent avec fureur. »

Il dit, et, de son fouet bruyant, il excite ses coursiers. Ceux-ci, dociles à la main qui les frappe, emportent rapidement le char entre les deux armées, foulant aux pieds les cadavres et les armes. Sous leurs sabots, sous les bandes des roues, jaillissent

des gouttes de sang qui souillent l'essieu et le pourtour du char. Hector brûle de s'élancer sur les lignes des ennemis et de les rompre ; déjà il répand , parmi les Achéens , un trouble funeste ; car son ardeur ne se ralentit pas , et il les entame à coups de glaive , de javeline , ou en les écrasant d'énormes pierres. Toutefois il évite de combattre contre le fils de Télamon.

Jupiter cependant frappe Ajax d'une terreur subite. Le héros s'arrête étonné , rejette sur ses épaules son épais bouclier , et s'éloigne en frémissant , sans perdre de vue la foule. Comme une bête fauve , il tourne souvent ses regards du côté de l'ennemi , et se retire pas à pas. Tel , un lion est chassé d'une étable à bœufs par les chiens et les pâtres ; ils ont veillé toute la nuit pour l'empêcher de se repaître de la graisse de leur bétail , et quoiqu'il se soit élancé , avide de chairs , il n'a point réussi ; il a été repoussé par une grêle de traits ou de torches enflammées partant de mains audacieuses ; enfin il en frémit et , malgré sa rage , il s'éloigne à l'aurore , le cœur plein de tristesse : ainsi Ajax , l'âme navrée , s'éloigne des Troyens , bien à regret , car il craint pour la flotte des Grecs. Tel un âne , aux pieds lents , entre dans un champ de blé , malgré les enfants qui le gardent ; ils accourent , et brisent sur son dos leurs bâtons ; mais il ne cesse pas de paître , car leurs mains sont débiles ; et à peine leur cède-t-il , lorsqu'il est rassasié : ainsi le fils de Télamon est assailli sans relâche par les fiers Troyens et leurs auxiliaires ; ils frappent de leurs javelots son énorme bouclier , mais , par des élans soudains , il rappelle souvent son impétueuse valeur ; il se retourne , arrête l'effort de leurs phalanges , puis se remet à fuir. Il les empêche ainsi d'arriver tous ensemble près des vaisseaux. Seul , entre les deux armées , il tient bon et se précipite parfois en avant. Cependant les traits continuent à voler , lancés par des mains audacieuses : les uns destinés à traverser son large bouclier s'y arrêtent , et d'autres , quoique avides de sa chair , au lieu d'en jouir restent plongés dans le sable.

L'illustre fils d'Évaimon , Eurypyle , le voit , accablé par une grêle de traits ; il accourt , se place auprès de lui , et fait voler son javelot étincelant , qui frappe Apison , pasteur des peuples , fils de Phausias , et pénètre dans le foie sous le diaphragme ; aussitôt le guerrier tombe sans vie. Eurypyle s'élance et le dépouille de ses armes. Comme il emporte l'armure , le divin Alexandre l'aperçoit , et tire son arc ; la flèche part , et le blesse à la cuisse droite : soudain le roseau se brise , la cuisse s'en-

gourdit ; le héros, pour éviter la mort, se hâte de rentrer dans les rangs de ses compagnons, en s'écriant d'une voix tonnante :

« Amis, chefs et rois des Argiens, retournez-vous ; faites halte, éloignez d'Ajx le noir trépas, car les traits l'accablent et je doute qu'il échappe à cette terrible mêlée ; défendez donc le grand fils de Télamon. » Ainsi parle Eurypyle blessé ; mais c'est autour de lui que ses compagnons s'empressent, le bouclier serré contre l'épaule, le javelot en arrêt ; Ajax court les rejoindre et fait face aux Troyens.

Tandis qu'ils combattent, ardents comme la flamme, les cavales écumanles du fils de Nélée ramènent du combat Machaon, pasteur des peuples. Achille les aperçoit, car, debout sur la poupe de son vaste navire, il contemple ce cruel labeur, ce tumulte déplorable. Soudain le héros appelle son compagnon Patrocle ; sa voix pénètre jusqu'aux tentes, et Patrocle en sort semblable à Mars. Telle est l'origine de son malheur.

C'est lui qui le premier interroge son ami. « Pourquoi m'appeler, ô fils de Pélée ? Qu'as-tu besoin de moi ? »

Achille aux pieds légers lui répond : « Noble fils de Ménélios, ami le plus cher à mon âme, je vois à mes genoux les Grecs suppliants ; une intolérable nécessité pèse sur eux. Cours donc, Patrocle, favori de Jupiter ; interroge Nestor. Quel est le chef qu'il emmène blessé hors du champ de bataille ? Sa taille est bien celle de Machaon, fils d'Esculape ; mais je n'ai pu distinguer ses traits, et les chevaux ardents l'emportent hors de ma vue. » Il dit : Patrocle, obéissant à son compagnon chéri, court à travers le camp et la flotte des Grecs.

Cependant Nestor arrive à sa tente, et s'élançe à terre avec le fils d'Esculape. Tandis que le serviteur du vieillard, Eurymédon, dételle les coursiers, les héros étanchent la sueur qui a trempé leurs tuniques, en se tenant sous la brise de la mer ; puis ils entrent et s'asseyent sur des sièges. La blonde Hécamède leur prépare un breuvage. Fille du magnanime Arsinoé, le vieillard l'amena de Ténédos, lorsque Achille eut détruit cette ville ; les Grecs alors en firent choix pour lui, parce qu'il excellait dans les conseils. Elle dresse devant eux une table belle et polie, aux pieds d'azur ; elle y pose d'abord une corbeille d'airain qui contient du miel frais, de l'oignon, assaisonnement du vin, et de la farine sacrée ; elle y met ensuite une coupe magnifique que le vieillard apporta de ses demeures. Ornée de clous d'or, elle a quatre anses, et au-dessous il y a deux pieds, autour de chacun mangent deux colombes d'or. Un

autre que Nestor, lorsqu'elle était remplie, l'eût difficilement soulevée; il la porte sans effort. La jeune captive, belle comme une déesse, y mêle d'eau le vin de Pramnios; avec une râpe d'airain, elle y fait tomber en poudre du fromage de chèvre, et répand sur ce mélange de la farine blanche. Lorsqu'elle a préparé ce breuvage, elle invite les héros à boire; ils boivent, puis dès qu'ils ont chassé la soif dévorante, ils parlent tour à tour, et se charment par leur entretien.

Bientôt Patrocle, semblable à un dieu, paraît à l'entrée de la tente; le vieillard l'aperçoit, se lève de son siège étincelant, lui prend la main, et le convie à s'asseoir; mais Patrocle résiste et lui dit :

« Vénérable élève de Jupiter, ce n'est point le temps du repos; je ne puis t'obéir. Il est irascible et redoutable, le héros qui m'envoie te demander quel combattant tu as ramené blessé. Maintenant je le reconnais, je vois Machaon, pasteur des peuples; il faut donc que je retourne auprès d'Achille pour lui rapporter mon message. Tu sais assez, ô Nestor, combien ce héros est terrible; il aurait bientôt fait de l'innocent un coupable.

— Ah! s'écrie le vieillard, d'où vient cette pitié d'Achille pour les Grecs que des traits ont blessés? Ne sait-il pas quel deuil enveloppe l'armée entière? Les plus vaillants sont étendus sur leurs navires, frappés ou atteints. Le robuste fils de Tydée, Diomède, est blessé d'une flèche; un javelot a frappé Ulysse; un autre, Agamemnom. Celui-ci, que tu vois toi-même, je viens de le ramener du combat, atteint d'un trait qu'a fait voler un arc. Mais Achille, malgré sa vertu, n'a des Argiens ni souci ni compassion. Demeurera-t-il oisif, jusqu'à ce que près du rivage, malgré les efforts des Grecs, leurs vaisseaux légers soient livrés aux flammes, et eux-mêmes en même temps exterminés? Je n'ai pas conservé la force que j'avais jadis en mes membres flexibles. Que ne suis-je dans ma florissante jeunesse, que n'ai-je toute ma vigueur, comme lorsqu'une discorde sanglante s'éleva entre ceux de Pylos et les Épéens, à cause d'un enlèvement de grands troupeaux! Alors je fis tomber sous mes coups Itymonée, vaillant fils d'Hypéroque, qui habitait l'Élide, comme j'enlevais par repréailles ses propres bœufs. Il voulut les défendre, mais, frappé de ma javeline, il tomba au premier rang; ses sauvages compagnons prirent la fuite, et nous emmenâmes du champ de bataille un immense butin : cinquante troupeaux de bœufs, autant de troupeaux de brebis, autant de troupeaux de porcs, autant de grands troupeaux de chèvres; cent cin-

quante cavales baies et de nombreux poulains à la mamelle. Nous chassons notre conquête jusque dans la ville de Pylos, où nous arrivons pendant la nuit. Nélée se réjouit en son âme ; car c'est la première fois que je marche au combat, et mon succès est grand. Dès l'aurore, les hérauts font retentir leur voix et convoquent ceux de Pylos, à qui quelque chose est dû en la riche Élide. Les chefs du peuple se rassemblent et font le partage. Les Épéens devaient à beaucoup des nôtres ; nous étions alors à Pylos, en petit nombre, très-maltraités ; car dans les années précédentes, Hercule, en ravageant notre territoire, avait immolé les premiers de la ville. Des douze fils de l'irréprochable Nélée, j'étais resté seul : tous les autres avaient péri ; et les fiers Épéens, le cœur plein d'injustice, nous accablaient d'outrages. Le vieux Nélée surtout avait beaucoup à réclamer des Épéens ; quatre de ses coursiers, dressés à la course, se rendaient aux jeux avec leurs chars pour disputer un trépied. Le roi des Épéens Augéas les retint, et ne renvoya que l'écuyer, navré de la perte de ses chevaux. Les rapports de ce serviteur, l'action en elle-même, irritèrent Nélée, qui obtint une grande part du butin : trois cents têtes de bétail et leurs pâtres pour former un grand troupeau de bœufs et un troupeau de brebis. Le reste fut donné au peuple et réparti de telle sorte que chacun en eut une juste part. Nous étions occupés à ce partage, et nous faisons dans la ville des sacrifices aux dieux, lorsque, le troisième jour, les Épéens surviennent en grand nombre. Coursiers, combattants, accourent en armes, les rangs serrés, et parmi eux sont les deux fils de Molione, enfants encore, et inhabiles à déployer leur impétueuse valeur. Sur les bords de l'Alphée, aux confins de la sablonneuse Pylos, s'élève au sommet d'une colline la ville de Thryon. Nos ennemis l'assiègent, brûlant de la détruire ; déjà ils ont traversé toute la plaine, lorsque, pendant la nuit, Minerve descend de l'Olympe, nous apporte cette nouvelle et nous appelle aux armes. Elle rassemble sans peine, dans Pylos, des guerriers plein d'ardeur. Cependant Nélée, qui se méfie de mon inexpérience, cache mes coursiers et me défend de prendre les armes. Mais je pars à pied, et tel que j'étais, guidé par Minerve, je me signale parmi nos cavaliers. Près d'Arène, où le fleuve Minyée se jette dans la mer, nous attendons l'aurore divine, entourés des cohortes de fantassins ; nous partons en armes les rangs serrés, et, vers le milieu du jour, l'armée entière arrive sur les rives saintes de l'Alphée. Là, nous offrons au tout-puissant Jupiter de solennels

sacrifices; au fleuve Alphée, un taureau; à Neptune, un taureau; et à Minerve aux yeux bleus, une génisse indomptée. Nous prenons ensuite, dans les rangs, le repas du soir, et chacun, sans quitter son armure, dort sur les rives du fleuve. Cependant les superbes Épéens serrent de près la ville, impatients de la dévaster. Mais nous les prévenons, et nous faisons apparaître à leurs yeux les rudes travaux de Mars. Lorsque le soleil resplendissant se montre sur la terre, nous implorons Jupiter et Minerve; puis nous nous portons ensemble au combat. Aussitôt que les Épéens et ceux de Pylos en viennent aux mains, le premier, je tue un héros et m'empare de son char : c'est Mulios, gendre d'Augéas; il avait épousé l'ainée de ses filles, la blonde Agamède, qui connaissait toutes les plantes salutaires que nourrissent les champs. Comme il marche contre moi, je lui lance ma javeline, il roule dans la poussière; aussitôt je saute sur son char, et je reste parmi les premiers combattants. Les fiers Épéens s'enfuirent pêle-mêle lorsqu'ils virent tomber le héros qui commandait les chars, et le plus vaillant de leur armée. Je me précipite sur eux, semblable à une noire tempête; je saisis cinquante chars, et sur chacun, deux guerriers, percés de ma javeline, perdent la vie. Sans doute j'aurais immolé les deux jeunes fils d'Actor et de Molione, si leur aïeul Neptune ne les eût sauvés du combat en les enveloppant d'un brouillard épais. Alors Jupiter accorde aux Pyliens une grande victoire. Nous poursuivons les vaincus à travers la vaste plaine; nous exterminons les combattants; nous enlevons leurs armures; nous poussons nos chevaux jusqu'à la fertile Buprase, jusqu'à la roche Olénique et aux collines d'Alise. De là Minerve ramena l'armée, et je ne cessai qu'après avoir tué leur dernier homme. Les Achéens triomphants revinrent de Buprase à Pylos, rendant grâces, parmi les immortels, à Jupiter, et, parmi les hommes, à Nestor.

« Tel j'étais jadis parmi les guerriers, si le passé n'est pas un songe; mais Achille ne se sert que pour lui de sa valeur. Un jour il ressentira de violents regrets lorsque l'armée sera détruite. Ami, rappelle-toi les exhortations de Ménétiôs lorsque, de la Phthie, il t'envoya près d'Agamemnon. Nous étions dans le palais, le noble Ulysse et moi; nous entendîmes tout ce qu'il te prescrivit. Nous parcourions alors la Grèce fertile, pour rassembler ses héros. Parvenus aux demeures d'Éacide, nous y trouvons Ménétiôs avec Achille et toi. Le vieillard Pélée brûlait dans l'enceinte de ses cours, pour Jupiter Tonnant, les cuisses

grasses d'un taureau; il tenait une coupe d'or et répandait sur la flamme du sacrifice des libations d'un vin généreux; vous étiez occupés à préparer les chairs de la victime. Nous, cependant, nous nous tenions sous le portique. Achille surpris s'élança : il nous prend la main, nous introduit, nous invite à nous asseoir et nous présente le repas qu'il est d'usage d'offrir à des hôtes. Lorsque nous sommes rassasiés de mets et de breuvage, je commence mon discours en vous exhortant à nous suivre; vous nous écoutez avec transport, et les deux vieillards vous adressent de nombreuses instructions : « Achille, s'écrie Pélée, « combats toujours vaillamment, et surpasse les autres guerriers en vertu. Cependant Ménétiôs te dit : Mon fils, Achille « l'emporte sur toi par la naissance, mais tu comptes plus d'années. Il est d'une force supérieure à la tienne, mais tu peux « lui parler raison; inspire-le, sois son guide. Il t'obéira, « pourvu que tu lui donnes de bons conseils. » Ainsi parla le vieillard, mais tu l'as oublié. Voici le moment de donner à Achille de sages conseils, peut-être les écouterat-il; qui sait si, à l'aide d'une divinité secourable, tes paroles ne toucheront pas son cœur? C'est un bon avertissement que celui d'un ami. Si en son esprit il évite les menaces de quelque augure, si son auguste mère lui a parlé au nom de Jupiter, que du moins il t'envoie au secours de l'armée, avec ses Myrmidons, peut-être sauveras-tu les Grecs; qu'il te permette de revêtir ses armes, peut-être les Troyens, te prenant pour lui, s'éloigneront-ils du champ de bataille, et les fils belliqueux des Argiens, maintenant harassés, reprendront haleine un moment; le repos est rare à la guerre : il sera donc facile à vos troupes fraîches, du premier choc, de repousser, dans leurs remparts, loin du camp, des guerriers que la fatigue accable. »

Il dit; et ces paroles ont ému l'âme de Patrocle, qui court à travers le camp pour rejoindre Achille. Mais arrivé près des vaisseaux d'Ulysse, où se tenait l'agora, où l'on rendait la justice, où étaient dressés les autels, il rencontre le généreux Eury-pyle, la cuisse traversée d'une flèche. Ce héros revient du combat en boitant, la sueur inonde son front et ses épaules, et de sa grave blessure s'écoule un sang noir; toutefois son cœur est inébranlable. A sa vue, le vaillant fils de Ménétiôs est ému de compassion, et dans sa douleur il lui adresse ces paroles rapides :

« Hélas ! malheureux rois et chefs des Argiens, ainsi loin de vos amis, loin de votre terre paternelle, vous deviez donc ras-

sasier de votre graisse blanche les rapides chiens de Troie ! Noble Eurypyle, les Grecs résisteront-ils au formidable fils de Priam, ou périront-ils terrassés par son javelot ?

— O Patrocle, reprend le blessé, il n'est point de salut pour les Grecs, ils tomberont près de leur flotte. Déjà tous ceux qui, jadis, luttaient avec le plus de valeur, sont étendus sur leurs vaisseaux, atteints ou frappés par des mains troyennes ; et la force des vainqueurs ne cesse de s'accroître. Mais sauve-moi en me conduisant jusqu'à mon navire ; retire de ma cuisse le trait amer ; enlèves-en le sang noir avec de l'eau tiède ; et verse sur ma blessure les baumes adoucissants et salutaires, dont on dit qu'Achille t'a donné le secret que lui apprit Chiron, le plus juste des centaures : car, des deux médecins, Podalire et Machaon, l'un, si je ne me trompe, est dans sa tente blessé, manquant lui-même d'un médecin expérimenté ; l'autre, dans la plaine, soutient le combat contre les Troyens.

— Noble Eurypyle, répond Patrocle, quelle sera l'issue de ces événements ? que ferons-nous ? Je vais rapporter au belliqueux Achille un message du vieillard de Gérénia, sauvegarde des Achéens. Cependant je ne t'abandonnerai pas dans ta détresse. »

Il dit ; et de sa forte poitrine, il soutient le héros jusque dans sa tente. A sa vue, un serviteur fait un lit de peaux de bœuf ; Patrocle l'y étend ; puis, avec son poignard, il retire de sa cuisse le trait aigu, baigne d'eau tiède le sang noir, et applique sur la plaie une racine amère qu'il a broyée dans ses mains et qui efface les douleurs. Déjà Eurypyle cesse de souffrir, sa blessure se ferme et le sang s'arrête.

CHANT XII.

Tandis que le généreux fils de Ménétiôs soignait sous sa tente Eurypyle blessé, la mêlée devenait terrible. Le fossé, le large rempart qui le couronnait et qui étreignait les vaisseaux n'allaient plus protéger le camp des Argiens. Lorsqu'ils construisirent le mur, ils n'offrirent point aux dieux de belles hécatombes pour qu'il défendît la flotte et l'immense butin qu'elle renfermait; il avait donc été bâti contre le gré des immortels, et il ne fut pas de longue durée. Tant que vécut Hector, que le fils de Pélée conserva sa colère, et que la ville de Priam ne fut point saccagée, le rempart des Grecs resta debout. Mais, dans la dixième année, les plus braves Troyens n'étaient plus; parmi les Argiens, les uns avaient péri, les autres survivaient; alors la grande Ilion fut détruite, et les vainqueurs retournèrent, sur leurs vaisseaux, dans leur chère patrie. Aussitôt Apollon et Neptune résolurent de ruiner le rempart, et rassemblèrent l'effort de tous les fleuves qui des pentes de l'Ida coulent à la mer: le Rhésos, l'Heptapore, le Carèse, le Rhodios, le Granique, l'Ésèpe, le divin Scamandre et le Simois, dont les rives virent tomber dans la poudre nombre de casques, nombre de boucliers et le sang des demi-dieux. Apollon détourna ces torrents et, durant neuf jours, il fit battre la muraille par leurs cours réunis. Cependant, afin de la submerger promptement sous les eaux de la mer, Jupiter répandit une pluie continuelle; Neptune lui-même, le trident à la main, conduisit les flots soulevés, et fit rouler dans la mer les rochers et les énormes poutres sur lesquels les Grecs, au prix de cruelles fatigues, avaient assis les fondations. Le mur fut bientôt de niveau avec le cours de l'Hellespont rapide, et le sable, en couvrant le vaste rivage, fit disparaître à jamais ses traces. Les fleuves alors rentrèrent dans les lits où jusque-là s'étaient écoulées leurs belles ondes.

Ainsi devaient faire plus tard Apollon et Neptune. Maintenant

autour du solide rempart la guerre et le tumulte éclatent, les poutres des tours retentissent sous les coups redoublés des assiégeants. Les Grecs, domptés par le fouet de Jupiter, sont renfermés vers la flotte et tremblent devant Hector, violent arbitre de la fuite. Ce héros ne cesse de combattre, semblable à la tempête. Comme un sanglier ou un lion fier de sa force se retourne contre les chiens et les chasseurs, ceux-ci se serrent, lui font face, s'arrêtent et lancent leurs traits nombreux; mais son cœur altier ne sent point la crainte, il ne songe pas à fuir, et son audace le perd; souvent, par une irruption soudaine, il sonde la force des lignes de chasseurs, et partout où il fonce elles cèdent et s'éloignent devant lui. Tel Hector, en se précipitant au fort de la mêlée, la fait onduler et anime ses compagnons à pénétrer dans le camp. Cependant ses coursiers fougueux hésitent; ils s'arrêtent, en hennissant, sur le bord du fossé qui les effraye: trop large pour qu'ils le sautent, trop profond pour qu'ils le traversent facilement; des deux côtés le talus est rapide, et sur la crête du revers les Grecs ont planté de grandes et fortes palissades à têtes aiguës. Un coursier traînant un char léger eût difficilement surmonté ces obstacles. Les hommes de pied sont impatients de tenter l'entreprise; alors Polydamas s'approche de l'audacieux Hector et lui dit:

« Hector, et vous, chefs des Troyens et des auxiliaires, nous excitons témérairement nos chevaux rapides à traverser le retranchement: l'entreprise n'est point facile; des palissades aiguës couronnent le revers intérieur, et derrière elles est le rempart. On ne peut y descendre pour combattre avec des chars. Le défilé est étroit, et je crois que nous y péririons. S'il est vrai que Jupiter Tonnant ait résolu d'anéantir les Grecs et de secourir les Troyens, je voudrais que cela fût fait sur-le-champ et qu'ils succombassent ici sans gloire, loin de leur patrie. Mais s'ils reprennent l'attaque; si, en rebroussant, ils nous repoussent des vaisseaux, nous serons culbutés dans ce fossé profond, et je ne pense pas qu'un seul Troyen échappe, quand les Achéens auront fait volte-face, pour en porter la nouvelle dans Ilion. Mais allons, et faisons tous comme je vais dire. Que nos écuyers retiennent les chevaux au bord du fossé. Nous, à pied, couverts de nos armes, nous suivrons en foule Hector; et les Grecs ne nous résisteront pas, si réellement ils touchent à leur perte. »

Ce sage conseil plaît à Hector, qui soudain saute en armes de son char; nul des autres Troyens ne demeure auprès de ses

chevaux; tous à son exemple mettent pied à terre. Ils commandent à leurs écuyers de ranger les chars, et de retenir les coursiers sur le bord du fossé. Ensuite ils se divisent et forment cinq colonnes qui suivent leurs chefs.

Les uns se rangent sous Hector et l'irréprochable Polydamas; ce sont les plus braves, les plus nombreux, les plus impatients de rompre le rempart et de combattre près des vaisseaux. Cébriion est leur troisième chef; car Hector a laissé le char entre des mains moins vaillantes. La seconde colonne est commandée par Agénor, Pâris et Alcathoos. Deux fils de Priam, Hélénos et Déiphobe, semblables aux dieux, conduisent la troisième, et ils ont avec eux Asios, fils d'Hyrtaçe, que ses chevaux ardents ont amené des bords du Selleïs, de la ville d'Arisba. La quatrième est sous les ordres du bel Énée, fils d'Anchise, et des deux fils d'Anténor: Archiloque et Acamas, exercés à tous les combats. Enfin, la cinquième, où se trouvent les illustres alliés, est commandée par Sarpédon, et il s'est adjoint Glaucos et le martial Astéropée. Tels sont les chefs que dans l'armée Hector regarde comme les plus vaillants après lui, car il les surpasse tous. Les colonnes se serrent, s'unissent en se couvrant de boucliers, et fondent, pleines d'ardeur, sur les Grecs, car elles espèrent que ceux-ci ne pourront plus résister et qu'ils vont assaillir leurs noirs vaisseaux.

Ainsi marchent les Troyens et les auxiliaires dociles aux sages conseils de Polydamas; le seul Asios, chef des guerriers, a refusé d'abandonner à son écuyer son attelage; et, du haut de son char, il s'élance à l'attaque de la flotte. L'insensé! il ne devait point éviter la triste mort ni revenir avec ses chevaux dans les remparts d'Iliou. La Parque sinistre auparavant l'enveloppa et il tomba sous le javelot de l'illustre fils de Deucalion. Asios marche contre la gauche de la flotte, par où les Grecs ramènent de la plaine leurs chars et leurs coursiers. C'est par là qu'il s'élance, et il trouve ouvertes les portes dont on n'a pas encore poussé les battants ni le long verrou. Des hommes les maintiennent, attendant s'ils sauveront encore quelques fuyards. Asios, plein d'ardeur, y dirige ses coursiers; ses compagnons le suivent en jetant de grands cris; ils espèrent, les insensés! que les Grecs ne pourront plus résister, et qu'ils vont assaillir leurs noirs vaisseaux. Mais ils se heurtent, en avant de la porte, contre deux héros vaillants, fils magnanimes des belliqueux Lapithes. L'un est le robuste Polypète, fils de Pirithoüs; l'autre est Léontée, l'égal de l'homicide Mars. Tous les deux se tien-

nent devant la haute porte. Tels, sur les montagnes, deux grands chênes à cimes élevées, fermes sur leurs larges racines, bravent chaque jour les tempêtes et la pluie : tels les deux Lapithes, fiers de leur force et de leur valeur, attendent le grand Asios et ne songent point à fuir. Les assaillants marchent droit au rempart, à grand fracas, le bouclier sur la tête, conduits par le roi Asios, par Iamène, Oreste, Adamas, fils d'Asios, Thoon et Énomaos. Cependant les deux Lapithes appellent à la défense des navires les Grecs abrités par le rempart. Mais lorsqu'ils voient les Troyens voler à l'assaut, et dans leur camp éclater le tumulte et la terreur, ils sortent seuls et combattent en avant de la porte, semblables à deux sangliers qui, dans les montagnes, au bruit des chiens et des chasseurs, rebroussant tête baissée, brisent et déracinent alentour les arbres de la forêt, et font grincer leurs défenses jusqu'à ce qu'un trait leur ait arraché la vie. Sur la poitrine des héros, l'airain brillant, frappé de toutes parts, retentit avec un pareil fracas ; mais ils sont inébranlables, et se confient autant dans leurs forces que dans la troupe qui, rangée derrière eux sur le mur, fait pleuvoir une grêle de pierres pour se défendre et sauver le camp et la flotte. Telle, lorsqu'un vent violent ébranle les nuées sombres, la neige tombe à flocons pressés sur les fertiles campagnes, ainsi volent les traits des mains grecques ou des mains troyennes. Les casques, les boucliers, frappés par d'énormes pierres, résonnent sourdement.

Alors Asios, fils d'Hyrtace, en gémissant, se frappe la cuisse, et le cœur navré, s'écrie : « O puissant Jupiter ! et toi aussi tu deviens un trompeur : comment aurais-je pu croire que les héros grecs soutiendraient l'effort de nos mains invincibles ? Cependant ils résistent aussi hardiment que les guêpes ou les abeilles, qui, dans l'âpre sentier où elles ont fait leur demeure, loin d'abandonner le creux qui les abrite, défendent leurs essaims contre les chasseurs opiniâtres. Oui, c'est ainsi que deux héros, quoique seuls, sont résolus à périr ou à nous immoler plutôt que d'abandonner les portes du camp. »

Il dit : mais Jupiter n'écoute point ce discours ; c'est à Hector qu'il réserve la victoire.

Les autres héros soutiennent le combat autour des autres portes ; mais il me serait difficile de tout raconter, comme un dieu. De toutes parts, autour du mur, les pierres volent et font jaillir des étincelles. Les Grecs sont accablés de douleur ; mais la nécessité les contraint de défendre la flotte, et leurs divinités protectrices s'affligent en leur âme.

Les deux Lapithes promènent autour d'eux le carnage. Poly-pœtès, robuste fils de Pirithoüs, porte un coup de sa javeline au casque de Damas. L'airain ne résiste pas, l'os est brisé, la cervelle est écrasée; le Troyen succombe au fort de son ardeur. Polypœtès immobile aussitôt Pylon et Ormène; Léontée, rejeton de Mars, terrasse de son javelot le fils d'Antimaque, Hippomachos, qu'il atteint au milieu de la ceinture; puis, tirant du fourreau sa tranchante épée, il se jette dans la foule, et frappe de près Antiphate, qu'il étend à la renverse sur le sol; il jonche ensuite les fertiles sillons des cadavres de Ménon, d'Iamène et d'Oreste.

Pendant que les Lapithes dépouillent ces guerriers de leurs armes, l'élite des jeunes héros s'élance à la suite d'Hector et de Polydamas; ce sont les plus braves, les plus nombreux, les plus impatients de rompre le rempart et d'incendier les vaisseaux. Parvenus au bord du fossé, ils hésitent encore : car un augure leur apparaît comme ils se disposent à le franchir. C'est un aigle au vol altier qui plane sur la gauche des assiégeants, et porte dans ses serres un grand serpent couleur de sang, vivant encore. Le dragon palpitant n'oublie point de combattre; car il se redresse et mord à la poitrine près, du cou, l'aigle qui, vaincu par la souffrance, le laisse enfin échapper; il tombe à terre au milieu de la foule, et l'oiseau, poussant de grands cris, abandonne son vol au souffle du vent. Les Troyens frémissent à la vue du reptile étendu à leurs pieds, signe du dieu qui porte l'égide. Alors Polydamas s'approche de l'audacieux Hector, et lui dit :

« Hector, tu me contredis toujours quand il m'arrive dans nos assemblées de donner de bons conseils; mais il est indigne d'un citoyen de parler contre la raison au conseil ou à la guerre, et d'ajouter à ton autorité. Je dirai donc encore aujourd'hui ce qui me semble le plus salulaire. Gardons-nous d'aller combattre les Grecs jusque sur leurs vaisseaux; voici ce que je prévois, si c'est vraiment un augure qui vient d'apparaître aux Troyens impatients de franchir le fossé. Nous avons vu cet aigle au vol altier planer sur notre gauche et porter dans ses serres un dragon couleur de sang, vivant encore. Nous l'avons vu bientôt, loin de son aire, laisser échapper la proie dont il n'a pu réussir à repaître ses aiglons. Ainsi nous, lors même qu'à toute force nous aurions rompu les portes et le rempart des Grecs; lors même que nos ennemis plieraient devant nous : ce n'est point en ordre que nous reprendrions les mêmes

chemins. Oui, nous abandonnerions de nombreux combattants que les Grecs auraient déchirés en défendant leur flotte. Tel serait le sens de cet augure pour qui saurait interpréter les signes divins ; et le peuple lui obéirait. »

Le brave Hector lui lance un regard terrible, et s'écrie : « Polydamas, sans doute ce discours ne m'est point agréable ; tu sais, au besoin, mieux penser et mieux dire, et s'il est vrai que tu parles sérieusement, c'est que les dieux t'ont ravi la raison, puisque tu ordonnes de mépriser la volonté du tout-puissant Jupiter, d'oublier des promesses qu'il nous a faites, d'un signe de tête, et d'obéir à des oiseaux aux ailes étendues. Pour moi, je n'ai point de tels soucis. Je ne m'inquiète point s'ils volent à ma droite, du côté de l'aurore et du soleil ; ou à ma gauche, vers les ténèbres immenses. Amis, obéissons à la volonté du grand Jupiter, qui règne sur tous les humains et sur les immortels. Le meilleur des augures est de combattre pour sa patrie. Polydamas, pourquoi redoutes-tu les périls de la guerre ? Dussions-nous tomber sous les coups des Grecs, autour de la flotte, n'aie point peur d'y périr, car ton cœur ne t'exciterait pas à rester inébranlable ni à pousser en avant. Mais si tu t'éloignes de la mêlée, si par tes perfides paroles tu détournes du combat un seul de nos guerriers, soudain frappé par ma lance, tu perdras la vie. »

Il dit, et commande l'assaut. L'armée à grands cris s'élance sur ses pas. Au-dessus de leurs têtes, Jupiter soulève, des sommets de l'Ida, un tourbillon de vent qui souffle la poussière droit sur les vaisseaux ; il amollit le courage des Grecs, et assure la victoire au fils de Priam et aux Troyens. Ceux-ci, confiants dans leur vigueur et dans les signes de Jupiter, s'efforcent de rompre le rempart. Ils arrachent les créneaux, démolissent les parapets, ébranlent avec des leviers les grandes pierres que les Grecs ont d'abord plantées dans le sol pour soutenir les tours, et cherchent à les déraciner, espérant ouvrir la brèche. Les Grecs cependant, loin de reculer, couvrent de leurs boucliers les parapets, d'où ils frappent les ennemis qui s'avancent sous le mur. Les deux Ajax donnent leurs ordres du haut des tours, parcourent les rangs et encouragent les assiégés. A ceux qu'ils voient abandonner le combat, ils adressent tantôt des paroles flatteuses, tantôt de durs reproches.

« Amis, s'écrient-ils, vaillants, médiocres ou faibles, puisque enfin il n'est pas donné à tous de se signaler également dans les batailles, il y a maintenant à faire pour chacun ; vous le

voyez vous-mêmes. Que nul ne se retire du côté des vaisseaux, aux cris de cet homme menaçant : mais tenez-lui tête ; exhortez-vous mutuellement. Puisse Jupiter nous accorder de le repousser et de le poursuivre jusqu'aux murs d'Ilion ! »

En parlant ainsi tous les deux devant l'armée, ils entretiennent le courage des Grecs. Comme dans un jour d'hiver, lorsqu'il plaît au prévoyant fils de Saturne de montrer ses traits, et de répandre sur les humains de tristes frimas, les vents se taisent et la neige ne cesse point de tomber à gros flocons, jusqu'à ce qu'elle couvre les promontoires, les orgueilleuses cimes des montagnes, les vertes prairies et les féconds travaux des laboureurs : le dieu la répand aussi sur les rivages de la mer écumeuse ; mais là, le mouvement des flots la fait disparaître ; tout le reste est voilé par la neige qu'a lancée le souverain des dieux. Ainsi des deux parts volent une grêle de pierres que se lancent à l'envi les Grecs et les Troyens. Tout autour du camp s'élève un effroyable fracas.

Cependant Hector et les Troyens n'auraient pas dès lors rompu la muraille, la porte du rempart ni le long verrou, si le prudent Jupiter n'eût poussé sur les Grecs son fils Sarpédon avec l'ardeur d'un lion qui attaque des taureaux. Ce héros étend devant sa poitrine son bouclier arrondi, beau, brillant d'airain, revêtu de lames que l'artisan a forgées ; au-dessous il a cousu d'épaisses peaux de bœuf, et il les a bordées de baguettes d'or. Couvert de ce bouclier, Sarpédon brandit deux javelots et s'avance. Tel un lion né dans les montagnes, qui, longtemps affamé, est enfin excité par son cœur audacieux à enlever des brebis jusque dans la forte demeure des hommes, où des chiens et des pâtres armés font bonne garde, s'obstine à ne point s'éloigner sans tenter une attaque ; il s'élance et ravit sa proie, si d'abord il ne reçoit d'une main agile un trait meurtrier : tel le divin Sarpédon est entraîné par son âme généreuse à fondre impétueusement jusqu'au rempart et à détruire les parapets. Il s'adresse en ces termes à Glaucos, fils d'Hippoloque :

« Glaucos, pourquoi dans la Lycie nous honore-t-on par le siège, les mets et les coupes toujours remplies ? Pourquoi tout le peuple nous considère-t-il comme des dieux ? Pourquoi sur les rives du Xanthe cultivons-nous un immense et riant domaine, riche par ses vignes fécondes et ses abondantes moissons ? Il nous sied aujourd'hui, à nous qui sommes parmi les premiers des Lyciens, de tenir ferme et de prendre part à l'ardente mêlée, afin que nos hommes d'élite se disent entre eux : « Ce n'est

« pas sans gloire que nos rois gouvernent la Lycie, mangent des brebis grasses et boivent du bon vin, puisqu'ils ont une mâle vigueur et qu'ils combattent au premier rang. » Ami, si, échappant à cette guerre, nous devions pour toujours être exempts de la vieillesse et de la mort, je resterais moi-même en arrière, et je ne t'enverrais pas au fort des batailles glorieuses. Mais mille morts sont incessamment suspendues sur nos têtes; il ne nous est accordé ni de les éviter ni de les fuir. Marchons donc, et donnons à quelque ennemi ou à nous-mêmes une grande gloire ! »

Il dit : Glaucos, sans hésiter, lui obéit. Tous deux s'élancent, entraînant la nombreuse troupe de Lyciens.

A leur aspect, le fils de Pétéos, Ménesthée, frémit, car ils apportent le malheur et marchent à l'assaut de la tour qu'il défend. Il promène ses regards sur la muraille, et cherche à voir quelqu'un des chefs qui puisse venir au secours de ses compagnons. Il aperçoit les Ajax, fermes à leur poste, insatiables de combats, et, près d'eux, Teucer, qui vient de sortir de sa tente. Mais il n'y a pas à les appeler à haute voix au milieu du tumulte qui s'élève jusqu'au ciel : tant résonnent, sous de terribles coups, les boucliers, les casques à crinière, les portes, que partout on attaque, et que les Troyens s'efforcent de rompre pour pénétrer dans le camp. Alors Ménesthée envoie près d'Ajax le héraut Thootès.

« Noble Thootès, lui dit-il, cours, appelle le divin Ajax ou plutôt les deux Ajax, c'est ce qu'il y a de mieux à faire; car ici va s'accomplir notre ruine. Les chefs des Lyciens fondent sur nous avec la rage habituelle qui les transporte dans les cruels combats. Mais si ces deux héros aussi sont engagés dans une lutte pénible, amène au moins le grand fils de Télamon et Teucer, archer redoutable. »

Le héraut, docile à ses ordres, court le long du rempart, rejoint les Ajax, et aussitôt leur dit :

« Ajax, nobles chefs des Grecs, cuirassés d'airain, le fils de Pétéos, élève de Jupiter, m'envoie près de vous; prêtez-lui votre secours, ne fût-ce qu'un moment, tous deux, si vous pouvez me suivre. C'est ce qu'il y a de mieux à faire; car de son côté va s'accomplir notre ruine. Les chefs des Lyciens fondent sur lui avec la rage habituelle qui les transporte dans les cruels combats; mais si vous-mêmes êtes aussi engagés dans une lutte pénible, que le grand fils de Télamon au moins vienne, accompagné de Teucer, archer redoutable. »

Le grand Ajax obéit, et dit rapidement au fils d'Oïlée :

« Ajax, sois inébranlable ici avec le vaillant Lycomède; ne vous laissez point d'encourager les Grecs à combattre avec confiance. Moi, je vais là-bas prendre part à la lutte, et je reviendrai dès que je les aurai mis hors de péril. »

A ces mots, Ajax, fils de Télamon, s'éloigne avec Teucer, le même père que lui. Pandion les suit, portant l'arc recourbé. Lorsque, par l'intérieur du rempart, ils sont parvenus à la tour que défend le magnanime Ménésthée, les Achéens sont vivement pressés; car les illustres rois et chefs lyciens montent à l'assaut, semblables à un noir tourbillon. Tous les deux aussitôt s'élancent pour les combattre face à face, et leur cri de guerre retentit.

Ajax, le premier, tue l'un des compagnons de Sarpédon, le magnanime Épiclée; il le frappe d'une grosse pierre brute, qui, dans l'intérieur du mur, était posée auprès d'un créneau, telle que de ses deux mains un homme, dans la force de la jeunesse (de ceux qui maintenant existent), aurait peine à la soulever; Ajax l'enlève et la lance de haut; elle rompt le casque à quatre cônes, et broie tout le crâne du Lycien. Celui-ci, comme un plongeur, tombe de la tour, et la vie abandonne ses ossements. Teucer ensuite, du haut du mur, voit à découvert le bras du vaillant Glaucos, qui escalade le mur; il le blesse d'une flèche et le met hors de combat. Glaucos, en se cachant, se glisse à terre, afin que nul des Achéens ne le voie blessé et ne se glorifie à haute voix. Une vive douleur vient à Sarpédon dès qu'il s'en aperçoit; mais il n'oublie point le combat; il atteint de sa javeline Alcmaon, fils de Thestor; il le blesse et ramène son arme; l'Achéen entraîné tombe le front en avant, et, sur lui, ses armes revêtues d'airain retentissent. Sarpédon alors saisit de sa forte main un créneau, et le fait tout entier rouler à ses pieds; le mur est dégarni; le chemin est ouvert pour la multitude.

Ajax, Teucer se jettent sur Sarpédon; ce dernier l'atteint à la poitrine, d'une flèche qui s'émousse sur le boudoir brillant du vaste bouclier; car Jupiter écarte de son fils la mort, et ne permet pas qu'il périsse près des vaisseaux. Mais Ajax s'élance et frappe le bouclier même; la pointe d'airain le traverse, et malgré son ardeur le héros est vivement repoussé; il recule à quelques pas du rempart; toutefois, loin de se retirer, il espère en son âme remporter la victoire: il se retourne, et exhorte les nobles Lyciens.

« O Lyciens, pourquoi laissez-vous reposer votre impétueuse valeur? Il m'est difficile, quelle que soit ma force, après avoir

seul rompu le rempart, de frayer le chemin jusqu'aux vaisseaux. Suivez-moi donc tous à la fois; l'œuvre du plus grand nombre est aussi la meilleure. »

Il dit : ses compagnons, émus des reproches de leur roi, attaquent, autour de lui, avec plus de fureur. Les Grecs, de leur côté, dans l'intérieur du mur, renforcent leur phalange, et un rude labeur leur apparaît; car les généreux Lyciens ont rompu le mur, mais ils ne peuvent se frayer un chemin jusqu'aux vaisseaux; les belliqueux Grecs les arrêtent, mais ils ne peuvent les éloigner de la brèche dès qu'ils s'en sont approchés. Tels deux hommes, en désaccord pour le partage d'un champ commun, ont la mesure à la main, et, pour que chaque lot soit égal, se disputent jusqu'au moindre espace : tels les combattants se heurtent, séparés par le parapet. Oh ! combien de grands boucliers ou de légers écus sont brisés sur la poitrine des héros ! malheur à qui veut fuir et découvrir ses épaules ! L'airain aussitôt les déchire ; quelques-uns même sont blessés au travers de leurs armures. Les tours, les créneaux ruissellent du sang des Grecs et des Lyciens. Ceux-ci s'efforcent vainement de mettre en fuite les assiégés : des deux parts on se contient également. Telles sont les balances d'une pauvre ouvrière pleine d'équité, lorsque tenant d'un côté les poids, de l'autre la laine, elle soutient les plateaux et les égalise, afin d'emporter pour ses enfants un chétif salaire : telle est l'égalité du combat, jusqu'à ce que Jupiter comble de gloire le fils de Priam, qui le premier franchit le rempart des Grecs. Ce héros s'écrie d'une voix tonnante :

« En avant, braves Troyens ! rompez la muraille, et lancez sur les navires le feu dévorant ! »

C'est ainsi qu'il parle pour les encourager ; tous l'entendent, et tous se précipitent en foule sur le mur, ils montent aux créneaux la javeline au poing. Cependant Hector arrache une pierre pointue, et grosse à sa base, posée devant la porte, telle que deux hommes des plus forts parmi le peuple (de ceux qui maintenant existent) ne l'élèveraient pas facilement depuis le sol jusqu'à leur chariot. Le héros seul l'agite sans effort : tant pour lui le fils de Saturne l'a rendue légère.

Tel le berger tient facilement d'une main la molle toison d'un bélier, qui est pour lui un léger fardeau, tel Hector soulève la pierre et la dirige contre le battant de la porte. De doubles ais d'une forte épaisseur ferment solidement l'ouverture, affermis à l'intérieur par deux verrous qui se croisent et que tra-

verse une cheville. Le héros s'en est approché : pour ne point porter un coup inutile, il écarte les jambes, affermit ses pieds à terre et frappe entre les deux battants. Les gonds sont brisés ; la pierre tombe lourdement, au travers de la porte, qui rend un long mugissement ; les verrous cèdent , les battants volent en éclats, rompus par la violence du choc. L'illustre Hector aussitôt saute dans le camp, terrible comme la nuit rapide. Tout son corps resplendit d'airain d'un aspect formidable. Ses mains braudissent deux javelots. Un dieu seul pourrait l'arrêter, lorsqu'en bondissant il franchit la porte ; ses yeux lancent des flammes ; il se tourne vers les Troyens, il les exhorte à le suivre. Sa voix tonnante les entraîne. La muraille est partout escaladée, les portes solides sont enfoncées, les Grecs fuient jusqu'à leurs vaisseaux, le tumulte est horrible.

CHANT XIII.

Lorsque Jupiter eut poussé jusqu'au rivage Hector et les Troyens, il les laissa soutenir sans relâche les angoisses et le fardeau du combat. Ses yeux étincelants se détournèrent pour s'arrêter sur la terre des Thraces, habiles à dompter les coursiers; des Mysiens, guerriers intrépides; des illustres Hippomolgues, qui se nourrissent de laitage; et des Abiens, les plus justes des hommes.

Il ne ramène plus vers Ilion ses regards pénétrants; il ne soupçonne pas, en son âme, qu'aucun des immortels survienne pour seconder les Grecs ou les Troyens. Mais le dieu puissant qui ébranle la terre ne l'a pas en vain surveillé. Assis dans Samothrace, sur la cime d'un mont ombragé de forêts, Neptune est sorti des flots pour contempler de ce lieu la guerre et les combats. Son coup d'œil embrasse l'Ida tout entier, la ville de Priam et la grande flotte des Atrides. Il a pitié des Grecs vaincus par les Troyens, et il ressent contre Jupiter une indignation violente. Soudain, d'un pas rapide, il descend des sommets escarpés. La haute montagne et la forêt tremblent sous ses pieds immortels; il a fait trois pas, au quatrième il atteint le but: c'est Aigas, où, au fond de l'abîme, s'élèvent ses éternelles et superbes demeures resplendissantes d'or. Neptune entre dans son palais, place sous le joug ses coursiers aux pieds d'airain, au vol rapide, à la crinière d'or, revêt son armure d'or, saisit un fouet merveilleux, monte sur son char et le lance sur les flots; les monstres marins, reconnaissant leur maître, sortent de leurs retraites et bondissent de joie: la mer s'entr'ouvre avec amour, les coursiers volent rapidement, et sous le char l'essieu d'airain n'est pas même humecté. Le dieu est arrivé près de la flotte des Grecs.

Au fond de la vaste mer, entre Ténédos et l'âpre Imbros, il est une grotte profonde. Neptune y conduit ses coursiers,

les dételle, place devant eux une nourriture divine, et retient leurs pieds dans des liens d'or, qu'ils ne peuvent délier ni rompre, afin qu'immobiles ils attendent le retour de leur roi. Lui-même se rend à l'armée des Argiens. Les Troyens, à grands cris, à grand fracas, à rangs serrés, semblables à la flamme ou à la tempête, suivent, avec une insatiable rage, Hector, fils de Priam ; ils espèrent enlever les navires, et alentour immoler tous les Grecs.

Mais le dieu qui ébranle la terre est sorti des flots pour encourager les vaincus ; il emprunte la figure, l'infatigable voix de Calchas, et s'adresse aux Ajax, déjà par eux-mêmes remplis d'ardeur :

« Braves Ajax, sauvez l'armée ! souvenez-vous de votre vaillance et non de la pâle terreur. Partout ailleurs, je ne redoute pas les bras victorieux de nos ennemis ; s'ils ont en foule franchi le rempart, les Grecs les contiendront ; ici seulement je tremble qu'il ne nous arrive malheur, où commande ce héros transporté de rage, Hector ardent comme la flamme. Il se glorifie d'être né du tout-puissant Jupiter. Ah ! puisse un dieu vous inspirer de lui opposer vos fortes poitrines, et de rallier nos guerriers. Malgré son impétuosité, vous l'auriez bientôt repoussé loin des vaisseaux, lors même que le roi de l'Olympe l'exciterait. »

A ces mots, Neptune les frappe tous deux de sa baguette, les anime d'une force indomptable, et rend légers leurs membres. Tel l'épervier rapide prend son essor du haut d'une roche escarpée, et se précipite dans la plaine à la poursuite d'un faible oiseau : tel, en quittant le héros, s'élance le dieu que le fils d'Oïlée, le premier, reconnait.

« Fils de Télamon, s'écrie-t-il, sans doute l'un des immortels qui habitent l'Olympe a pris la figure du devin pour nous ordonner de ranimer la guerre près des vaisseaux. Ce n'est point là Calchas, interprète des augures ; j'en juge aux traces que laissent derrière lui ses pas pendant qu'il s'éloigne ; les dieux eux-mêmes sont faciles à reconnaître. Je sens d'ailleurs, en mon sein, mon cœur battre pour les combats ; mes bras, mes pieds pareillement s'agitent. »

Ajax, fils de Télamon, lui répond en ces termes : « Je sens comme toi mes mains invincibles frémir d'ardeur autour de mon javelot ; ma force s'exalte et mes pieds m'entraînent. Je brûle de lutter seul à seul contre Hector, dont la vaillance est infatigable. »

Tel est leur entretien ; ils se réjouissent du combat dont Neptune vient de leur souffler le désir. Cependant , aux derniers rangs, le dieu encourage les autres Grecs, qui, près des rapides vaisseaux, raniment leur propre cœur. La fatigue a énervé leurs membres, et une vive douleur leur est venue à l'âme, quand ils ont vu les Troyens franchir en foule la haute muraille ; ils les regardent ; ils répandent des larmes ; ils n'espèrent plus échapper à la mort. Mais Neptune se mêle parmi ces héros , et n'a point de peine à exciter leurs phalanges ; ses exhortations d'abord s'adressent à Teucer, Leitos, Pénélee, Thoas, Déipyre, Mérion, Antiloque, tous chefs de la guerre. Le dieu réveille leur courage par ces paroles rapides :

« Quelle honte, ô jeunes Argiens ! je comptais sur vous pour sauver la flotte, si vous combattiez ; mais, si vous vous éloignez de l'ardente mêlée, le jour luit où nous serons vaincus par les Troyens. Hélas ! j'aurai donc vu de mes yeux ce grand prodige, cette effroyable merveille que je n'aurais jamais cru devoir s'accomplir ! Les Troyens arrivés jusqu'à la flotte ! Eux si longtemps semblables à des biches promptes à fuir ; sans cesse errant à l'aventure dans les forêts, faibles, inhabiles à combattre, proie habituelle des chacals, des panthères et des loups ; eux qui, jusqu'à ce jour, ne s'étaient point hasardés un moment à résister en face à la valeur et aux bras des Achéens, ils combattent maintenant, loin de la ville, près de nos vaisseaux, à cause de la mauvaise action du chef, et de la nonchalance des guerriers qui, n'étant plus d'accord avec lui, refusent de défendre la flotte et sont tués alentour. Les insensés ! S'il est vrai que le puissant Agamemnon ait failli en outrageant le fougueux Achille, est-ce à nous de rester oisifs pendant la bataille ? Mais guérissons-nous ; l'esprit des bons n'est pas incurable ; c'est mal à vous d'oublier votre impétueuse vaillance, vous les plus braves de l'armée. Je pardonne au lâche de fuir dans la mêlée ; mais, contre vous, je m'indigne jusqu'au fond du cœur. Amis, bientôt votre mollesse aura comblé nos maux ! Ah ! que mes reproches, qu'une juste honte pénètrent dans vos âmes ! Car nous soutenons une terrible lutte ! Déjà le bouillant Hector a brisé les portes, les verrous, et il a porté la guerre jusqu'à nos navires. »

Le discours de Neptune enflamme les héros. Bientôt autour des Ajax sont formées des phalanges impénétrables, auxquelles Mars lui-même, et Minerve, qui excite les armées, eussent applaudi. Les braves d'élite attendent, de pied ferme, les Troyens

et le divin Hector. Ils se serrent javelot contre javelot, bouclier contre bouclier, casque contre casque, homme contre homme; les crinières, au-dessus des cônes étincelants, se touchent et se confondent dans une seule ondulation, tant les rangs sont pressés. Les javelines, soulevées par des mains audacieuses, s'agitent; les hommes sont résolus à marcher droit à l'ennemi, et brûlent de combattre.

De leur côté, les Troyens en foule poussent en avant; Hector marche à leur tête, et se précipite avec ardeur. Telle, du haut d'un mont, une roche destructive, déracinée par un torrent gonflé de pluies, se détache, vole en bondissant, et, au travers de la forêt qui retentit, roule avec violence jusqu'à la plaine, où enfin elle s'arrête malgré son élan impétueux: tel Hector menace de répandre le carnage jusqu'à la mer, à travers les tentes et les vaisseaux. Mais bientôt il se heurte contre l'épaisse phalange des Grecs, et sa rage est enfin contenue. Alors, les fils des Achéens le repoussent à coups redoublés de glaives et de piques aiguës. Il combat en reculant, et s'écrie d'une voix tonnante :

« Troyens, Lyciens, intrépides fils de Dardanos, de la constance ! les Argiens ne me résisteront pas longtemps. Ils se sont serrés comme une muraille; mais, je l'espère, ils céderont à ma javeline, s'il est vrai que le plus grand des dieux, que l'époux de l'auguste Junon lui-même m'excite. »

Ces paroles raniment toutes les forces et enflamment tous les courages. Déiphobe sort des rangs plein d'un noble orgueil; il marche légèrement et, se couvrant de son bouclier, il avance pas à pas; alors Mérion fait voler sur lui son javelot étincelant, qui ne s'égare pas, et l'atteint tandis que, craignant le trait, il étend en avant son bouclier; le long frêne frappe et se brise près de la pointe. Aussitôt Mérion se retire dans les rangs de ses compagnons, doublement courroucé d'avoir perdu à la fois son arme et la victoire; sans s'arrêter, il court aux tentes pour choisir une autre javeline parmi celles qui y sont déposées.

Les autres Grecs cependant combattent et jettent une immense clameur. Teucer, le premier, fait expirer un Troyen : le vaillant Imbrios, fils de Mentor, riche en coursiers. Avant l'arrivée des Grecs, il habitait Pédée, et avait épousé Médésicaste, fille naturelle de Priam. Mais lorsque la guerre eut éclaté, il revint dans Ilion, et se signala parmi les Troyens. Priam le reçut dans son palais et l'honora autant que ses fils. Le jeune fils de Télamon le perce au-dessous de l'oreille, et ramène sa grande javeline. Il tombe comme un frêne qui, sur le sommet

d'un pic éminent, abattu par l'airain, étend à terre son tendre feuillage; tel il tombe, et sur lui ses armes retentissent. Teucer s'élance, brûlant de le dépouiller. Hector aussitôt fait voler son javelot étincelant; mais Teucer le voit, se détourne et évite à peine la pointe acérée, qui perce à la poitrine un autre guerrier accourant des navires. C'est Amphimaque, fils de Ctéate, issu de Neptune; il expire en tombant, et sur lui ses armes retentissent. Hector s'élance pour enlever de sa tête le casque à crinière flottante. Ajax l'arrête en étendant sa longue javeline; il ne peut déchirer un corps couvert de toutes parts d'une formidable armure, mais il porte au bouclier du héros un coup violent et le repousse. Hector recule et abandonne les deux cadavres, que les Grecs entraînent. Le noble Stichios et Ménesthée, chefs des Athéniens, tirent Amphimaque dans les rangs des Grecs. Les Ajax, guerriers ardents et impétueux, saisissent Imbrios. Tels deux lions arrachent une chèvre aux dents des chiens et l'emportent au fond de halliers touffus, en la soutenant dans leurs fortes mâchoires: ainsi les deux vaillants Ajax soulèvent le Troyen et le dépouillent de ses armes. Le fils d'Oïlée, irrité de la mort d'Amphimaque, tranche le cou d'Imbrios, prend sa tête et la fait rouler comme une balle dans la mêlée. Elle s'arrête sur la poussière aux pieds d'Hector.

Cependant Neptune, courroucé en son cœur de la mort de son petit-fils, tombé dans cette lutte terrible, se remet à courir le long des tentes et des vaisseaux, excite ceux qu'il trouve en arrière, et prépare des peines aux Troyens. Idoménée d'abord le rencontre en quittant l'un de ses compagnons qui vient de s'éloigner du combat, blessé au jarret par l'airain aigu. Ses amis l'ont transporté; et, après l'avoir confié aux médecins, Idoménée va s'armer sous sa tente, impatient de prendre part à la bataille.

Le puissant Neptune, empruntant la voix de Thoas, fils d'Andrémon, qui, dans Pleuron et la haute Calydon, régnait sur tous les Étoliens, honoré par ses peuples à l'égal des dieux:

« Idoménée, s'écrie-t-il, conseil de la Crète, que sont devenues les menaces que les Grecs ne cessaient de faire contre les Troyens?

— O Thoas! répond le prince des Crétois, si je ne me trompe, aucun de nos guerriers n'est maintenant coupable; nous combattons tous avec constance; la pâle terreur ne retient personne; nul parmi nous, vaincu par la mollesse, n'évite les périls de la bataille. Mais tel doit être sans doute le plaisir du

tout-puissant Jupiter ; il veut que les Grecs périssent ici sans gloire loin d'Argos ! O Thoas ! chef inébranlable, toujours prêt à encourager les moins hardis , ne t'éloigne pas aujourd'hui du tumulte ; exhorte chaque guerrier.

— Idoménée, répond le dieu, puisse-t-il ne jamais revenir des champs d'Ilion, mais être ici le jouet des chiens, celui qui, dans ce péril, quittera volontairement la mêlée ! Crois-moi donc, prends tes armes et suis-moi ; hâtons-nous de tenter à nous deux quelque action utile aux Achéens ; deux hommes faibles réunis ont de la valeur, et nous, nous saurions attaquer même les plus braves. »

Il dit, et rentre au fort du combat. Idoménée bientôt est sous sa tente ; il a couvert son corps de belles armes ; il a saisi deux javelots ; il s'élance. Telle brille la foudre que le fils de Saturne, de ses mains puissantes, lance du sommet étincelant de l'Olympe lorsqu'il montre ses signes aux mortels : tel resplendit l'airain sur la poitrine du héros, qui court à pas précipités quand Mériion, son fidèle serviteur, arrive près de la tente où il va chercher une javeline. Le vaillant Idoménée l'appelle.

« Agile Mériion, fils de Molos, le plus chéri de mes compagnons, qui t'amène hors des périls de la mêlée ? es-tu blessé ? la pointe d'un trait t'accable-t-elle ? viens-tu m'apporter un message ? Je n'ai pas le désir de m'arrêter ici, mais je brûle de combattre.

— Idoménée, reprend le prudent Mériion, je vais chercher si, sous ta tente, il ne reste pas un javelot ; le mien s'est brisé sur l'écu du farouche Déiphobe.

— Tu trouveras, reprend le roi de Crète, autant de javelots que tu peux en désirer, un seul ou vingt, si tu veux. Ceux que j'ai enlevés aux Troyens tombés sous mes coups sont suspendus au mur éclatant de mon portique, car je me glorifie de n'avoir jamais combattu de loin. Aussi ai-je des javelines, des écus bombés, des casques et des cuirasses brillantes.

— Et moi aussi, dit Mériion, j'ai sous ma tente et dans mon noir vaisseau de nombreuses dépouilles des Troyens ; mais le chemin est long pour aller les prendre. Et moi aussi, je me glorifie de n'oublier jamais ma vaillance dans les combats glorieux, où je me tiens toujours au premier rang, dès que la guerre éclate. Sans doute, au fort du tumulte, je puis être inaperçu de quelque autre Achéen, mais toi je pense que tu me connais.

— Je sais, reprend le roi, je sais quel homme tu es, à quoi

bon me parler de ta valeur ? Si maintenant nous tous , les plus braves des Grecs , nous étions choisis pour une embuscade (c'est là surtout que se reconnaît l'intrépidité des héros , c'est là que se manifestent la faiblesse et l'audace : le lâche change à chaque instant de couleur ; il ne réprime pas l'agitation de son âme , et ne peut demeurer en repos ; il s'accroupit , il s'assied sur ses deux pieds ; son cœur , troublé par la pensée de la mort , bat avec violence dans sa poitrine ; ses dents claquent : le brave ne change point de couleur ; il ne sent pas la moindre crainte ; dès qu'il a pris sa place dans l'embuscade , parmi les guerriers , il brûle d'en venir promptement aux mains et de livrer un combat terrible) , qui pourrait trouver à redire à ton courage ou à la vigueur de tes coups ? Et si un trait venait à te frapper ou à t'atteindre , il te percerait le sein et non les épaules , et tu serais alors aux premiers rangs . Mais ne nous arrêtons pas ici à tenir ces vains discours , que l'on pourrait nous reprocher outre mesure ; entre , et prends une javeline impétueuse . »

Il dit : Mériôn , l'égal de l'audacieux Mars , saisit rapidement dans la tente une javeline d'airain , et rejoint Idoménée , impatient du combat . Tel Mars , fléau des humains , se jette dans les batailles , suivi de la Terreur , son enfant chérie , robuste et intrépide , que les braves eux-mêmes ont ressentie ; les deux divinités sortent en armes de la Thrace , et s'élancent parmi les Éphyres , ou les Phlégiens , non qu'elles exaucent les deux partis , mais parce qu'à l'un d'eux elles donnent la victoire : tels Mériôn et le roi Idoménée marchent au combat , revêtus d'airain étincelant . Mériôn , le premier , interroge le fils de Deucalion . « Par où désires-tu entrer dans la mêlée ? est-ce par la droite , est-ce au centre de l'armée , ou bien à l'aile gauche ? car je pense qu'en ce moment , les Achéens , nulle part , ne manquent d'ennemis à combattre . »

Idoménée répond : « Au centre , il y a d'autres défenseurs que nous : les deux Ajax sont là avec Teucer , le meilleur archer des Grecs , vaillant encore à combattre de pied ferme . Ces héros suffisent à rassasier l'ardeur impétueuse d'Hector . Sans doute le fils de Priam est redoutable ; mais il lui sera difficile , quelle que soit son impatience , de triompher de leurs bras invincibles et d'embraser les navires , à moins que Jupiter lui-même ne fasse tomber sur la flotte un trait enflammé de la foudre . Jamais le noble fils de Télamon ne cédera la victoire à un mortel nourri des dons de Cérès , vulnérable par l'airain ou

par de grands rochers. Non, hormis à la course, Ajax, dans l'arène, ne reculerait pas même devant l'irrésistible fils de Pélée. Marchons donc à la gauche du camp, nous ne tarderons pas à donner de la gloire à quelque Troyen ou à nous-mêmes. »

Il dit : Mériôn, l'égal de l'impétueux Mars, s'élance en avant jusqu'à ce qu'ils arrivent dans les rangs à l'endroit que le roi a désigné. A l'apparition d'Idoménée, semblable, par sa force, à la flamme ; de Mériôn, avec ses armes brillantes, les Troyens dans la mêlée s'exhortent, se serrent et s'élancent contre les deux héros ; bientôt on s'entre-choque avec une égale fureur près des navires. Comme en un jour de sécheresse, au temps où les chemins sont très-poudreux, les vents sonores excitent une tempête, et en se heurtant soulèvent de grands nuages de poussière : telle la lutte se concentre, et des deux parts on brûle de s'entre-tuer avec l'airain aigu ; la plaine se hérisse de longues javelines frémis-antes, qui déchirent les chairs des guerriers. Les yeux sont éblouis de l'éclat de l'airain que projettent, dans ce choc tumultueux, les casques, les cuirasses, les boucliers étincelants. Il eût eu le cœur bien résolu, celui qui se fût réjoui à l'aspect d'un tel labeur et n'en eût pas été contristé !

Là, deux puissants fils de Saturne, animés de désirs contraires, répandent sur les héros des maux cruels. Jupiter, pour honorer Achille, veut donner la victoire au fils de Priam et aux Troyens : mais il ne songe pas à perdre l'armée des Grecs devant Ilion : il a dessein seulement de glorifier Thétis et son fils magnanime. Neptune, pour encourager les Grecs, est sorti secrètement de la mer écumeuse ; il s'afflige de leur défaite ; il s'indigne contre Jupiter. Tous les deux ont la même origine et le même père ; mais Jupiter est né le premier, et l'emporte par la science. Aussi Neptune évite-t-il de secourir les Grecs ouvertement ; il ranime les rangs en se cachant sous la figure d'un guerrier.

Ces dieux ont étendu sur les deux partis la chaîne du violent combat et de la guerre égale pour tous, chaîne que l'on ne peut dénouer ni rompre. Ils se la disputent, et font fléchir les genoux de maints guerriers. Alors, quoique ses cheveux grisonnent, Idoménée, en exhortant les Grecs, bondit parmi les Troyens, qu'il frappe de terreur ; car il tue Otryonée de Cabèse, qui, récemment attiré par la nouvelle de la guerre, a demandé Cassandre, la plus belle des filles de Priam. Il n'a point offert de présents, mais il a promis une grande œuvre : celle de repousser les

Grecs loin d'Ilion, malgré leur résistance. Le vénérable Priam, en retour, a juré de lui accorder sa fille ; et, se fiant à la parole du roi, il combat vaillamment. Comme il marche d'un pas superbe, Idoménée étend sa javeline étincelante, et le frappe ; sa cuirasse d'airain ne peut le protéger ; blessé au flanc, il tombe avec fracas. Idoménée, en se glorifiant, s'écrie :

« Otryonée, je te louerai au-dessus de tous les mortels, si tu accomplis tout ce que tu as promis au vieillard Priam ; tu en attends, en retour, l'hymen de sa fille. Eh bien, c'est nous qui nous chargeons de te marier et nous tiendrons parole ; nous ferons venir de l'Argolide la plus belle des filles d'Agamemnon, tu seras son époux si tu veux avec nous renverser la grande Ilion. Suis-nous, viens sur nos vaisseaux ; viens convenir de tes vœux ; nous aussi, nous sommes des beaux-pères généreux. »

A ces mots, il saisit le pied d'Otryonée, et l'entraîne à travers la violente mêlée. Brûlant de le défendre, Asios accourt à pied devant ses chevaux dont il sent toujours l'haleine, et que son écuyer contient. Il aspire en son cœur à frapper le roi de la Crète. Mais celui-ci le prévient, et, de sa pique, il lui perce la gorge au-dessous du menton. L'airain pénètre tout entier ; Asios tombe. Tel sur une montagne le chêne, le peuplier ou le pin à haute tige, tombe frappé par la hache affilée de l'habile artisan qui construit un vaisseau ; ainsi le héros gît devant son char ; il gémit et presse de ses mains la poussière ensanglantée. Le cocher, hors de sens, frappé de stupeur, n'a plus le courage de tourner les chevaux pour échapper aux coups de l'ennemi. Le vaillant Antiloque le perce de sa pique. La cuirasse d'airain ne le garantit pas, et la pointe pénètre dans ses flancs : il tombe en râlant, tandis que le fils du magnanime Nestor pousse ses coursiers des rangs troyens parmi les Grecs.

Déiphobe, affligé à cause d'Astos, s'approche et fait voler son javelot étincelant sur Idoménée, qui le voit et évite la pointe d'airain en se ramassant tout entier sous son large bouclier formé de peaux de bœuf, de lames d'airain, et muni de deux poignées. La javeline passe par-dessus, l'effleure et le fait résonner sourdement ; elle n'est point vainement partie d'une main robuste ; car elle frappe le fils d'Hippasis, Hypsénor, pasteur des peuples, lui traverse le foie au-dessous du diaphragme, et lui fait soudain fléchir les genoux. Déiphobe se glorifie terriblement, et s'écrie d'une voix tonnante :

« Du moins Asios n'est point mort sans vengeance. Oui, je

l'espère, même en allant chez Pluton aux portes bien fermées, il se réjouira en son âme, car je lui ai donné un compagnon. »

Il dit, et l'affliction vient aux Achéens parce qu'il s'était glorifié : il a ému surtout l'âme de l'illustre Antiloque, qui, malgré sa douleur, ne délaisse point son compagnon chéri ; pour le défendre, il s'élance devant lui et le couvre de son bouclier, tandis que deux de ses compagnons, Mécistée, fils d'Échios, et le noble Alastor, accourent et l'emportent sur les vaisseaux, poussant de profonds soupirs.

Idoménée cependant ne laisse pas reposer sa grande valeur ; il désire toujours plonger quelque Troyen dans la sombre nuit, ou tomber lui-même avec fracas en préservant les Grecs de leur ruine. Alors il attaque Alcathoos, fils d'Ésytès, élève de Jupiter. Ce héros est gendre d'Anchise ; il a épousé l'aînée de ses filles, Hippodamie, que dans leur palais chérissaient en leur cœur son père et sa vénérable mère. Elle excellait parmi toutes les vierges de son âge par la beauté, les travaux et l'esprit. A cause de cela, Alcathoos, illustre parmi tous les guerriers, était devenu son époux au sein de la grande Ilion. Neptune le dompte par la main d'Idoménée : il fascine ses yeux, enchaîne ses forces et lui ôte le pouvoir ou de fuir en arrière, ou d'éviter le coup ; mais comme une colonne ou comme un grand arbre, le héros se tient immobile. Idoménée le frappe de son javelot en pleine poitrine et brise sa cuirasse d'airain, qui, auparavant, détournait de lui la mort, et qui rend un son rauque, déchirée par le trait aigu : le Troyen tombe avec fracas ; l'arme est plongée dans son cœur, dont les derniers battements font vibrer tout le frêne, jusqu'à ce que l'impétueux Mars ait épuisé la force qui l'anime. Idoménée se glorifie terriblement et s'écrie d'une voix tonnante :

« Déiphobe, que t'en semble ? suis-je en arrière ? Trois guerriers tués pour un seul, après que tu t'es glorifié sans raison ! Ami, viens donc à ton tour te placer devant moi, afin que tu saches quel je suis, moi, rejeton de Jupiter, qui suis venu vous combattre. Ce Dieu eut pour fils Minos, protecteur des Crétois ; Minos engendra l'irréprochable Deucalion, Deucalion fut mon père, et je règne dans la vaste Crète sur des peuples nombreux ; mes navires m'ont amené sur ces rivages pour ta ruine, pour celle de ton père et du reste des Troyens. »

Il dit : et Déiphobe agite en son âme s'il reculera pour s'associer quelqu'un des Troyens magnanimes, ou si seul il tentera le combat. Enfin il lui parait préférable de rejoindre Énée, qu'il

trouve inactif à l'extrémité des rangs. Ce héros nourrit contre le noble Priam une secrète colère : car, malgré sa vaillance, le roi ne lui rend pas assez d'honneurs. Déiphobe l'aborde et lui dit :

« Énée, conseil des Troyens, c'est à toi surtout maintenant de sauver ton beau-frère, si tu en as quelque souci. Suis-moi donc ; accours à la défense d'Alcathoos, qui, jadis ayant épousé ta sœur, prit soin de ton enfance dans son palais. L'illustre Idoménée vient de le faire périr. »

Il dit : l'âme d'Énée est émue dans ses entrailles ; avide de combat, il marche sur Idoménée. Mais le héros crétois, loin de s'effrayer comme un enfant, reste immobile. Tel, au sein des montagnes, un sanglier fier de sa force, le dos hérissé, les yeux étincelants, brave en un lieu désert le bruit des chasseurs dont il est assailli, aiguise ses dents, et s'apprête à repousser les chiens et les hommes : ainsi l'illustre Idoménée, sans reculer, attend Énée qui s'avance rapidement ; il appelle ceux de ses compagnons qu'il aperçoit : Ascalaphe, Apharée, Déipyre, Mé-
rion, Antiloque, arbitres des batailles. Pour les exhorter, il leur adresse ces paroles rapides :

« Accourez, amis ! je suis seul, venez me secourir ; je crains vivement Énée qui marche sur moi d'un pas rapide. Il est très-redoutable et tue nombre d'hommes dans les batailles ; il est dans la fleur de la jeunesse, temps de la plus grande force. Si tous les deux nous étions du même âge, avec l'ardeur qui nous anime, bientôt l'un de nous remporterait une grande victoire. »

Il dit : les Grecs n'ont plus qu'une âme ; tous s'arrêtent auprès du roi, le bouclier à l'épaule. Énée cependant appelle ceux de ses compagnons qu'il aperçoit : Déiphobe, Pâris, le noble Agénor, tous comme lui chefs des Troyens. Sous leurs pas, la foule se précipite ; comme, après le béliet, le troupeau court pour boire au sortir du pâturage ; le berger cependant se réjouit en son cœur : ainsi l'âme d'Énée tressaille de joie dans ses entrailles à la vue du nombreux bataillon qui le suit. Les guerriers se ruent autour d'Alcathoos ; sur eux, l'airain, frappé par les grands javelots, rend des sons terribles ! Deux héros surtout se signalent, Énée et le roi de Crète, rivaux de Mars ; ils brûlent de s'entre-déchirer avec le dur airain. Énée, le premier, fait voler son javelot sur Idoménée ; celui-ci, qui le voit, évite le trait qui s'égare et vibre dans la terre, car s'il n'atteint personne, il a été lancé par une main robuste. Idoménée alors frappe Énon, brise sa cuirasse et fait jaillir ses entrailles ; le guerrier,

en tombant, presse de ses mains la terre. Idoménée retire du corps sa longue javeline, mais il ne peut enlever l'armure, tant il est accablé de traits. Déjà ses genoux n'ont plus assez de fermeté pour qu'il se précipite à la suite de son javelot, ou pour qu'il s'échappe en courant. C'est de près qu'il combat pour éloigner la mort; ses pieds ne peuvent l'emporter rapidement hors du champ de bataille; comme il recule lentement, Déiphobe fait voler sur lui son javelot, car il est toujours maîtrisé par la colère; mais le trait s'égare et traverse l'épaule d'Ascalaphe, fils de Mars. Le guerrier tombe dans la poudre, et presse de ses mains la terre. Le fougueux et bruyant dieu de la guerre ignore que son fils succombe dans ce choc terrible; mais assis au sommet de l'Olympe, sous les nuées d'or, il est enchaîné par la volonté de Jupiter : les autres immortels sont aussi retenus loin des combats.

Cependant les guerriers se ruent autour d'Ascalaphe; Déiphobe a ravi son casque étincelant; mais Mérion, l'égal du fougueux Mars, s'élance et de son javelot frappe au bras le Troyen victorieux; le casque allongé s'échappe de ses mains et tombe à terre en résonnant. Mérion bondit une seconde fois comme un vautour, arrache de la blessure sa javeline impétueuse, la ramène et se retire dans les rangs de ses compagnons. Polite prend dans ses bras son frère Déiphobe et l'entraîne loin de la guerre déplorable, jusqu'à ce qu'ils arrivent au lieu où ses coursiers rapides, que maintient un écuyer, sont restés en arrière. Bientôt le char emporte vers Ilion Déiphobe, qui pousse de profonds soupirs, car il souffre cruellement, et le sang coule de sa blessure. Les autres guerriers continuent à combattre, et une immense clameur s'élève dans la plaine. Énée fond sur Apharée, fils de Calétor, qui le menace; il le frappe à la gorge de son javelot acéré; la tête du guerrier s'affaisse sans que son bouclier ni son casque se détachent; la mort dévorante se répand sur lui.

Thoon veut fuir; Antiloque le voit, bondit en avant, le frappe et ouvre la veine qui court le long du dos jusqu'à la nuque; il la coupe tout entière. Thoon tombe à la renverse dans la poudre en étendant les bras vers ses compagnons. Antiloque se jette sur lui, observe de tous côtés et le dépouille de ses armes. Les Troyens s'arrêtent, tournent autour du fils de Nestor et frappent son vaste bouclier, mais ne peuvent avec le dur airain déchirer son corps délicat; car Neptune est là qui préserve des traits ce jeune héros. Cependant, si près des ennemis, Antiloque

se tourne de leur côté, et ne laisse pas reposer sa javeline ; il l'agite sans cesse en tourbillon, et délibère s'il la fera voler sur un guerrier, ou s'il frappera de près.

Adamas, fils d'Asios, l'aperçoit comme il vise sur la foule ; il le prévient, fond sur lui, la pique au poing, et frappe le centre de son bouclier. Mais Neptune, lui refusant une telle vie, rend sans effet son javelot, dont moitié se fixe dans le bouclier comme s'il avait été durci au feu, et moitié tombe à terre. Adamas, pour éviter la mort, se réfugie dans les rangs de ses compagnons. Tandis qu'il recule, Mérion bondit en avant, et lui porte un coup de javelot au-dessous du nombril, région où Mars inflige aux misérables humains la plus cruelle blessure. C'est là que l'airain plonge, et le guerrier tombe en se débattant sous le frêne ; comme un taureau que, sur les montagnes, des bouviers ont enchaîné, et qu'ils entraînent malgré sa résistance : ainsi le fils d'Asios se débat, mais peu d'instant encore, car Mérion s'approche et retire du corps le trait mortel ; alors les ténèbres enveloppent ses yeux.

Cependant Hélénos, de son grand glaive de Thrace, frappe Déipyre à la tempe ; il fend le casque, qui est lancé au loin, tombe dans la poussière et roule sous les pieds des combattants, jusqu'à ce qu'un Grec le relève. Une nuit sombre se répand sur les paupières du guerrier.

A cette vue, une vive douleur saisit le vaillant Ménélas ; il s'élance, et, brandissant son javelot, il menace Hélénos. Le fils de Priam tend son arc recourbé : tous les deux font voler en même temps, l'un la flèche que pousse la corde de l'arc, l'autre son javelot aigu qu'il lance avec ardeur. La flèche d'Hélénos atteint la poitrine d'Atride, mais elle rebondit sur la cuirasse. Tels dans une aire les fèves noires et les pois chiches sautent hors du large van, poussés par une brise sonore et par l'effort du vanneur : ainsi, repoussée par la cuirasse de l'illustre Ménélas, la flèche amère s'envole et s'égare au loin. De son côté, Atride frappe de son javelot la main qui tient encore l'arc étincelant ; l'airain traverse les chairs et se fixe dans l'arc. Hélénos, pour éviter la mort, se réfugie au milieu de ses compagnons, et laisse pendre sa main traînant le long frêne. Le magnanime Agénor l'en arrache, et, de la fronde de laine que tient un serviteur, il panse la blessure.

Alors Pisandre se dirige sur le vainqueur ; la destinée cruelle et la Parque l'entraînent pour être dompté par toi, noble Ménélas, au fort de cette mêlée terrible. Les deux héros marchent

l'un contre l'autre et s'abordent. La javeline du fils d'Atrée se détourne et manque Pisandre; celui-ci atteint le bouclier sans pouvoir en traverser l'airain; les fortes lames résistent, et son trait se brise près de la pointe; toutefois il se réjouit, se croyant vainqueur, quand Atride, le glaive à la main, saute sur lui; alors il prend sous son bouclier le manche d'olivier d'une belle hache d'airain, œuvre d'un artisan habile, et les combattants s'attaquent corps à corps. Le Troyen porte un coup de hache à l'aigrette du casque d'airain, mais Ménélas lui enfonce son glaive dans le front à la racine du nez; tous les os alentour craquent, les yeux sanglants jaillissent dans la poussière aux pieds de Pisandre : lui-même se courbe et tombe. Le vainqueur pose le pied sur sa poitrine, détache ses armes, et, se glorifiant, s'écrie :

« Perfides Troyens, insatiables de combats, c'est ainsi que nous vous forcerons d'abandonner nos vaisseaux; vous n'aviez pas besoin d'ajouter de nouveaux affronts à l'offense que vous m'avez faite, chiens cruels. Vous ne craignez pas en votre âme le courroux de Jupiter hospitalier qui doit un jour renverser votre ville, parce que sans motif vous m'avez enlevé, avec des richesses infinies, mon épouse légitime, qui vous avait accueillis comme des hôtes! Vous voulez maintenant livrer nos vaisseaux à la flamme dévorante et massacrer les héros grecs; mais, quelle que soit votre rage, vous serez réprimés dans les batailles. Jupiter, dieu puissant, qui surpasse, dit-on, en sagesse les autres êtres, hommes et dieux, c'est cependant par toi que ces choses arrivent; comment peux-tu favoriser ces insolents Troyens, dont les emportements sont toujours coupables, et qui ne se lassent point des combats ni de la guerre impitoyable?

« Toutes choses amènent la satiété : le sommeil, l'amour, les doux chants, les danses gracieuses, plaisirs plus désirés que la guerre; les Troyens seuls sont insatiables de batailles. »

Comme il finit ces mots, Ménélas a achevé de détacher du corps les armes ensanglantées; il les donne à ses compagnons, et retourne se mêler aux premiers rangs. Alors Harpalion, fils de Pylémène, l'attaque. Ce héros jadis a suivi son père pour combattre aux champs d'Ilion, et ne doit point revoir sa douce patrie. La pique au poing, il frappe le milieu du bouclier d'Atride, mais sans le traverser; aussitôt il recule dans les rangs de ses compagnons pour éviter la mort, regardant de tous côtés si l'airain ne menace pas de l'atteindre. Tandis qu'il s'éloigne, Mérion fait voler sur lui une flèche acérée et le frappe à la

cuisse droite; le trait passe sous l'os et déchire la vessie; il tombe, exhalant l'âme, dans les bras de ses compagnons, et se tord comme un vermisseau; des flots de sang noir coulent de sa blessure et ruissellent sur le sable. Les magnanimes Paphlagoniens s'empressent autour de lui; ils le placent sur son char, et, plongés dans la douleur, ils l'entraînent vers les remparts sacrés d'Ilion. Parmi eux, Pylémène fond en larmes, car la mort de son fils n'est pas encore vengée.

Cependant sa chute excite le courroux de Paris, car, parmi les nombreux Paphlagoniens, il était son hôte. Plein de fureur, le héros fait voler une flèche amère. Dans les rangs argiens combat un fils du devin Polyide, Euchénor, homme riche et vaillant, qui habitait Corinthe; il n'ignorait pas, en montant sur la flotte, le destin qui l'attendait; souvent le noble vieillard Polyide lui répétait ces paroles : « Tu mourras dans mes palais d'une maladie cruelle, ou près des vaisseaux des Grecs tu seras immolé par les Troyens. » Néanmoins, afin de ne point ressentir de douleurs en son âme, il évita tout à la fois l'amende que lui eussent fait payer les Grecs, et une triste maladie. La flèche le perce au-dessous de l'oreille. Soudain la vie abandonne ses membres, et l'horrible obscurité le saisit.

Tandis que de ce côté ils combattent ardents comme la flamme, Hector ignore qu'à la gauche de la flotte ses guerriers succombent sous les coups des Argiens, et que ceux-ci sont près de remporter la victoire, tant le dieu qui ceint la terre enflamme les phalanges et protège fortement les héros. Mais le fils de Priam reste au lieu même où d'abord il a forcé d'assaut les portes et le rempart, après avoir rompu les lignes des Grecs cuirassés d'airain. C'est là que les vaisseaux du fils d'Oïlée et de Protésilas ont été tirés près de la mer écumeuse, et leur file correspond à la moindre élévation du rempart; c'est là que se heurtent, avec le plus de fureur, hommes et coursiers. Les Béotiens, les Ioniens d'Athènes aux longues tuniques, les Locriens, les Phthiotes et les illustres Épéens des Échinades défendent les vaisseaux avec vigueur. Toutefois, ils ne peuvent en éloigner le divin Hector. Ceux d'Athènes ont été choisis pour former le premier rang; le fils de Pétéos, Ménesthée, les commande, secondé par Phidas, Stichios et le fort Bias; viennent ensuite les Épéens sous Mégès, fils de Phylée, Amphion et Drachios; à la tête des Phthiotes sont Médon et l'intrépide Podarcès : le premier, bâtarde du divin Oïlée, est frère d'Ajax, mais il habite Phylacé, loin de sa patrie, depuis qu'il a fait périr le frère de sa marâtre

Ériopides ; le second est fils d'Iphiclos. Ces héros, à la tête des magnanimes Phthiotes, pour sauver les navires, combattent en armes parmi les Béotiens.

Ajax, fils agile d'Oïlée, ne se sépare jamais, pas même un moment, d'Ajax, fils de Télamon. Comme dans un guéret des bœufs noirs tirent d'une ardeur égale la pesante charrue, et, le front baigné de sueur, attelés au même joug, ouvrent le sol et tracent avec force un sillon : ainsi les deux Ajax réunis se tiennent l'un auprès de l'autre ; mais autour du fils de Télamon des compagnons braves et nombreux s'empressent et portent son bouclier, lorsque la fatigue et la sueur affaissent ses genoux. Les magnanimes Locriens ne suivent pas le fils d'Oïlée : leur cœur n'est point ferme dans les combats corps à corps ; ils n'ont point de casques d'airain à crinière ; ils n'ont point de boucliers arrondis ni de lances de frêne ; mais ils sont venus aux champs d'Ilion, confiants dans leurs arcs et dans leurs frondes de laine tressée ; avec ces armes, ils ne cessent d'accabler les Troyens et de rompre leurs phalanges. Tandis que les hommes pesamment armés résistent à Hector et aux Troyens, les Locriens, en seconde ligne, couverts par le premier rang, lancent des pierres ou des traits, troublent l'ennemi et lui font négliger le combat.

Alois peut-être, les Troyens auraient-ils reculé depuis les tentes et les vaisseaux jusqu'aux murs d'Ilion d'une manière déplorable, si Polydamas n'eût ainsi parlé à l'audacieux fils de Priam :

« Hector, tu es toujours indocile aux avertissements. Parce qu'un dieu t'a donné d'exceller dans les combats, prétends-tu l'emporter aussi sur les autres au conseil ? Cependant tu ne peux tout embrasser. Les dieux accordent à l'un la vaillance, à l'autre la danse, le chant et la lyre ; tel autre est doué par le prévoyant Jupiter d'une âme prudente ; celui-là est utile aux hommes, il sauve la ville, et lui-même il sait ce qu'il vaut. Je t'indique donc le parti qui me semble le plus salutaire. De toutes parts la guerre ardente t'environne ; et les Troyens magnanimes, depuis qu'ils ont franchi la muraille, ou se tiennent en armes à l'écart, ou luttent, avec l'infériorité du nombre, dispersés autour des vaisseaux. Recule donc et convoque ici nos plus vaillants guerriers ; nous délibérerons tous ensemble si nous devons assaillir la flotte (pourvu qu'un dieu veuille nous donner la victoire !), ou si nous nous éloignerons pendant que la retraite nous est assurée. Je crains que les Grecs ne vengent les

affronts qu'hier ils ont reçus; car cet homme insatiable de batailles est toujours près des navires, et je doute que longtemps il s'abstienne de combattre. »

Ce discours irréprochable ne déplait point à Hector; soudain le héros répond en ces termes :

« Polydamas, retiens ici les plus vaillants. Je cours là-bas prendre part à la lutte, et je reviens près de toi dès que j'aurai donné des ordres salutaires. »

Il dit, et s'élance en poussant de grands cris; ses armes brillent comme un mont couvert de neige, et il vole dans les rangs des Troyens et des alliés. A sa voix, les héros accourent pour se ranger autour du généreux Polydamas, fils de Panthos. Cependant il cherche, parmi les premiers combattants, Déiphobe, le vaillant Hélénos; Adamas, fils d'Asios; Asios, fils d'Hyrtace; mais il ne peut les trouver vivants ou sans blessures : les uns sont morts et gisent devant les vaisseaux des Argiens; les autres, atteints ou frappés, se sont réfugiés dans Ilion. Bientôt Hector rencontre, à l'extrême gauche du camp, le divin Alexandre, époux d'Hélène à la belle chevelure, encourageant ses compagnons, les excitant à combattre; il l'aborde et le réprimande par ces paroles amères :

« Funeste Paris, excellent en apparence, perdu par les femmes, suborneur, où sont Déiphobe, le vaillant Hélénos, Adamas, fils d'Asios, et Asios, fils d'Hyrtace? où est Otryonée? Ah! la grande Ilion s'écroule, et maintenant sa ruine entière est certaine.

— Mon frère, répond Alexandre, beau comme un dieu, puisque ton cœur fait d'un innocent un coupable, il faut bien que quelque autre fois je me sois, plus qu'aujourd'hui, éloigné de la guerre, mais ma mère ne m'a pas enfanté sans valeur. Du moment où tu as entraîné les alliés à combattre près de la flotte, nous n'avons point cessé de ce côté de lutter contre les Grecs. Ils sont morts, les héros que tu me demandes. Seuls Hélénos et Déiphobe, tous les deux blessés à la main par de longs javelots, survivent; le fils de Saturne les a sauvés du carnage. Conduis-nous maintenant où ton âme te l'ordonne, nous te suivrons tous avec ardeur; et je te promets de ne point manquer de courage, tant que je conserverai ma force. Quel guerrier peut, malgré son désir, combattre outre sa force? »

Ces paroles fléchissent le cœur du héros; il emmène Paris au fort de la mêlée, où sont déjà Cébrion, Polydamas, Phalcès,

Orthéos; Polyphète, semblable aux dieux; Palmys, Ascanios et Morys, fils d'Hippotion. Ces derniers ont la veille relevé les auxiliaires de la fertile Ascanie, et déjà Jupiter les pousse au combat.

Ils sont réunis, ils marchent. Telle une violente trombe de vent, pendant que Jupiter tonne, dévaste la campagne, bouleverse avec un horrible fracas la mer aux bruits tumultueux, gonfle et blanchit d'écume les grandes vagues qui se succèdent en bouillonnant : ainsi les Troyens suivent leurs chefs ; et leurs lignes serrées, étincelantes d'airain, succèdent à d'autres lignes. Hector, l'égal du dévorant Mars, les conduit. Il tend devant sa poitrine un bouclier rond, formé d'épaisses peaux de bœufs, revêtues d'airain ; sur son front, son casque lance des éclairs, et de toutes parts il sonde la force des phalanges ennemies. Il s'en approche. Couvert de son bouclier, il cherche à les faire fléchir ; mais le cœur des Grecs reste imperturbable, et Ajax lui-même, s'avancant d'un pas superbe, le provoque le premier :

« Viens plus près de moi, brave Hector. Pourquoi tenter d'effrayer les Argiens ? Nous ne sommes pas d'inhabiles guerriers, mais nous sommes domptés par le fouet du puissant Jupiter. Sans doute, en ton âme tu espères saccager la flotte ; mais nos bras sauront la défendre. Longtemps avant qu'elle soit en péril, votre ville superbe sera prise et dévastée par nos mains. Toi-même, je pense que le moment approche où, fuyant, tu supplieras Jupiter et les autres immortels de donner les ailes de l'épervier aux cavales qui t'emporteront vers Ilion, enveloppé d'un nuage de poussière. »

Comme il achève ces mots, un oiseau fend l'air à sa droite ; les Grecs reconnaissent l'aigle au vol altier, et, rassurés par cet augure, ils font entendre des cris de joie.

Hector cependant lui répond : « Ajax, superbe en paroles, discoureur inconsidéré, qu'as-tu dit ? Que ne suis-je le fils de Jupiter et de l'auguste Junon ! que ne suis-je sans cesse honoré à l'égal de Minerve et de Phébus, aussi certainement que ce jour apporte de grandes calamités aux Achéens ! Tu périras dans leurs rangs si tu t'exposes aux coups de ma javeline qui déchirera ton corps délicat. Oui, les chiens et les vautours de Troie se rassasieront de tes chairs et de ta graisse, lorsque tu seras étendu devant les vaisseaux. »

Après avoir ainsi parlé, il se porte en avant ; ses compagnons le suivent à grands cris ; derrière eux, le reste de l'armée jette

une immense clameur. De leur côté, les Grecs poussent leur cri de guerre ; ils n'oublient point leur vertu, et ils attendent le choc des plus vaillants Troyens.

Le fracas des deux armées s'élève jusqu'à l'éther, jusqu'aux splendeurs du souverain des dieux.

CHANT XIV.

Quoique le vieillard Nestor fût encore à boire, il ne laissa pas d'entendre les cris, et il dit au fils d'Esculape : « Considère, divin Machaon, comment finira cette bataille; le tumulte des jeunes combattants s'accroît auprès des vaisseaux; reste assis et bois du vin généreux, jusqu'à ce que la blonde Hécamède ait préparé un bain chaud et lavé la poussière et le sang qui te souillent; pour moi, je vais où je pourrai tout voir. »

A ces mots, il se couvre du bouclier de Thrasymède, qui l'a laissé là, et combat avec le sien; il prend une forte lance à pointe d'airain, et s'arrête à l'entrée de la tente, où il a sous les yeux un cruel spectacle : les Grecs vivement pressés, plus loin les fiers Troyens qui les poussent, et, derrière ceux-ci, le rempart abattu. Telle, la vaste mer, quand elle pressent les coups rapides des vents sonores, quand ses flots silencieux sont devenus noirâtres, ne les roule d'aucun côté, dans l'attente du souffle impétueux que va choisir Jupiter : ainsi le noble vieillard s'arrête indécis, agitant en son âme s'il se jettera dans la mêlée parmi les fils de Danaüs, ou s'il rejoindra le roi des guerriers, Agamemnon. Il lui paraît enfin préférable d'aller trouver Atride.

Les combattants cependant s'entre-tuent; l'airain impénétrable résonne sur leurs poitrines frappées par les glaives et les piques à deux pointes. A ce moment, les rois, élèves de Jupiter, que l'airain a blessés, Diomède, Ulysse, Agamemnon, venant de leurs navires, rencontrent Nestor. Une première ligne de vaisseaux était rangée, loin du champ de bataille, sur les bords de la mer écumeuse. Les autres avaient été tirés par échelons jusque dans la plaine, et le mur étreignait les extrémités de la dernière ligne. Le rivage, malgré son étendue, n'aurait pu contenir toute la flotte; l'armée eût été resserrée dans un espace trop étroit. Les vaisseaux étaient donc placés en files, et rem-

plissaient entièrement les vastes contours du golfe qu'embrassaient les deux promontoires. Les rois, pour contempler la bataille, marchaient ensemble appuyés sur leurs javelots, le cœur dévoré de soucis. L'apparition du vénérable Nestor leur glace l'âme.

« Fils de Nélée, s'écrie Agamemnon, honneur de la Grèce, pourquoi, quittant la guerre meurtrière, reviens-tu dans le camp? Je tremble que le fougueux Hector n'accomplisse la menace qu'il a faite dans l'assemblée des Troyens, de ne point s'éloigner d'ici pour rentrer dans Ilion avant d'avoir incendié les navires et exterminé les Argiens. Voilà ce qu'il a dit, et il va tenir parole. Hélas! sans doute tous les Grecs ont fait entrer contre moi la colère en leur âme, et, comme Achille, ils refusent de combattre près de la flotte.

— Ah! répond Nestor, ce que tu redoutes est fait, et Jupiter lui-même n'y changerait rien; l'enceinte du camp, que nous croyions, pour nous et pour la flotte, un rempart inexpugnable, est renversée. On combat maintenant avec fureur et sans relâche vers les vaisseaux. Même en regardant bien, tu ne discernerais pas de quel côté surtout les Grecs fléchissent; partout ils succombent en foule, et le tumulte s'élève jusqu'au ciel. Considérons donc comment finira cette lutte, et si le conseil y peut rien. Toutefois, je ne vous exhorte point à rentrer dans la mêlée. Ce n'est point aux blessés qu'il convient de combattre.

— Nestor, répond Atride, puisque la bataille est engagée près de nos poupes, ce mur, ce retranchement qui ont coûté tant de fatigues aux Grecs, cette enceinte, dont ils espéraient couvrir la flotte et les guerriers, ont été inutiles! Ah! sans doute le tout-puissant Jupiter désire que les Grecs périssent sans gloire loin d'Argos. Je n'ignorais pas jadis quand il secondait de bon cœur les fils de Danaüs; je vois maintenant qu'après avoir enchaîné nos bras et notre force il honore les Troyens autant que des dieux. Croyez-moi donc, et faisons comme je vais dire : traînons les vaisseaux les plus près du rivage, tirons-les à la mer, jetons l'ancre, attendons la nuit divine : peut-être forcera-t-elle les Troyens à interrompre le combat; nous pourrons alors lancer le reste de la flotte. Ce n'est point une honte de profiter de la nuit pour nous soustraire à notre perte, et la fuite est préférable à la captivité. »

Ulysse, fécond en conseils, lui lance un regard indigné et s'écrie : « Atride, quelle parole s'échappe de tes lèvres! Malheureux! que n'es-tu le chef d'une armée sans honneur et non

de nous, que Jupiter a voués, de l'enfance à la vieillesse, à terminer les plus rudes guerres, jusqu'à ce que la mort nous consume ! As-tu donc véritablement la pensée de fuir loin de la grande ville des Troyens, pour laquelle nous avons déjà tant souffert ? Ah ! garde le silence de peur que d'autres, parmi les Grecs, n'entendent ces mots qu'un homme sachant ce qu'il convient de dire, un roi portant sceptre, un chef d'armée ayant sous ses ordres autant de troupes qu'il y a d'Achéens soumis à ton pouvoir, n'aurait pas laissés sortir de sa bouche. Oui, sans doute, je le réprouve, le conseil que tu nous donnes de tirer nos vaisseaux à la mer pendant la bataille, au milieu des clameurs. N'est-ce point là surtout ce que souhaitent les Troyens, quoique déjà victorieux ? N'est-ce point assurer noire ruine ? Comment, en effet, les Grecs résisteront-ils au choc, pendant que nous traînerons les vaisseaux ? ils regarderont derrière eux et abandonneront précipitamment le combat. Ton conseil, ô roi des hommes ! est donc très-funeste.

— Ulysse, répond le fils d'Atrée, tes graves reproches pénètrent en mon âme ; mais je n'ai point ordonné aux fils des Grecs de tirer, contre leur gré, les vaisseaux à la mer ; que l'un de nous, maintenant, jeune ou vieux, ouvre un meilleur avis, il est sûr de me combler de joie.

— L'homme est près de vous, s'écrie l'indomptable Diomède, nous ne le chercherons pas longtemps, si vous voulez me croire sans vous fâcher, parce que je suis le plus jeune parmi vous. Moi aussi je me glorifie d'être issu d'un noble sang et d'un père illustre : de Tydée, que dans Thèbes un vaste tombeau-recouvre. Trois fils irréprochables naquirent de Porthée, et habitèrent Pleuron et la haute Calydon. Les deux aînés furent Agrios et Mélas ; l'écuyer OEnée, père de Tydée, fut le troisième, et au-dessus d'eux par la valeur. Ce héros vécut dans sa patrie ; mais mon père, après de longs voyages, vint habiter Argos : car telle fut la volonté de Jupiter et des autres dieux. Tydée épousa l'une des filles d'Adraste, et posséda une vaste demeure, riche en trésors, entourée de champs fertiles, plantés de belles allées d'arbres. Tydée eut des troupeaux nombreux. Il surpassa tous les Achéens par son adresse à lancer le javelot. Mais vous devez vous-mêmes avoir ouï ces choses comme véritables ; sachant donc que je ne suis ni d'une basse origine ni sans vertu, vous ne mépriserez point les bons conseils que je vais vous donner :

« Amis, transportons-nous sur le champ de bataille, malgré nos souffrances ; que la nécessité fasse loi. Toutefois tenons-

nous hors de la portée des traits, de peur que l'un de nous ne reçoive blessure sur blessure. Mais exhortons et poussons contre l'ennemi ceux des Grecs qui, pour satisfaire à leur courroux, se tiennent à l'écart et ne combattent pas. »

Il dit : les héros ne sont point sourds à sa voix ; ils partent. A leur tête s'élance le roi des hommes, Agamemnon. Le divin Neptune ne les a pas en vain surveillés ; sous la figure d'un vieillard, il s'approche, prend la main droite du fils d'Atrée et lui dit :

« Atride, sans doute le fils de Pélée se réjouit en son cœur cruel à la vue du carnage et de la fuite des Grecs, car il n'a pas l'ombre de pitié : qu'il meure tel qu'il est ; qu'un dieu l'anéantisse ! Cependant les bienheureux immortels ne sont pas tout à fait courroucés contre toi. Oui, les chefs et les rois troyens feront encore voler la poussière dans la vaste plaine ; tu les verras eux-mêmes fuir vers Ilion, loin des tentes et des vaisseaux. »

A ces mots, il jette un grand cri et se précipite en avant. Autant retentit la clameur de neuf ou dix mille guerriers livrés aux fureurs de Mars, autant résonne, hors de la poitrine du puissant Neptune, sa formidable voix. Elle enflamme les Grecs d'un courage intrépide, et leurs forces redoublent.

Junon, au trône d'or, se lève, regarde des cimes de l'Olympe, et reconnaît son frère comme il s'empresse dans la mêlée ; son cœur en tressaille de joie. Elle voit plus loin, assis sur la crête la plus élevée de l'Ida, fécond en sources, Jupiter, qu'en son âme elle hait. Aussitôt l'anguste déesse médite sur le moyen de tromper son époux, et il lui semble que ce qu'elle a de mieux à faire est d'aller sur l'Ida, après s'être bien parée, afin de voir s'il ne désirerait pas dormir à ses côtés, et si elle ne pourrait pas verser sur ses paupières et son âme prudente un sommeil profond et délectable. Soudain elle entre dans la chambre que son fils Vulcain lui a construite en adaptant de fortes portes au seuil avec un verrou secret que nulle autre divinité ne peut ouvrir. La déesse y pénètre et ferme les portes brillantes. D'abord, avec l'ambrosie, elle purifie de toute souillure son corps attrayant et se parfume d'une huile divine qui lui a été offerte en sacrifice, dont l'odeur, quand on la remue, se répand à la fois dans le palais de Jupiter, sur la terre et dans le ciel. Lorsqu'elle s'est parfumée, elle se peigne, forme de ses mains les belles tresses qui tombent d'une tête immortelle, et revêt une tunique divine, œuvre admirable de Minerve, ornée de dessins merveilleux. Des agrafes d'or l'attachent à sa poitrine ; une ceinture à

cent franges la serre sur sa taille. La plus noble des déesses passe dans ses oreilles adroitement percées des pendants d'un travail délicat, ornés de trois brillants resplendissants d'une grâce infinie. Ensuite elle s'enveloppe d'un voile superbe, éclatant de fraîcheur, blanc comme le soleil; elle attache sous ses pieds éblouissants de belles sandales. Puis, lorsqu'elle s'est parée de tous ces ornements, elle sort de sa chambre nuptiale, appelle Vénus, l'emmène loin des autres dieux et lui dit : « Chère enfant, m'accorderas-tu ce que je vais te demander? ou me refuseras-tu, courroucée de ce que je seconde les Grecs et toi les Troyens? »

— Junon, lui répond Vénus, noble fille de Saturne, dévoile-moi ta pensée; mon cœur me porte à l'accomplir, si je le puis, et si rien ne s'y oppose. »

Alors l'artificieuse Junon répond : « Confie-moi l'amour et les désirs qui te servent à subjuguer les dieux et les mortels. Je vais visiter, aux confins de la terre féconde, l'Océan, père des dieux, et la vénérable Téthys, qui m'ont élevée et nourrie dans leurs demeures. Rhéa m'avait confiée à leurs soins, lorsque Jupiter, au large regard, exila Saturne sous la terre et la mer inépuisable. Je vais les visiter et mettre fin à leurs querelles : déjà, depuis longtemps, ils se tiennent éloignés l'un de l'autre, et des caresses du lit nuptial, car la colère est tombée en leur âme. Si je pouvais les réconcilier par de douces paroles et leur faire partager la même couche, toujours ils me nommeraient chère et vénérable. »

— O Junon! répond Vénus, qui aime les sourires, je ne puis ni ne dois refuser ce que tu demandes, toi qui dors dans les bras du souverain des dieux! »

A ces mots, elle détache de son sein la ceinture merveilleuse et variée où sont tracés tous les attrais, les tendres caresses, le désirs, les secrets entretiens, et ces mots qui captivent l'âme même du sage. Vénus la dépose dans les mains de l'épouse de Jupiter et lui dit :

« Prends cette ceinture brodée en laquelle toutes choses se trouvent; cache-la dans ton sein. Je ne pense pas que tu reviennes sans accomplir ce que tu as dessein d'exécuter. »

Elle dit : et l'auguste déesse se prend à sourire, elle sourit et cache dans son sein la ceinture. Vénus rentre au palais de Jupiter; et Junon, d'un essor rapide, quittant les cimes de l'Olympe, descend dans la Piérie et la riante Émathie. Elle traverse ensuite les cimes élevées des monts neigeux de la Thrace,

ses pieds effleurent à peine la terre. Des sommets de l'Athos, elle gagne la mer écumeuse et Lemnos, ville du divin Thoas. Là elle aborde le Sommeil, frère de la Mort, lui prend la main et lui adresse ces paroles :

« Sommeil, roi des dieux et des hommes, si déjà jadis tu as cédé à ma prière, aujourd'hui encore sois docile à ma voix, et tous les jours je t'en saurai gré ; verse sur les paupières et sur les yeux étincelants de Jupiter un doux assoupissement, dès que je serai dans ses bras. Je te ferai des présents : un superbe trône d'or incorruptible, que te fabriquera avec art mon fils Vulcain ; j'y joindrai une escabelle sur laquelle tu poseras tes pieds brillants durant les grands festins. »

Le paisible Sommeil répond en ces termes : « Junon, auguste déesse, fille du grand Saturne, sans doute j'assoupirais facilement tout autre dieu, fût-ce le fleuve Océan, origine de toutes choses. Mais je ne m'approcherai point de Jupiter ; je ne l'endormirai point, si lui-même ne me l'ordonne. Je suis devenu sage, depuis ce que tu m'as fait faire jadis, le jour où son magnanime fils voguait des rivages d'Ilion, après avoir détruit la ville des Troyens. Doucement répandu autour du dieu qui porte l'égide, j'endormis sa prudence, tandis qu'en ton cœur tu préparais à son fils mille maux. Bientôt tu excitas contre lui la violence des tempêtes ; tu le poussas loin de ses amis, dans l'île peuplée de Cos. A son réveil, le père des dieux, indigné, exhale son courroux, et frappe d'épouvante les autres dieux dans les palais immortels ; c'est surtout moi qu'il cherche, il veut m'anéantir en me précipitant de l'éther dans la mer ; mais je me réfugie auprès de la Nuit, qui dompte les dieux et les hommes et qui me sauve. Jupiter se calma, malgré sa fureur, car il craignit de déplaire à la Nuit rapide ; et maintenant encore tu veux m'entraîner dans un nouveau péril.

— Sommeil, répond la déesse, pourquoi ces pensées ? Crois-tu que Jupiter seconde les Troyens comme son fils Hercule, et qu'à cause d'eux il se mette de même en courroux ? Suis-moi, et je t'unirai à l'une des plus jeunes Grâces ; tu donneras enfin le doux nom d'épouse à Pasithéa, que tous les jours tu désires »

Elle dit : le Sommeil, pénétré d'une douce joie, lui répond : « Jure-moi par l'onde inviolable du Styx, en touchant d'une main la fertile terre et de l'autre la surface unie de la mer, prends à témoin tous les dieux infernaux, cortège de Saturne, que tu me donneras pour épouse Pasithéa, l'une des plus jeunes Grâces, que tous les jours je désire. »

Il dit : et Junon, aux bras blancs, n'hésite pas à lui complaire ; elle fait le serment comme il l'a demandé ; elle atteste tous les dieux qui résident sous le Tartare et que l'on nomme Titans. Cependant, après qu'elle a juré et fini le serment, les deux divinités abandonnent Lemnos et la ville d'Imbros. Enveloppées d'un brouillard, elles achèvent promptement leur route. Elles atteignent Lectos au pied de l'Ida, fécond en sources, asile des bêtes fauves. Là elles quittent l'Hellespont et montent sur le rivage ; leurs pas ébranlent la cime des arbres de la forêt. Le Sommeil s'arrête hors de la vue de Jupiter, et se cache dans le feuillage d'un pin gigantesque, le plus haut de ceux qu'a fécondés l'Ida, et qui s'élance jusqu'à l'éther. Là, couvert par des rameaux épais, il se pose et prend la forme d'un oiseau criard, que, dans les montagnes, les dieux nomment chalcis, et les hommes, cymindis. Cependant Junon gravit rapidement le Gargaros, l'un des pics du haut Ida, et Jupiter, assembleur de nuages, l'aperçoit. Aussitôt le désir voile son âme prudente, comme lorsque pour la première fois il entra dans sa couche, à l'insu de leurs parents. Il court au-devant d'elle et lui dit :

« Junon, quel sujet te fait quitter l'Olympe et t'amène ici ? Je ne vois point tes coursiers ni le char qui te transporte. »

L'artificieuse Junon lui répond en ces termes : « Je vais visiter, aux confins de la terre féconde, l'Océan, père des dieux, et la vénérable Téthys, qui m'ont élevée et nourrie dans leurs demeures ; je vais les visiter et mettre fin à leurs querelles. Déjà, depuis longtemps, ils se tiennent éloignés l'un de l'autre et des caresses du lit nuptial, car la colère est tombée en leur âme. J'ai laissé au pied de l'Ida les coursiers qui m'entraîneront sur la terre et sur la surface des eaux. C'est pour toi qu'en partant de l'Olympe j'ai voulu passer par ici, de peur que tu ne t'irrites contre moi, si, sans t'avertir, je me rends au palais du rapide Océan.

— Junon, répond l'assembleur de nuages, tu peux aller là plus tard ; mais viens, et nous d'abord, reposons-nous, et livrons-nous aux délices de l'amour ; jamais déesse ni mortelle ne m'inspirèrent tant de désirs : ni l'épouse d'Ixion, qui enfanta Pirithoüs non moins vaillant que les dieux ; ni la fille d'Acrise, Danaé, mère de Persée, le plus illustre des hommes ; ni la fille du glorieux Phénix, qui donna le jour à Minos et à Rhadamanthe ; ni dans Thèbes, Alcèmène, mère d'Hercule à l'âme indomptable, et Sémélé, mère de Bacchus, joie des humains. Non, la blonde Cérés, Latone et

toi-même, ne m'avez jamais inspiré l'amour que je ressens pour toi, ni les désirs qui me transportent.

— Redoutable Jupiter, répond l'artificieuse déesse, quelle parole as-tu dite ! tu veux te livrer à l'amour maintenant sur le mont Ida, où tout est visible ! Mais si l'un des dieux vient à nous apercevoir dormant, et s'en va le raconter à tous les immortels, je n'oserai jamais, en sortant de tes bras, retourner dans ton palais ; car j'aurais fait une chose blâmable ; mais si réellement tu l'exiges, si cela est agréable à ton cœur, il y a une chambre nuptiale que t'a construite ton fils Vulcain, et dont le seuil est fermé de portes épaisses ; allons-y, sur notre couche, puisque en cet instant il te plaît de dormir à mes côtés.

— Ne crains point, ô Junon ! reprend Jupiter, d'être aperçue des dieux ni des mortels. Je vais t'envelopper d'une nuée d'or, que le soleil lui-même ne pourrait percer de sa pénétrante lumière ni de ses regards auxquels rien n'échappe. »

A ces mots, le fils de Saturne presse dans ses bras son auguste épouse ; alentour la terre produit une herbe nouvelle ; le lotos humide de rosée, le crocus, l'hyacinthe douce et touffue, les soulèvent mollement. Ils s'étendent sur ce lit, enveloppés d'un superbe nuage d'or, d'où s'échappent de brillantes gouttes de rosée. Ainsi, dans les bras de Junon, le père des dieux, dompté par l'amour et le sommeil, s'endort paisiblement sur le sommet du Gargaros. Aussitôt le Sommeil court près de la flotte des Grecs, pour en avertir le dieu qui ébranle la terre. Il l'aborde et lui dit : « Neptune, secours maintenant à ton gré les Achéens, donne-leur de la gloire, au moins pour un moment, tandis que Jupiter dort encore. Je l'ai profondément assoupi, et Junon l'a séduit pour qu'il se livre avec elle à l'amour. »

Le dieu s'envole parmi les illustres tribus des humains, après avoir animé Neptune à secourir les Grecs. Celui-ci aussitôt s'élance hors des rangs, et s'écrie :

« Argiens, céderons-nous encore une fois la victoire au fils de Priam, pour qu'il s'empare de la flotte, et qu'il remporte une grande gloire ? Du moins, il le dit et s'en glorifie, encouragé par la colère et l'inaction d'Achille. Mais nous ne regretterions pas le fils de Pélée, si nous nous exhortions à nous prêter un mutuel appui. Amis, faisons tous ce que je vais dire ; couvrons-nous des plus grands et des meilleurs boucliers. Posons sur nos têtes des casques d'airain ; dans nos mains, saisissons

les plus longues javelines ; marchons. Je veux vous conduire, et je doute que le fils de Priam tienne bon, quelle que soit son ardeur. O vous dont la valeur dans les batailles est inébranlable, et dont les armures sont légères, donnez-les aux moins robustes qui vous céderont leurs vastes boucliers. »

Il dit : les Grecs, dociles à sa voix, s'empressent de lui obéir. Les rois eux-mêmes, Diomède, Ulysse, Agamemnon, malgré leurs blessures, les mettent en bataille, passent dans tous les rangs et président à l'échange des armes. Le fort prend les fortes armures ; le faible, celles qui résisteraient moins. Lorsque les héros ont entouré leurs corps de l'airain brillant, ils s'élancent. A leur tête marche le dieu qui ébranle la terre. Neptune tient en sa robuste main une longue et formidable épée, semblable à la foudre. Il ne lui est pas permis de s'en servir dans la mêlée ; mais la crainte contient les hommes. Hector, de son côté, rétablit les rangs des Troyens. Ainsi, Neptune aux cheveux d'azur et l'illustre Hector préparent le combat terrible : celui-ci seconde les Troyens ; l'autre les Grecs. Les vagues bruissent vers les tentes et les navires, et les deux armées s'ébranlent à grands cris. Le fracas des flots de la mer poussés par la violence de Borée sur les brisants du rivage ; le craquement de l'incendie qui, sur les montagnes, dévore une vaste forêt ; le mugissement des vents sonores qui luttent avec fureur contre les chênes aux grands rameaux, ne sont pas plus terribles que l'immense clameur des Troyens et des Grecs, au moment où ils se précipitent les uns contre les autres. L'illustre Hector, le premier, fait voler son javelot sur Ajax qui d'abord s'est retourné droit devant lui. Le trait ne s'égare pas ; il frappe où les deux baudriers se croisent sur la poitrine, soutenant : l'un, le bouclier ; l'autre, le glaive orné de clous d'argent. Tous deux préservent les chairs délicates. Hector, courroucé de ce que ses mains ont laissé échapper un trait inutile, recule dans les rangs de ses compagnons pour éviter la mort. A son tour, le grand fils de Télamon, comme il se retire, saisit une pierre parmi celles qui retiennent les navires, et qui roulent en grand nombre sous les pieds des combattants ; il la lance en tournant ; elle tourbillonne, passe au-dessus du bouclier et frappe Hector à la poitrine, près du cou. Comme un chêne, déraciné par la foudre impétueuse du puissant Jupiter, tombe en répandant une forte odeur de soufre, et terrifie les plus hardis témoins de sa chute, tant sont redoutables les traits du souverain des dieux : tel tombe soudain dans la poussière le

robuste Hector ; sa javeline échappe de ses mains, sans que son casque ni son bouclier se détachent, et autour de lui ses armes d'airain résonnent. Les fils des Argiens s'élancent en poussant un immense cri de joie ; ils espèrent l'enlever, et font voler une grêle de traits. Mais aucun d'eux ne blesse le pasteur des peuples ; déjà les plus vaillants se sont jetés devant lui : Polydamas, Énée, le divin Agénor, Sarpédon, roi des Lyciens, et l'irréprochable Glaucos. Il n'est parmi les guerriers personne qui n'accoure, qui ne le couvre de son large bouclier. Cependant ses compagnons le prennent dans leurs bras, et l'enlèvent de la mêlée jusqu'au lieu où ses coursiers rapides sont restés à l'écart, attelés au char resplendissant et maintenus par un écuyer. Bientôt le char emporte vers Ilion le héros, qui pousse de profonds soupirs.

Lorsqu'ils arrivent aux bords limpides du sinueux Xanthe aux belles ondes, fleuve né de Jupiter, les amis du héros le descendent du char et le baignent d'eau fraîche ; il reprend ses esprits, entr'ouvre les yeux, se met à genoux et vomit un sang noir ; puis il s'étend de nouveau sur le sable, et une sombre nuit enveloppe ses paupières. Le coup qui l'a frappé dompte encore son âme. Dès qu'ils ont vu partir Hector, les Grecs attaquent les Troyens avec plus de fureur et ne songent plus qu'à combattre. Alors, le premier, Ajax, fils d'Oïlée, bondit, le javelot au poing, sur Satnios, fils d'Énops. Ce héros était né d'une irréprochable naïade qui lui avait donné le jour pendant qu'Énops paissait ses troupeaux sur les rives du Satniois. Le fils d'Oïlée lui plonge sa pique dans le flanc. Ses épaules frappent la terre, et autour de son corps les Grecs et les Troyens engagent un terrible combat.

Polydamas, brandissant sa javeline, accourt pour le défendre et blesse à l'épaule droite Prothœnor fils d'Aréilycos ; le trait rapide traverse l'épaule ; le héros tombe dans la poudre et de ses mains presse la terre. Polydamas se glorifie terriblement, et s'écrie :

« Non, ce n'est point un vain trait qu'a encore lancé la forte main du fils de Panthos ; un héros grec l'a reçu dans ses entrailles, et je pense qu'il s'en appuiera pour descendre au palais de Pluton. »

Il dit, et l'affliction vient aux Achéens parce qu'il s'est glorifié ; ses paroles émeuvent surtout l'âme de l'illustre Ajax, fils de Télamon, car c'est près de lui qu'est tombé le guerrier. Il dirige aussitôt sur le Troyen, qui recule, son javelot étince-

lant : Polydamas saute obliquement, et évite la sombre mort. Mais les dieux ont condamné Archéloque, fils d'Anténor : l'airain l'atteint à la jointure du col et de la tête, brise la dernière vertèbre et tranche les deux muscles ; il tombe ; sa tête, sa bouche, ses narines, frappent le sol avant ses genoux.

Ajax, à son tour, brave le vaillant fils de Panthos : « Vois, Polydamas, et réponds-moi sincèrement, n'ai-je pas terrassé un guerrier digne d'expier la mort de Prothœnor ? il ne me paraît point sans valeur, ni d'une ignoble origine ; il a tous les traits de la famille d'Anténor, et ce doit être son frère ou son fils. »

Il parle ainsi, le connaissant bien, et l'âme des Troyens est saisie de douleur. Alors Acamas, protégeant son frère, porte un coup de lance au Béotien Promachos, qui déjà le tire par les pieds ; il se glorifie terriblement et s'écrie :

« Argiens, voués aux flèches, insatiables de menaces, ce n'est pas à nous seuls que sont réservés le mal et les afflictions ; la mort aussi souvent vous atteint. Voyez comme il dort dans vos rangs, Promachos, dompté par ma javeline. Mon frère n'a pas attendu longtemps sa vengeance. Certes, tout homme désire laisser, au sein de ses demeures, un frère qui le venge dans les combats. »

Il dit : et l'affliction vient aux Achéens parce qu'il s'est glorifié ; ses paroles émeuvent surtout l'âme du belliqueux Pénélee, qui se précipite sur Acamas. Celui-ci n'attend pas le choc du roi Pénélee, dont la pique perce Ilionée, fils de Phorbas, riche en menus troupeaux, plus que nul autre Troyen, aimé de Mercure qui lui a donné de grands biens ; or de lui, la mère d'Ilionée n'a pas eu d'autre enfant. La javeline le frappe sous les sourcils à la naissance de l'œil, fait jaillir la pupille, traverse l'œil et se fixe dans le crâne ; il tombe, les deux mains étendues. Pénélee alors, de son glaive, lui tranche le cou, et fait rouler à terre la tête avec le casque, le javelot encore enfoncé dans l'œil. Pénélee la ramasse comme une tête de pavot, la montre aux Troyens, et en se glorifiant, il s'écrie :

« O Troyens ! allez dire aux parents chéris de l'illustre Ilionée de gémir dans leur palais ; l'épouse de Promachos ne se réjouira pas du retour de son époux chéri, lorsque la flotte aura ramené de ces rivages les jeunes guerriers grecs. »

A ces mots, la pâle Terreur saisit tous les Troyens : chacun d'eux regarde de toutes parts comment il évitera l'instant suprême.

Muses qui habitez les célestes demeures, dites-moi maintenant quel héros parmi les Grecs enleva le premier de sanglantes dépouilles, lorsque l'illustre Neptune eut fait pencher la bataille.

Ajax, fils de Télamon, frappe le premier Hyrtios, fils de Gyr-tias, chef des magnanimes Mysiens ; Antiloque tue et dépouille Phalcès et Mermeros ; Mérion tue Morys et Hippotion ; Teu-cer : Prothoor et Périphète ; Ménélas, enfin, perce le flanc d'Hypérénor, pasteur des peuples ; l'airain déchire les entrailles du héros et les entraîne ; son âme s'échappe à la hâte par cette horrible blessure, et les ténèbres enveloppent ses yeux. Le léger fils d'Oïlée immole encore de nombreux guerriers : car il n'a point son égal pour atteindre les ennemis contre qui Jupiter a suscité la Terreur.

CHANT XV

Lorsque les fuyards eurent franchi les palissades et le fossé, où beaucoup succombèrent, ils firent halte et se rallièrent près de leurs chars, pâles de terreur. A ce moment Jupiter s'éveilla sur les cimes de l'Ida, aux côtés de Junon. Il se lève ; il s'arrête et voit les Troyens vivement pressés, plus loin les Grecs qui les poussent, et dans leurs rangs le roi Neptune. Il aperçoit enfin dans la plaine, entouré de ses compagnons, Hector étendu sur le sable, hors de sens, respirant à peine et vomissant un sang noir, car ce n'est pas une faible main qui l'a frappé. A cet aspect le père des dieux et des hommes est ému de compassion ; il lance sur Junon un regard terrible et s'écrie :

« Insensée, sans doute tes méchants artifices ont éloigné du combat le divin Hector, et l'armée est en fuite. Je ne sais si je ne dois encore te faire recueillir la première le fruit de tes détestables embûches et te meurtrir de coups ! Ne te souvient-il plus du jour où, lancée dans les airs, une enclume à chaque pied, les mains enchaînées dans des liens d'or inextricables, je t'avais suspendue parmi l'éther et les nuées ? Les divinités s'indignaient dans le vaste Olympe ; elles s'approchaient de toi et ne pouvaient te délier ; sans considérer qui le tenta, je le saisis, je le précipitai du seuil divin, et il tomba défaillant sur la terre. Mais mon courroux causé par les maux sans relâche que tu infligeais au divin Hercule, n'en fut pas apaisé. Aidée du souffle de Borée, tu avais livré ce héros à la fureur des tempêtes ; tu l'avais lancé sur la mer inépuisable, tu l'avais jeté sur la plage de l'île populeuse de Cos, et tu méditais sa perte ; mais je le tirai de ce lieu d'exil et je le ramenai dans Argos, éprouvé par de nombreux travaux. Rappelle-toi ces souvenirs et renonce à tes ruses ; ne crois pas profiter de tes perfides caresses, tu auras vainement quitté le séjour des dieux. »

A ces mots, l'auguste Junon frémit et lui répond en ces

termes : « J'atteste la terre, le vaste ciel qui la recouvre et les ondes infernales du Styx, serment le plus redoutable, même pour les dieux ; j'atteste ta tête sacrée et la couche de notre hymen (jamais je ne l'attesterais en vain) : ce n'est pas par ma volonté que le puissant Neptune, secondant les Grecs, accable Hector et les Troyens. Ce dieu obéit à son propre cœur, ému de pitié pour les Achéens qu'il voit accablés près de leurs vaisseaux. Mais, pour te plaire, je l'exhorterai à s'éloigner, ô puissant Jupiter, et à se rendre où tu l'ordonneras. »

Le père des dieux et des hommes sourit et reprend : « Auguste Junon, si ta pensée correspondait à la mienne, lorsque tu sièges parmi les dieux, Neptune, quels que soient ses desseins, changerait bientôt de sentiment pour se mettre d'accord avec nous. Si donc tes paroles sont sincères, va dans l'assemblée des immortels, et fais venir ici la légère Iris avec l'illustre archer Phébus, afin que la déesse aille dans les rangs argiens et qu'elle dise au roi Neptune de quitter le champ de bataille pour rentrer dans son palais. Apollon, de son côté, excitera Hector à combattre, lui donnera une vigueur nouvelle et lui fera oublier les douleurs qui maintenant ont abattu son âme. Ce héros soudain repoussera les Grecs et suscitera contre eux la pâle Terreur. Ils fuiront, ils succomberont près des vaisseaux du fils de Pélée ; Achille alors enverra pour les secourir son compagnon chéri. Patrocle périra devant les remparts de Troie, sous les coups de l'illustre Hector, après avoir moissonné une foule de jeunes guerriers, et parmi eux mon fils, le divin Sarpédon. Enfin Achille furieux tuera le noble Hector. De ce moment j'accorderai toujours aux Argiens la victoire, jusqu'à ce que, Minerve les ayant inspirés, ils détruisent la superbe Ilion. Mais aussi longtemps que je n'aurai pas accompli les vœux d'Achille, je ne calmerai pas ma colère ; je ne permettrai à aucun des immortels de secourir les Grecs. J'en ai fait la promesse, confirmée d'un signe de tête, le jour où Thétis, embrassant mes genoux, m'a conjuré d'honorer le redoutable Achille. »

Il dit : et Junon aux bras blancs, se montrant docile à ses ordres, part du sommet de l'Ida pour l'Olympe. Telle s'élance la pensée d'un homme, lorsque, ayant parcouru beaucoup de contrées, il se dit en son cœur : « J'étais là, » et se rappelle de nombreux souvenirs : aussi rapide vole l'impatiente Junon. Elle arrive sur les cimes de l'Olympe ; elle se rend à l'assemblée des immortels dans le palais de Jupiter. A sa vue tous se lèvent, l'accueillent et la saluent avec leurs coupes. La déesse refuse

celles des autres dieux pour accepter la coupe de la belle Thémis, qui, accourant au-devant d'elle, lui adresse ces paroles :

« Junon, pourquoi ce prompt retour ? D'où vient que tu sembles troublée ? C'est sans doute le fils de Saturne, ton époux, qui t'a frappée d'épouvante ? »

— Thémis, répond l'auguste déesse, cesse de m'interroger ; tu connais aussi le cœur impérieux de ce dieu cruel. Mais reprends ta part de ces mets également divisés ; tu apprendras, en même temps que les autres immortels, quels funestes événements annonce Jupiter. Je doute qu'ils réjouissent pareillement soit les hommes, soit les divinités, si toutefois il en est maintenant encore qui prennent gaïement leur repas. »

A ces mots, la majestueuse Junon s'assied sur son trône ; les dieux gémissent dans le palais de Jupiter. L'auguste déesse a le sourire sur les lèvres ; mais il n'y a point de joie sur son front, au-dessus de ses noirs sourcils, et pleine d'indignation, elle dit à toute l'assemblée :

« Insensés, qui follement nous courrouçons contre Jupiter, et qui nous approchons de lui pour le subjuguier par la force ou par la persuasion ! Assis à l'écart, il nous dédaigne, il nous méprise, il se glorifie d'être le plus fort et le plus puissant des dieux ; souffrez donc les affections qu'il envoie à chacun de vous. Déjà, je le crains, le malheur atteint Mars. Son fils, celui des humains qu'il chérissait le plus, Ascalaphe qui, dit-on, est né de l'impétueux Mars, a succombé dans la lutte. »

A ces mots, Mars frappe de ses deux mains ses robustes cuisses, et en pleurant s'écrie :

« Dieux habitants de l'Olympe, ne me reprochez pas de venger la mort de mon fils ; je veux descendre vers les vaisseaux des Grecs ; dussé-je, frappé de la foudre, être étendu parmi les cadavres dans le sang et la poussière ! »

Il dit, et commande à l'Effroi, à la Terreur, d'atteler ses coursiers ; lui-même revêt une armure étincelante ; et sans doute il aurait excité contre les immortels le plus terrible courroux de Jupiter, si Minerve, pleine de crainte pour tout l'Olympe, sautant de son trône, ne se fût placée sur le seuil divin. Elle arrache de la tête de Mars son casque, de ses épaules son bouclier, de ses mains sa formidable javeline, et le retient par ce discours :

« Dieu sans entrailles, insensé ! tu périras ! n'as-tu donc point d'oreilles pour entendre ? as-tu perdu tout sentiment, toute pudeur ? n'as-tu pas compris les paroles de la noble Junon, qui tout

à l'heure était auprès de Jupiter? Veux-tu toi-même, accablé de maux, revenir ici, par contrainte, le cœur contristé, attirant sur tous les autres dieux des calamités cruelles? Soudain le maître du tonnerre abandonnera les Grecs, les Troyens, et viendra nous troubler dans l'Olympe; il nous saisira tour à tour, coupables ou innocents. Je t'ordonne donc de calmer le courroux que te cause la mort de ton fils. Déjà, de plus vaillants, de plus forts que lui ont succombé; d'autres périront encore. Il serait difficile de préserver de la mort ceux qui sont nés parmi les humains. »

Elle dit, elle force l'impétueux Mars à se placer sur son trône. Junon, ayant alors appelé hors du palais Apollon et Iris, messagère des immortels, leur adresse ces paroles :

« Jupiter vous ordonne d'aller rapidement sur les sommets de l'Ida : partez, voyez-le face à face ; faites ce qu'il vous prescrira. »

Elle dit, rentre et s'assied sur son trône. Les deux divinités s'élancent et prennent leur essor vers l'Ida, fécond en sources, asile des bêtes fauves. Bientôt elles l'atteignent, et trouvent Jupiter assis sur la crête du Gargaros, entouré d'un nuage odorant. Elles s'approchent de l'assembleur de nuages et s'arrêtent devant lui. Jupiter, en son âme, n'est nullement courroucé de les voir, parce que toutes deux ont obéi promptement à Junon, son épouse chérie; d'abord, il dit à Iris :

« Vole rapidement, légère Iris, porte au roi Neptune cet ordre, et ne sois point une messagère infidèle; commande-lui de s'éloigner des combats, pour retourner à l'assemblée des dieux, ou dans le vaste sein des flots. S'il n'obéit pas à mes paroles, s'il les méprise, qu'il considère en son esprit et en son cœur que, malgré sa force, il ne pourrait me tenir tête. Car je me glorifie d'être le plus puissant et le premier-né. Mais il ne craint pas, en son âme, de s'égalier à moi, devant qui tremblent les autres dieux. »

Il dit. Iris aux pieds rapides comme le vent, docile à la voix de Jupiter, descend de l'Ida aux champs sacrés d'Ilion. Comme tombe du haut des nues; sous le souffle impétueux de Borée, la neige glacée ou la grêle : aussi rapide vole, pleine d'impatience, la légère Iris; elle s'approche de l'illustre Neptune et lui dit : « O toi qui ébranles la terre, dieu aux cheveux d'azur, je t'apporte un message de Jupiter : il t'ordonne de t'éloigner des combats, pour retourner à l'assemblée des immortels, ou dans le vaste sein des flots. Si tu n'obéis pas à ses paroles, si tu les méprises, il menace de descendre auprès de toi pour te contraindre; cependant il t'exhorte à éviter son bras, car il se glo-

rifie d'être le plus puissant et le premier-né. Mais tu ne crains pas, en ton âme, de t'égaliser à lui, devant qui tremblent les autres dieux. »

L'illustre Neptune pousse un profond soupir, et s'écrie : « Hélas ! s'il est tout-puissant, que son langage respire d'orgueil ! Quoi ! me contraindre par la force, moi, son égal en honneurs ! Saturne donna le jour à trois frères que Rhéa porta dans son sein : Jupiter et moi ; le troisième est Pluton, qui règne sur les morts. L'héritage paternel fut divisé en trois lots, et chacun eut sa part d'honneurs : lorsque l'on eut agité les sorts, il m'échut d'habiter la mer écumeuse ; à Pluton échurent les immenses ténèbres. Jupiter obtint le vaste ciel au sein de l'air et des nuées ; la terre et le vaste Olympe restèrent en commun. Je ne suis point soumis à la volonté de Jupiter ; qu'il jouisse en paix, fier de sa puissance, de la part que le sort lui a faite, et qu'il ne tente pas de me faire peur de sa force, comme si j'étais un lâche ; mieux vaudrait pour lui s'en prendre à ses fils et à ses filles, et garder pour ceux-là ses paroles menaçantes ; il faut bien qu'ils l'écoutent quand il les réprimande.

— Neptune, reprend la légère Iris aux pieds rapides comme le vent, dois-je reporter à Jupiter ces paroles altières ? ne changeras-tu point ? L'esprit des bons revient facilement, et tu sais que les Furies sont toujours au service des premiers-nés.

— Iris, répond le dieu qui ébranle la terre, tu parles selon la sagesse ; il est bon que le porteur d'un message connaisse la justice. Mais quelle terrible douleur vient au cœur et à l'âme, lorsque celui que le sort et la destinée ont fait votre égal vous outrage par des paroles irritantes ! Toutefois, malgré mon indignation, je céderai ; mais, je te le prédis, et je fais cette menace du fond de l'âme : si, contre ma volonté, celle de Minerve, de Junon, de Mercure et du roi Vulcain, il épargne la grande Ilion, s'il refuse de la détruire et d'accorder aux Grecs une immense victoire, qu'il sache que notre colère sera implacable. »

A ces mots, Neptune abandonne l'armée et se plonge dans l'Hellespont. Les héros achéens aussitôt sentent le regret de son absence. Cependant Jupiter donne ses ordres à Phébus :

« Maintenant, cher Apollon, cours auprès d'Hector. Déjà le dieu qui ceint la terre est dans le sein des flots, évitant mon redoutable courroux ; oui, notre lutte eût retenti jusqu'au séjour des dieux infernaux, cortège de Saturne. Sans doute il vaut beaucoup mieux pour moi, pour lui-même, qu'au lieu d'écouter son indignation il ait cédé : car cela n'eût pas fini sans

sueur. Mais, ô Phébus, saisis dans tes mains l'égide aux franges d'or ; agite-la devant les Grecs et frappe-les d'épouvante. Prends soin ensuite de l'illustre Hector, ranime sa vigueur, jusqu'à ce que les Argiens, en fuyant, retournent à leurs navires et aux rives de l'Hellespont. Je délibérerai alors comment je leur accorderai de reprendre haleine. »

Soudain Apollon, docile aux ordres de son père, descend des cimes de l'Ida, semblable à l'épervier rapide, terreur des colombes, le plus agile des oiseaux ; il trouve le noble Hector non plus étendu, mais assis ; le héros reprend ses esprits ; il reconnaît ses compagnons qui l'entourent ; il respire ; sa sueur est étanchée ; déjà la volonté de Jupiter le ranime. Apollon se place à ses côtés, et dit :

« Pourquoi, fils de Priam, te tenir à l'écart, loin de la mêlée ? devrais-tu rester assis, défaillant ? sans doute une vive douleur t'est venue.

— Ah ! répond Hector d'une voix éteinte, qui es-tu, ô le meilleur des dieux, toi qui m'adresses à moi-même ces questions ? Ignores-tu que près des vaisseaux, comme j'immolais ses compagnons, le vaillant Ajax m'a frappé la poitrine d'une énorme pierre et a soudain arrêté mon impétueuse valeur ? J'ai cru voir aujourd'hui les morts et les palais de Pluton, car j'avais exhalé mon âme.

— Rassure-toi maintenant, répond le dieu. Le fils de Saturne, des sommets de l'Ida, envoie, pour te venir en aide et te défendre, un protecteur tel que Phébus-Apollon au glaive d'or : c'est moi qui toujours vous sauve, toi et ta patrie. Debout, brave Hector ! excite tes nombreux écuyers à pousser jusqu'aux navires leurs coursiers fougueux. Je vous précéderai, j'aplanirai les chemins que suivront les chars, et je ferai fuir les héros achéens. »

A ces mots, Phébus donne au pasteur des peuples une force divine. Tel un coursier retenu à l'étable, et nourri de l'orge abondante, s'il vient à rompre ses liens, s'élance dans la campagne en piétinant ; habitué à se baigner dans les ondes pures d'un fleuve, il court brillant d'orgueil ; il lève sa tête superbe ; sa crinière flotte autour de ses épaules, et, fier de sa beauté, ses genoux le portent d'eux-mêmes aux pâturages accoutumés : tel Hector, ranimé par la voix du dieu, retrouve l'agilité de ses membres et pousse les écuyers troyens. Souvent les chiens et les chasseurs sont lancés sur un cerf cornu ou sur une chèvre sauvage, qu'abrite une roche escarpée, au fond d'une forêt im-

pénétrable ; mais la tremblante bête n'est point destinée à tomber sous leurs coups ; car, attiré par leurs cris , apparaît devant eux un lion à l'énorme crinière , qui, malgré leur ardeur , les met en fuite : ainsi les Grecs , qui jusque-là poursuivent en foule les Troyens et les frappent sans relâche de leurs glaives, de leurs piques à deux pointes, dès qu'ils voient Hector parcourir les lignes des guerriers, sont saisis d'effroi, et leur cœur est abattu. Alors Thoas, fils d'Andrémon, prend la parole ; le plus brave des Étoliens, il excelle à combattre corps à corps et à lancer le javelot ; quelques Grecs à peine l'emportent sur lui à l'agora, lorsque les jeunes héros rivalisent d'éloquence. Pour eux plein de bienveillance, il les harangue et dit :

« Dieux, quel grand prodige éclate à mes regards ! Hector est debout, il a encore une fois évité les Parques ; certes nous espérons tous qu'il avait succombé sous le bras d'Ajax ; mais l'un des immortels l'a sauvé, et je prévois que ce héros qui a fait périr une foule d'Argiens est près maintenant de faire de même ; sans Jupiter il ne repaîtrait pas aux premiers rangs, avec une telle ardeur. Croyez-moi donc, et faisons tous comme je vais dire. Ordonnons à la multitude de reculer jusqu'aux vaisseaux. Cependant nous qui, sur le champ de bataille, nous glorifions d'être les plus vaillants, serrons-nous, baïssons nos javelines, bravons le premier choc. Hector, malgré son ardeur, hésitera à se lancer dans la foule des Grecs. »

Il dit et les Achéens lui obéissent ; les uns entourant Ajax, le roi Idoménée, Teucer, Mériion, Mégès, pareil à Mars, raniment le combat, rallient les plus vaillants et font face au fils de Priam et aux Troyens ; derrière eux les autres, la multitude font retraite vers les vaisseaux.

Les Troyens, les rangs serrés, poussent en avant ; à leur tête, Hector marche d'un pas superbe, mais Apollon le précède enveloppé d'un nuage et portant l'horrible égide hérissée de franges, œuvre admirable de Vulcain, donnée par ce dieu à Jupiter, pour l'effroi des mortels. Phébus la tient dans ses mains divines et dirige l'armée.

Les Grecs, les rangs serrés, tiennent bon ; de part et d'autre un cri strident retentit. Les flèches volent, poussées par les nerfs tendus, et des javelots nombreux s'échappent de mains audacieuses ; les uns percent la poitrine des jeunes guerriers, d'autres tombent au milieu de l'arène avant d'atteindre les combattants, et, quoique désirant se rassasier de chair, restent enfoncés dans le sable. Aussi longtemps que dans les mains

d'Apollon l'égide reste immobile, des deux parts les traits volent et les guerriers périssent. Mais lorsqu'il l'agite en tournant ses regards sur les Argiens, lorsqu'il jette au-dessus de leur tête un cri formidable, leur cœur en leur sein s'amollit; ils ne se souviennent plus de leur impétueuse valeur.

Tel se met en désordre un troupeau de bœufs ou de brebis sur lequel deux bêtes fauves fondent durant les dernières heures d'une nuit obscure, en l'absence du berger : ainsi fuient les Argiens éperdus; car sur eux Apollon pousse la Terreur, et parmi les Troyens il ramène la victoire. Alors la mêlée s'étend, se disperse, et chacun des chefs immole un guerrier. Hector tue Stichios et Arcésilas : l'un, chef des Béotiens cuirassés d'airain; l'autre, fidèle compagnon du magnanime Ménésthée. Énée fait mordre la poussière à Médon et Iasos. Médon, bâtard du divin Oïlée, est frère d'Ajax; mais il habitait Phylacée, loin de sa patrie, depuis que sa main avait mortellement frappé le frère de sa marâtre Ériopis. Iasos commandait les Athéniens, et passait pour le fils de Sphélos, fils de Bucolis. Au premier rang, Polydamas tue Mécistée, et Polite Échios; le noble Agénor terrasse Clonios; enfin, comme Déiochos se retourne et veut fuir, Pâris le perce de sa javeline, au-dessus de l'épaule, et plonge dans ses chairs l'airain tout entier.

Tandis que les vainqueurs les dépouillent de leurs armes, les Grecs se précipitent dans le fossé, franchissent les palissades, et s'enfuient confusément, contraints à se renfermer dans leurs murailles. Hector, d'une voix tonnante, encourage les Troyens : « Ruez-vous sur les vaisseaux, laissons là ces dépouilles sanglantes; celui de vous que je verrai s'éloigner de la flotte, je lui promets la mort; ses frères, ses sœurs n'allumeront point son bûcher, mais les chiens le traîneront devant les murs de Troie. »

A ces mots, de son fouet il frappe ses coursiers aux épaules, et donne ses ordres aux Troyens dans les rangs. Ils le suivent tous et, à grands cris, lancent leurs chars; un terrible fracas retentit. Devant eux, Apollon s'avance, et, de son pied culbutant au milieu du fossé la terre qui le borde, jette sur leurs pas un vaste pont, large de la portée d'un trait lancé d'une main robuste. Leurs phalanges déployées le traversent, et, à leur tête, Apollon agite la précieuse égide. Le dieu détruit le rempart des Grecs sans plus d'effort que n'en fait un enfant qui, sur les bords de la mer, pousse des pieds et des mains, et confond, en se jouant, les édifices de sable qu'il vient d'élever.

Ainsi, puissant Apollon, tu bouleverses ce mur qui a coûté tant de peines et de fatigues aux Argiens, et tu les mets en fuite. Toutefois ils s'arrêtent vers les vaisseaux; alors ils s'exhortent mutuellement, et, les mains étendues, ils implorent à haute voix tous les dieux. Le vieillard de Gérénia, Nestor, sauvegarde des Grecs, surtout lève les mains vers le ciel, et prie en ces termes :

« Puissant Jupiter, si jamais dans la fertile Argolide les héros grecs, brûlant pour toi les cuisses succulentes des bœufs ou des agneaux, t'ont demandé leur retour; si d'un signe de consentement, tu leur en as fait la promesse, ne l'oublie point; roi de l'Olympe, éloigne leur dernier jour, ne permets pas aux Troyens de les accabler. »

Tels furent les vœux du vénérable fils de Nélée. Le sage Jupiter les entend, et fait retentir un grand coup de tonnerre. Les Troyens, au bruit de la foudre, s'élancent avec plus de fureur et ne songent qu'à combattre. Tels les immenses flots de la pleine mer, excités par la violence des vents, car c'est là surtout ce qui les gonfle, débordent au-dessus des flancs d'un navire : ainsi les assaillants, à grands cris, franchissent le rempart. Lorsqu'ils ont fait passer leurs coursiers, ils combattent corps à corps près de la flotte. Du haut des chars, ils attaquent armés de leurs piques à deux pointes. Les Grecs, montés sur les navires, les repoussent avec de grandes javelines déposées au fond des vaisseaux pour les batailles navales, armes solides dont le tranchant est revêtu d'airain.

Patrocle, aussi longtemps que les Grecs et les Troyens combattirent autour du mur, hors de l'enceinte qui étreignait les vaisseaux, resta dans la tente du vaillant Eurypyle, à le charmer par son entretien, et à verser sur sa blessure les baumes qui calment les sombres douleurs. Mais lorsqu'il voit les Troyens franchir le rempart, et les Grecs fuir en tumulte à grands cris, il pousse un profond gémissement, et, laissant tomber sur ses cuisses ses fortes mains, il dit en pleurant :

« Eurypyle, je vais te faire faute, mais je ne puis demeurer plus longtemps ici. La lutte est devenue terrible; qu'un de tes compagnons se tienne auprès de toi et te récrée; je cours auprès d'Achille pour l'exciter à combattre. Qui sait si, à l'aide d'une divinité secourable, mes paroles ne toucheront pas son cœur? C'est un bon avertissement que celui d'un ami. »

Il dit : ses pieds l'emportent. Cependant les Grecs soutiennent le choc; mais quoique les assaillants soient les moins

nombreux, ils ne peuvent les repousser. Les Troyens, de leur côté, ne peuvent ni rompre les phalanges, ni pénétrer au milieu des tentes et des navires. Tel est tendu le cordeau d'un habile et sage ouvrier qui, inspiré par les conseils de Minerve, aligne le bois dont il construit un navire : tel est le front de toute la bataille, et, des deux parts, on combat pour la flotte.

Hector s'attaque à l'illustre Ajax; ils luttent avec effort auprès d'un navire : ils sont impuissants, Hector à éloigner Ajax et à embraser les vaisseaux, Ajax à repousser Hector que conduit un dieu. Soudain l'illustre fils de Télamon perce d'un coup de lance la poitrine de Calétor, fils de Clytios, comme il portait la flamme sur un navire; le Troyen tombe avec fracas, et ses mains laissent échapper la torche allumée. Hector voit un néros de son sang rouler dans la poussière devant le noir vaisseau; aussitôt, d'une voix tonnante, il encourage les Lyciens et les Troyens : « Troyens, Lyciens, vaillants fils de Dardanos, que nul de vous, en cet étroit espace, n'abandonne maintenant le combat; sauvez le fils de Clytios qui vient de succomber dans cette mêlée terrible; ne souffrez point que les Grecs le dépouillent de ses armes. »

Il dit, et lance contre Ajax son javelot étincelant : le trait n'atteint point le héros, mais auprès de lui, il frappe à la tête, au-dessus de l'oreille, Lycophron, fils de Mastor, fidèle compagnon d'Ajax. Ce guerrier habitait Salamine, loin de la divine Cythère, sa patrie, depuis qu'il avait tué un citoyen de cette île; il tombe à la renverse devant l'extrémité du vaisseau; ses membres ont perdu leur force.

Ajax frémit et appelant son frère : « Teucer, dit-il, la mort nous a ravi notre fidèle compagnon : le fils de Mastor, qui de Cythère vint habiter nos palais, et que nous honorions autant que nos parents chéris; le magnanime Hector l'a frappé. Où sont donc les flèches mortelles et l'arc que t'a donnés Phébus Apollon ? »

Teucer a compris, il accourt auprès d'Ajax, tenant en ses mains l'arc flexible et le carquois rempli de flèches. Bientôt ses traits volent sur les Troyens. Clitos, illustre fils de Pisénor, le premier, est atteint. Il conduisait le char du vaillant Polydamas, et, pour plaire à Hector et aux Troyens, il s'exerçait à pousser les cavales fougueuses où il y avait le plus de phalanges en désordre. Le malheur fond sur lui rapidement, et les ardents désirs de ses compagnons ne peuvent l'en préserver. La flèche siffle et le frappe au cou par derrière; il tombe du

siège, ses cavales reculent et font résonner le char abandonné. Le roi Polydamas aussitôt s'en aperçoit, court devant les coursiers, les confie à Astynoo, fils de Protiaon. « Ne me perds point de vue, lui dit-il ; conduis toujours près de moi mon char, tandis que je retourne combattre au premier rang. »

Teucer, cependant, tire de son carquois une autre flèche qu'il destine au noble Hector ; car s'il l'eût tué quand il se signalait, il eût mis fin à cette mêlée terrible au milieu de la flotte. Mais il ne peut se cacher du prévoyant Jupiter qui veille au salut du héros, et prive de la victoire le fils de Télamon. Au moment où Teucer tend son arc infailible, le père des dieux brise le nerf entre ses mains ; l'arc s'en échappe, et la flèche chargée d'airain s'égare. Teucer alors en frémissant s'écrie :

« Ajax, hélas ! une divinité sans doute nous enlève nos moyens de combat. Elle m'arrache mon arc et brise le nerf nouveau que j'ai moi-même adapté dès l'aurore, espérant qu'il ferait voler un grand nombre de traits.

— Ami, répond le magnanime fils de Télamon, laisse reposer ton arc et tes flèches rapides, puisqu'un dieu les rend inutiles ; couvre tes épaules d'un bouclier, saisis un long javelot, viens combattre les Troyens et encourager le reste de l'armée. Quoique vaincus, ne laissons point enlever, sans péril, nos superbes navires, et ne songeons qu'à résister vaillamment. »

Il dit : Teucer court déposer l'arc dans sa tente, jette sur ses épaules un bouclier à quatre lames, couvre sa noble tête d'un casque splendide, dont la crinière flotte, et dont la crête ondule terriblement. Enfin il saisit une forte javeline à pointe d'airain, puis il vole et se place à côté d'Ajax.

Lorsque Hector voit qu'un dieu l'a privé de ses flèches, il encourage d'une voix tonnante les Troyens et les Lyciens :

« Troyens, Lyciens, vaillants fils de Dardanos, soyez hommes, amis ; près de la flotte des Grecs souvenez-vous de votre impétueuse valeur ; déjà je vois un terrible archer que Jupiter a privé de ses flèches. Il est facile de discerner à quels mortels le fils de Saturne accorde son appui ; non-seulement il donne aux uns une grande gloire, mais il abaisse les autres, et refuse de les protéger. Maintenant il affaiblit les Grecs, et c'est nous qu'il assiste ; attaquez donc la flotte, les rangs serrés. Celui que la lance ou le javelot aura mortellement frappé, qu'il meure ; il ne sera pas sans gloire s'il subit le destin en combattant pour la patrie ; loin de là, si les Achéens vaincus s'en retournent

sur leurs navires, il aura sauvé sa femme, ses enfants, leur postérité ; il aura conservé intacts son toit et ses domaines. »

Ce discours ranime toutes les forces et enflamme tous les courages. Ajax, de son côté, exhorte ses compagnons :

« Achéens, ô honte, il est maintenant certain qu'il faut périr ou nous sauver en éloignant de la flotte le péril. Espérez-vous, si le brillant Hector s'empare des navires, faire retraite à pied jusqu'en votre patrie ? N'entendez-vous point comme Hector excite son armée ? comme sa rage le porte à incendier nos vaisseaux ? Ce n'est point à la danse qu'il invite ses compagnons, mais à la guerre. Un seul parti nous reste, c'est de nous prendre corps à corps avec l'ennemi ; mourons promptement ou sauvons hardiment notre vie, plutôt que de nous consumer dans un long combat, dans une lutte indécise, contre des hommes moins vaillants que nous. »

Ces paroles raniment toutes les forces et enflamment tous les courages. Alors Hector immole Schédios, fils de Périmède, chef des Phocéens. Ajax tue Laodamas, chef des fantassins, illustre fils d'Anténor. Polydamas fait périr Otos de Cyllène, compagnon de Mégès, magnanime chef des Épéens. A cette vue, Mégès se précipite sur le héros troyen, mais celui-ci s'écarte, et la javeline lancée contre lui s'égare. Apollon ne permet pas qu'il succombe aux premiers rangs ; l'airain perce la poitrine de Cresmos, qui tombe avec fracas. Mégès aussitôt le dépouille de ses armes. Cependant un impétueux combattant, habile à manier le javelot, né du généreux Lampos, fils de Laomédon, Dolops s'élance et perce le bouclier du fils de Phylée ; mais l'airain ne peut pénétrer à travers les bossettes de son épaisse cuirasse. Phylée apporta jadis d'Éphyre, qu'arrose le fleuve Selléïs, cette bonne armure, présent du roi des hommes Euphète, pour qu'il la revêtît et qu'elle le préservât dans les batailles : aujourd'hui c'est son fils qu'elle sauve du trépas. Mégès, à son tour, lève son javelot aigu qui retombe sur le sommet du casque de Dolops ; la crinière s'en détache, et, brillante d'une fraîche couleur de pourpre, elle roule dans la poussière. Le Troyen persiste à combattre, espérant encore la victoire, quand le martial Ménélas arrive, le javelot à la main, au secours de Mégès, s'arrête inaperçu derrière Dolops, et le frappe à l'épaule. L'airain ressort à travers la poitrine ; le guerrier s'affaisse, le front en avant, et les deux rois se jettent sur lui pour enlever ses armes. Hector, à cette vue, exhorte les héros issus du sang de Laomédon. Ses vifs reproches s'adressent surtout au fils d'Hicétaon,

au généreux Mélanippe. Pendant la paix, Mélanippe faisait paître dans Percote ses troupeaux de bœufs. Mais, après que les vaisseaux des Grecs eurent abordé aux champs troyens, il revint dans Ilion, et s'illustra dans les batailles. Priam le reçut dans sa demeure, et l'honora autant que ses fils. Hector lui adresse ces paroles :

« Ainsi, Mélanippe, nous abandonnons la victoire? Ton cœur n'est point ému de la mort d'un héros de ton sang? ne vois-tu pas comme on arrache les armes du généreux Dolops? Suis-moi donc, il ne nous sied pas de combattre de loin, aussi longtemps que nous n'aurons point exterminé les Grecs, ou qu'ils n'aient point forcé les hautes murailles d'Ilion, en passant sur nos cadavres. »

Il dit, et marche en avant. Mélanippe le suit, semblable à un dieu. Le magnanime fils de Télamon, de son côté, excite les Argiens :

« Amis, soyez hommes, gardez une âme imperturbable, que l'honneur vous soutienne dans cette violente mêlée. La mort épargne plus qu'elle ne moissonne les guerriers qui craignent la honte, et pour les fuyards il n'y a ni force ni gloire. »

Il dit : les Grecs brûlent de repousser l'ennemi, recueillent ce discours en leur âme, et couvrent leurs vaisseaux d'un mur d'airain. Cependant Jupiter ranime les Troyens ; et, d'un autre côté, le vaillant Ménélas exhorte Antiloque à combattre :

« Antiloque, nul parmi les Grecs n'est plus jeune que toi ; nul ne l'emporte à la course, nul ne te surpasse par la vaillance ; puisses-tu te précipiter sur un héros troyen et le faire périr ! »

Après l'avoir excité par ces paroles, il se retire ; Antiloque bondit hors des rangs, et, jetant autour de lui ses regards, fait voler sa brillante javeline. Les Troyens se sont écartés, quand son trait part et ne vole pas en vain ; il perce la poitrine du magnanime Mélanippe qui s'avance pour combattre ; le héros tombe avec fracas, et sur lui ses armes retentissent. Tel un chien de chasse se jette sur le faon que son maître vient de frapper mortellement au sortir de son gîte : tel sur toi, Mélanippe, l'intrépide Antiloque se précipite pour enlever tes armes ; mais il ne peut se cacher du divin Hector, qui traverse, en courant, la mêlée et va l'assaillir. Antiloque, malgré sa valeur, ne l'attend pas et s'enfuit. Telle une bête farouche, si elle a fait périr un chien, ou même le pâtre qui veille sur le troupeau, prend la fuite avant que la foule des hommes se rassemble contre elle : ainsi s'échappe le fils de Nestor. Hector et les

Troyens font pleuvoir sur lui une grêle de traits meurtriers, et poussent de grands cris ; mais il ne s'arrête et ne se retourne qu'après avoir rejoint les rangs de ses compagnons.

Les Troyens cependant, tels que des lions affamés, fondent sur les vaisseaux ; ils accomplissent les desseins de Jupiter, qui sans cesse ranime leur force et amollit le cœur des Argiens : il ravit à ceux-ci la victoire et il excite leurs ennemis. En son âme, il veut donner à Hector fils de Priam la gloire de lancer sur les noirs navires l'infatigable feu, pour que la prière injuste de Thétis soit exaucée. Il attend la flamme qui, à ses yeux, doit jaillir des vaisseaux.

De ce moment, il a dessein de poursuivre à leur tour les Troyens et de rendre aux Argiens la victoire. Il anime donc à l'attaque des vaisseaux Hector, déjà plein d'ardeur. Le fils de Priam s'élance aussi furieux que Mars ou que le feu destructeur qui, sur les montagnes, éclate dans les profondeurs d'une vaste forêt. Sa bouche écume, ses yeux, sous son front menaçant, brillent d'un éclat terrible ; sur sa tête, son casque s'agite et lance des éclairs. Jupiter lui-même le seconde : car, parmi tant de héros, seul il l'honore et le glorifie. Mais ses jours seront de courte durée ; déjà Minerve presse son instant fatal, et le réserve au bras puissant d'Achille. Le héros brûle de rompre les files des guerriers ; il les sonde où il voit les rangs les plus serrés, les armes les plus belles. Toutefois il échoue, malgré son ardeur ; longtemps les Grecs, serrés comme un mur, soutiennent le choc. Telle une roche escarpée, sur les rives écumeuses de la mer, brave la violence des vents sonores et des grandes vagues qui se brisent sur elle : ainsi les Grecs restent inébranlables et ne songent point à fuir. Mais enfin Hector, brillant comme la flamme, tombe sur eux partout à la fois. Telle l'infatigable mer, soulevée par la tempête, bat les flancs d'un vaisseau léger et le couvre tout entier d'écume, tandis que le vent s'engouffre avec un fracas terrible dans les voiles frémissantes : alors les pâles nautoniers tremblent au fond de l'âme, car ils voguent à peine séparés de la mort ; comme eux les Grecs ont le cœur torturé. Souvent un lion dévorant attaque soudain les innombrables génisses qui paissent l'herbe fraîche d'une immense prairie ; parmi elles, le pâtre, inhabile à combattre la bête redoutable, ne pouvant les défendre, marche tantôt devant, tantôt derrière le troupeau ; mais le lion bondit au milieu et dévore une génisse, tandis que les autres se dispersent épouvantées : ainsi tous les Grecs sont enfin mis en fuite

par Hector et par le puissant Jupiter. Le héros troyen n'a cependant fait périr qu'un seul guerrier : Périphas de Mycènes, fils de Coprée, qui jadis portait au divin Hercule les messages du roi Eurysthée. Né d'un indigne père, Périphas excellait par toutes les vertus. Léger à la course, vaillant dans les batailles, sage parmi les premiers de Mycènes, c'est lui qui donne à Hector une immense gloire. Comme il se retourne, il heurte le bord du vaste bouclier qui couvre tout son corps et le défend des traits ; ses pieds s'embarrassent ; il tombe à la renverse, et son casque rend un son terrible. Aussitôt Hector voit sa chute, s'élance sur lui, enfonce son javelot dans sa poitrine et lui arrache la vie tout près de ses chers compagnons qui, malgré leur douleur, ne peuvent le secourir, tant ils redoutent le divin Hector.

Ils ont maintenant devant leur front les vaisseaux qui les premiers ont été tirés sur le rivage, et dont les flancs les protègent. Répandus dans les intervalles, une nécessité cruelle les force d'abandonner la pointe des premiers navires ; mais ils s'arrêtent, reforment leurs rangs devant les tentes et ne se dispersent point dans le camp. La honte, la crainte les retiennent, et ils ne cessent de s'encourager mutuellement à grands cris. Nestor, surtout, sauvegarde des Grecs, atteste leurs parents et adresse à chaque guerrier son ardente prière :

« Amis, s'écrie-t-il, soyez hommes, et, dans votre âme, craignez le blâme des hommes. Souvenez-vous de vos enfants, de vos femmes, des domaines que vous avez laissés dans votre patrie ; souvenez-vous de vos parents vivants ou morts. Au nom de ceux qui ne sont pas ici, je vous en conjure, restez inébranlables, gardez-vous de prendre la fuite. »

Ces paroles raniment toutes les forces et enflamment tous les courages. Alors Minerve disperse le nuage épais qu'un dieu a répandu sur les Grecs ; une vive lumière éclaire d'une part les vaisseaux, d'autre part le champ de bataille. Hector, bouillant de valeur, et ses compagnons apparaissent à ceux qui naguère se sont retirés sans combattre, comme à ceux qui ont seuls soutenu la lutte jusqu'à la flotte.

Cependant il ne plaît point à Ajax, en son grand cœur, de rester où s'arrête l'armée. Il s'avance à grands pas sur le tillac des premiers navires et brandit une javeline de combat naval, longue de vingt-deux coudées, que des clios raffermissent. Tel un habile cavalier, réunissant de front quatre chevaux, les pousse à travers la plaine, vers la grande ville, en suivant la voie pu-

blique ; les hommes, les femmes accourent en foule et l'admirent ; sans s'arrêter et sans hésiter, il saute, et, tandis que ses coursiers volent, il passe légèrement de l'un à l'autre : ainsi le fils de Télamon parcourt à grands pas le tillac des vaisseaux légers ; sa voix monte jusqu'à l'éther ; sans cesse il jette des cris terribles et ordonne aux Grecs de sauver le camp et la flotte. Hector, de son côté, ne reste pas dans les rangs des Troyens. Comme un aigle noir fond sur une nuée d'oies sauvages, de grues, ou de cygnes au long cou, qui sur les rives d'un fleuve cherchent leur nourriture : tel Hector s'élance et se place auprès d'un navire. Jupiter le pousse de sa main puissante, et sur ses pas entraîne toute l'armée. Le terrible combat s'engage plus ardent que jamais au milieu de la flotte. A voir cette fureur, on eût dit que, frais et intacts, ils s'entre-choquaient pour la première fois. Telles sont, des deux parts, les pensées qui les agitent : les Grecs ne croient pas échapper au carnage ; tous craignent de périr. Les Troyens ne doutent pas d'incendier la flotte et d'exterminer les héros argiens. Voilà ce qu'ils redoutent ou espèrent, et ils se heurtent avec fracas. Hector s'attache à l'extrémité du superbe navire qui a conduit Protésilas aux champs troyens, et ne doit point le rendre à sa patrie. En se disputant ce vaisseau, les Grecs, les Troyens s'abordent et s'entre-tuent. Les flèches, les javelots ne suffisent plus à leur rage ; ils n'ont qu'une âme, et ils combattent de près avec les haches aiguës, les piques à deux pointes, les doubles haches et les longues épées. Combien de magnifiques glaives s'échappent des mains des héros expirants ou roulent avec le corps de ceux qu'ils ont percés ! La terre est noircie par les flots de sang. Mais Hector n'abandonne point le navire qu'il a saisi ; ses mains tiennent la bannière, et il donne ses ordres aux Troyens :

« Apportez la flamme, serrez-vous, soutenez le combat. Jupiter nous l'accorde enfin, ce jour qui doit effacer tous nos maux, ce jour où elle va tomber entre nos mains, la flotte qui, voguant, malgré les dieux, nous accable de douleur, grâce à la faiblesse des vieillards. Oui, les anciens toujours m'empêchèrent de combattre près des navires et retinrent l'armée ; mais Jupiter troublait nos esprits, et c'est lui qui maintenant nous encourage. »

Ces paroles les enivrent, ils tombent avec plus de fureur sur les Grecs : Ajax fléchit, car une nuée de traits l'accable ; mais il recule pas à pas et n'espère plus éviter la mort ; il abandonne la pointe et le tillac du navire, et se retire sur le banc à sept

pieds. Là, il s'arrête, regarde de toutes parts ; et dès qu'il voit un Troyen apporter la flamme infatigable, il l'éloigne avec sa javeline, et ne cesse, d'une voix terrible, d'encourager les guerriers : « Héros, fils de Danais, favoris de Mars, soyez hommes ; amis, souvenez-vous de votre impétueuse valeur. Pensez-vous derrière vous trouver des auxiliaires ou un mur plus solide que le nôtre, un inexpugnable retranchement ? Non, non, il n'y a point de ville fortifiée pour nous prêter l'appui de ses tours et le secours de ses guerriers. Mais, enfermés par la mer dans les champs troyens, nous sommes loin de notre patrie. Notre salut repose entre nos mains, et non dans la tiédeur du combat. »

Il dit, et promène avec fureur son arme redoutable. Le Troyen qu'Hector excite et qui pour lui plaire apporte la flamme, Ajax le frappe de sa grande javeline. Il immole ainsi, devant les vaisseaux, douze guerriers.

CHANT XVI.

Tandis qu'ils combattaient devant le vaisseau, Patrocle revint auprès d'Achille, en versant des larmes abondantes comme l'épais filet d'eau qui, du haut d'un roc escarpé, s'échappe d'une fontaine profonde. A sa vue, l'impétueux Achille, ému de pitié, s'écrie : « O Patrocle ! pourquoi pleures-tu comme une petite fille qui court après sa mère, exige qu'elle la porte, s'attache à sa robe, la retient quoiqu'elle ait hâte, et la regarde tout en larmes pour être prise à bras ? Tu pleures comme elle à chaudes larmes ; quelle sinistre nouvelle vont apprendre les Myrmidons, ou vais-je apprendre moi-même ? seul aurais-tu reçu de la Phthie un funeste message ? On dit que le fils d'Actor, Ménétios, est plein de vie ; Pélée fils d'Éaque respire aussi parmi les siens. Certes, la mort de ces deux héros nous accablerait de tristesse. Ou bien t'affliges-tu pour les Argiens qui succombent devant la flotte, à cause de leur injustice ? dévoile-moi ta pensée, afin que nous la connaissions tous les deux. »

Patrocle exhale un profond soupir et répond : « O fils de Pélée, Achille, le plus redoutable des héros, ne t'indigne pas ; trop de douleur est venue aux Achéens ! Les plus vaillants de l'armée, atteints ou frappés, sont étendus sur leurs navires. Le fort Diomède est blessé d'un trait ; l'illustre Ulysse, Atride, ont été frappés par des javelines ; une flèche a percé la cuisse d'Eurypyle. Autour de ces rois, des médecins habiles s'empressent et pansent leurs blessures ; mais tu es inflexible. Puissé-je ne jamais ressentir une colère semblable à celle que tu conserves, héros farouche ! Qui donc désormais recueillera le fruit de ta valeur, si tu ne veux sauver les Argiens d'une honteuse défaite ? Cruel, tu n'es point fils du généreux Pélée et de la déesse Thétis ! tu sors des flots de la mer ou du sein des rochers, car ton cœur est inexorable. Si, en secret, tu évites les menaces de quelque augure, si ta mère t'a parlé, au nom de Jupiter, envoie-

moi au secours de l'armée, avec tes Myrmidons; peut-être la sauverai-je. Laisse-moi revêtir tes armes : peut-être les Troyens, me prenant pour toi, s'éloigneront-ils du champ de bataille; les belliqueux fils des Argiens, maintenant harassés, reprendront haleine un moment. Le repos est rare à la guerre; il sera donc facile à nos troupes fraîches, du premier choc, de repousser dans la ville, loin de la flotte et du camp, des guerriers que la fatigue accable. »

Telle est sa prière, l'insensé! c'est la triste mort, c'est le destin qu'il appelle. Achille, après un long gémissement, lui répond : « Noble Patrocle, hélas ! qu'as-tu dit ? Non, sans doute, je n'évite pas les menaces d'un augure, et Thétis ne m'a pas parlé au nom de Jupiter. Mais une douleur poignante remplit mon cœur et mon âme, depuis que cet homme, qui a le souverain pouvoir, a résolu de me dépouiller, moi, son égal, et m'a ravi ma récompense; voilà d'où vient mon affliction, car j'ai cruellement souffert. La jeune captive que les enfants des Grecs m'ont choisie pour récompense, et que ma javeline avait conquise dans sa patrie prise d'assaut, le puissant Agamemnon, le fils d'Atrée l'a fait arracher de mes bras sans plus d'égards que pour un vil transfuge. Mais laissons là le passé : je ne voulais pas conserver une haine éternelle; je m'étais, il est vrai, promis de ne renoncer à ma colère que quand la bataille et les clameurs menaceraient mes vaisseaux. Toutefois, Patrocle, revêts mon armure, marche à la tête des Myrmidons; j'aperçois une nuée profonde de Troyens se ruer autour de la flotte; ils ont renfermé les Argiens vers le rivage de la mer, et leur laissent à peine un reste d'espace. Ilion tout entier se précipite et croit saisir la victoire. Ils ne voient plus mon casque étinceler au premier rang. Ah ! comme ils fuiraient, comme ils rempliraient les sillons de leurs cadavres, si le puissant Agamemnon avait été juste envers moi ! et maintenant ils assiègent notre armée. La javeline furieuse de Diomède n'est plus là pour détourner les maux des Argiens; je n'entends plus la voix d'Atride sortir de sa tête odieuse, mais celle de l'homicide Hector, encourageant les Troyens, retentit à mes oreilles. C'est le tumulte de leur triomphe qui remplit le champ de bataille. N'importe, ô Patrocle, préserve la flotte de sa destruction, attaque-les bravement; qu'ils cessent de porter la flamme sur les vaisseaux; qu'ils ne nous privent point de notre retour dans notre chère patrie. Mais obéis-moi, Patrocle; puissent tous mes conseils te persuader, dépose-les en ton âme, et les Grecs me

comblent d'honneurs; ils me rendront ma belle captive; ils m'enverront de splendides présents. Chasse ces ennemis loin de la flotte, et reviens aussitôt; lors même que l'auguste époux de Junon t'accorderait la victoire, ne te laisse point entraîner à combattre sans moi les Troyens belliqueux : tu me rendrais moins honorable. Garde-toi des joies de la lutte et du champ de bataille; et ne conduis point l'armée sur Ilion, en tuant les ennemis, de peur que l'un des dieux éternels ne descende de l'Olympe : Apollon surtout, qui lance au loin les traits, chérit les Troyens. Reviens après avoir assuré le salut de la flotte, et laisse le combat se prolonger dans la plaine. O Jupiter, ô Minerve, ô Apollon, faites que nul des Troyens, que nul des Grecs n'évite le trépas, que Patrocle et moi survivions au carnage, et qu'il nous soit donné de renverser seuls les remparts sacrés d'Ilion. »

Tandis que les deux héros s'entretennent en ces termes, la constance d'Ajax s'épuise; les traits de toutes parts l'accablent. Il est vaincu par la volonté de Jupiter et par les coups redoublés des illustres Troyens. Sur son front, le casque d'airain retentit horriblement, car l'aigrette brillante est le but de tous les traits; il sent la fatigue gagner le bras qui soutient avec force son énorme bouclier; mais la nuée de traits qui l'enveloppe ne le fait point reculer. Cependant sa respiration devient de plus en plus pénible; sur tous ses membres ruisselle une sueur abondante. Il ne peut reprendre haleine; pour lui, le péril est sans relâche aggravé par de nouveaux périls.

Maintenant, ô Muses qui habitez les palais de l'Olympe, dites-moi comment d'abord la flamme tomba sur les vaisseaux des Grecs. Hector s'approche du javelot d'Ajax et le frappe de sa longue épée, où l'airain se joint au frêne : d'un seul coup il abat la pointe acérée, qui tombe à terre et retentit. Le fils de Télamon n'a plus dans les mains qu'une arme inutile; il s'en aperçoit, et son âme irréprochable reconnaît en frémissant l'œuvre des dieux : car c'est Jupiter, père de la foudre, qui lui ôte ses moyens de combat et veut accorder aux Troyens la victoire. Ajax enfin s'éloigne; les vainqueurs lancent sur le vaisseau léger la flamme infatigable. En un instant le feu se communique et embrase l'extrémité du navire. A cette vue, Achille se frappe les cuisses et s'écrie :

« Hâte-toi, noble et vaillant Patrocle, voilà la flamme ennemie qui s'attache aux vaisseaux ! Craignons maintenant que les Troyens ne prennent la flotte et ne rendent impossible le retour

des Argiens. Revêts à l'instant mon armure, pendant que je rassemblerai mes guerriers. »

Il dit : et Patrocle s'arme de l'airain brillant, entoure ses jambes de riches cnémides que maintiennent des agrafes d'argent couvre sa poitrine de la cuirasse étincelante de l'impétueux fils de Pélée, jette sur ses épaules son glaive d'airain orné de clous d'argent, et saisit le large et solide bouclier du héros. Ensuite il pose sur sa noble tête le casque splendide dont la crinière flotte et dont la crête ondule terriblement. Enfin il prend deux forts javelots adaptés à ses mains. La formidable javeline d'Éacide est la seule de ses armes qu'il ne lui emprunte pas ; nul parmi les Grecs ne peut la brandir. Jadis, pour son père chéri, Chiron choisit, sur les cimes du Pélion, un énorme frêne funeste à bien des héros ; Achille seul le manie facilement. Patrocle commande à Automédon d'atteler promptement les coursiers ; c'est, après le fils de Pélée, celui qu'il honore le plus et en qui il se fie le plus pour n'être ému d'aucune menace. Automédon place sous le joug les chevaux rapides, Xanthe et Balie, aussi légers que les vents. Podarge, l'une des harpies, les conçut du souffle de Zéphyre, comme elle paissait dans une prairie, sur les rives du fleuve Océan. Au delà du timon il attache à la volée l'irréprochable Pédase, qu'Achille enleva de la ville d'Éétion. Pédase est sujet à la mort, mais il ne cède en rien aux coursiers immortels.

Cependant Achille presse les Myrmidons et les appelle aux armes : tous parmi les tentes se couvrent d'airain. Tels des loups carnassiers dont la faim a excité le courage, ayant dévoré dans les montagnes un grand et vieux cerf, courent en troupe, les mâchoires ensanglantées, pour laper de leurs langues minces la surface des fontaines profondes ; ils vomissent des chairs saignantes, et dans leur sein leur cœur est sans crainte, car l'estomac les sollicite encore : tels les chefs et les héros myrmidons entourent, enflammés de courage, le vaillant ami de l'impétueux Éacide. Au milieu d'eux, Achille encourage les combattants et les écuyers.

Cinquante vaisseaux légers ont conduit au rivage de Troie ce héros cher à Jupiter ; chacun d'eux contenait cinquante guerriers, assis sur les bancs des rameurs. Achille leur a donné cinq chefs, en qui il se confie pour les commander, et s'est réservé la puissance suprême. A la tête de l'un de ces corps, marche Ménesthie, né de Sperchios, fleuve issu de Jupiter ; la belle Polydore, fille de Pélée, lui donna le jour. Mortelle, elle s'unit

à un dieu, à l'infatigable Sperchios ; depuis elle épousa le fils de Périérée, Boros, qui la combla de riches présents, et qui passe pour le père de Ménesthie. Une seconde ligne est guidée par le martial Eudore, né d'une vierge. La fille de Phylas, Polymèle, habile à conduire les chœurs gracieux, l'enfanta. Elle fut aimée du puissant meurtrier d'Argus qui la vit au milieu de ses compagnes, comme elles célébraient, par leurs danses et leurs chants, Diane chasseresse. Aussitôt il s'introduisit dans sa chambre virginale, et partagea secrètement sa couche ; elle en eut un fils : Eudore, illustre par sa valeur et son agilité. Après qu'Ilihye, mère des douleurs, l'eut amené à la lumière et qu'il eut vu les rayons du soleil, le vaillant fils d'Actor, Échéclès, emmena sa mère dans ses demeures et la combla de riches présents. Le vaillant Phylas nourrit l'enfant avec soin et le chérit aussi tendrement que s'il eût été son fils. Le martial fils de Mémale, Pisandre, commande la troisième ligne. Après Patrocle, c'est lui, parmi les Myrmidons, qui lance le mieux un javelot. Le vieil écuyer Phénix conduit la quatrième. Alcimédon, fils irréprochable de Laërcée, commande la cinquième. Lorsqu'Achille les a tous rangés avec leurs chefs, il leur adresse ces paroles sévères : « Myrmidons, que nul de vous n'oublie les menaces que, près de nos vaisseaux légers, vous ne cessiez de faire contre les Troyens. Aussi longtemps que durait ma colère, chacun de vous se plaignait de moi et disait : « Cruel fils de Pélée, « ta mère t'a nourri de fiel, homme impitoyable, qui retiens ici « tes compagnons contre leur gré ; retournons avec nos navires « dans notre patrie, puisqu'un tel courroux est tombé en ton « âme. » Telles étaient vos paroles quand vous étiez réunis, Eh bien, la voilà, cette grande bataille que vous avez tant désirée. Qu'il marche aux Troyens, celui dont le sein renferme un noble cœur. »

Ce discours ranime toutes les forces et enflamme tous les courages ; aux ordres du roi, les rangs se serrent. Telles se joignent les fortes pierres brutes qu'un homme ajuste pour bâtir, à l'épreuve des vents impétueux, les murs de sa superbe demeure : telles se touchent les armures, homme contre homme, casque contre casque, bouclier contre bouclier ; les crinières flottantes semblent ne former qu'une vaste ondulation, tant les guerriers sont pressés. Deux héros seuls sont en armes hors des rangs : Automédon et Patrocle ; ils n'ont qu'une pensée, celle de porter les premiers coups. Achille cependant rentre dans sa tente, lève le couvercle d'un coffre très-orné que Thé-

tis lui donna lors de son départ, rempli de tuniques, de tapis épais, de vastes manteaux; il en retire une coupe précieuse. Nul autre homme n'y boit du vin, et à nul des dieux, avec elle, il ne fait de libations, hormis Jupiter. Il la prend, l'éclaircit avec du soufre et la plonge dans le courant d'une eau pure; il se lave ensuite les mains et puise du vin plein de feu; enfin il se place au milieu des guerriers, et, les yeux levés au ciel, il fait des libations en implorant Jupiter, que charme la foudre. Le maître des dieux est attentif à sa prière.

« Jupiter, s'écrie le héros, roi de Dodone et des Pélasges, qui habites loin de nous et gouvernes Dodone aux hivers rigoureux, entouré des Selles, tes interprètes, dormant à terre, les pieds non lavés, déjà tu as exaucé mes vœux, tu m'as honoré en affligeant les Grecs; accomplis encore une fois mes désirs : je reste au milieu de mes vaisseaux et j'envoie au combat, à la tête des nombreux Myrmidons, mon compagnon chéri. Puisant Jupiter, envoie avec lui la victoire, enhardis son cœur en sa poitrine; qu'Hector apprenne si Patrocle sait combattre sans moi, ou si ses mains invincibles n'exercent leur fureur que lorsque je me mêle aux combattants. Lorsqu'il aura repoussé la guerre et le tumulte loin des navires, fais qu'il revienne sain et sauf, sous mes tentes, avec toutes mes armes et ses braves compagnons. »

Telle fut sa prière. Jupiter l'entendit et ne l'exauça pas tout entière : il permit que Patrocle éloignât des vaisseaux le combat et le péril; mais il lui refusa le retour et le salut. Achille, après avoir fait ses libations et adressé ses vœux à Jupiter, rentra, remit dans le coffre la précieuse coupe, et revint à l'entrée de sa tente, résolu à rester spectateur du combat terrible entre les Troyens et les Grecs.

Ceux-ci, couverts de leurs armes, marchent en ordre et suivent le magnanime Patrocle jusqu'au moment où pleins d'un noble orgueil, ils se ruent sur les Troyens. Telles des guêpes dont le nid borde un sentier fréquenté par des enfants qui ont coutume de les irriter (insensés qui préparent un malheur public!), si un voyageur par mégarde les excite, sortent en foule, et, le cœur plein de vaillance, défendent leurs essaims : tels les Myrmidons, pleins d'audace et d'ardeur, se précipitent des vaisseaux. Une immense clameur s'élève. Patrocle, d'une voix tonnante, encourage ses guerriers :

« Myrmidons, soldats du fils de Pélée, soyez hommes, amis, souvenez-vous de votre impétueuse valeur. C'est ainsi que nous

honorerons Achille, le plus brave des Argiens, nous ses belliqueux compagnons. Qu'il comprenne sa faute, le puissant Atride qui a méprisé le plus illustre héros de l'armée. »

Ce discours ranime toutes les forces et enflamme tous les courages; les rangs serrés, ils tombent sur les Troyens; autour d'eux la flotte retentit de leur terrible cri de guerre.

A la vue du vaillant fils de Ménétiôs et de son compagnon, revêtus d'armes étincelantes, les Troyens ont le cœur troublé, leurs rangs tourbillonnent; ils pensent que l'impétueux fils de Pélée, ayant renoncé à sa colère, accourt de ses vaisseaux, réconcilié avec les autres Grecs. Ils cherchent du regard comment ils éviteront le trépas.

Cependant Patrocle se dirige au centre de la mêlée, et, le premier, fait voler son javelot brillant au fort du tumulte, près de l'extrémité du navire de Protésilas. Il atteint, à l'épaule droite, Pyrechme, qui des rives du large Axios conduisit les Péoniens d'Amydone. Le héros tombe dans la poussière en gémissant. Les Péoniens aussitôt prennent la fuite, saisis d'épouvante à la chute de leur chef, le plus vaillant de tous au combat. Patrocle soudain repousse loin du navire les torches menaçantes et éteint la flamme qui le consume. Les assaillants abandonnent la nef à demi brûlée et fuient confusément, tandis que les Grecs sortent en foule de leurs vaisseaux; le tumulte est horrible. Lorsque le dieu de la foudre éloigne l'épaisse nuée qui assombrit la crête d'une haute montagne, un nouveau jour éclaire les rochers, les cimes et les bois; du haut des cieux l'immense éther s'entr'ouvre : ainsi les Grecs, délivrés des flammes ennemies, reprennent haleine, mais le combat n'est pas à son terme. Les Troyens ne cèdent pas le champ de bataille; la nécessité les éloigne des vaisseaux, mais ils résistent encore.

Cependant la mêlée s'étend, se disperse, et chacun des chefs immole un guerrier. Le vaillant fils de Ménétiôs, le premier, perce de son javelot aigu la cuisse d'Aréilycos fuyant, lui brise l'os, et le renverse la tête en avant. Ménélas blesse à la poitrine Thoas qui se couvre mal de son bouclier; il fait évanouir ses forces. Mégès prévient l'attaque d'Amphiolos et le frappe au bas de la jambe, région où les muscles ont le plus d'épaisseur; l'airain tranche et traverse tous les nerfs du héros; les ténèbres couvrent ses yeux. Antiloque, fils de Nestor, plonge sa javeline dans le flanc d'Atymnios et le terrasse à ses pieds. Marris, irrité de la mort de son frère, se jette devant le cadavre et brandit sur Antiloque sa longue javeline. Le divin Thrasymède,

avant que le trait parte, lance le sien, qui ne s'égare pas du but. La pointe d'airain, près de l'épaule, tranche à la fois tous les muscles et jette à terre l'os tout entier. Maris expire en tombant; ses armes retentissent et les ténèbres enveloppent ses yeux. Sous les coups de deux frères, deux frères descendent dans l'Érèbe, tous deux forts compagnons de Sarpédon, habiles à lancer le javelot, fils d'Amisodare que nourrit l'indomptable Chimère, fléau des mortels. Ajax, fils d'Oïlée, saute sur Cléobule et le prend vivant, embarrassé dans la foule, mais à l'instant il l'immole et lui enfonce son glaive dans la gorge; la lame entière est tiède de sang; la mort, aux teintes violettes, et la Parque cruelle éteignent les yeux de Cléobule.

Lycon et Pénélee s'attaquent mutuellement, mais leurs javelots s'égarent et volent inutiles. Tous deux alors tirent l'épée. Lycon laisse tomber la sienne sur le cône du casque à flottante crinière, mais il se brise à la poignée, tandis que Pénélee lui perce le cou au-dessous de l'oreille, et plonge dans la blessure son glaive tout entier. La tête se détache du corps, à peine retenue par la peau; le cadavre s'affaisse. Méron, aux pieds rapides, atteint Acamas, et le frappe à l'épaule droite comme il monte sur son char: il roule à terre, et l'obscurité se répand sur ses yeux. Idoménée du cruel airain frappe à la bouche Érymas; l'arme traverse toute la tête au-dessous de la cervelle, les os sont brisés, les dents sont ébranlées; le sang remplit les deux yeux, et s'échappe des narines et de la bouche entr'ouverte. La sombre nuée de la mort environne le Troyen.

Ainsi chacun des chefs grecs tue un guerrier. Tels des loups cruels fondant avec fureur, au sommet des montagnes, sur des chevreaux ou des agneaux que l'imprévoyance des pâtres a dispersés, les ravissent, aussitôt vus, et les déchirent tout tremblants: tels les Grecs se ruent sur les Troyens. Ceux-ci ne songent plus qu'à la fuite tumultueuse et oublient leur impétueuse valeur.

Cependant le grand Ajax brûle d'atteindre Hector. Celui-ci, guidé par son expérience, couvre ses larges épaules de son vaste bouclier, considère le sifflement des flèches, le choc des javelots, et comprend l'inconstance de la victoire; mais il ne recule point et veille au salut de ses chers compagnons.

Telle s'échappe des cimes de l'Olympe une sombre nuée qui s'étend jusqu'au ciel, lorsque Jupiter voile par une tempête la sérénité de l'éther: tels s'élancent des navires le Tumulte et la Terreur; l'armée d'Ilion ne passe pas en bon ordre le ré-

tranchement ; mais les chevaux rapides d'Hector l'entraînent en armes, et il laisse là les Troyens que le fossé profond retient contre leur gré. Combien de coursiers fougueux, en se précipitant au pied des talus, brisent le timon, et abandonnent les chars de leurs maîtres ! Patrocle, encourageant sans relâche les Achéens, médite la ruine des vaincus ; il les poursuit, et fuyant, à grands cris, ils couvrent éperdus tous les chemins ; des tourbillons de poussière s'élèvent jusqu'aux nuées ; les coursiers, au sortir du camp, retournent vers la ville.

Patrocle se jette au fort du tumulte, pousse son char et lance des menaces. Les héros roulent la tête la première sous les essieux, tandis que les chars vides sont renversés avec fracas. Le fossé n'arrête point les coursiers immortels, don sans prix que les dieux firent à Pélée. Ils le franchissent emportés par leur ardeur. Patrocle n'est pas moins ardent ; son cœur l'excite à frapper Hector, qu'emportent les agiles cavales troyennes. Souvent la terre dépouillée gémit sous le poids des sombres tempêtes, dans les journées d'automne, où Jupiter verse d'abondantes pluies, irrité contre les humains qui, à l'agora, jugent avec violence en torturant le droit, chassent la justice et ne craignent pas la vengeance des dieux : alors tous les fleuves débordent ; les torrents déchirent les flancs des collines ; ces ondes gonflées se précipitent de la cime des monts, courent à grand bruit jusqu'à la mer, et détruisent les travaux du laboureur. Aussi rapides, aussi bruyantes, fuient en hennissant les cavales des Troyens.

Cependant Patrocle a rompu les premières phalanges ; maintenant il repousse les fuyards vers les vaisseaux, et ne leur permet pas de satisfaire leur vif désir de monter dans Ilion : mais entre le fleuve et l'enceinte des navires, il promène la mort et la vengeance. D'abord, de son long et brillant javelot, il blesse à la poitrine Pronoos, qui se couvre mal de son bouclier ; il fait évanouir ses forces ; le héros tombe avec fracas. Un second choc atteint Thestor, fils d'Énops, qui s'est affaissé sur le siège ; dans le trouble de ses esprits, ses mains ont abandonné les rênes. Patrocle le frappe à la joue droite, pousse au travers des dents sa javeline, et, en la ramenant, l'entraîne hors du char. Tel un homme, assis sur un promontoire, tire de la mer, à l'aide du lin et de l'airain brillant, un poisson sacré : ainsi Patrocle l'attire de son siège, la bouche entr'ouverte par la pointe du javelot ; puis il le jette à terre, le front en avant ; il tombe, et le souffle l'abandonne. Cepen-

dant Éryale menace le vainqueur ; Patrocle lui lance une pierre, l'atteint à la tête, et dans son casque solide lui fracasse le crâne ; il tombe en avant, et la mort dévorante se répand autour de lui. Ensuite Patrocle, à coups pressés, étend, sur le fertiles sillons, Érymas, Amphotéros, Épalte, Tlépolème fils de Damastor, Échios, Pyris, Iphée, Évippe et Polymèle, fi. d'Argée.

Sarpédon, à la vue de ses compagnons vaincus par le fils de Ménétiós, et dépouillés de leurs armes, éclate en reproches contre les nobles Lyciens : « Quelle honte, ô Lyciens ! où courez-vous ? reprenez courage, car je vais, moi, au-devant de cet homme, afin de savoir quel il est, lui qui maintenant l'emporte ; certes il a fait beaucoup de mal aux Troyens ; il a fait fléchir les genoux de bien des braves. »

Il dit, et saute en armes de son char. Patrocle le voit et met pied à terre. Tels deux vautours, aux serres aiguës, aux becs recourbés, combattent sur une haute roche, en jetant des cris stridents : ainsi les deux héros fondent l'un sur l'autre à grands cris. Le fils de Saturne les contemple, et le cœur ému de pitié, il s'adresse à Junon, son épouse et sa sœur :

« Hélas ! le destin l'a voulu, Sarpédon, que je chéris le plus parmi les hommes, va succomber sous les coups de Patrocle. Dans mon sein mon cœur est partagé, et j'agite si je l'enlèverai vivant du combat lamentable, pour le porter au milieu du peuple opulent de la Lycie, ou si je permettrai qu'il soit vaincu par les mains du fils de Ménétiós. »

L'auguste Junon lui répond en ces termes : « O le plus redoutable des dieux, fils de Saturne ! quelle parole as-tu dite ? Un mortel voué dès longtemps au destin, tu veux l'arracher à la triste mort ; accomplis tes désirs, mais nul des dieux ne t'approuvera. Je te dis plus, fais entrer mes paroles en ton esprit : si tu envoies Sarpédon vivant dans ses demeures, prends garde que d'autres dieux ne veuillent ensuite faire échapper leurs enfants aux désastreuses batailles. Plusieurs fils des immortels combattent à cause de la vaste ville de Priam ; quel sera le courroux de leurs pères ! Malgré ton amour pour Sarpédon, malgré la pitié qui émeut ton cœur, permets que dans cette mêlée terrible il soit vaincu par les mains du fils de Ménétiós ; mais aussitôt que l'âme et la vie l'auront abandonné, ordonne à la Mort et au Sommeil de le transporter dans la riche contrée des Lyciens. Là, ses frères et ses amis célébreront ses funérailles, l'enseveliront sous une tombe et lui élèveront

une colonne, car telle est la récompense des morts. » Elle dit, et persuade le père des dieux et des hommes. Il répand sur la terre une rosée sanglante, pour honorer son fils bien-aimé que Patrocle est près d'immoler, dans les champs fertiles d'Ilion, loin de sa patrie.

Déjà les deux héros, marchant l'un contre l'autre, vont se rencontrer, lorsque Patrocle frappe au flanc l'illustre Thrasy-mèle, vaillant écuyer du roi, et lui arrache la vie. Sarpédon lance son javelot étincelant ; mais le trait s'égare et traverse l'épaule droite de Pédas, qui hennit, en exhalant l'âme, et tombe gémissant sur le sable pendant que sa vie s'envole. Les deux autres coursiers font un écart ; le joug craque et les rênes s'embarrassent, car le cheval de volée git dans la poussière. L'illustre Automédon voit aussitôt le remède ; il tire la longue épée qui s'appuie sur sa cuisse robuste, et sans hésitation coupe les longues de la volée. Xanthe et Balie se rapprochent, se redressent, et obéissent au frein, tandis que les deux héros recommencent à combattre.

Sarpédon porte encore un coup inutile ; la pointe de son javelot effleure, sans l'atteindre, l'épaule gauche du fils de Ménétiôs. Patrocle, à son tour, lance son arme, et ce n'est point un vain trait qui s'échappe de ses mains ; l'airain pénètre au lieu où les viscères se réunissent autour du cœur. Sarpédon tombe. Tel, au sommet d'un pic élevé, le chêne, le peuplier ou le pin à haute tige, roule frappé par la hache tranchante de l'habile artisan qui construit un vaisseau : ainsi le héros est gisant devant son char, gémissant et pressant de ses mains la poussière ensanglantée. Comme un taureau fauve, le plus superbe parmi les bœufs au pied flexible, qu'un lion surprend au milieu du troupeau, périt en mugissant sous les dents de la terrible bête ; ainsi le roi des Lyciens, mortellement atteint par le bras de Patrocle, s'emporte encore, et appelant son compagnon fidèle :

« Cher Glaucos, dit-il, héros intrépide, il te sied maintenant de lutter et de montrer de l'audace. Que la guerre furieuse soit ton désir, si tu as du courage. D'abord appelle, de toutes parts, les chefs des Lyciens. Livrez, autour de Sarpédon, un combat terrible ; fais toi-même voler pour moi l'airain étincelant. Quelle honte, quel opprobre pèserait sur ta tête, tous les jours de ta vie, si les Grecs enlevaient mon armure, quand je serai mort sur cette terre, près de leur flotte ! Sois donc inébranlable, et enflamme toute l'armée. »

Comme il achève ces mots, les voiles de la mort envelop-

pent ses yeux et son visage. Patrocle lui met le pied sur la poitrine et arrache, de la blessure, son trait qui entraîne les viscères et l'âme de Sarpédon. Les Myrmidons arrêtent ses coursiers haletants, qui veulent fuir et abandonner le char où leurs maîtres ne sont plus.

A sa voix, une vive douleur est venue à Glaucos ; il ne peut le défendre, et son cœur est troublé. D'une main, il soutient son bras blessé, car il souffre encore cruellement du trait que Teucer, en combattant pour ses compagnons, lui a lancé à l'assaut du rempart. Alors il adresse ces vœux au dieu des archers :

« O roi ! soit de la riche contrée des Lyciens, soit du haut des murs d'Ilion, écoute ma prière. Tu peux, de toutes parts, entendre le cri de détresse d'un homme affligé comme je le suis. Vois cette grave blessure ; des douleurs aiguës m'accablent ; le sang ne s'étanche pas, et mon bras jusqu'à l'épaule est appesanti. Je ne puis tenir ma javeline ni combattre au premier rang. Cependant un vaillant héros, Sarpédon, fils de Jupiter, a péri délaissé par le maître des dieux. O roi ! guéris ma blessure, calme mes souffrances, rends-moi mes forces, fais que je puisse exciter l'ardeur des Lyciens, et lutter pour sauver mon compagnon qui n'est plus. »

Telle est sa prière ; soudain Apollon l'exauce, suspend les douleurs, arrête le sang noir qui coule de la profonde blessure, et fait entrer en son cœur une divine audace. Glaucos le reconnaît, et se réjouit de ce que le dieu l'a exaucé. D'abord, il parcourt les rangs et encourage les chefs des Lyciens à défendre Sarpédon ; ensuite il se porte à grands pas parmi les Troyens. Il aborde Polydamas, fils de Panthos ; le noble Agénor, Énée ; Hector, couvert d'airain, et leur adresse ces paroles rapides : « Hector, tu ne songes pas aux alliés qui, pour l'amour de toi, perdent la vie loin de leurs amis et de leurs champs paternels ; tu ne veux point les secourir ; Sarpédon est mort ! le roi des Lyciens, le héros qui protégeait notre patrie par sa vaillance et sa justice, vient de succomber. Mars l'a frappé d'un javelot d'airain par les mains de Patrocle. Accourez donc, amis ; que la colère transporte vos âmes. Craignez que les Myrmidons n'enlèvent son armure et ne l'outragent gisant, irrités à cause des Grecs qui ont péri, et que nous avons immolés autour des vaisseaux. »

A ces mots, une intolérable douleur saisit tous les Troyens ; car Sarpédon, roi d'une nation étrangère, était cependant la sauve-

garde de leur ville; de nombreux héros marchaient sous ses ordres, et il les surpassait tous dans les combats. Furieux, ils se dirigent contre les Grecs; à leur tête marche Hector qui brûle de venger Sarpédon. Cependant, le généreux fils de Ménétiôs encourage les Grecs à braver le choc. Il s'adresse d'abord aux Ajax, déjà par eux-mêmes remplis d'ardeur :

« Ajax, n'hésitez pas maintenant à repousser l'ennemi, vous toujours les plus vaillants. Il est là étendu, l'homme qui le premier escalada le rempart des Grecs, Sarpédon. Puissions-nous ravir son cadavre, le dépouiller de ses armes, l'accabler d'outrages et faire tomber sous nos coups quelqu'un de ses défenseurs ! »

Il dit, et déjà les Ajax sont résolus à soutenir le choc. Des deux côtés les phalanges se raffermissent; Troyens et Lyciens, Myrmidons et Grecs se confondent pour combattre autour d'un cadavre; leur clameur est terrible; les armes des guerriers s'entre-choquent avec fracas. Cependant Jupiter étend sur cette mêlée cruelle une obscurité funeste, afin de rendre plus sanglante encore la lutte qui s'engage sur le corps de son fils chéri.

Les Troyens d'abord font reculer les Grecs aux yeux vifs; l'un des plus illustres Myrmidons est frappé, c'est le divin Épigée, fils du magnanime Agaclês. Il régnait autrefois sur la populeuse Budie; mais, ayant tué son vaillant beau-frère, il vint en suppliant près de Pélée et de Thétis, qui l'envoyèrent, à la suite de l'irrésistible Achille, pour combattre les Troyens dans les plaines d'Iliôn féconde en coursiers. Comme il posait ses mains sur Sarpédon, l'illustre Hector lui lance une pierre, l'atteint à la tête et lui fracasse le crâne dans son casque d'airain. Il tombe, la tête en avant, sur le cadavre, et la mort l'enveloppe. A cette vue, Patrocle est pénétré de douleur; il pousse droit aux premiers rangs, semblable à un épervier rapide qui met en fuite les geais et les étourneaux. Ainsi, divin fils de Ménétiôs, tu te précipites sur les Troyens et les Lyciens, irrité en ton cœur de la mort de ton compagnon. D'une pierre le héros frappe au cou Sthénélas, fils chéri d'Ithômène, et brise tous ses muscles; les premiers combattants reculent, et avec eux Hector.

Aussi loin que porte un javelot léger, lancé par un héros dans les jeux ou dans les combats contre des ennemis intrépides, autant les Troyens cèdent d'espace aux Grecs qui les repoussent. Glaucos, le premier, se retourne et tue le magnanime

Bathyclée, fils chéri de Chalcone, dont les demeures sont en Hellade et dont les domaines et les trésors surpassent ceux des autres Myrmidons. Près de saisir Glaucos, celui-ci se retourne brusquement et, de son javelot, le frappe au sein. Il tombe avec fracas ; les Grecs sont saisis de douleur, car c'est un brave qui a succombé ; les Troyens poussent un cri de joie, s'arrêtent et serrent leurs rangs autour de lui. Mais ses compagnons, loin d'oublier leur valeur, reprennent l'attaque hardiment. Alors Mériion immole un guerrier troyen revêtu d'une armure : c'est l'audacieux Laogone, fils d'un prêtre de Jupiter, d'Onétor que le peuple honore à l'égal des dieux. Mériion l'atteint au-dessous de l'oreille ; soudain la vie abandonne ses membres, et les affreuses ténèbres l'environnent. Cependant Énée fait voler contre Mériion son javelot d'airain, espérant, tandis qu'il s'avance, pénétrer au-dessous du bouclier. Mais le héros le voit, se penche en avant et évite le trait, qui derrière lui s'enfonce dans le sable en frémissant. Le long frêne, toujours en pénétrant dans le sol, vibre jusqu'à ce que l'impétueux Mars ait épuisé la force qui l'anime ; car si le trait est inutile, c'est du moins une main robuste qui l'a lancé. Énée, plein de colère, s'écrie :

« Mériion, quoique tu sois agile et bon danseur, ma javeline t'aurait soudain donné du repos pour toujours, si je t'eusse atteint.

— Énée, lui répond l'illustre Mériion, sans doute tu es plein de valeur, mais il te serait difficile d'éteindre la vie de tous les hommes qui te tiendront tête. Tu es aussi sujet à la mort ; et si ma javeline venait à te frapper, soudain, malgré ta bravoure et ta confiance en tes forces, tu donnerais à moi la gloire et à Pluton ton âme. »

Il dit ; et le fils de Ménétiôs lui adresse ces reproches : « Mériion, à quoi bon, brave comme tu l'es, parler de la sorte ? Ami, ce ne sont pas les paroles outrageantes qui éloigneront les Troyens de ce cadavre, c'est le trépas d'un de leurs chefs. A la guerre, le bras ; au conseil, l'éloquence. Ici, point de longs discours, mais de terribles coups. »

En disant ces mots, le héros marche en avant ; Mériion le suit, semblable à un dieu. Comme au sein d'une vaste forêt, au fond d'une vallée, la cognée des bûcherons frappe avec fracas et retentit au loin : ainsi, dans toute l'étendue de la plaine, l'airain, le cuir des boucliers, résonnent sous les coups des glaives et des javelots à deux pointes. Déjà l'œil le plus exercé aurait à peine

reconnu le noble Sarpédon ; car les traits, le sang, la poussière, le couvrent tout entier. La foule des héros sans cesse entoure son cadavre, tumultueuse, bruyante, comme les mouches qui, au retour du printemps, bourdonnent dans une laiterie autour des vases remplis de lait. Jupiter ne peut détourner de l'affreuse mêlée ses yeux pénétrants ; mais il la contemple toujours et réfléchit profondément en son esprit sur la mort de Patrocle. Il agite si dès lors, au fort de cette âpre lutte, l'illustre Hector le frappera de l'airain, sur le corps du divin Sarpédon, et le dépouillera de ses armes, ou s'il accroîtra encore le labeur des nombreux combattants. Il lui paraît enfin préférable que le vaillant compagnon d'Achille, en semant sur ses pas le carnage, repousse vers Iliou Hector et les Troyens. D'abord le père des dieux amollit le courage d'Hector, qui soudain monte sur son char, le retourne et s'enfuit en ordonnant aux Troyens de le suivre ; car il reconnaît de quel côté penchent les balances sacrées de Jupiter. Les généreux Lyciens n'ont pas plus de constance. Ils prennent la fuite, saisis d'horreur à la vue de leur roi gisant, le cœur percé, sous un monceau de cadavres ; car nombre de héros sont tombés autour de lui pendant que le fils de Saturne entretenait la violence de la lutte. Les vainqueurs enfin dépouillent Sarpédon de ses armes resplendissantes, et Patrocle ordonne à ses compagnons de les porter sur ses navires. Alors le dieu assembleur de nuages s'adresse à Phébus : « Maintenant, cher Apollon, retire Sarpédon de la mêlée ; transporte-le à l'écart pour le purifier du sang où le souille ; plonge-le dans le courant du fleuve ; puis, quand tu l'auras parfumé d'ambroisie, et couvert de vêtements incorruptibles, confie-le à deux conducteurs rapides, à la Mort et à son frère jumeau le Sommeil, qui le déposeront promptement chez le peuple opulent de la vaste Lycie. Là, ses frères et ses amis célébreront ses funérailles, l'ensoveliront sous une tombe et lui élèveront une colonne ; car telle est la récompense des morts. »

Il dit : Apollon, docile à la voix de son père, descend des sommets de l'Ida dans la terrible mêlée, en retire aussitôt le divin Sarpédon, le transporte à l'écart, le plonge dans le courant du fleuve, le parfume d'ambroisie, le couvre de vêtements incorruptibles, et le confie à deux conducteurs rapides, à la Mort et au Sommeil, frères jumeaux, qui volent et le déposent chez le peuple opulent de la vaste Lycie.

Patrocle cependant presse Automédon, excite ses coursiers, se lance à la poursuite des Troyens et des Lyciens, et c'est une

grande faute. L'insensé ! s'il avait retenu la parole d'Achille, il eût évité la sombre Parque. Mais les desseins de Jupiter prévalent toujours sur ceux des humains. Il met en fuite l'homme vaillant que lui-même a poussé au combat, et lui ravit facilement la victoire. Alors c'est encore lui qui laisse libre la fureur du héros.

Patrocle, quel fut le premier, quel fut le dernier de ceux qui tombèrent sous tes coups, au moment où les dieux t'appelaient à la mort ?

Adraste d'abord, puis Antonoos, Échéclos, Périmos, fils de Mégas, Épistore, Mélanippe, Élasos, Mulios et Pylarte. Ces héros périrent ; le reste de l'armée trouva son salut dans la fuite.

Peut-être dès ce moment les fils des Grecs auraient-ils pris la superbe Troie, par les mains de Patrocle, si le protecteur des Troyens, Apollon, qui méditait sa perte, ne se fût placé sur une tour. Trois fois le héros s'élance jusqu'à l'angle saillant de la haute muraille ; trois fois Apollon le repousse en frappant de ses mains immortelles son bouclier étincelant ; mais lorsque, semblable à une divinité, il veut se précipiter une quatrième fois, Apollon, d'une voix terrible, lui fait entendre ces menaces :

« Retire-toi, divin Patrocle : ce n'est point sous ta javeline que le destin veut faire tomber la ville des Troyens généreux, ni sous celle d'Achille qui vaut bien mieux que toi. »

Il dit : et Patrocle s'éloigne à grands pas, fuyant le courroux du dieu aux traits infaillibles.

Hector, cependant, arrête ses chevaux près de la porte de Scées, indécis s'il doit combattre et les pousser encore dans la mêlée, ou s'il ordonnera aux Troyens de se réunir derrière les murailles. Comme il agite ce double dessein, Phébus se place à ses côtés, sous la figure du jeune et vaillant Asios, fils de Dymas et frère d'Hécube. Ce héros était l'oncle d'Hector et habitait en Phrygie sur les rives du Sangaris. Le dieu prend sa ressemblance et dit :

« Hector, pourquoi cesses-tu de combattre ? Cela ne te sied pas. Que ne te suis-je supérieur en force autant que je te le cède ! soudain je te ferais repentir d'avoir quitté la mêlée. Reprends courage, pousse tes coursiers fougueux contre Patrocle. Si tu pouvais le faire succomber ! Si Apollon t'accordait la victoire ! »

A ces mots, le dieu rentre parmi le labour des guerriers. De son côté, l'illustre Hector ordonne au vaillant Cébrijon d'exciter ses cavales et de les mener au combat. Cependant Apollon s'est

jeté au fort du tumulte ; il sème parmi les Grecs un trouble funeste et rend aux Troyens la victoire. Hector ne s'arrête point à la foule des ennemis ; il ne frappe personne ; c'est sur le seul fils de Ménétiôs qu'il pousse ses vigoureux coursiers. Patrocle, en le voyant, saute de son char, serre dans sa main gauche son javelot, et de l'autre saisit une pierre luisante, hérissée de pointes, que sa main cache tout entière ; il la lance ensuite avec effort ; elle s'éloigne à peine du but et ne vole pas en vain ; elle frappe au front l'écuyer d'Hector, Cébriôn, qui tient les rênes, et lui fend les sourcils ; l'os ne résiste pas ; ses yeux jaillissent à ses pieds dans la poussière ; comme un plongeur, il tombe hors du char superbe ; la vie aussitôt abandonne ses ossements, et Patrocle en raillant s'écrie : « O dieu ! quel homme agile ! comme il plonge ! que de gens il nourrirait de coquillages en sautant de son navire au fond de la mer, fût-elle houleuse, lui qui, en pleine campagne, plonge si facilement d'un char ! Certes, c'est parmi les Troyens que l'on trouve de bons plongeurs. »

A ces mots, il bondit sur Cébriôn avec l'impétuosité d'un lion qui, dévastant une étable, court recevoir une blessure mortelle et se perd par trop d'ardeur. Ainsi, Patrocle, tu fonds avec fureur sur le corps du guerrier ! Hector aussitôt saute à terre, et les deux héros combattent pour le cadavre. Tels deux lions affamés, dans les montagnes, se disputent avec rage la biche qu'ils ont tuée ; ainsi combattent, pour le bâtard de l'illustre Priam, les deux chefs de la guerre : Patrocle, fils de Ménétiôs, et l'illustre Hector, brûlant l'un et l'autre de se déchirer avec l'airain cruel. Hector prend la tête de son compagnon, et ne lâche point prise ; Patrocle tient les pieds. Les Troyens, les Grecs accourent et engagent une lutte terrible.

Tels, lorsque Euros et Notos s'engouffrent au fond des vallées et de leur choc furieux ébranlent la profondeur des forêts, les hêtres, les frênes, les cornouillers à l'écorce épaisse gémissent et entrelacent leurs énormes rameaux qui se brisent avec fracas : tels les Troyens et les Grecs autour de Cébriôn se heurtent et s'entrégorgent. Nul ne songe à fuir ; les javelines plongent dans les armures, les flèches volent, de nombreux cailloux brisent les boucliers des combattants. Cébriôn cependant couvre de son vaste corps un vaste espace et gît dans un tourbillon de poussière, ne se souvenant déjà plus de son adresse à diriger les coursiers. Tant que le soleil éclaire le milieu du ciel, les traits se croisent des deux parts et les guerriers succombent ; mais

lorsque, déclinant, il indique le moment de délier les bœufs du laboureur, les Grecs l'emportent outre mesure; ils entraînent Cébriôn hors de la mêlée, loin du tumulte, et le dépouillent de ses armes.

Patrocle, méditant encore la ruine des ennemis, fonde sur eux : trois fois il se précipite fougueux comme Mars en poussant des hurlements terribles; trois fois il fait tomber sous ses coups neuf guerriers. Mais lorsque, semblable à une divinité, il s'élance une quatrième fois, alors, ô Patrocle, brillent les dernières lueurs de ta vie! Contre toi Phébus s'avance, terrible, au fort de la violente mêlée. Le héros ne voit point ce dieu qui se cache dans la foule, enveloppé d'un brouillard épais. Phébus s'arrête derrière lui, et, laissant tomber une main pesante, le frappe au dos entre ses larges épaules; les yeux lui tournent convulsivement; Phébus détache de sa tête le casque d'Achille, l'airain résonnant roule sous les pieds des chevaux; la crinière est souillée de poussière et de sang. Il n'était point accoutumé, ce noble casque, à se traîner dans la poudre, mais il couvrait le front et les traits majestueux du divin Achille. Maintenant Jupiter veut qu'Hector le porte aussi sur sa tête, au moment où la mort est près de lui. Le long javelot de Patrocle, grand et solide, se brise entre ses mains; son vaste bouclier glisse à terre avec le baudrier qui le soutient, et le roi Apollon, fils de Jupiter, dépouille le héros de sa cuirasse. Son âme est saisie de stupeur, son beau corps s'affaisse, il s'arrête plein de trouble. Cependant un guerrier dardanien s'approche par derrière, et, de sa javeline d'airain, le blesse entre le deux épaules; c'est Euphorbe, fils de Panthos, qui l'emporte sur ses jeunes compagnons, autant par son agilité, que par son adresse à lancer le javelot et à diriger les coursiers. Déjà, depuis qu'il pousse son char dans les combats, il a précipité de leurs sièges vingt guerriers. C'est lui, ô Patrocle! qui te porte le premier coup, mais il ne te renverse pas. Dès qu'il a ramené sa javeline, il se retire en arrière, et se mêle parmi la foule : Patrocle, sans armes, l'effraye encore, et il n'ose l'affronter. Le fils de Ménétiôs, cependant, accablé par un dieu, blessé par l'airain, recule et cherche derrière ses compagnons à éviter la mort.

Hector, lorsqu'il voit le héros magnanime déjà blessé, le poursuit jusqu'au milieu des rangs, et le frappe au flanc de sa javeline qu'il lui plonge dans les entrailles; il tombe avec fracas, et l'armée des Grecs est saisie de douleur. Tel le lion force un sanglier infatigable, quand ils combattent fièrement sur le sommet des

monts pour un rare filet d'eau, où tous les deux ont voulu boire; mais le lion est de beaucoup le plus robuste, et il dompte enfin le sanglier haletant : ainsi le fils de Priam terrasse de sa javeline l'homicide fils de Ménétiôs, et lui arrache la vie. Hector se glorifiant s'écrie : « Patrocle, sans doute tu croyais dévaster notre ville, tu croyais priver de leur liberté les femmes troyennes, et les conduire sur tes vaisseaux dans les champs de ta patrie. Insensé! c'est pour elles que les fougueux coursiers d'Hector l'entraînent au combat. C'est pour éloigner d'elles le jour de l'esclavage que moi-même j'excelle par ma javeline, parmi les belliqueux Troyens. Toi, sur cette terre, des vautours te dévoreront. Infortuné! à quoi te sert l'amitié du vaillant Achille? Sans doute en te congédiant (lui qui restait sous sa tente), il t'a prodigué ces ordres : « Ne reviens point auprès de moi, brave « Patrocle, ne reviens point vers la flotte, avant d'avoir arraché « de sa poitrine la cuirasse sanglante d'Hector. » Telles étaient sans doute ses paroles, et dans ta folie elles te persuadaient.

— Ah! répond d'une voix éteinte le noble Patrocle, maintenant tu triomphes; le fils de Saturne et Phébus te donnent la victoire. Ces divinités m'ont facilement dompté en me dépouillant de mes armes. Sans elles j'aurais bravé l'effort de vingt guerriers tels que toi; tous eussent succombé, percés par ma javeline. Mais l'inexorable Parque et le fils de Latone m'ont perdu, puis, parmi les hommes, Euphorbe; tu ne m'as porté que le troisième coup. Mais je te le prédis, fais entrer mes paroles en ton âme, tes jours sont comptés; déjà je vois près de toi la mort et le destin violent qui te vaincront par les mains de l'irréprochable Éacide. » Il dit, et les voiles de la mort l'enveloppent; son âme abandonne ses membres et s'envole chez Pluton en pleurant son triste sort, sa force, sa jeunesse.

Il n'est plus, et le fils de Priam l'outrage encore : « Patrocle, pourquoi me prédire mon dernier moment? qui sait si d'abord le fils de Thétis à la belle chevelure ne tombera pas sous mes coups? »

A ces mots il appuie son pied sur le cadavre, en retire sa javeline, et le repousse dans la poussière. Soudain il se précipite contre Automédon, compagnon divin du fougueux Éacide : il brûle de le percer; mais les chevaux immortels, don superbe que les dieux ont fait à Pélée, enlèvent le héros.

CHANT XVII.

Ménélas s'aperçut que Patrocle avait succombé sous les coups des Troyens, au fort du tumulte. Il se porte à travers les premiers rangs, resplendissant d'airain, et marche autour de lui. Ainsi tourne autour de son tendre rejeton, plaintive, ne sachant rien encore de la maternité, la génisse qui vient d'enfanter pour la première fois : de même le blond Ménélas marche autour de Patrocle ; il étend devant lui son javelot, résolu à tuer quiconque viendrait l'assaillir. Cependant le fils de Panthos songe aussi à Patrocle gisant ; il s'arrête près de lui et menace le belliqueux Atride :

« Ménélas, recule, abandonne ce corps, cède-moi ces sanglantes dépouilles. Nul mortel avant moi, parmi les Troyens ou les illustres alliés, n'a frappé de sa javeline le fils de Ménétiôs. Laisse-moi donc recueillir une grande gloire, si tu ne veux que je te perce et que je t'arrache la vie. »

Le blond Ménélas pousse un profond soupir et s'écrie : « Puisant Jupiter, il n'est pas bienséant de se tant glorifier ; la panthère, le lion, le sanglier, si fier de son indomptable force, n'ont pas l'audace des fils belliqueux de Panthos. Cependant, le dompteur de coursiers Hypérénor n'a pas joui longtemps de sa florissante jeunesse, après qu'il m'eut outragé et attendu : il me disait le plus lâche des Achéens, et moi je dis qu'il n'a plus réjoui du bruit de ses pas son épouse chérie et ses vénérables parents. Je briserai de même tes forces si tu me résistes. Crois-moi donc, fuis, cours te cacher dans la foule, renonce à me tenir tête, avant qu'il t'arrive malheur ; l'insensé même se rend à l'évidence d'un fait accompli. »

Euphorbe, loin d'obéir, s'écrie : « Vaillant élève de Jupiter, tu vas maintenant expier la mort de mon frère, dont tu t'enorgueillis. Tu as rendu veuve son épouse dans la chambre de son récent hyménée, et tu as causé à ses parents une tristesse et un

deuil inexprimables; certes, je calmerais la douleur de ces infortunés si, leur portant ta tête et tes armes, je les déposais entre les mains de Panthos et de la vénérable Phrontis. Mais ne tardons pas davantage à nous mettre à l'œuvre, et à éprouver nos armes, soit pour la victoire, soit pour la fuite. »

A ces mots, il frappe l'écu d'Atride; mais il ne peut le rompre, et la pointe s'émousse sur la forte armure. Ménélas ensuite, en invoquant Jupiter, fond le javelot à la main sur Euphorbe qui recule; il l'atteint au-dessous du menton; et, confiant dans la force de son bras, il appuie sur le cou délicat, que l'airain à l'instant traverse. Le Dardanien tombe avec fracas, et sur lui ses armes retentissent; le sang ruisselle sur ses cheveux beaux comme ceux des Grâces, et sur ses tresses que retiennent l'or et l'argent. Tel un jeune plant d'olivier que le laboureur élève en un lieu solitaire, arrosé par une source abondante, beau, plein de sève, caressé par le souffle des vents, est couvert de fleurs fraîches et blanches, quand soudain accourt la tempête qui l'enveloppe de ses tourbillons, le déracine et l'étend sur les sillons fertiles : tel le belliqueux fils de Panthos tombe sous les coups de Ménélas, qui le dépouille de ses armes.

Tels, contre un lion nourri dans les montagnes, fier de sa force, qui fond sur des génisses, enlève la reine du troupeau, brise de ses dents terribles le cou de sa proie, la déchire et hume le sang et les viscères, les chieus et les pâtres poussent au loin de grands cris sans oser l'attaquer, car la pâle terreur les retient : ainsi, parmi les Troyens, nul n'a l'audace d'attaquer le glorieux Ménélas. Alors Atride aurait enlevé facilement les nobles armes du fils de Panthos, si Phébus ne lui eût porté envie. Ce dieu excite Hector, égal au fougueux Mars; il emprunte la figure de Mentès, chef des Ciconiens, et s'adressant au fils de Priam, il lui adresse ces paroles rapides :

« Hector, ainsi maintenant tu cours après ce qu'on ne peut atteindre, après les chevaux du belliqueux Éacide; ils sont difficiles à dompter et à soumettre au joug pour tout autre qu'Achille, né d'une déesse. Cependant Ménélas défend le corps de Patrocle; il vient de tuer Euphorbe et d'éteindre son impétueuse vaillance ! »

Il dit, et rentre dans la foule; une sombre douleur enveloppe les sens d'Hector. Le héros porte ses regards sur les lignes et voit tout à la fois le roi grec détachant les armes d'Euphorbe, celui-ci étendu sur la poussière, et le sang coulant à flots de sa blessure. Aussitôt, couvert de l'airain brillant, il jette des cris

aigus, et s'élance semblable à l'inextinguible feu de Vulcain. Atride entend sa voix retentissante; il gémit et entretient de ces pensées son cœur magnanime :

« Hélas ! si j'abandonne ces belles armes et Patrocle, qui pour ma gloire est ici gisant, j'ai à craindre que quelque fils de Danaüs ne me voie et ne s'indigne contre moi, et si, par honte, je combats le divin Hector et ses compagnons, j'ai à craindre que plusieurs n'entourent un homme seul ; car Hector amène ici tous les Troyens. Mais pourquoi mon cœur hésite-t-il ? quand un guerrier veut, contre une divinité, combattre celui qu'elle honore, bientôt quelque grand fléau fond sur lui. Qui pourrait me blâmer en me voyant reculer devant le fils de Priam, qu'une divinité conduit ? Ah ! si j'entendais la voix d'Ajaj ! Nous reviendrions ensemble, et nous nous souviendrions du combat, même contre un dieu. Pussions-nous rendre au noble Achille le corps de son compagnon chéri ; notre infortune serait plus supportable. »

Pendant qu'il roule ces pensées en son esprit, la colonne troyenne arrive, Hector à sa tête. Ménélas abandonne le cadavre, mais il regarde en arrière. Ainsi, lorsque les pâtres et les chiens chassent d'une étable, à coups de lance et à grands cris, un lion à l'énorme crinière, son cœur vaillant tressaille dans sa poitrine, et il s'éloigne à regret : tel le blond Ménélas s'éloigne de Patrocle, s'arrête et se retourne après avoir rejoint la foule, toujours cherchant du regard le grand Ajax. Bientôt il l'aperçoit à l'extrême gauche, où il raffermir ses compagnons et ranime leur ardeur, car Phébus les a frappés d'une terreur divine. Ménélas vole auprès de lui et l'exhorte en ces termes :

« Ajax, viens, ami, hâtons-nous de combattre pour Patrocle ; puissions-nous rendre au moins au noble Achille son corps dépouillé, car ses armes sont la proie du brillant Hector. »

Ces paroles émeuvent l'âme du belliqueux Ajax, qui, avec Ménélas, court aux premiers rangs. Hector cependant s'est emparé des belles armes de Patrocle ; il l'entraîne pour lui trancher la tête et livrer le corps aux chiens. Mais Ajax s'approche couvert d'un bouclier haut comme une tour. Hector recule, rejoint la foule de ses compagnons, monte sur son char, et ordonne aux Troyens de porter dans Ilion les belles armes, afin qu'elles lui donnent une grande gloire. Ajax étend au-dessus de Patrocle son large bouclier et s'arrête. Comme une lionne autour de ses lionceaux, lorsque les conduisant dans les bois, elle rencontre soudain une troupe de chasseurs, se confie en sa

force et fronce ses sourcils qui voilent à demi ses yeux : ainsi le grand Ajax protège le héros. A ses côtés se tient le brave Ménélas, ayant en l'âme une affliction toujours croissante.

Cependant Glaucos, fils d'Hippoloque, chef des Lyciens, lance à Hector des regards indignés, et lui adresse ces durs reproches :

« Hector, noble en apparence, tu laisses beaucoup à désirer dans les batailles ; certes tu as sans raison une bonne renommée, car tu prends aisément la fuite ! Réfléchis donc comment, avec les Troyens seuls, tu sauveras tes remparts, car nul des Lyciens ne prétend plus longtemps combattre autour d'Illion, puisqu'on ne leur sait point gré de ce qu'ils luttent sans relâche contre de vaillants ennemis. Malheureux ! comment, dans la mêlée, sauverais-tu un guerrier obscur, lorsque tu as laissé en proie aux Argiens Sarpédon, ton hôte et ton auxiliaire, lui qui durant sa vie fut ta sauvegarde et celle de ta ville ? Et tu n'as pas eu le courage de le préserver des chiens. Si dès maintenant les guerriers lyciens veulent m'en croire, nous retournerons dans nos demeures, et bientôt l'on verra luire le dernier jour de Troie. Ah ! si tes compagnons portaient un cœur intrépide, s'ils étaient animés de la confiance de guerriers combattant pour leur patrie, soudain nous entrainerions Patrocle, nous l'enlèverions du champ de bataille, nous ferions entrer son cadavre dans la vaste ville du roi Priam. Alors les Argiens s'empresseraient de nous rendre les belles armes de Sarpédon, et nous le ramènerions dans Troie. Songe que le héros tué était l'ami du plus brave des Achéens, du chef d'hommes vaillants ; mais tu n'oses t'arrêter devant le magnanime Ajax ; tu crains de le voir de tes yeux, durant les batailles, et de te mesurer avec lui, car il est plus vaillant que toi.

— Glaucos, répond Hector en lui lançant un regard indigné, pourquoi, tel que tu es, parles-tu avec arrogance ? Hélas ! je te croyais le plus prudent des guerriers qui habitent la fertile Lycie, et maintenant à cause de ton langage je trouve à redire à ton esprit. Tu prétends que je n'ai point tenu tête au grand Ajax. Je n'ai jamais redouté ni les batailles, ni le bruit des coursiers ; mais toujours la pensée de Jupiter prévaut, il met en fuite l'homme le plus vaillant que lui-même a poussé au combat, et lui ravit facilement la victoire. Ami, viens, reste auprès de moi et vois-moi à l'œuvre ; vois si, à la face du jour, je serai, comme tu l'as dit, sans courage, ou si je saurai repousser celui des fils de Danaüs, fût-ce le plus vaillant, qui voudrait défendre Patrocle. »

Il dit, et d'une voix tonnante il encourage les Troyens :
 « Troyens, enfants de Dardanos, valeureux Lyciens, soyez hommes; amis, souvenez-vous de votre impétueuse valeur, tandis que je vais revêtir les belles armes d'Achille, dont j'ai dépouillé le vaillant Patrocle. »

A ces mots, Hector s'éloigne de l'ardent combat, en courant de ses pieds rapides après ses compagnons. Il les rejoint à peu de distance, comme ils portent dans Ilion les belles armes d'Achille. Alors il s'arrête hors du champ de bataille, et il change d'armure, ordonnant aux Troyens belliqueux d'emporter dans la ville ses propres armes, tandis qu'il revêt les armes impérissables d'Achille, don précieux que jadis les immortels firent à Pélée. Ce héros, accablé d'ans, les donna à son noble fils, qui ne doit point les porter jusqu'à la vieillesse.

Lorsque Jupiter le voit à l'écart, couvert des armes du divin Éacide, il secoue la tête, et entretient son cœur magnanime de ces pensées :

« Infortuné! la mort n'est point avec ton esprit, et cependant elle est près de toi; tu revêts l'armure impérissable d'un héros que redoutent tous les guerriers; mais, si tu as immolé son compagnon vaillant et doux, tu n'as point toi-même, et selon la convenance, enlevé ces armes de la tête et du sein de Patrocle. Cependant je veux t'accorder une grande victoire pour prix de ta vie, car tu ne retourneras plus dans ton palais; Andromaque ne recevra pas de tes mains les armes du fils de Pélée. »

A ces mots, le fils de Saturne fait de ses noirs sourcils un signe de promesse; l'armure s'adapte aux membres d'Hector; l'horrible Mars s'empare de lui; son sein est rempli de force et de vaillance. Il rejoint à grands cris les illustres auxiliaires, et il leur apparaît à tous resplendissant sous les armes du fils de Pélée. Soudain il les encourage, et s'adressant à chacun des chefs : Mesthlès, Glaucos, Médon, Thersiloque, Astéropée, Disénor, Hippothoos, Phorcys, Chromios et l'augure Ennome, il prononce ces paroles rapides :

« Tribus nombreuses des auxiliaires nos voisins, prêtez-moi une oreille attentive. Ce n'est pas par besoin ou désir d'une vaine multitude que je vous ai attirés chacun de votre ville, mais pour qu'avec moi vous défendiez de bon cœur, contre les Grecs belliqueux, nos femmes et nos enfants. Dans cette pensée, j'épuise les peuples pour vous nourrir et vous faire des présents, et j'accrois votre courage. Que tout homme donc marche droit à l'ennemi, qu'il périsse ou se sauve. Telle est la loi de la

guerre. Celui de vous qui entrainera vers Ilion le corps de Patrocle, et qui fera reculer Ajax, je lui donnerai la moitié des dépouilles ; l'autre moitié sera pour moi ; sa gloire égalera la mienne. »

Il dit : les Lyciens serrent les rangs, tendent leurs javelines, fondent sur les fils de Danaüs. Tous, au fond de leur cœur, espèrent arracher le cadavre malgré le fils de Télamon. Les insensés ! combien des leurs vont expirer sur Patrocle ! Ajax cependant s'adresse à Ménélas :

« Ami, élève de Jupiter, n'espérons pas survivre à cette bataille. Ce n'est plus pour Patrocle, qui bientôt repaîtra dans Troie les chiens et les vautours, que maintenant il faut craindre, mais pour ma tête et pour la tienne. Vois Hector, cette nuée de la guerre, il va tout envelopper ; sans doute notre dernier jour luit ; crois-moi donc, appelle les plus vaillants des Grecs ; puissent-ils entendre ta voix ! »

Il dit : Ménélas s'empresse de lui obéir, il convoque à grands cris les Achéens :

« Amis, rois et chefs des Grecs, vous qui buvez du vin aux festins publics des Atrides, et commandez notre armée, vous qui tenez de Jupiter vos honneurs et votre gloire, il m'est difficile de vous reconnaître, tant est violente l'ardeur de ce combat ; accourez de vous-mêmes, hâtez-vous ; que votre cœur s'indigne de ce que Patrocle va devenir le jouet des chiens de Troie. »

Il dit : et l'agile fils d'Oïlée, le premier, l'entend et accourt au milieu du tumulte ; Idoménée, Mériion le suivent. Mais qui pourrait rappeler les noms des héros qui, après eux, s'élancent et raniment le combat ? Les Troyens toutefois, les rangs serrés, poussent en avant ; Hector marche à leur tête. Comme à son embouchure un fleuve issu de Jupiter lutte en frémissant contre les vagues immenses, tandis qu'à l'entour les rivages élevés mugissent et rejettent les flots qui les frappent : aussi bruyants les Troyens marchent à grands cris. Mais les Grecs n'ont qu'une âme ; ils se pressent immobiles autour de Patrocle ; leurs boucliers d'airain leur servent de rempart. Cependant le fils de Saturne répand, sur leurs casques étincelants, un brouillard épais. Le fils de Ménétiôs lui était cher lorsqu'il respirait sous la tente d'Achille ; il lui eût été odieux de l'abandonner en proie aux chiens d'Ilion, et il excite ses compagnons à le défendre.

Les Troyens repoussent d'abord les Grecs, qui reculent en

désordre et abandonnent le cadavre ; toutefois, quel que soit le désir des vainqueurs, leurs javelines n'atteignent personne. Aussitôt, ils entraînent le corps ; mais les Achéens ne s'éloignent qu'un moment, car Ajax qui, après Achille, les surpasse tous en beauté comme en courage, ne tarde pas à les ramener. Il s'élance droit aux premiers rangs. Tel un sanglier furieux, que poursuivent dans les montagnes des chiens et des chasseurs, les disperse sans peine, lorsqu'il rebrousse brusquement au fond des halliers : ainsi l'illustre Ajax, fils du noble Télamon, attaque et dissipe les phalanges troyennes, comme elles se ruent autour de Patrocle, brûlant de l'enlever dans Iliou, et de remporter la victoire.

Le fils illustre du Pélasge Léthos, Hippothoos a passé son boudoir autour des pieds du héros, et il l'entraîne à travers la violente mêlée, car il désire plaire à Hector et aux Troyens. Le malheur ne tarde pas à fondre sur lui, et malgré leurs vœux, ses compagnons ne peuvent l'en préserver. L'intrépide fils de Télamon bondit à travers la foule, et porte un coup de javeline sur son casque d'airain ; le trait, poussé par une main robuste, fend l'armure aux crins ondoyants, et sur le frêne la cervelle sanglante s'écoule de la plaie. Les forces du guerrier l'abandonnent, ses mains laissent retomber à terre les pieds du noble Patrocle, et lui-même gît étendu sur le cadavre, loin de la fertile Larisse. Il ne rendit pas à son père, à sa mère chérie, le prix de leurs soins ; et son âge fut de courte durée, tranché par le javelot du magnanime Ajax. Hector alors lance au vainqueur son javelot étincelant ; mais celui-ci l'a vu : il se détourne et évite à peine le trait acéré, qui atteint à la gorge le vaillant Schédios, fils d'Iphite, le plus brave des Phocéens. Il habitait, dans l'illustre Panope, de vastes palais, et régnait sur des peuples nombreux. La pointe d'airain le frappe à la clavicule et ressort au-dessus de l'épaule ; il tombe avec fracas, et sur lui ses armes retentissent. Ajax, au même instant, frappe au flanc le fils belliqueux de Phéonops, Phorcys, qui défend Hippothoos ; l'airain brise sa cuirasse, déchire ses chairs, et entraîne ses entrailles ; le héros tombe dans la poudre, ses mains pressent la terre. Le premier rang des Troyens recule, et avec eux l'illustre Hector. Les Argiens jettent un grand cri, et entraînent, avec leurs morts, Phorcys et Hippothoos, qu'ils dépouillent de leurs armes.

Alors les Troyens, devant les Grecs belliqueux, auraient fui jusque dans Iliou, vaincus par leur mollesse ; et les Argiens,

malgré la volonté de Jupiter, auraient forcé la victoire, par leur vaillance et leur vigueur, si Apollon lui-même n'eût excité Énée, sous la figure du héraut Périphas, fils d'Épyte. Serviteur du vieillard Anchise, Périphas aussi est parvenu à la vieillesse, sachant donner de bons conseils. Phébus prend sa ressemblance et s'écrie :

« Énée, comment, même malgré une divinité ennemie, sauveriez-vous Ilion ? En imitant d'autres hommes que j'ai vus jadis, confiants en leur force, en leur nombre, en leur courage, quoique commandant une armée craintive. C'est à vous plutôt qu'aux Grecs que Jupiter a promis la victoire, et vous fuyez, et vous n'osez combattre ! »

Il dit : Énée le regarde en face, et reconnaît le dieu qui lance au loin les traits. Aussitôt il s'adresse à Hector d'une voix terrible :

« Hector, et vous chefs des Troyens et des alliés, quelle honte ! vous fuyez jusque dans Ilion, devant les belliqueux Achéens, et l'un des immortels, à l'instant, me révèle que Jupiter, arbitre souverain des combats, est notre auxiliaire. Précipitons-nous donc sur les Grecs ; ne souffrons pas qu'ils emportent paisiblement Patrocle du côté des vaisseaux. »

A ces mots, il s'élance hors des rangs ; les Troyens se retournent et tiennent tête à leurs ennemis. Énée alors terrasse d'un coup de javeline Liocrite, fils d'Arisbas, compagnon de Lycomède, celui-ci ému de pitié, accourt près de lui, lance son javelot étincelant, frappe au foie, sous le diaphragme, Apisaon, fils d'Hippasis, et soudain fait fléchir ses genoux. Il était venu de la fertile Péonie, et, dans les batailles, il se signalait auprès du martial Astéropée. Celui-ci ému de pitié, à cause de sa chute, s'élance résolu à combattre les Grecs. Mais il ne le peut ; ceux qui sont autour de Patrocle se font un rempart de leurs boucliers, et tendent en avant leurs javelines. Ajax parcourt les lignes, et ne cesse d'enflammer leur courage. « Ne reculez point, s'écrie le héros, ne vous éloignez pas de Patrocle ; gardez-vous de lutter hors des rangs ; protégeons le cadavre et combattons de près. » Tels sont les ordres du grand Ajax. Cependant la terre ruisselle de sang, jonchée des morts qui tombent des deux parts. Les Troyens, les généreux alliés succombent, et les Grecs ne se défendent point sans pertes ; mais ils périssent en plus petit nombre, car ils n'oublient point de se prêter un appui mutuel, et en se serrant, ils éloignent la mort.

Tandis qu'ils combattaient ardents comme le feu, on aurait

pu croire que le soleil et la lune étaient anéantis : un brouillard épais enveloppait l'étroite arène où les héros soutenaient la bataille , autour du fils de Ménétiôs. Les autres combattants, Troyens et Grecs , étaient mollement engagés , sous un ciel serein ; au-dessus de leurs têtes, le soleil brillait d'un vif éclat, et pas une nuée ne se voyait au-dessus de la plaine ni sur les montagnes. Ils s'attaquaient donc par intervalles , évitant de part et d'autre les traits meurtriers , et séparés par une large distance. Au centre seulement planaient les douleurs, l'obscurité, le carnage ; et les braves étaient déchirés par l'airain. Deux guerriers illustres, Thrasymède et Antiloque, ignoraient encore la mort de l'irréprochable Patrocle. Ils le croyaient plein de vie , promenant sa fureur contre les Troyens, pendant qu'eux-mêmes se bornaient à prévenir la fuite et la mort de leurs compagnons, et combattaient de loin, fidèles aux ordres que leur avait donnés Nestor, au sortir du camp. Mais, autour du vaillant compagnon du fougueux Éacide, l'affreuse lutte se prolonge jusqu'au déclin du jour ; les guerriers sont accablés de fatigue ; une sueur abondante, toujours renouvelée , souille leurs membres et leur visage. Tels des serviteurs à qui leur maître commande de tendre la peau imprégnée de graisse d'un énorme taureau, la prennent, se placent en cercle, loin les uns des autres, et la tirent avec effort ; bientôt l'humeur légère s'écoule, la graisse pénètre à mesure que l'on tire, et le cuir est enfin tendu : ainsi tour à tour les phalanges rivales entraînent le cadavre dans un étroit espace, tantôt d'une part, tantôt d'une autre. Les Troyens espèrent l'emporter dans Ilion, les Grecs le ramener près de leur flotte. Ils s'entre-choquent avec une fureur sauvage. Mars, dieu des armées, Minerve en furie eussent applaudi à leur vaillance.

Tel est le rude labeur que, ce jour-là, Jupiter inflige aux héros et aux coursiers autour de Patrocle. Le noble Achille cependant ne savait rien de son ami qui déjà n'était plus, tant le combat, s'éloignant des vaisseaux, s'était rapproché des remparts de Troie. Loin de soupçonner sa mort, il s'attendait à le voir reparaitre dès qu'il aurait touché aux portes de Scées ; car il n'espérait pas que Patrocle pût sans lui, ni même avec lui, renverser la grande Ilion. Il n'ignorait point la volonté de Jupiter : souvent sa mère en secret la lui avait révélée ; mais, en ce moment, elle se gardait de lui apprendre le terrible malheur qui venait de s'accomplir : la mort de son compagnon le plus chéri.

Les héros n'abandonnent point le cadavre ; la javeline en arrêt, ils se chargent sans relâche et s'entre-tuent. Les Grecs cuirassés d'airain s'encouragent mutuellement par ces paroles :

« Amis, quelle honte pour nous de retourner vers la flotte ! Ah ! que plutôt la terre ici nous engloutisse ! Périßons tous plutôt que de permettre aux Troyens d'entraîner Patrocle dans Iliou, et de remporter la victoire. »

De leur côté les magnanimes Troyens se disent entre eux : « Amis, dussions-nous tous ensemble être terrassés par la Parque autour de ce guerrier, que nul parmi nous n'abandonne le combat. » Telles sont leurs paroles, elles entretiennent leur ardeur.

Tandis qu'ils luttent avec fureur, un fracas de fer monte, a travers l'inépuisable éther, jusqu'au ciel d'airain.

Les chevaux d'Éacide pleuraient, loin du combat, depuis le moment où ils avaient compris que leur guide accoutumé était tombé dans la poussière, sous les coups de l'homicide Hector. Vainement le vaillant fils de Diorès, Automédon, les excite, tantôt en les frappant avec son fouet léger, tantôt en leur adressant des paroles caressantes ou des menaces ; ils refusent soit de se porter dans la mêlée, soit de retourner vers la flotte sur les rives de l'Hellespont, et restent immobiles comme la colonne qui s'élève sur le tombeau d'un guerrier ou d'une femme illustre. C'est ainsi qu'ils se tiennent attelés au char magnifique, la tête penchée jusqu'à terre ; des larmes brûlantes s'échappent de leurs paupières, et coulent sur le sable, tant ils regrettent Patrocle ! Leur riche crinière est souillée, et flotte en cercle autour du joug qui les réunit. Le fils de Saturne voit ces pleurs, son âme est émue de pitié ; il secoue la tête, et entretient son magnanime cœur de ces pensées :

« Malheureux ! pourquoi les dieux vous ont-ils donnés à Pélée, roi mortel, vous que ne doivent atteindre ni la vieillesse, ni la mort ? Est-ce pour que vous connaissiez aussi les affections des humains ? Certes, il n'est rien de plus infortuné que l'homme parmi tout ce qui respire et se meut sur la terre ! Mais Hector ne montera point le char magnifique que vous entraînez ; je ne le souffrirai pas ; n'est-ce pas assez qu'il ait revêtu l'armure d'Achille, et qu'il s'en glorifie ? Amis, je vais donner, à vous la volonté d'obéir à Automédon, et à vos genoux la force de le conduire sain et sauf loin du péril ; aux Troyens, j'accorde la gloire de reporter le carnage vers la flotte, jusqu'à ce que le soleil fasse place aux ténèbres sacrées de la nuit. »

Il dit, et donne aux coursiers une vigueur divine; ils secouent la poudre de leurs crinières, et font voler le char rapide entre les deux armées. Du haut de son siège, Automédon, malgré sa douleur, combat en les poussant; tel un vautour s'élance sur un troupeau d'oies. Tantôt il évite facilement les rangs ennemis, tantôt il se plonge facilement dans l'épaisse mêlée, et la poursuit; mais lorsqu'il a mis les hommes en déroute il ne peut les immoler. Comment seul, sur le char sacré, eût-il à la fois retenu les rênes et lancé le javelot? Enfin un de ses compagnons l'aperçoit : c'est Alcimédon, fils de Laërce et petit-fils d'Émon.

« Automédon, dit-il en s'arrêtant près du char, quel dieu trouble ton esprit, et t'inspire un dessein insensé? tu combats seul aux premiers rangs! Hélas! ton noble compagnon a succombé, et le divin Hector se glorifie revêtu des armes d'Éacide!

— Alcimédon, répond le fils de Diorès, quel autre que toi, parmi les Grecs, eût pu dompter des coursiers immortels? Patrocle seul, lorsqu'il était plein de vie; mais il est maintenant au pouvoir de la Parque et de la Mort. Viens donc prendre le fouet et les rênes, je mettrai pied à terre et lancerai mon javelot. »

Il dit : Alcimédon, monté sur le char rapide, saisit le fouet et les rênes; Automédon descend; l'illustre Hector s'en aperçoit et il adresse ces paroles à Énée :

« Fils d'Anchise, je vois les coursiers du fougueux Éacide accourir dans la mêlée, guidés par des mains inhabiles. Sans doute je m'en rendrais maître, si en ton âme tu voulais me seconder; précipitons-nous sur ces guerriers, ils n'oseront point nous attendre pour combattre. »

Énée consent, et les deux héros s'élancent en couvrant leurs épaules de solides boucliers de cuir de bœuf revêtu de lames d'airain. Chromios et le divin Arétos les accompagnent. Ils espèrent, en leur âme, tuer les deux Myrmidons et ravir leurs superbes coursiers. Les insensés! ils ne doivent point revenir sans perte. Automédon implore Jupiter, et le sein plein de valeur, il dit à son compagnon fidèle :

« Alcimédon, retiens ces chevaux près de moi, que mes épaules sentent leur haleine; je ne pense pas que la fureur du fils de Priam s'apaise avant que, nous ayant tués, il ait pris les chevaux d'Achille et dispersé les Grecs, ou que lui-même aux premiers rangs tombe entre nos mains. » Il dit, puis il appelle les Ajax et Ménélas :

« Ajax, chefs des Argiens, Ménélas, confiez Patrocle aux plus vaillants, qu'ils le protègent, qu'ils contiennent les lignes ennemies ; et vous, détournez loin de nous, qui sommes vivants, le terme fatal. C'est sur nous qu'Hector, Énée et les plus braves des Troyens vont faire tomber le poids de la guerre. Mais notre sort est entre les mains des dieux. Je me confie en Jupiter, et je lance mon javelot. »

A ces mots il brandit et lance une longue javeline ; elle frappe le bouclier d'Arétos qui ne l'arrête pas ; l'airain le traverse, perce le baudrier et pénètre dans les flancs du héros.

Lorsqu'un homme alerte, tenant une hache aiguisée, frappe au-dessus des cornes un bœuf superbe, le nerf est tranché, la victime fait un bond et tombe : tel Arétos bondit et tombe à la renverse, le trait frémit dans ses entrailles, ses forces s'évanouissent. Hector aussitôt fait voler contre Automédon son javelot étincelant. Celui-ci le voit, se penche en avant et évite le long frêne qui, au-dessus de ses épaules, pénètre dans le sol et vibre jusqu'à ce que l'impétueux Mars ait épuisé la force qui l'anime. Les deux héros, le glaive à la main, se seraient jetés l'un sur l'autre ; mais les Ajax les séparent, accourant furieux, au travers de la mêlée, à la voix de leur compagnon. Alors Hector, Énée, le divin Chromios reculent quelque peu effrayés, et abandonnent Arétos, étendu, le sein déchiré. Automédon, égal au fougueux Mars, le dépouille de ses armes et, se glorifiant, s'écrie :

« Certes, j'ai maintenant un peu soulagé mon cœur du chagrin de la mort de Patrocle, quoique celui-ci ne le vaille pas. »

Il dit, place sur le char les dépouilles sanglantes, et monte lui-même, les pieds et les mains souillés de sang, semblable au lion qui vient de dévorer un taureau.

La violence de la lutte se reporte vers Patrocle, amère, pleine de larmes. Minerve descend du ciel pour entretenir le combat ; c'est Jupiter qui l'envoie, son cœur hésite et il veut maintenant encourager les Grecs. Tel s'étend sur les cieux un arc-en-ciel pourpré, signe de guerre ou des froides tempêtes qui interrompent sur la terre le travail des humains, et contristent les troupeaux : ainsi, la déesse, enveloppée d'un nuage épais, se glisse parmi les Argiens et ranime leur ardeur. Elle emprunte la figure et l'infatigable voix de Phénix, et, rencontrant le vaillant Ménélas, elle l'excite et lui dit :

« Ménélas, quelle honte, quel opprobre pour toi, si les chiens agiles se disputent sous les murs d'Ilion le fidèle com-

pagnon d'Éacide ! C'est donc à toi de montrer une constance inébranlable et d'encourager toute l'armée. »

Ménélas lui répond : « Vénérable Phénix, ô mon père, si Minerve soutenait mes forces, si elle écartait cette impétueuse nuée de traits, sans doute ma constance serait inébranlable, et je protégerais Patrocle, car en mourant il a cruellement affligé mon âme. Mais Hector a la force terrible du feu, ses armes d'airain ne cessent point de répandre le carnage, et c'est à lui que Jupiter accorde la victoire. »

Il dit : et la déesse se réjouit de ce qu'il l'invoque la première parmi les immortels. Aussitôt, elle anime ses genoux et ses épaules d'une force invincible; elle lui inspire l'audace d'une mouche qui, toujours chassée, s'obstine toujours à mordre, car le sang humain lui est doux. Telle est l'ardeur dont la poitrine du héros est remplie. Il s'approche de Patrocle et lance son javelot étincelant. Parmi les Troyens combattait le fils d'Éétion, Podès, homme opulent et brave; Hector surtout l'honorait : c'était son compagnon et son convive chéri. Comme il s'empresse de fuir, le trait du blond Ménélas perce son baudrier, et pénètre dans ses flancs; il tombe avec fracas. Atride aussitôt l'entraîne vers la foule des Argiens.

Cependant Apollon aborde Hector et l'encourage; il a pris la figure de Phœnops, fils d'Asios, demeurant dans Abydos et le plus aimé des hôtes du fils de Priam. Semblable à ce héros, le dieu s'écrie : « Hector, quel Argien penses-tu désormais effrayer, si tu fuis devant Ménélas, jusqu'à ce jour guerrier peu redoutable ? Maintenant il enlève seul des rangs troyens le corps de ton compagnon fidèle, du vaillant Podès, fils d'Éétion, qu'il vient d'immoler parmi les premiers combattants. »

Il dit : un sombre nuage de douleur enveloppe les sens du héros. Hector s'élance hors des lignes, revêtu de l'airain étincelant. A ce moment, le fils de Saturne, saisissant l'égide aux franges d'or, polie comme le marbre, couvre de nuées les cimes de l'Ida; puis il lance la foudre, tonne avec fureur, agite son bouclier, donne la victoire aux Troyens, et met les Grecs en déroute.

Le Béotien Pénélee est le premier à fuir; comme toujours, il tourne le front devant l'ennemi, quand Polydamas accourt, lui porte un coup de javeline, effleure l'épaule et laboure les chairs jusqu'à l'os. Cependant Hector approche, la pique au poing, déchire la main de Léitos, fils du magnanime Alec-tryon, et le met hors de combat; Léitos s'éloigne en regardant

de toutes parts; il n'espère plus se servir de son bras, ni tenir sa javeline pour combattre les Troyens. Hector le poursuit, brûlant de l'atteindre encore, lorsque Idoménée lui porte un coup de javelot à la poitrine. Mais, au-dessous de la pointe d'airain, le long frêne se brise. Les Troyens poussent un cri; Hector à l'instant fait voler son javelot sur le fils de Deucalion, qui se tient debout sur son char; le trait s'écarte à peine et atteint Cœranos, écuyer de Mérion, qu'il a suivi des superbes remparts de Lyctos. Idoménée est sorti du camp à pied, et sa mort eût donné aux Troyens une grande gloire, si Cœranos ne lui eût bientôt amené des coursiers rapides; il le sauve, il éloigne son jour fatal, mais lui-même perd la vie sous les coups de l'homicide Hector. Le javelot le frappe entre l'oreille et la mâchoire; la pointe brise ses dents et tranche sa langue; il roule du char et laisse tomber les rênes. Mais Mérion se penche, se hâte de les saisir, et dit à Idoménée : « Fouette maintenant jusqu'à la flotte; tu le vois, il n'est plus de victoire pour les Argiens. »

Il dit : et le roi pousse ses superbes coursiers vers les navires; car la terreur est tombée en son âme. Ménélas et le magnanime Ajax comprennent aussi que Jupiter donne aux Troyens la victoire jusque-là indécise. Le noble fils de Télamon, le premier, prononce ce discours :

« Amis, l'insensé même reconnaîtrait que Jupiter seconde les Troyens. Tous leurs traits portent; qu'ils partent d'une main vaillante ou d'une main sans vigueur; Jupiter les dirige. Les nôtres volent vainement et se perdent sur le sable. Examinons donc ce qu'il y a de mieux à faire pour entraîner le corps et combler de joie, par notre retour, nos compagnons chéris. Ils s'affligent sans doute en nous voyant dans cette mêlée terrible; ils n'espèrent pas que la fureur d'Hector s'arrête avant que ses mains invincibles aient assailli nos noirs vaisseaux. N'est-il point parmi nous un messager rapide, pour courir auprès du fils de Pélée? Car je pense qu'il ne sait pas encore la funeste nouvelle : la mort de son compagnon chéri. Hélas ! dans l'affreuse obscurité qui enveloppe les guerriers et les chars, je ne puis distinguer celui que je désire. Puissant Jupiter, délivre les Grecs de ce sombre brouillard; rends-nous la douce lueur du jour; permets que nous puissions voir de nos yeux; faisons périr à la lumière, puisqu'il te plait que les Argiens périssent. »

Il dit : et le père des dieux, touché de ses larmes, soudain

dissipe l'obscurité; le brouillard fuit, le soleil rayonne, le champ de bataille entier resplendit; alors Ajax dit à Ménélas :

« Maintenant, Ménélas, cherche parmi les vivants Antiloque, fils du magnanime Nestor; qu'il coure jusqu'au vaillant Achille; qu'il lui apprenne que son compagnon le plus cher a succombé. »

Il dit : le fils d'Atrée, prompt à lui obéir, s'élance. Tel un lion est chassé d'une étable à bœufs par les chiens et les pâtres; ils ont veillé toute la nuit pour l'empêcher de se repaître de la graisse de leur bétail, et quoiqu'il se soit élancé, avide de chairs, il n'a point réussi; il a été repoussé par une grêle de traits et de torches enflammées, qu'ont lancés des mains audacieuses; enfin il en frémit, et, malgré sa rage, il s'éloigne à l'aurore, le cœur plein de tristesse : tel s'éloigne à regret de Patrocle le vaillant Ménélas, après avoir fait nombre d'exhortations à Mériion et aux Ajax : car il tremble que les Grecs ne prennent la fuite et ne le laissent en proie aux ennemis.

« Ajax, dit-il, chefs des Grecs, et toi Mériion, n'allez pas, en ce moment, oublier quelle fut la bonté de l'infortuné Patrocle; tant qu'il respira, il fut pour nous plein de douceur. Hélas! il est maintenant au pouvoir de la Mort et de la Parque. »

Il dit, et court, embrassant de son regard toute la plaine. Tel l'aigle, qui, dit-on, a de tous les oiseaux du ciel l'œil le plus pénétrant, aperçoit du plus haut des airs le lièvre blotti sous un buisson touffu, fond sur lui, le saisit rapidement et lui arrache la vie : ainsi, divin Atride, tes yeux se tournent de toutes parts sur les groupes de tes nombreux compagnons; tu cherches à reconnaître si le fils de Nestor est encore parmi les vivants. Le héros l'aperçoit enfin à l'extrême gauche de l'armée, où il raffermir les Grecs et les excite à combattre. Le blond Ménélas y court, et lui dit :

« Antiloque, viens auprès de moi; viens apprendre une funeste nouvelle. Pourquoi faut-il que de tels malheurs arrivent? Sans doute tu as compris que Jupiter nous accable de fléaux et que la victoire est aux Troyens. Le plus vaillant des Grecs, Patrocle, est mort, et de cruels regrets sont réservés aux fils de Danaüs! Ami, vole vers Achille, dis-lui qu'il se hâte de sauver son cadavre dépouillé, car ses armes sont la proie du brillant Hector. »

A ces mots, Antiloque frémit; il demeure muet, ses yeux sont gonflés de larmes, les sanglots arrêtent sa voix; mais il ne néglige point l'ordre de Ménélas. Il s'élance et confie ses

armes à son compagnon Laodocos, qui a dirigé près de lui ses vigoureux coursiers. Bientôt ses pieds agiles volent loin du champ de bataille, et, fondant en larmes, il porte au fils de Pélée le funeste message.

Ton courage se refuse, ô Ménélas ! à rester parmi ses compagnons affligés, et à remplacer Antiloque que regrettent vivement les Pyliens. Mais Atride place à leur tête le divin Thrasy-mède, et lui-même a hâte de défendre Patrocle ; il ne s'arrête qu'auprès des Ajax, et il leur dit :

« Je viens d'envoyer vers la flotte, au fougueux Achille, le rapide Antiloque. Mais je doute que, malgré sa colère contre Hector, le fils de Pélée vienne à notre secours. Peut-il, sans armure, combattre les vainqueurs ? C'est donc à nous d'examiner ce que nous avons de mieux à faire pour entraîner le corps, et pour éviter le destin et la sombre mort, en nous éloignant nous-mêmes du tumulte des Troyens. »

Le grand Ajax répond : « Tu parles selon la sagesse, illustre Ménélas ; baisse-toi vite avec Mériôn, prenez le corps de Patrocle, et portez-le promptement hors de la mêlée. Derrière vous, le fils d'Oïlée et moi, nous résisterons au divin Hector et aux Troyens ; nous portons tous deux le même nom, nous avons un même courage, et déjà, rivalisant de constance, nous avons soutenu l'un auprès de l'autre la fureur de Mars. »

Il dit : les deux héros, de leurs bras, soulèvent le cadavre et l'emportent. A cette vue les Troyens poussent de grands cris et se précipitent, semblables à des chiens qui, devant de jeunes chasseurs, se jettent avec fureur sur un sanglier blessé, et courent sur ses traces prêts à le dévorer ; mais lui, fier de sa force, rebrousse ; alors tous reculent, et, se culbutant les uns les autres, s'enfuient : de même les Troyens les serrent de près en foule, et les poursuivent à coups de glaives et de javelots à deux pointes. Mais lorsque les Ajax se retournent contre eux et s'arrêtent, ils changent de couleur, nul n'ose sortir des rangs pour combattre, et enlever le cadavre.

Ainsi, Mériôn et Ménélas entraînent avec ardeur le corps du côté des vaisseaux. Cependant le combat s'anime sur leurs pas, atroce, semblable à un impétueux incendie qui envahit une cité, demeure des humains, et la consume soudainement ; les maisons alors s'affaissent dans les flammes immenses, et le vent à l'entour mugit. Ainsi, l'horrible fracas des chars et des guerriers poursuit les Grecs dans leur retraite. Tels, avec effort, accablés de fatigue, inondés de sueur, des mulets, revêtus d'une force

invincible, traînent, du haut des montagnes, au travers d'un âpre sentier, les poutres et les larges planches dont on veut construire un vaisseau : tels les deux héros entraînent le corps avec ardeur. Derrière eux, les Ajax contiennent les ennemis. Comme un tertre boisé qui s'élève au milieu de la plaine contient les flots gonflés d'un fleuve, et, en résistant à la force du torrent, lui donne un autre cours : ainsi, les Ajax derrière l'armée répriment les Troyens. Ceux-ci cependant ne se lassent point de les poursuivre, et surtout, parmi eux, Énée et l'illustre Hector. Comme une nuée d'étourneaux ou de geais au cri plaintif fuient à la vue de l'épervier, terreur des petits oiseaux, qui fond sur eux et les menace de la mort : de même, les Grecs, poussés par Hector et le fils d'Anchise, s'éloignent en jetant de grands cris, et oublient de combattre. Les bords et le fond du fossé sont jonchés de belles armes que laissent échapper les mains des fuyards : mais les guerriers ne touchent pas encore au terme de cette terrible bataille.

CHANT XVIII.

Tandis qu'ils combattaient ainsi, semblables à la flamme, Antiloque, messenger rapide, parvint auprès du fils de Pélée, et le trouva devant ses superbes navires, songeant, en son âme, à ce qui était accompli ; en gémissant, il disait à son cœur magnanime : « Hélas ! pourquoi les Grecs, repoussés vers la flotte, fuient-ils en désordre à travers la plaine ? Les dieux vont-ils réaliser les cruels soucis de mon âme, ainsi qu'autrefois me l'a prédit ma mère, en m'apprenant que, moi vivant encore, le plus brave des Myrmidons, frappé par les Troyens, quitterait la lumière du soleil ? Ah ! sans doute, déjà le vaillant fils de Ménétiôs est mort ! L'infortuné ! ne lui avais-je point ordonné de rentrer dans le camp dès qu'il aurait éteint le feu ennemi, et de ne point combattre Hector ! »

Comme il roule ces pensées en son esprit, en son âme, le fils de l'illustre Nestor, versant des larmes brûlantes, arrive et lui apporte le terrible message.

« O fils de Pélée, quelle funeste nouvelle tu vas entendre ! Pourquoi faut-il que de pareils malheurs arrivent ? Patrocle est mort ! on combat autour de son corps dépouillé, car ses armes sont la proie du brillant Hector ! »

Un sombre nuage de douleur enveloppe le héros. De ses deux mains, il prend de la cendre mêlée de suie, la répand sur sa tête et souille son gracieux visage. La poussière noire s'attache à ses vêtements parfumés. Bientôt, il arrache sa belle chevelure, se roule de désespoir, et de son grand corps couvre un vaste espace. Les captives conquises par son bras et par celui de Patrocle, l'âme navrée, accourent hors des tentes en poussant de grands cris et s'empressent autour du belliqueux Achille. Elles se meurtrissent le sein, et leurs genoux fléchissent. Antiloque aussi s'afflige et fond en larmes ; il retient dans ses mains les mains de son ami, dont le noble cœur est torturé ; il tremble

que le héros ne se coupe la gorge avec son fer. Achille cependant fait entendre d'affreux gémissements ; au fond des abîmes écumeux, l'auguste Thétis, assise auprès du vieux Nérée, l'entend et aussitôt sanglote. Autour d'elle sont rassemblées toutes les déesses Néréides, qui sont dans les abîmes de la mer ; il y a là : Glaucé, Thalée, Cymodocée, Nisea, Spio, Thoé, Alia aux grands yeux, Cymothoé, Actée, Limnoria, Mélite, Jaïra, Amphidoé, Agavé, Doto, Proto, Phérouse, Dynamène, Dexamène, Amphinome ; Callianire, Doris, Panope, la célèbre Galatée, Némerte, Apseude, Callianasse ; il y a là encore Clymène, Ianire, Ianasse, Maïra, Orithye, la blonde Amathie et les autres Néréides qui sont dans les abîmes de la mer ; elles remplissent une grotte argentée. Toutes à l'envi se frappent le sein, et Thétis commence ainsi les lamentations : « Écoutez-moi, Néréides, mes sœurs, sachez toutes quelles angoisses endure mon âme ; ah ! malheureuse ! ah ! mère infortunée du plus vaillant des hommes ! Hélas ! ce fils si beau, si brave, ce héros le plus illustre des héros, à peine a-t-il grandi semblable à un arbuste, à peine l'ai-je élevé, comme une tendre fleur dans un terrain fertile, que je l'ai envoyé sur des navires, aux champs d'Ilion, pour combattre les Troyens ; et je ne l'accueillerai point de retour en sa patrie, dans la demeure de Pélée ; et tandis qu'il respire, qu'il voit encore la lumière du soleil, il s'afflige et je ne puis rien pour lui. Cependant je pars, je verrai mon enfant bien-aimé, je saurai quelle douleur est venue l'atteindre pendant qu'il s'éloigne des combats. »

Elle dit, et sort de la grotte ; ses sœurs éplorées l'accompagnent ; les flots s'écartent devant elles. Lorsqu'elles atteignent les plaines fécondes de Troie, elles montent soudain sur le rivage, au lieu que les Myrmidons ont choisi pour ranger vers la tente d'Achille leurs nombreux vaisseaux. L'auguste mère du héros entend ses profonds soupirs, s'arrête auprès de lui et jette un cri perçant. Elle embrasse la tête de son fils, et prononce en pleurant ces paroles rapides :

« Mon enfant, d'où viennent tes pleurs ? quelle douleur est entrée en ton âme ? parle, ne me cache rien. Jupiter n'a-t-il point accompli la promesse qu'il m'a faite à ta prière, de contraindre tous les Grecs, privés de l'appui de ton bras, à s'en tasser autour de leurs vaisseaux, et à subir de cruels outrages ?

— Oma mère ! répond Achille, soupirant profondément, Jupiter ne m'a point trompé. Ces choses sont accomplies. Mais quelle joie m'en revient-il, puisque mon compagnon le plus cher, Pa-

trocle, a succombé ? Celui que j'honorais au-dessus de tous, et autant que ma tête, je l'ai perdu ! Et mes armes ! Hector, après l'avoir immolé, l'a dépouillé de mes grandes armes, si merveilleuses à voir, si belles, don sans prix que les dieux firent à Pélée, le jour où ils te firent entrer dans la couche d'un mortel. Ah ! que n'es-tu restée parmi les déesses de la mer ! pourquoi Pélée n'a-t-il point épousé une femme sujette à la mort ? C'est donc pour que tu ressentas en ton âme mille douleurs à cause de son fils qui mourra et que tu n'accueilleras point, de retour dans les demeures paternelles ? car mon cœur me défend de vivre, de respirer encore parmi les humains, si bientôt je ne perce de ma javeline le cruel Hector, si je ne lui arrache l'âme, si je ne lui fais expier la mort du fils de Ménétiôs.

— Ah ! s'écrie Thétis, fondant en larmes, ta vie sera courte, mon enfant, si tu parles ainsi ; aussitôt Hector tué, ton trépas est proche.

— Mourons ! reprend Achille, en gémissant, puisqu'il ne m'a pas été donné de défendre mon compagnon qui n'est plus ; il est tombé loin de sa patrie, et je n'étais point là pour détourner la mort ! Mourons à l'instant, puisque je ne dois point retourner en nos demeures, puisque je n'ai pu sauver ni Patrocle, ni les nombreux amis qu'a moissonnés le noble Hector. Je reste assis près de mes navires, inutile fardeau de la terre, tel que je suis, moi que nul des Achéens n'égale dans les batailles, quoique d'autres à l'agora me surpassent. Ah ! périssent la discorde parmi les dieux et parmi les mortels ! périssent la colère qui souvent entraîne à mal faire même le sage, qui, plus douce que le miel que l'on répand goutte à goutte, se glisse comme une vapeur, et gonfle la poitrine des humains ! Voilà comme le roi des hommes Agamemnon m'a courroucé. Mais laissons là le passé, si cruel qu'il soit ; soumettons notre âme à la nécessité. Maintenant courons, cherchons Hector, le meurtrier de cette tête si chère ; puis nous recevrons le trépas, quand il plaira à Jupiter et aux autres immortels de nous l'envoyer. A-t-il évité le terme fatal, le vaillant Hercule, si aimé du souverain des dieux ? Non, la Parque et la haine de Junon l'ont dompté. Qu'il en soit ainsi de moi si telle est aussi ma destinée ; s'il faut périr, vienne ma sépulture ! Maintenant ne songeons qu'à recueillir une immense gloire. Que les Troyennes, que les filles de Dardanos à la taille gracieuse, s'appêtent à essuyer des deux mains les larmes qui vont couvrir leur tendre visage ! Je vais leur arracher de cruels soupirs ; qu'elles reconnaissent que longtemps mon bras s'est

reposé ! Et toi, ô ma mère ! si tu m'aimes, ne cherche point à m'éloigner des batailles, tu ne me persuaderais pas.

— O mon fils ! répond la déesse aux pieds d'argent, tu dis vrai, sans doute il est beau de secourir ses amis en péril, et de repousser loin d'eux le terme fatal ; mais tes belles armes sont chez les Troyens ; tes armes d'airain si éclatantes, le brillant Hector en a couvert sa poitrine, et il en triomphe. Mais je ne pense pas qu'il se glorifie longtemps, car la mort est près de lui. Évite donc les travaux de Mars, jusqu'à ce que tu me voies de retour ici, devant tes yeux. Demain, au lever du soleil, je t'apporterai des armes magnifiques fabriquées par Vulcain. »

Elle dit, et se tournant vers ses sœurs : « Vous, ajoutez-elle, rentrez dans le vaste sein des flots ; retournez auprès du vieux Nérée, dans les demeures paternelles ; dites-lui tout ; pour moi, je monte à l'Olympe ; je vais demander à l'habile Vulcain, pour mon fils, des armes nobles et resplendissantes. »

Les Néréides aussitôt se plongent dans les flots de la mer ; Thétis, la déesse aux pieds d'argent, se dirige vers l'Olympe, afin d'obtenir pour son fils chéri de nobles armes.

Ses pieds la portent jusqu'aux demeures des dieux. Cependant les Grecs, au milieu d'un affreux tumulte, fuient devant l'hémicide Hector, et parviennent près de la flotte et de l'Hellespont, sans avoir pu mettre hors de péril le corps de Patrocle. Les guerriers, les chars, et surtout le fils de Priam qui s'avance avec la violence d'un incendie, l'ont encore atteint. Trois fois l'illustre Hector, brûlant de le ravir, saisit ses pieds, et d'une voix tonnante encourage les Troyens. Trois fois les deux Ajax, revêtus d'une force impétueuse, le repoussent loin du cadavre ; mais le héros, au même instant, confiant dans sa valeur, tantôt se précipite, avec une rage nouvelle, sur la foule des combattants, tantôt s'arrête à quelques pas, en jetant de grands cris, et ne cède jamais le champ de bataille. Tel un lion affamé s'acharne à sa proie, et brave les pâtres qui s'efforcent de lui faire lâcher prise : ainsi, malgré les Ajax, Hector sans s'effrayer menace le héros qui n'est plus. Peut-être l'eût-il enlevé, peut-être eût-il remporté une grande gloire, si Iris aux pieds rapides comme le vent ne fût venue de l'Olympe ordonner au fils de Pélée de prendre les armes. C'est Junon qui l'envoie à l'insu de Jupiter et des autres dieux. La divine messagère s'arrête près d'Achille et lui fait entendre ces paroles :

« Hâte-toi, fils de Pélée ! ô le plus redoutable des hommes ! viens au secours de Patrocle, pour qui se livre, près des vais-

seaux, un combat furieux. Que de héros succombent, les uns en s'efforçant de le sauver, les autres en se ruant pour le ravir, et le traîner sur les collines d'Illion ! Mais le plus ardent est l'illustre Hector ; son âme lui ordonne de planter sur un poteau sa tête, après l'avoir séparée du cou délicat ; hâte-toi donc ! sors de ton repos : que cet affront touche ton âme : Patrocle devenir le jouet des chiens de Troie ! Quelle honte pour toi si son cadavre est enfin outragé !

— Auguste Iris, répond l'impétueux Achille, quelle divinité t'envoie auprès de moi ?

— C'est, reprend Iris, Junon illustre épouse de Jupiter. Son glorieux époux l'ignore, et personne ne le sait parmi les immortels qui habitent les cimes neigeuses de l'Olympe.

— Ah ! s'écrie le héros, comment puis-je me jeter dans la mêlée ? Ceux-ci ont mes armes, et ma mère chérie ne me permet point de prendre part au combat que, de mes yeux, je ne l'aie vue ici de retour m'apporter une superbe armure fabriquée par Vulcain. Quelles armes d'ailleurs, parmi celles de nos guerriers, pourrais-je revêtir, si ce n'est le bouclier du fils de Télamon ? Mais sans doute Ajax combat aux premiers rangs, où sa javeline porte la mort pour sauver Patrocle qui n'est plus.

— Nous n'ignorons pas, répond Iris, en quelles mains sont tes belles armes ; mais parais au bord du retranchement ; que les Troyens t'aperçoivent ; sans doute ils seront frappés de terreur, et s'éloigneront du combat. Les belliqueux fils des Argiens, maintenant harassés, reprendront haleine un moment ; le repos est rare à la guerre. »

Elle dit et disparaît. Cependant Achille se lève ; autour de ses fortes épaules Minerve jette l'égide, et l'auguste déesse couronne la tête du héros d'une nuée d'or, d'où flamboie un feu resplendissant.

Telle, dans une île lointaine, du sein d'une ville que pressent des ennemis, s'élève vers l'éther une épaisse fumée. Après avoir, hors des murs, consacré tout le jour à l'horrible Mars, les assiégés, dès le coucher du soleil, embrasent des bûchers épais, dont l'éclat se reflète au loin : ils espèrent que leurs voisins apercevront ces signaux, et peut-être mettront à flot leurs navires, pour les préserver du mal. Telle au-dessus de la tête d'Achille brille une flamme, dont l'éclat monte jusqu'à l'éther. Le héros s'arrête sur le fossé hors du rempart ; respectant les ordres de sa prudente mère, il ne se mêle point à la foule des Grecs. Il s'ar-

rête et jette un cri; à sa voix s'unit la voix de Minerve; il excite dans les rangs troyens un horrible tumulte.

Tel retentit le son strident de la trompette que font entendre, autour d'une ville assiégée, des ennemis inexorables : telle retentit la voix d'Éacide.

Les Troyens, au bruit de cette voix d'airain, ont l'âme troublée; les chevaux à la noble crinière pressentent le carnage et font retourner les chars; les écuyers sont saisis d'effroi à la vue de cet infatigable feu, de cette flamme ardente, horrible, que Minerve ne cesse d'animer sur la tête du magnanime fils de Pélée. Trois fois la grande voix du noble Achille s'élève au-dessus du retranchement; trois fois les Troyens et leurs illustres alliés s'entremêlent. Douze héros des plus vaillants périssent frappés par leurs propres javelines, écrasés par leurs propres chars. Alors les Grecs entraînent avec joie Patrocle hors de la portée des traits, et le déposent sur sa couche. Ses compagnons chéris l'entourent en pleurant. L'impétueux Achille ne tarde pas à les rejoindre, et des larmes brûlantes s'échappent de ses paupières, lorsqu'il voit étendu sur un lit funèbre, déchiré par l'airain aigu, le fidèle compagnon que lui-même a envoyé à la bataille, avec ses chevaux et son char, et qu'il ne devait point recevoir à son retour.

Cependant l'auguste Junon envoie, contre son gré, le soleil infatigable sous ses flots de l'Océan; il se couche, et les nobles Grecs trouvent enfin le terme de cette terrible bataille.

Les Troyens aussi quittent le champ de carnage, et détellent des chars leurs coursiers rapides. Avant de songer au repas du soir, ils se forment en assemblée. Tous se tiennent debout, saisis d'effroi; nul n'oserait s'asseoir, parce qu'Achille est apparu, après s'être longtemps éloigné du combat. Le prudent Polydamas, fils de Panthos, prend le premier la parole, car il est le seul qui prévoie l'avenir et connaisse le passé; compagnon d'Hector, nés dans la même nuit, l'un l'emportait par la valeur, l'autre par l'éloquence.

« Amis, dit-il, réfléchissez bien, car moi, je vous conjure de rentrer dès ce moment dans nos murs, et de ne point attendre en pleine campagne, vers les vaisseaux, le retour de la divine aurore; nous sommes ici trop loin d'Ilion. Aussi longtemps que cet homme a gardé sa colère contre le noble Agamemnon, les Argiens étaient plus faciles à combattre. Je me réjouissais moi-même de passer les nuits devant la flotte; j'espérais aussi que nous la prendrions; mais maintenant je redoute l'impétueux fils

de Pélée; son âme est tellement superbe, qu'il ne se bornera pas à batailler dans la plaine, où les Troyens et les Grecs s'attaquent avec une égale fureur; mais il voudra d'abord s'emparer de la ville et de nos nobles épouses. Marchons donc vers Ilion, obéissez-moi, car il en sera ainsi. En ce moment, la nuit divine seule retient l'impétueux Achille; si demain, en armes, il fond sur nous ici même, tel de vous alors le reconnaîtra bien. Ceux qui pourront s'échapper rentreront dans notre ville sacrée. Mais combien seront la proie des chiens et des vautours! Ah! puissé-je ne jamais l'apprendre! Amis, que ce discours vous persuade, quels que soient vos regrets! Nous resterons toute la nuit assemblés, nous raffermirons notre courage; nos tours, nos hautes portes, leurs longs battants fermés, ajustés, maintenus, sauveront la ville. Demain dès l'aurore nous nous rangerons en armes sur nos remparts, et si le fils de Pélée sort du camp, il ne lui sera pas facile de nous donner l'assaut; il regagnera ses navires après avoir mis ses coursiers hors d'haleine en tournant autour de la ville; son âme ne lui permettra pas de s'y précipiter; jamais il ne la dévastera; auparavant nos chiens agiles l'auront dévoré. »

Il dit; et le brillant Hector lui lance un regard courroucé en s'écriant : « Polydamas! sans doute ces paroles ne peuvent m'être agréables; tu nous exhortes à nous réfugier dans Ilion; mais n'êtes-vous point las de vous cacher derrière des murailles? Jadis, les mortels célébraient la ville de Priam et ses trésors d'or et d'airain. Déjà les plus précieux ornements de nos palais ont péri; déjà beaucoup de nos richesses ont été vendues dans la Phrygie et la riante Méonie, depuis que Jupiter nous a fait sentir son courroux. Et maintenant que le fils de Saturne m'a donné la victoire, que j'ai repoussé les Grecs vers leurs vaisseaux, que je les ai resserrés sur les bords de la mer.... Insensé! garde-toi de faire connaître aux citoyens de telles pensées; nul des Troyens ne serait tenté de t'obéir, et je ne le souffrirais pas. Amis, faisons tous ce que je vais dire. Prenez maintenant le repas du soir sans rompre les rangs; n'oubliez point de vous garder, et que chacun veille à son tour. Celui qui s'afflige au sujet de ses richesses n'a qu'à les rassembler et à les distribuer à l'armée pour qu'elle les consume; mieux vaut en faire jouir quelqu'un de nous que les Grecs. Demain, aux premières lueurs de l'aurore, nous nous armerons et nous ranimerons le farouche Mars, près des vaisseaux. Si en effet le divin Achille s'est montré hors du camp, il ne combattra pas si facilement qu'il le dé-

sire ; je ne le fuirai point, je lui tiendrai tête : l'un de nous deux remportera une éclatante victoire. Mars est pour tous, et tel souvent périt qui jusqu'alors a tué. »

Ainsi parle Hector, et les Troyens lui répondent par leurs acclamations. Les insensés ! Minerve leur a ravi l'esprit ; ils applaudissent aux funestes conseils d'Hector, et méprisent les sages avis de Polydamas. L'armée ensuite, sans rompre l'ordre de bataille, prend le repas du soir. De leur côté, les Grecs, enveloppés par la nuit, gémissent auprès de Patrocle ; le fils de Pélée commence ces longues lamentations ; les mains posées sur la poitrine de son vaillant ami, il sanglote fréquemment. Tel un lion à l'énorme crinière, à qui, au fond d'une épaisse forêt, un chasseur vient d'enlever ses lionceaux, de retour dans son antre est frappé de douleur ; bientôt la colère le transporte, il sort, il parcourt les vallons, il cherche en tous lieux les traces du ravisseur : tel le fils de Pélée soupire du plus profond de son cœur et dit aux Myrmidons : « Grands dieux ! quelle vaine parole j'ai prononcée, le jour où je rassurai dans son palais le héros Ménétiôs ! Je lui promis de ramener à Oïonte son illustre fils, lorsqu'il aurait renversé Troie et obtenu sa part du butin. Mais Jupiter n'accomplit point tous les desseins des mortels. Tous les deux le destin nous a voués à rougir de notre sang les mêmes campagnes, ici, près d'Iliôn. Le vénérable Pélée et Thétis ma mère ne m'accueilleront pas, de retour en la demeure paternelle ; mais cette terre me consumera ! O Patrocle ! puisque je ne dois y être enseveli qu'après toi, je ne célébrerai point tes funérailles avant d'apporter ici les armes et la tête d'Hector, ton audacieux meurtrier ; en témoignage de ma colère, je trancherai, sur ton bûcher, les têtes de douze jeunes et beaux Troyens. Jusque-là tu resteras étendu près de mes noirs vaisseaux ; autour de toi gémiront nuit et jour les Troyennes et les filles de Dardanos, conquises par notre valeur, dans les opulentes villes que nous avons dévastées. »

Il dit, puis il ordonne à ses compagnons de placer sur le feu un vaste trépied, afin de laver promptement le corps, que souille un sang noir. Prompts à lui obéir, ils posent le vase sur un brasier ardent ; ils le remplissent, et au-dessous ils apportent un monceau de bois ; la flamme embrasse les flancs du trépied, et l'eau bientôt s'échauffe. Lorsqu'elle a bouillonné dans le brillant airain, ils lavent le corps, le frottent d'une huile épaisse, et dans les blessures font couler un baume de neuf ans. Ils l'étendent ensuite sur une couche funèbre, le couvrent des pieds à la

tête d'un tissu léger, et jettent au-dessus un voile blanc. Ces soins accomplis, l'impétueux Achille et les Myrmidons soupirent et gémissent enveloppés par la nuit.

Cependant Jupiter adresse ces paroles à Junon, sa sœur et son épouse :

« Auguste déesse, tu triomphes : l'impétueux Achille sort enfin de son repos ; ah ! sans doute, les Grecs à la belle chevelure sont issus de toi ! »

« Cruel fils de Saturne ! reprend la déesse, quelle parole as-tu dite ? Eh quoi ! un homme pourra contre un autre homme accomplir ses desseins, quoique sujet à la mort, et moins que nous doué de sagesse ! Et moi qui m'enorgueillis d'être appelée l'épouse et la sœur du souverain des immortels, moi, la plus noble des déesses, je n'aurais pu assouvir ma colère et préparer la ruine des Troyens ? »

Tel est leur entretien. Cependant Thétis aux pieds d'argent arrive au palais de Vulcain, demeure d'airain, impérissable, étincelante, superbe parmi celles des immortels, œuvre du dieu difforme. Thétis le trouve actif, couvert de sueur, tournant autour de ses soufflets : car il a fabriqué à la fois vingt trépieds, posés autour du mur de son solide palais ; il en a mis le fond sur des roues d'or, afin que d'eux-mêmes, chose merveilleuse ! ils se rendent à l'assemblée des dieux et reviennent d'eux-mêmes à leur place. Ils sont achevés, sauf les anses ; Vulcain les ajuste et forge des liens. Tandis qu'il y travaille avec habileté, la déesse aux pieds d'argent approche. L'épouse de l'illustre Vulcain, parée d'élégantes bandelettes, la belle Charis l'aperçoit la première ; elle lui prend la main et lui dit :

« Déesse au long voile, chère et vénérable Thétis, pourquoi viens-tu dans nos demeures que tu n'as jamais fréquentées ? Suis-moi, je vais t'offrir les mets que l'on présente à des hôtes. »

A ces mots, la noble déesse introduit Thétis dans l'intérieur du palais, la fait asseoir sur un trône splendide orné de clous d'argent, artistement fabriqué, glisse sous ses pieds une escabelle, et appelle en ces termes son ingénieux époux :

« Accours, ô Vulcain ! Thétis a maintenant besoin de toi. »

L'illustre dieu lui répond : « Certes il y a chez moi une grande et vénérable déesse. C'est elle qui m'a sauvé, lorsque, tombé de haut, les douleurs m'étaient venues par la volonté de mon impudente mère qui désirait cacher ma difformité ! J'aurais enduré des maux infinis si Thétis, si Eurynome, fille de l'Océan aux longs reflux, ne m'eussent reçu dans leur sein. Ré-

fugé pendant neuf ans dans une grotte profonde, tandis qu'autour de nous les flots écumeux de l'Océan immense coulaient en murmurant, j'ai fabriqué pour elles des bijoux merveilleux : des agrafes, des bracelets, des anneaux, des pendants d'oreilles, des colliers. Nul autre ne le soupçonnait parmi les dieux ni parmi les hommes, mais Eurynome et Thétis le savaient, et elles m'ont sauvé. La belle Thétis maintenant vient dans mon palais; puissé-je m'acquitter envers elle ! Charis, présente-lui les mets de l'hospitalité, tandis que je vais faire reposer mes soufflets et mes fourneaux. »

A ces mots, le dieu grand et monstrueux quitte son enclume en boitant, car ses jambes trop faibles s'affaissent sous sa masse; il détourne ses soufflets du foyer et rassemble tous ses outils dans un coffre d'argent; ensuite, avec une éponge, il essuie sa figure, ses mains, son cou nerveux et sa poitrine velue; puis il revêt une tunique, saisit un sceptre solide et sort en boitant. Des statues d'or le soutiennent, semblables à des adolescents animés; la force, la pensée, la voix leur ont été données; les dieux immortels leur ont enseigné leur devoir. Elles ne s'éloignent point des deux côtés du roi. Celui-ci marche péniblement. Lorsqu'il est près de Thétis, il s'assied sur un trône resplendissant, prend la main de la déesse, et lui dit :

« Déesse au long voile, chère et vénérable Thétis, pourquoi viens-tu dans nos demeures que jamais tu n'as fréquentées ? Parle, quel est ton désir ? mon cœur m'ordonne de l'accomplir, si je le puis et si rien ne s'y oppose.

— Vulcain, répond Thétis éplorée, nulle des déités de l'Olympe n'a l'âme affligée de tant de peines, de douleurs si accablantes, que celles dont me frappe Jupiter. Seule des Néréides, le fils de Saturne m'a soumise à un héros, à Pélée, fils d'Éaque, et, bien à contre-cœur, j'ai souffert la couche d'un mortel. Maintenant, accablé de vieillesse, mon époux languit dans son palais. Mais ce n'est point assez : j'ai enfanté, j'ai nourri un fils, le plus illustre des héros; à peine a-t-il grandi, semblable à un arbuste, à peine l'ai-je élevé, comme une tendre fleur dans un terrain fertile, que je l'ai envoyé sur des navires aux champs d'Ilion pour combattre les Troyens; et je ne l'accueillerai point, de retour en sa patrie, dans la demeure de Pélée; et tandis qu'il respire, qu'il voit encore la lumière du soleil, il s'afflige et je ne puis rien pour lui. Les fils des Argiens avaient choisi pour sa récompense une jeune vierge que le roi Agamemnon lui a ravie; et dès lors, plein de colère, il consume son âme. Cependant les

Troyens repoussent les Grecs, les renferment dans leur camp, et les rois implorent Achille en lui promettant des présents riches et infinis; il refuse de les sauver, mais il revêt Patrocle de ses armes, et l'envoie au combat avec ses nombreux compagnons. Pendant tout le jour ils luttent vers les portes de Scées; et la ville aurait succombé, si Apollon, quand le vaillant fils de Ménétiôs venait de faire beaucoup de mal aux Troyens, ne l'eût tué au premier rang, et n'eût accordé la victoire au fils de Priam. Voilà pourquoi je viens maintenant à tes genoux. Je t'en conjure, donne à mon fils, à ce fils qui doit si peu vivre, donne-lui un casque, une cuirasse, un bouclier, de belles cnémides que retiendront des agrafes : car les armes qu'il avait, son fidèle compagnon, vaincu par les Troyens, les a perdues, et lui cependant reste étendu à terre, le cœur contristé.

— Calme-toi, répond Vulcain; que ton âme quitte ce souci. Plût aux dieux qu'il me fût donné de soustraire à la mort ton fils chéri, quand viendra l'instant funeste, aussi facilement que je vais faire pour lui de belles armes que les humains ne pourront contempler sans admiration ! »

Il dit, et à l'instant il retourne à ses fourneaux, dirige les soufflets vers la forge, et leur ordonne d'activer la flamme. Tous à la fois agissent sur vingt creusets, et répandent de toutes parts une ardeur habilement mesurée, selon les travaux que médite Vulcain; tantôt ils précipitent leurs exhalaisons, tantôt ils les ralentissent. Le dieu place sur le foyer l'airain indomptable, l'étain, l'argent et l'or précieux; il affermit ensuite sur sa base une large enclume, prend d'une main un lourd marteau et de l'autre des tenailles.

Il fabrique d'abord un bouclier vaste et solide, l'orne partout, et le borde d'un triple cercle d'une blancheur éblouissante, d'où sort le baudrier d'argent. Cinq lames forment le bouclier, et Vulcain fait sur la surface nombre de belles ciselures. Il représente la Terre, le Ciel, la Mer, le Soleil infatigable et la pleine Lune; il représente tous les signes dont le ciel est couronné : les Pléiades, les Hyades, le fort Orion, l'Ourse que l'on appelle aussi le chariot, qui tourne aux mêmes lieux, en regardant Orion, et seule n'a point de part aux bains de l'Océan.

Vulcain représente encore deux belles villes, demeures des hommes; dans l'une on célèbre des noces et l'on fait de grands festins. A la lueur des flambeaux, on conduit les épousées par la ville, hors de la chambre nuptiale, et l'on invoque à grands cris l'hyménée; de jeunes danseurs forment de gracieuses

rondes ; au centre, la flûte et la lyre frappent l'air de leurs sons, et les femmes, attirées sous leurs portiques, admirent ce spectacle. Plus loin, à l'agora, une grande foule est rassemblée ; de violents débats s'élèvent : il s'agit du rachat d'un meurtre ; l'un des plaideurs affirme l'avoir entièrement payé, et le déclare aux citoyens ; l'autre nie l'avoir reçu. Tous deux désirent que les juges en décident. Le peuple, prenant parti pour l'un ou pour l'autre, applaudit celui qu'il favorise. Les hérauts réclament le silence ; et les anciens, assis dans l'enceinte sacrée, sur des pierres polies, empruntent les sceptres des hérauts à la voix retentissante. Ils s'appuient sur ces sceptres, lorsqu'ils se lèvent et prononcent tour à tour leur sentence. Devant eux, sont deux talents d'or destinés à celui qui a le mieux prouvé la justice de sa cause.

Autour de l'autre ville, sont rangées deux armées dont les armes étincellent. Les assiégeants agitent un double projet qui leur plait également : ou de tout détruire, ou d'obtenir la moitié des richesses que renferme la noble cité. Mais les assiégés refusent de se rendre ; ils s'arment pour une embuscade ; ils laissent à la garde des remparts leurs épouses chéries, leurs tendres enfants et les hommes que la vieillesse accable ; puis ils franchissent les portes. A leur tête marchent Pallas et Mars, tous les deux d'or, revêtus de tuniques d'or ; à leur grande taille, à l'éclat de leurs armures, on reconnaît des dieux : le peuple est un peu moindre. Arrivés au lieu de l'embuscade, au gué du fleuve limpide où se baignent les troupeaux, ils s'arrêtent sans se dépouiller de l'airain brillant, et placent en avant deux sentinelles, pour leur signaler l'approche des brebis et des noirs taureaux. Bientôt le bétail s'avance, deux pâtres le conduisent, et du son de la flûte charment leur labeur, ne soupçonnant point d'embûches. Les citoyens les voient les premiers, s'élancent, saisissent les bœufs, les blanches brebis, et massacrent les bergers. Cependant la rumeur, le mugissement des bœufs parviennent jusqu'à l'assemblée des assiégeants. Soudain ceux-ci montent sur leurs coursiers rapides, et atteignent en un moment le bord du fleuve, où le combat s'engage. Les javelines d'airain se croisent et portent de terribles coups. On distingue dans la mêlée la Discorde, le Tumulte et la Destinée destructive qui frappe l'un d'une cruelle blessure, épargne celui-ci, et tire par les pieds, sur le champ de bataille, cet autre que la mort vient de terrasser ; un vaste manteau enveloppe ses épaules et ruisselle de sang humain. L'art de Vulcain anime ces figures ;

on les voit combattre ; on les voit, des deux parts, emporter les morts.

Vient ensuite une vaste et molle jachère, terrain fertile qui se façonne trois fois ; plusieurs hommes le labourent ; ils retournent le joug, et se dirigent tantôt dans un sens, tantôt dans un autre ; à leur retour vers la limite du champ, un serviteur leur verse une coupe d'un vin délicieux ; puis ils recommencent de nouveaux sillons, impatients de revenir encore au terme du profond guéret. Prodige de l'art ! le champ d'or prend sous leurs pas une teinte noire, comme celle de la terre fraîchement remuée.

Plus loin, le dieu représente un enclos couvert d'une abondante récolte. Les moissonneurs y travaillent, la faucille à la main, et, le long des sillons, jettent à terre de nouvelles poignées d'épis que derrière eux des enfants ramassent, portent à bras, et tendent sans relâche à trois botteleurs, occupés à lier en gerbes celles qui sont déjà tombées. Au milieu de ses serviteurs, le roi de ce champ, debout sur les sillons, appuyé sur son sceptre, les regarde en silence, et se réjouit en son cœur. A l'écart, les hérauts préparent, sous un chêne un abondant repas ; ils ont sacrifié un énorme taureau qu'ils apprêtent ; les femmes les secondent en saupoudrant les chairs de blanche farine.

Vulcain représente encore une belle vigne dont les rameaux d'or plient sous le faix des grappes de raisins pourprés ; des pieux d'argent bien alignés la soutiennent ; un fossé d'émail et une haie d'étain l'entourent ; un seul sentier la traverse, pour les porteurs au temps de la vendange ; des vierges et des jeunes gens aux fraîches pensées recueillent, dans des corbeilles tressées, le fruit délectable. Au milieu d'eux, un enfant tire de son luth de doux sons, et accompagne sa voix gracieuse du léger frémissement des cordes. Les vendangeurs frappent du pied la terre en cadence, et répètent en chœur ses chants.

Plus loin il trace un troupeau de bœufs à la tête superbe, où se mêlent l'or et l'étain ; ils se ruent en mugissant hors de l'étable, et vont au pâturage sur les rives du fleuve retentissant, bordé de frêles roseaux. Quatre pâtres d'or conduisent les bœufs, et neuf chiens agiles les escortent. Soudain deux lions horribles enlèvent, à la tête du troupeau, un taureau qui beugle avec force ; les chiens, les jeunes gens s'élancent ; mais les lions, déchirant leur victime, hument son sang et ses viscères. Vainement les pâtres les poursuivent en excitant leurs chiens ;

ceux-ci n'osent aborder les terribles bêtes, et se contentent de les serrer de près en aboyant, mais en les évitant toujours.

Le dieu représente encore, dans un riant vallon, un vaste pré où paissent de grandes et blanches brebis; près de là sont les étables, les parcs et les chaumières des bergers.

Il trace ensuite un chœur semblable à ceux que jadis, dans la vaste Gnosse, Dédale forma pour Ariane à la belle chevelure. Des jeunes gens et des vierges attrayantes, se tenant par la main, frappent du pied la terre. De longs vêtements d'un lin fin et léger, des couronnes de fleurs, parent les jeunes filles. Les danseurs ont revêtu des tuniques d'un tissu riche et brillant comme de l'huile; leurs épées d'or sont suspendues à des baudriers d'argent. Tantôt le chœur entier, aussi léger qu'expert, tourne rapidement comme la roue du potier, lorsqu'il éprouve si elle peut seconder l'adresse de ses mains. Tantôt ils se séparent et forment de gracieuses lignes qui s'avancent l'une au-devant de l'autre. La foule les admire et se délecte à ces jeux. Un poète divin, en s'accompagnant de la lyre, les anime par ses chants. Deux agiles danseurs, dès qu'il commence, répondent à sa voix, et pirouettent au milieu du chœur.

Enfin Vulcain, avec la même habileté, trace au bord de ce bouclier merveilleux le grand fleuve Océan.

Lorsqu'il a achevé le bouclier vaste et solide, il fait la cuirasse, dont l'éclat surpasse l'éclat de la flamme; il fabrique un casque splendide, pesant, qui doit s'adapter au front du héros; il y ajoute une crinière d'or; enfin il fait avec le flexible étain de superbes cnémides.

A peine a-t-il achevé l'armure entière, que l'illustre Vulcain s'empresse de la placer devant la mère d'Achille. Celle-ci, rapide comme l'épervier, enlève les armes éblouissantes, présent d'un dieu, et se précipite du sommet neigeux de l'Olympe.

CHANT XIX.

L'Aurore au voile de safran s'élevait au-dessus des flots de l'Océan, pour ramener la lumière aux dieux et aux mortels, lorsque Thétis, portant les dons de Vulcain, arriva près des navires. Elle trouve son fils chéri pleurant, et tenant Patrocle embrassé ; autour de lui, ses compagnons gémissent. L'auguste déesse s'arrête au milieu des guerriers, serre les mains d'Achille, et lui dit :

« Mon enfant, quelle que soit notre douleur, laissons Patrocle sur cette couche funèbre. C'est par la volonté des dieux que la mort l'a frappé. Toi, reçois de Vulcain ces nobles armes ; mais mortel n'en a revêtu d'aussi belles. »

Elle dit, et les dépose devant Achille ; la merveilleuse armure sonne, et les Myrmidons sont saisis d'effroi ; nul n'ose en soutenir l'aspect ; tous se détournent épouvantés. Mais Achille la contemple, et sa colère redouble ; ses yeux brillent d'un éclat terrible, des flammes s'échappent de ses paupières. Il se délecte à tenir de ses mains les dons superbes du dieu. Lorsqu'il a charmé son âme à les regarder, il adresse à Thétis ces paroles rapides :

« O ma mère, c'est vraiment un dieu qui m'envoie ces armes : il appartient aux immortels de faire de pareils ouvrages, et non aux humains. Je vais à l'instant les revêtir. Cependant je crains que des mouches ne pénètrent dans les blessures que l'airain a faites au vaillant fils de Ménétiôs, n'engendrent des vers, et ne souillent ce corps où la vie est éteinte ; je crains que toutes ses chairs ne se corrompent.

— Mon fils, répond la déesse aux pieds d'argent, que ton âme quitte ce souci ; je m'efforcerai moi-même d'éloigner les essaims destructeurs qui dévorent les guerriers tués dans les combats. Quand Patrocle serait ici gisant l'année entière, son corps resterait intact et ses souillures s'effaceraient. Appelle

donc à l'agora les héros grecs ; renonce à ta colère contre Agamemnon, pasteur des peuples ; arme-toi sur-le-champ pour la guerre, et revêts-toi de toute ta valeur. »

En achevant ces mots, elle lui inspire une divine audace ; puis elle fait couler, dans les narines de Patrocle, l'ambroisie et le nectar pourpré qui doivent le rendre incorruptible.

Le noble Achille, cependant, s'avance sur le rivage de la mer, pousse des cris terribles, et met en mouvement les héros grecs. Tous ceux qui auparavant ne quittaient point les vaisseaux ; les pilotes eux-mêmes, qui tiennent le gouvernail ; les intendants qui, sur la flotte, ont le soin de distribuer les vivres, vont à l'agora, parce qu'Achille est apparu, après s'être longtemps éloigné des batailles. Alors, deux favoris de Mars, l'inébranlable fils de Tydée et le divin Ulysse, marchent en boitant, appuyés sur leurs javelines, car ils ont été grièvement blessés, et ils prennent place parmi les anciens. Le chef des guerriers, Agamemnon, arrive le dernier, ayant aussi une blessure ; car, au fort de la mêlée, Coon, fils d'Anténor, l'a frappé avec l'airain aigu. Lorsque tous les Grecs sont rassemblés, l'impétueux Achille se lève, et prononce ce discours :

« Atride, ceci eût mieux valu pour nous deux, pour toi comme pour moi, dès le jour où, le cœur affligé, et poussés par la dévorante Discorde, nous nous sommes emportés à cause de la jeune captive. Plût aux dieux que sur mes navires Diane l'eût frappée de ses traits le jour où je l'enlevai après avoir saccagé Lyrnesse ! Combien de Grecs vivraient encore qui ont mordu la poussière, frappés par la main des ennemis pendant que je gardais ma colère qui fut si profitable à Hector et aux Troyens ! Je pense que les Grecs conserveront longtemps le souvenir de nos dissensions funestes. Mais laissons là le passé, si cruel qu'il soit ; soumettons notre âme à la nécessité. Aujourd'hui je renonce à ma colère, il ne me sied pas de la garder toujours. Atride, excite, sans retard, au combat les Grecs à la belle chevelure, afin que, marchant contre les Troyens, j'éprouve s'ils seront tentés encore de veiller près de nos navires. Tel parmi leurs guerriers, s'il peut échapper à ma javeline, dans cette ardente bataille, ne pliera pas sans joie ses genoux pour se reposer. »

Il dit : et les Achéens se réjouissent de ce que le magnanime fils de Pélée renonce à sa colère. Le roi des hommes, Agamemnon, sans s'éloigner de son siège pour se placer au milieu de l'agora, leur parle en ces termes :

« Amis, héros argiens, serviteurs de Mars, il est bon d'écouter attentivement celui qui s'est levé ; il ne convient point de l'interrompre, car sa tâche est pénible, quelle que soit son habileté. Comment parler ou entendre, au milieu du tumulte d'une assemblée nombreuse ? Le plus sonore harangueur est lui-même arrêté. Pour moi, c'est avec le fils d'Éacide que je veux m'expliquer ; mais vous, Argiens, écoutez, et que chacun de vous se pénètre de mes paroles. Vous ne m'avez point épargné vos reproches, cependant je ne suis point coupable ; mais Jupiter, Érinnyes, toujours errant dans les ténèbres, et le Destin, qui à l'agora ont plongé dans mon sein la farouche Até, le jour où je ravis au divin Achille sa récompense ; qu'eussé-je fait ? Une divinité disposait de moi : la redoutable Até, fille de Jupiter, déité destructive qui n'épargne personne. Ses pieds sont délicats ; elle ne touche point la terre ; elle marche sur la tête des humains, blessant les uns, enlaçant les autres dans ses rets ; Jupiter lui-même a senti son atteinte, lui que l'on dit le plus puissant parmi les dieux et les hommes. Elle aida Junon, par ses artifices, à l'emporter, malgré la faiblesse de son sexe, sur son époux, le jour où, dans Thèbes aux belles murailles, Alcèmène allait enfanter le vaillant Hercule ; Jupiter, alors se glorifiant, tint à l'assemblée des dieux ce discours :

« Écoutez-moi tous, dieux et déesses, je veux vous apprendre
« ce qu'en mon sein mon âme m'inspire. Aujourd'hui même
« Ilithyie, arbitre des douleurs, va mettre à la lumière, parmi
« les hommes issus de mon sang, un enfant qui dominera sur
« tous ses voisins.

« — Tu nous trompes, s'écrie l'auguste Junon, le cœur plein
« d'artifices ; tu ne veux point accomplir ce que tu nous annonces ; mais allons, jure-moi, affirme, par un irrévocable
« serment, qu'il dominera en effet sur tous ses voisins, l'enfant
« issu de ta race qui aujourd'hui sortira des entrailles d'une
« femme ! »

« Elle dit : Jupiter, sans soupçonner la fraude, prononce le formidable serment, et il fait une grande faute. Junon aussitôt se précipite des sommets de l'Olympe et descend dans Argos en Achée : elle n'ignorait pas que la noble épouse de Sthénélos, fils de Persée, portait dans son sein, depuis sept mois, un fils chéri ; et prématurément elle le mit au jour. Cependant elle suspendit les douleurs d'Alcèmène, et retarda ses couches. Puis retournant auprès du fils de Saturne, elle lui dit : « Jupiter, toi qui lances la foudre, j'ai à déposer dans ton âme une

« grave parole ; cet homme illustre qui régnera sur les Grecs vient de naître, c'est Eurysthée, fils de Sthénélos ; il sort de ton sang, et n'est point indigne de la souveraine puissance. » Elle dit, et frappe d'une douleur aiguë le cœur profond de son époux. Soudain, dans sa colère, le dieu saisit Até par sa brillante chevelure ; s'engage, par un irrévocable serment, à ne jamais permettre le retour dans l'Olympe, ni dans le ciel étoilé, de cette déité qui n'épargne personne ; et, de toute la force de son bras, la précipite du ciel. Aussitôt elle tombe sur la terre, et longtemps encore elle fit gémir Jupiter, lorsqu'il vit son fils chéri accablé par Eurysthée de travaux outrageants.

« Et moi, lorsque naguère le brillant et redoutable Hector moissonnait les Argiens, vers les vaisseaux, je ne pouvais méconnaître cette déesse. Mais si j'ai failli, si Jupiter m'a troublé la raison, Achille, je veux aujourd'hui t'apaiser, et te donner des présents infinis. Cependant, vole au combat, enflamme toute l'armée ; je t'offre tous les dons que déjà, sous ta tente, t'a promis Ulysse. Si tu désires les attendre, quoique impatient de la bataille, mes serviteurs les iront prendre sur mes navires et te les porteront, pour que tu voies s'ils sont à ton gré.

— Atride, répond Achille, glorieux roi des hommes, tu es le maître de m'envoyer des présents convenables ou de les garder en ton pouvoir ; ne songeons maintenant qu'à retourner au combat ; il ne nous sied pas de consumer ici le temps en vains discours ; ne différons pas, car une grande œuvre nous reste à faire ; que chacun de vous revoie Achille aux premiers rangs, immolant de sa javeline d'airain les phalanges troyennes ; que chacun de vous se souvienne d'attaquer corps à corps un ennemi. »

Ulysse, fertile en sages conseils, après lui, parle en ces termes : « Achille, semblable aux dieux, quelle que soit ta valeur, n'entraîne pas les fils des Grecs à combattre les Troyens, près d'Ilion, avant d'avoir pris le repas du matin : la lutte ne sera pas de courte durée, une fois que les phalanges en viendront aux mains, et que les dieux, des deux parts, les animeront. Ordonne donc aux Argiens de se rassasier, près de leurs vaisseaux, de vin et de mets, car c'est force et valeur. Quel guerrier peut combattre, sans nourriture, depuis la première lueur du jour jusqu'au coucher du soleil ? Malgré son ardeur, ses membres, à son insu, s'appesantissent ; la faim, la soif le surprennent, et ses genoux fléchissent. Mais s'il est rassasié, durant tout le jour il luttera contre les ennemis ; dans sa poi-

trine, son cœur battra plein d'audace; il n'éprouvera point de fatigue avant que la bataille ait cessé. Crois-moi donc, disperse l'armée, et que l'on prépare le repas. Cependant qu'Agamemnon, roi des hommes, fasse transporter ses présents au milieu de l'agora, pour que les Grecs les voient, et que tu te réjouisses en ton cœur; que de plus, il jure debout devant l'armée que jamais Briséis n'a partagé sa couche, et qu'enfin ton âme soit satisfaite. Ensuite, sous sa tente, un festin abondant vous réunira, et tu auras obtenu tout ce qu'exige une réparation sincère. Toi, fils d'Atrée, tu seras plus équitable à l'avenir : car un héros n'est point blâmable lorsqu'il contraint l'offenseur à l'apaiser.

— Fils de Laërte, répond Agamemnon, je me réjouis d'avoir entendu ton discours; tu as tout rappelé et prescrit avec une irréprochable sagesse. Oui certes, je ferai ce serment, mon cœur me l'ordonne, et je ne me parjurerai pas devant un dieu. Achille, malgré ton impatience de combattre, demeure un moment, demeurez tous, ô Grecs, ici rassemblés; attendez les présents, attendez que nous ayons conclu une alliance sincère. Ulysse, je te l'ordonne, choisis parmi l'armée l'élite des jeunes héros; apportez de mes navires les présents que je destine à Achille, et que déjà je lui ai promis; amenez aussi les captives. Talthybios cependant se hâtera de préparer dans le vaste camp des Grecs un sanglier que nous sacrifierons à Jupiter et au Soleil. »

L'impétueux Achille prend alors la parole, et s'écrie : « Atride, il vaudrait mieux, pour s'occuper de ces choses, attendre d'autres temps, quand il y aurait quelque trêve à la bataille, et que la colère serait moins violente en mon sein. Ne sont-ils pas gisants, le corps déchiré, ceux que le fils de Priam a vaincus, quand Jupiter lui donnait la victoire? et vous avez hâte de vous rendre au festin! Moi, dès maintenant j'exhorterais les Grecs à courir au combat à jeun, sans rien prendre; il sera temps de préparer des mets abondants, après le coucher du soleil, quand nous aurons vengé nos injures. Jusque-là nul breuvage, nul aliment ne franchiront mes lèvres : car mon compagnon chéri, cruellement meurtri par l'airain, gît étendu sous ma tente, tourné vers le portique, entouré de ses amis en larmes. Ah! je n'ai dans l'âme d'autre désir que le sang, le carnage et les terribles gémissements des guerriers.

— O Achille, fils de Pélée, reprend Ulysse, ô le plus vaillant des Grecs, tu es plus fort que moi, et tu ne l'emportes pas médiocrement par ton javelot; mais je te surpasserais beaucoup

en sagesse, puisque je suis né le premier et que j'ai plus de science. Que mes paroles donc fassent patienter ton cœur. Les hommes se lassent vite d'un combat où l'airain jette à terre beaucoup d'épis ; et la moisson devient moins abondante, aussitôt que Jupiter, arbitre des batailles, a fait pencher ses balances. Il ne faut jamais que les Grecs jeûnent en pleurant leurs morts ; car chaque jour ils tombent épars et nombreux. Quand donc quelqu'un de nous se remettrait-il de sa peine ? Il convient toutefois d'ensevelir ceux qui ont péri, et de consacrer un jour aux larmes, mais sans rien perdre de la fermeté de son âme. Quant à ceux qui survivent aux terribles batailles, ils doivent se souvenir de chasser la faim et la soif, afin qu'avec plus de constance, revêtus de l'airain inflexible, nous combattons sans relâche nos rivaux. Amis, que nul parmi vous n'attende de nouvelles exhortations ; un dernier ordre tournerait à malheur, pour celui qui demeurerait en arrière près des vaisseaux ! Sortons donc tous ensemble ; marchons aux Troyens, et réveillons le farouche Mars. »

A ces mots il prend les fils de l'illustre Nestor ; il prend Mègès, Thoas, Mérion, Lycomède, fils de Créon et Mélanippe. Ces héros le suivent sous la tente d'Agamemnon, fils d'Atrée. Aussitôt dit, aussitôt fait ; ils en apportent sept trépieds, comme Atride l'a promis, et vingt bassins éclatants ; ils amènent douze chevaux ; ils conduisent encore sept femmes accomplies, habiles aux travaux de leur sexe ; la belle Briséis est la huitième. Ulysse à leur tête porte dix talents d'or complets, qu'il a pesés ; les jeunes Grecs sont chargés des autres présents. Ils les déposent au milieu de l'assemblée, et Agamemnon se lève. Cependant Talthybios, dont la voix égale celle des dieux, entraîne un sanglier, et se place devant le pasteur des peuples. Atride tire le poignard toujours suspendu au fourreau de sa grande épée. Il enlève à la victime les soies prénières du sacrifice ; puis, les mains étendues, il adresse sa prière à Jupiter. Les Grecs, comme il convient, se tiennent immobiles en écoutant leur roi. Celui-ci, ayant achevé sa prière, lève les yeux au ciel et s'écrie :

« J'atteste d'abord Jupiter, le plus puissant et le meilleur des dieux ; j'atteste la Terre, le Soleil, et les Érinnyes qui sous la terre font expier aux humains les serments trompeurs ; jamais je n'ai mis la main sur la jeune Briséis ni sous prétexte de lui faire partager ma couche, ni pour quoi que ce soit ; elle a toujours été respectée sous ma tente. Si je fais un faux ser-

ment, que les dieux m'accablent des maux dont ils punissent le parjure ! »

Il dit, et plonge l'airain dans le cou de la victime. Talthýbios la fait tourbillonner et la lance dans les flots blanchissants qui baignent le rivage, pour qu'elle serve de pâture aux monstres marins. Alors Achille se lève au milieu des Grecs belliqueux, et parle en ces termes :

« Puissant Jupiter, à quels égarements as-tu voué les mortels ? Jamais Atride n'aurait si fort excité ma colère ; jamais il ne m'aurait follement enlevé la jeune fille , contre mon gré, si le fils de Saturne n'eût résolu de moissonner une foule de héros grecs. Maintenant allez prendre le repas du matin, puis, nous nous porterons tous ensemble au combat. »

A ces mots, il congédie la mobile assemblée ; les guerriers se dispersent, et chacun gagne son vaisseau. Cependant les vaillants Myrmidons enlèvent les présents, les transportent vers les navires du divin Achille, et les déposent dans ses tentes ; les captives s'asseyent, et les nobles écuyers poussent les coursiers parmi les grands troupeaux. Alors Briséis, semblable à la blonde Vénus, aperçoit Patrocle, déchiré par l'airain aigu. Elle se précipite sur lui en jetant un cri perçant ; de ses mains, elle meurtrit son sein, son cou délicat, son charmant visage, et, fondant en larmes, belle comme une déesse, elle s'écrie :

« Patrocle, ami le plus cher au cœur d'une infortunée ! en quittant cette tente je te laissai vivant, et à mon retour, ô chef des peuples ! je te trouve mort. Ah ! comme mes malheurs s'enchaînent sans fin ! le jeune époux que m'avaient choisi mon père et ma vénérable mère, je l'ai vu devant nos remparts déchiré par l'airain aigu. J'ai vu le même jour succomber les trois frères chéris que ma mère a enfantés. O Patrocle ! tu voulais arrêter mes pleurs, lorsque l'impétueux Achille eut immolé mon époux et détruit la ville du divin Mynès ; tu me disais que le noble fils de Pélée me prendrait pour femme, me conduirait dans la Phthie sur ses navires, et célébrerait les fêtes de notre hymen au pays des Myrmidons. Et maintenant c'est sur toi que je verse des larmes intarissables, noble héros toujours plein de douceur. »

A ces mots, elle sanglote, et les autres captives gémissent, en apparence sur Patrocle, mais réellement sur leurs propres malheurs. Cependant les rois des Grecs, s'empressant autour d'Achille, le supplient de prendre quelque nourriture ; mais il refuse en soupirant :

« Je vous en conjure, ô compagnons bien-aimés ! puissé-je vous persuader, cessez de m'exhorter à rassasier mon âme de mets et de vin, car une terrible douleur s'est emparée de moi ; j'attendrai sans en souffrir jusqu'au coucher du soleil. »

Il dit : et les rois s'éloignent ; mais les deux Atrides, Ulysse, Nestor, Idoménée et le vieil écuyer Phénix, demeurent, et s'efforcent vainement de charmer ses peines ; rien ne peut l'en distraire avant qu'il se plonge dans le tumulte du combat sanglant. Il se souvient ; de fréquents soupirs s'échappent de sa poitrine ; il s'écrie :

« Infortuné ! c'était toi naguère, ô le plus cher de mes compagnons ! qui préparais avec zèle et promptitude le repas abondant que nous prenions sous nos tentes, quand les Grecs avaient hâte de porter chez les écuyers troyens le déplorable Mars. Maintenant tu es là étendu le sein déchiré ; et à cause de mes regrets, mon cœur s'abstient des mets et du vin que j'ai ici. Non, jamais douleur si cruelle ne pourrait m'atteindre ; pas même si j'apprenais la mort de mon père, qui peut-être maintenant, dans la Phthie, verse d'abondantes larmes au penser de son fils, qui, loin de lui, sur une terre étrangère, fait la guerre aux Troyens au sujet de la détestable Hélène ; pas même si je perdais mon fils chéri, qu'on élève à Scyros, si toutefois il respire encore, Néoptolème, doué d'une beauté divine. J'ai longtemps espéré que je périrais seul aux champs troyens, loin du rivage d'Argos. Je pensais, ô Patrocle ! que tu retournerais dans la Phthie ; que, pour l'y conduire sur ton noir vaisseau, tu prendrais mon fils à Scyros, que tu le mettrais en possession de mes domaines, de mes captives, de mes superbes demeures ; car, sans doute, Pélée aussi a vu son dernier jour, ou bien il traîne un triste reste de vie, accablé par l'odieuse vieillesse, et tremblant sans cesse de voir apparaître le messager funeste qui doit lui annoncer ma mort. »

Il dit : ses sanglots redoublent, et les rois, au souvenir des choses que chacun d'eux a laissées dans son palais, se prennent à pleurer. Jupiter les voit s'affligeant, et, le cœur ému de pitié, il adresse à Minerve ces paroles rapides :

« Ma fille, tu abandonnes sans doute un homme excellent ; tu n'as plus, en ton âme, de souci du noble Achille ; le voilà devant ses navires, pleurant son compagnon bien-aimé ; les autres chassent la faim et la soif ; Achille reste à jeun, sans rien prendre. Va donc, fais couler dans sa poitrine le nectar et la divine ambrosie, de peur qu'il ne sente la faim. »

Ce discours excite la déesse, déjà par elle-même bien disposée. Aussitôt, comme un aigle de mer, au cri perçant, aux ailes étendues, elle s'élance du ciel à travers l'éther. Tandis que parmi le camp les Grecs revêtent leurs armes, Minerve fait couler dans la poitrine du fils de Pélée le nectar et la divine ambrosie, de peur que la triste faim ne fasse fléchir ses genoux; puis elle remonte à l'impérissable palais de son père tout-puissant. Les guerriers cependant se répandent hors des navires. Tels d'épais flocons de neige glacée, envoyés par Jupiter, voligent sous le souffle impétueux de Borée : aussi nombreux brillent, autour des vaisseaux, les casques étincelants, les boucliers, les javelines de frêne et les cuirasses impénétables. Leur éclat monte jusqu'au ciel; à l'entour, la terre sourit à la splendeur de l'airain, et sous les pas des guerriers s'élève un sourd frémissement. Au milieu des siens, s'arme le divin Achille; ses dents claquent, ses yeux lancent des flammes, et son âme est pénétrée d'une intolérable douleur. Transporté de fureur contre le peuple de Priam, il a hâte de revêtir les présents de Vulcain. D'abord il entoure ses jambes des riches cnémides que maintiennent des agrafes d'argent; ensuite il couvre sa poitrine de la cuirasse; il jette autour de ses épaules le glaive d'airain, orné de clous d'argent; puis, il saisit le grand et solide bouclier qui resplendit au loin comme la pleine lune. Telle aux yeux des nautoniers, que les vents entraînent, malgré leurs efforts, loin des rives amies, apparaît la flamme d'un brasier qui brûle dans un lieu solitaire, au sommet d'une montagne : tels rayonnent jusqu'au ciel les feux du bouclier divin. Enfin, le héros soulève et pose sur sa tête le casque pesant qui scintille comme un astre; autour de la crête flotte l'épaisse crinière d'or que Vulcain y a répandue. Le divin Achille fait mouvoir, dans ses armes, ses membres vigoureux; il essaye si elles s'adaptent à ses formes, si elles se prêtent à tous ses mouvements; mais, pour lui, ce sont des ailes qui soulèvent le pasteur des peuples. Alors, il retire du fourreau la javeline de son père, arme formidable que nul parmi les Grecs ne peut brandir. Jadis, pour l'illustre Pélée, Chiron choisit, sur les cimes du Pélion, un énorme frêne, funeste à bien des héros; Achille seul le manie facilement. Cependant Alcime et Automédon attellent les coursiers qu'assujettissent au joug de belles courroies; ils leur passent le frein dans la mâchoire, et étendent les rênes en arrière jusqu'au siège inébranlable. Automédon tient le fouet dans ses mains habiles et saute sur le char. Achille, revêtu d'or et d'airain, monte après

lui, et resplendit sous son armure, autant que l'infatigable soleil. Sa voix terrible encourage les coursiers de Pélée.

« Xanthe et Balie, illustre race de Podarge, songez à ramener votre maître dans les rangs des Grecs, lorsque nous cesserons de combattre; et ne le laissez pas mort, dans la plaine, comme Patrocle. »

A ces mots, sous le joug, son cheval Xanthe, aux pieds agiles, lui parle; il incline soudain la tête, et toute sa crinière tombant de son collier descend jusqu'au sol; c'est Junon, déesse aux bras blancs, qui l'a doué de la voix.

« Oui, sans doute, dit-il, impétueux Achille, nous te sauverons encore; toutefois, le jour de ton trépas approche, et nous n'en serons point coupables, mais un dieu puissant et l'inexorable Parque. Ce n'est pas que nous ayons eu lenteur ni mollesse, si les Troyens ont dépouillé Patrocle de ses armes; mais le dieu très-puissant qu'enfanta la belle Latone a tué ton compagnon au premier rang, et a donné la victoire au divin Hector. Dussions-nous courir aussi vite que Zéphyre, le plus rapide des vents, ta destinée est toujours de tomber sous les coups d'un homme et d'un dieu. »

Il dit, et soudain les Érinyes arrêtent sa voix; l'impétueux Achille lui répond tout courroucé :

« Xanthe, pourquoi prédire ma mort? cela ne te sied point. Je n'ignore pas que ma destinée est de périr sur ces rives, loin de mon père et de ma mère chérie. Mais qu'importe? je ne me reposerai pas avant d'avoir lassé les Troyens de nous livrer des batailles. »

A ces mots, il jette de grands cris, et pousse son char au premier rang.

CHANT XX.

Tandis qu'autour de toi, fils de Pélée, insatiable de batailles, les Grecs s'arment devant les vaisseaux, les Troyens aussi s'apprêtent sur la colline qui domine la plaine.

Cependant Jupiter ordonne à Thémis de descendre des sommets de l'Olympe, et de convoquer l'assemblée des immortels. Elle vole çà et là, et partout elle invite les dieux à se rendre auprès de Jupiter. Nul hormis l'Océan ne s'abstient parmi les fleuves, ni parmi les nymphes qui habitent les belles forêts, les fontaines, les rivières et les verdoyantes prairies; tous arrivent au palais de l'assembleur de nuages, et prennent place devant l'éclatant portique qu'avec habileté Vulcain a construit pour son redoutable père. Bientôt tous sont réunis autour du fils de Saturne. Neptune lui-même n'a point été indocile à la voix de la déesse; il est sorti des flots, et s'est mêlé parmi les autres dieux. Assis au premier rang, c'est lui qui s'informe des desseins de Jupiter.

« Pourquoi, dieu que charme la foudre, convoques-tu de nouveau l'assemblée des immortels? médites-tu sur le sort des Grecs et des Troyens qui sont prêts à se livrer un combat terrible? »

Jupiter lui répond en ces termes :

« Tu pénètres, ô Neptune, les volontés que renferme mon sein. Oui, c'est à cause d'Ilion que je vous ai rassemblés : au jour de sa ruine elle est encore l'objet de mes soins. Toutefois, je vais rester assis sur une des cimes de l'Olympe, d'où je charmerai mes sens à contempler le combat. Vous, immortels, partez, répandez-vous parmi les deux armées, portez secours à ceux pour qui penche votre esprit. Si je laisse Achille seul attaquer les Troyens, ils ne tiendront pas longtemps devant lui, eux qui naguère à son seul aspect ont tremblé d'épouvante. Maintenant, transporté de rage à cause de la mort de son ami, je crains qu'il ne renverse les remparts d'Ilion malgré la destinée. »

Ainsi parle le fils de Saturne, et il rend le combat inévitable.

Les immortels, emportés par leurs sentiments divers, s'élancent dans la mêlée. Junon descend près de la flotte avec Minerve, Neptune qui ceint la terre, et l'utile Mercure, doué d'un esprit subtil; Vulcain, fier de sa force, les suit en boitant, car ses jambes trop faibles s'affaissent sous le poids de son corps.

Les Troyens ont pour eux : Mars au casque étincelant, Phébus à la longue chevelure, Diane fière de ses flèches, Latone, Xanthe, et Vénus, qui aime les sourires.

Tant que ces divinités se tinrent loin des guerriers mortels, les Grecs se glorifièrent, car l'apparition d'Achille, longtemps éloigné des batailles, les avait enflammés; et les Troyens, saisis de frayeur, se prirent à trembler à l'aspect du fougueux Éacide, brillant sous ses armes, semblable à Mars, fléau des humains. Mais à peine les dieux descendus de l'Olympe se sont-ils mêlés à la foule des combattants, que l'irrésistible Discorde surgit et excite tous les guerriers. Minerve crie, tantôt des bords du fossé creusé devant le rempart des Grecs, tantôt du rivage retentissant. Mars, semblable à une sombre tempête, crie, soit du sommet de la ville des Troyens, soit en courant sur les riantes collines que côtoie le Simois.

Aussitôt que les bienheureux immortels ont poussé, l'une contre l'autre, les deux armées, et qu'eux-mêmes entre eux ont ramené la funeste Discorde, Jupiter, du haut de son trône, lance les terribles éclats de la foudre, et Neptune fait trembler l'immense terre. Il ébranle à la fois les hautes cimes des montagnes; l'Ida, du sommet aux racines; la ville des Troyens, et les vaisseaux des Grecs. Le roi des morts, Pluton, dans ses demeures souterraines, est frappé d'épouvante; il saute de son trône en jetant un cri d'effroi; il craint que les coups formidables de Neptune n'entr'ouvrent la terre, et ne montrent aux yeux des humains et des immortels les demeures ténébreuses, redoutables, dont les dieux eux-mêmes ont horreur. Tel est le fracas que fait naître le choc des divinités livrées à la Discorde.

Contre le roi Neptune, s'arrête Phébus Apollon, armé de ses flèches rapides; devant le farouche Mars est Minerve; à Junon s'oppose la sœur du dieu qui lance au loin les traits, Diane fière de ses flèches, armée d'un arc d'or. Latone tient tête au puissant Mercure; et à Vulcain, le grand fleuve tourbillonnant que les humains nomment Scamandre, et qui parmi les immortels a le nom de Xanthe.

Ainsi les dieux s'avancent les uns contre les autres. Cependant

Achille brûle de se plonger dans la foule des Troyens, et de rencontrer Hector; son âme l'excite à rassasier du sang de ce héros l'invincible dieu de la guerre. Alors, Apollon dirige contre lui Énée, à qui il inspire une force divine; empruntant la figure et la voix de Lycaon, fils de Priam, il aborde le fils d'Anchise, et lui dit :

« Énée, que sont devenues les menaces qu'en vidant ta coupe tu faisais devant les rois troyens ? Ne promettais-tu pas de lutter contre le fils de Pélée ?

— Fils de Priam, reprend le héros, pourquoi, contre mes désirs, m'exhorter à combattre le superbe Éacide ? Ce ne serait point la première fois que je me mesurerais avec lui; déjà sa javeline m'a mis en fuite dans l'Ida, lorsqu'il tomba sur nos grands troupeaux, et détruisa Lyrnesse et Pédase. Jupiter me sauva en excitant ma force et la rapidité de mes genoux. Certes, j'aurais été dompté par les bras d'Achille et de Minerve, qui, précédant ce héros, lui donnait la victoire, et l'animait à exterminer les Troyens et les Léléges. Il n'appartient point à un mortel de le combattre : toujours à ses côtés marche une divinité qui éloigne de lui le péril, tandis que ses traits volent au but et ne s'arrêtent point avant d'avoir déchiré les chairs des guerriers. Si un dieu rendait entre nous les chances égales, Achille, fût-il tout d'airain, comme il s'en glorifie, ne me vaincrait pas aisément.

— Eh bien donc, ô héros, reprend Apollon, invoque pareillement les dieux éternels ! On te dit fils de Vénus, fille de Jupiter; Achille est né d'une divinité d'un moindre rang : car ta mère est issue du maître des dieux, et la sienne du vieux Nérée. Dirige donc droit contre lui l'airain inflexible; ne redoute ni ses injures ni ses menaces. »

Il dit, et inspire au pasteur des peuples une force divine. Énée s'élance à travers les premiers combattants, resplendissant d'airain, et n'échappe point aux regards de Junon; elle le voit hors de la foule des guerriers s'avancer contre Achille, et, réunissant près d'elle les dieux favorables aux Grecs, elle leur dit :

« Songez, ô Minerve ! ô Neptune ! à l'issue de ce combat; Énée marche contre Éacide, car Apollon l'excite. Croyez-moi, repoussez ce dieu, ou que l'un de nous se tienne auprès du fils de Pélée, et lui donne une grande force, de peur que le cœur ne vienne à lui manquer, et afin qu'il sache combien il est cher aux plus grands des immortels. Car ceux qui derechef, comme précédemment, secondent les Troyens, sont sans puissance. Nous

sommes tous descendus de l'Olympe, et nous prenons part au combat pour qu'Achille aujourd'hui ne reçoive des ennemis aucune atteinte. Plus tard, au gré du lin que la Parque a filé pour lui dès sa naissance, il obéira à sa destinée. Mais s'il n'est point informé de ces choses par la voix des dieux, il sera glacé de crainte en voyant apparaître une divinité au fort de la bataille; les dieux sont effrayants lorsqu'ils se manifestent aux regards des humains.

— Junon, répond Neptune, ne t'irrite point outre mesure, cela ne te sied pas; car nous sommes de beaucoup les plus puissants, et je ne voudrais pas engager la lutte contre les autres dieux. Éloignons-nous donc, et, tranquilles sur ces hauteurs, laissons aux guerriers le soin de combattre. Si Mars, si Phébus nous provoquent en arrêtant le fils de Pélée, en enchaînant sa valeur, aussitôt nous en viendrons aux mains, et je pense que, bientôt domptés par nos bras irrésistibles, ils fuiront au sein de l'Olympe pour se mêler à l'assemblée des immortels. »

A ces mots, le dieu qui ébranle la terre les conduit sur le haut rempart du divin Hercule, que jadis Pallas et les Troyens construisirent pour servir à ce héros de refuge contre le monstre marin, lorsque du rivage il l'aurait poursuivi dans la plaine. Là, Neptune se repose, avec les autres divinités, enveloppé d'un nuage impénétrable.

D'un autre côté, au sommet des riantes collines du Simois, autour de toi, noble Phébus, et de Mars, destructeur des cités, les dieux favorables aux Troyens s'asseyent. Ainsi des deux parts les divinités immobiles mûrissent leurs desseins; des deux parts elles hésitent à commencer le terrible combat, auquel Jupiter du haut de son trône les convie.

Cependant les deux armées remplissent la plaine, et partout resplendit l'airain des guerriers et des chars. La terre résonne sous les pas précipités de cette immense foule. Deux héros dont la valeur excelle marchent au milieu de l'arène, et brûlent de se combattre : Énée, fils d'Anchise, et le divin Achille.

Énée, le premier, s'avance, menaçant; il agite la crinière de son casque d'airain; il étend devant sa poitrine son bouclier redoutable, il brandit sa longue javeline. Achille s'élance au-devant de lui. Tel est un lion destructeur que les pâtres, que tout le peuple de la contrée ont résolu de faire périr : d'abord, il les méprise; mais lorsque l'un des jeunes et impétueux guerriers l'a frappé de son javelot, il se ramasse, la gueule béante, les dents ruisselantes d'écume; son vaillant cœur en son sein murmure; de

sa queue il se bat les flancs et s'anime à combattre; ses yeux étincellent; enfin, il bondit avec fureur droit devant lui, ou pour déchirer l'un des pâtres, ou pour périr aux premiers rangs : ainsi le courroux, le généreux cœur d'Achille, l'excitent à se porter au-devant du magnanime fils d'Anchise. Ils marchent l'un contre l'autre, et bientôt ils se sont rapprochés. Alors, le premier, le divin et fougueux Éacide prononce ces paroles :

« Énée, pourquoi t'éloigner autant de la foule et t'arrêter devant moi ? Est-ce que ton cœur t'entraîne à me combattre parce que tu espères régner sur les Troyens avec les mêmes honneurs que Priam ? Mais dusses-tu m'immoler, Priam ne te remettra pas entre les mains une si haute récompense ; il a des fils, et son âme est prudente. Peut-être les Troyens, si tu me fais périr, te donneront-ils à cultiver de leurs champs un immense et riant domaine, riche par ses vignes fécondes et par ses abondantes moissons ; mais je ne crois point que ce soit facile. Déjà, si je ne me trompe, ma javeline t'a mis en fuite. Ne te souvient-il plus du jour où je te séparai seul de tes grands troupeaux, et te chassai rapidement des pentes de l'Ida ? Tu ne t'es point retourné quand mes pieds rapides te poursuivaient ; tu t'es hâté de chercher un refuge dans Lyrnesse. Je dévastai cette ville à l'aide de Jupiter et de Minerve ; je ravis ses femmes et les privai de leur liberté. Toutefois le fils de Saturne et les autres dieux te sauvèrent ; mais je ne pense point que maintenant ils soient prêts à te protéger, comme se l'est persuadé ton âme. Crois-moi donc, fuis, va te cacher dans la foule ; renonce à te tenir devant moi, avant qu'il t'arrive malheur. L'insensé même se rend à l'évidence d'un fait accompli.

— Fils de Pélée, répond Énée, n'espère pas m'effrayer comme un enfant, par tes discours ; moi aussi je sais dire des paroles mordantes et tenir des propos insolents ; mais instruits, par les nobles entretiens des hommes, des choses que nous n'avons point vues, nous connaissons, l'un et l'autre, notre origine et nos ancêtres. On te dit né de l'irréprochable Éacide, et ta mère est la belle Thétis, l'une des Néréides. Moi, je me glorifie d'être fils du magnanime Anchise ; ma mère est Vénus. Aujourd'hui tes parents ou les miens pleureront leur enfant chéri ; car je ne pense pas que de vaines paroles nous séparent et nous éloignent du combat. Cependant, si tu désires aussi savoir ces choses, afin d'être bien informé sur notre famille, nombre de mortels la connaissent.

« Dardanos, le premier, reçut le jour de Jupiter, et fonda

Dardanie. Alors la sainte Ilion, demeure des hommes, n'était point bâtie dans la plaine. Les peuples habitaient encore le pied de l'Ida, fécond en sources. Dardanos eut un fils, le roi Érichthonios, le plus opulent des mortels; trois mille cavales erraient dans ses humides pâturages, fières de leurs tendres rejetons. Borée, comme elles paissaient, fut enflammé pour elles d'amoureux désirs; il prit la forme d'un coursier à noire crinière, et les fit concevoir. Elles enfantèrent douze jeunes cavales si légères, que, lancées à la course, sur les champs fertiles, elles effleuraient, sans les rompre, les têtes des épis, et, sur le dos de la vaste mer, elles glissaient au sommet des vagues d'eau salée. Érichthonios donna le jour à Tros, roi des Troyens. Tros eut trois fils irréprochables : Ilos, Assaracos et le divin Gany-mède, le plus beau des mortels, que les dieux enlevèrent à cause de sa beauté pour être l'échanson de Jupiter, et pour vivre au sein de l'Olympe. Ilos fut le père de l'irréprochable Laomédon; et ce héros engendra Tithon, Priam, Lampos, Clytios et Hicétaon, rameau de Mars. Assaracos eut pour fils Capys, qui donna le jour à Anchise. Je suis le fils d'Anchise, et le divin Hector celui de Priam. Telle est mon origine; tel est le sang dont je m'enorgueillis de descendre. Jupiter augmente ou diminue la vertu des humains, au gré de ses désirs; car il est le plus puissant de tous. Mais, allons, au milieu de cette mêlée terrible, ne parlons pas ainsi comme des enfants; nous pourrions de part et d'autre nous dire beaucoup de mots outrageux; un navire à cent rames n'en supporterait point le poids; la langue des humains se plie à des discours divers et infinis. Le champ, ça et là, en est vaste. A une injure, je puis répondre par une injure. Mais quelle nécessité d'échanger entre nous des outrages comme deux femmes qui, transportées par la discorde, s'accablent d'insultes en pleine rue, et mêlent à la vérité des mensonges! La colère seule commande de telles choses. Quant à tes menaces, elles ne détourneront pas ma bouillante valeur, avant que nous ayons combattu. Que tardons-nous? Goûtons de plus près nos javelines d'airain.»

A ces mots, Énée fait voler son trait sur le bouclier terrible; la pointe d'airain le frappe; il retentit horriblement; Achille, de sa forte main, l'étend devant sa poitrine, de peur que l'arme du magnanime Énée ne le traverse. L'insensé! il oublie que les illustres présents des dieux sont à l'abri du faible pouvoir des mortels! La longue javeline du vaillant Énée ne brise point le bouclier que préserve l'or, don précieux de Vulcain. Elle entame deux lames, et il en reste trois; car Vulcain a adapté cinq

lames : les deux premières sont d'airain, les deux inférieures d'étain ; celle du milieu seule est d'or ; c'est celle-ci qui arrête le trait du fils d'Anchise.

Achille ensuite fait voler sa longue javeline, et frappe la bordure du bouclier de son rival, au lieu où l'airain et la peau qu'il recouvre ont la moindre épaisseur. Le frêne du Pélion y pénètre avec impétuosité ; l'armure craque. Énée, craignant qu'il ne la traverse, se ramasse, et la tend au loin devant lui. La javeline frémissante enlève les deux lames du bouclier, effleure les épaules du héros, et se fixe en terre derrière lui.

Il a évité le trait redoutable ; mais une douleur violente est répandue sur ses yeux, et il tremble en le voyant vibrer près de lui. Cependant Achille se précipite plein d'ardeur, le glaive à la main, en poussant des cris horribles. Énée saisit un caillou d'un poids énorme que deux hommes, de ceux qui maintenant existent, ne pourraient porter ; seul, il le soulève sans effort. Alors, ou bien Énée aurait détourné le coup mortel, en frappant de cette pierre, soit le bouclier, soit le casque du fils de Pélée ; ou bien celui-ci, de son glaive, lui aurait ravi le jour, si Neptune, qui ébranle la terre, veillant sur eux, n'eût adressé ces paroles aux autres divinités :

« Hélas ! ô douleur ! le magnanime Énée, dompté par Achille, va descendre chez Pluton. L'insensé ! il s'est laissé séduire par le dieu qui lance au loin les traits, et Phébus ne fait rien pour le soustraire à la triste mort. Pourquoi ce héros, qui n'est point coupable, endurerait-il à tort les maux réservés à autrui ? Toujours Énée consacre d'agréables offrandes aux dieux qui habitent le vaste ciel. Croyez-moi donc, arrachons-le nous-mêmes au trépas. Craignons le courroux de Jupiter si Achille vient à l'immoler ; la destinée veut qu'il échappe ; elle défend que la race de Dardanos s'éteigne et disparaisse. Ce héros, de tous ceux qui sont nés de ses amours avec des mortelles, était le plus cher au fils de Saturne, et la race de Priam lui est devenue odieuse. Oui, bientôt à jamais régneront sur les Troyens Énée et les fils de ses fils, et ceux qui naîtront ensuite. »

L'auguste Junon s'écrie : « O Neptune, délibère en ton esprit si tu sauveras Énée, ou si tu l'abandonneras à la fureur du fils d'Éacide, qui va le dompter malgré sa valeur. Nous avons maintes fois juré devant tous les dieux, Pallas et moi, de ne jamais porter secours aux Troyens pour éloigner d'eux le trépas, lors même que tout Ilion serait la proie des flammes, et que les belliqueux fils de la Grèce l'auraient embrasée. »

En entendant ces mots, Neptune s'élance dans la foule, au travers du sifflement des traits, et se rend au lieu où combattent Énée et l'illustre Achille. Soudain il répand devant les yeux du fils de Pélée un sombre brouillard ; puis il pose devant ses pieds le frêne à pointe d'airain, qu'il a retiré de l'écu du magnanime Énée ; enfin, de sa main divine il soulève celui-ci, et d'un bond lui fait franchir plusieurs lignes de chars et de guerriers. Le héros se trouve en un instant à l'extrémité de l'armée, où les Caucones sont armés pour le combat. Neptune avant de le quitter lui adresse ces paroles rapides :

« Énée, quel dieu t'ordonne de combattre témérairement Achille, qui plus que toi est fort et cher aux immortels ? Crois-moi, recule lorsque tu te trouveras en sa présence, si tu ne veux, malgré la destinée, descendre aux demeures de Pluton. Mais lorsque Achille aura subi le sort et le trépas, ose alors combattre sans cesse au premier rang : nul autre, parmi les Grecs, ne peut te donner la mort. »

Il dit, et le laisse là, n'ayant plus rien à lui révéler ; aussitôt après, il dissipe la vapeur divine qui voile les yeux d'Achille. Le héros, en recouvrant la vue, gémit et dit en son cœur magnanime :

« Grands dieux ! quel prodige ! voici sur les sillons ma grande javeline, et je ne vois pas l'homme à qui je l'ai lancée, brûlant de le faire périr. Ah ! sans doute, Énée aussi est cher aux immortels ! Je croyais qu'il s'en glorifiait à tort. Qu'il échappe donc, mais son âme ne le poussera plus à lutter contre moi ; c'est assez pour lui d'éviter la mort. Mais, après avoir exhorté les belliqueux Achéens, je marcherai contre d'autres Troyens pour me mesurer avec eux. »

Il dit, s'élance à travers les lignes, et donne ses ordres à chaque guerrier. « Nobles Grecs, ne craignez pas d'aborder les Troyens ; courage, marchez homme contre homme, combattez avec ardeur ; il me serait difficile, si vaillant que je sois, de repousser tant de héros et de les attaquer tous. Mars, Minerve eux-mêmes ne s'en prendraient pas, pour la combattre de front, à une telle multitude. Toutefois, sans reprendre haleine, sans ménager mon ardeur ni la force de mes pieds et de mes bras, je me précipite sur tous les rangs ennemis, et je ne pense pas que je doive réjouir celui des Troyens qui se heurtera contre ma javeline. »

Ainsi le fils de Pélée anime les Grecs. Cependant l'illustre Hector encourage les Troyens et leur promet de braver Achille.

« Magnanimes Troyens, s'écrie-t-il, ne redoutez point le fils de Pélée. Moi aussi je combattrais en paroles même les immortels ; il est moins facile de les attaquer avec le javelot, car ils nous surpassent en puissance. Achille ne fera pas tout ce qu'il dit ; car s'il remplit telle promesse, il ne tient telle autre qu'à demi. Je cours au-devant de lui, dussent ses bras ressembler à des flammes, oui, dussent ses bras ressembler à des flammes, et sa force à celle du fer rouge. »

Ainsi le fils de Priam anime les Troyens ; soudain ils étendent en avant leurs javelines ; les rangs furieux se confondent : le tumulte est horrible. Cependant Phébus s'approche d'Hector, et lui dit :

« Fils de Priam, ne combats pas corps à corps Achille ; attends son choc, dans les rangs, hors du fracas, de peur que sa javeline ne t'atteigne, ou que de près il ne te frappe d'un coup d'épée. »

Il dit : Hector rentre dans la foule des guerriers ; la voix du dieu le frappe de crainte. Alors, Achille se rue au milieu des Troyens, plein d'une force indomptable ; il pousse d'horribles cris et tue le premier le vaillant Iphition, fils d'Otrynte, chef de nombreux guerriers ; une naïade l'enfanta sous les neiges du Tmole, parmi le riche peuple d'Hydé. Le divin Achille, comme il marche sur lui, l'atteint de sa javeline au milieu du front, et lui fend tout le crâne. Le héros tombe avec fracas, et le vainqueur, se glorifiant, dit :

« Te voilà étendu, fils d'Otrynte, ô le plus redoutable de tous les humains ! tu trouves ici la mort, et ta famille est sur les rives du lac Gygès, qui baigne tes champs paternels près du poissonneux Hyllos et du profond Hermos. »

Pendant qu'il se glorifie, les ténèbres voilent les yeux d'Iphition, et les roues des chars que les Grecs poussent en avant le mettent en lambeaux. Achille renverse ensuite Démoléon, fils d'Anténor, combattant inébranlable ; il le frappe à la tempe ; le casque d'airain n'arrête pas la pointe de son javelot ; elle le traverse, brise l'os, écrase la cervelle et dompte le vaillant Troyen au fort de son ardeur. Ensuite, comme Hippodamas saute de son char et veut fuir, il le perce entre les épaules : le Troyen exhale son âme en gémissant. Tel un taureau, que de jeunes hommes entraînent devant le roi Neptune, pousse de longs mugissements dont le dieu se réjouit : ainsi râle le guerrier blessé, jusqu'à ce que son âme généreuse abandonne ses ossements. Cependant Achille a tourné son javelot contre le

divin Polydore, fils de Priam ; le vieillard lui avait défendu de combattre, parce qu'il était né le dernier de ses nombreux enfants, et qu'il était le plus tendrement chéri. Il l'emportait sur tous ses frères à la course ; or, ce jour-là, pour faire paraître follement son agilité, il se mêla parmi les premiers rangs jusqu'à ce qu'il eût reçu le coup fatal. Le fougueux et divin Achille, comme il prend son élan, le perce de sa pointe mortelle, au milieu du dos, où les anneaux d'or du baudrier se croisent et forment une double cuirasse. L'airain traverse le corps et ressort en avant. Polydore, en gémissant, tombe à genoux ; les affreuses ténèbres l'enveloppent, et, dès qu'il se sent fléchir, il retient, de ses deux mains, ses entrailles.

Hector aperçoit son frère bien-aimé qui tombe à terre et tient en ses mains ses entrailles. Un nuage de douleur aussitôt se répand sur ses yeux ; il ne peut se résigner plus longtemps à demeurer à l'écart ; ardent comme la flamme, il marche au-devant d'Achille et brandit son javelot aigu. A peine le fils de Pélée l'a-t-il vu, qu'il s'élance et dit, en se glorifiant :

« Il approche donc, cet homme qui a si cruellement torturé mon âme, ce meurtrier de mon compagnon chéri ; puissions-nous cesser enfin de nous fuir mutuellement sur le champ de bataille. »

Il dit, et lançant sur Hector un regard foudroyant, il ajoute : « Viens donc plus près encore, afin que tu atteignes plus vite les limites du trépas.

— Fils de Pélée, lui répond sans s'émouvoir le brillant Hector, n'espère pas m'effrayer comme un enfant par tes discours. Moi aussi je sais dire des paroles mordantes et tenir des propos insolents ; je sais de plus que tu es brave et que je vaudrais moins que toi. Mais notre sort est entre les mains des dieux ; peut-être, quoique le plus faible, t'arracherai-je la vie en lançant ma javeline ; mon trait aussi porte une pointe acérée. »

En disant ces mots, il brandit et fait voler son long frêne que Minerve aussitôt repousse d'un souffle, loin de l'illustre Achille. Elle a soufflé doucement, et déjà la javeline, retournant devant Hector, tombe à ses pieds. Alors Achille s'élance plein de rage ; il désire avec fureur immoler le héros, il jette des cris horribles. Mais Apollon saisit Hector et l'enlève facilement, comme peut le faire un dieu ; puis il l'enveloppe d'un brouillard épais.

Trois fois le fougueux et divin Achille bondit, le javelot à la main ; trois fois il frappe la profonde nuée. Lorsque, semblable

à une divinité, pour la quatrième fois il se précipite, il fait entendre rapidement ces menaces :

« Chien ! tu échappes encore une fois à la mort qui a passé près de toi : Apollon t'a sauvé, car toujours tu songes à le prier, quand tu te hasardes dans la tempête des traits. Mais je te ferai mordre la poussière si je te rencontre encore, et que l'un des dieux veuille me seconder. Maintenant je vais poursuivre tous ceux que mes bras pourront atteindre. »

A ces mots il frappe à la gorge Dryops, qui tombe à ses pieds et qu'il abandonne. D'un coup de javelot au genou, il arrête dans sa course Démochos, issu de Philétor, guerrier grand et valeureux ; puis de son glaive il lui arrache la vie. Les fils de Bias, Laogonos et Dardanos, s'avancent sur un même char ; il se précipite et les fait rouler dans la poussière, l'un atteint par son javelot, l'autre frappé par l'épée. Tros, fils d'Alastor, se jette à ses genoux, les embrasse, et lui demande la vie : « Congédie-moi vivant et ne m'immole point, nous sommes du même âge ; aie pitié de ma jeunesse. » L'insensé ! il ignore qu'Achille est inexorable. Ce n'était pas un homme doux, d'humeur affable, mais très-emporé. Il lui embrasse les genoux, il l'implore avec ardeur, mais le héros lui porte de son glaive un coup terrible au sein ; le foie sort de la blessure avec des flots d'un sang noir qui ruisselle sur sa poitrine ; sa vie s'échappe, et les ténèbres enveloppent ses yeux. Achille s'approche de Mulios, et de sa pique le frappe à l'oreille ; à l'instant la pointe ressort par l'autre oreille. Après cela, il plonge son glaive dans la tête d'Échéclos, fils d'Agénor ; la lame est tiède de sang jusqu'à la garde ; la sombre Mort, la Parque violente saisissent le Troyen. Il pousse ensuite sa pointe d'airain au travers du coude de Deucalion, au lieu où les muscles se réunissent. Le guerrier laisse tomber son bras appesanti, et attend la mort, qu'il voit inévitable. Achille tire son glaive, et fait rouler au loin la tête et le casque ; la moelle s'échappe des vertèbres, et le tronc reste étendu sur la poussière. Alors Achille marche sur l'irréprochable fils de Piroos, Rigmos, qui vint des champs fertiles de la Thrace. Il le frappe de son javelot, au milieu du corps ; l'airain pénètre dans ses poumons ; il tombe de son char ; son écuyer Aréthoos retourne les coursiers pour fuir ; le trait d'Achille le frappe entre les épaules et le précipite du char ; les chevaux s'emportent éperdus.

Telle, dans les profondes vallées d'une montagne aride, la flamme d'un terrible incendie promène sa fureur, dévore l'im-

mense forêt, et tourbillonne au gré de tous les vents : tel Achille furieux, semblable à une divinité redoutable, sillonne le vaste champ de bataille, et répand partout la mort et le carnage ; la terre ruisselle de sang.

Souvent des taureaux au large front, réunis sous un joug, foulent sur le sol uni d'une aire les épis d'orge blanche ; et la paille légère se sépare rapidement du grain sous les pieds des bœufs mugissants : ainsi, poussés par le magnanime fils de Pélée, les chevaux vigoureux foulent aux pieds les morts et les armures. Sous leurs sabots, sous les bandes des roues, jaillissent des gouttes de sang qui souillent l'essieu et le pourtour du char. Achille est insatiable de gloire ; ses mains invincibles sont couvertes de sang et de poussière.

CHANT XXI.

Au gué de l'impétueux Xanthe , fleuve limpide issu de l'immortel Jupiter , Achille rompt les Troyens. Il chasse les uns vers Ilion et les disperse tout tremblants , par cette même plaine où la veille les Grecs s'étaient enfuis éperdus , lorsque la fureur d'Hector triomphait ; et Junon , pour les ralentir , étend sur eux un épais brouillard. L'autre moitié se précipite dans le lit profond du fleuve aux flots argentés. Les guerriers tombent avec fracas , l'onde retentit ; les rives escarpées , au loin , rendent un son prolongé. Ils nagent en jetant des cris , et luttent épars contre les tourbillons. Telles , chassées par une vive flamme , qui soudain éclate , des sauterelles sautillent épouvantées jusqu'aux bords du fleuve ; mais l'infatigable feu les atteint et elles se plongent dans les eaux : ainsi devant Achille , Xanthe , aux gouffres profonds , se remplit d'une foule confuse de chars et de guerriers.

Le héros , cependant , issu de Jupiter , laisse sur le rivage , appuyée contre un tamaris , sa redoutable javeline , et , armé seulement du glaive , il s'élance semblable à une divinité. Ah ! quels affreux exploits il médite ! quels coups il porte en faisant tournoyer son bras ! quels gémissements ! quel carnage ! comme l'onde se colore de sang ! Tels , devant un énorme dauphin , les autres poissons s'enfuient frappés d'effroi , et remplissent les grottes secrètes des rades paisibles , car il dévore tout ce qu'il saisit : ainsi les Troyens , au travers des tourbillons impétueux , se blottissent sous les berges du Xanthe. Lorsque Achille a fatigué son bras à ces massacres , il choisit dans le fleuve douze jeunes captifs , expiation de la mort du fils de Ménétiôs ; il les entraîne sur le rivage , frappés de stupeur comme des faons ; il leur attache les mains derrière le dos avec les gracieuses ceintures qu'eux-mêmes portent autour de leurs ondoyantes tuniques : il ordonne à ses compagnons de les con-

duire vers ses vaisseaux. Ensuite il revient sur ses pas, se portant avec ardeur à de nouveaux meurtres.

Alors il rencontre, sortant du fleuve, Lycaon fils de Priam, que jadis, dans une marche nocturne, il a lui-même capturé sur les champs de son père, et emmené malgré sa résistance comme il coupait, avec l'airain tranchant, des rejetons de figuier, pour en tresser le devant d'un char; le divin Achille survint lui apportant un mal imprévu, le conduisit sur son navire, et le mit en vente dans la populeuse Lemnos. Le fils de Jason en donna le prix; Éétion d'Imbros, hôte du jeune Troyen, l'ayant racheté en échange d'une grosse rançon, l'envoya dans la ville sacrée d'Arisbas, d'où il revint aux palais paternels après avoir échappé à la captivité. Pendant onze jours, il délecta son âme avec ses compagnons chéris; mais, dans la douzième journée, un dieu le fit retomber dans les redoutables mains d'Achille, qui devait l'envoyer aux demeures de Pluton où il ne voulait pas aller. Achille l'aperçoit nu, sans casque, sans bouclier, sans javeline: car il a jeté ses armes sur la rive, et il sort du fleuve, baigné de sueur, rompu de fatigue. A son aspect le héros, en gémissant, se dit en son cœur magnanime:

« Grands dieux! quel prodige éclate à mes regards! sans doute les superbes Troyens, que mon bras a immolés, reviendront des profondes ténèbres, puisque je revois celui-ci, qui, évitant le jour funeste, avait été vendu dans la divine Lemnos. La vaste étendue de la mer écumeuse, qui, malgré leurs désirs, retient tant de mortels, ne l'a point arrêté! Faisons-lui donc goûter la pointe de mon javelot; sachons s'il reviendra encore, ou si la terre saura le renfermer, elle qui enchaîne les plus vaillants. »

Comme le héros immobile agite ce dessein, Lycaon, tremblant, l'aborde ayant hâte d'embrasser ses genoux; en son âme il veut échapper à la Mort affreuse et à la sombre Parque. Cependant Achille, impatient de le frapper, a levé sa javeline; il l'évite en se prosternant; elle passe au-dessus de sa tête, et se fixe en terre, quoique avide de sang humain. D'une main il la saisit et ne la laisse pas aller, de l'autre il embrasse les genoux du fils de Pélée, et il prononce ces paroles rapides:

« Achille, je t'implore, prends pitié de moi, considère ma jeunesse. Je suis pour toi un suppliant digne de respect, car j'ai goûté à ta table le blé de Cérès, lorsque tu m'as enlevé de notre bel enclos pour me conduire et me vendre dans la divine Lemnos, loin de mon père et des miens. Je t'ai valu une

hécatombe ; ma rançon aujourd'hui serait d'un triple prix. Voici la douzième aurore depuis qu'après de cruelles souffrances j'ai revu Troie, et il faut qu'une destinée mortelle me fasse tomber dans tes mains ! Ah ! sans doute je suis odieux à Jupiter, qui me livre encore à ta fureur. Pour quelle courte vie m'a enfanté ma mère Laothoa, fille du vieillard Altès, qui règne sur les belliqueux Lélèges, et possède, aux bords du Satniois, la ville escarpée de Pédase ! Priam eut la fille de ce roi et beaucoup d'autres femmes. Elle fut mère de deux fils que, tous les deux, tu auras fait périr. Déjà, au premier rang des piétons, ta javeline a terrassé Polydore comparable aux dieux. Maintenant je vais ici succomber, car je n'espère pas échapper de tes mains, puisqu'une divinité funeste m'a conduit. Mais je te le déclare, fais entrer mes paroles en ton esprit, épargne-moi, je ne suis pas né des mêmes entrailles qu'Hector, qui a tué ton ami vaillant et doux. »

Telles sont les supplications de l'illustre fils de Priam ; ce n'est pas une douce réponse qui frappe ses oreilles :

« Insensé ! ne me parle pas de rançon, cesse tes vains discours. Avant que Patrocle eût reçu le coup fatal, il m'était agréable d'épargner les Troyens ; j'en ai pris beaucoup et je les ai vendus. Mais aujourd'hui, de tous ceux que, devant Ilion, un dieu fera tomber entre mes mains, surtout des fils de Priam, nul n'échappera à la mort. Meurs donc, ami, meurs aussi ; à quoi bon ces plaintes ? Patrocle lui-même est mort, et il valait mieux que toi. Ne vois-tu pas comme je suis grand et beau ? je suis né d'un père illustre et d'une mère immortelle : eh bien ! moi pareillement, la Mort et la Parque violente me saisiront, soit au lever de l'aurore, soit au coucher du soleil, soit au milieu du jour, lorsqu'un guerrier tranchera ma vie avec l'airain d'un javelot ou d'une flèche rapide. »

A ces mots, Lycaon sent son cœur défaillir et ses genoux plier ; il laisse aller la javeline, et s'assied en étendant les bras. Achille tire son glaive à double tranchant, le frappe à la gorge, et plonge dans son sein la lame tout entière ; il tombe le front en avant, son sang noir ruisselle et couvre les sillons. Achille le prend par le pied, le pousse dans le courant qui doit l'entraîner, et s'écrie en se glorifiant :

« Étends-toi là, parmi les poissons, qui viendront hardiment humer le sang de ta blessure ; ta mère ne versera pas de pleurs sur ta couche funèbre, mais l'impétueux Scamandre te portera dans le sein des vastes flots. Là, quelque monstre marin, bondissant sur la surface frémissante des vagues sombres, se re-

paltra de la graisse blanche de Lycaon. Péririez, en attendant le dernier jour d'Ilion, vous qui fuyez, tandis que derrière vous je répands le carnage. Il ne vous sauvera pas, quelque rapides que soient ses flots argentés, ce fleuve auquel vous avez sacrifié tant de taureaux, tant de nobles coursiers, que vous précipitez vivants dans ses avides tourbillons; comme ces victimes, périssez d'une mort affreuse, jusqu'à ce qu'enfin vous ayez tous expié le meurtre de Patrocle et les maux des Achéens, que vous avez immolés près de nos rapides vaisseaux, lorsque je m'éloignais des batailles. »

A ces mots, le fleuve ressent un violent courroux, et agite en son cœur comment il forcera le divin Achille à cesser de combattre, et préviendra la ruine des Troyens. Cependant le fils de Pélée, armé de sa longue javeline, s'élance, brûlant de l'immoler, sur Astéropée, fils de Pélégon, né du fleuve Axios, au large courant, et de Péribéa, la plus âgée des filles d'Acesamène. Le fleuve tourbillonnant s'unit à la jeune vierge, Achille fond sur son petit-fils, qui, tenant dans chaque main un javelot, l'attend sans s'émouvoir; car Xanthe vient de lui donner une force divine, irrité, à cause des jeunes guerriers qu'Achille a, sans pitié, tués dans ses ondes. Les deux héros marchent l'un contre l'autre et bientôt se sont rapprochés. Le divin et fougueux Achille le premier s'écrie :

« Qui donc es-tu parmi les humains, et quelle est ta patrie, ô toi qui oses m'affronter? Malheur à ceux dont les fils viennent au-devant de ma colère.

— Magnanime Éacide, répond l'illustre fils de Pélégon, pourquoi me demander mon origine? Je viens d'une contrée lointaine, de la fertile Péonie, je commande les guerriers péoniens armés de longs javelots. Déjà l'aurore s'est montrée onze fois depuis mon arrivée dans Ilion. Je suis issu du fleuve Axios, au large courant, d'Axios dont les ondes sont les plus belles de celles qui arrosent la terre. Ce dieu engendra Pélégon, illustre par sa javeline, et l'on dit que je dois le jour à ce héros. Maintenant, ô noble Achille! combattons. »

C'est ainsi qu'il parle en menaçant. Cependant le divin Achille soulève le frêne du Pélion, tandis que le héros Astéropée, qui est ambidextre, le manque à la fois de ses deux javelots. L'un atteint le bouclier, mais il ne peut rompre l'or, présent de Vulcain; l'autre écorche le coude du bras droit d'Achille, fait jaillir un sang noir, passe outre et se plonge dans le sable, quoique avide de se rassasier de chairs.

A son tour, Achille, brûlant de tuer Astéropée, lance son trait, si souvent infailible ; mais cette fois il s'égare, va frapper la haute berge du fleuve, et en vibrant, s'enfonce à moitié dans le sol. Le héros, transporté de rage, tire l'épée qui s'appuie contre sa forte cuisse, et bondit sur le Péonien. Celui-ci cependant, d'une main robuste, s'efforce, mais vainement, d'arracher le redoutable frêne : trois fois, impatient de s'en emparer, il l'ébranle ; trois fois sa force s'épuise. Enfin, il tente de le briser en le courbant ; mais Achille le prévient, et d'un coup de glaive lui arrache la vie. L'airain déchire ses flancs ; toutes ses entrailles tombent à terre. Le héros expire, et les ténèbres enveloppent ses yeux. Achille saute sur sa poitrine, le dépouille de ses armes, et, en se glorifiant, il s'écrie :

« Reste ainsi étendu. La lutte est terrible contre les descendants de Jupiter, même pour les rejetons d'un fleuve. A t'entendre, tu tirais ton origine de l'Axios au large courant ; moi, je me glorifie d'être issu du grand Jupiter. Le guerrier qui m'a engendré règne sur les nombreux Myrmidons : c'est Pélée, fils d'Éaque, et son père est né du souverain des dieux, dont la race ne l'emporte pas moins sur celle des fleuves que lui sur ces divinités. Tu as là près de toi le vaste Xanthe ; vois s'il ne peut rien pour toi. Non, il n'est point possible de combattre le fils de Saturne. Le roi Achéloüs lui-même ne rivaliserait pas avec lui, ni le grand et profond Océan d'où viennent tous les fleuves, la mer entière, les puits et les fontaines. L'Océan aussi redoute la foudre du maître du tonnerre, et lorsque du haut des cieux elle gronde, il frémit. »

Il dit, arrache de la berge sa lance d'airain, et abandonne le guerrier sans vie. Astéropée gît sur le sable ; l'eau profonde le baigne ; autour de lui, les anguilles, les poissons s'empres-sent, arrachent la graisse de ses reins et la dévorent avec avidité.

Les Péoniens, à la vue de leur chef, dompté dans une lutte terrible par la forte épée d'Éacide, ont fui au travers des tourbillons du fleuve. Le vainqueur se rue sur eux et fait périr Thersiloque, Mydon, Astypyle, Mnésos, Thrasios, Énios, Ophéleste. Sans doute il aurait encore immolé nombre de victimes, si Xanthe courroucé, prenant la figure d'un héros, ne lui eût fait entendre, du fond d'un gouffre, ces paroles menaçantes :

« O Achille ! tu ne l'emportes pas moins sur les autres mortels en iniquité qu'en valeur, et les dieux eux-mêmes te protègent. Si le fils de Saturne te permet d'exterminer tous les fils

de Dardanos, chasse-les de mon sein, et fais tes grandes actions dans la plaine. Mon cours si limpide est encombré de cadavres, je ne puis plus verser à la mer divine mes flots arrêtés par les morts; et toi tu portes de terribles coups; crois-moi donc, arrête ce carnage, car, ô chef des guerriers! tu me saisis de stupeur. »

Achille lui répond en ces termes : « Tes désirs, ô Scamandre, s'accompliront; mais je ne cesserai pas d'immoler les orgueilleux Troyens, avant de les avoir enfermés dans les murs, et de m'être mesuré avec Hector : il faut qu'il me dompte ou qu'il tombe sous mes coups. »

Il dit; puis, semblable à une divinité funeste, il fond sur les Troyens; alors le fleuve s'adresse à Phébus :

« Hélas! tu oublies les desseins du fils de Saturne, qui t'a prescrit de rester parmi les Troyens et de les défendre jusqu'aux dernières lueurs du soir, jusqu'à ce que les champs se couvrent de ténèbres. »

Comme il dit ces mots, Achille prend son élan de la rive et se jette au milieu du courant. Le fleuve soudain se gonfle avec furie; son cours tout entier s'émeut et bouillonne; il soulève les nombreux cadavres amoncelés dans son sein par les mains du fils de Pélée, et, mugissant comme un taureau, il les rejette sur la terre. Cependant il sauve ceux qui respirent encore, et les cache ou sous ses ondes pures, ou sous ses tourbillons immenses, tandis qu'autour du héros il amasse des flots terribles qui heurtent et pressent son bouclier. Déjà, celui-ci ne peut plus s'affermir sur ses pieds; il saisit les branches d'un ormeau grand et touffu. L'arbre entr'ouvre la berge, en se déracinant, s'affaisse tout entier, contient le courant avec ses rameaux nombreux et sert de pont au fils de Pélée, qui bientôt, non sans avoir senti la crainte, sautant hors du lit du fleuve, vole dans la plaine de toute la légèreté de ses pieds rapides. Mais le grand dieu, loin de l'abandonner, pousse sur lui ses vagues troublées, et le force à cesser de combattre, pour prévenir la ruine des Troyens.

Achille fait des bonds aussi longs que la portée d'une javeline : tel est l'essor de l'aigle aux ailes noires, de l'aigle chasseur, le plus fort, le plus agile des oiseaux. Sur sa poitrine, l'airain rend un son effrayant. Il fuit et se détourne; mais le fleuve, à grand fracas, ne cesse de le poursuivre. Comme un fontainier, qui, à travers les plantes d'un jardin, voulant conduire l'eau d'une source profonde, a, de son hoyau, rejeté tous les obstacles hors de la rigole, voit bientôt l'onde s'écouler avec un doux murmure

en agitant les cailloux et le dépasser lui-même, car la pente est rapide : ainsi, malgré sa légèreté, Achille est toujours atteint par le flot du fleuve, car la force des dieux surpasse celle des humains. Autant de fois le héros s'arrête pour tenir tête à Xanthe et reconnaître si les dieux immortels qui habitent le vaste ciel sont tous à le poursuivre, autant de fois le grand flot du fleuve issu de Jupiter se gonfle près de ses épaules ; alors, le cœur plein de tristesse, il échappe par un nouveau bond ; mais la vague, victorieuse de ses genoux, suit ses détours, le presse, et sous ses pieds dévore la poussière. Enfin en gémissant il regarde le vaste ciel, et s'écrie :

« Puissant Jupiter, n'est-il point parmi les immortels de dieu qui, ayant compassion de moi, se charge de me soustraire à la fureur du fleuve ? viennent ensuite les maux que l'avenir me destine. Mais de tous les êtres célestes, nul n'est aussi coupable que ma mère chérie. Combien elle m'a trompé par ses paroles mensongères, en me disant que sous les remparts des Troyens je périrais percé par les flèches rapides d'Apollon ! Que n'ai-je succombé sous les coups d'Hector, le plus brave des guerriers que nourrisse cette terre ! Il eût immolé un vaillant héros, et, vaillant lui-même, il m'eût dépouillé de mes armes. Maintenant, je suis voué à une mort sans gloire dans ce grand fleuve, comme un jeune porcher que, pendant l'hiver, engloutit le torrent qu'il veut traverser ! »

Il dit : soudain Neptune et Minerve, sous la figure de deux guerriers, accourent, l'abordent, de leurs mains prennent ses mains et le raffermissent par leurs discours. Neptune, le premier, prend la parole :

« Fils de Pélée, cesse de craindre, calme-toi. Nous sommes des dieux et nous venons à ton aide, du consentement de Jupiter. Reconnais Neptune et Minerve. Tu n'es point destiné à être dompté par un fleuve ; celui-ci cessera de te poursuivre ; bientôt il s'arrêtera comme tu verras toi-même. Écoute nos conseils, puissent-ils te convaincre ! Ne laisse point reposer ton bras avant d'avoir enfermé dans les nobles remparts d'Ilion tous ceux de l'armée troyenne qui échapperont au carnage. Tu arracheras à Hector son âme ; puis tu retourneras vers tes vaisseaux, et nous t'aurons fait remporter une grande gloire. »

A ces mots, les deux divinités retournent parmi les immortels ; le héros s'élance dans la plaine ; les avertissements des dieux l'ont animé d'une nouvelle ardeur. A l'entour, tout est inondé ; nombre de belles armes des jeunes combattants qu'Achille a im-

molés, flottent avec les cadavres, mais le héros bondit au delà des vagues, qui déjà cessent de l'étreindre, tant Minerve lui a donné de force. Cependant Scamandre, loin d'apaiser sa fureur, s'irrite encore contre le fils de Pélée, excite ses ondes, les soulève, et, à haute voix, appelle Simois.

« Frère chéri, s'écrie-t-il, réunissons-nous pour contenir un homme, sinon il va dévaster la grande ville du roi Priam ; les Troyens ne lui résisteront plus. Accours pour les défendre, remplis ton lit de l'eau de toutes les fontaines, de tous les torrents tributaires, rassemble d'immenses flots, roule à grands fracas des rochers, des troncs d'arbres ; éloignons ce héros farouche, qui maintenant triomphe et veut faire autant que les dieux. Et moi, je dis que sa beauté, sa vigueur et ses belles armes ne lui serviront de rien, quand elles seront englouties au fond de mon cours et recouvertes de vase ; lui-même, je veux l'enfourer dans le sable ; je veux lui donner pour tombe un amas de débris. Jamais les Argiens ne sauront où recueillir ses ossements, tant je l'aurai profondément couvert de limon ; ce sera son sépulcre, et lorsque ses compagnons célébreront ses funérailles, ils n'auront point à remuer la terre pour la verser sur lui. »

A ces mots le dieu, bouillonnant, se gonfle, fond sur le héros, et en murmurant soulève, avec des flots d'écume, le sang et les morts ; l'onde souillée du fleuve issu de Jupiter monte, se dresse, et en retombant saisit le fils de Pélée, quand Junon jette un cri d'effroi. La déesse tremble qu'Achille ne soit entraîné par le grand fleuve aux immenses tourbillons. Soudain elle appelle Vulcain, son fils chéri :

« Hâte-toi, ô mon fils ; nous croyons que, pour combattre, l'impétueux Xanthe est ton égal ; vole défendre Achille, déploie beaucoup de flammes. Cependant je vais appeler Zéphyre et Notos, et faire souffler de l'Hellespont une violente tempête qui promènera l'incendie jusqu'à ce qu'il ait dévoré les têtes et les armures des Troyens. Toi, mon fils, sur les rives de Xanthe, consume les arbres ; pousse le feu même dans son sein ; n'écoute ni ses menaces ni ses douces paroles ; n'arrête point ta fureur, avant que, par un cri, je t'annonce qu'il est temps d'éteindre la flamme infatigable. »

Elle dit, et déjà son fils a dirigé ses feux divins ; d'abord, il les promène dans la campagne, et brûle les cadavres nombreux qui gisent pêle-mêle depuis qu'Achille les a frappés ; en un instant la terre se dessèche, et l'inondation est contenue. Tel, en automne, Borée étanche promptement les champs qu'a

la pluie vient d'humecter, et réjouit le laboureur : ainsi Vulcain assainit la plaine entière et consume les morts ; il tourne ensuite contre Xanthe ses traits étincelants. Les ormeaux s'enflamment, puis les saules, les tamaris, les lotos, les joncs, le souchet ; toutes les plantes qui croissent sur les belles rives du fleuve ; les anguilles, les poissons souffrent, et se plongent, çà et là, au plus profond de ses ondes et de ses tourbillons, accablés par le souffle de Vulcain. Le fleuve lui-même ressent la flamme, et s'écrie :

« O Vulcain ! nul des immortels ne peut s'égaliser à toi ; je ne veux plus combattre ni toi ni tes flammes. Laissons là nos querelles, que le divin Achille chasse à l'instant les Troyens de leur ville. Qu'ai-je à faire dans cette guerre, et pourquoi les secourir ? »

Il dit : la flamme le dévore ; ses belles ondes bruissent. Telle, dans une chaudière sous laquelle brûlent des rameaux secs, et qu'embrassent de grandes flammes, la graisse d'un porc succulent fond et bout à gros bouillons : telles les belles ondes du fleuve bouillonnent échauffées par le feu ; il ne songe plus à couler ; son cours est suspendu, car le souffle de Vulcain l'a dompté. Alors il implore Junon en ces termes :

« Junon, pourquoi ton fils s'est-il acharné à troubler mon cours plutôt que celui de tout autre fleuve ? Je ne suis pas aussi coupable envers toi que les autres divinités favorables aux Troyens. Mais si tu l'ordonnes, j'abandonnerai ceux-ci ; qu'il s'arrête donc ce dieu, je te jure de ne jamais éloigner d'eux le jour fatal, même lorsque Ilion serait livrée en proie aux flammes dévorantes, et que les belliqueux fils de la Grèce l'auraient incendiée. »

Junon entend ces paroles. Aussitôt elle s'adresse à son fils chéri : « Cesse, mon illustre fils ; il ne convient point, à cause des mortels, de tant maltraiter un dieu. »

A ces mots, Vulcain éteint la flamme divine, et les belles ondes du fleuve rentrent dans leur lit. Xanthe est vaincu ; les deux rivaux s'arrêtent ; Junon elle-même, malgré son courroux, les a calmés.

Mais alors, la Discorde cruelle tombe de tout son poids sur les autres dieux, et souffle dans les cœurs des desseins opposés. Soudain ils se heurtent avec un fracas terrible ; la vaste terre retentit ; le ciel immense répète des sons stridents. Jupiter les entend du haut de l'Olympe ; il rit en son cœur et se réjouit de voir les dieux livrés à la Discorde. Déjà ils s'abordent, et le

premier, Mars, destructeur des armures, s'élançant sur Minerve, le javelot à la main, lui adresse ces paroles outrageantes :

« Pourquoi, chienne impudente, appeler parmi les dieux la Discorde ? tu as une insatiable audace, et ton cœur est gonflé d'orgueil. Ne te souvient-il pas que tu as excité Diomède à me porter un coup de son javelot étincelant ? C'est toi qui dirigeais son bras, et qui as déchiré mon corps divin. J'espère que tu vas tout à l'heure expier le mal que tu as fait. »

Il dit, et frappe l'égide, arme horrible qui résisterait même à la foudre de Jupiter. Le sanglant Mars la frappe de son grand javelot. La déesse recule, et, de sa forte main, saisit dans la plaine une énorme pierre, que jadis les premiers hommes ont posée en ce lieu pour marquer la limite d'un champ. Elle la lance, et atteint à la gorge le dieu de la guerre dont les genoux fléchissent ; il tombe et couvre sept plèthres ; sa chevelure est souillée de poussière. Autour de lui ses armes retentissent. Minerve rit de joie, et en se glorifiant elle s'écrie :

« Insensé, n'avais-tu pas considéré, jusqu'à ce moment, combien je puis me glorifier de l'emporter sur toi, pour comparer ta force à la mienne ? Sans doute tu ressens l'effet des malédictions de ta mère irritée de ce que tu as abandonné les Grecs pour secourir les perfides Troyens. »

A ces mots, elle détourne ses regards étincelants. Cependant Vénus, fille de Jupiter, prend par la main et emmène le dieu blessé qui pousse de profonds soupirs, ayant peine à ranimer ses esprits. Junon les aperçoit, et s'adressant à Minerve :

« Hélas ! infatigable fille du maître de l'égide, vois encore cette chienne impudente, qui, au travers du tumulte, conduit hors de la mêlée, Mars, fléau des humains. Que tardes-tu à la poursuivre ? »

Elle dit : Minerve, se réjouit en son âme, s'élançe et laisse tomber sa forte main sur le sein de la déesse, qui sent son cœur défaillir et ses genoux plier. Les deux divinités vaincues gisent étendues sur les sillons fertiles, et Minerve, en se glorifiant, s'écrie :

« Puissent ainsi tomber tous ceux qui secondent les Troyens et combattent contre les Grecs ! Que n'ont-ils le même cœur, la même force que Vénus, qui, pour secourir Mars, est venue au-devant de ma colère ! déjà depuis longtemps nous aurions terminé cette guerre, et Ilion serait renversée. »

Elle dit, et Junon, déesse aux bras blancs, sourit. Cependant le puissant Neptune provoque Phébus.

« Apollon, pourquoi nous tenir à l'écart? Cela ne nous sied pas, quand les autres dieux nous donnent l'exemple. Ne rougissions-nous pas de retourner, sans combattre, dans le palais d'airain de Jupiter? Commence donc, tu es le plus jeune. Il serait honteux pour moi de porter les premiers coups, car je suis né le premier, et j'ai plus de science que toi. Insensé! cœur irréflechi! ne te souvient-il plus des maux que nous avons soufferts devant Ilion? Nous quittons l'Olympe, seuls; et, moyennant un prix convenu, nous nous louons à gages pour un an, à l'orgueilleux Laomédon; il nous donne ses ordres; je construis la ville et le rempart des Troyens; j'élève des murs larges et superbes, qui rendent leur ville inexpugnable. Cependant, Phébus, tu conduis dans les forêts de l'Ida ses grands troupeaux. Mais lorsque les riantes saisons eurent amené le terme de notre labeur, ce roi violent nous priva de notre salaire, et nous chassa après nous avoir menacés, toi Phébus, de t'enchaîner les pieds et les mains, et de te vendre dans une île lointaine; et nous deux, en joignant le geste à la parole, d'employer l'airain pour nous couper les oreilles. Nous partîmes, l'âme pleine de courroux, indignés de n'avoir point reçu la récompense qui nous avait été promise. Est-ce à cause de ces outrages que tu te dévoues à ses peuples, au lieu de te réunir à nous pour précipiter la ruine des Troyens parjures, de leurs tendres enfants et de leurs chastes épouses?

— Neptune, répond le dieu qui lance au loin les traits, tu dirais que je ne suis pas sain d'esprit, si je combattais contre toi pour de misérables mortels, qui, semblables aux feuilles, aujourd'hui pleins de vie se nourrissent des fruits de la terre, et demain vont être consumés misérablement. Mais abstenons-nous, en cet instant, de nous combattre, et laissons les autres dieux s'attaquer. »

Il dit, et recule; car il redoute d'en venir aux mains avec le frère de son père. Sa sœur, terreur des bêtes fauves, Diane chasseresse, l'interpelle et l'accable d'injures :

« Tu fuis, dieu qui atteins de loin; tu cèdes à Neptune la victoire! Tu lui donnes un vain orgueil! Insensé! pourquoi t'armer d'un arc inutile? Je ne t'entendrai donc plus, dans les demeures célestes, te glorifier comme jadis, parmi les immortels, d'être prêt à combattre Neptune. »

Elle dit: et son frère s'éloigne sans répondre; mais la vénérable épouse de Jupiter, enflammée de courroux, poursuit de ses outrages la déesse qui se réjouit de ses flèches :

« Comment , chienne audacieuse , oses-tu t'arrêter devant moi ? il te serait difficile de me résister , malgré ton arc ; quoique Jupiter t'ait donné contre les femmes un cœur de lion , e' le pouvoir de tuer parmi elles qui tu veux. Mais crois-moi , il vaudrait mieux poursuivre dans les forêts les bêtes fauves et les cerfs , que de lutter contre de plus forts que toi ; sans doute tu as le désir d'être instruite par un combat , afin de bien savoir combien je te suis supérieure , puisque tu viens au-devant de ma colère ? »

A ces mots , de la main gauche , elle saisit les deux bras de Diane ; de la droite elle enlève , de ses épaules , l'arc et le carquois ; puis , en souriant , elle en frappe les joues de la déesse , qu'elle fait tourner. Cependant les flèches légères se répandent sur le sable , et Diane , fondant en larmes , s'enfuit comme une colombe qui , à la vue de l'épervier , se blottit dans le creux d'une roche , car le terme fatal n'est pas encore venu pour elle ; ainsi elle s'échappe en pleurant et abandonne son arc. Alors , Mercure s'adresse à Latone :

« Je ne te combattrai point , ô Latone ! il est téméraire de s'armer contre les épouses du dieu assembleur de nuages ; va , parmi les immortels , te glorifier de m'avoir vaincu par ta force irrésistible. »

Il dit : Latone rassemble les traits épars qui sont tombés dans le flots de poussière ; elle prend le carquois et l'arc , puis elle suit sa fille. Diane bientôt a regagné l'Olympe ; elle entre dans le palais d'airain de Jupiter , et , tout en larmes , la jeune vierge s'assied sur les genoux du dieu tout-puissant ; son voile divin frémit ; le fils de Saturne la presse sur son sein et l'interroge avec un doux sourire :

« Quel dieu téméraire , ô cher enfant , a osé te maltraiter comme si tu avais fait ouvertement une mauvaise action ? »

La déesse chasseresse répond : « O mon père , c'est Junon ; c'est ton épouse , c'est elle qui , parmi les dieux , amène la Discorde. »

Tel est leur entretien. Cependant Phébus a pénétré dans la sainte Ilion pour veiller à ses superbes remparts , de peur que ce jour-là même les Grecs ne les renversent malgré la destinée. Le reste des immortels , les uns transportés de colère , les autres pleins d'orgueil , retournent au sein de l'Olympe , et se placent sur leurs trônes auprès de Jupiter.

Achille , dans la plaine , ne cesse de tailler en pièces hommes et coursiers. Telle , dans une ville la flamme d'un incendie

excité par la colère des dieux monte jusqu'au vaste ciel et cause à tous des soucis, à plusieurs une grande affliction : tel le fils de Pélée répand sur les Troyens des soucis et des afflictions.

Priam, du haut de la tour divine, aperçoit le grand Achille, Il voit devant lui fuir en désordre les Troyens, qui n'ont plus l'ombre de valeur ; il gémit ; il descend de la tour, et appelant, près du rempart, les illustres gardiens des portes, il leur dit :

« Tenez dans vos mains les battants ouverts jusqu'à ce que l'armée en fuite soit rentrée dans nos murs. Car Achille le presse, et nous touchons au comble de nos malheurs. Quand nos guerriers respireront rassemblés dans la ville, fermez de nouveau nos portes solides ; je crains que ce héros funeste ne se rue jusqu'au sein d'Ilion. »

Il dit : les gardiens font tomber les verrous, poussent les battants, et sauvent l'armée. Cependant Apollon s'élance hors des portes, pour prévenir la ruine des Troyens, qui, dévorés par la soif, couverts de poussière, fuient de la plaine droit dans la ville, et derrière les remparts. Achille, le cœur plein de rage, transporté d'un insatiable désir de gloire, les poursuit de sa redoutable javeline. Alors, les fils de la Grèce auraient pris la grande Ilion, si Phébus n'eût excité le divin Agénor, fils d'Anténor, héros irréprochable et robuste. Il lui inspire, en son cœur, une divine audace ; et s'appuyant au hêtre, couvert d'un brouillard impénétrable, il se tient à ses côtés pour écarter les Parques pesantes de la mort. Le héros, à la vue du terrible Achille, s'arrête et l'attend, mais son âme flotte ; il soupire et se dit en son cœur magnanime :

« Malheur à moi ! si je fuis devant le vaillant Achille par les mêmes chemins où se précipite la foule épouvantée, il me prendra comme elle, et m'égorgera sans défense. Si, laissant ce héros la poursuivre, je m'éloignais du rempart, si d'un pied rapide, à travers la plaine, je gagnais les pentes de l'Ida, je trouverais dans la profonde forêt un refuge ; puis, au soir, après m'être plongé dans le fleuve, après avoir rafraîchi mon corps baigné de sueur, je rentrerais dans Ilion. Mais, ô mon cœur ! pourquoi délibérer ? il me verrait m'écarter de la ville ; il s'élancerait sur moi ; il me saisirait grâce à la rapidité de ses pieds, et je ne pourrais plus éviter la Parque, car sa force surpasse celle des autres humains. Ah ! devant nos portes, marchons à sa rencontre ; son corps aussi sans doute est vulnérable par l'airain, et ne renferme qu'une âme. Oui, les hommes le disent mortel, quoique Jupiter lui donne la victoire. »

Il dit, et ramassé sous ses armes il attend Éacide, qu'en son cœur il est résolu à combattre. Telle une panthère s'élance d'un lieu touffu contre le chasseur, sans que les aboiements la troublent ni la fassent fuir ; un trait la frappe, et, le javelot dans le sein, elle ne perd rien de sa valeur avant d'avoir combattu ou succombé : tel le divin Agénor, loin de fuir, brûle de se mesurer avec Achille. Couvert de son bouclier, il brandit sa javeline et s'écrie :

« Tu espères, illustre Achille, saccager aujourd'hui la ville des généreux Troyens. Insensé ! Ilion vous coûtera encore bien des larmes ; elle renferme nombre de vaillants guerriers, prêts à défendre leur patrie, leurs parents, leurs épouses, leurs fils. Et toi, malgré ton audace, malgré ta formidable valeur, c'est ici que tu trouveras la mort. »

Il dit : le trait vole sans s'égarer, et atteint au-dessous du genou la cnémide d'étain qui résonne terriblement. L'airain ne pénètre pas ; repoussé par l'armure qu'un dieu vient de fabriquer, il rebondit, et le fils de Pélée fond à son tour sur le divin Agénor. Mais Apollon lui ravit la victoire ; il saisit le héros troyen, l'enveloppe d'un nuage impénétrable, et le fait rentrer sans blessure. Enfin, par ses artifices, il éloigne de l'armée Achille ; court devant lui sous la figure du fils d'Anténor ; l'entraîne à le poursuivre dans la plaine fertile, sur les bords du Scamandre, et le devance à peine ; il l'allèche par cette ruse ; car le héros aux pieds légers espère toujours le prendre. Alors la foule des fuyards se précipite et rentre avec joie dans la ville, qu'elle remplit. Ceux que leurs pieds et leurs genoux ont enfin sauvés ne songent plus à se rallier hors des murs ; ils ne songent pas à connaître ceux qui échappent, ou ceux qui ont succombé ; mais ils se répandent, pleins d'impatience, dans tout Ilion.

CHANT XXII.

Les Troyens , tremblants comme des biches , ont fui dans la ville. Adossés à leurs superbes créneaux , ils étanchent la sueur qui les inonde , ils boivent , ils apaisent leur soif , tandis que les Grecs , s'approchent des remparts , le bouclier à l'épaule. Alors la Parque dévorante enchaîne Hector devant Ilion , hors des portes de Scées. Cependant Phébus dit au bouillant Achille :

« Pourquoi , fils de Pélée , étant mortel , poursuis-tu de tes pieds rapides un dieu immortel ? Tu n'as pu reconnaître en moi une divinité , tant la fureur te transporte. Tu ne songes plus aux Troyens que tu as dispersés. Mais ils se sont renfermés dans leurs murs pendant que tu t'égarais sur mes traces ; ne crois point me faire périr , je ne suis point sujet à la mort. »

« O Phébus , ô le plus cruel des dieux ! répond en gémissant le fougueux fils de Pélée , quel mal tu m'as fait en me détournant loin des remparts ! Combien de guerriers encore auraient mordu la poussière , au lieu de rentrer dans Ilion ! Tu m'as privé d'une grande gloire , et tu les as sauvés facilement , sans craindre d'en être puni. Ah ! comme je me vengerais sur toi , si j'en avais la force ! »

A ces mots , il s'élançe vers la ville , plein d'un noble orgueil , rapide comme un coursier qui dans les jeux fait voler un char , et allonge facilement le pas dans la plaine : ainsi le fils de Pélée meut rapidement ses pieds et ses genoux.

Le vieillard Priam l'aperçoit , le premier , traversant la plaine et rayonnant comme l'astre d'automne , qui , pendant la nuit obscure , entouré de nombreuses étoiles , l'emporte sur elles par son éclat (on appelle Chien d'Orion cet astre brillant et de mauvais présage , et il apporte aux misérables mortels une chaleur brûlante) ; tel , dans la course rapide du héros , l'airain qui le couvre resplendit. Le vieillard gémit , se frappe la tête , lève les bras au ciel , pousse des cris lamentables et implore son fils

bien-aimé, Hector, cependant, enflammé du désir de combattre Achille, reste inébranlable devant les portes. Le déplorable vieillard étend vers lui les mains, et s'écrie :

« Hector, cher enfant, seul, loin des autres, n'attends pas cet homme, de peur que, bientôt, dompté par le fils de Pélée, tu ne reçoives la mort : car il est plus fort que toi. Le cruel, que n'est-il aimé des immortels autant que de moi ? les chiens et les vautours l'auraient vite dévoré gisant, et sans doute le chagrin cuisant sortirait de mon sein. Car c'est lui qui m'a privé de tant de fils vaillants, en les tuant ou en les faisant vendre dans les îles lointaines. Aujourd'hui encore, parmi les Troyens réfugiés dans nos murs, je ne puis voir mes deux fils, Lycaon et Polydore, que m'a donnés Laothoa, la meilleure des femmes ; s'ils sont vivants dans le camp ennemi, nous les délivrerons à prix d'or et d'airain ; il n'en manque pas en nos demeures, et le célèbre vieillard Altès a beaucoup donné à sa fille. S'ils sont morts, s'ils sont descendus chez Pluton, à nous l'affliction, à sa mère et à moi qui les avons engendrés. Mais, ô Hector ! tu adouciras les peines de mes peuples, si tu échappes au bras d'Achille. Rentre dans nos murailles, ô mon cher fils, pour que tu sauves les Troyens et les Troyennes ; ne donne pas tant de gloire au fils de Pélée ; toi-même ne t'ôte pas la vie ; aie pitié de ton malheureux père, qui a encore toute sa prudence. Infortuné ! le fils de Saturne, sur le seuil de la vieillesse, me fera périr par un destin cruel, et me rendra témoin des plus horribles misères : mes fils immolés, mes filles captives, leurs couches nuptiales renversées, leurs tendres enfants précipités à terre au milieu d'un affreux tumulte, enfin mes brus entraînées par les mains outrageantes des Grecs. Pour combler ces malheurs, moi-même, devant mes portiques, lorsqu'un guerrier, m'ayant atteint ou frappé d'un trait d'airain, aura séparé mon âme de mon corps, je serai traîné par les chiens nourris de ma table, gardiens des portes de mon palais ; et, après avoir dévoré mes chairs, abreuvés de mon sang, saisis de rage, ils expireront sous mon vestibule. Qu'un jeune guerrier, dans les batailles, meure déchiré par l'airain aigu, il git, et cela lui sied ; quoique mort, en lui tout paraît beau. Mais que des chiens souillent les cheveux blancs, la barbe blanche, la pudeur d'un vieillard, ah ! c'est pour les infortunés mortels l'objet le plus digne de pitié. »

Telles sont les prières du vieillard. Cependant, de ses deux mains, il s'arrache les cheveux ; mais il ne fléchit pas l'âme

d'Hector. Sa mère alors gémit baignée de larmes; elle découvre son sein; elle soulève ses mamelles, et en sanglotant elle s'écrie :

« Hector, mon enfant, respecte mon sein, aie pitié de ta mère. Si jadis ces mamelles ont apaisé tes cris, ne l'oublie point, fils bien-aimé, combats du haut des remparts ce héros terrible; ne l'attends pas seul. Insensé ! s'il te tue, ô mon rejeton chéri, ni moi qui t'ai enfanté, ni ton attrayante épouse, ne pleureront sur ta couche funèbre; mais bien loin de nous, vers la flotte ennemie, des chiens agiles te dévoreront. »

Ainsi, tous les deux parlent, en pleurant, à leur fils, et le supplient avec force; mais ils ne fléchissent pas l'âme d'Hector. Le héros attend le terrible Achille qui déjà s'approche. Ainsi, dans les montagnes, près de son trou, un serpent repu de plantes vénéneuses, transporté de colère, brave le pâtre, et lance d'horribles regards, en tournant devant son repaire : ainsi Hector, plein d'une inextinguible fureur, loin de reculer, appuie son bouclier brillant sur une tour en saillie, et tout contristé, il se dit en son grand cœur :

« Malheur à moi si je franchis les portes et le rempart ! j'essuierai tout d'abord les reproches de Polydamas qui me conseilla de ramener les Troyens dans Ilion, pendant cette nuit funeste où apparut le divin Achille; je ne l'écoutai point, quoique cela eût mieux valu. Maintenant que, par mon imprévoyance, j'ai perdu l'armée, je redoute les Troyens et les Troyennes aux longs voiles; je crains qu'un homme moins vaillant que moi ne dise : « Hector trop confiant dans ses forces a perdu l'armée. » Voilà ce qu'on dira. Ah ! ce que j'ai de mieux à faire est de ne rentrer qu'après avoir tué Achille, ou de mourir glorieusement pour la patrie. Si je déposais mon bouclier, mon casque pesant, si j'appuyais ma javeline contre le rempart, pour courir au-devant de l'irréprochable Achille, et lui promettre l'Argienne Hélène avec tous les trésors qu'Alexandre a transportés dans la Troade sur ses vaisseaux profonds ! Elle est la cause de la guerre; donnons-la aux Atrides pour qu'ils l'emmenent. Nous partagerions ensuite entre les Grecs la moitié des autres richesses. Je ferais prêter par les chefs des Troyens le serment de ne rien celer et de faire deux parts de tout ce qu'ils possèdent. Mais, ô mon cœur ! pourquoi délibérer ? Je n'irai point auprès de cet homme; il n'aurait pour moi aucune compassion, il ne me respecterait pas; sans hésiter, il me tuerait au, il me tuerait comme une femme, puisque j'aurais dépouillé

mon armure ; ce n'est pas le moment de causer avec lui du chêne et du rocher comme les vierges et les jeunes hommes, dans leurs secrets entretiens. Non, il vaut mieux combattre, et connaître au plus tôt à qui Jupiter réserve la victoire. »

Tandis qu'Hector, immobile, roule ces pensées en son esprit, Achille, semblable à l'irrésistible Mars, s'avance et brandit, à la hauteur de son épaule droite, le frêne du Pélion. Sur sa poitrine, l'airain resplendit comme la flamme étincelante ou le soleil levant. A son aspect, Hector, saisi de crainte, n'ose plus l'attendre ; et, laissant derrière lui les portes, il s'enfuit. Le fils de Pélée, confiant dans ses pieds agiles, s'élance sur ses pas. Tel le milan des montagnes, le plus rapide des oiseaux, fond droit sur la tendre colombe ; vainement elle cherche à s'échapper par ses détours ; il s'en rapproche sans cesse en poussant des cris aigus, et son cœur lui ordonne de la saisir : tel Achille, brûlant d'ardeur, se précipite sur Hector, qui, sous le mur des Troyens, fuit de toute la force de ses genoux. Les deux héros par le chemin des chars, près de la muraille, courent de la colline du guet au figuier battu des vents, et arrivent aux deux belles fontaines d'où s'échappent deux sources du tourbillonnant Scamandre. L'une verse de l'eau tiède, couronnée de fumée comme le feu du foyer ; l'autre, même au fort des chaleurs, jaillit semblable à la grêle, à la neige froide, ou à l'eau glacée. Sur les fontaines sont construits en pierre les vastes et beaux lavoirs où les épouses et les gracieuses filles des Troyens lavaient leurs riches vêtements, jadis aux jours de paix, avant l'irruption des fils de la Grèce. Les deux rivaux les dépassent ; le premier fuit, le second s'efforce de l'atteindre. Celui qui veut s'échapper est un brave, celui qui le poursuit rapidement est plus brave encore. Ce n'est point pour une victime ou pour la dépouille d'un taureau qu'ils luttent, car tels sont, parmi les guerriers, les prix de l'agilité ; mais ils courent pour se disputer l'âme du divin Hector.

Dans les jeux funèbres en l'honneur d'un héros, un grand prix est offert : un trépied ou une captive ; alors les coursiers s'élancent légèrement vers le but : aussi rapides les deux guerriers passent et repassent trois fois devant la ville de Priam. Tous les immortels les contemplent, et le père des dieux et des hommes prononce ce discours :

« Hélas ! mes regards, près des murs d'Ilion, suivent un héros qui m'est cher et que l'on poursuit avec ardeur. Mon cœur gémit pour Hector, qui tant de fois, sur le mont de l'Ida ou au sommet de la ville, a brûlé pour moi la chair des taureaux. Maintenant

le divin Achille le poursuit de toute la vitesse de ses pieds, devant la ville de Priam. Mais, ô divinités, réfléchissez, décidez si nous le sauverons de la mort, ou si maintenant nous le terrasserons, malgré sa vaillance, sous la main du fils de Pélée. »

A ces mots, Minerve s'écrie : « O mon père, quelle parole as-tu dite ? un mortel voué dès longtemps au destin, tu veux l'arracher à la triste mort ? accomplis tes désirs, mais nul des dieux ne t'approuvera.

— Rassure-toi, fille chérie, répond le dieu qui agite les nuées. Si je tiens maintenant un langage sévère, je veux être doux pour toi ; fais donc ce que tu as à cœur, et que rien ne t'arrête. »

Il dit, et excite la déesse qui, déjà par elle-même, brûlant d'impatience, prend son essor des cimes de l'Olympe.

Cependant le fougueux Achille ne cesse de pousser, de troubler Hector. Tel, dans les montagnes, un chien poursuit à travers les vallons et les halliers le faon qu'il a fait lever de son gîte ; la tremblante bête se blottit sous un arbuste, mais il n'a point perdu ses traces, et enfin il la retrouve : tel Hector ne peut se soustraire aux regards du fils de Pélée. Autant de fois il veut s'élancer vers les portes de Dardanos, vers les remparts, d'où il pourrait recevoir le secours d'une grêle de traits : autant de fois Achille, qui lui-même conserve toujours l'avance du côté de la ville, le prévient, se jette devant lui, et le repousse dans la plaine. Souvent dans un songe on ne peut poursuivre l'ennemi qui vous échappe ; ou bien, comme ses pas, les vôtres sont enchaînés : ainsi luttent les deux héros : Achille ne réussit pas à saisir Hector ; celui-ci ne réussit pas à se mettre en sûreté. Mais comment le fils de Priam eût-il si longtemps évité les Parques mortelles, si jusqu'au dernier moment Apollon ne se fût mis à ses côtés pour soutenir la force et la légèreté de ses genoux ?

Achille, cependant, fait signe de la tête à l'armée : il ne veut point permettre qu'on lance contre Hector un trait amer, il craint que quelque autre ne recueille la gloire et ne lui laisse porter que le second coup. Déjà, pour la quatrième fois, ils reviennent près des fontaines lorsque le père des dieux et des hommes déploie les balances d'or et y pose deux sorts du long sommeil de la mort : celui d'Achille et celui du fils de Priam, et les soulève en tenant le milieu. Le jour fatal d'Hector l'emporte et descend jusque chez Pluton ; alors Apollon l'abandonne. Cependant Minerve s'approche du fils de Pélée, et lui adresse ces paroles rapides :

« J'espère enfin, illustre Achille, favori de Jupiter, que nous

allons remporter pour les Achéens une grande victoire, en tuant Hector près de la flotte, si insatiable qu'il soit de batailles. Il ne lui est plus loisible de nous échapper, quand même Apollon, prosterné devant le maître de l'égide, se donnerait encore beaucoup de peine pour le sauver. Arrête-toi donc et reprends haleine. Je vais l'aborder pour lui persuader de te combattre. »

Ainsi parle Minerve. Achille obéit et se réjouit en son cœur. Il s'arrête et s'appuie sur sa javeline à pointe d'airain. Soudain la déesse le quitte et va trouver le divin Hector. Empruntant la figure et la voix infatigable de Déiphobe, elle se place à ses côtés et lui adresse ces paroles rapides :

« Frère, le fougueux Achille te presse cruellement en te poursuivant de toute la légèreté de ses pieds, devant la ville de Priam ; mais crois-moi, cesse de fuir ; tenons-lui tête, et nous le repousserons.

— Déiphobe, répond le grand Hector, tu as toujours été pour moi le plus chéri des frères qui doivent le jour à Priam et à l'auguste Hécube. Désormais en mon esprit je t'honorerai plus encore, toi qui, après avoir tout vu de tes yeux, oses, à cause de moi, sortir des murs, où tous les autres Troyens se tiennent renfermés.

— Frère, reprend Minerve, mon père et ma vénérable mère, et autour d'eux mes compagnons, m'ont tour à tour supplié, en embrassant mes genoux, de rester auprès d'eux (tant ils sont tous frappés de terreur) ; mais mon âme était accablée d'une affliction violente. Maintenant combattons avec ardeur, n'épargnons point les traits, sachons si Achille doit nous faire périr et emporter à ses navires nos dépouilles sanglantes, ou s'il doit être dompté par ton javelot. »

Elle dit, et, pour le mieux tromper, elle s'élance en avant ; les deux héros, marchant l'un contre l'autre, se sont bientôt rapprochés ; le grand Hector, le premier, parle en ces termes :

« Je ne chercherai plus comme tout à l'heure à t'éviter, ô Achille ! trois fois, devant la divine ville de Priam, j'ai hésité à braver ton attaque. Maintenant mon âme m'ordonne de te tenir tête ; je vais périr ou te tuer. Mais, crois-moi, prenons à témoin les dieux, ce sont les meilleurs garants des serments et des traités. Si Jupiter m'accorde une difficile victoire, si je t'arrache la vie, loin de t'accabler d'outrages, après avoir enlevé tes nobles armes, ô Achille, je rendrai ton corps aux Argiens ; fais-moi une semblable promesse.

— Ah ! répond Achille en lui jetant un regard terrible, Hector,

que parles-tu de traités, toi que je ne puis oublier ! Est-il entre les hommes et les lions un pacte sincère ? Les loups et les agneaux sont-ils jamais d'accord ? Non, non, sans cesse ils désirent leur ruine mutuelle. De même entre nous une haine irrécyclable ! entre nous point de traités avant que l'un ou l'autre tombe et rassasie de son sang l'invincible Mars. Rappelle toute ta force, voici le moment de déployer ton audace et ton adresse à lancer le javelot. Ne cherche point de refuge ; bientôt sous ma javeline Minerve va te terrasser ; tu vas expier d'un seul coup toutes les souffrances de mes compagnons que dans ta furie tu as immolés. »

Il dit, en brandissant sa longue javenne, elle vole ; l'illustre Hector, qui l'a épiée, l'évite en se penchant à terre. La pointe d'airain passe au-dessus de sa tête et se fixe dans le sable. Mais Minerve l'arrache et la rend au fils de Pélée, sans qu'Hector l'aperçoive. Ce héros, cependant, dit à l'irréprochable Achille :

« Tu ne m'as point frappé, héros semblable aux dieux. Il n'est point vrai que Jupiter t'ait révélé mon destin, comme tu le disais. Mais tu n'épargnes pas les discours artificieux pour me pénétrer de terreur et me faire oublier ma vertu ; toutefois n'espère point me faire fuir, ni m'atteindre par derrière. Allons, blesse-moi au sein, si un dieu te l'accorde, pendant que je marche droit à toi ; et d'abord évite mon trait d'airain, puisse-t-il se plonger tout entier dans tes flancs ! Ah ! comme après ta mort cette guerre serait légère aux Troyens dont tu es le plus terrible fléau ! »

Il dit, en brandissant sa longue javeline ; elle vole sans s'égarer, et frappe le milieu du divin bouclier, qui la repousse au loin. Hector, irrité de ce qu'un trait inutile s'est échappé de ses mains, s'arrête consterné, car il n'a plus de javelot ; il appelle à grands cris Déiphobe, et lui demande un trait ; mais Déiphobe n'est plus là. Le héros ne s'abuse plus et s'écrie :

« Hélas ! sans doute les dieux immortels m'appellent à la mort ; je croyais que le héros Déiphobe était auprès de moi, mais il est resté dans les murs, et Minerve m'a trompé. Déjà la mort cruelle approche ; elle n'est pas loin ; elle est inévitable. Sans doute, telle est depuis longtemps la volonté de Jupiter et de son fils qui lance au loin les traits : tous les deux longtemps me protégèrent de bon cœur. Maintenant au contraire c'est la Parque qui vient à moi. Mourons, mais bravement, avec gloire, après avoir fait de grandes choses dont s'entretiendront les races futures. »

Il dit, et tire la grande et tranchante épée suspendue à ses

flancs, se ramasse sous ses armes et fond sur Achille. Tel l'aigle au vol altier, à travers les sombres nuages, descend dans la plaine pour saisir un tendre agneau ou un lièvre timide : tel Hector s'élance le glaive à la main. Achille aussi se précipite. L'âme remplie d'une colère sauvage, la poitrine couverte de son bouclier merveilleux, il agite sur sa tête son casque à quatre cônes, et fait onduler l'épaisse crinière d'or que Vulcain a répandue autour de la crête. Comme dans la nuit obscure, Hespéros, le plus beau des astres qui parcourent le ciel, surpasse en éclat toutes les étoiles : ainsi brille la pointe acérée qu'Achille brandit de la main droite, pensant à mal contre le divin Hector, cherchant des yeux sur son beau corps par où surtout il serait vulnérable, car il est tout couvert des armes d'airain dont il a dépouillé Patrocle après lui avoir donné la mort. Il voit enfin la gorge à découvert, où la clavicule sépare le cou des épaules et où l'anéantissement de la vie est le plus soudain. Le divin Achille y pousse son javelot ; la pointe plonge tout entière dans le cou délicat, mais elle ne tranche pas les conduits de la voix, et permet au vaincu de répondre aux paroles superbes du vainqueur ; il tombe dans la poussière, et aussitôt le divin Achille, en se glorifiant, s'écrie :

« Hector, tu croyais sans péril immoler Patrocle, tu ne songeais pas à moi, qui n'étais pas à ses côtés. Insensé ! n'étais-je point vers les vaisseaux, moi vengeur plus vaillant que lui, moi qui viens de faire fléchir tes genoux ! Les chiens et les vautours te déchireront ignominieusement, et les Grecs rendront à Patrocle les honneurs funèbres.

— Ah ! répond Hector d'une voix éteinte, je t'en conjure par ta vie, par tes genoux, par tes parents, ne me laisse pas dévorer par les chiens ! Accepte les monceaux d'or et d'airain que t'offriront mon père et ma vénérable mère, accorde-leur d'emporter mon corps dans leur palais, afin que les Troyens et les Troyennes me livrent au bûcher funèbre.

— Chien ! répond Achille en lui jetant un regard farouche, ne m'implore point par mes genoux, par mes parents. Ah ! que n'ai-je la force et le courage de déchirer et de manger tes chairs crues, à cause de ce que tu m'as fait ! Non, non, rien n'éloignera de ta tête les chiens insatiables ; dût-on m'apporter et déposer ici dix rançons, vingt rançons, dût-on encore m'en promettre, dût Priam offrir de te racheter au poids de l'or, la mère qui t'a enfanté ne pleurera point sur ta couche funèbre, mais tu seras la proie des chiens et des vautours

— Ah ! répond Hector expirant, je te connaissais bien, et j'ai pressenti que rien ne pouvait te fléchir. Ton sein renferme un cœur de fer ; songe maintenant que j'aurai causé contre toi la colère des dieux, le jour où Paris et Phébus, malgré ta vaillance, te feront périr aux portes de Scées. »

Il dit, et les voiles de la mort l'enveloppent ; son âme abandonne ses membres, et s'envole chez Pluton en pleurant son sort, sa force, sa jeunesse. Il n'est plus, et le divin Achille l'outrage encore :

« Meurs, et je subirai mon sort lorsque Jupiter et les autres dieux voudront qu'il s'accomplisse. »

A ces mots, il retire sa javeline d'airain, la pose à l'écart, et dépouille le héros de sa belle armure ensanglantée. Tous les fils des Grecs accourent ; ils admirent la grande taille et la divine beauté d'Hector. Personne ne l'approche sans le frapper, et à son aspect ils se disent entre eux :

« Grands dieux ! combien Hector est plus doux à toucher que le jour où il lançait la flamme dévorante sur nos vaisseaux ! »

A cet outrage, chacun ajoute une blessure ; mais bientôt Achille a achevé d'enlever ses armes, alors il se place au milieu des Grecs, et leur dit :

« Amis, rois et chefs des Argiens, puisque les dieux nous ont donné de vaincre cet homme qui à lui seul nous a fait plus de mal que tous les autres ensemble, voyez si les armes à la main nous ne tenterons rien sur Ilion, pour reconnaître ce que les Troyens ont dans l'esprit ; soit que, Hector immolé, ils veuillent abandonner leurs murs, soit que, malgré sa mort, ils se décident à s'y maintenir. Mais pourquoi mon âme agite-t-elle de semblables pensées ? Hélas ! il est encore étendu près des vaisseaux, sans pleurs, sans honneurs funèbres, Patrocle, dont jamais je ne perdrai le souvenir aussi longtemps que je serai parmi les vivants, et que mes genoux pourront se mouvoir. Oui, jusque dans les enfers, même si l'on y oublie les morts, je conserverai la mémoire de mon compagnon chéri. Partons donc, jeunes fils de la Grèce, traînons vers les vaisseaux ce cadavre, et faites entendre le chant de victoire ; nous remportons une grande gloire, nous avons immolé le divin Hector que, dans Ilion, les Troyens honoraient comme une divinité. »

Il dit, et, préparant au héros de cruels outrages, il perce les muscles de ses deux pieds, de la cheville au talon, y fait passer des courroies, et les attache au char, en laissant traîner la tête ; enfin, il monte sur le char, où il place les nobles armes qu'il

vient d'enlever, et excite ses coursiers, déjà eux-mêmes pleins d'ardeur. Hector est entraîné, et fait voler la poussière. Ses cheveux noirs sont épars ; et sa tête, naguère pleine de grâce, sillonne la poudre, maintenant que Jupiter l'abandonne sur les champs paternels aux outrages des ennemis.

Pendant que cette tête est souillée de poussière, Hécube s'arrache les cheveux, rejette au loin son voile éclatant, et, sans perdre de vue son fils, fait entendre des gémissements affreux. Le déplorable Priam à ses côtés sanglote ; autour d'eux, et parmi toute la ville, l'armée pousse des cris de désespoir, plus amers encore que si le faîte de la sourcilieuse Ilion s'écroulait dans les flammes. Le peuple a peine à retenir le vieillard, qui, dans sa douleur, veut franchir les portes de Dardanos et courir aux Argiens.

« Ah ! s'écrie-t-il en se prosternant dans la fange, et en implorant tour à tour chaque guerrier, amis, malgré vos inquiétudes, laissez-moi, seul, sortir de la ville pour que j'aie à la flotte des Grecs : je me présenterai en suppliant devant cet homme violent et farouche ; peut-être respectera-t-il l'âge et aura-t-il pitié de la vieillesse. Les ans aussi accablent son père Pélée, qui l'a engendré et élevé pour devenir le fléau des Troyens. Hélas ! c'est moi surtout qu'il a comblé de maux. Combien il m'a ravi de fils florissants de jeunesse ! mais, quelle que soit ma douleur, je ne pleure point sur eux tous autant que sur un seul, dont le regret amer me fait descendre aux demeures de Pluton, Hector.... Ah ! que n'est-il mort entre mes bras ! nous nous serions rassasiés de pleurs et de deuil, moi et la malheureuse mère qui l'a enfanté. »

C'est ainsi qu'il parle en pleurant ; les citoyens lui répondent par des gémissements, et, parmi les Troyennes, Hécube donne le signal des grandes lamentations :

« Mon enfant, pourquoi vivrais-je encore, misérable, accablée de terribles douleurs, puisque tu as succombé, toi qui, nuit et jour, dans Ilion, étais mon orgueil ; toi, le salut des Troyens et des Troyennes, qui t'honoraient comme une divinité ! Lorsque tu respirais tu faisais leur gloire, et maintenant te voilà au pouvoir de la Mort et de la Parque. »

Ainsi parle Hécube en pleurant. Cependant Andromaque ne savait rien d'Hector ; il ne s'était point trouvé de messager fidèle pour lui apprendre que son époux était resté hors des portes. Dans les appartements retirés de sa haute demeure, elle tissait une toile double, éclatante de pourpre, l'ornait de

fleurs diverses , et ordonnait à ses belles captives , au sein de son palais , de poser sur la flamme un large trépied , de préparer un bain d'eau chaude pour son époux , à son retour du combat. L'infortunée ! elle ignorait que , déjà bien loin des bains , Minerve , par les mains d'Achille , l'avait dompté. Tout à coup elle entend les cris de détresse qui éclatent du haut de la tour divine ; soudain tout son corps frémit , la navette s'échappe de ses mains ; et , s'adressant aux suivantes , elle s'écrie :

« Venez , que deux de vous m'accompagnent , sachons qui cause cette rumeur , j'ai reconnu la voix de ma vénérable belle-mère. Je sens dans mon sein mon cœur bondir jusqu'à mes lèvres , et mes genoux se dérobent sous moi ; sans doute un malheur prochain menace les fils de Priam : ah ! puissé-je ne jamais l'apprendre ! Mais je tremble que le divin Achille ne sépare de la ville l'audacieux Hector , ne le poursuive dans la plaine , n'éteigne pour jamais cette funeste ardeur qui l'entraîne toujours hors de la foule des guerriers , et le porte à déployer aux premiers rangs son incomparable vaillance. »

En disant ces mots , elle s'élance hors de son palais , le cœur palpitant , l'esprit égaré. Ses suivantes l'accompagnent. A peine arrivée au sommet de la tour , au milieu de la foule des guerriers , elle s'arrête et promène partout ses regards au-dessus de la muraille. Alors elle voit traîné devant Ilion son époux que les fougueux coursiers emportent sans pitié vers les vaisseaux. A cet aspect , une nuit affreuse voile ses paupières , elle tombe à la renverse en exhalant son âme. Loin de sa tête se répandent ses rubans éclatants , ses bandelettes , son réseau , le tissu qui retient sa chevelure , et le voile que lui donna la blonde Vénus le jour où le brillant Hector l'emmena du palais d'Éétion après l'avoir comblée de présents. Autour d'elle , les sœurs de son époux et les femmes de ses frères s'empressent et la prennent entre leurs bras , saisie d'un trouble mortel. Enfin elle respire , ses esprits se raniment , et , au milieu des Troyens , elle prononce ces paroles entrecoupées de sanglots :

« Hector , ô malheur ! nous avons donc reçu le jour pour une seule destinée , toi au sein d'Ilion dans les palais de Priam ; moi dans Thèbes , en la demeure d'Éétion qui me nourrit dès mes tendres années : père infortuné d'une fille malheureuse. Ah ! pourquoi suis-je née ! Maintenant tu descends chez Pluton sous les abîmes de la terre , et tu m'abandonnes livrée à un deuil affreux , veuve dans ton palais. Et notre enfant , encore au berceau , né de toi et de moi dans nos afflictions ! Tu ne seras

pas son appui, puisque tu meurs, Hector, ni lui le tien. Dût-il échapper à cette guerre lamentable, toujours à l'avenir il ressentira la peine et de secrètes inquiétudes ; car des étrangers lui raviront son héritage. Le jour où il devient orphelin, un enfant n'a plus de jeunes amis. Le visage abattu, les yeux baignés de larmes, pauvre, il va trouver les compagnons de son père, retient l'un par son manteau, l'autre par sa tunique ; et si l'un d'eux, enfin ému de pitié, lui présente un instant sa coupe, à peine lui est-il permis d'en humecter ses lèvres, jamais son palais ne s'en abreuve à loisir. L'enfant fier de ses deux parents le chasse du festin avec outrage, et le frappe en s'écriant : « Sors honteusement d'ici, ton père ne s'assied point à notre table. » C'est ainsi qu'Astyanax reviendra inondé de larmes, auprès de sa mère, de la veuve d'Hector ! Hélas ! naguère, sur les genoux du héros, il se nourrissait de la moelle et de la graisse des succulentes brebis ; puis, quand le sommeil fermait sa paupière et mettait un terme à ses jeux, le cœur rassasié de délices, il reposait, bercé par les bras de sa nourrice, sur une couche moelleuse. Ah ! quelle sera ta misère, privé de ton père bien-aimé, Astyanax ! c'est le nom que te donnent les Troyens, car, ô Hector ! toi seul défendais leurs portes et leurs remparts élevés. Maintenant, devant les vaisseaux, loin de tes parents, tu seras rongé des vers après avoir rassasié les chiens ; tu resteras nu pendant que dans ton palais sont renfermés de riches et gracieux vêtements, tissus par les mains des captives. Je veux tous les livrer aux flammes ; hélas ! ils ne te serviront plus, et puisqu'ils ne doivent point t'ensevelir, que du moins ils soient brûlés en ton honneur, devant les Troyens et les Troyennes. »

Ce discours, entrecoupé de sanglots, arrache aux femmes de longs gémisséments.

CHANT XXIII.

Tandis que les Troyens se lamentent dans la ville, les Grecs, arrivés près de leur flotte et de l'Hellespont, se dispersent et se rendent chacun à son vaisseau. Mais Achille ne permet pas aux Myrmidons de rompre leurs rangs. Entouré de ses compagnons belliqueux, il leur adresse ces paroles :

« Myrmidons, écuyers habiles, mes compagnons chéris, laissons encore nos coursiers sous le joug, poussons nos chars près de Patrocle, et pleurons sur lui, car telle est la récompense des morts. Lorsque nous aurons charmé nos âmes de tristesse et de deuil, nous détellerons nos coursiers, puis ici même nous prendrons ensemble le repas du soir. »

Il dit : et tous à la fois gémissent. Achille marche à leur tête. Trois fois, fondant en larmes, ils dirigent leurs coursiers autour du mort, et chez eux Thétis excite le désir des pleurs. Les larmes des guerriers ruissellent le long de leurs armures et tombent sur le sable, tant ils regrettent le terrible arbitre de la fuite.

Achille leur donne l'exemple des grandes lamentations; il pose ses mains homicides sur le sein de son compagnon, il s'écrie :

« Je te salue, Patrocle, jusqu'aux demeures de Pluton; tout ce que je t'ai promis, je vais l'accomplir; après avoir traîné près de toi Hector, je le livrerai aux chiens pour qu'ils le dévorent cru; ensuite, plein de colère à cause de ta mort, j'égorgerai douze beaux enfants des Troyens devant ton bûcher. »

Il dit, et préparant au divin Hector de nouveaux outrages, il l'étend le front sur la poussière, près de la couche du fils de Ménétiôs. Cependant ses compagnons détachent leurs armes éclatantes d'airain, mettent en liberté les coursiers hennissants, et s'asseyent en foule autour du vaisseau d'Éacide, qui leur offre un abondant repas funèbre. Nombre de bœufs, de brebis

et de cnèvres bëlantes, sont étendus, égorgés par le fer, et des porcs florissants de graisse passent dans la flamme de Vulcain. Autour de Patrocle le sang coule à grands flots.

Cependant, les Grecs conduisent auprès du divin Atride le fils de Pélée; ils l'ont persuadé à grand'peine, tant son cœur est courroucé. Dès qu'ils entrent sous la tente d'Agamemnon, le roi commande aux hérauts à la voix sonore de mettre au feu un large trépied, et d'exhorter Achille à effacer le sang dont il est souillé. Mais le héros refuse sévèrement et atteste les immortels :

« Par Jupiter, le plus grand et le plus puissant des dieux, il ne m'est point permis d'approcher les bains de ma tête avant d'avoir déposé Patrocle sur le bûcher, puis élevé sa tombe et sacrifié ma chevelure. Non, jamais, aussi longtemps que je resterai parmi les vivants, mon âme ne ressentira pareille douleur. Maintenant il faut céder à la nécessité d'un triste festin. Demain à l'aurore Agamemnon, roi des hommes, fera rassembler autant de bois qu'il convient pour un bûcher, tel que le mort que l'on y déposera descende satisfait au sein des ténèbres immenses, et que l'infatigable flamme le consume, afin de le soustraire rapidement à nos regards. L'armée ensuite reprendra ses travaux. »

Il dit : dociles à ses paroles, tous obéissent et prennent part au festin qu'on a préparé. Nul en son âme ne peut se plaindre de n'en avoir point une juste part. Lorsqu'ils ont chassé la faim et la soif, chacun gagne sa tente pour se livrer au repos.

Achille, sur le rivage de la mer aux bruits tumultueux, se couche, en poussant de profonds soupirs, au milieu des Myrmidons, en un lieu pur, où murmurent les flots. Bientôt le sommeil le saisit et dissipe les soucis de son cœur en se répandant profondément autour de lui, car ses beaux membres se sont fatigués à poursuivre Hector devant Ilion. Alors survient l'âme de l'infortuné Patrocle, en tout semblable à lui-même par la figure et la voix, enveloppée de vêtements semblables aux siens. Elle se pose sur la tête d'Achille et lui dit :

« Tu dors, Achille ! m'as-tu oublié ? tu me négliges, non vivant mais mort. Ne tarde pas à m'ensevelir, et je franchirai les portes de Pluton. Les âmes, images de ceux qui ne sont plus, me repoussent et ne me permettent point de me mêler avec elles au delà du fleuve, mais j'erre au hasard devant le palais infernal. Donne-moi ta main, je te la demande en pleurant, car je ne reviendrai plus du sombre séjour lorsque vous m'aurez

livré au bûcher. Hélas ! l'un et l'autre pleins de vie , assis loin de nos chers compagnons , nous n'arrêterons plus entre nous de secrets desseins ; l'odieuse Parque à laquelle , dès ma naissance , j'étais réservé , m'a englouti. Et toi aussi , divin Achille , ta destinée est de périr sous les murs des glorieux Troyens. Mais je vais te parler et te charger d'autre chose , si tu y consens : ô Achille ! que l'on ne dépose pas mes ossements loin des tiens ; qu'ils soient ensemble , de même qu'ensemble nous avons été nourris dans tes demeures , où , encore adolescent , Ménétiôs me conduisit d'Opon-te à cause d'un meurtre déplorable , lorsqu'au jeu , transporté d'une folle colère , je fis périr involontairement le fils d'Amphidamas. Alors Pélée m'accueillit , m'éleva comme un fils et me nomma ton compagnon : que pareillement la même urne d'or , que t'a donnée ton auguste mère , renferme nos ossements.

— Pourquoi , répond Achille , es-tu venue me trouver , ô tête chérie ? pourquoi me prescrire de telles choses ? mais je les ferai toutes pour toi ; j'obéirai à tout ce que tu me commandes ; approche , et dans un court embrassement charmons-nous de tristesse et de larmes. »

En achevant ces mots , il étend les bras et ne peut rien saisir : l'âme , comme une fumée légère , s'enfonce dans la terre et disparaît en bruissant. Achille troublé se lève , et , frappant des mains , prononce ces lugubres paroles :

« Grands dieux ! même dans la demeure de Pluton , il est donc quelque âme , quelque image , mais il ne reste plus de sensations. L'âme de l'infortuné Patroclès , enveloppée par la nuit , s'est tenue près de moi , éplorée , gémissante , et m'a prescrit ses désirs. Elle lui ressemblait prodigieusement. »

Il dit , et ranime chez ses compagnons le désir des pleurs ; ils se lamentent encore lorsque l'Aurore aux doigts de rose brille autour du déplorable Patroclès. Alors le puissant Agamemnon fait sortir des tentes les hommes et les mulets pour amener le bois du bûcher. A leur tête , se place un homme vaillant : Mériorion , écuyer du généreux Idoménée. Les guerriers partent , la hache à la main , munis de cordes solides , et font marcher devant eux les mulets. Ils gravissent de nombreux coteaux , descendent dans les vallons , traversent des plateaux , des chemins tortueux , et parviennent enfin aux pentes de l'Ida : aussitôt , l'airain tranche , à coups pressés , les chênes aux longs rameaux , qui tombent à grand fracas ; on les fend ; on en charge les mulets , qui bientôt , impatients de sentir la plaine , impri-

ment leurs pieds sur le sol, et traversent de nouveau les broussailles touffues. Les hommes suivent, transportant, selon l'ordre de Mérion, des troncs entiers. Ils déposent leurs fardeaux sur le rivage, où Achille a résolu d'élever le tombeau de Patrocle et le sien.

Déjà l'immense monceau de bois est à terre, et les guerriers à l'entour sont assis à rangs pressés. Alors Achille ordonne aux Myrmidons de ceindre l'airain et de placer leurs coursiers sous le joug. Ils s'empressent, ils revêtent leurs armes; les combattants, les écuyers se placent sur les chars qui ouvrent la marche; après eux viennent les nombreux piétons, épais comme une nuée; au milieu de leurs rangs, les amis de Patrocle le portent et le couvrent de leurs chevelures; tous en font le sacrifice, et la jettent sur son corps. Derrière lui, le divin Achille, contristé, tient sa tête, car c'est son compagnon irréprochable qu'il conduit aux demeures de Pluton.

Arrivés au lieu indiqué par Achille, ils déposent le cadavre, et sur-le-champ lui dressent un bûcher convenable. Cependant le héros conçoit une autre pensée; il s'éloigne, coupe sa blonde et florissante chevelure, dès longtemps consacrée au fleuve Sperchios; puis, les regards tournées vers les sombres flots de la haute mer, il s'écrie en gémissant :

« Sperchios, vainement Pélée, mon père, a fait vœu de te sacrifier ma chevelure, aussitôt mon retour dans ma douce patrie, puis de t'offrir une sainte hécatombe, et d'immoler cinquante superbes bœufs, près des fontaines où s'élèvent ton bois sacré et ton autel odorant. Tel fut le vœu du vieillard; mais tu n'as pas fait ce qu'il espérait; maintenant, puisque jamais je ne reverrai les champs paternels, qu'il me soit permis de donner ma chevelure au héros Patrocle, afin qu'il l'emporte. »

A ces mots, il place entre les mains de son compagnon sa belle chevelure, et ranime chez tous les Grecs le désir des pleurs. La lumière du soleil aurait disparu avant que leurs sanglots eussent cessé, si le divin Achille, se plaçant près d'Agamemnon, ne lui eût dit :

« Atride, c'est à toi surtout qu'obéit l'armée; il y a terme au deuil; disperse-la, qu'elle s'éloigne du bûcher, et prépare le repas; nous ferons le reste, nous qui principalement devons des soins au mort; que les rois seuls nous assistent. »

Agamemnon, après l'avoir entendu, disperse la multitude parmi les vaisseaux. Les seuls guerriers chargés des soins funèbres restent auprès de Patrocle et amoncellent le bois. Ils

dressent un bûcher de cent pieds dans tous les sens, et au faite, le cœur plein de tristesse, ils déposent le cadavre. Ils écorchent ensuite et préparent nombre de succulentes brebis et de bœufs au pas lent. Achille en ôte la graisse dont il couvre le corps des pieds à la tête, et à l'entour il entasse le reste des chairs. Contre la couche funèbre il place les amphores d'huile et de miel; après cela il place sur le monceau, non sans gémir amèrement, quatre coursiers superbes. Le roi avait neuf chiens nourris de sa table, il en égorge deux et les jette parmi les victimes; puis, il immole les douze jeunes fils des fiers Troyens (car en son esprit il a résolu une mauvaise action), et il anime contre le bûcher la force indomptable du feu pour qu'elle s'en repaisse. Enfin en sanglotant il invoque son compagnon :

« Je te salue, Patrocle, jusqu'aux demeures de Pluton; j'aurai bientôt achevé d'accomplir tout ce que je t'ai promis. La flamme va consumer en même temps que toi douze vaillants fils des fiers Troyens, et le vaillant fils de Priam, Hector, ne sera point la proie du feu, mais des chiens dévorants. »

Telles sont ses menaces, mais les chiens n'entourent point Hector : jour et nuit, la fille de Jupiter, Vénus, les éloigne. De peur qu'en le traînant, Achille ne le mette en lambeaux, elle répand sur lui de l'huile de rose incorruptible; et de peur que la force du soleil ne dessèche ses nerfs et ses membres, Phébus enveloppe le lieu où il est étendu d'une nuée sombre qui s'élève jusqu'au ciel.

Cependant le bûcher de Patrocle n'est pas encore enflammé. Achille conçoit une nouvelle pensée; il s'éloigne pour prier les deux vents, Zéphyre et Borée, en leur promettant de nobles sacrifices. Il remplit une coupe d'or, il leur fait des libations; il les conjure d'accourir et d'exciter la flamme pour que le corps soit promptement consumé. La légère Iris entend ces vœux; elle s'élance afin de presser les vents. Ceux-ci sont réunis, chez l'impétueux Zéphyre, à un grand festin, lorsque Iris arrive au seuil de leur grotte; à la vue de la déesse, tous se lèvent et l'invitent à s'asseoir, mais elle refuse et leur dit :

« Point de repos ! je retourne sur les bords de l'Océan chez les Éthiopiens, qui offrent des hécatombes aux immortels; je veux aussi prendre part à ce banquet sacré. Mais Achille prie le retentissant Zéphyre et Borée d'accourir. Il leur promet de solennels sacrifices s'ils veulent exciter la flamme du bûcher où Patrocle est étendu, entouré de tous les Grecs en larmes. »

A ces mots, Iris s'éloigne; les vents surgissent à grand fra-

cas, et poussent devant eux les nuées. Bientôt, ils se répandent sur la mer; leur souffle sonore soulève les vagues; ils arrivent aux champs fertiles d'Ilion où, fondant sur le bûcher, ils l'embrasent; la flamme ardente mugit. Toute la nuit ils l'entretiennent avec de longs sifflements. Toute la nuit, Achille, une double coupe d'or à la main, puise dans une urne d'or le vin qu'il verse et dont il humecte la terre, appelant à grands cris l'âme de l'infortuné Patrocle. Tel un père se lamente en brûlant les ossements de son fils nouvellement marié, qui, par sa mort, a contristé ses infortunés parents: tel Achille se lamente en brûlant les ossements de son compagnon; tel il tourne autour du bûcher et pousse de profonds soupirs. Enfin, l'étoile du matin vient annoncer le jour à la terre, et précède l'Aurore au voile de safran, qui, bientôt après, se disperse sur les flots; alors, la flamme languit et ne tarde pas à s'éteindre; les vents aussitôt retournent dans leur grotte au travers de la mer de Thrace, dont les flots gonflés gémissent. Cependant le fils de Pélée s'étend à terre, à l'écart, accablé de fatigue; soudain le doux sommeil vient à lui. Mais les héros se rassemblent autour des Atrides; le bruit de leurs pas, leur tumulte le réveille; il se lève et leur adresse ce discours:

« Atrides, et vous chefs des Argiens, d'abord avec le vin éteignez le bûcher, partout où s'est promenée la flamme; rassemblons ensuite les ossements du fils de Ménétiôs, et discernons-les bien (ils sont, au reste, faciles à reconnaître: Patrocle était étendu au milieu du bûcher, et les victimes, hommes et chevaux, brûlaient pêle-mêle, à l'écart sur les bords). Déposons-les, revêtus d'une double enveloppe de graisse, au fond d'une urne d'or, en attendant le jour où moi-même je descendrai chez Pluton. Je ne vous prescris point d'élever une vaste tombe; qu'elle soit telle qu'il convient. Plus tard, ceux de vous, ô Grecs! qui après moi serez encore vivants sur la flotte, vous l'érigerez haute et large, au gré de vos désirs. »

Il dit: et les rois obéissent au fougueux Éacide. D'abord avec le vin ils éteignent le bûcher, partout où s'est promenée la flamme. Soudain un profond monceau de cendres tombe. Alors, en pleurant leur compagnon plein de douceur, ils rassemblent ses ossements, revêtus d'une double enveloppe de graisse, dans une urne d'or qu'ils déposent sous sa tente et qu'ils voilent d'un léger tissu. Ensuite, ils tracent le cercle de la tombe, en jettent les fondations autour du bûcher, et à l'instant amoncellent la terre; lorsqu'elle est assez élevée, ils retournent à leurs rangs.

Mais Achille retient l'armée et la fait asseoir en une vaste enceinte, dans laquelle on amène de ses navires les prix des jeux funèbres : des bassins, des trépieds, des coursiers, des mules, des taureaux au front superbe, des captives à la taille gracieuse, et du fer blanchâtre.

D'abord il place devant les Achéens les magnifiques prix de la course des chars. Le premier est une femme irréprochable, habile aux travaux de son sexe, et un trépied à anses contenant vingt-deux mesures ; le second, une jument indomptée de six ans, et bientôt mère d'un mulet ; le troisième, une chaudière, encore blanche, qui n'a point été au feu, contenant quatre mesures ; le quatrième, deux talents d'or ; et le cinquième, une urne à deux anses qui ne va pas au feu.

Achille, debout, parle en ces termes : « Atrides, et vous Grecs, les prix déposés dans cette enceinte attendent les écuyers. Si, entre nous, nous célébrions d'autres jeux, j'emporterais le premier prix dans ma tente ; vous n'ignorez pas combien excellent mes coursiers, car ils sont immortels. Neptune en a fait présent à mon père, qui lui-même me les a donnés. Mais aujourd'hui, mes coursiers et moi, nous devons rester en repos. Hélas ! ils ont perdu leur bon écuyer, qui souvent faisait couler de l'huile sur leur crinière, après l'avoir lavée avec de l'eau pure ; maintenant ils le pleurent, ils laissent traîner sur le sable leurs crins flottants et se tiennent immobiles, le cœur plein de tristesse. Préparez-vous donc dans le camp, vous qui vous fiez à vos chevaux et à vos chars. »

Ainsi parle le fils de Pélée, et bientôt les habiles écuyers se rassemblent. Le roi des guerriers, Eumèle, fils chéri d'Admète, se lève le premier, car il excelle à guider un char. Après lui se présente le robuste Diomède, et il a conduit sous son joug les coursiers troyens qu'il a ravis à Énée le jour où Phébus sauva ce héros. Vient ensuite le fils d'Atrée, le blond Ménélas, rejeton de Jupiter, menant sous son joug deux chevaux agiles : Podarge qui lui appartient, et Éthée, bonne jument d'Agamemnon. Échépole, fils d'Anchise, en fit don au grand Atride, pour ne point le suivre aux bords troyens, et pour se délecter en restant chez lui, car Jupiter lui avait donné de grandes richesses, et il habitait Sicyone. Ménélas se sert de cette cavale légère à la course. Antiloque est le quatrième à disposer son attelage. Nés dans Pylos, ses chevaux agiles sont attachés à son char, quand son père s'approche, et au jeune héros déjà plein de prudence adresse ces sages conseils :

• Antiloque, certes, malgré ta jeunesse, Jupiter et Neptune te chérissent, et ils t'ont appris les exercices divers de l'écuyer ; je n'ai donc que faire de te parler longuement. Tu excelles pour tourner à propos autour de la borne ; cependant, tes chevaux sont lents à la course, et je prévois que tu en souffriras ; les autres ont des attelages plus agiles, mais nul ne sait mieux que toi prendre une résolution. Courage donc, ami ! en ton cœur rappelle toute ton adresse et ne laisse pas échapper les prix. Le constructeur excelle par l'art plutôt que par la force ; c'est par l'art que le pilote, sur les sombres flots de la haute mer, gouverne son léger navire battu des vents. Par l'art aussi, l'écuyer l'emporte sur l'écuyer. Celui qui se fie seulement à ses chevaux, à son char, les laisse imprudemment se détourner du droit chemin ; ils s'écartent dans la largeur de l'arène, sans qu'il les contienne. Mais l'homme habile qui conduit des chevaux médiocres regarde toujours la borne, ne tourne que lorsqu'il l'atteint, et n'oublie pas d'abord comment il doit étendre les rênes. En les tenant d'une main sûre, il considère celui qui le précède. Je vais te montrer le terme, trop apparent pour échapper à tes regards. Vois, hors de terre, haut d'une brasse, ce bois desséché ; c'est le tronc d'un chêne ou d'un sapin qu'ont respecté les saisons, et que flanquent deux pierres blanches à l'endroit où le chemin se resserre, au milieu d'une plaine unie. Tombeau d'un ancien héros, ou borne des hommes du temps passé, aujourd'hui, le noble Achille l'a pris pour terme. C'est là qu'il faut toucher en poussant droit ton char ; penche-toi sur le siège un peu à la gauche des coursiers ; pique, en criant, le cheval de droite, et ne le tiens pas trop en bride ; que ton cheval de gauche serre la borne, de sorte que le moyeu semble la raser ; mais évite qu'il ne la heurte, de peur de blesser ton attelage, ou de briser ton char, à la grande joie des autres et à ta honte. Cher fils, sois prudent et attentif. Si tu tournes au delà de la borne en l'effleurant, personne n'osera te suivre ni te dépasser, pas même si derrière toi l'on poussait le divin coursier d'Adraste, Arion, de race immortelle, ou ceux que, sur ces rivages, a nourris Laomédon. »

En achevant ces mots, le fils de Nélée retourne à sa place et s'assied, après avoir donné à son noble fils de complètes instructions.

Mérion est le cinquième qui prépare ses coursiers à belles crinières. Les héros montent sur leurs sièges, et jettent leurs sorts que le fils de Pélée agite. Celui d'Antiloque jaillit le

premier ; viennent ensuite ceux d'Eumèle, de Ménélas, de Mérion ; enfin, le dernier est le sort de Diomède, le plus vaillant de tous. Ils se rangent en ligne. Achille leur signale au loin en rase campagne la borne près de laquelle il a envoyé le divin Phénix, écuyer de son père, pour contempler attentivement la course et rapporter la vérité.

Tous à la fois élèvent leurs fouets, frappent et excitent par leurs cris les coursiers, qui soudain franchissent la plaine et s'éloignent rapidement des vaisseaux. Sous leur poitrail, des nuages de poussière tourbillonnent ; leurs crinières flottent au vent ; les chars tantôt rasant les sillons fertiles, tantôt sont transportés dans les airs ; mais les héros restent inébranlables sur leurs sièges ; chaque cœur bat ; tous désirent la victoire ; ils ne cessent d'exhorter leurs coursiers, qui volent dans la plaine en soulevant la poudre.

Déjà les chevaux fougueux ont atteint le terme de leur course, et vont revenir vers le rivage de la mer blanchissante. Alors brille la vertu des héros ; alors les attelages sont lancés à toute bride. Bientôt les cavales d'Eumèle l'emportent en avant ; les chevaux troyens de Diomède suivent et semblent prêts à monter sur le char ; leur haleine chauffe les larges épaules du fils d'Admète ; la tête tendue jusqu'à lui, ils volent, et sans doute Diomède l'aurait dépassé ou aurait rendu la victoire douteuse, si Phébus, irrité contre lui, n'eût fait tomber de ses mains le fouet étincelant. Les yeux du héros indigné se remplissent de larmes ; car les cavales galopent plus rapidement encore, et ses chevaux sont retardés faute de l'aiguillon qu'un dieu leur a ravi. Mais Minerve a vu l'artifice ; soudain elle s'élance auprès du fils de Tydée, lui donne un fouet, et anime ses coursiers d'une force nouvelle. Ensuite la déesse courroucée s'approche du fils d'Admète et brise son joug ; les cavales s'emportent hors de la carrière ; le timon se détache, et le héros lui-même, du haut de son siège, tombe à côté de la roue. Ses bras, son nez, sa bouche sont déchirés ; son front, au-dessus des sourcils, est ouvert ; ses yeux se gonflent de larmes ; les sanglots étouffent sa voix. Diomède le dépasse, pousse son char, et bondit loin en avant de ses rivaux. Minerve anime la vigueur de ses coursiers, et lui assure la gloire. Après lui court le blond Ménélas, puis Antiloque qui presse les chevaux du vénérable Nestor.

« Ventre à terre ! allongez le pas ! je ne veux point vous faire lutter avec ceux que conduit l'illustre Diomède. Minerve elle-même redouble leur agilité et lui donne la victoire ; mais attei-

gnez le char d'Atride, ne l'abandonnez pas. Vivement ! ne souffrez pas qu'une cavale, qu'Éthée, vous couvre de honte. Pourquoi êtes-vous en arrière, vous, les plus vaillants ? Je vous le prédis, et ma parole s'accomplira, vous ne recevrez plus les soins de Nestor, pasteur des peuples, et soudain il vous tuera avec l'airain aigu, si par votre mollesse nous ne remportons que l'un des derniers prix. Allons ! poursuivez, hâtez-vous, fiez-vous à ma dextérité ; je saurai dépasser Atride dans le défilé, que je ne perdrai point de vue. »

Il dit : les chevaux, redoutant l'indignation de leur roi, courent un moment avec plus d'ardeur ; bientôt l'inébranlable Antiloque aperçoit le défilé. C'est un ravin formé par des amas de pluie qui ont affaissé le sol et rompu la route. Ménélas allait s'y engager, attentif à éviter la rencontre d'un autre char, lorsque Antiloque détourne légèrement son attelage, le pousse hors du chemin, et s'élance à la suite d'Atride, dont il s'éloigne à peine. Le roi est saisi de crainte et s'écrie :

« Antiloque, tu gouvernes témérairement tes chevaux ; retiens-les, car ici le chemin se resserre, et bientôt tu auras plus d'espace ; ne va pas heurter mon char et nous perdre tous les deux. »

Il dit : le fils de Nestor feint de ne pas l'entendre, aiguillonne de nouveau ses coursiers, et les presse plus vivement encore. Autant porte un disque lancé à tour de bras par un jeune guerrier qui éprouve sa florissante vigueur : autant le char parcourt de terrain. Alors les cavales de Ménélas reculent ; le roi de lui-même renonce à les exciter, de peur que les attelages ne s'entre-choquent dans le défilé, ne renversent les chars, et ne fassent rouler dans la poussière les héros, au moment où ils se disputent la victoire. Ménélas indigné s'écrie :

« Antiloque, personne parmi les mortels n'est aussi perfide que toi, cours à ta perte ; car nous nous trompions lorsque entre tous les Grecs nous te croyions doué de prudence. Mais tu ne seras pas mis en possession du prix sans prêter serment. »

Puis animant ses coursiers, il leur dit : « Gardez-vous d'une fatale lenteur ; malgré votre dépit, ne vous arrêtez pas ; ceux-ci avant vous sentiront la fatigue ; dès longtemps ils regrettent leur jeunesse. »

Il dit : les coursiers, redoutant l'indignation de leur roi, s'élancent avec plus d'ardeur, et bientôt ont rejoint le char d'Antiloque.

Les Grecs cependant, assis dans l'enceinte, contemplent les

chairs qui volent dans la plaine au milieu d'un tourbillon de poussière. Idoménée, le premier, aperçoit les coursiers. Placé, hors de la foule, sur le sommet d'une éminence, malgré la distance, il reconnaît la voix qui les encourage, et bientôt il distingue en avant un cheval remarquable ; car sur sa robe baie éclatante se dessine au front une marque blanche, ronde comme la lune. Idoménée soudain se lève et dit aux Argiens :

« Amis, chefs et rois de la Grèce, suis-je le seul à voir les chars ? D'autres chevaux, un autre écuyer que ceux que nous attendions, me semblent arriver les premiers. Sans doute les cavales d'Eumèle se sont blessées dans l'arène, car jusqu'ici elles ont été les plus agiles. Je les ai d'ailleurs vues les premières près de tourner la borne ; maintenant je ne puis les découvrir, quoique mes regards embrassent toute l'étendue des champs troyens, ou le guide a laissé échapper les rênes, ou il n'a pas su les diriger autour de la borne, et l'a maladroitement dépassée. N'en doutons pas, Eumèle est tombé près du terme, son char est brisé, et ses juments s'emportent hors des chemins, l'âme saisie de fureur. Mais levez-vous, regardez vous-mêmes ; quand à moi, je ne distingue pas bien ; toutefois l'homme me paraît de race étolienne. Oui, c'est l'un des rois argiens ; c'est Diomède, robuste fils de l'illustre Tydée. »

Il se tait, et l'agile Ajax, fils d'Oïlée, le contredit avec aigreur : « Idoménée, s'écrie-t-il, pourquoi d'abord parler au hasard ? Ce sont les rapides cavales qui courent au loin dans la vaste arène. Tu n'es point le plus jeune parmi les Grecs, et tes yeux sont affaiblis ; toutefois tu parles toujours avec témérité : est-ce à toi qu'il convient de prononcer si vivement ? N'est-il point ici de meilleurs juges ? Oui, les coursiers d'Eumèle sont, comme toujours, les premiers, et lui-même n'a pas cessé de tenir les rênes.

— Ajax, reprend, plein de courroux, le chef des Crétois, âcre discoureur, tu excelles aux outrages (en toute autre chose, tu le cèdes aux Argiens), car ton âme manque de bienveillance. Promettons à l'instant chacun un trépied ou un riche bassin ; prenons pour arbitre Agamemnon, fils d'Atrée, qu'il dise si les juments s'avancent les premières, pour que tu l'apprennes en payant. »

Il dit : et Ajax irrité se lève de nouveau, prêt à répondre par des paroles injurieuses ; sans doute la discorde les aurait l'un et l'autre emportés plus loin, si Achille lui-même, se levant, n'eût prononcé ces mots :

« Cessez, ô Ajax ! ô Idoménée ! cessez vos discours outrageants ; il ne vous sied pas de parler ainsi, et certes vous blâmeriez, chez d'autres, de tels emportements ; reprenez vos sièges, et regardez attentivement les chars, qui bientôt vont arriver près de nous ; vous reconnaîtrez alors l'un et l'autre les chevaux des Argiens, les seconds comme les premiers. »

Comme il dit ces mots, le fils de Tydée apparaît, près de l'enceinte, poursuivant sa course victorieuse, pressant à coups de fouet ses chevaux. Ceux-ci, transportés dans les airs, franchissent rapidement l'espace. Ils ne cessent de lancer sur leur vaillant guide des flocons de poussière. Derrière eux, le char resplendissant d'or et d'étain vole si légèrement, que les bandes des roues tracent à peine sur l'arène un faible sillon. Diomède s'arrête au milieu de l'enceinte. La sueur ruisselle jusqu'à terre du poitrail et de la crinière des coursiers. Le héros saute de son siège éclatant et appuie son fouet sur le joug. Cependant Sthénélos, sans perdre de temps, saisit le prix, et ordonne à ses compagnons rayonnants d'orgueil de conduire la captive à ses navires, et d'emporter le large trépied pendant que lui-même dételle les chevaux.

A ce moment, Antiloque, après avoir devancé Ménélas, moins par vitesse que par artifice, pousse son char dans l'enceinte. Atride le suit de près. Autant le coursier devance le char, lorsqu'il l'entraîne dans la plaine, et que, de l'extrémité de sa queue, il effleure les bandes des roues : autant l'irréprochable Antiloque devance Ménélas. D'abord il le dépassait d'un jet de disque, mais la bonne jument d'Agamemnon, Éthée à la belle crinière, a redoublé d'efforts ; Atride a rejoint le jeune héros, et s'ils avaient été au commencement de la carrière, il eût repris l'avance ; il n'eût pas laissé la victoire incertaine. Vient ensuite Mérion, vaillant écuyer d'Idoménée, distant de Ménélas de toute la portée d'un trait ; car ses coursiers sont les plus lents, et lui-même est l'écuyer le moins habile. Le fils d'Admète arrive le dernier de tous ; il traîne lui-même son beau char, et pousse en avant ses cavales. A son aspect le divin Achille est ému de compassion ; il se lève et adresse aux Argiens ces paroles rapides :

« Un héros illustre, le dernier, pousse son attelage ; amis, croyez-moi, donnons-lui le prix qui lui convient : le second, et que le fils de Tydée conserve le premier. »

Il dit : les rois applaudissent, et Eumèle aurait alors emmené la cavale (car les Grecs l'approuvaient), si Antiloque, fils

du magnanime Nestor, se levant, n'eût appelé du jugement d'Achille.

« O fils de Pélée ! quel courroux m'animerait contre toi, si tu exécutes ce dessein ! Tu veux m'enlever le prix, pensant que, si vaillant que soit Eumèle, son char et ses chevaux rapides ont été empêchés. Mais que n'a-t-il imploré les dieux ! sans doute il ne fût point arrivé le dernier. Si tu es ému de son malheur, si en ton âme il t'est cher, il y a sous ta tente beaucoup d'or ; il y a de l'airain, des troupeaux, des captives et de forts coursiers. Prends-en pour lui donner un prix, même meilleur, plus tard, ou dès maintenant, afin que les Grecs t'approuvent. Pour moi, je ne céderai pas le mien ; que celui des hommes qui songerait à me le disputer les armes à la main, tente cette épreuve. »

Il dit : le divin et fougueux Achille, plein de grâce pour Antiloque, qui est pour lui un compagnon chéri, lui répond en souriant :

« Antiloque, puisque tu m'invites à prendre en ma demeure un autre prix et à le donner au fils d'Admète, je le ferai. Je lui donnerai la cuirasse que j'ai enlevée au noble Astéropée ; elle est d'airain, et sur les bords tourne un filet d'étain resplendissant. Ce don sera pour lui très-précieux. »

A ces mots, le héros ordonne à Automédon, son compagnon chéri, d'aller la chercher sous sa tente. Automédon vole et la lui rapporte ; alors il la pose entre les mains d'Eumèle, qui l'accepte plein de joie.

Cependant Ménélas, le cœur contristé, se lève animé contre Antiloque d'un violent courroux. Il saisit le sceptre d'un héraut qui ordonne aux Argiens de faire silence, et, semblable à un dieu, il parle en ces termes :

« Antiloque, ô toi précédemment si sage, qu'as-tu fait ? tu as terni ma vertu, tu as empêché mes chevaux en jetant devant eux les tiens, dont l'infériorité est manifeste. Mais, ô chefs et rois des Argiens, jugez entre nous sans faveur. Je ne veux point que l'on puisse dire parmi les Grecs : « Ménélas étant venu à « bout d'Antiloque par des mensonges, s'en va et emmène à « tort la cavale, car si lui-même est le plus fort et le plus vaillant, ses chevaux sont bien moindres. » Mais je vais prononcer moi-même la sentence, et je ne pense pas que personne parmi les Grecs la désapprouve, car elle sera irréprochable. Antiloque, viens, selon l'usage, auprès de moi, ô rejeton de Jupiter ; place-toi debout devant tes coursiers et ton char, prends dans tes

main le fouet dont tu les excitais, touche tes coursiers et atteste Neptune que c'est involontairement et non par artifice que tu as embarrassé mon char.

— Pardonne-moi, répond le sage Antiloque, je suis beaucoup plus jeune que toi, ô roi Ménélas; tu es le meilleur et le plus âgé; tu n'ignores point à combien d'égarements est sujet le jeune âge; alors l'esprit est prompt et irréfléchi. Que ton âme soit donc indulgente. Je te donnerai moi-même la jument que j'ai conquise; si, parmi ce que j'ai sous ma tente, tu exiges quelque chose de plus précieux, j'aime mieux te l'offrir à l'instant, ô rejeton de Jupiter, que d'être à jamais banni de ton cœur, et coupable envers les immortels. »

A ces mots, le fils du magnanime Nestor, conduisant la cavale, la présente à Ménélas dont l'âme se réjouit. Telle, tandis que les champs frissonnent, la rosée du matin se répand sur de jeunes épis : telle, ô Ménélas, une douce joie pénètre en ton cœur !

Atride reprend et lui adresse ces paroles rapides : « Antiloque, c'est moi qui veux te céder et oublier mon courroux. Jamais tu n'avais manqué de sagesse jusqu'à ce moment où le jeune âge l'a emporté sur la raison ; évite, à l'avenir, de tromper ceux qui valent mieux que toi. Nul autre parmi les Grecs ne m'eût si promptement apaisé ; mais que de fatigues, que de souffrances n'avez-vous pas endurées à cause de moi, toi, ton noble père et ton frère Thrasymède ! Je suis donc fléchi par ta prière, et quoique la cavale m'appartienne, prends-la ; que tous les Grecs sachent que mon cœur n'est ni superbe ni cruel. »

A ces mots, il donne la cavale à Noémon, compagnon d'Antiloque, pour qu'il l'emmène ; lui-même a reçu la chaudière resplendissante. Ensuite Mérion, qui est arrivé le quatrième, enlève les deux talents d'or. Cependant, le cinquième prix, l'urne à deux anses, n'a point été gagnée. Achille la prend, la porte à travers l'assemblée, s'arrête près de Nestor, et la lui offre en disant :

« Prends cette urne, ô vieillard, qu'elle te soit précieuse ; conserve-la en souvenir des funérailles de Patrocle, car tu ne le reverras plus parmi les Argiens. Je te donne ce prix sans que tu concoures, soit au pugilat, soit à la lutte, soit aux exercices du javelot, soit à la course à pied, puisque la triste vieillesse t'appesantit. »

A ces mots il pose l'urne entre les mains de Nestor, qui l'accepte plein de joie et répond :

« O mon fils, tes paroles respirent la sagesse. En effet, je n'ai

plus le pied ferme, ami; et mes bras à côté de mes épaules ne se meuvent pas facilement. Que ne suis-je encore dans ma florissante jeunesse; que n'ai-je toute ma vigueur, comme lorsque les Épéens célébrèrent les funérailles du roi Amaryncée, dans Buprase, où les fils de ce héros offrirent de nobles présents. Alors, aucun guerrier ne pouvait se comparer à moi, ni parmi les Épéens, ni parmi ceux de Pylos, ni parmi les Étoliens superbes. Au pugilat je l'emportai sur Clytomède, fils d'Énops; je vainquis à la lutte Ancée, de Pleuron, qui me tint tête; et, malgré sa légèreté, je dépassai Iphiclos à la course. Mon javalot vola plus loin que ceux de Phylée et de Polydore. Les fils d'Actor seuls poussèrent leur char avant le mien; ils étaient deux, leur nombre les servit, et ils désiraient ardemment cette victoire, pour laquelle on avait réservé les plus grands prix. Ces deux frères étaient jumeaux: l'un d'une main forte tenait les rênes et dirigeait les chevaux, l'autre les excitait avec le fouet. Tel j'étais jadis; maintenant c'est aux jeunes guerriers qu'appartiennent les épreuves. Il faut que j'obéisse à la triste vieillesse; alors je me mêlais aux héros. Mais poursuis, honore ton compagnon par des jeux funèbres. Cependant j'accepte le présent que tu m'offres, et mon cœur ressent une douce joie, car toujours tu te souviens d'un vieillard qui te chérit, et tu n'oublies point de lui rendre les honneurs qu'il doit recevoir parmi les Grecs. Veuillent les dieux, pour t'en récompenser, te donner abondance de biens. »

Il dit : Éacide, après avoir prêté au fils de Nélée une oreille attentive, s'éloigne à travers la foule épaisse des Argiens, et aussitôt place devant l'assemblée les prix du terrible pugilat : d'abord une mule vigoureuse de six ans, indomptée et presque indomptable ; puis, pour le vaincu, une double coupe.

« Atride, dit-il, et vous Grecs, j'invite deux hommes experts au pugilat à venir lever les bras, se frapper tour à tour, et se disputer ces prix. Celui à qui, en présence de toute l'armée, Phébus assurera la victoire, conduira sous sa tente la mule laborieuse; le vaincu emportera la double coupe. »

A ces mots soudain se lève un homme grand et beau, redoutable au pugilat : c'est Épéos, fils de Panopée; il pose ses mains sur la mule laborieuse, et s'écrie :

« Qu'il approche donc celui qui gagnera la coupe; car, je le pense, nul parmi les Grecs ne prétend à me vaincre, ni à remporter le premier prix. Oui, je me glorifie de les surpasser tous. N'est-ce point assez d'être inférieur dans les batailles? mais

qui peut partout exceller? Je le prédis, et ma promesse s'accomplira, je disloquerai le corps de mon rival, je lui briserai les os; que ceux qui veulent prendre soin de lui demeurent ici en foule pour l'emporter, lorsque la force de mes bras l'aura terrassé. »

Il dit : et tous gardent un morne silence. Le seul Euryale enfin se lève, guerrier semblable à un dieu, fils de Mécistée, né du roi Talaon, qui jadis se rendit à Thèbes, aux jeux funèbres d'Œdipe, et triompha de tous les fils de Cadmus. Diomède, qui lui souhaite la victoire, en l'encourageant par des paroles, s'empresse autour de lui. D'abord il le ceint fortement; puis il lui donne des courroies, prises dans un cuir de bœuf sauvage. Les deux combattants, serrés dans leurs ceintures, descendent au milieu de l'arène, lèvent ensemble l'une contre l'autre leurs mains robustes et les laissent retomber. Leurs bras pesants se croisent, leurs dents claquent avec un fracas horrible; des flots de sueur inondent leurs corps. Enfin le divin Épée fond sur son rival et, malgré sa surveillance, le frappe au visage. Euryale ne résiste pas à ce terrible coup, ses beaux membres s'affaissent. Tel, hors de la mer, frissonnant sous le souffle de Borée, un poisson, près du rivage, saute et soudain disparaît : aussi promptement tombe le héros frappé. Mais le magnanime Épée le prend dans ses fortes mains, le soulève et le confie à ses amis empressés, qui, sans oublier de prendre la coupe, le conduisent hors de l'enceinte; ses pieds se traînent avec peine; il penche la tête; il vomit un sang épais; son esprit est égaré.

Achille, aussitôt, montre aux yeux des Argiens le prix du troisième combat : de la lutte pénible. Au vainqueur il destine un large trépied à l'épreuve de la flamme, qu'entre eux les fils de la Grèce évaluent douze taureaux. Le vaincu doit recevoir une captive, habile aux travaux de son sexe, d'une valeur de quatre taureaux. Le fils de Pélée se lève en s'écriant :

« Debout, ô vous qui voulez disputer ces prix. » Il dit : le grand Ajax, fils de Télamon, se lève le premier, et après lui le prudent Ulysse, fécond en stratagèmes. Ils se ceignent, descendent au milieu de l'arène et s'embrassent de leurs fortes mains, serrés comme les solives qu'un habile artisan assemble au faite d'un édifice pour le défendre des vents. Leurs dos bruissent comprimés par des bras robustes. Une sueur abondante en découle; d'épaisses tumeurs rouges de sang courent sur leurs flancs et sur leurs épaules. Tous les deux sont enflammés du désir de vaincre et de remporter le superbe trépied. Ulysse ne

peut renverser Ajax; celui-ci n'a pas plus de prise : car Ulysse est doué d'une force invincible. Lorsque déjà cette longue lutte a fatigué les Achéens, le fils de Télamon s'écrie :

« Rejeton des dieux, artificieux Ulysse, ou soulève-moi, ou laisse-moi te soulever; Jupiter disposera de la victoire. » A ces mots il soulève le fils de Laërte; celui-ci n'oublie point ses ruses; d'un coup au jarret, il fait fléchir Ajax; le héros tombe à la renverse, Ulysse sur sa poitrine. L'armée frappée d'admiration les contemple. Ulysse, à son tour, veut soulever son rival; mais à peine peut-il l'ébranler, et, au milieu de ses efforts, ses genoux enfin plient. Les deux héros, l'un près de l'autre, roulent sur le sol et se couvrent de poussière. Sans doute ils se seraient levés pour se prendre corps à corps une troisième fois, si Achille lui-même ne les eût prévenus.

« Cessez de lutter, leur dit-il; ne consommez pas vainement vos forces; la victoire vous appartient à tous les deux. Séparez-vous et acceptez des prix d'une égale valeur; les Grecs se livreront à d'autres jeux. »

Il dit : et les héros, dociles à ces paroles, s'empressent de lui obéir; ils secouent la poussière qui les souille, et se revêtent de leurs tuniques.

Aussitôt Achille place aux yeux des Argiens les prix de la course : d'abord une urne d'argent contenant six mesures, la plus belle de toutes celles qui existent sur la terre; car les ingénieux Sidoniens l'ont merveilleusement ornée, et des Phéniciens, qui la transportaient sur les sombres flots, s'étant arrêtés au port de Lemnos, en ont fait présent à Thoas. Plus tard Eunée, fils de Jason, la donna au héros Patrocle pour payer Lycaon, fils de Priam; et maintenant Achille, aux jeux funèbres de son compagnon, l'offre à celui qui sera le plus léger à la course. Le second prix est un bœuf florissant d'embonpoint, et le troisième un demi-talent d'or. Achille se lève et crie : « Debout, ô vous qui voulez disputer ces prix. »

Il dit : le rapide fils d'Oïlée se lève, et après lui Ulysse, puis Antiloque, qui surpasse par sa légèreté tous les autres guerriers de son âge. Les trois héros se placent en ligne; Achille leur signale la borne; à partir des barrières, l'arène est ouverte pour eux. Bientôt le fils d'Oïlée apparaît en avant; Ulysse le suit. Aussi près de son beau sein est la navette d'une femme, lorsque de ses mains tendues, elle tire, hors de la chaîne, le fil de la trame, aussi près d'Ajax court le fils de Laërte. Ses pieds s'impriment sur les traces des pas de son rival avant que la

poussière qu'il soulève soit dissipée; et, toujours courant avec rapidité, il répand son haleine autour de la tête du héros. Les Grecs lui souhaitent tous la victoire; ils crient et l'exhortent à se hâter. Lorsque l'un et l'autre touchent au terme de leur course, en son âme, Ulysse invoque Minerve. « Exauce-moi, bonne déesse; viens ouvertement au secours de mes pieds. »

Telle est sa prière, que Pallas exauce; elle rend légers ses pieds et ses mains; puis, au moment où ils vont atteindre les prix, Ajax, en courant, glisse sur l'amas de fumier qu'ont répandu les bœufs mugissants immolés à cause de Patrocle, car la déesse l'a poussé; il se remplit de fange la bouche et les narines; cependant le patient et divin Ulysse enlève l'urne, puisqu'il est arrivé le premier; ensuite l'illustre Ajax prend le bœuf par les cornes, et, secouant la fange qui le souille, dit aux Argiens :

« Hélas ! Minerve a embarrassé mes pieds; car depuis longtemps elle se tient comme une mère auprès d'Ulysse, et toujours elle l'assiste. »

Il dit et tous les Achéens rient de lui aux éclats. Cependant Antiloque s'empare du dernier prix, et dit en souriant à l'assemblée :

« O mes amis, faut-il vous répéter ce que vous n'ignorez pas ? Les immortels, aujourd'hui encore, veulent honorer les années, car Ajax est à peine plus âgé que moi, et le vainqueur est de la première génération des premiers hommes; mais on le dit d'une verte vieillesse, et, hormis Achille, il serait difficile aux Argiens de lutter de vitesse avec lui. »

Il dit, et glorifie l'agile fils de Pélée, qui lui répond en ces termes :

« Antiloque, tu n'auras pas vainement prononcé mes louanges, et, au prix qui t'appartient, je veux ajouter un demi-talent d'or. »

A ces mots, il met entre ses mains un demi-talent, qu'Antiloque accepte plein de joie. Ensuite Achille dépose dans l'assemblée une longue javeline, un casque, un bouclier, armure de Sarpédon, que Patrocle ravit à ce héros. Achille, se levant dit :

« J'invite deux guerriers parmi les plus vaillants à disputer ce prix; qu'ils revêtent leurs armes; qu'ils brandissent l'airain aigu; qu'ils fassent devant l'assemblée l'épreuve de leur courage. Le premier qui atteindra le beau corps de son rival, et qui fera couler son sang, malgré ses armes, recevra le magni-

fique glaive de Thrace, orné de clous d'argent, que j'ai ravi au noble Astéropée. L'armure de Sarpédon appartiendra en commun aux deux combattants, et je les réunirai sous ma tente à un abondant festin. »

Il dit : le grand Ajax, fils de Télamon, se lève, puis aussitôt le robuste Diomède. Les deux héros à l'écart revêtent leurs armes et descendent ensemble dans l'arène, ardents à combattre; leur aspect est terrible; l'épouvante saisit tous les Argiens. Ils marchent l'un contre l'autre, et bientôt se sont rapprochés. Trois fois ils prennent leur élan; trois fois ils bondissent et s'attaquent. Enfin Ajax frappe l'écu de Diomède, mais il ne peut atteindre le corps que protège la cuirasse. Cependant le fils de Tydée, au-dessus de l'énorme bouclier d'Ajax, ne cesse de lui tenir près du cou la pointe de son javelot brillant. A cet aspect, les Grecs, craignant pour la vie du fils de Télamon, ordonnent de mettre fin au combat, et de partager également les prix. Mais Achille décerne au fils de Tydée le grand glaive avec son fourreau et le baudrier qui le soutient.

Ensuite Achille dépose devant l'assemblée un bloc de fer brut, que jadis lançait le fort Éétion. Lorsque le divin fils de Pélée ravit le jour à ce héros, il emporta son disque sur ses navires avec tous les autres trésors. Achille, se levant, dit aux Argiens :

« Debout, vous qui voulez disputer ce prix ! Si vastes que soient ses champs fertiles, celui qui l'emportera sera dispensé, pendant cinq ans, d'envoyer à la ville chercher du fer pour ses pâtres ou ses laboureurs : ce disque lui en fournira. »

Il dit : soudain le divin Polypètès se lève, puis aussitôt le robuste Léontée, ensuite Ajax, fils de Télamon, et le noble Épéos. Ils se placent en ordre : Épéos, le premier, saisit le disque et le lance en tourbillonnant, à la grande risée des Grecs. Léontée, rameau de Mars, fait la seconde épreuve. Après lui, le grand Ajax, d'une main robuste, dépasse les deux marques. Enfin vient le tour de Polypètès. Aussi loin un bœuvier jette sa houlette, qui vole au-dessus du troupeau, aussi loin Polypètès dépasse ses concurrents. Les Grecs jettent un cri, et les compagnons du vainqueur emportent à son navire le prix offert par le roi.

Achille alors dépose pour les archers des haches de fer : dix haches simples et dix haches à double tranchant ; ensuite il dresse au loin, dans l'arène, le mât d'un navire, et à son extrémité il attache, par un léger lien, les pieds d'une tremblante

colombe qu'il indique pour but aux archers. « Celui, dit-il, qui frappera ce timide oiseau emportera les doubles haches. Celui qui, moins habile, atteindra le lien, sans toucher la colombe, n'obtiendra que les haches simples. »

A ces mots, le roi Teucer se lève, et à l'instant Mérion, noble écuyer du roi de Crète. Les héros agitent leurs sorts dans un casque d'airain. Celui de Teucer jaillit le premier. Soudain, d'une main forte, il lance une flèche ; mais il oublie de vouer à Phébus le sacrifice d'une hécatombe solennelle d'agneaux premiers-nés, et il ne touche point la colombe, car ce dieu lui porte envie. Sa flèche traverse le lien près des pieds du tendre oiseau, qui prend aussitôt son essor vers le ciel, tandis que le lien tombe à terre. Les Grecs font retentir l'enceinte de leurs applaudissements. Cependant la flèche de Mérion est prête ; il ajuste rapidement son arc, voue à Phébus le sacrifice d'une solennelle hécatombe d'agneaux premiers-nés, et suit du regard la tremblante colombe qui déjà vole au sein des nuages. Soudain le trait part, atteint sous les ailes l'oiseau qui plane en tournoyant, traverse son corps et revient se plonger en terre, aux pieds de Mérion. La colombe, les ailes pendantes, retombe sur le mât, où son cou reste suspendu ; mais bientôt son âme s'envole, et elle roule au loin dans l'arène. L'armée la contemple avec admiration. Mérion enlève les doubles haches. Teucer fait porter les haches simples sur ses vaisseaux.

Enfin le fils de Pélée, déposant dans l'assemblée une longue javeline et un bassin neuf orné de fleurs de la valeur d'un bœuf superbe, convoque les guerriers habiles à lancer le javelot.

Le puissant Agamemnon, fils d'Atrée, se lève, et après lui Mérion, noble écuyer du roi de Crète ; mais Achille leur adresse ces paroles :

« Atride, nous n'ignorons pas combien tu es au-dessus de tous les guerriers, ni combien tu l'emportes par ta force et ton adresse à lancer le javelot ; accepte donc ce bassin, fais-le porter à tes navires, et si tu y consens en ton âme, nous donnerons cette javeline au noble Mérion. »

Il dit : le roi des guerriers, Agamemnon, empressé de lui complaire, présente à Mérion le javelot d'airain, et remet entre les mains du héraut Talthybios le prix magnifique que lui a offert Achille

CHANT XXIV.

L'assemblée se sépare, les guerriers dispersés retournent à leurs navires, prennent le repas du soir, et goûtent le doux sommeil. Cependant Achille pleure, se souvenant de son compagnon chéri ; loin de céder au sommeil qui dompte toutes choses, il s'agite péniblement ; il regrette la noble valeur de Patrocle, sa mâle vigueur ; il repasse en son esprit leurs communes entreprises et les maux qu'ils ont soufferts dans les combats ou sur les flots courroucés. A ces souvenirs, il fond en larmes, et se couche tour à tour sur les côtés, sur le sein ou sur le dos. Toutes les nuits, il se lève, et hors de soi il parcourt les grèves de l'Hellespont, où l'aurore le surprend lorsqu'elle apparaît sur la mer et les rivages. Alors, il place sous le joug ses coursiers agiles, et, pour traîner Hector, il l'attache derrière son char. Trois fois il tourne autour de la tombe du fils de Ménétiqs. Enfin il rentre sous sa tente, cherche le repos, et abandonne son ennemi étendu le front dans la poussière. Mais Apollon, rempli de pitié pour le héros troyen, malgré sa mort, le préserve de toute souillure. Il le couvre tout entier de l'égide d'or, et lorsque Achille l'entraîne, il l'empêche de tomber en lambeaux.

Pendant qu'Achille furieux outrage le noble Hector, les bienheureux immortels le contemplent et sont émus de compassion ; ils exhortent fréquemment le meurtrier d'Argus à le dérober, et ce dessein leur sourit à tous, hormis à l'épouse de Jupiter, à Neptune et à la vierge aux yeux d'azur. Ces divinités conservent leur implacable haine contre la sainte Ilion, et Priam et son peuple, à cause de l'injure de Pâris qui méprisa les déesses, lorsqu'elles vinrent en sa cabane de pâtre, et préféra celle qui lui fit le don funeste de la lubricité. Lorsque enfin brille la douzième aurore, Phébus tient ce discours aux immortels :

« Vous êtes cruels, dieux de l'Olympe, vous êtes pervers. Combien Hector n'a-t-il pas consumé pour vous de cuisses de taureaux et de chèvres accomplies ! Maintenant quoique mort, vous n'osez point le sauver et le ramener aux regards de son épouse, de sa mère, de son enfant, de son père Priam, de tout le peuple qui s'empresserait de le livrer au bûcher et de célébrer ses funérailles. Mais, ô divinités ! vous aimez mieux assister le farouche fils de Pélée, esprit inique, cœur inflexible. Il ne connaît que la férocité ; tel un lion, fier de sa force invincible et de son cœur audacieux, fond sur le troupeau du pâtre pour saisir sa proie : de même Achille a perdu toute pitié et n'a pas la pudeur qui nuit aux hommes ou leur est utile. Il est inévitable que l'on perde quelqu'un de cher, soit un fils, soit un frère sorti des mêmes entrailles. Mais lorsqu'on a gémi et pleuré, on se calme ; car les destins ont doué l'homme d'une âme patiente. Cependant Achille, depuis qu'il a ravi le jour au noble Hector, l'attache à son char, et le traîne autour de la tombe de son compagnon chéri. Ce n'est pas bien à lui ; il n'y gagnera rien ; qu'il prenne garde même de nous irriter, quelle que soit sa valeur, car ses outrages s'attaquent à une terre insensible.

— Certes, il en serait ainsi, répond avec colère la blanche Junon, si vous aviez réservé les mêmes honneurs au fils de Priam et au divin Achille. Hector, guerrier mortel, a sucé le lait d'une mortelle ; mais Achille sort du sang d'une déesse que moi-même j'ai nourrie et élevée, que j'ai donnée pour épouse au noble Éacide, héros aimé des immortels. Vous tous, dieux et déesses, avez pris part au repas de noces, et tu y étais toi-même avec ta lyre, dieu sans foi, compagnon des méchants.

— Junon, s'écrie alors Jupiter, garde-toi de t'indigner contre les dieux ; les honneurs accordés à ces deux héros ne seront pas les mêmes ; mais de tous les mortels qui habitent Ilion, Hector était le plus cher aux immortels aussi bien qu'à moi. Jamais il n'oubliait de nous présenter d'agréables offrandes ; jamais mon autel n'a manqué des mets qui conviennent aux immortels, de libations, de fumet de chairs rôties ; car telle est la récompense qui nous est échue en partage. Toutefois n'essayons pas de le dérober, nous ne pourrions l'enlever à l'insu d'Achille, car Thétis est auprès de lui nuit et jour ; mais que l'un des dieux l'appelle auprès de moi ; je lui ferai entendre de sages paroles, afin que son fils accepte les présents de Priam, et délivre Hector. »

A ces mots Iris se lève, messagère rapide comme le vent; entre Samos et l'Âpre Imbros, elle saute dans les sombres flots de la haute mer, et les rivages gémissent; elle glisse jusqu'au fond de l'abîme, semblable au plomb qui, fixé aux cornes d'un bœuf sauvage, va porter la mort aux poissons. Elle trouve, assise dans une grotte profonde, Thétis entourée des nombreuses nymphes de la mer. Au milieu de cette assemblée, la déesse pleure la destinée de son irréprochable fils, qu'elle doit perdre loin de sa patrie, dans les champs fertiles de Troie. Iris l'aborde, et lui dit :

« Debout, ô Thétis, viens trouver Jupiter, qui se connaît en résolutions immuables. La déesse aux pieds d'argent lui répond : Pourquoi ce grand dieu m'appelle-t-il ? Je crains de me mêler parmi les immortels, car mon âme renferme de cruelles douleurs. Je te suis toutefois, et, quoi qu'il me dise, il n'aura point prononcé une parole vaine. »

A ces mots l'auguste déesse, enveloppée d'un voile noir, le plus sombre de ses vêtements, part; Iris aux pieds rapides comme le vent la conduit. Sous leurs pas, les flots de la mer se retirent; elles montent sur le rivage et s'élancent au ciel, où elles trouvent le fils de Saturne assis au sein de l'assemblée des dieux, bienheureux, éternels. La déesse prend place auprès de Jupiter. Minerve lui cède son trône, et Junon pose entre ses mains une coupe d'or en lui adressant des paroles consolantes. Thétis, après avoir bu, lui rend sa coupe. Alors le père des dieux et des hommes prononce ce discours :

« Malgré tes soucis que je connais, ô Thétis, malgré le deuil de ton âme, tu es venue sur l'Olympe. Apprends pourquoi je t'ai appelée ici. Depuis neuf jours la discorde s'est glissée parmi les immortels, au sujet d'Hector et d'Achille destructeur des cités. On exhorte fréquemment le subtil meurtrier d'Argus à dérober le cadavre. Mais, pour conserver à l'avenir ton amitié et ton respect, je réserve à ton fils la gloire de le délivrer. Va donc à l'instant au camp des Argiens et donne-lui tes ordres. Dis-lui que les dieux, que surtout Jupiter, s'irritent contre lui, parce que plein de fureur il retient Hector près des navires et n'a pas accepté de rançon : peut-être aura-t-il de moi quelque crainte, et le rendra-t-il. Cependant je vais envoyer la rapide Iris auprès du magnanime Priam, pour qu'il rachète son fils chéri, qu'il aille à la flotte des Grecs, et qu'il porte à Achille des présents tels que son âme s'en réjouisse. »

Il dit : la déesse aux pieds d'argent, docile à ses ordres,

prend son essor des cimes de l'Olympe, et arrive à la tente de son fils, qu'elle trouve poussant de profonds soupirs. Autour de lui, ses compagnons s'empressent et préparent le festin. Pour eux une brebis à grande toison est sacrifiée sous la tente. L'auguste mère du héros s'assied auprès de lui, le caresse de la main et lui parle en ces termes :

« Mon enfant, jusqu'à quand, toujours en pleurs, veux-tu consumer ton âme, sans te souvenir des mets ni de ta couche ? il est bon cependant de s'unir à une femme ; car tu n'as pas longtemps à vivre, et déjà près de toi sont la mort et la Parque inexorable. Mais prête-moi une oreille attentive, je t'apporte un message de Jupiter ; les dieux, et lui surtout, s'irritent contre toi, parce que plein de fureur tu retiens Hector près de tes navires, et refuses de le rendre. Crois-moi donc, délivre-le et accepte une juste rançon.

— Ah ! répond l'impétueux Achille, puisque Jupiter commande, et que tel est son désir, fais venir celui qui doit m'offrir des présents et emmener le cadavre. »

Pendant que près de la flotte la déesse et son fils échangent rapidement nombre de paroles, le fils de Saturne ordonne à Iris de se rendre dans la sainte Ilion.

« Vole rapidement, légère Iris, quitte les cimes de l'Olympe, porte dans Ilion ce message au magnanime Priam : qu'il rachète Hector, qu'il aille à la flotte des Grecs ; qu'il offre au fils de Pélée des présents tels que son âme s'en réjouisse ; mais seul, sans qu'aucun autre Troyen l'accompagne, hormis un vénérable héraut pour diriger les mules et le chariot qui rapportera dans la ville son fils qu'Achille a terrassé. Qu'il n'ait en son esprit ni terreur ni pensée de la mort. Nous lui donnerons pour guide le meurtrier d'Argus, qui le conduira jusques auprès d'Achille. Une fois introduit dans la tente du héros, celui-ci ne le tuera pas, et il le défendra de toute violence ; car il n'est pas sans prudence, sans égards, sans devoirs, et il sera attentif à épargner un suppliant. »

Il dit : Iris se lève, messagère rapide comme le vent, et parvient au palais de Priam, où elle trouve le deuil et les cris de douleur. Les fils du vieux roi, assis autour de leur père dans la cour intérieure, souillent de larmes leurs vêtements. Le vieillard s'enveloppe dans les plis de son manteau, la tête, les épaules couvertes de la fange qu'en se roulant à terre il a ramassée à pleines mains. Ses filles et ses brus remplissent le palais de leurs sanglots au souvenir des héros vaillants et nom-

breux qui, sous les coups des Argiens, ont perdu la vie. La messagère s'arrête auprès de Priam, et lui parle en adoucissant la voix, car il est tout tremblant :

« Rassure tes esprits, Priam, rejeton de Dardanos, n'aie point de crainte, je ne viens pas ici pour te présager des malheurs, mais, te voulant moi-même du bien, je te suis envoyée par Jupiter qui, dans ses lointaines demeures, est plein de souci, de compassion pour toi. Le roi de l'Olympe t'exhorte à racheter le noble Hector et à porter à Achille des présents tels que son âme s'en réjouisse ; mais seul, sans qu'aucun autre Troyen t'accompagne, hormis un vénérable héraut pour diriger les mules et le chariot rapide qui ramènera dans la ville ton fils qu'Achille a terrassé. N'aie en ton esprit ni terreur ni pensée de la mort ; tu auras pour guide le meurtrier d'Argus qui te conduira jusques auprès d'Achille. Une fois introduit dans la tente du héros, celui-ci ne te tuera pas, et il te défendra de toute violence ; car il n'est pas sans prudence, sans égards, sans devoirs, et il sera attentif à épargner un suppliant. »

A ces mots, la déesse aux pieds rapides s'éloigne, le roi ordonne à ses fils de préparer le chariot léger que traînent les mules et d'y assujettir une corbeille. Lui-même gagne la chambre nuptiale, appartement superbe et parfumé construit en cèdre et renfermant de nombreux trésors ; là, il appelle son épouse Hécube, et lui dit :

« Chère épouse, un message m'est venu de Jupiter, roi de l'Olympe, pour que je rachète mon fils chéri, que j'aie près des vaisseaux des Grecs, et que je porte à Achille des présents tels que son âme s'en réjouisse. Ne me cache pas ce que tu en penses. Mon courage et mon cœur m'ordonnent fortement de me rendre au vaste camp des Argiens. »

Il dit : sa vénérable épouse pleure, et répond à ce discours : « Hélas ! où est allé le bon sens qui te rendait célèbre, autant chez les étrangers que parmi tes peuples ! Quoi, tu veux, seul, te rendre vers les vaisseaux des Grecs, devant un guerrier qui t'a tué tant de fils vaillants ! Ah ! tu as un cœur de fer ! Mais s'il te saisit, lorsqu'il t'aura vu devant lui, cet homme cruel et sans foi, il n'aura pour toi ni pitié ni respect. Pleurons donc Hector à l'écart, assis en nos demeures ; sans doute la Parque inexorable dès sa naissance lui a filé du lin, pour que loin de ses parents il servît de pâture aux chiens agiles de cet homme violent. Que ne suis-je plongée au milieu de ses entrailles, tenant son foie et le dévorant ! Alors il serait puni justement

de ce qu'il fait à mon fils : un héros qui n'est point mort lâchement, mais debout, pour les Troyens et les Troyennes, sans songer à se cacher ni à fuir.

— Ne me retiens pas lorsque je veux partir, répond le divin Priam ; ne sois pas, toi-même, dans mon palais un sinistre augure, tu ne me persuaderas pas. Si l'ordre m'était apporté par un mortel, devin, sacrificateur ou prêtre, nous penserions qu'il nous trompe et nous aurions pour lui d'autant plus d'éloignement. Mais j'ai moi-même entendu la déesse ; je l'ai vue devant mes yeux, je pars donc, et ma parole ne sera pas vaine. Si ma destinée est de périr près des vaisseaux des Grecs, j'y consens ; qu'Achille me frappe aussitôt que j'aurai serré mon fils dans mes bras, aussitôt que j'aurai satisfait mon désir de pleurer sur Hector. »

A ces mots, il soulève les riches couvercles de ses coffres ; il en retire douze voiles magnifiques, douze simples couvertures, autant de tapis, autant de riches manteaux et de tuniques qui s'y assortissent ; il prend dix talents d'or entiers, deux trépieds splendides, quatre bassins et une coupe superbe, noble présent que jadis lui offrirent les Thraces, lorsqu'il fut député près d'eux ; le vieillard ne songe pas à la conserver dans son palais, tant, en son âme, il désire racheter son fils chéri. Il chasse ensuite les Troyens rassemblés devant ses portiques, et leur adresse ces paroles amères :

« Fuyez, insolents ! voués aux affronts, n'avez-vous point aussi à pleurer dans vos demeures pour venir ici m'attrister ? ou bien trouvez-vous que ce n'est pas assez des maux dont m'a comblé Jupiter en me ravissant le plus vaillant de mes fils ? Mais vous-mêmes vous verrez ; lui mort, vous serez pour les Argiens plus faciles à vaincre. Ah ! que ne puis-je descendre au séjour de Pluton avant la ruine de notre patrie ! »

A ces mots, il les poursuit de sa baguette et les chasse. Les Troyens fuient le courroux du vieillard qui réprimande ses neuf fils : Hélénos, Paris, le noble Agathon, Pammone, Antiphon, le vaillant Polite, Déiphobe, Hippothoos, et l'illustre Dios. Priam irrité leur donne ses ordres mêlés de reproches :

« Hâtez-vous, enfants dégénérés, opprobre de votre père. Que n'êtes-vous tous ensemble, au lieu d'Hector, étendus près des navires ! Hélas ! mes malheurs n'ont-ils pas comblé la mesure, puisque, après avoir donné le jour, dans la grande Ilion, à des fils vaillants, je ne crois pas qu'il m'en reste un seul ? Mestor, beau comme les immortels ; Troïle, cavalier inébranlable ; et le

noble Hector, qui, parmi les humains, avait le maintien d'un dieu, et qui semblait né, non d'un mortel, mais d'une divinité ! Mars me les a ravés et ne m'a laissé que ces guerriers, tous voués aux affronts, fourbes, habiles à conduire des chœurs de danses et à enlever au peuple des chèvres et des agneaux. Ne pourriez-vous au moins me préparer promptement ce char, y placer ces trésors, afin que je me mette en route ! »

Il dit : et les héros, redoutant l'indignation de leur père, entraînent le chariot léger que doivent tirer des mules, beau, nouvellement fabriqué ; ils y fixent une corbeille ; ils descendent du clou le joug de buis à bossette où sont adaptés des anneaux ; ils emportent aussi la courroie qui l'attache, longue de neuf coudées ; ils le placent en ajustant le trou à la cheville de l'extrémité du timon ; ils l'affermissent en passant la courroie autour du timon, et en la ramenant trois fois des côtés à la bossette du joug ; enfin dans les nœuds successifs ils insinuent la pointe de la courroie. Ensuite, ils transportent et entassent sur le chariot les présents infinis qui doivent racheter la tête d'Hector ; puis, ils placent sous le joug les mules au pied ferme, don précieux que jadis les Mysiens firent au roi Priam. Pour leur père, ils amènent les coursiers que sa main a nourris dans ses riches étables ; et le roi lui-même, avec le sage héraut, les attache au joug, au sein du palais. Alors, Hécube, le cœur contristé, s'approche du vieillard, tenant en ses mains une coupe d'or remplie d'un vin délectable, pour l'inviter, avant son départ, à faire des libations. La reine s'arrête devant les coursiers et s'écrie :

« Prends cette coupe ; fais des libations à Jupiter, demande-lui de revenir du camp ennemi en ton palais, puisque malgré moi ton âme te pousse à te rendre vers les vaisseaux. Implore donc le fils de Saturne, qui, du haut de l'Ida, contemple Iliou ; supplie-le de t'envoyer à droite l'oiseau rapide, celui des oiseaux qui lui est le plus cher, celui dont la force est la plus grande ; que tu le voies de tes yeux, pour que tu ailles avec confiance près des fils de Danaüs. Si Jupiter ne t'accordait pas ce message, ah ! quels que soient tes désirs, ce n'est pas moi qui t'exhorterais à te rendre vers la flotte des Argiens.

— O femme, reprend le divin Priam, je ne serai point indocile à tes conseils ; il est toujours utile d'élever les mains vers Jupiter : puisse-t-il avoir compassion de nous. »

Comme il dit ces mots, le vieillard ordonne à la prudente économe du palais de verser sur ses mains une eau limpide. La suivante approche, tenant le bassin et l'aiguère. Lorsque Priam

s'est lavé les mains, il prend la coupe que lui présente Hécube, et, se tenant au centre de la cour, il fait ses libations ; puis, les yeux levés au ciel, il prononce à haute voix cette prière :

« Puissant Jupiter, dieu très-glorieux, très-grand, qui règnes du haut de l'Ida, fais qu'en arrivant chez Achille je lui sois agréable, et qu'il ait pitié de moi. Envoie-moi à droite l'oiseau rapide, celui des oiseaux qui t'est le plus cher, et dont la force est la plus grande. Que moi-même je le voie de mes yeux, et que je me rende avec confiance auprès des fils de Danaüs. »

Telle est sa prière ; le prévoyant Jupiter soudain l'exauce et envoie l'aigle, le plus sûr des augures parmi ceux qui volent sous le ciel ; c'est Morphnos, oiseau chasseur, qu'on appelle aussi Percnos. Aussi large s'ouvre la porte de la haute chambre nuptiale d'un homme opulent : autant s'ouvrent des deux côtés les ailes de cet aigle, lorsqu'il apparaît, prenant son essor à droite, et au-dessus de la ville. Les Troyens à cet aspect se rassurent, et leur âme est réjouie ; le vieillard se hâte de monter sur le char, puis il le pousse hors du vestibule et du palais retentissant. D'abord les mules emportent la litière à quatre roues, que conduit le prudent Idéos ; derrière, sont les coursiers que le roi presse vivement à travers la ville. Tous les siens l'escortent et laissent couler leurs larmes, comme s'il marchait à la mort. Lorsqu'ils sont descendus de la ville, et que les chars roulent dans la plaine, les fils et les gendres du roi retournent dans Ilion. Mais les deux vieillards qui s'aventurent dans la campagne ne sont point inaperçus de Jupiter ; à leur aspect il est ému de pitié, et soudain il dit à Mercure, son fils chéri :

« Mercure, c'est toi surtout qui prends plaisir à fréquenter les humains, et tu exautes qui tu veux : va donc et conduis Priam jusqu'aux vaisseaux ; fais que personne parmi les Grecs ne le voie avant qu'il arrive auprès du fils de Pélée. »

Il dit : et le messenger, meurtrier d'Argus, docile à cet ordre, soudain attache sous ses pieds les belles et divines sandales d'or qui le portent, soit sur les flots, soit sur la terre immense, aussi rapide que le souffle des vents. Il saisit ensuite le rameau qui lui sert, au gré de ses désirs, à charmer les yeux des humains, ou à réveiller ceux que le sommeil a domptés ; cette baguette à la main, Mercure prend son vol, et, en un instant, parvient près de l'Hellespont, aux champs troyens. Il marche, semblable à un fils de race royale dont la barbe commence à pousser, moment où la jeunesse a le plus de grâce.

Les deux vieillards, arrivés près du tombeau d'Ilos, arrêtent

les mules et les coursiers pour qu'ils boivent dans les eaux du fleuve. Déjà les ténèbres sont descendues sur la terre, lorsque Idéos, apercevant non loin de là Mercure, le fait remarquer à Priam, et lui dit : « Sois attentif, ô petit-fils de Dardanos, nous avons maintenant besoin de toute notre prudence : je vois un guerrier qui bientôt va nous perdre ; crois-moi, fuyons sur le char, ou embrassons ses genoux et implorons sa pitié. »

Ces paroles troublent l'esprit du vénérable roi ; il est frappé d'une cruelle épouvante, son corps frissonne, ses chevetux se hérissent, et il s'arrête éperdu. Cependant Mercure l'aborde, et, lui prenant la main, l'interroge en ces termes :

« O mon père, où conduis-tu tes coursiers et tes mules pendant la nuit divine, lorsque tous les autres mortels sont endormis ? Ne crains-tu pas la violence des Grecs, de tes ennemis qui t'environnent ? Si l'un d'eux te voyait dans l'obscurité conduisant de telles richesses, quelle serait ta pensée ? Tu n'es plus jeune, et c'est un vieillard qui t'accompagne ; comment éloignerais-tu le premier guerrier qui t'attaquerait ? Mais, loin de te nuire, je veux te défendre des autres Argiens, car tes traits me rappellent ceux d'un père chéri.

— Cher enfant, répond le divin Priam, tu parles selon la vérité ; mais sans doute l'un des dieux étend sur moi ses mains, et envoie, par bonheur, à ma rencontre un guide tel que toi, admirable par la taille, par la grâce, et doué d'un esprit prudent. Heureux les parents à qui tu dois le jour !

— O vieillard, répond le meurtrier d'Argus, tes paroles respirent la sagesse ; mais réponds avec sincérité : où conduis-tu ces nombreux et riches trésors ? est-ce à des hommes étrangers, pour qu'ils te les conservent ? ou bien, saisis de crainte, abandonnez-vous tous la sainte Ilion ? car ton fils, le héros vaillant qui, dans les combats, ne le cédait point aux Grecs, a succombé.

— Qui donc es-tu, ô jeune homme ? répond le divin Priam ; de quels parents es-tu né, toi qui me parles si bien de la mort de mon malheureux fils ?

— Tu veux me tenter, ô vieillard ! reprend Mercure, tu veux m'interroger sur le divin Hector. Souvent dans les batailles je l'ai vu immoler les Grecs, refoulés près de leurs vaisseaux ; je l'ai vu les déchirer avec l'airain aigu. Immobiles, nous admirions sa vaillance ; car Achille, courroucé contre Atride, ne nous permettait pas de combattre. Je suis un serviteur du fils de Pélée, le même navire nous a conduits. Je suis né parmi les

Myrmidons ; mon père est **Polycetor**, homme opulent, et comme toi accablé par la vieillesse ; six de ses fils sont restés auprès de lui ; je suis le septième. Le sort, agité entre nous, m'a désigné pour suivre **Achille**, qui maintenant m'a envoyé des navires observer la plaine ; car, dès l'aurore, les Grecs aux yeux vifs porteront la guerre sous les remparts d'Iliou. Le repos leur pèse et les rois ne peuvent contenir leur ardeur.

— Ah ! reprend le divin vieillard, puisque tu es l'un des compagnons d'**Achille**, je t'en conjure, réponds avec sincérité, dis-moi si mon fils est encore près des vaisseaux, ou si déjà le fils de **Pélée** a partagé ses membres et les a jetés aux chiens.

— O vieillard, répond le dieu, ni les chiens ni les oiseaux n'ont dévoré ton fils ; il gît encore près du vaisseau d'**Achille**, parmi les tentes. L'aurore a paru douze fois depuis qu'il est là couché, et ses chairs ne se corrompent pas ; les vers qui se repaissent des guerriers tués dans les batailles ne l'ont point attaqué. **Achille** le traîne impitoyablement autour de la tombe de son ami, dès que brille le jour ; mais il ne le souille pas ; à le voir, tu admirerais toi-même comme il est frais ; le sang qui le couvrait est enlevé, il n'a plus de taches ; ses blessures sont fermées, toutes ses blessures, car beaucoup de héros l'ont frappé avec l'airain. Ah ! sans doute, les bienheureux immortels veillent sur ton fils, malgré sa mort, parce qu'en leur cœur il leur était cher. »

Ces paroles réjouissent le vénérable **Priam**, qui s'écrie : « O cher enfant ! oui, il est salutaire d'offrir aux immortels les présents qui leur sont dus ; jamais **Hector**, mon fils (si le passé n'est pas un songe), n'a négligé dans ses demeures les dieux qui habitent l'Olympe ; à leur tour, ils se souviennent de lui, même lorsque la Parque le possède. Mais accepte de ma main cette riche coupe, et, pour que je délivre mon fils, conduis-moi, avec l'aide des dieux, jusqu'à ce que je sois entré sous la tente d'**Achille**. »

— O vieillard, reprend **Mercur**e, tu veux tenter ma jeunesse ; et tu ne me persuaderas pas en m'invitant à accepter des présents à l'insu d'**Achille**, car je le crains en mon âme et j'aurais honte de lui rien prendre, au risque de m'attirer quelque malheur. Toutefois je te conduirai ; j'irais même jusqu'à l'illustre **Argos**, soit sur un rapide navire, soit par terre, et nul, méprisant ton guide, ne s'attaquerait à toi. »

À ces mots, **Mercur**e saute sur le char et prend vivement le fouet et les rênes. Aussitôt il inspire aux mules et aux coursiers

une force divine. Bientôt ils parviennent près du retranchement et des tours qui couvrent les vaisseaux, et trouvent les premières gardes préparant leur repas. Le meurtrier d'Argus répand sur leurs paupières un sommeil soudain; puis, il ouvre les portes, retire la barrière, et introduit dans le camp Priam avec les riches présents que contient le chariot. Enfin, ils arrivent à la tente élevée que les Myrmidons ont construite pour leur roi, après avoir coupé des troncs de sapin; et ils l'ont couverte d'un toit de joncs épais, moissonnés dans la prairie; et ils l'ont entourée d'une vaste cour fermée par de fortes palissades; la porte est maintenue par une seule barrière de sapin; mais il faut trois hommes des plus robustes parmi les Grecs pour l'ouvrir et la refermer. Achille seul la soulève facilement. Le dieu l'ouvre devant le vieillard, fait rouler dans l'enceinte les riches présents destinés au fils de Pélée, et, sautant à terre, s'écrie :

« O vieillard ! je suis Mercure, l'un des dieux immortels ; je suis venu parce que mon père a voulu que je fusse ton guide ; je ne tarderai pas à revenir, et ne paraîtrai pas devant Achille ; il ne convient pas qu'un dieu immortel favorise si ouvertement un mortel. Toi, Priam, pénètre dans la tente, embrasse les genoux du fils de Pélée, prie-le au nom de son père, de sa mère, de son fils, afin de lui toucher le cœur. »

A ces mots, Mercure s'éloigne et retourne dans le vaste Olympe ; Priam saute à terre, laissant en dehors Idéos pour contenir les mules et les coursiers, et il va droit à la demeure où se tient Achille, favori de Jupiter ; il l'y trouve ; ses compagnons sont ailleurs ; les seuls Automédon et Alcime, rejetons de Mars, s'empressent autour de lui ; il vient de manger et de boire ; il a fini, et la table est encore dressée. Le grand Priam entre inaperçu, s'approche du héros, embrasse ses genoux et baise les mains terribles, homicides, qui ont immolé tant de ses fils. Lorsque la puissante Até s'est emparée d'un homme ; que celui-ci, après avoir commis un meurtre en sa patrie, se réfugie au sein d'une ville étrangère, dans le palais d'un citoyen opulent, ceux qui le voient sont saisis de surprise : ainsi Achille et ses compagnons, stupéfaits, s'étonnent à l'aspect du divin Priam ; ils échan gent tous trois un rapide regard. Cependant Priam suppliant s'écrie :

« Souviens-toi de ton père, Achille semblable aux dieux ; il est de mon âge et comme moi sur le triste seuil de la vieillesse. Peut-être aussi ses voisins l'accablent-ils, et nul n'est là pour le préserver du mal et de la ruine. Mais lui ! il te sait vivant et

se réjouit en son âme; et tous les jours il espère voir son fils chéri revenant de Troie. Pour moi, mes malheurs ont comblé la mesure; j'ai engendré dans la grande Ilion de vaillants fils, et je crois qu'aucun ne m'est resté. Ils étaient cinquante lorsque vinrent les fils de la Grèce, dix-neuf nés des mêmes entrailles, et les autres des femmes qui sont en mon palais. Le farouche Mars leur a fait à presque tous fléchir les genoux. Mais celui que seul j'avais encore, qui défendait la ville et nous-mêmes, tu l'as tué récemment, lorsqu'il combattait pour la patrie : Hector.... C'est à cause de lui que je viens maintenant près des vaisseaux des Grecs, et pour le racheter, je t'apporte des présents infinis. Crains les dieux, ô Achille ! prends pitié de moi, au souvenir de ton père ; je suis plus que lui digne de compassion : j'ai fait ce que sur la terre nul des hommes n'eût osé. J'ai attiré jusqu'à mes lèvres la main qui m'a ravi mes fils. »

Il dit, et fait naître chez le héros le regret de son père et le désir des pleurs. Achille prend la main du vieillard et l'éloigne doucement ; puis tous les deux se souviennent. Priam, prosterné aux pieds d'Achille, pleure amèrement le vaillant Hector ; Achille verse des larmes sur son père et aussi sur Patrocle. Leurs sanglots retentissent dans la demeure du guerrier. Enfin le divin Achille a charmé son âme de pleurs ; les regrets se sont effacés de ses sens et de son esprit ; il se lève soudain de son siège ; de sa main il relève le vieillard, ayant pitié de ses cheveux blancs, de sa barbe blanche. Alors il lui adresse ces paroles rapides :

« Infortuné ! oui, tu as souffert bien des maux en ton âme. Comment as-tu osé venir seul près des vaisseaux des Grecs, devant un homme qui a tué tant de tes vaillants fils ? Sans doute tu as un cœur de fer. Mais, crois-moi, assieds-toi sur ce siège. Quelles que soient nos afflictions, renfermons-les en notre âme ; car de quelle utilité sont les pleurs ? vivre dans la douleur, tel est le sort que les dieux ont fait aux misérables mortels ; eux seuls sont exempts de soucis. Deux tonneaux sont placés devant le seuil de Jupiter, et contiennent les dons qu'il répand : l'un le mal, l'autre le bien. Celui à qui le dieu que charme la foudre en distribue, après les avoir mêlés, rencontre tantôt le mal, tantôt le bien ; celui pour qui il puise seulement à la source des douleurs est voué aux outrages ; la faim dévorante le chasse par toute la terre, il erre en tous lieux, et n'est honoré ni par les dieux ni par les mortels. Ainsi les dieux ont fait à Pélée de beaux présents dès sa naissance ; il a excellé parmi

les autres humains par ses trésors et ses domaines ; il règne encore sur les Myrmidons, et, simple mortel, les dieux lui ont donné pour épouse une déesse. Mais à lui aussi Jupiter a imposé sa part de malheur ; il ne lui est point né, dans son palais, de nombreux enfants qui doivent être rois ; il a un seul fils dont les jours sont comptés ; et je ne suis point l'appui de sa vieillesse ; et loin de ma patrie, je reste aux champs troyens pour ta ruine et celle de ta famille. Toi aussi, vieillard, nous avons ouï dire que jadis tu étais opulent ; tous ceux qui au-dessus de nous habitent Lesbos, séjour de Macaris, et plus loin encore, la Phrygie et l'immense Hellespont, rapportent que tu brillais par tes trésors et tes fils. Mais, depuis que les divinités célestes ont fait fondre sur toi le fléau de la guerre, les combats et le carnage sans cesse enveloppent Iliou. Supporte ces maux, ne nourris point en ton âme un deuil éternel. C'est vainement que tu t'affliges sur ton fils ; tu ne le rappelleras pas à la lumière ; tu seras plutôt encore atteint de quelque autre malheur.

— Ah ! répond le divin vieillard, ne me fais point asseoir, élève de Jupiter, tandis qu'Hector est étendu sans sépulture dans l'enceinte de tes tentes. Rends-moi mon fils ; que je le voie de mes yeux ; accepte les nombreux trésors que je t'apporte ; puisses-tu en jouir, puisses-tu retourner dans ta patrie, toi qui maintenant m'as permis de vivre et de goûter la douce lumière du soleil ! »

Achille lance à Priam un regard courroucé, en s'écriant : « Ne m'irrite pas, ô vieillard ! j'ai résolu de te rendre Hector ; ma mère, la Néréide à qui je dois le jour, me l'a prescrit au nom de Jupiter. Je comprends, Priam, tu ne peux me cacher que l'un des dieux t'a guidé vers les vaisseaux légers des Grecs. Jamais mortel n'eût osé, même à la fleur de l'âge, venir dans mon camp ; il n'eût point trompé les regards des sentinelles ; il n'eût point facilement refermé la barrière de mes portes. Cesse donc de réveiller les douleurs de mon âme, si tu ne veux que je te chasse, quoique suppliant, et que j'enfreigne les ordres de Jupiter. »

Il dit : le vénérable Priam, frappé de crainte, se soumet à ses ordres. Alors le fils de Pélée, semblable à un lion, saute hors de sa tente ; il n'est pas seul : deux serviteurs l'accompagnent : Alcime et le héros Automédon ; ceux de ses compagnons que, depuis la mort de Patrocle, il honore le plus. Ils détellent les mules et les coursiers, introduisent le héraut du roi, le font asseoir sur un siège, et retirent du brillant chariot les

présents infinis, rançon de la tête d'Hector. Ils ne laissent que deux manteaux et une tunique tissue. Achille veut rendre le corps enveloppé de ces vêtements, pour qu'il retourne dans Iliou. Il appelle les captives, leur ordonne de laver, de parfumer le cadavre, et de se tenir à l'écart, de peur que Priam n'aperçoive son fils, qu'à cet aspect le vieillard affligé ne s'emporte, ne l'offense, et que lui-même ne le tue, au mépris des ordres de Jupiter.

Lorsque les captives ont lavé et parfumé le corps, elles le revêtent de la tunique et d'un beau manteau. Achille lui-même le soulève, l'étend sur une litière, puis, aidé de ses compagnons, il le place sur le chariot. Ensuite, en gémissant, il appelle son ami, et lui adresse ces paroles :

« Pardonne, ô Patrocle, si au séjour de Pluton tu apprends que j'ai rendu à son père le divin Hector. Priam m'a offert de nobles présents, et je t'en donnerai la part qui te revient. »

A ces mots le divin Achille rentre dans sa tente, reprend sa place sur le siège où d'abord il était assis en face de Priam, et adresse au roi ces paroles :

« Ton fils t'est rendu, vieillard, comme tu me l'as demandé ; il est étendu sur sa couche. Aux premières lueurs de l'aurore, en l'emmenant tu le contempleras. Maintenant n'oublions point le repas du soir. La belle Niobé elle-même a songé à prendre de la nourriture, quand, dans ses demeures, ses douze enfants venaient de périr : six filles et six fils florissants de jeunesse, frappés : les vierges par les flèches de Diane, et les jeunes hommes par les traits de l'arc d'argent d'Apollon, courroucé contre Niobé parce qu'elle s'était comparée à la belle Latone, disant : « Elle n'a que deux enfants, tandis que j'en ai un grand nombre. » Mais les deux tuèrent le grand nombre. Pendant neuf jours, ceux-ci restèrent étendus, baignés dans leur sang, et personne ne les ensevelit ; car le fils de Saturne avait transformé le peuple en pierres. Dans la dixième journée, les dieux célestes leur donnèrent la sépulture. Alors, fatiguée de larmes, la mère se souvint de prendre des aliments. Maintenant, sur l'âpre Sipyle, parmi les rochers des montagnes désertes, où sont, dit-on, les demeures des Nymphes qui dansent sur les rives de l'Achéloüs, Niobé, quoique changée en pierre, ressent encore les douleurs que les dieux lui ont envoyées. Crois-moi donc, divin vieillard, nous aussi songeons au repas ; tu pleureras de nouveau ton fils chéri, lorsque tu l'auras conduit dans Iliou, car il t'arrachera encore bien des larmes. »

A ces mots, le rapide Achille se lève et immole une brebis blanche. Ses compagnons la dépouillent et l'apprêtent comme de coutume ; ils la dépècent adroitement, la fixent sur des broches et la rôtissent avec soin. Enfin, ils la retirent de l'ardent foyer. Cependant, Automédon place sur la table, dans de belles corbeilles, le pain qu'il a partagé, et Achille distribue les chairs. Les héros, étendant les mains, prennent les mets placés devant eux. Lorsqu'ils ont chassé la faim et la soif, Priam, rejeton de Dardanos, contemple avec admiration Achille, sa grande taille, sa beauté comparable à celle des immortels. Achille n'admire pas moins Priam, rejeton de Dardanos, son vénérable aspect et ses sages discours. Lorsqu'ils se sont charmés à se regarder mutuellement, le divin vieillard, le premier, parle en ces termes :

« Laisse-moi à l'instant me reposer, ô élève de Jupiter ; que sur nos couches nous goûtions enfin le doux sommeil. Mes paupières n'ont pas voilé mes yeux depuis que sous ton bras mon fils a perdu la vie ; mais, prosterné dans la fange au sein de mon palais, je n'ai pas cessé de gémir, de repasser en mon cœur mille souvenirs cuisants. Aujourd'hui, pour la première fois, j'ai mangé des mets, j'ai fait passer du vin dans mon gosier ; auparavant je n'en avais pas goûté. »

Il dit : et Achille ordonne à ses compagnons et aux captives de dresser des lits sous ses portiques ; d'entasser de belles couvertures ; d'étendre au-dessus des tapis, et de les recouvrir de manteaux épais. Les captives sortent de la tente, des torches à la main, et bientôt elles ont préparé deux couches. Alors Achille trompe Priam par une frayeur simulée : « Tu dormiras hors de ma tente, cher vieillard, de peur que l'un des conseillers des Grecs ne te surprenne, car ils viennent sans cesse auprès de moi concerter leurs desseins, comme il est juste. Si l'un d'eux te voyait pendant la nuit rapide, il en préviendrait aussitôt Agamemnon, pasteur des peuples, et la délivrance de ton fils serait retardée. Mais allons, dis-moi exactement combien de jours il te faut pour célébrer les funérailles du divin Hector ; pendant tout ce temps je resterai en repos, et je retiendrai l'armée.

— Ah ! répond le divin vieillard, si tu veux que je rende au divin Hector les honneurs funèbres, en m'accordant cela, Achille, tu me feras une grande grâce. Tu sais que nous sommes renfermés dans nos murailles, le chemin est long par où nous pouvons amener du bois de la montagne, et les Troyens sont

frappés de crainte. Il nous faudrait neuf jours pour pleurer dans nos palais. Dans la dixième journée nous ensevelirions Hector, et le peuple prendrait le repas funèbre : le onzième jour nous élèverions la tombe. Enfin, à la douzième aurore, nous recommencerions à combattre, si toutefois nous y étions contraints.

— Tout cela s'accomplira, vieillard, reprend le divin Achille, je suspendrai la guerre durant tout le temps que tu demandes. »

A ces mots, il serre, de la main droite, la main du vénérable roi pour effacer de son âme toute crainte. Alors Priam et Idéos se couchent sous le vestibule de la tente. Achille dort en un lieu retiré de sa demeure ; la belle Briséis repose à ses côtés. Les autres mortels et les dieux, enveloppés par la nuit, sont domptés par le doux sommeil. Mercure seul reste éveillé, agitant en son âme comment il reconduira loin des vaisseaux le roi Priam, en le dérochant aux regards des gardes sacrées. Bientôt il se pose au-dessus de la tête du roi, et lui adresse ces paroles :

« O vieillard, tu crois donc n'avoir rien à craindre, pour dormir si profondément au milieu de tes ennemis, parce qu'Achille t'a épargné ? Tu viens de racheter ton fils bien-aimé et tu as donné beaucoup. Mais, pour te racheter vivant, les fils qui te restent devraient donner trois fois plus, si Agamemnon, fils d'Atrée, et les autres Grecs te savaient ici. »

Ainsi parle le dieu, et le vieillard effrayé réveille le héraut. Mercure se hâte d'atteler pour eux les mules et les coursiers, et bientôt il les pousse rapidement au travers du camp, où personne ne les voit. Lorsqu'ils arrivent au gué du beau fleuve tourbillonnant, Xanthe issu de Jupiter, Mercure retourne au vaste Olympe. A ce moment, l'aurore au voile de safran se disperse sur toute la terre ; les deux vieillards, restés seuls, soupirent, gémissent et lancent leurs coursiers vers la ville, tandis que les mules emportent le cadavre. Personne, parmi les Troyens, ou leurs femmes à la taille gracieuse, ne les reconnaît avant Cassandre, belle comme Vénus. Du haut de Pergame, elle aperçoit son père chéri, debout sur le char, et le héraut à la voix sonore. Elle voit aussi son frère étendu sur sa couche dans le chariot traîné par les mules. Aussitôt elle pousse des sanglots, et s'écrie par toute la ville :

« Voyez, Troyens et Troyennes, accourez au-devant d'Hector, si jamais vous l'avez salué, lorsque, vivant, il revenait du combat, car il était la joie de la ville et de tout le peuple. » Elle

dit : et tous sortent ; ni homme ni femme ne demeure dans la ville ; une intolérable affliction leur vient à tous ; ils rencontrent près des portes le corps que l'on ramène, et les premières, son épouse chérie, sa vénérable mère, se jettent sur le char, s'arrachent les cheveux et touchent la tête du héros. La foule les entoure et fond en larmes. Durant tout le jour, jusqu'au coucher du soleil, ils auraient, devant les portes, pleuré sur Hector, si, du haut de son char, le vieillard ne se fût écrié : « Livrez-moi le passage, puis vous vous rassasierez de deuil, lorsque j'aurai conduit Hector dans mon palais.

A ces mots, la foule s'écarte, le chariot roule dans Iliou, et bientôt il arrive au superbe palais. Le corps est placé sur une couche ; auprès de lui se tiennent des chanteurs qui commencent les lamentations. Pendant qu'ils font entendre un chant mêlé de soupirs, les femmes à l'entour gémissent. La blanche Andromaque donne le signal du deuil ; elle tient entre ses mains la tête de l'homicide Hector, et s'écrie :

« Cher époux, tu périr à la fleur de l'âge, tu me laisses veuve dans notre palais, et le fils encore au berceau, né de toi et de moi, dans notre infortune, je ne crois pas qu'il parvienne jamais à l'adolescence. Longtemps avant, le faite d'Iliou s'écroulera ; car tu n'es plus, toi, sa sauvegarde, toi qui défendais ses remparts, toi qui protégeais les chastes Troyennes et leurs enfants. Ah ! bientôt, sur les vaisseaux profonds des Grecs, elles seront enlevées, et moi parmi elles. O mon fils ! tu suivras ta mère. Tu feras d'indignes labeurs, sous les yeux d'un maître farouche ; ou bien l'un des Grecs, te vouant à une mort affreuse, te saisira de sa main et te précipitera du haut d'une tour, irrité de ce qu'Hector a fait périr son frère, ou son père, ou son fils ; car bien des Achéens, tués par Hector, ont mordu la poussière. Ton père était terrible dans les combats sanglants ; aussi le peuple le pleure par toute la ville. O Hector ! tu plonges dans une douleur, dans un deuil inexprimable, ton père, ta vénérable mère, et moi surtout à qui il ne reste que d'affreuses afflictions. Hélas ! en expirant tu ne m'as pas tendu les mains, tu ne m'as point adressé quelque sage parole dont le souvenir nuit et jour eût fait couler mes larmes. »

Ainsi parle Andromaque en pleurant ; à l'entour, les femmes gémissent, et après elle Hécube donne le signal du deuil.

« Hector, s'écrie-t-elle, ô de tous mes fils le plus cher à mon âme, lorsque tu respirais, tu étais aimé des immortels ; maintenant, après que la Parque et la Mort t'ont ravi, ils prennent

encore soin de toi. Achille vendait ceux de mes autres fils qui tombaient entre ses mains, et les envoyait au delà de la mer, à Samos, à Imbros ou dans l'Âpre Lemnos. Mais toi, après qu'avec l'airain aigu il t'a ôté la vie, après que, sans pouvoir le rappeler à la lumière, il t'a traîné autour de la tombe de Patrocle, que tu as immolé, tu es gisant dans nos demeures, semblable aux morts nouvellement tués, que Phébus atteint de ses traits les plus doux. »

Ainsi parle Hécube en pleurant, et elle excite un gémissement immense. Hélène, la troisième, donne le signal du deuil.

« Hector, ô de tous mes frères le plus cher à mon âme, car Alexandre, beau comme un dieu, est devenu mon époux, après m'avoir conduite aux champs troyens. Ah ! que ne suis-je plutôt descendue chez Pluton ! Déjà vingt ans se sont écoulés depuis que j'ai abandonné ma patrie, et jamais un reproche, une parole amère ne s'est échappée de tes lèvres. Et si, dans nos palais, l'un de mes beaux-frères, l'une des sœurs, l'une des belles-sœurs de mon époux, ou Hécube elle-même m'outrageait (Priam a toujours été pour moi doux comme un père), tu l'arrêtais par tes paroles pleines de bonté, par tes discours affables. Hélas ! maintenant, le cœur contristé, je pleure sur toi et sur moi, misérable ! car il n'est plus dans la vaste Ilion personne qui m'aime, qui me pardonne ; et je suis odieuse à tout un peuple. »

Ainsi parle Hélène en sanglotant, et ce discours fait gémir l'immense foule. Alors Priam leur adresse ses ordres :

« Maintenant, ô Troyens, amenez du bois dans la ville. Ne craignez point en votre cœur les fortes embuscades des Argiens ; Achille, en me congédiant, m'a promis, près des vaisseaux, de ne point nous attaquer avant la douzième aurore. »

Il dit : le peuple place sous le joug les bœufs et les mules, et se rassemble devant les murailles. Pendant neuf jours, ils amoncellent une immense quantité de bois. Lorsque la dixième aurore apporte la lumière aux mortels, les Troyens éplorés enlèvent l'audacieux Hector, posent son cadavre au faite du bûcher, et font briller la flamme. Le jour suivant, aux premières lueurs de la fille du matin, de l'Aurore aux doigts de rose, le peuple se réunit autour du bûcher. Dès que tous les citoyens y sont rassemblés, avec le vin ils éteignent le bûcher, partout où s'est promenée la flamme ; alors les frères, les amis du héros, en gémissant, le visage inondé de larmes abon-

dantes, recueillent ses ossements, les renferment dans une urne, l'enveloppent de voiles sombres d'un riche tissu, et la descendent dans une fosse profonde qu'ils recouvrent de larges et fortes pierres; enfin ils élèvent la tombe, et placent autour des sentinelles, de peur que les Grecs ne fondent sur eux avant qu'ils aient achevé leur ouvrage. Lorsque la tombe est élevée, ils s'éloignent et vont s'asseoir au splendide festin des funérailles, dans le palais du roi Priam. Tels sont les honneurs funèbres que rendent les Troyens au magnanime Hector.

FIN DE L'ILIADÉ.

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Une ou plusieurs pages sont omises
ici volontairement.

ENCYCLOPÉDIE

HOMÉRIQUE¹.

A

ADULTÈRE est puni par des dommages-intérêts, 449; comme en Angleterre, contrée où le droit héroïque moderne a laissé le plus de traces.

AFFIRMATION par serment est un des actes les plus solennels de la vie héroïque; si le serment est faux, c'est un crime puni après la mort, 42, 279. (Voir, pour les formalités dont elle est entourée, 200).

AGE. Il y a quelque chose de patriarcal dans les âges homériques. Les chefs de l'armée, qui ont mis dix ans à la rassembler, qui combattent depuis dix ans sous les murs de Troie, 19, ont bien près de la cinquantaine. Hélène et Pénélope sont à au moins quarante ans dans tout l'éclat de leur beauté, 39, 370, 371, etc. Nestor donne à la péninsule grecque le nom qu'elle portait avant Pélopos, 7 (champs paternels; il y a dans le texte terre Apienne). Or Pélopos est antérieur au siège de Troie d'environ quatre-vingt-seize ans. Nestor doit donc être centenaire. Il ne faut pas prendre au sérieux ce qu'Antiloque dit de l'âge d'Ulysse; 339; c'est une plaisanterie, l'armée est en belle humeur, et Antiloque se sert d'une expression proverbiale, telle que *il est vieux comme le temps*.

AGORA. Ce n'est point encore le forum

romain ni l'agora des républiques grecques; le peuple ne vote pas; mais il a une volonté qu'il faut entraîner, s'il doit concourir à l'entreprise sur laquelle on délibère. Les rois se concertent à l'avance, dans un conseil secret, et conviennent des moyens d'agir sur ses passions, 17; lorsqu'il ne doit pas être mis en mouvement, son intervention dans les affaires que l'on traite témoigne d'une habitude de publicité, d'un besoin d'émotion, qui contiennent en germe toutes les institutions d'une nation libre, 1, 271, 375.

AGRICULTURE. Voir, pour les procédés de labourage, pour l'usage des engrais, pour les travaux de la récolte, 272, 273, 559; pour la manière de séparer le grain de la paille, 189, 295; pour la manière de faire de grain farine, 436, 593.

AMAZONES. Priam et l'aïeul de Sarpédon les ont combattues, 40, 85.

ÂME. L'individu et le corps sont identiques, 1. Qu'est-ce donc que la mort laisse subsister? Une âme, une vaine image, qui, dès que la vie a abandonné les ossements, s'échappe et voltige comme un songe, 324, 462. Cette ombre légère, après le trépas, n'a plus de sensations; mais elle ne peut franchir les portes de Pluton si l'homme qui n'est plus ne reçoit les honneurs de la sépulture.

1. Cette table ne peut être regardée que comme un essai. Pour la faire complète il faudrait transcrire presque tout Homère par ordre alphabétique.

Jusqu'à elle souffre, elle gémit; elle revient sur la terre, 323, 486. Lorsque la flamme du bûcher a dévoré les chairs et les os que les nerfs ne soutiennent plus, elle entre dans l'empire des morts, et Proserpine lui ôte la science et la pensée, 479, 482; pour rendre le souvenir à cette image *inerte et vaine*, 491, il faut une cérémonie d'évocation, 479; mais ce court et fugitif rappel à la vie ne réveille chez elle que des regrets, 491 et suiv., et elle est impatiente de rentrer dans les éternelles ténèbres. Il n'y a rien de consolant ni de moral dans cette doctrine informe qui semble née du besoin d'inculquer à l'âge héroïque l'usage des sépultures solennelles et des combats à outrance sur les corps des héros terrassés. Après l'idée générale viennent les incohérences, qui sont poussées jusqu'au burlesque. Il ne faut point ranger parmi les contradictions : 1° les supplices de Tytie, de Tantale, de Sisyphe, 493. Homère n'aurait point conçu de peines physiques, non plus qu'une béatitude éternelle, sans le corps (Voy. ce mot), et il admet, 467, que l'on puisse être précipité aux enfers *sans âme et sans vie*. Pour les grands criminels donc, ce serait le corps, et non l'âme, qui serait permanent; 2° le long entretien d'Agamemnon et d'Achille. Ce passage est contourné et nous paraît intercalé. Mais que penser d'Orion, qui chasse encore dans la prairie d'Asphodèle les bêtes que jadis il a tuées? 493. Que penser du fantôme d'Hercule et de son arc toujours tendu qui épouvante la foule des morts, 494? Que penser des sacrifices offerts à des ombres vaines, 479? Que penser de ces vêtements qu'on brûle pour elles, 321, sans doute pour qu'elles portent des ombres de vêtements, 323? Minois aussi, 493, est difficile à expliquer; juge-t-il par habitude, comme Perrin Dandin? Est-il divinisé? Quels droits peut-il avoir à débrouiller, si ce n'est le mérite des funérailles? Jusqu'à la mort, l'âme, ainsi que les facultés intellectuelles, réside dans la poitrine. Elle s'exhale à travers les lèvres (les dents selon le texte), 126, et quelquefois par une blessure dont il semble qu'elle ait horreur. Comment fonctionne-t-elle pendant la vie? (Voy. *Sentiment*.)

AMITIÉ. L'amitié héroïque est fondée sur des rapports de sentiments, d'âge, et surtout sur une noble communauté d'exploits et de périls, 342, 534.

AMOUR. Passion beaucoup moins vive que l'amitié; elle se borne aux désirs que fait naître Vénus à l'aide de sa merveilleuse ceinture, 199, 200. Le dieu amour n'existe pas encore.

ANATOMIE. Il faudrait pouvoir ici transcrire entièrement une brochure de M. Malgaigne, professeur agrégé à la Faculté de médecine de Paris. Ce savant docteur a cherché dans Homère le secret de l'origine et des progrès de la médecine antique jusqu'à la grande révolution opérée par Hippocrate. « Vous verrez dans l'*Iliade*, dit-il, un cadre complet d'une très-belle anatomie des régions extérieures. Et n'est-il pas bien curieux d'y retrouver certaines délimitations des régions toutes pareilles à celles qu'ont adoptées de nos jours MM. Blandin et Velpeau et moi-même? » Nous nous bornerons à dire que cette brochure nous a été fort utile pour la partie anatomique, quoique nous nous en soyons écarté pour la physiologie. (Voy. *Âme*.) Les deux blessures faites par Méridon, 61, 190, qui causent une mort immédiate ont de remarquable qu'Homère a indiqué comment le fer de l'opérateur pouvait pénétrer jusqu'à la vessie.

ANIMAUX (Histoire naturelle des). Homère, en sa qualité d'encyclopédiste est classificateur, et il se plaît à faire suivre les noms d'une épithète qui peut passer pour une définition. Ces épithètes, intraduisibles à moins de périphrases, ne font rien à l'action, et, en général, on les a supprimées; mais il est à propos d'en rétablir ici quelques-unes, en témoignage de la sagacité de ces observations primitives. L'homme est un être à face humaine et à voix articulée; il est encore un insecteur; et ces deux définitions sont bien supérieures à celles de Platon. Le cheval est solipède, hennissant, galopant. Le bœuf est fissipède, flexipède, au front superbe, aux cornes droites, aux cornes recourbées (Voy. Buffon). La guêpe est variée par le milieu. Le taon est barillé, etc., etc. Les mœurs de plusieurs bêtes sauvages sont, de plus, très-

exactement décrites dans une foule de comparaisons.

ANTHROPOPHAGES. Homère a rejeté les cannibales dans les régions fantastiques, 470, 447. On savait de son temps qu'il en existait encore, mais on ne savait pas précisément dans quelles contrées.

ARMES. Pour leur luxe et leur solidité, Voy. l'arc de *Pandoras*, 49; le bouclier d'*Ajax*, 97; l'armure d'*Agamemnon*, 146; le bouclier d'*Achille*, 270.

ART militaire (Voy. les discours de *Nestor*, 33; d'*Ulysse*, 196, 277, 278; de *Polydamas*, 166, 169, 191, 265). — Voy. *Bataille, Camp, Fortification, Menaces, Tactique*.

ASTRONOMIE. Il n'y a de nommées dans l'*Iliade* que quatre constellations : les Pléiades, les Hyades, Orion et l'Ourse, 270; plus deux étoiles : le chien d'Orion ou astre d'automne (*Sirius*), et *Hespéros* (*Vénus*), 60, 147, 310, 317. Dans l'*Odyssée* on trouve encore quatre constellations; mais le Bouvier a remplacé les Hyades, 420; on retrouve *Hespéros*, 442, etc.; on trouve le même astre sous le nom d'étoile du matin, 509; mais ce qui est très-important, la connaissance de ces astres dans le second poème est appliquée à la navigation (Voy. ce mot). Il n'est point question des planètes; cependant la légende des amours de Mars et de *Vénus*, 447, a paru astronomique. (*Lucien, Traité de l'Astrologie*.) Si c'est en effet une allusion à une conjonction des deux planètes, Homère en aurait eu connaissance entre la composition des deux poèmes, et les tables astronomiques pourraient servir à trouver une date certaine au-dessus de laquelle il serait vraisemblable de faire remonter l'*Iliade*, au-dessous de laquelle on ne pourrait se refuser à placer l'*Odyssée*. Il n'est pas impossible que l'époque des compositions homériques soit indiquée par les deux descriptions du ciel ci-dessus rappelées : celle de l'*Iliade* se rapporte à l'été; celle de l'*Odyssée* à l'hiver. Nous avouons notre impuissance pour cette recherche, et nous souhaitons qu'elle soit faite par les hommes compétents.

AUGURE. Oiseau envoyé comme signe des dieux, et interprète du vol des oiseaux. La science de l'augure ran-

tre dans la divination (Voy. ce mot); elle demande un don spécial d'*Apollon*, et est fort délicate, car tous les oiseaux ne sont pas fatidiques, 3, 170, 378, 541; aussi l'infaillibilité de l'augure est-elle mise en doute, 3, 347, 378. Pour prendre les augures, on tourne la face du côté du soleil levant. (Voy. *Points cardinaux*.)

B

BATAILLE. Napoléon a relevé l'exactitude d'Homère, à ne le considérer que comme historien militaire. Quelques détails à l'appui de ce jugement ne paraîtront pas hors de saison. Il faut se figurer le camp des Grecs (Voy. ce mot) sur le rivage; et, à trois lieues dans les terres, au levant, la grande Ilion. Au nord du camp et de la ville, coule le *Simois*, qui reçoit, à une lieue du camp, le *Scamandre*, dont deux sources sont sous les murs de Troie. Pour marcher aux ennemis, les Grecs doivent donc ou traverser le *Scamandre*, et appuyer leur gauche au *Simois*; ou appuyer leur gauche au *Scamandre*, et s'avancer entre ce fleuve et la mer. Dans le premier cas ils se heurtent contre la colline *Batiée*, dans le second contre le tertre marqué par le tombeau d'*Ilos*, 34, 147, 149. La première action s'engage sur la colline *Batiée*. *Agamemnon*, trompé par un songe, a cru surprendre les Troyens, mais il les trouve sous les armes; leur résistance est très-vive, surtout lorsque les dieux ont abandonné le combat, 81. Les assaillants sont en péril, car ils ont deux rivières à dos, *ibid.*, mais *Ajax* les sauve en rompant les phalanges ennemies, *ib.* La seconde bataille est livrée entre le *Scamandre* et la mer, 105, 141. Les Grecs, épouvantés par un orage, la perdent, et sont refoulés dans les retranchements qu'ils viennent de construire. Le lendemain ils font une sortie générale, 147; mais, après avoir repoussé les vainqueurs jusqu'à la ville, ils sont encore mis en déroute. C'est alors qu'ont lieu les attaques du camp (Voy. ce mot); l'intervention de *Patrocle*, ses succès, son habile manœuvre, qui consiste à couper la retraite à une

partie de l'armée troyenne, 232; puis sa mort, qui assure à Hector l'honneur de la journée. A l'aurore le combat recommence; mais Achille est sorti de son repos, et, par une combinaison digne d'un grand tacticien des temps modernes, il pousse droit au gû du Scamandre, 296, rompt les ennemis, en jette une part dans la rivière, repousse l'autre vers le tombeau d'Ilios, et s'élançe pour la prévenir aux portes de Troie, par la colline Batiée, *ibid.* et suiv. Mais les efforts des dieux favorables à Priam (selon le poète), ou un corps de réserve placé de ce côté, 141, font échouer ce dessein. Toutefois le héros terrasse Hector, et c'en est fait d'Ilion. (Voy. *Tactique*.)

C

CAMP DES GRECS. La disposition générale est indiquée, 195, 196; cherchons à reconstruire les détails. Les extrémités de la première ligne sont connues: Ajax, fils de Télamon, et Achille les occupent, 146. Le centre n'est pas moins formellement déterminé: c'est par là qu'Hector pénètre dans les retranchements, 183, et là se trouvent les vaisseaux d'Ajax le Locrien et de Protésilas, 190. Au delà de la première ligne se trouve, au centre, le vaisseau d'Ulysse, 106, 149, et plus loin l'agora, 163, qui s'étend jusqu'au rivage, 280, lequel est bordé par les vaisseaux d'Agamemnon, 8, 12, 103, 118, 280. Près de la porte qu'Hector a forcée, combattent: les Béotiens, les Athéniens, les Locriens, les Phthiotes de Protésilas et les Épéens des Échinades, 190. Les trois premières de ces phalanges appartiennent à l'escadre de droite (Voy. *Flotte des Grecs*), la quatrième à l'une des escadres du centre, la dernière à l'escadre de gauche. N'est-on point autorisé à conclure de leur ordre de bataille et de leurs points de départ désignés: 1^o que l'escadre de droite, divisée en deux files, occupe la droite du camp; qu'aux extrémités de la première file sont: à droite le fils de Télamon, à gauche le fils d'Oïlée? 2^o que l'escadre de gauche, divisée en deux files, occupe la gauche du camp; qu'aux extrémités de la première file sont:

à gauche Achille, à droite le frère de Protésilas? 3^o que le reste de la flotte est réparti autour de l'agora puis à droite et à gauche de cette vaste enceinte?

CAMP (attaque du). Cet épisode donne une idée complète de la manière dont alors on combattait. Hector espère d'abord franchir le fossé avec les chars, 166; sur les observations de Polydamas, il fait mettre pied à terre à toute l'armée, et la forme en cinq colonnes, 167. Le rempart forcé, les Grecs serrent leurs rangs en avant des vaisseaux, et soutiennent bravement le choc, 179, 180, jusqu'à ce que la blessure et la chute du grand fils de Priam leur rendent l'attaque possible, 206. Mais bientôt Hector reparait, et ramène la victoire; le fossé est comblé, le mur est abattu, les chars pénètrent jusqu'aux navires, et les assiégés, du haut des tillacs, ou entre les flancs de leurs vaisseaux, font de terribles efforts pour les repousser, 214; ils n'y peuvent réussir, sont encore rompus, abandonnent l'avant des navires; toutefois ils s'arrêtent, reforment leur alignement, et se défendent assez longtemps pour donner le temps à Patrocle d'armer les Myrmidons et de leur apporter un secours décisif, 230 et suiv. Il faut lire, pour les détails de cette action, qui ressemble de tous points à un combat de nos jours, les pages 173, 183, 190. (V. *Tactique*.)

CAMP DES TROYENS. Les détails que donne Dolon, 141, sur le campement des Troyens et auxiliaires, suffisent pour faire comprendre que les guerriers d'Ilion n'étaient pas moins expérimentés que leurs adversaires dans la science de la guerre. De la mer à Thymbra, leurs bivacs couvrent à la fois Troie, les rives des deux fleuves et les deux collines qui défendent l'accès de la ville.

CARDINAUX (Points). Les Arabes appellent encore la Syrie *Barr-el-Cham*, ou *pays de la gauche*. Cette dénomination, par son contraste avec celle d'*Yamin*, ou *pays de la droite*, indique pour chef-lieu un local intermédiaire qui doit être la Mecque. Dans l'antiquité, les peuples qui adoraient le soleil, lui res-

dant hommage au moment de son lever, se supposèrent toujours tournés à l'orient. Le nord fut la gauche, le midi la droite, et le couchant le derrière. (Volney, *Voyage en Syrie*.) Comparons ces traces, encore existantes, d'un culte oublié, à ce qui se trouve dans Homère. Hector, 170, en parlant des augures, s'écrie : Je ne m'inquiète point s'ils volent à ma droite du côté de l'aurore ou du soleil, ou à ma gauche vers les ténèbres immenses. Minerve, en vantant la gloire d'Ithaque, 512, affirme qu'elle est connue de peuples nombreux : soit qu'ils vivent du côté de l'aurore et du soleil ; soit que, par derrière, ils habitent du côté des ténèbres immenses. Enfin Ulysse, 455, indique, en ces termes la position géographique de sa patrie : Plusieurs îles alentour parsement la mer, les unes près des autres ; Dulichios, Samos et Zacynthe ombragée de forêts, toutes du côté de l'aurore et du soleil ; Ithaque, plus humble, s'en éloigne, et la dernière sort des flots du côté des ténèbres. Que veut dire, dans ces trois passages, le mot *ténèbres* ? Mais, dans le dernier, l'interprétation est palpable. Ithaque, par rapport à l'embouchure de l'Asper (Achélous), où se trouvait Dulichios ; par rapport à Céphalénie (Samos) ; par rapport à Zante (Zacynthe), est au nord-ouest et au nord-est. Homère indique donc par les *ténèbres* la région du ciel où le soleil ne va jamais. Le sens est le même dans l'exclamation d'Hector ; et cette région est pour ceux qui prennent les augures, comme pour ceux qui adorent le soleil, la région de la gauche. Enfin, par les *ténèbres*, ou pays de derrière, Minerve entend parler du couchant. Elle réduit les *ténèbres* à un point : celui où elles commencent. Il suit de là que l'aurore et le soleil signifient généralement toute la région du ciel que parcourt le soleil, et quelquefois le point où commence sa course. Au reste, le poète est plus formel quand il désigne l'est ou l'ouest, 364-442 ; quoiqu'il ne leur donne point de nom particulier, et que ce que nous appelons les quatre points cardinaux ne lui soit point connu.

CHANTEURS. Les héros ont assez d'au-

dace et de vaillance pour lutter contre le destin (V. ce mot) ; mais les chanteurs et les poètes sont doués d'inspirations assez énergiques pour lutter contre la violence héroïque. C'est la Muse, c'est Jupiter qu'ils rendent responsables des sages vérités qu'ils font entendre, 1, 27, 363, 370. Après s'être placés sous la protection du peuple et des dieux, ils rappellent les rois à la vertu. Les coupables desseins d'Égisthe sont longtemps déjoués par l'influence d'un chanteur divin, 389. Phémios charme les prétendants de Pénélope, mais par contrainte : son âme est révoltée contre leur injustice, 599 ; mais Homère lui-même remplit surtout la sainte mission qu'il ne fait qu'indiquer à l'égard de ses devanciers. Les lamentations de Briseïs sur le corps de Patrocle, 280 ; les pleurs des captives qui l'entourent, *ibid.* ; les discours de Priam, 311, d'Andromaque, 312, sont autant de protestations, sinon de jugements contre la vie héroïque. L'arrêt est formel lorsque le poète s'explique sur le sacrifice des douze jeunes Troyens immolés par Achille devant le bûcher de Patrocle 326 : « Car, dit-il, en son esprit le héros a résolu une mauvaise action. » Ce blâme, d'un acte tout dans les mœurs du temps est sorti de l'âme d'Homère ; c'est le coup d'œil prophétique du génie qui vit au delà de son époque et entrevoit un avenir meilleur. On peut donc faire honneur à la tribu des poètes, des chanteurs divins, de l'adoucissement de ces mœurs farouches qu'ils ont domptées par le sentiment du beau et par l'impression qu'ils ont faite sur la foule. Les légendes d'Amphion et d'Orphée, en ce sens, sont véritables.

CHARRON (Art du). La roue est déjà celle dont nous nous servons maintenant avec ses rayons, ses jantes, ses bandes, ses moyeux, 76. On était plus avancé du temps d'Homère qu'on ne l'est aujourd'hui en Espagne.

CIEL. Le ciel d'Homère est un firmament, 252, 384 ; c'est le domaine de Jupiter, 214. Dans l'*Illiade*, les dieux habitent les palais de l'Olympe, montagne de Thessalie, 1, 11, 13, 198. Dans l'*Odyssée*, ils habitent le ciel, que deux géants tentent d'es-

calader en entassant sur l'Olympe le Pélion et l'Ossa, 488.

CITÉS (Fondateurs des). « Le héros romain, le fondateur de la cité, doit être d'abord un homme sans patrie et sans loi, un *outlaw*, un banni, un bandit, mots synonymes chez les peuples barbares. » (Michelet, *Histoire romaine*, I, 91.) La légende de Romulus est la même que celle des fondateurs de Pylos et de Thèbes, 487, 488.

COMMERCE. Ne se fait que par échange. 367, 539, et est entremêlé de piraterie, 539. Le Troyen Dolon porte, 140, la dépouille d'un loup blanc, animal des régions boréales. Il y a donc, dès ces temps reculés, un commerce médiat de fourrures entre l'Asie et les peuples du Nord. De là, sans doute, les notions vagues d'Homère sur les contrées hyperboréennes, 470, 481. La connaissance de l'étain, 146, 270, de l'ivoire, 50, 397, des émaux, *ibidem*, constate des relations indirectes avec une grande partie de l'ancien hémisphère. Le vin paraît un objet de commerce particulier, 103, réservé aux possesseurs de fiefs (V. *Fiefs*). V. p. les émaux : *Recherches sur la peinture en émail* par J. Labarte.

CORPS (Permanence du). Rhadamanthe et Ménélas ne meurent point : ils vivent aux champs Élysées, 408, dans une béatitude que le poète ne concevrait pas si, comme l'âme, ils étaient privés de sensation. (V. ce mot.)

CORROYEUR (Art du). 251.

COSMOLOGIE. La terre est un immense plateau ; car, dès son lever, l'aurore l'éclaire tout entière, 104. Au-dessus est le ciel (V. ce mot), qui paraît s'élever à une distance double de la hauteur des plus grandes montagnes 77, 105. Elle est entourée par le grand fleuve Océan, 279, 473, au delà duquel, dans une région vouée à une obscurité éternelle, 481, s'élève le palais de Pluton, 479. L'enfer, séjour des morts, est creusé en gouffre ; au plus profond de ces abîmes est le Tartare ténébreux, éloigné du palais de Pluton autant que le ciel l'est de la terre, 104 : ainsi la forme sphérique est déjà pressentie. Le ciel s'appuie sur la terre au moyen de grandes colonnes

que soutient Atlas, 364. Ce dieu fantastique (car son séjour n'est pas indiqué) a une fille non moins fantastique que lui. C'est la déesse Calypso (cachée) qui habite l'île d'Ogygie (primitive), au point culminant (nombril) de la mer, *ibid.* Cette filiation est toute naturelle. Atlas réside au point le plus élevé de la terre (lieu idéal) ; sa fille a pour demeure le lieu (non moins idéal) où la convexité de la mer atteint le maximum de hauteur.

CRIMES. S'il fallait classer les crimes, on mettrait au premier rang l'outrage aux dieux, qui est cruellement puni aux enfers, 493. Viendrait ensuite le parjure, dont la punition après la mort est annoncée, 42, 279, quoiqu'elle n'apparaisse pas formellement au onzième chant de l'*Odyssée*. En troisième lieu seraient les violences contre les hôtes, 563 ; puis, après, l'usurpation des biens d'autrui, 369. Pour les autres attentats, V. *Morale*.

D

DESSIN. Le voile d'Hélène, 38 ; le bouclier, la cuirasse, le baudrier d'Agamemnon, 146 ; le bouclier d'Achille, 270 et suivantes, prouvent une grande perfection dans l'art du dessin.

DESTIN. Le destin gouverne l'univers, et les dieux semblent avoir la mission spéciale de faire respecter ses arrêts. Cependant, l'esprit héroïque aspire à se dégager des liens de ce vieux fatalisme oriental, contre lequel il se sent la force de lutter. Deux fois Jupiter délibère s'il sauvera des héros voués à la mort, 233, 314 ; deux fois il est rappelé à son devoir par d'autres divinités. Les Grecs se seraient embarqués, *malgré la destinée*, 29, sans la vigilance de Junon et Minerve. Patrocle est sur le point de prendre Troie, *malgré le destin*, 239 ; c'est Apollon qui le repousse. Tout l'Olympe descend parmi les guerriers pour empêcher Achille de renverser les remparts d'Ilion, *malgré le destin*, 284. Enfin, Égisthe brave le destin, et, malgré ses décrets, que les dieux lui ont fait connaître, il immole Agamemnon, 361, sans que sa témérité soit an-

trement punie que tout autre meurtre.

DIEU, DIEUX. La suprématie de Jupiter est établie, 104, 209, 211; ainsi que dans un très grand nombre de passages des deux poèmes. Cependant, sans Thétis et Briarée il eût été enchaîné par Junon, Neptune et Pallas, 10. Ce n'est point la seule contradiction qui se rencontre dans Homère sur la nature des dieux. Il les appelle souvent *éternellement engendrés*, et cependant ils ont tous leur généalogie. Il les appelle immortels; il déclare formellement que la mort n'a point de prise sur eux, 68, 69; et cependant Mars a pensé périr, 68. Il les appelle *ayant la vie facile*, et cependant il les soumet comme les mortels aux souffrances, 68, 70, aux besoins, 104. Ils sont aussi purement corporels; mais, à cause de la différence d'aliments, ils ont une autre constitution physique, 67. (V. *Religion*.) Toutefois, dans l'*Odyssée*, ils semblent d'une nature plus subtile. Thétis, il est vrai, apparaît à son fils et sort des flots comme une vapeur, 9; mais Minerve se glisse comme le souffle des vents dans l'appartement de Nausiaca, dont les portes sont fermées, 426. (V. *Morale et Sentiment*.)

DIVINATION. Interprétation des phénomènes naturels ou surnaturels, considérés comme signes de la volonté des dieux, et applicables à toutes les circonstances de la vie. C'est la grande science de l'âge héroïque. Elle était interdite aux Hébreux. « Qu'il ne se trouve personne parmi vous qui consulte les devins, ou qui observe les songes et augures, ou qui consulte ceux qui ont l'esprit de Python ou qui interroge les morts, pour apprendre la vérité. » (Deutéronome, xviii, vers. 10 et 11.) Ces pratiques se trouvent toutes dans Homère. Python ou Delphes est connu dans les deux poèmes, 126, 444. Les devins, les augures, les songes, y jouent à peu près le même rôle. Calchas et Théoclymène interprètent des prodiges, 2, 23, 599. Agamemnon et Pénélope sont visités par des songes, 16, 413, 589. La femme d'Ulysse, plus sage que le fils d'Atrée, ne s'abandonne pas sans examen aux espérances qui lui sont données. Hélénos, 94; Polydamas, 169; Priam et tous les

Troyens, 349, donnent des avis ou prennent des résolutions sur la foi d'augures. Il en est de même d'Halietherès, 377, d'Hélène, 533, de Théoclymène, 541, et d'Amphinome. L'évocation des morts n'est mentionnée que dans l'*Odyssée*, 482. Les Grecs, ou le poète lui-même, ont-ils appris ce mode de divination par leur contact avec les peuples de la Phénicie? C'est ce qu'il est permis de présumer. Outre les divers signes dont l'interprétation (sauf le dernier) est plus ou moins délicate et contestable, il en est un qui figure de la même manière dans l'*Iliade* et l'*Odyssée*, et qui est intelligible pour tous : c'est le tonnerre, 105. Enfin, à ces moyens de se diriger dans la vie, il faut ajouter les présages, 320, 569, qui ne sont que d'une importance secondaire. L'astronomie ne paraît régler aucun acte de la vie civile. (V. ce mot, et *Navigation*, et *Temps*.) L'unité de la science divinatoire, dans les deux poèmes, est un argument très-fort en faveur de leur unité de composition.

DROIT. (V., pour le droit des gens, 23, 24, 42, 149; pour le droit civil (parages), 63, 214, 521; pour le droit criminel (rachat du meurtre), 131, 271, 536 (V. *Adultère*, *Homicide*). Le droit d'asile est mis sous la protection des Furies, 214.

E

ÉCONOMIE POLITIQUE. Le taureau est le terme de comparaison le plus usité pour les échanges ou l'évaluation des objets mobiliers, 86. Le prix de l'or est à celui de l'airain comme 100 est à 9. La rançon de Lycaon valait une hécatombe, 297. Un trépid est estimé douze taureaux et une captive quatre, 337. Euryclea a coûté vingt taureaux, 372. Une femme attrayante, 273, est (dans le texte) celle qui attire beaucoup de bœufs.

ÉCRITURE. C'est une question épuisée; il suffit de renvoyer aux deux passages desquels il résulte que l'écriture n'était point en usage du temps d'Homère, 84, 96.

ÉLOQUENCE. Est prise non moins que la valeur, 6, 40, 41, 118, 126, 213, 214. La traduction ne peut donner

qu'une idée incomplète de ses artifices. Les discours de Nestor commencent presque toujours par une cadence de syllabes ioniennes, et il emploie de préférence ce dialecte, le plus doux de ceux d'Homère.

ÉLYSÉE. Séjour de béatitude, situé vraisemblablement à l'orient, par opposition aux enfers, dont l'entrée est à l'occident, 408.

EQUITATION. Ulysse et Diomède montent à cheval sans que l'on sache dans quelle position, 144; mais les exercices de voltige sont déjà en usage, 222.

ESCLAVES. On les achète, 297, 372; ou on les ravit à main armée, 130, 372; ils sont à la merci de leur maître, 91; il a sur eux droit de vie et de mort, 610; cependant, ce n'est point tout à fait une chose comme dans la loi romaine: il peut posséder, 527; et si son maître est juste, une condition heureuse est la récompense de ses travaux, 518.

F

FEMME. Son état d'infériorité n'est pas douteux. L'interpellation de Télémaque à sa mère, 370, en est la preuve irrécusable. Appeler *femme* un héros est la plus poignante injure, 21, 95, 107. Cependant la femme est déjà la compagne de l'homme, et celui-ci reconnaît qu'il a envers elle des devoirs à remplir, 124. Le harem (moins l'eunuque) existe chez les Troyens, 350, comme chez les Grecs, 2; et l'horrible crise de jalousie dont Ulysse est saisi à la vue de ses captives infidèles, la vengeance atroce qu'il en tire, 591, 619, semblent une scène de sérail.

FÊTES. Il n'y a point dans l'*Illiade* d'apparence de jour sanctifié; mais dans l'*Odyssee* Ulysse immole les prétendants le jour de la fête d'Apollon, 594, 605. La connaissance qu'a tout le peuple d'Ithaque du retour de cette solennité indique l'usage d'une distribution du temps et d'un ordre dans le classement des journées. (V. *Temps* (mesure du).)

FIXES. Les Lyciens donnent à Bellérophon, parmi leurs champs, un vaste enclos, riche par ses vignes fécondes

et par ses moissons abondantes, 85. Les Étoiliens offrent à Méléagre une pareille récompense, 129. Achille suppose que c'est ce qu'ambitionne Énée, 288. Enfin, Sarpédon explique à Glaucos, 171, que ces concessions du domaine public ne sont point gratuites, et qu'elles entraînent l'obligation de combattre au premier rang. C'est bien là une condition féodale et héroïque. De plus, les rois décorés du sceptre sont gardiens des coutumes dictées par Jupiter, et doivent rendre la justice, 6, 235. Le peuple lui-même les convoque au conseil, 427. Les fiefs sont toujours riches en vignobles; et, tant à cause des frais de culture que par la difficulté de le conserver, le vin paraît une denrée réservée à leurs possesseurs. (V. *Commerce*.)

FLOTTE DES GRECS. On a séparé par des alinéa les forces dénombrées, 27 et suiv. On suppose que les flottilles de la Béotie, de la Phocide, de la Locride, d'Eubée, de l'Attique et de Salamine, ont formé l'escadre de la droite; supposition que leur place dans le dénombrement et la situation géographique des peuples qui les ont fournies rendent très-plausible (toutes les distributions, tout ce qui suppose un ordre dans Homère commence par la droite). On admet que les flottilles du Péloponnèse, que celles des îles Ioniennes et de l'Étolie, que celles de la Crète et des îles Sporades, divisées en trois escadres, ont formé le centre. On suppose, enfin, que les flottilles de la Thessalie, survenant du nord, ont pris naturellement la gauche de l'armée et ont formé l'escadre de gauche. Si les onze cent quatre-vingt-six bâtiments, si les vingt-neuf flottilles, si les cinq escadres se sont en effet déployées dans cet ordre, en sortant de la rade de l'Aulide, il s'ensuit que, pour se porter au nord-est, ils ont dû voguer la gauche en tête; circonstance qui a pu déterminer le poète à dénombrer cette portion de l'armée, contrairement à son habitude, de gauche à droite, pour commencer par le héros qui la commande. Mais, pour pénétrer dans une rade étroite, cette longue file de navires a dû se disloquer; et si l'on consulte la disposition du camp (V. ce mot), on concevra que les deux ailes ont d'abord débarqué,

puis après elles les trois escadres du centre.

FONTAINIER (Art du), 301.

FORTIFICATION. Les villes sont entourées de murailles et de hautes tours sans fossés; on y ajoute quelquefois des palissades, 239, 435. Le camp des Grecs est défendu par un retranchement palissadé, derrière lequel s'élèvent un mur et des tours, 102, 166. M. de Choiseul donne 3118 mètres de longueur à l'enceinte extérieure du camp. Il n'est pas impossible qu'elle ait été couverte d'une muraille et d'un fossé dans le délai qu'indique Homère, 102.

G

GAGEURE. Idoménée propose un pari à Ajax, comme lo ferait un gentleman à une course de chevaux, 332.

GÉOGRAPHIE. Le dénombrement des Grecs et des Asiatiques, 27 à 35, est une nomenclature géographique dont l'exactitude a toujours été admirée. Au delà, le poète ne connaît plus que des traits généraux souvent entremêlés de notions confuses. Ses Abiens, les plus justes des hommes, ses Hippomolques, d'après leur nom même (*nourris de lait de jument*), sont évidemment des Scythes, 176. Qu'est-ce que ses Ethiopiens (visages brûlés) qui, 11, habitent les rives de l'Océan; qui, 363, habitent aux extrémités de la terre: les uns, les régions où le soleil termine sa course; les autres, celle où il la commence (comme dans l'Hindoustan), et que Ménélas, 398, visite en même temps que les Phéaciens, les Sidiens, les Erembes, l'Égypte et la Libye? S'agit-il à la fois des Ethiopiens actuels et des Indiens? Que veulent dire les paroles de Nestor au sujet de Ménélas, 391: *Il est arrivé de pays lointains, de contrées d'où n'espérerait pas revenir celui que d'abord la tempête aurait poussé sur une mer tellement vaste, que les oiseaux n'en reviennent pas la même année parce qu'elle est grande et terrible?* Ce n'est pas de la Méditerranée, entre l'Égypte, et la Grèce, qu'il s'agit; car on sait, 522, qu'en cinq jours on se rend de la Crète en Égypte, et le trajet de la Crète est bien connu.

Cette Égypte qui occupe tant Homère lui a-t-elle été ouverte? Il indique avec précision la distance du Phare au Nil, 403, il décrit les productions merveilleuses de ce sol fécond, 401; mais il ne dit rien des sept bouches du fleuve, ni de ses canaux, ni de ses débordements. Pour les contrées visitées par Ulysse, nous renverrons le lecteur au mot *Voyages*.

GOVERNEMENT. C'est une sorte d'administration municipale, avec publicité des délibérations, des débats et des jugements, 271, 427. Il y a souvent plusieurs rois dans une ville; mais l'un d'eux a la prééminence, 427, 450 et il tient des citoyens sa force et sa puissance, 430. Le peuple paye des tributs, 120; et il est des circonstances où les rois l'imposent extraordinairement, 505.

H

HOMICIDE. Il n'y a point de partie publique pour punir ce crime; mais le peuple prend fait et cause pour la victime, et le meurtrier est obligé de fuir, 623. Cette expiation faite, ou s'il a transigé avec les parents du défunt, il rentre dans la condition commune: sa violence n'inspire pas de sentiments qui lui nuisent, 324, 536.

HONNEUR. (V. *Récompense*.)

J

JEUX. Ces fêtes, qui ont été longtemps les délices de la Grèce, sont déjà en usage avant le siège de Troie, 120, 161; le poète prend occasion des funérailles de Patrocle pour les décrire avec détail, 328 et suiv. Maintenant, qu'est-ce que les paisibles jeux dont il est question, 324, 365? S'agit-il des osselets, des échecs ou des dés? Question plus facile à poser qu'à résoudre.

I

LANGAGE. Le langage, même habituel, n'était-il pas cadencé? Pourquoi cette formule si souvent répétée: *il*

lui adresse ces paroles rapides, 6 et passim ? N'est-ce point parce qu'il y avait deux cadences : l'une, solennelle comme à l'agora ; l'autre, précipitée comme dans la conversation ?

LOIS. Ce sont des coutumes dictées par Jupiter et conservées par les rois, 6 ; il y a, mais dans les régions fantastiques, des peuples sans lois, 457.

M

MARIAGE. Il ne paraît entouré d'aucune autre solennité qu'une fête publique, 270, 396. La dot est fournie tantôt par l'époux, 320, tantôt par le beau-père, 120, 311. Priam a plusieurs femmes, mais il ne donne le nom d'épouse qu'à Hécube.

MENACES. Homère explique lui-même le but de ces longs discours que se font les héros avant de lancer leur javeline, 98, 316 : les deux combattants font mouvoir, en parlant, leur trait et leur bouclier. Ils épient le côté vulnérable de leur adversaire. Malheur à qui se trouble ! l'airain aussitôt le perce.

MÉTALLURGIE. L'airain n'a pas encore une trempe à l'épreuve. L'épée de Ménélas se brise dans le casque de Paris, et le javelot de celui-ci s'est émoussé sur le bouclier de son rival, 43, 44 ; la pique d'Iphidamas plie comme du plomb sur une lame d'argent du bouclier d'Agamemnon, 151. L'art de tremper le fer est connu, 463. Le batteur d'or, Laërce, à l'aide d'une enclume et d'un marteau d'airain, réduit en lame de l'or, qu'avec une tenaille d'airain il contourne autour des cornes d'une génisse, 393. Pour façonner le bouclier d'Achille, Vulcain se sert de vingt creusets, et place sur le foyer de l'airain, de l'étain, de l'or et de l'argent, 270 ; avec ces métaux apparaît un fossé d'*email*, 272 : on a employé ce mot pour rendre le mot grec, tant dans ce passage que, 146, 435, pour exprimer une coloration de métaux par des métaux, aujourd'hui tout à fait inconnue.

MŒURS. Dans l'*Iliade* ce sont les mœurs du camp, dans l'*Odyssée* celles du foyer. Y a-t-il amélioration, raffinement d'un poème à l'autre ?

Ulysse, Télémaque, les prétendants, sont-ils moins farouches, 410, 619, que Diomède, 142, Agamemnon, 82, et Achille, 298 ? La femme de l'Occident (Pénélope) est-elle plus élégante, mieux parée, 571, que la femme de l'Asie (Juno), 196 ? Vulcain ne fabrique-t-il pas, 269, les bijoux que l'on retrouve, 573 ? Les jeux, le ton de la conversation, ne sont-ils pas les mêmes dans les deux poèmes ? (V. *Jeux et Plaisanterie*.) Il ne faut pas citer comme preuve d'un progrès l'île de Schérie, ni le palais d'Alcinoos : c'est un Eldorado sorti de l'imagination du poète, comme l'île d'Eole et ses perpétuels festins. (V. *Voyages*.)

MONDE (Origine du). Le fleuve de l'Océan est l'origine de toutes choses, 200. La race humaine, selon les anciens contes, sort du chêne et du rocher, 313, 580.

MORALE. C'est la piété, c'est l'obéissance aux dieux. Elle n'a pas d'autre sanction que la crainte des dieux et la voix du peuple. Pour apprécier la morale héroïque, il est donc indispensable de connaître la morale des dieux. Elle n'a rien de commun avec celle du Décalogue. Ils sont, avant tout, personnels, vindicatifs, intéressés, avides de plaisirs, et nullement scrupuleux sur les moyens. Ils punissent cruellement de peines éternelles l'outrage qui leur est fait, 493. Diane a fait sentir son courroux aux Étoléens, 128. Neptune, 363, Junon, 342, poursuivent, l'une les Troyens, l'autre Ulysse, d'une haine implacable, pour une injure personnelle. Le Soleil punit les compagnons du fils de Laërte, qui, pressés par une affreuse famine, ont dévoré ses troupeaux, 504 ; de même qu'Apollon a puni les Grecs de l'injure faite à son prêtre Chrysès, 1 et suiv. Le titre le plus incontestable à leur bienveillance est le soin qu'ont les héros les plus prudents de leur offrir des sacrifices abondants, 48, 313, 364. On peut même, par les offrandes, les apaiser et obtenir la remise d'une peine méritée, 128, quoiqu'ils ne se laissent pas toujours fléchir, 347. Mercure, pour récompenser Autolycos de ses nombreux sacrifices, lui a appris l'art de dérober et de tromper, 585. Leurs éternels festins ne sont pas très-blâmables, en comparaison des autres voluptés qu'ils n-

cherchent. Jupiter étale avec complaisance à Junon elle-même ses nombreux adultères, 201; Thétis conseille à son fils de se livrer aux caresses d'une amante, 345; Mercure, pour posséder Polymèle, s'introduit secrètement dans sa chambre virgine, 228, et Neptune séduit Tyro en empruntant les traits du fleuve qu'elle aime, 486. L'homicide ne leur est pas absolument odieux. Tuer un homme n'est pas une action mauvaise en elle-même; ce qui est impardonnable, c'est de le tuer malgré leurs ordres, 364. Mais ces dieux si imparfaits ont dicté aux hommes les coutumes qui les gouvernent, 6. Ils punissent le parjure, 42, 279; ils punissent l'iniquité, 232. Ils parcourent la terre pour s'assurer si les hommes observent la justice, 563. Les hôtes, les mendiants, les suppliants sont sous la protection spéciale de Jupiter, sous celle des dieux et des Furies, 424, 430, 518, 563. Après avoir attribué aux immortels les passions de l'époque, le génie héroïque leur donne ses sentiments humains. (V. *Chanteurs*.)

N

NAVIGATION. Elle est dans l'*Illiade* du ressort de l'homme versé dans la science divinatoire, 3; dans l'*Odyssée*, le marin se guide sur le cours des étoiles, et attend souvent la nuit pour se mettre en route, 313, 483. Une première traversée est une sorte d'initiation, qui doit donner du courage et effacer toute trace de timidité, 37, 384.

NOMS. Tout homme, dès le jour de sa naissance, reçoit un nom, 453, soit de son père ou de sa mère, 67, 590; soit de son aïeul, 586. Ce nom est quelquefois significatif. Autolykos nomme son petit-fils, *ibid.*, Ulysse (l'irrité), en mémoire de son courroux. La reine de Schérie s'appelle Arété (désirée), 435. Hector a nommé son fils Scamandrios; mais le peuple l'appelle Astyanax (roi de la ville), à cause de la valeur du héros qui seul défend la ville, 90, 321. Le mendiant qui combat Ulysse se nomme Arnaïos; mais on l'a sur-

nommé Iros (qui annonce) à cause des messages qu'on lui confiait.

O

ORACLES. Agamemnon consulte l'oracle de Delphes, 444. Il est question de celui de Dodone, 229, 524.

P

PHYSIOLOGIE. L'observation a appris à Homère que la force vitale réside dans le système nerveux, 485. (V. *Ame, Sentiment*.)

PIRATERIE. C'est une profession avouée, 385, 460, 522.

PLAISANTERIE. Il y a peu le mot pour rire dans la vie héroïque. Les railleries d'Idoménée à Othryonée, 184, de Patrocle à Cébriion, 240, ne sont point gaies. Lorsque les Grecs sont refoulés jusqu'au rivage, Ajax leur demande s'ils espèrent faire retraite à pied jusque dans leur patrie, 218; et cette saillie est répétée plusieurs fois dans l'*Odyssée*, 387, etc. Les rires inextinguibles des dieux sont excités par l'infirmité de Vulcain, 14, et par la mésaventure de Mars, 449; les Grecs rient aux éclats lorsqu'ils voient Ulysse bâtonner Thersite, 22, ou Ajax faire une chute inopportune, 339; enfin les prétendants, quand Ulysse vient de briser la mâchoire d'Iros, rient à en mourir, 560. On est encore très-loin de l'atticisme.

POLITIQUE. La maxime de diviser pour régner était connue avant Machiavel. Jupiter se réjouit de voir les dieux livrés à la discorde, 304; Agamemnon se réjouit de voir les premiers des Grecs livrés à la discorde, 443.

PRÊTRES. Il y a des prêtres chez les Troyens et auxiliaires, 60, 87, 347. Achille parle des prêtres avec confiance, 2, et cependant il n'en existe plus chez les Grecs: les héros eux-mêmes sont sacrificateurs, 4. Il en est de même dans l'*Odyssée*, 393. La caste sacerdotale n'a disparu que récemment, car dans la génération précédente il est encore question des prêtres des dieux, 129. Il est étrange que le poète se taise sur la révolution qui l'a effacée de l'ordre social.

PROLÉTAIRES. A côté de l'esclave si misérable (V. ce mot), il y a le prolétaire, dont la vie est non moins dure, 174; et souvent, au lieu de salaire, il reçoit de mauvais traitements, 306.

R

RÉCOMPENSE. Après la prise d'une ville on partage le butin, 456, 492. Mais, outre son lot, le héros obtient une récompense, 4, 5 et suiv. C'est un présent à la fois matériel et honorifique auquel, à ce titre surtout, celui à qui il a été décerné attache une extrême importance. Toute l'*Illiade* roule sur la colère que ressent Achille parce que sa récompense lui a été ravie. Les dieux aussi ont leur récompense : c'est la nourriture qui leur est nécessaire, 48, et que les hommes leur fournissent. Ce mot de récompense dont se sert Jupiter indique à la fois un besoin matériel et un besoin d'hommages moins grossiers. Les vieillards ont leur récompense : c'est d'encourager les jeunes guerriers par leurs conseils, 54. Les morts eux-mêmes ont pour récompense les pleurs que l'on verse sur eux, 322, 400.

RELIGION. Quelle était la religion héroïque? Quelles pouvaient être les croyances d'hommes nés des dieux, avec qui ils se trouvaient toujours en communication, soit réellement, soit par la divination? Voici ce que nous apprend Homère. Les dieux ont les mêmes sens, les mêmes besoins, les mêmes appétits que les hommes. Ainsi, il leur faut des aliments, 11, 417; il leur faut des parfums, 198; il leur faut des sacrifices offerts par les mortels. S'ils prennent en affection un héros, un peuple, une ville, c'est que chez ce héros, chez ce peuple, dans cette ville, *jamais leur autel ne manque de mets qui leur conviennent, de libations et du fumet des victimes; car telle est la récompense qu'ils ont reçue en partage*, 48. Enfin ils ne dédaignent pas de s'asseoir aux festins des hommes, 11, 360. De leur côté, les humains ont constamment recours à l'assistance des dieux pour lutter contre la violence des temps, contre la nature, contre le destin. Il y a ainsi entre l'Olympe et la terre un échange perpétuel de

bons offices, nullement gratuits, mais intéressés. C'est une sorte de compte courant, et l'*Illiade* tout entière roule sur cette donnée. Chryses, méprisé par Agamemnon, invoque Phebus, et se réclame des victimes qu'il a brûlées pour lui, et non en son honneur. Le dieu n'hésite pas à se reconnaître débiteur envers son prêtre, et il venge son injure. Achille, inspiré par Junon, comprend que la peste dont le camp des Argiens est frappé est un signe de sa colère, et il propose de l'apaiser *en lui donnant sa part du fumet des agneaux et des chèvres les plus belles*, 3. La religion héroïque est donc une sorte de fétichisme, non point abrutissant comme celui du nègre, mais fondé sur la proche parenté des héros et des dieux.

S

SALAIRE, 174, 306. Les éditeurs allemands pensent que les deux talents d'or déposés devant les juges, 271, sont leur salaire. Cette opinion est contraire au droit héroïque. Au moyen âge, il n'y a eu d'épices que quand il y a eu des corps judiciaires, et pendant l'âge héroïque de l'antiquité l'obligation de rendre la justice paraît être une des conditions de la possession des fiefs. (V. ce mot.) Sarpédon protégeait la Lycie par sa vaillance et par sa justice.

SENTIMENT. Dans Homère, toutes les pensées partent du cœur, 50, 104, 399, 442 et *passim*. Toutes les facultés intellectuelles résident dans la poitrine; en d'autres termes, elles sont toutes du ressort du sentiment. De là l'extrême mobilité, la violence des héros, qui sont à peine sûrs de remplir leurs promesses lorsqu'ils les ont scellées par les plus terribles serments. Les dieux eux-mêmes partagent cette infirmité humaine, et Jupiter lui-même, aussi bien qu'un frère mortel, ne fait jamais que ce que son cœur ordonne; c'est-à-dire qu'il est toujours à la merci des impressions du moment. Une prière, un vœu, un accès de pitié, ébranlent ses résolutions, 12, 13, 48, 76. etc. Ame (pendant la vie), cœur, sentiment, sont un seul et même mot auquel est souvent associé celui qui se rapporte, selon nous, à la sensa-

tion et à l'esprit. Cette disposition de l'homme à céder aux mouvements de son âme (qui à l'époque héroïque sont, pour ainsi dire, palpables, attendu qu'ils ne sont combattus ni par une morale absolue et universelle, ni par la volonté, ni par la réflexion) le jette dans d'étranges aberrations. Il prend toutes ses impressions pour des désirs de l'âme. et, en lui donnant en apparence la prééminence sur le corps, il ne fait que l'enchaîner aux passions et aux sens. Les besoins les plus vulgaires sont attribués à l'âme. Les héros boivent beaucoup, parce qu'ainsi le veulent leurs âmes; on leur donne des bœufs à rassasier leurs âmes; si les mets étaient inégalement partagés, leurs âmes auraient sujet de s'en plaindre; s'ils s'éloignent du péril, c'est que leurs âmes le leur ordonnent, *Il. et Od. passim*. Au reste, rien n'est plus propre à faire ressortir ce qu'il y a d'excellent et de perfectible dans la nature humaine, que le contraste entre cette métaphysique, si complètement immorale, et les sentiments d'humanité qu'expriment Eumée et Nausicaa, ou plutôt le poète lui-même. (*V. Morale et Chanteurs.*)

STATUAIRE. Les Troyennes implorent Minerve dans son temple, et déposent sur les genoux de la déesse un voile magnifique, 88; la statue est donc assise, et sans doute informe comme les statues égyptiennes du Musée. Les statuette de Vulcain, 269, celles d'Alcinoos, 436, sont vraisemblablement idéales: l'imagination du poète a devancé celle de l'artiste.

SUICIDE. Le genre de mort du fils de Télamon n'est point indiqué par Homère. Il n'a donc point trouvé blâmable l'attentat du héros sur lui-même. Ulysse parle d'ailleurs, 469, de la tentation qu'il a eue de se donner la mort, sans témoigner qu'il regarde cette action comme coupable. Enfin, Épicaste n'est point punie aux enfers, 487, mais sa faute retombe sur son fils.

T

ACTIQUE. Les deux mille cinq cents Myrmidons d'Achille sont divisés en cinq bataillons. Ils se mettent en bataille, homme contre homme, casque contre casque, bouclier contre

bouclier, 228. Le poète compare le front des deux armées au cordon dont se sert un artisan habile. Les chars sont au premier rang; les piétons, *rempart de la guerre*, au dernier rang, et, entre les deux, les guerriers d'une moindre valeur, 53. Les héros sortent de la ligne, et combattent corps à corps, 62, 66, 230, 492. Le reste se borne à lancer des armes de trait, 80, 250. Il y a en outre, derrière les rangs, des tirailleurs dispersés qui, à l'aide d'arcs et de frondes, lancent des pierres ou des traits, 191. Les instruments de musique militaire sont en usage, 133; et il semble que l'on connaisse le pas cadencé, 26. Il y a des corps d'infanterie d'élite, 53, et il arrive que, même en plaine, ces phalanges s'entre-choquent, 57, 105. Les chars sont attelés de deux chevaux; 65, Nestor et Patrocle y ajoutent un cheval de volée, 105, 234. Hector seul a quatre chevaux (sans doute attelés deux à deux, car il leur parle au duel), 108.

TEMPS (Mesure du). Le jour n'est pas encore divisé. Les moments sont indiqués par des usages de la vie commune: par le repas des bûcherons, 148; par l'action de dételier les bœufs, 241; par le départ du juge qui quitte l'agora pour prendre son repas, 505; ou par la position du soleil, 105. Ulysse, d'après le cours des étoiles, fait de la nuit trois parties, 138, 547. Dans l'*Illiade* on passe du jour au mois sans division intermédiaire. Les mois sont des lunes; et les mois qui veulent dire année n'expriment pas d'autre idée que celle d'une révolution accomplie. Les saisons sont les mêmes qu'aujourd'hui. Mais trois passages de l'*Odyssée* semblent indiquer l'usage du calendrier qui a porté le nom d'Harpalus, quoique son origine fût vraisemblablement égyptienne. Ulysse revient à Ithaque pendant l'automne, près de l'hiver, 538, 557 (les jours sont courts et le froid est vif); on touche donc à la fin de l'année (d'Harpalus). Il tue les prétendants le jour de la fête d'Apollon, 605 et suiv. Or, dans le calendrier d'Harpalus, cette fête tombe le 7 de chaque mois, et le mois est divisé en trois décades. Lors donc qu'Ulysse annonce à Eumée et à Pénélope qu'il réparaitra, 520, 584, d'abord avant la fin de l'année, leur attention doit être vivement excitée, puisque le

dernier ou l'avant-dernier mois s'écoule. Puis il ajoute : avant la fin du mois, avant la fin de cette première décade même (en d'autres termes, dans trois ou quatre jours). Le mot employé dans ce passage pour indiquer l'année, qui ne se trouve point dans l'*Illiade*, paraît s'appliquer à l'année solaire.

TERRE. Elle est productrice des vivants, 41. Euripide place le centre (nombril) de la terre à Delphes; mais l'expression dont il se sert nous a semblé avoir un autre sens dans Homère, qui n'indique pas de position centrale pour l'univers. (V. *Cosmologie*.)

TOPOGRAPHIE. La plaine est décrite art. batailles, mais il est à propos d'insister sur l'assiette d'Ilion, la grande ville. Le rempart occidental et la porte de Scées sont à peu de distance des sources du Scamandre, 313. Au point culminant de la ville s'élève Pergame, où sont plusieurs palais, la citadelle et le temple de Minerve, 58, 70, 83, 87, 92. Rien n'est plus précis; Troie est à l'orient des sources du Scamandre, et Pergame à l'extrémité orientale de ses longues vues. Selon Hérodote, livre VII, chapitre 42, 43, Xerxès se rend de Sardes à Alydos, en traversant les villes du littoral; il tourne l'Ida, passe une nuit au pied de ce massif, et, le lendemain, arrive sur le Scamandre qu'épuise son armée. De là, il veut monter à la Pergame de Priam, pour la contempler; après l'avoir vue et s'être fait raconter ce qui la concerne, il sacrifie mille bœufs à la Minerve d'Ilion, puis les Mages font des libations aux héros. L'ensemble de ce récit montre que le roi s'est détourné à droite, qu'il a été chercher Pergame où la place Lechevalier, et qu'il n'a pas mis en question la réalité de l'expédition héroïque des Achéens.

V

VENTS. Il n'y a que quatre vents : Notos (du midi), Borée (du nord),

Zéphire (de l'ouest), Euros (de l'est), 421. Ulysse décrit, 581, un ouragan aussi violent que ceux des Antilles.

VOYAGES. « Le détroit qui sépare l'Italie de la Sicile est le vestibule par lequel Homère pénètre dans les régions de la Fable. Au-delà de ce vestibule, tout devient merveilleux, et c'est même dans cette seule petite partie du monde qu'il n'y a absolument rien de réel et de vrai. » (*Histoire générale des voyages*.) Cette appréciation des voyages d'Ulysse nous paraît très-juste. Il nous semble seulement que le poète a encadré dans le récit de cette excursion au pays du fantastique, les notions obscures que le commerce lui a données sur les peuples septentrionaux, sur les cannibales, etc. (V. *Commerce*, *Anthropophages*.) Il est reçu que Schérie est Corfou; soit; mais les Phéaciens de l'*Odyssée* ne sont pas moins imaginaires que les autres peuples visités par Ulysse. Mais, sitôt de retour sur le sol achéen, le poète aborde à Ithaque, où il signale divers sites que M. Schlieman retrouve aujourd'hui tels qu'il les a décrits page 515. Ce fait rend indubitables les voyages du vieil aède, et la puissance des motifs qui les lui ont fait entreprendre. On est en droit d'en conclure à la vérité des traditions même les plus contestées dont se compose la biographie d'Homère. L'attitude de la population insulaire témoigne en faveur de cette appréciation; elle conserve (selon M. Schlieman) une autonomie vraisemblablement unique. Grecs jadis, Romains, puis Barbares, Vénitiens, Français, Anglais l'ont possédée sans y laisser la moindre semence. Elle ne connaît ni grec ancien ni grec moderne; elle sait à peine lire et écrire, et n'admet point d'autre dynastie que celle de Laërte. L'île fourmille de Pénélopes, d'Ulysse, de Télémaques et ne prend d'intérêt qu'au récit se rapportant à la guerre de Troie.